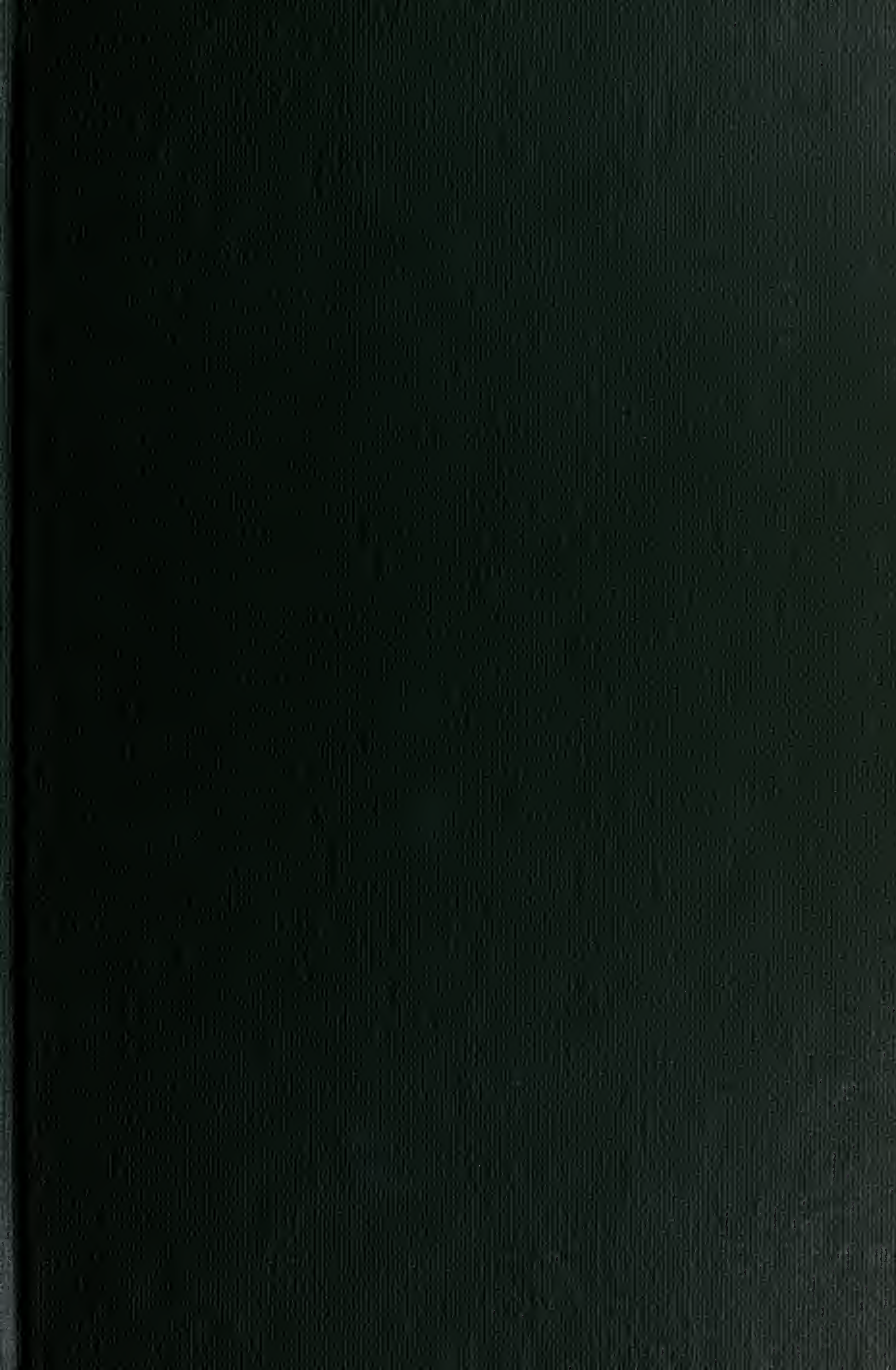


Un an : 10 Fr. — Six mois : 6 Fr. — Ce Numéro : 6 Fr.
Étranger : Un an : 12 francs

LA REVUE FÉLIBRÉENNE

QUATORZIÈME ET QUINZIÈME ANNÉES

Publication littéraire, franco-provençale

Sous la Direction de M. PAUL MARIÉTON

CHANCELIER DU FÉLIBRIGE

TOME XIV — FASCICULE POUR 1898 ET 1899

Sommaire :



PARIS

BUREAUX & ADMINISTRATION

9, RUE RICHEPANSE, 9

1900

COLLABORATEURS

PARTIE LITTÉRAIRE MÉRIDIONALE: *Œuvres inédites en prose et rythmes d'oc, toujours accompagnées de traductions françaises.*

MM. Paul Arène — Albert Arnavielle — Marius André — Edouard Aude — L. Astruc — V. Bernard — J. Boissière — don V. Balaguer — F. de Baroncelli — Abbé J. Bessou — A. Blavet — B. Bonnet — Ch. de Bonnecorse — Roul Gineste — A. Chailan — E. Chalamel — A. Chassary — A. B. Crousillat — Lucien Duc — Maurice Faure — Louis Funel — A. de Gagnaud — Marius Girard — A. Glaize — Félix Gras — Clovis Hugues — J. Huot — Alex. Langlade — V. Lieutaud — Ch. Lacombe — Auguste Marin — Edouard Marrel — Charles Maurras — Achille Mir — Frédéric Mistral — Jean Monné — L. Moutier — F. Pascal — Adrien Planté — Ch. Ratier — Ch. Rieu — R. P. Xavier de Fourvières — Mme R.-A. Roumanille — Jules Ronjat — Abbé Joseph Roux — Mme G. Réquier — Maurice Raimbault — Isidore Salles — Frère Savinian — La Sinso — Alphonse Tavan — Jacinto Verdaguer — F. Vidal — A. Villiers, etc.

PARTIE FRANÇAISE — *Etudes méridionales, critique littéraire, philologie, variétés*

MM. Frédéric Amouretti — Paul Arène — L. de Berluc-Perussis — Horace Bertin — J. F. Bladé — Noel Blache — E. Blavet — de Blowitz — J. Boncompain — H. de Bornier — Ch. Boy — — Paul Bourget — C. de Carbonnières — L. Cazaubon — C. Chabaneau — M. Champavier — Félicien Champsaur — P. Coffinières — J. Condamin — L. Constans — F. Coppée — Alphonse Daudet — F. Donnadieu — Emm. des Essarts — Pasteur Fesquet — Elie Fourès — M. Faucon — J. Gaillard — J. Gautier — J. Gayda — Aimé Giron — P. Guillaume — Hipp. Guillibert — Félix Hémon — J. M. de Hérédia — C. Hennion — Ch. d'Ille — Gaston Jourdanne — P. Labrouche — C. Laforgue — Duchesse L. de la Roche-Guyon — Ludovic Legré — S. Liégeard — P. Mariéton — Ch. Maurras — Paul Meyer — Pierre de Nolhac — Pépratx — A. Perbosc — A. de Quintana — Comte Remacle — A. de Rochas — Roque-Ferrier — Achille Rouquet — L'abbé Roux Santa-Anna-Néry — Albert Savine — Sernin Santy — André Sourreil — Sully-Prudhomme — Tamizey de Larroque — Robert de la Sizeranne — Albert Tournier — Baron Ch. de Tourtoulon — Jules Troubat — Ant. Valabrègue — Eugène Vial — G. Vicaire — Marquis de Villeneuve, etc.

COLLABORATEURS CORRESPONDANTS

MM. — Ascoli, à Milan — Jules Boesser, à Cologne — Dom Sig. Bouska, à Sainte-Marguerite, près Prague — Enrico Cardona, à Naples — Cannizzaro, à Messine — W. Foerster, à Bonn — Fréchette, à Montréal — G. Gabardi, à Florence — Otto Hjelt, à Helsingfors — Th. A. Janvier, à New-York — Fr. Neumann, à Heidelberg- — Pol de Mont, à Anvers — Spera, au Mont-Cassin — H. Semmig, à Leipzig — Hermann Suchier, à Halle-sur-Saale — Urechia, à Bucarest — Ern. Ziégler, à Vienne — L. Zuccaro, à Foggia — E. Koschwitz, à Marbourg (Hesse) — Baron Emm. Portal, à Palerme.

Les auteurs sont seuls responsables des opinions émises dans leurs articles.

Pour tout numéro de la Revue *dont il est donné un extrait dans une Revue ou un Journal, un second exemplaire est envoyé, sur sa demande, à l'auteur de l'extrait.*

Les dernières années de la Revue Félibréenne (de 1887 à 1895) *sont en vente* 9, rue Richepanse, *au prix de 10 fr. chacune.*

Pour les abonnements et le service des journaux, s'adresser aux bureaux de la Revue, 9, rue Richepanse, *PARIS. — Joindre chèque ou mandat au bulletin de souscription.*

L'ESCRIVETTE

CHANSON POPULAIRE LANGUEDOCIENNE

L'Escrivette est la plus fameuse, la plus répandue et la plus belle des romances conservées dans la tradition orale de la France du Midi. Aussi, depuis l'époque où les lettrés français se mirent à comprendre et à goûter la poésie populaire et où les critiques en firent un objet d'étude, cette chanson a donné lieu à des enquêtes et à des commentaires variés. Mistral la cite en son *Calendal*. M. Roque-Ferrier, après en avoir publié une version fort étendue (artificielle, d'ailleurs, et composée à l'aide de plusieurs fragments montpelliérains), lui a consacré une monographie dans la *Revue des langues romanes* (1883). Et l'illustre collecteur des chants populaires du Piémont, M. Nigra, se livrait, de son côté, dans la *Romania* (1880), à un examen comparatif, très diligent et minutieux, de toutes les formes romanes connues de cette chanson. Toutefois, tant de documents mis au jour, classés et confrontés, sont encore à l'état de matériaux ; et toute cette accumulation de versions françaises, piémontaises, catalanes, n'aurait, à mon avis, qu'un intérêt médiocre, si elle ne servait en définitive à établir le texte original de *l'Escrivette*. J'entreprends ici ce travail de restauration critique, selon la méthode que j'appliquai ailleurs à d'autres poésies de même sorte. On trouvera sous chaque vers, dans un système de notes, l'indication des versions dont s'autorise la leçon adoptée (1). L'énumération complète de ces versions, désignées topographiquement et rangées par ordre chronologique, ainsi que la définition du poème au point de vue rythmique, précèdent le texte critique de *l'Escrivette*. Ce texte, étant donnée l'origine certaine de la chanson, a été ramené au dialecte languedocien du XVIe siècle.

(1) Quand elles sont en nombre, j'abrège l'énumération par un *etc.* Le signe + indique la combinaison de plusieurs versions dans une leçon unique. L'abréviation *cf.* affecte des versions qui, malgré des différences partielles, confirment en quelque point la leçon originale. Les versions dialectales sont marquées d'un astérisque.

France d'oc

* Taussac (Hérault) : ATGER, d'après CHAUVET, *Rev. des Langues romanes*, VI, réd. 1826, (version composée à l'aide de plusieurs fragments ; les variantes sont indiquées en note).

* Languedoc : GACHE, *Poés. pop. de la France*, II, mss. Bibl. nat., réd. 1854. — Publ. par ROLLAND, *Romania*, XV.

* Béziers (Hérault) : DE PORTALOU, *ibid.*, II, réd. 1854. — Publ. dans *Romania*, XV.

* Ganges (Hérault) : *Ibid.*, II, r. 1855. — Publ. dans *Romania*, XV.

* Lodève (id.) : CALVET, *ibid.*, II, r. 1855. — Publ. dans *Romania*, XV.

* Montauban : *Ibid.*, II, r. 1857. — Publ. dans *Romania*, XV.

* Périgord [fragm.] : DE GOURGUES, *ibid.*, VI, r. 1857. — Publ. dans *Romania*, XV.

* Lozère : LIEBICH, *ibid.*, II, [s. d.]. — Publ. dans *Romania*, XV.

* Provence : ARBAUD, *Chants pop. de la Provence*, II, 1864.

Forez 1 : NOËLAS, *Annales de la Soc. d'agriculture de la Loire*, IX, 1865.

Forez 2 : E. MULLER, *Mémorial de la Loire* (périodique), sept. 1867.

* Brassac (Tarn) : JOLIBOIS, *Rev. hist. du dép^t du Tarn*, 1867. — Repr. dans *Romania*, XV.

Marlhes (Loire) : SMITH, *Romania*, VII, 1878.

* Panassac (Gers) : BLADÉ, *Poés. pop. de la Gascogne*, II, 1882.

* Montpellier : } ROQUE-FERRIER, *L'Escriveta*, Montpellier, 1882. (La 1re version
* Cévennes : } composée artificiellement à l'aide de fragments divers).

* Dauphiné : GUICHARD, *Rev. des Langues romanes*, XXVIII, 1885.

* Brive (Corrèze) : ROLLAND, d'après G. DE L'EPINAY, *Romania*, XV, 1886.

* Lasalle (Gard) : ID., d'après FESQUET, *ibid.*, X, 1886.

* Quercy [fragments] : ID., d'après DAYMARD, *ibid.*, 1886.

Vallée-d'Aoste : }
Bourg-St-Maurice (Savoie) : } J. FAVRE, *inédits*, r. 1896.

Piémont

Montferrat : FERRARO, *Canti pop. monferrini* (n° 44), 1870.

A Cintano, *B* Villa-Castelnuovo, *C D* Turin, *E* Valfenera, *F* La Morra, *G* Montaldo : NIGRA, *Canti pop. del Piemonte* (n° 40), 1888.

Catalogne

Cat. (*P' P''*) : PELAY-BRIZ, *Cans. de la Terra*, III, 1871.

Cat. *A*, *B*, *C*, *D*, *E*, *F*, *G*, *H*, *I*, *A'*, *B'*, *B''*, *C'*, *D'* : MILÁ Y FONTANALS, *Romancerillo catalan* (n° 205), 1882.

FORMULE RYTHMIQUE

Chanson à danser. Vers de 12 syl. = 6+6, masculins, uniformément assonancés en *i* ; chaque vers, muni d'un refrain intérieur, forme couplet.

Dans les versions piémontaises et dans plusieurs des catalanes, le dodécasyllabe a été changé en vers de 14 syl. = 7+7.

TEXTE CRITIQUE

Maridon l'Escriveta,
Baraboum, boum, boum... baraboum

1. Maridon l'Escriveta, la flor de son païs,
la flor de son païs (*bis*).

2. La maridon tant jouve, que se sap pas vestir.

3. Son ome vai en guerra, per la laissar nurir.

1. *Béziers, Dauphiné* (...Flurance...), *Lasalle* (...d. notre p.), *Taussac* (...d. ce p.), *Lodève, etc.* (id.), *Montpellier* (... d. tout p.); cf. *Brassac, Ganges, Provence, etc.* — Le nom de « l'Escrivette » (*Escriveta*) est assuré par l'ensemble des versions languedociennes et gasconnes, qui le donnent, ou littéralement, ou sous des formes dialectales telles que « Cribette », « Escribote », « Cribote »; aussi par la plupart des catalanes, qui ont « Escriva », « Escriveta », « Escrivana », « Escrivaneta ». « Lisette », « Jeannette », « Guinote » sont exceptionnels ; « Arcise » est spécial à quelques versions catalanes ; « Florence » aux versions de l'Est (Provence, Dauphiné, Savoie et Forez) et par suite aux piémontaises : ce dernier nom s'est introduit sous l'influence probable du mot « fleur » (*flor*), appliqué dans le même vers à la jeune femme. — « Escrivette » est le même mot que le français « crevette » (comp. aussi « écrevisse »), et désigne métaphoriquement une personne toute menue et chétive.

Dans les versions, peu nombreuses, où il a été noté, le refrain n'est pas constant. *Panassac* a un vers-refrain, de même *Catalogne A, D' G* ; dans *Aoste* et *St-Maurice* le refrain consiste en un mot, « hélas ! », ou « la violette ! », placé intérieurement ; dans *Provence*, en une onomatopée, « *liron—lalira* »; dans *Catalogne A'*, en une autre, « *langariguid* », consécutive au vers. La forme ici adoptée — onomatopée du tambour de basque — est donnée par *Ganges*. Plusieurs versions remplacent le refrain par un redoublement du vers.

2. *Ganges, Lasalle, Brive, Provence, Taussac, etc...*

Ensuite, dans plusieurs versions, un vers parasite.

3. *Lasalle, Dauphiné* (... grandir), *Lozère* et *Ganges* (S. mari...), *Languedoc, etc.* (S. mari ... grandir) ; cf. *Brassac, Aoste, Lodève, etc...* — Le mari de l'Escrivette n'est nommé, ni titré dans l'original ; quelques versions isolées l'appellent « Pierre » « Petit-Jean », « Guillaume », ou « le comte Louis », ou « le vicomte joli ».

Suit, dans *Provence, Dauphiné* (ensemble dans la rédaction artificielle *Montpellier*) et dans toutes les versions piémontaises, un vers étranger à la tradition languedocienne, et que je tiens pour une glose de quelque chanteur de l'Est :

Lou dilus fan la noça, lou dimas es partit.

4. Al bot de sèt annadas, son ome vai venir.
5. S'en vai picar la porta : « Escriveta, durbis ! »
6. Sa maire fai responsa : « L'Escriveta es p' aici.
7. L'aven mandada a l'aiga, la vezen pas venir :
8. Los Mauros l'auran presa, los Mauros Sarasins. »
9. — « Io l'anarai ben querre, quant sapriei de morir !
10. Farai faire una barca tota or e argent fin,
11. E la mettrai sus aiga, per ela descovrir. »
12. Lo vent la li trasporta cent legas luenc d'aici.
13. Trobèt tres bugadeiras que lavon de draps fins :

4. *Lasalle*, *Ganges* et *Lozère* (... s. mari...), *Taussac*, *etc.* (id.), *Brive* (. . s. amant...) ; cf. *Provence*, *Dauphiné* ; *Marlhes*, *Aoste*, *etc.* — La locution « va venir » est, dans l'usage du Midi, synonyme de « s'en revient ».

5. *Lodève*, *Ganges*, *Montpellier* + *Montauban*, *Béziers*, *Lasalle*, *Brassac* ; cf. *Brive*, *Taussac*, *etc.*

6. *Taussac*, *Montferrat*, *Brassac* (Son paire...), *Montauban* (Mais... en fenestro resp. E.p...)

7. *Lasalle*, *Languedoc* (... a p. sajut v.), *Lodève*, *etc.* (id.); cf. *Béziers*, *Ganges*.

8. *Lasalle*, *Béziers*, *Lodève*, *Taussac* ; *Montauban*, *etc.* (... la t'an pr...), *Languedoc* (... nous l'an pr...); cf. *Lozère*, *Provence*, *etc.*

9. *Taussac*, *Lozère*, *Ganges*, *Lodève*, *Béziers* (Mais iou l'an. q...) *Montpellier* (E iou...), *Lasalle* (O ! iou...), *Brassac* (Que l'an...)

10. *Languedoc*, *Brassac*, *Lodève*, *Provence* ; *Lodève*, *etc.* (... barqueta...), *Béziers*, *etc.* (Faguet f...)

11. *Lozère* + *Lasalle* ; cf. *Marlhes*, aussi *Ganges*, *Dauphiné* et *Montpellier*. — « Aiga », eau, = souvent la mer, dans l'usage languedocien. — Dans *Lozère*, le deuxième hémistiche est de pur remplissage : « sus aigo ou sus camin » ; celui de *Lasalle*, que j'emprunte à un autre vers, me paraît néanmoins douteux.

12. *Béziers*, *Lodève* + *Dauphiné*, *Provence*, *Catalogne D*, *A'*, *B'*, *Languedoc* ; cf. *Lasalle*, *Brassac*, *Taussac* ; et, d'autre part, *Brive*, *Marlhes*.

13. *Ganges* (Trovo...), *Lozère* (... dos b...); *Dauphiné* et *Marlhes* (... lavandières...) : cf. *Brassac*, *Taussac*, *Lasalle*, *etc.*

14. « Digas-me, bugadeiras, qu'es lo castel d'aqui ? »

15. — « Es lo castel dels Mauros, dels Mauros Sarasins. »

16. — « Digas come s'apela la dama qu'es dedins ? »

17. — « L'apelon l'Escriveta, la flor de son païs. »

18. — « E come podriei faire per ela entretenir ? »

19. — « Abilhas-vos en paure, en paure pelegrin,

20. E demandas l'almoina al nom de Jesu-Crist. »

21. L'Escriveta en fenestra de luenc l'a vist venir.

22. « Fasés-me l'almoineta, al nóm de Jesu-Crist !

23. Fasés-me l'almoineta, dama de mon païs ! »

14. *Béziers*, *Dauphiné* (... lavandieras...) ; *Montauban* et *Brassac* (... vos, lavairas...), *Lodève* (... labaireta...), *etc.;* cf. *Brive*, *Forez 1*.

15. *Taussac*, *Béziers*, *Ganges*, *Languedoc*, *Provence*, *Dauphiné*, *etc.*— Peut-être y a-t-il ici une allusion à la ville languedocienne de Castel-Sarrazin, dont le nom, contemporain sans doute de la conquête sarrasine, indique suffisamment un ancien établissement des envahisseurs. En ce cas, « l'aiga » ne devrait plus s'entendre de la mer, mais bien du fleuve de la Garonne, qui passe non loin de Castel-Sarrazin. Et ce souvenir d'histoire locale a bien pu contribuer à fixer dans la région le thème de *l'Escrivette* ?

16. *Lasalle*, *Ganges*, *Taussac* + *Lozère*, *Lodève ;* cf. *Brassac*, *Forez 1*.

17. *Lozère*, *Lodève*, *Lasalle* + *Marlhes*, *Taussac*, *Brassac ;* cf. *Brive*, *Dauphiné*, *etc.*

18. *Lasalle ;* cf. *Lozère*, *Taussac*, *Brassac*, *Marlhes*, *St-Maurice*, *Dauphiné*, *etc.*

19. *Béziers*, *Montauban*, *Provence*, *St-Maurice* ; *Lasalle*, *etc.* (Vous cal abh...), *Marlhes* (Faut s'hab...); cf. *Dauphiné*, *Forez 1*, *etc.*

20. *Brive*, *Lodève*, *Béziers*, *Provence*, *Taussac*, *Catalogne A'*, *etc.*

21. *Montauban* + *Turin C D*, *Cintano ;* cf. *Aoste*, *Ganges*, *Lodève*, *Catalogne G.*

22. *Quercy* + *Lodève*, *Taussac*, *Montauban ;* cf. *Béziers*, *Panassac*, *etc.*

23. *Quercy*, *Marlhes* (don. m. à boire ...); cf. *Béziers*, *Aoste*, *St-Maurice*, *Provence*, *etc.*

24. — « Ah ! come podrieis estre dels gens de mon païs ?
25. Que los ausels que volon n'en savon pas venir,
26. Son que las arondetas que fan aici lor nis. »
27. — « Si soi io, l'Escriveta : io soi lo teu marit ! »
28. — « Cambreira, mè la taula al bon pan, al bon vin,
29. E baila li a bèure en tassa d'argent fin ! »
30. — « Diga-me, l'Escriveta, t'en voldriei pas venir ? »
31. — « Voldriei pas l'auzir dire, voldriei estre en camin ! »
32. Si lo mena a son cofre prene tot l'argent fin.
33. Si lo mena a l'estable cauzir dos bels ronsins :
34. « Montarés sus lo rouge, e io dessus lo gris. »

24. *Languedoc*, *Lozère*, *Lodève* + *Lasalle*, *Taussac*, *Dauphiné*, *Aoste*; cf. *Marlhes*, *etc.*

25. *Brassac*, *Provence* et *Marlhes*, *Taussac* (... sai podon ...), *Dauphiné* (... cei sav...) *Lodève*, *etc.* (l. auselous ... lai sav...); cf. *Lozère*, *Périgord*, *etc.*

26. *Brassac*, *Taussac*, *Lodève*, *Quercy* + *Béziers*, *Provence* et *Languedoc*, *Dauphiné*, *St-Maurice*; cf. *Lozère*, *Périgord*, *etc.*

27. *Brassac* + *Lozère*, *Lodève*; cf. *Languedoc*, *Béziers*.

28. *Lozère*, *Lasalle* (... sus l. t. m. b. p...), *Ganges* (E se li m...), *Brassac* (L'Escriv. m...); cf. *Dauphiné*, *Taussac*, *Béziers*, *Catalogne B''*, *Turin D*.

29. *Lasalle*, *Marlhes* (El l. apporte...), *Catalogne A'* (... doneu l... or f.); cf. *Provence*, *Dauphiné*.

30. *Brassac*, *Marlhes* (O a... Florence... t'e. aller); cf. *Aoste*, *Brive*, *Lodève*, *Dauphiné*, *Catalogne A*, *F*, *G*, *A'*, *K'*, *etc.*

31. *Marlhes*; cf. *Brassac* et *Catalogne A*, *F*, *G*, *A'*, *K'*.

32. *Taussac*, *Ganges* + *Béziers*, *Lodève*; cf. *Montauban* et *Provence* (or fin).

33. *Taussac*, *Ganges* + *Lasalle*, *Brassac*; cf. *Lodève*, *Montauban*, *Provence*, *etc.*

34. *Ganges*, *Provence*, *Brassac* (Vous m. l. r., i. montarai...) *Taussac* (Tu m. l. r., i. m...); cf. *Lasalle*, *Lodève*, *etc.*

35. Seguron pas a l'aiga, lo Mauro se f'auzir :
36. « Lo Diable lo te piole, traistre de pelegrin !
37. Sèt ans la t'ai nurida de bon pan, de bon vin,
38. Sèt ans la t'ai vestida de seda e de satin,
39. Sèt ans la t'ai caussada de pel de maroquin.
40. Si la te podriei tène, la te fariei morir ! »

35. *Taussac*, *Montpellier* + *Lasalle ;* cf. *Catalogne C*, *Lodève*, *Provence*, *etc*
36. *Brive* + *Montauban*, *Catalogne A*, *A'*.
37. *Brassac*, *Taussac*, *Brive*, *Lodève*, *etc.;* cf. *Marlhes*, *etc.*
38. *Taussac*, *Brassac* (... d. vair e d. s.), *Lasalle* (... d. velour...); cf. *Provence*, *Dauphiné*, *Catalogne B''*, *etc.*
39. *Provence*, *Béziers*, *Taussac* et *Marlhes* (... d. souliers m.) ; *Lasalle* (... ambe de m.). *Dauphiné* (... d. plus fin m.)
Suivent, dans qq. versions, deux vers, certainement parasites, suggérés par les vv. 32 et 33.
40. *Lasalle*. — *Provence* dit pour finir :

Se set ans l'ai gardada, es per un de mes fis.

De même *Brassac*. Ailleurs il y a d'autres terminaisons. Mais le vers de *Lasalle* semble plus probable.

TRADUCTION

[On] marie l'Escrivette, la fleur de son pays.
2. [On] la marie si jeune qu'[elle ne] se sait pas vêtir.
Son homme va en guerre, pour la laisser nourrir.
4. Au bout de sept années, son homme [s'en re]vient.
S'en va frapper la porte : « Escrivette, ouvre[-moi] ! »
6. Sa mère fait réponse : « L'Escrivette [n']est pas ici.
[Nous] l'avons envoyée à l'eau, [ne] la vimes pas [re]venir :
8. Les Maures l'auront prise, les Maures Sarrazins. »
— « Je l'irai bien chercher, quand [j'en] saurais mourir !
10. Ferai faire une barque toute d'or et d'argent fin,
Et la mettrai sur [l']eau, pour aller à sa découverte. »
12. Le vent la lui transporte [à] cent lieues loin d'ici.
Trouva trois buandières (1) qui lavent des draps fins :

(1) « Buandières », de « buée », = lavandières.

« Dites-moi, buandières, qu'est-ce que ce château-là ? »
— « C'est le château des Maures, des Maures Sarrazins. »
— « Dites, comment s'appelle la dame qui est dedans ? »
— « [On] l'appelle l'Escrivette, la fleur de son pays. »
— « Et comment pourrais-je faire pour l'entretenir ? »
— « Habillez-vous en pauvre, en pauvre pèlerin,
Et demandez l'aumône au nom de Jésus-Christ. »
L'Escrivette en fenêtre de loin l'a vu venir.
— « Faites-moi l'aumônette, au nom de Jésus-Christ !
Faites-moi l'aumônette, dame de mon pays ! »
— « Ah ! comment pourriez-[vous] être des gens de mon pays ?
Les oiseaux qui volent n'en savent pas venir,
N'y a que les hirondelles qui font ici leur nid. »
— « Si [le] suis-je, l'Escrivette, je suis le tien mari ! »
— « Chambrière, mets la table, à bon pain et bon vin,
Et baille-lui à boire en tasse d'argent fin ! »
— « Dis-moi, l'Escrivette, t'en voudrais[-tu] pas venir ?
— « [Je ne] voudrais pas l'ouïr dire, voudrais être en chemin ! »
Si le mène à son coffre prendre tout l'argent fin,
Si le mène à l'étable choisir deux beaux roncins :
« [Vous] monterez sur le rouge, et moi dessus le gris. »
[Ils n']étaient pas à l'eau, le Maure se fait ouïr :
« Le Diable te le pèle, traître de pèlerin !
Sept ans [je] te l'ai nourrie de bon pain, de bon vin ;
Sept ans te l'ai vêtue de soie et de satin ;
Sept ans te l'ai chaussée de peau de maroquin.
Si [je] pouvais la tenir, te la ferais mourir ! »

Etrangère à la France d'oïl, *l'Escrivette* est commune au pays d'oc, y compris le territoire franco-provençal, au Piémont et à la Catalogne. Que si l'on compare ensemble ces divers groupes de versions, il apparaît d'abord que les catalanes, les piémontaises, ainsi que les franco-provençales (celles-ci francisées au détriment de la rime) sont des formes secondaires d'un original d'oc, représenté par les versions dialectales de Provence, Dauphiné, Languedoc, Gascogne et Guienne. Et, entre ces différentes provinces, le foyer nettement circonscrit de la chanson indique pour sa patrie le littoral languedocien.

L'âge de *l'Escrivette* ne peut pas être fixé avec la même précision.

Sous prétexte que les invasions sarrasines dans le midi des Gaules remontent jusqu'au VIIIe siècle, on l'a voulu faire contemporaine des premiers Carolingiens, vieille de quelque onze cents ans ! Il n'y a pas à discuter une hypothèse aussi énorme. En fait, la rythmique du poème, aussi bien que ses sources, qui seront étudiées tout à l'heure, posent le XVe siècle comme une limite extrême et qu'il n'y a probablement pas lieu d'atteindre : on placerait plus volontiers *l'Escrivette* au siècle suivant, qui vit éclore par tout le territoire gallo-roman tant de belles « chansons d'histoire », *Dame lombarde*, *la Pénitence de Marie-Madeleine*, *la Porcheronne*, etc., pareilles à *l'Escrivette* par la franchise et la naïveté du coloris.

* * *

Il résulte d'une communication faite à D. Arbaud (voy. ses *Chants pop. de la Provence*, II, p. 79) par A. Germain, de Montpellier, qu'il vint habiter dans cette ville, vers le milieu du siècle, un marquis L'Escrivay de Monistrol, réfugié carliste, lequel prétendait descendre de l'Escrivette traditionnelle, et montrait une vieille tour qu'on voit au village de Mireval près Montpellier, comme marquant l'emplacement du manoir de son aventureuse aïeule. Si habitué qu'on soit, dans le Midi, à ces généalogies fabuleuses, celle-ci peut sembler une « galéjade » un peu forte : il arrive tous les jours que des gens se rattachent sans preuve à la famille d'un homonyme illustre ; mais d'attribuer les ruines de Mireval et la lignée des Lescrivay à un personnage aussi évidemment imaginaire que l'Escrivette, c'est une idée, en vérité, qui sort de l'ordinaire. Ce surnom d' « Escrivette », — y a-t-il besoin de le dire ? — qui désigne, dans le parler de certaines provinces, une personne frêle et menue, est ici de pure fantaisie ; et les événements où on l'impliqua ont tout juste autant de réalité que l'héroïne.

En fait, nous voyons ici, accommodée à la lyrique populaire, une de ces « histoires d'outre-mer » fréquentes dans les littératures romanes du moyen âge, et qui devaient exciter chez les auditeurs un intérêt d'autant plus vif qu'elles n'étaient point, pour lors, dénuées de vraisemblance. Le fond commun de ces histoires, c'est le rapt d'une femme chrétienne, épousée aux pays d'outre-mer — ou bien dans l'Espagne mauresque — par un prince sarrasin, puis retrouvée, au bout de mainte année, par son époux légitime, qui la reprend et qui l'emmène. Tel est, en sa première partie, le sujet d'une chanson de geste du XIIe siècle, *Aye d'Avignon* (1)

(1) Guessard-Meyer, *Aye d'Avignon, chanson de geste*, 1861.— La première partie forme un tout complet, à quoi un second trouvère a ultérieurement cousu une suite, de qualité très inférieure.

(Cette princesse, enlevée d'abord par un chevalier félon, finit par tomber aux mains de Ganor, roi de Majorque. Cependant Garnier, son mari, a équipé un vaisseau magnifique pour l'aller chercher ; il aborde à Majorque, et là, s'étant mis au service du roi Ganor, il guerroie et déconfit ses ennemis. Aye, un jour, l'aperçoit des créneaux de sa tour et lui jette son anneau en signe de reconnaissance. Une occasion propice ne tarde pas à s'offrir aux époux : Ganor entreprend un pèlerinage à la Mecque. Lui parti, Garnier monte, avec ses compagnons, dans la tour qui est confiée à sa garde, délivre la captive, et le couple réuni fait voile vers la Provence); ou bien celui d'une nouvelle en prose française, du XIIIe siècle, *la Comtesse de Ponthieu* (1) (La comtesse, abandonnée en mer, y a été recueillie par des marchands, qui l'ont donnée en présent au soudan d'Aumarie (=du Maroc); celui-ci la fait musulmane, l'épouse et en a des enfants. Un jour le comte de Ponthieu, parmi plusieurs captifs, est amené devant le soudan ; elle le reconnaît sans rien dire, lui obtient d'abord la vie sauve, puis la faveur du maître ; grâce à quoi ils réussissent à s'embarquer tous deux sur une nef sarrasine, abordent à Brindes, et regagnent enfin le Ponthieu). Telle est encore l'aventure narrée au cours des trois romances castillans de *Moriana y el Moro Galvan* (2), qui se font suite (1° Moriane est dans un château, en train de jouer avec le roi maure Galvan. Galvan s'endort. Un cavalier paraît sur la montagne : c'est le mari de Moriane, qui pense à son épouse enlevée par les Maures. Elle le reconnaît de loin, et pleure. Galvan, réveillé par les larmes qui tombent sur son visage (3), lui en demande la raison ; et sur la réponse de Moriane, qu'elle a vu passer son époux bien-aimé, le Maure la soufflette et ordonne qu'elle ait la tête tranchée. 2° Le bourreau, touché de la beauté de Moriane, voudrait la sauver ; mais elle lui dit de faire son office. Arrive en ce moment le cavalier, faisant un grand carnage des Maures ; il prend sa femme, et, avec elle et le bon bourreau, il s'en retourne en sa terre. 3° Galvan vient soupirer sous la tour du château de Moriane, et lui rappelle son amour. « Va-t'en, chien de Maure ! s'écrie-t-elle. Les

(1) Moland-d'Héricault, *Nouvelles françoises du XIIIe siècle*, 1856.

(2) Wolf-Hofmann, *Primavera y flor de romances*, II, nos 121-123. — Le romance de *Julianesa*, no 124, que les éditeurs du recueil ont placé à la suite, n'est qu'une variante fragmentaire, avec changement de nom, du premier romance de *Moriana*.

(3) Ce motif épique — l'homme réveillé par l'effusion des larmes d'une femme — se retrouve au moyen âge en des œuvres de langue diverse, par exemple dans la version norwégienne du *Moniage Guillaume*, et dans le conte gallois de *Gereint* (*Mabonigion*, trad. Loth, II). De la présence simultanée de ce trait-là chez des auteurs castillan, scandinave et celtique, notoirement soumis à l'influence de notre épopée, on peut inférer qu'il est d'origine française.

caresses que je t'ai faites n'étaient que pour te tromper, en attendant la venue de mon noble époux.» Celui-ci, qui l'a entendu, marche contre Galvan et le perce d'un coup de lance). Mais c'est surtout le troisième romance castillan de *Gayferos*, qui mérite une attention particulière ; car si *Aye d'Avignon*, *la Comtesse de Ponthieu* et *Moriana* rappellent simplement *l'Escrivette* par une affinité générale du thème, il y a entre *l'Escrivette* et ce romance de *Gayferos* des ressemblances tellement précises, qu'elles impliquent l'étroite parenté des deux poèmes.

Des quatre romances du cycle carolingien consacrés au personnage épique de Gayferos (= Gaifier, duc d'Aquitaine de 745 à 768) (1), le premier ni le quatrième ne nous importent en aucune façon. Le deuxième fait suite au premier; mais, quoique son thème n'ait rien de commun avec un rapt mauresque, il sied d'y relever certains détails épisodiques, très intéressants pour l'étude de *l'Escrivette*. Selon ce romance, Gayferos et son oncle Rolland partent pour Paris, habillés en pèlerin (cf. v. 19), mais leur épée cachée sous la robe. (L'objet de ce voyage est exposé tout au long dans le premier romance : Gayferos, encore enfant, a su que son parâtre Galvan avait tué son père et forcé sa mère à l'épouser, et il a juré, quand il serait en âge, de tirer vengeance du félon; Galvan, instruit de ce dessein, a ordonné d'égorger Gayferos ; mais, secrètement sauvé par les serviteurs qui devaient l'occire, l'enfant, que l'on croit mort, s'est réfugié auprès de son oncle : auxiliaire préparé pour le jour de la vengeance). Ce jour est arrivé. Les faux pèlerins se présentent au palais de Galvan ; ils demandent l'aumône à la dame, c'est-à-dire à la mère de Gayferos. Elle refuse, alléguant la défense du cruel Galvan. « Qu'elle leur fasse la charité, insistent-ils, comme elle ferait à Gayferos, vivant, en son pays ! » (cf. vv. 21, 22). Emue à ce nom-là, elle leur fait servir du pain et du vin (cf. v. 27). Survient Galvan, qui la rudoie. Gayferos tire son épée, coupe la tête à Galvan et se fait reconnaître de sa mère.

Le troisième romance, celui qui nous intéresse davantage, est le plus considérable à tous égards ; en voici l'argument :

Gayferos est l'époux de Melisenda (= Belissant), fille de l'empereur Charles ; et elle a été enlevée par les Maures. Le héros paraît d'abord assez oublieux de sa femme ; mais, rappelé à son devoir par un propos piquant de l'empereur, il prend les armes et le destrier de Roland et, sans vouloir de compagnon, part seul pour la Sassoigne, qui est le pays des Maures (!). Là, questionnant un esclave chrétien, il apprend que Melisenda habite

(1) Wolf-Hofmann, *loc. cit.*, n°s 171-174.

avec le roi Almanzor, qui la traite comme sa fille. Gayferos se rend au palais ; il aperçoit Melisenda à la fenêtre, qui, voyant à ses armes qu'il est chevalier de France, le charge d'un message pour Gayferos. Reconnaissance. Melisenda descend l'escalier et se jette dans les bras de Gayferos ; il l'emporte sur son cheval, hors de la ville. Mais Almanzor, avec ses soldats, court à la poursuite des fugitifs. Gayferos fait volte-face, tient tête à tous les Maures, et en pourfend un si grand nombre, que le roi s'émerveille de ce terrible preux. Gayferos se nomme, et tout son parentage. Almanzor se retire en sa ville. Les deux époux prennent leur chemin vers Paris, où ils font une entrée solennelle.

Ce romance, castillan d'origine, s'est répandu dans l'Espagne tout entière ; nous en possédons plusieurs rédactions portugaises (Almeida-Garett, *Romanceiro*, III.— Braga, *Manuel d. hist. d. litt. portugueza.* — Id., *Cancioneiro e Romanceiro geral*, III), et une version d'un type catalan (Milá y Fontanals, *Romancerillo catalan*, n° 247), recueillie dans le Roussillon, qui est, comme on sait, un prolongement cispyrénéen de la Catalogne. Cette forme catalane, très abrégée, et qui compte sensiblement le même nombre de vers que *l'Escrivette*, s'en rapproche par des traits encore plus significatifs et plus nombreux que l'œuvre originale du Castillan : celui-ci nous montre déjà Gayferos interrogeant sur sa femme un esclave chrétien (comp. les lavandières de *l'Escrivette*, aux vv. 14-17), Melisenda à la fenêtre, au moment de l'arrivée du mari (cp. v. 21), le couple fuyant à cheval (cp. v. 33) : mais, de plus, le remanieur catalan remplace le nom de « Melisenda » par celui de « Lindaflor », dont on ne peut pas s'empêcher de discerner l'écho dans l'expression « *flor* de son païs », qui caractérise, chez le Languedocien, l'Escrivette ; et il prête à Gayferos ce vers remarquable :

Io hauré la Lindafló, ancor sapiga matarme ! (1)

qu'on retrouve, traduit mot pour mot, dans notre vers 9. Il y a donc entre le *Gayferos* catalan, ou plus particulièrement roussillonnais, et *l'Escrivette* languedocienne, un contact géographique immédiat, une identité foncière, d'incontestables similitudes de forme ; et c'est plus qu'il n'en faut pour affirmer que l'un des deux poèmes est dans la dépendance de l'autre. En quel ordre les ranger ? Si nous manquons d'élément externe pour fixer leur date respective (les romances de *Gayferos*, qui nous sont connus par des documents du milieu du xvie siècle, ne sauraient

(1) « J'aurai la Lindaflor, quand je saurais me tuer ! »

remonter, quant à leur composition, plus haut que le xve ; et *l'Escrivette*, à priori, ne leur est pas nécessairement postérieure) : la question n'en est pas moins, par ailleurs, nettement résolue. Il est hors de doute, à envisager la série des trois poèmes apparentés (*Gayferos* castillan, *Gayferos* catalan, *l'Escrivette*), que le catalan occupe la place intermédiaire, ou, si l'on veut, fait transition entre les deux autres ; avec cela, il n'est pas moins certain que le même poème constitue une variante secondaire, abrégée et altérée, du premier, à preuve les nombreux vocables castillans qui y ont subsisté à travers le remaniement dialectal ; dès lors il s'ensuit que *l'Escrivette* languedocienne termine la série, en d'autres termes qu'elle est issue du *Gayferos* catalan, tout de même que celui-ci dérivait du *Gayferos* de Castille. Remarquons, par surcroît, que *l'Escrivette* étant formée de l'assemblage de deux thèmes évidemment séparés à l'origine, et dont l'un, celui du faux pèlerin, ne s'adapte à la donnée principale que par un artifice assez pénible (1), cela présuppose les deux romances (deuxième et troisième de *Gayferos*) où chacun de ces thèmes est traité isolément. Aussi bien ne veux-je pas dire que le chansonnier d'oc se soit borné à traduire, ni même strictement à imiter telles pièces du romancéro espagnol. Non seulement la facture rythmique lui appartient ; mais la combinaison d'éléments divers, l'agencement nouveau des circonstances, l'addition de maint détail inventé par lui ou emprunté çà et là (le mari de retour frappant à la porte de la maison vide, — l'enlèvement à la fontaine, — l'armement de la barque merveilleuse, — la rencontre des lavandières, — la visite des fugitifs au coffre et à l'écurie, — les invectives finales du Sarrasin joué, — l'idée surtout, qui est charmante, de ce pays si lointain que l'aile seule de l'hirondelle y peut atteindre), tout ceci marque ses vers du sceau indéniable de la création poétique.

Outre sa diffusion en Catalogne et en Piémont, *l'Escrivette* a passé aussi à d'autres idiomes. D'après quelque version du groupe gascon-catalan (cf. *Brive*, *Cat. A F*, *etc.*), propagée le long de la côte gasconne, un Armoricain composa le gwerz des *Sarrasins*, publié par LUZEL, *Gwerziou Breiz-Izel*, II, où, malgré l'altération du début, le sens général est assez bien conservé (l'Escrivette a reçu le nom de « Louise »). Et

(1) Quand Gayferos, partant pour Paris afin d'y surprendre et d'y tuer son beau-père, se déguise d'abord en pèlerin et cache une épée sous sa robe, il ne fait rien là que de très naturel. Mais que le mari de l'Escrivette, arrivé au pays maure, y trouve à point nommé des habits de pèlerin, et que l'idée de ce travestissement lui soit suggérée par des lavandières, c'est une conception quelque peu bizarre.

récemment, un lettré de Roumanie, M. T. Iliescu, travaillant sur la version montpelliéraine de Roque-Ferrier, en rimait une jolie traduction en dialecte macédo-roumain (1), sans s'interdire d'en « roumaniser » un peu la couleur locale : « Dìncea » (forme populaire de « Constance ») est « la fleur du monde » ; elle a été enlevée par le « sultan des Turcs », etc.

George DONCIEUX.



(1) T. Iliescu, *L'Escriveta, trad. en dialecte macédo-roumain*, Montpellier, 8°, 1882.

A la Mort

Ai vist toun obro, o Mort, sus de persouno amado,
Quouro la vido counsumado
S'escafo au mau que l'envahis ;
Ai ausi lou chouquet de l'angòni que souco,
Quouro un darnié badai espiro sus li bouco
E que lou cors s'enregouïs !

Tu vengudo, ai ausi lis angouisso di fremo ;
Ai senti l'amaro lagremo
Regoula sus mi jóuinis an ;
Ai ajuda vesti dóu darnier abihage
Enfant, ami, parènt, pèr faire lou grand viage
E i'ai embrassa si front blanc.

— O mi pàuris ama, vous ai vist inmoubile,
Vous ai vist blave coume d'ile,
E majestous e bèu e siau !
O mi pàuris ama, me sèmblo enca vous vèire
Emé vòsti man jouncho e vòstis èr risèire
E pèr toujour vòstis iue claus ! —

A la palo lusour dóu candeloun que brulo,
Coume un pantai que noun embulo,
Lis ai vist, e li veirai plus :
Lis an mes dins la caisso e pourta dins la toumbo
E lou jour que se lèvo emai la niue que toumbo
An sèmpre agu rai e trelus.

Car se nautre passen, Diéu inmudable rèsto ;
Toujour li mounde soun en fèsto
Dins li founsour de l'infini :
Li mounde aperamount viron, barrulon, brihon ;
Li gran escampeira noun s'espèrdon, mai greion
Pèr li meissoun de l'aveni.

E Diéu es tout ; coume éu, soun obro es inmourtalo ;
La Mort est la vido eternalo :
Venen de Diéu, vers Diéu anen ;
Fiéu moudèste e soumés de la grando naturo,
Travaien, qu'es la lèi de touto creaturo :
Canten, preguen, amen, dounen,.

E mouren sènso pòu e sènso treboulèri ;
La siavo pas dóu cementèri
Nous garis de tóuti li mau ;
Es pas proun de bèn viéure e d'ama nòsti proche,
Fau encaro mouri sènso ges de reproche,
Sènso temour, sènso trebau.

Pamens te cride pas : Mort, vène lèu me querre :
Enca proun fort me counsidère
Pèr carreja moun marrit fais,
O Mort despietadouso e seguro ! mai quouro
Toun lugubre matai pèr iéu picara l'ouro,
Tout resigna, te seguirai !

Anfos TAVAN.

LES

PRÉCURSEURS du FÉLIBRIGE (1)

Tour à tour dénommée « limousine », « catalane », « provençale » et « langue d'oc », celle des langues romanes qui continua le latin dans le midi de la France après la conquête romaine, possède aujourd'hui encore les mêmes limites qu'au moyen âge. C'est pourquoi, n'attribuant pas l'appellation de Littérature provençale au seul ensemble des productions de la période dite classique, du *Poème sur Boèce* (vers l'an 1000) à la fin du xve siècle, nous étudierons ici sous le même nom l'évolution littéraire de la seconde période, celle qui s'est continuée de 1500 jusqu'à nos jours, jusqu'à l'avènement du Félibrige (vers 1850).

La poésie des Troubadours, dispersée par les armes victorieuses de Montfort, par le fait aussi de la disparition de la maison de Toulouse et des petites cours qui gravitaient autour d'elle, se réfugia en Italie et en Espagne pour y susciter des littératures. Leur langue elle-même fut usitée longtemps par delà les Alpes et les Pyrénées, alors que le français conquérant la persécutait dans son berceau. A la démocratie aristocratique qui avait favorisé le *Parage* (la civilisation méridionale du xiie siècle) allait succéder la tyrannie d'une Royauté centralisatrice. L'essai de renaissance littéraire qui fut tenté à Toulouse par les sept *trobadors* de 1324, plus préoccupés de courtoisie que de nationalisme, n'aboutit en somme qu'à des fadeurs auxquelles les écrivains méridionaux préférèrent une imitation de plus en plus servile des modèles français. La Lyrique qui avait illustré à jamais le nom de Provence était bien morte. La langue d'oc se traînait médiocrement dans les genres ennuyeux : littérature didactique, morale, scientifique, ou théâtre religieux, le dernier genre cultivé. On clôt généralement l'inventaire de l'ancienne littérature provençale sur une suite de Mystères nés pour la plupart dans la Haute-Provence, entre 1450 et 1515.

(1) Article extrait de *La grande Encyclopédie* (tome XXVII) : LITTÉRATURE PROVENÇALE.

Citons le *Ludus sancti Jacobi*, trouvé à Manosque, et un cycle alpin découvert récemment, de longs mystères rimés, sans intérêt littéraire, qui ont du moins révélé le nom d'un des auteurs, Marcellin Richard (1512). La littérature d'oc végétait depuis longtemps dans la stérilité, renonçant même à l'imitation des œuvres de la langue officielle ; elle était devenue dialectale et la langue s'émiettait en patois ; enfin l'orthographe, perdant la tradition latine des troubadours, se calquait sur la prononciation et la graphie françaises.

XVIme SIÈCLE

La Provence proprement dite, (la région la plus pauvre en poètes, de la littérature « limousine »), pour être moins éprouvée que ses voisines par l'invasion du Nord, avait eu les derniers troubadours. C'est chez elle que nous observons les premiers bégaiements de la langue transformée. Quelques strophes de chansons à danser, des couplets satiriques (du *Carrateyron*), une chronique en prose, d'Honorat de Valbelle (vers 1517, éditée en 1649), voilà les premiers documents du nouveau provençal au XVIe siècle. En 1550, apparaissent simultanément : les *Vies* de saint Honorat, en prose, de saint Porcaire, en vers ; un *Discours sur les troubles de Provence*, puis quarante-six vers sur *les Commandements de Dieu*, de J. Cormys, chanoine de Vence, avec des fragments du Toulonnais Rodillat, du Niçois Fulconis, etc. Le premier monument littéraire est un recueil de poésies humoristiques, *le Don-Don infernal*, par Louis Bellaud de La Bellaudière, de Grasse, (né en 1532), publié à Aix l'année même de sa mort (1588). C'est une date considérable de l'évolution littéraire du Midi. Ce simple recueil des vers d'un bohême de talent, sorte de Marot provençal, nous révèle à Aix, autour du Parlement et de la cour du Grand Prieur Henry d'Angoulême qui gouvernait la Provence, l'existence d'une libre petite académie de beaux esprits, passionnés pour l'illustration de leur langue maternelle et sympathisant avec un groupe de bons vivants, les *Arquins*, dont le boute-en-train était La Bellaudière. Plusieurs éditions de ses œuvres furent données en peu de temps. La plus connue, celle de 1595 (premier livre imprimé à Marseille) nous offre un complément des noms de ces premiers félibres provençaux. C'étaient Robert Ruffy (ses poésies ont été réunies récemment par M. O. Teissier), Michel Tronc, auteur d'un recueil des plus curieux, *las Humours* (resté inédit), Charles et César de Nostredame, M.-A. d'Espagnet, Bernard Zerbin, P.-A. d'Agar (de Cavaillon), enfin et surtout Pierre Paul (de Salon) l'éditeur de La Bellaudière, qui, aux œuvres complètes du poète, les *Obros et Rimos*, ajouta son propre ouvrage, *Barbouilhado et fantazies journalieros*, du

même esprit, du même goût farci et ingénu que l'œuvre même de son ami. (P. Paul a laissé un recueil inédit, *l'Autounado*). Il convient d'adjoindre à cette pléiade aixoise du temps de la Ligue le nom de Claude Brueys (1570-1650), dont l'œuvre, publiée seulement en 1628, *Jardin deys Musos provensalos*, comédies, ballets, poèmes de carnaval, chansons, épitres, démesurément célébrée par ses compatriotes, date de sa jeunesse pour la plus grande part.

Tous ces braves rimeurs avaient-ils compris la nécessité de codifier leurs observations, de réunir leurs efforts pour tenter quelque renaissance nationale, et partant durable ? J'ai qualifié de « premier félibrige » la société aixoise qui se groupa autour des *Obros et Rimos*; mais les dissertations amphigouriques dont César de Nostredame accompagnait la publication du La Bellaudière posthume, nous renseignent sur ce qu'ambitionnaient d'édifier ces dilettantes. Le souci de l'illustration de leur idiome était sans passion chez eux, quoique sincère...

— A l'autre extrémité du pays d'Oc, en Gascogne, seul, dès 1565, un poète lectourois, Pey de Garros, envisageait la nécessité d'expurger et d'élever à la dignité littéraire son idiome national déjà envahi par les gallicismes, déjà menacé dans son honneur et sa vie même.

... Pèr l'hono deu pays sostengue
E per sa dignitat mantengue !

s'écriait-il, 287 ans avant le *risorgimento* de Fontségugne. Ce précurseur incontestable des félibres n'est guère connu que de date récente. Ses deux volumes, *Psaumes de David viratz en rhytme gascoun* (1565) et *Poesias gasconas* (1567), réédités par M. Alcée Durrieux, son compatriote et son disciple (1895), constituent le premier monument littéraire du dialecte, dans sa forme moderne, — restriction inutile puisque les troubadours gascons s'exprimèrent en limousin, — laquelle forme n'a pas plus changé que sa prononciation elle-même.

Protestant passionné, comme la plupart des fidèles de cette Couronne de Béarn qui avait accueilli Desperriers et Marot sous la première Marguerite, Garros traduit les Psaumes en gascon pour ses coreligionnaires. Mis en goût par ce premier essai, il chante dans son parler natal et stimule ses amis à l'imiter. La troisième épitre des *Poesias*, une page éloquente qui fait songer à Mistral, propose de « faire conférence de nos dialectes, de s'enquérir diligemment des origines et étymologies des mots. »

Comment, prêcheur de telle nouveauté, Garros ne fit-il pas école ? Les troubles du temps nous répondent, et aussi le souvenir de certain édit de François Ier (Villers-Cotterets, 1539) qui interdisait l'usage de la langue vulgaire dans les actes publics. Notons en passant que cette défense fut plus ou moins observée ; qu'en Béarn, par exemple, on y désobéit jusqu'à la fin du XVIIe siècle. L'exemple de Garros, en Aquitaine, n'était point solitaire, quant à l'emploi de l'idiome. Un très fécond poète, mais de goût fâcheux et sans prétention linguistique, Augier Gaillard, « le charron de Rabastens », un chanteur bohème, remplit encore de sa renommée l'histoire littéraire de son pays. Bien supérieur est le témoignage que nous a laissé le poète de la *Semaine*, l'illustre du Bartas, dans son « Salut » trilingue à Marguerite de Navarre pour son entrée à Nérac (1579). Ce morceau magnifique est le dernier document de marque à signaler dans la littérature occitane du Sud-Ouest, avant son réel avènement sous Louis XIII.

XVIIme SIÈCLE

Pour le XVIIe siècle, la palme est sans conteste au Languedoc et à la Gascogne. — Revenons d'abord à la Provence. Les œuvres de la maturité de Brueys, poèmes de circonstance platement officiels, avaient perdu jusqu'au semblant de verve de jadis. Dans la comédie, Gaspard Zerbin qui suivit sa trace (*La perlo deys musos et coumedies prouvensalos*, 1655) ne fut guère moins médiocre. Jean de Cabanes (1653-1717), auteur d'un poème sur le duc de Savoie de Provence (1707), a laissé cinq comédies inédites dont une *Liseto amourouso*, « Dame aux camélias » provençale, qui mérite d'être publiée. Inédites aussi, les comédies du capitaine Seguin, de Tarascon (vers 1640). C'est dans les petits genres que nous trouvons les moins médiocres de ces rimeurs scolaires, plats ou grivois. Une fantaisie humoristique très célèbre et traduite en plusieurs langues, *Lou crebo-couer d'un païsan à la mort de soun aï*, a sauvé le nom de l'Aixois Raynier, de Briançon (1598-1670) ; une épigramme sur le siège de Maëstricht, celui du jésuite Jean Berthet. Sans nous arrêter à d'autres pièces anonymes restées fameuses, il convient d'arriver aux noëllistes Louis Puech, auteur du noël fameux des *Boumian*, et Nicolas Saboly, de Monteux (1614-75). Celui-ci fait exception, dans la vulgarité de ses confrères patois, pour la clarté savoureuse de sa langue et un accent dont l'ingénuité atteint parfois au charme de La Fontaine. Très fréquemment réédité, il est encore populaire en Provence.

Si nous passons le Rhône, nous rencontrons d'abord Jean Michel, de Nîmes, auteur d'un poème, *l'Embarras de la foire de Beaucaire*, près de

4.000 vers d'un anecdotisme facile mais sans goût, réimprimé souvent et jusqu'en Hollande ; puis, à Montpellier, David Sage, dont les « folies », *Las Foulies dau Sage de Mounpelié* (1650), badinages remplis d'obscénités, eurent un engouement considérable. Ces deux rimeurs étaient célèbres ; ils n'en avilissaient pas moins la langue d'oc. Un contemporain les compte au nombre des quatre grands poètes du temps, avec Goudelin, de Toulouse, et l'avocat Bonnet, de Béziers. Ce dernier méritait mieux le rapprochement avec l'illustre Toulousain : il est le premier d'une sorte de pléiade lyrique, satirique, dramatique suscitée à Béziers par l'immémoriale tradition des « Triomphes » religieux et littéraires de l'Ascension. Deux pièces de Bonnet, la tragi-comédie du *Jugement de Pâris* (1616) et une allégorie, *Histoire de Pépésuc*, maintiennent justement son nom. Dans ce groupe biterrois, signalons l'effort d'un travestissement burlesque du IVe livre de l'*Enéide* par le Narbonnais Bergoing (1652), et une traduction sérieuse des Ier, IIe IVe et VIe livres de la même *Enéide* par l'avocat d'Estagniol, de Béziers (1682). Une petite ville voisine, Frontignan, eut aussi son poète, un des meilleurs du temps, Nicolas Fizes. Nous lui devons, outre l'*Opéra de Frontignan* (1670), qui eut sa vogue, un recueil, resté en partie inédit, d'idylles, de satires et de chansons, le tout de la meilleure langue et du goût le plus fin.

La transition est presque heureuse pour arriver au Languedoc proprement dit. Sa littérature reste dominée au XVIIe siècle par le Toulousain Pierre Goudelin (1579-1649). Sa vie ne serait pas longue à retracer. Comme les cigales, il a peu de biographie. Ce poète ne fut qu'un poète, estimant que c'était assez. Aussi toutes les classes sociales s'accordèrent-elles dans l'admiration de son livre, *Lou Ramelet Moundi* (1617, augmenté de plusieurs *flouretos* jusqu'en 1678). Ses odes, sonnets, chants royaux, mascarades, comptent plus d'un chef-d'œuvre ; au premier rang, les fameuses *Stances* sur la mort de Henri IV. Contemporain de Malherbe et vraiment son frère en génie, Goudelin est son rival pour la correction et la sobriété du style, avec je ne sais quelle franchise en plus. S'il fut poète populaire, de sentiment comme de renommée, il le dut à sa langue en un temps où il ne pouvait naître de vrais poètes français de race d'oc. La langue poétique — pour les poètes d'inspiration — est toujours la langue de l'enfance, la première entendue. Les pays méridionaux, fertiles en prosateurs illustres, de Montaigne à Montesquieu, n'ont pas donné de grands poètes français, pas un seul... Aussi, l'œuvre de Goudelin, toujours lue dans son Languedoc, toujours rééditée, après vingt éditions et par toute l'Europe, l'aura fait poète classique, presque national en son pays.

On retrouve son nom, sinon son amitié même, dans la biographie de la plupart des chanteurs gascons et languedociens du temps. Leur muse à tous s'orientait vers l'Académie des Jeux Floraux que n'avait point encore convertie en une banale Académie de province, l'arrêt de Louis XIV (1679) qui, du même coup, lui interdit l'encouragement de la langue d'oc. Nombreux sont donc les disciples ou imitateurs de Goudelin qui chantaient pour conquérir les fleurs de Clémence Isaure. — Une revue complète de tant d'honnêtes rimeurs serait-elle assez variée pour retenir longtemps l'intérêt du lecteur ? Des ouvrages spéciaux s'emploient, pour chaque région, à ce dénombrement. Donnons-en un tableau rapide. En Gascogne, Bertrand de Larade, auteur de la *Margalide gascoue* (1604), Guillaume Ader, auteur du *Gentilhomme Gascoun* et du *Catounet Gascoun* (1610), Gabriel Bédout, d'Auch, avec son *Parterre Gascoun* (1642), Louis Baron, de Puyloubrin, Gautier, de Lombez, Dominique Leguay, et surtout ce vrai poète, Jean Guiraud-Dastros, le joyeux vicaire de Saint-Clar de Lomagne, dont le *Trimfe de la langue gascoune* (1642), souvent réimprimé, n'a pas perdu la faveur populaire, pour le naturel de ses allégories descriptives. Comme la plupart de leurs confrères en langue vulgaire, aux trois derniers siècles, ces poètes sont invariablement médecins, juristes ou ecclésiastiques. Aucune de ces qualités, même et surtout la dernière, n'exclut certaine gaillardise, des jeux de lettrés que constituent leurs fantaisies rimées. La muse se présente toujours chez eux sous le déguisement héroï-comique, satirique, parnassien — disons mythologique — et classique jusqu'à l'écœurement parfois. Délassements de vieux collégiens, que ces compositions académiques rimées dans le rustique langage. Et pourtant il gît là plus de vérité, plus d'art souvent, que dans la plupart des œuvres françaises, raffinées, de la même époque. Nombreux sont donc les chanteurs sincères de ces trois siècles de littérature indigène, — dédaignée si longtemps comme patoiserie et grossièreté. Mais cette vertu même de franchise ne nous suffit point. Ce que nous recherchons avant toute chose, c'est un sentiment national de l'art, une conscience ethnique, tout au moins linguistique, — à défaut de génie.

Ce sentiment, nous ne le trouverons pas davantage chez d'autres bons poètes disséminés sur la terre occitane et qu'il convient de signaler avant de quitter le XVIIe siècle. C'est Jean Valès, de Montech, en partie inédit encore (Noulet en a publié de savoureux extraits), dont les quatre premiers livres du *Virgile deguisat* font souhaiter l'œuvre complète. C'est Jean-Louis Guitard, de Toulouse, auteur de Chants royaux fort goûtés. C'est surtout un Agenais, François de Cortète de Prades (1571-1655), le

plus remarquable écrivain d'oc au XVIIe siècle après Goudelin. On a loué souvent la fermeté de style, la pureté d'idiome qui ont recommandé jusqu'à nos jours ses comédies idylliques, *Ramounet* et *Miramoundo*, éditées par son fils (1684), et cette élégie, trop vantée, *Las Larmos del Grabié*. (Un poète agenais, M. Charles Ratier, moins réellement successeur de Jasmin que de Cortète, a entrepris de publier les œuvres inédites de celui-ci, dont une piquante comédie, *Sancho Panso al palais del Duc*). Pour compléter cette brève géographie littéraire d'oc, signalons encore, sous Louis XIV, trois poètes de moindre valeur, le Périgourdin Pierre Rousset, de Sarlat, l'Auvergnat Joseph Paturel et le trop vanté Arnaud Daubasse, de Moissac (1664-1727) (récemment réédité par M. Claris). Peignier et cabaretier dans sa ville natale, ce ne fut guère qu'un honnête improvisateur habillant d'oripeaux patois une maigre muse de province. Je lui préfère l'auteur inconnu d'une ode, *L'amoureux transi*, recueillie par l'érudit Pierre Borel, de Castres, des mains de Pellisson, — l'ami de Fouquet, l'amant de Mlle de Scudéry, qui lui aussi s'occupait de recherches patoises.

XVIIIme SIÈCLE

Quoique plus nombreuse et plus variée, la production du XVIIIme siècle est en général d'un moindre intérêt pour nous, au double point de vue où nous nous sommes placés. Peu de génie chez les poètes, aucun souci de groupement ni d'épuration linguistique. Aussi notre énumération sera brève. En Languedoc, c'est toute une littérature de prêtres, facétieuse et d'imitation. Elle atteint souvent à l'esprit avec l'abbé Favre (1727-73), l'humoristique prieur de Celleneuve, encore fameux dans son Bas-Languedoc, moins pourtant pour son poème du *Siège de Caderousse* ou *l'Histoire de Jean l'ont pris*, que pour cette fantaisie salée, *Lou sermoun de Moussu Sistre*. Le prieur de Pradinas, Claude Peyrot (1709-95), n'est pas moins célèbre en son Rouergue, pour la bonhomie de lettré jovial qu'exhale son poème, *Los quatre Sosous*. Enumérons encore les œuvres satiriques, presque légères çà et là, de l'abbé Cléric, du P. Martin, de Jean Coste, du jésuite Lacombe, tous sans grand intérêt ; puis, dans le théâtre : Cassanea de Mondonville (1711-73), auteur du fameux *Daphnis et Alcimadure*, dont le plus clair mérite est d'avoir été joué devant Louis XV ; Gilles Blanc, de Marseille ; Daubian de l'Isle, de Castres ; Cousse de Latomy, Baour, de Toulouse, etc. Et jusqu'à la Révolution, qui suscita en Languedoc toute une littérature de circonstance, pamphlets, chansons, pour ou contre l'esprit nouveau, — une prodigieuse éclosion d'œuvres d'ecclésiastiques, dans tous les genres, du noël à la farce.

En Provence, au contraire, en dehors bien entendu des panégyristes, prédicateurs ou faiseurs de cantiques, la poésie ne nous offre aucun nom de prêtres. Elle y a gagné en originalité. Ainsi, d'abord le Marseillais Toussaint Gros (1698-1748), très fin poète, d'excellente langue pour le temps, et J.-B. Germain, l'auteur du spirituel poème *La Bourrido dei Dious* (1760) ; l'avocat Royer, d'Avignon, dans son *Chincho-Merlincho*, petit chef-d'œuvre grivois, connu des seuls bibliophiles ; l'Arlésien J.-B. Coye (1711-77), estimé pour sa comédie *Lou nôvi para* et son *Ode à la dévote*, encore populaire.

En Gascogne, la langue est maintenue au XVIIIe siècle par de vrais poètes, Bernard de Saint-Salvy, le poète des *Berses beoumonteses* ; Girardeau, l'auteur des *Macariennes* ; Duguay, de Lavardens, le P. Amilha, de Pamiers, le fabuliste Bergeret et le chansonnier légendaire de Bordeaux, Meste Verdié ; puis, tout un groupe béarnais : le noëlliste Henry d'Andichon, Fondeville, auteur de délicates pastorales, Hourcastremé, Bitaubé, le président de Gassion, enfin leur maître à tous, Despourrins (1698-1755), qui connut la gloire avec quelques chansons d'un dolent anacréontisme, toujours vivantes sous leur fraîcheur vieillotte, pour la savoureuse verdeur de ce gascon qui ne veut pas mourir.

— Il ressort, de ce tableau rapide, que les tentatives (avortées pour cause de politique) d'un Pey de Garros en Gascogne et des amis de La Bellaudière en Provence, en faveur d'une réhabilitation de la langue d'oc, ne se renouvelèrent ni au XVIIe siècle, malgré le prestige de Goudelin et de son école, ni au XVIIIe, dans l'accroissement pourtant considérable des productions patoises. Si un semblant de mouvement dans le sens de l'étude raisonnée des dialectes modernes n'avait cessé d'exister parallèlement aux recherches des provençalistes d'Italie et d'Espagne sur les troubadours, il ne se traduisait guère qu'en des lexiques régionaux, recueillis sans méthode, et en de stériles louanges poétiques à la gloire de l'idiome. Sans mentionner les nombreux vocabulaires et dissertations grammaticales restés inédits (tels ceux du Gascon Dastros, du Montpelliérain Roudil, des Provençaux l'abbé Bonnet, F. Carry, l'abbé Féraud, J.-B. Germain, etc.), je citerai : le *Dictiounari moundi*, du Toulousain J. Doujat (1638) ; le *Dictionnaire provençal et français* (dial. marseillais) du P. Pellas (1723); le *Vocabulaire* ajouté à la *Grammaire gasconne* du Landais Grateloup (1737) ; le *Dictionnaire languedocien-français* de l'abbé de Sauvages (Nîmes, 1756) ; le *Vocabulaire français-provençal* de Cl.-Fr. Achard (1785), auteur aussi d'une *Syntaxe de l'idiome provençal*, présentée en 1774 au Comité d'instruction publique.

— L'étude des dialectes méridionaux, en dépit des conseils diversement motivés de maints érudits et écrivains célèbres comme Montaigne, Ronsard, Estienne, du Bellay, les Scaliger, Peiresc, Ménage, etc., n'avait été abordée que faiblement et sans méthode. Elle allait recevoir du fait de leur proscription officielle une impulsion inattendue. La Convention pensa les faire disparaître d'un coup. L'abbé Grégoire, qui s'était enquis de leur état présent, par des correspondances régionales, publia son fameux *Rapport sur la nécessité et les moyens d'anéantir les patois et d'universaliser la langue française*. Mais, pas plus que les édits de la royauté, les decrets de la Révolution n'empêchèrent les patois de subsister. Les lettrés leur témoignèrent un intérêt qui devait s'accroître dans le sentiment de réaction suscité par la centralisation impériale. Parmi ceux qui introduisirent la préoccupation et l'esprit scientifiques dans ces recherches, il faut citer le Nîmois Court de Gebelin dont les essais philologiques et historiques orientèrent le goût de plus d'un érudit de son temps. Nul ne semble en témoigner plus que son compatriote Fabre d'Olivet (1767-1825), calviniste comme lui et attiré par les mêmes problèmes. La linguistique, les origines de l'homme et des religions, le prestige de l'Ecriture Sainte le passionnèrent. Poète, musicien, occultiste, philanthrope par la science, il fut aussi un Languedocien fervent. C'est même le plus sûr titre à la renommée de ce polygraphe d'un génie méconnu. On fixait à 1799 ses débuts de poète dans la langue natale. J'ai retrouvé récemment son premier ouvrage : *Força d'amour*, poème en deux chants (Paris, 1787). La pureté de l'idiome y apparaît rare, comme le goût de l'auteur, après tant de patoiseries plates ou obscènes. Une dissertation dont il accompagne son livre restitue enfin une orthographe rationnelle, digne de la langue dégénérée qu'il prétend réhabiliter. Un recueil (égaré encore) vint s'ajouter au poème, puis deux volumes de vers languedociens et de notes sur l'ancienne littérature provençale, publiés en 1803, *le Troubadour*, *poésies occitaniques*, que, trop timide encore, Fabre d'Olivet faisait passer pour traduites de l'ancien provençal. C'est un monument dans l'évolution littéraire de la langue d'oc. Une renaissance est en germe dans les dissertations qui accompagnent ces poésies dont plusieurs, comme le dithyrambe *la Podestat de Diu*, n'étaient encore à comparer qu'avec les chefs-d'œuvre de Goudelin.

Mais l'heure de la résurrection n'avait pas sonné pour la langue d'oc. L'épopée impériale suffisait aux imaginations. Fabre d'Olivet vivait loin du Languedoc où son œuvre n'eut que peu de retentissement. Quelques lettrés du moins, à sa suite, accompagnaient d'un glossaire et de préfaces

aux intentions savantes, leurs publications en l'idiome vulgaire ; d'autres composaient patiemment des vocabulaires que leurs héritiers ont pris soin de publier. J'ai dit ailleurs (V. Félibrige) qu'en Languedoc le mouvement, bien faible encore, se traduisit plutôt sous la forme de l'esprit critique, alors qu'en Provence devait dominer l'instinct du groupement. Parmi les contemporains et compatriotes de Fabre d'Olivet, il convient cependant de citer quatre poètes d'un réel talent, les frères Rigaud, Auguste (1759-1835) avec *las Vendemias de Pignan*, et Cyrille (1750-1824) avec *las Amours de Mounpéié*, deux petits poèmes de goût très délicat ; Auguste Tandon, « le Troubadour de Montpellier », auteur de *Fables, Contes et autres pièces en vers* (1800), savoureuses de verve et de naturel indigène ; enfin, Louis Aubanel, de Nîmes (1758-1842), dont les *Odes d'Anacréon traduites en vers languedociens* rencontrent parfois la grâce du modèle.

La place nous est mesurée : il nous faut citer seulement parmi les mainteneurs isolés du languedocien jusqu'en 1840 : Jacques Azaïs, de Béziers (1778-1856), J.-R. Martin, de Montpellier (1777-1851), le marquis de La Fare-Alais, Moquin-Tandon (1804-63), et leur adjoindre le Limousin Foucaud (1747-1818), tous savants et poètes d'incontestable valeur (appréciés à leurs monographies respectives) pour arriver au grand nom de Jasmin (1798-1864), le précurseur immédiat, et le plus grand, de Roumanille et de Mistral.

En Provence régnaient les *Troubaïre*, beaucoup plus nombreux, moins préoccupés de la dignité de leur idiome. Faisons du moins exception pour l'Aixois Diouloufet (1771-1840), auteur du poème des *Magnans*, des *Fablos, contes, épitres*, etc., et de recherches linguistiques ; l'Avignonnais Hyacinthe Morel (1756-1829), dont le recueil poétique, *Lou Galoubet*, a été réédité par Mistral ; le Niçois Rosalinde Rancher, resté populaire pour sa *Némaïda ou le Triomphe des sacristains* (1824) ; l'Arlésien Michel de Truchet, auteur d'une comédie, *la Pastresso vo leis escoufestres* et des *Cansouns prouvensalos*, et, parmi les Marseillais, un Juvénal socialiste, Victor Gelu (1806-85) dont les *Chansons* n'ont pas d'équivalent en provençal pour la vigueur réaliste et farouche.

En exposant la genèse immédiate du Félibrige, nous avons signalé la triple tentative des Marseillais Achard et Bellot et du Tarasconnais Désanat, dans le sens d'un groupement des écrivains provençaux. *Lou Bouquet prouvençau* d'Achard (1823) est en réalité, plus encore que les deux journaux de Bellot et de Désanat, — *Lou Tambourinaire et le Ménestrel* et *Lou Boui-abaisso*, — le premier essai d'épuration rationnelle de l'idiome. Sa préface invoquait « la nécessité de fixer la langue et

l'orthographe ». Le petit recueil offrait parallèlement à un choix d'écrivains vivants, une anthologie des meilleurs poètes du dernier siècle. Nous avons dit comment l'initiative de Roumanille et de son groupe réalisa enfin ce qu'avaient entrevu ces bonnes volontés.

Que conclure de cet exposé trop rapide ?... Il faut bien l'avouer, dans cette énorme production de la langue d'oc, depuis les derniers troubadours jusqu'aux premiers félibres, une vingtaine de poètes seulement, — sur cinq cents peut-être — restent capables d'éveiller quelque jouissance chez les lettrés. La gaillardise savoureuse d'un La Bellaudière, l'évangélique ingénuité d'un Saboly, les tours piquants d'un Toussaint Gros, d'un abbé Favre, l'éloquence d'un Garros et d'un Fabre d'Olivet, la verve brutale d'un Gelu, l'émotion géniale d'un Jasmin, suffiraient à justifier la prétention qu'émettent les félibres de voir en ces précurseurs la continuité d'une littérature. Le grand nombre, il est vrai, ne relève plus que de la chronologie et de la curiosité. Mais il est permis d'honorer d'un culte discret ces mainteneurs d'un idiome persécuté, dont l'usage aura été pour tant de générations une sorte d'affirmation de la liberté.

PAUL MARIÉTON.



LE POÈTE ET L'ESPRIT

LIMINAIRE (1)

A Paul Mariéton.

Le Poète disait :

S'il faut traîner son cœur comme on traîne un boulet
Parmi tous les limons des sottes infamies,
Pourquoi, dans ta sagesse, ô Seigneur! l'as-tu fait
Souffrant de l'impudeur et de l'ignominie ?

S'il faut que nous roulions, blessés et sanglotants,
Dans la foule des trahisons et des mensonges,
Dieux déchus et jetés du haut des cieux béants,
Pourquoi cette fierté que tous nos actes rongent ?

Parmi le flot humain, que conduit la stupeur,
S'il faut que nous allions en défendant nos âmes
Du crime des niais vautrés dans la grandeur,
Pourquoi nous as-tu mis dans ce marais infâme ?

Dans la brume des sens et la nuit des esprits,
S'il nous faut voir jaillir à jamais et revivre
Le front lourd et l'œil noir du sanglant fanatisme,
Pourquoi nos verbes vains parmi ces peuples ivres ?

* * *

Ah ! le cœur est un abîme affreux :
Les rêves n'ont pas de retour et pas de trace
Les ivresses ; et la plainte des malheureux
Devient l'immense voix de la Terre et des Races :

(1) Des *Élévations Sentimentales*, à paraître prochainement.

Des débris de serments et des poudres d'aveux,
Partout la vilenie aux banquets attablée,
Le faux respect des mœurs et lois prostituées,
Partout la laideur morne et le viol honteux ;

Partout la vive horreur des tristes chairs trahies ;
Et, dans le désespoir où l'âme s'avilit,
Traînent les souvenirs de *celles* que la vie
Berçait à ses rameaux sacrés ;

Partout le poids grossier des appétits atroces,
La gloire fauve ranimant la vieille Faim,
Gardant la paix parmi des tonnerres de crosses
Et poussant les mortels à des meurtres sans fin ;

Sous le ciel pur, partout des forfaits sous les crimes,
Des hontes sous le sang et des maux sous les maux
Comme de la nuit sous la nuit dans les abîmes
Et des douleurs sous les douleurs dans les sanglots.

*
* *

Nul ne répond aux cris du malheureux ;
Dites, illusions qui fûtes notre vie,
Sœurs de quelques instants trop fécondes en maux,
Coupes de douleur et de lie !

Et vous, masques d'amis tout dégouttant de fiel,
Masques d'indifférents courbés sous les remords,
Larves d'humanité qui vivez de nos morts
Comme l'herbe des champs des douleurs du grand ciel !...

Hélas ! la Terre, aux sentines de l'Infini,
Porte éternellement les mêmes turpitudes,
Les mêmes malfaisants de pur soleil nourris,
Et nos appels mourant sans écho dans les solitudes !

— Nous avons su porter la croix sans défaillir,
Reconnu la douceur de sa rigueur hautaine
Et béni la douleur qui fait vivre et grandir ;
Mais pourquoi le bâton de la souffrance vaine ?

*
* *

Et l'Esprit répondit :

Rien n'est vain ici-bas,
Ni les soleils éteints ainsi que des prunelles,
Ni le choc des courants que l'on ne connaît pas,
Animant dans les mers la vie universelle,
Ni la douleur d'aimer dont les faibles sont las
Avant que d'en savoir la douceur immortelle.

Le cœur est un abîme où des flots inconnus
Ont des cris et des heurts comme une femme en couche :
L'esprit qui se délivre a des appels confus
Vers sa mère, qui meurt avec des mots farouches.

Il faut plonger sans peur dans le gouffre éternel,
Sachant qu'il multiplie, en ses ondes profondes,
La puissance de vivre accordée aux mortels,
Le cercle des efforts et des espoirs du Monde ;

Il faut de bon matin s'en aller des maisons,
Vers les pays que vos cœurs en secret réclament,
Où des rêves brûlants vous semblent des moissons en flamme
Sur les ombres des horizons.

Là-bas, vous connaîtrez les ivresses ultimes,
Aux voluptés des chairs les désirs unanimes,
Et *leurs* voix de sirène et *leurs* grands yeux ardents,
Barbares arrêtés dans vos seins impuissants ;

Là-bas, vous connaîtrez la faiblesse et ses rages,
La douleur et ses cris, la honte et ses rancœurs,
Et les destins mêlés en un chaos d'horreur
Comme des peuples fous en quelque choc sauvage.

Mais quand, las de souffrir et plus las d'espérer,
Vous reviendrez ici, vous connaîtrez peut-être
Que dans cet infini l'Esprit seul a passé,
Qu'il est vain d'y chercher la trace des ancêtres ;

Qu'il faut à tout instant plonger dans l'inconnu ;
Que l'homme incessamment revient de quelque abîme
Où ses cris ont sauvé des voyageurs perdus :
Ainsi toute douleur a des échos sublimes ;

Et vous direz alors : « Gouffre, gardez nos peines,
« Qu'elles dorment en vous comme dans un tombeau,
« Et que le voyageur en traversant la plaine
« Soit charmé du coteau qui rit au jour nouveau. »

Les pardons et l'oubli, dans l'antique balance
Du sort de l'homme il les faut sans cesse jeter;
Ainsi pour la postérité
Grandit dans les cœurs purs un songe d'indulgence:
Aube de grâce au ciel d'été !

***

O vivants ! rien n'est vain et rien n'est illusoire.
Ecoutez dans les temps, dans l'ombre et dans l'Histoire :
— Ce sont des ouragans de fanfares barbares
Enflés sur la raison, qui s'égare :

Les grands troupeaux humains roulent dans la terreur,
L'acier brutal a des éclats rauques d'orage ;
Les flammes des cités peuplent les nuits d'horreur ;
Les vallons sont ouverts aux désirs de carnage ;

Rouges d'un sang grossier par leurs veines vomi,
Se heurtent, en hurlant, les races furieuses
Vers une sage fin que leur âme anxieuse
Ne connaîtra jamais. Leurs bras aux destins sont soumis.

Pourtant, ces nuages de nations, ce soir du Monde,
De leur sang à grands flots arrosent les collines
Pour qu'en épis gonflés la moisson neuve abonde :
C'est Valmy, c'est Poitiers, Verceil ou Salamine !

C'est le Futur sauvé sur la terre et les flots.

Ce sont les bœufs puissants dans les plaines fertiles,
Les métaux et les bois qui viennent sur les eaux,
Et les bras et les fronts qui bâtissent des villes !

*
* *

Rien n'est vain, rien n'est vain ! Partout l'Œuvre se fait.
Des oripeaux de gloire et des poudres d'empires,
Des orgueils de césars que chaque instant défait,
Des peuples de soldats et des royaux délires,
Il restera la sainte Paix ;

La Paix et le Travail, et toi, grande Justice !
Qui sors incessamment des âges et des fronts
Pour que toute nuit s'abolisse
A tes sublimes horizons.

Or, voici l'orient de ton jour éternel ;
Les grands espoirs levants luisent dans tes prunelles
Et guident les pâles humains
Au seuil des vérités lointaines.

Marchez, vivants ! dans le regret et la souffrance,
Les bruits du cœur et les alarmes ;
Un être croît dans la peine et dans l'espérance :
L'Homme se fait avec vos larmes.

C.-M. SAVARIT.



LA VIE et L'ŒUVRE de GELU

POÈTE MARSEILLAIS

D'après ses mémoires inédits

PRÉFACE

Cette modeste étude a déjà son histoire. Composée à l'intention de l'Académie des Bouches-du-Rhône que nous croyions sensible à la gloire d'un vrai fils de Marseille, elle a revêtu dès l'origine la forme *de l'éloge*.

Il n'y paraîtra que trop malgré les modifications que nous lui avons fait subir depuis, sur les conseils de censeurs autorisés.

L'Académie des belles-lettres de Marseille a refusé d'en prendre connaissance et les raisons qu'elle a bien voulu nous donner de ce refus courtois sont assez curieuses. « Elle a été fondée, dit-elle, pour faire prévaloir dans le Midi le français sur le provençal. » Par délibération très antérieure, elle avait décidé qu'elle ne mettrait pas au concours l'Eloge de Gelu, parce qu'il avait écrit en provençal, crime en effet sans excuse.

Il ne nous restait qu'à nous incliner et à nous retirer.

Sous les auspices de la Société de Statistique, nous avions projeté, du moins, de faire connaître Victor Gelu et d'analyser les principales de ses œuvres dans une conférence offerte à ses compatriotes. De nouveaux obstacles et imprévus se sont élevés sur notre chemin. La Société de Statistique, s'étant adressée au Conseil municipal pour faire voter une subvention de 150 francs nécessaire aux frais de cette soirée littéraire, a rencontré des adversaires puissants. L'un des conseillers qui dirigeaient et qui, peut-être, dirigent encore les affaires de la ville, a cru voir dans la démarche de la Société de Statistique une manœuvre ambitieuse qu'il était méritoire d'arrêter et son éloquence a emporté l'avis de la majorité. On n'a pas permis à un « Parisien » — de Toulon — d'aller à Marseille même, en plein Marseille, parler d'un Marseillais.

Ce sont là des misères dont nous demandons pardon au lecteur de

l'entretenir un instant. Mais nous voudrions affirmer, en tête de cet opuscule, quelles ont été nos intentions lorsque nous avons entrepris de mettre en lumière un poète trop oublié.

Nous avons entendu faire abstraction de notre propre personnalité et nous ne nous sommes occupé que de notre héros. Ayant eu la bonne fortune de découvrir des documents inédits, de rencontrer dans la littérature populaire des provinces un auteur qui nous a paru vraiment original, nous nous sommes fait un devoir de lui rendre la place à laquelle il a droit de par son talent. Nous n'avons pas à examiner si cela plaira à quelques-uns ou déplaira à plusieurs autres : nous n'entendons prendre parti ni pour ni contre personne dans les luttes littéraires de la Provence. Notre rôle est plus effacé : il se réduit au rôle du monsieur qui passe et qui, par hasard, fait une trouvaille. Pour peu qu'il ait le sentiment de la justice ou même des simples convenances, ce quidam doit se mettre à la recherche de ceux que sa trouvaille peut intéresser. Il appelle les connaisseurs ; il soumet à leur appréciation ce qu'il croit, en toute sincérité, rare ou nouveau, après quoi il n'a plus qu'à les laisser agir à leur guise. C'est ce que nous faisons aujourd'hui sans prétendre à des récompenses ni à des remerciements.

En présentant au public ce travail bien imparfait, nous tenons à dire combien est grande notre gratitude à l'égard de ceux qui nous en ont fourni les éléments.

C'est d'abord M. Alexandre Mouttet, le bibliophile incomparable ; c'est aussi M. Victor Gelu fils dont la chaude amitié nous a encouragé et soutenu ; c'est encore, parmi tant d'autres, le fin critique, le savant professeur M. Lintilhac qui, dans la large générosité de son esprit, a bien voulu aider les pas du plus obscur de ses « cadets ». Il nous est doux de placer ce premier essai sous un patronage si bienveillant.

Nous n'aurions garde d'oublier les noms vénérés de M. Foncin, inspecteur général de l'Instruction publique, le premier qui ait lu notre manuscrit ; de M. Koschwitz, professeur à l'Université de Marburg ; du poète François Fabié, notre maître et notre meilleur ami ; de M. Brès, receveur des douanes à Lille, un des rares fervents de Gelu, et enfin de M. Pietra, avocat à Tunis.

Tels sont — non point nos répondants, mais les témoins de nos efforts et les hommes dont les avis, les conseils, les critiques, nous ont été également d'un précieux secours (1).

(1) Nous ne voulons pas oublier M. Duparc, de l'Odéon, l'excellent diseur qui, seul peut-être de notre génération, est capable d'interpréter les chansons de Gelu, et il ne manque pas de le faire à chaque réunion importante des Félibres de Paris, à chaque Cour d'amour de Sceaux.

I. — VIE DE VICTOR GELU

Supposez une âme ardente dans un corps robuste ! elle y germe, s'y épanouit après avoir été longtemps comprimée, et donne, sur le tard, les fruits les plus exquis. Supposez un homme issu d'une longue lignée d'honnêtes gens, nourri de fortes études classiques, encore que prématurément interrompues ; obligé d'exercer un métier manuel — et l'un des plus fatigants — pour gagner sa part de pain ; jeté hors de chez lui par les erreurs d'une passion fougueuse qui n'altéra jamais cependant sa dignité, et, après de rudes épreuves, rentrant dans sa patrie, dans sa famille, plus pauvre et plus maltraité des siens qu'auparavant. Admettez que cet esprit ait reçu de la nature le don merveilleux de la poésie ; qu'il n'ait cessé de l'accroître par la lecture, la réflexion et l'expérience. Mettez cet homme aux prises avec l'ambition, avec l'espérance, et faites-le constamment échouer. Que sa condition reste misérable ; mais que la suprême consolation — celle des Lettres — ne lui fasse pas défaut ! Que ce plébéien inquiet et malchanceux écrive à ses heures, sans souci du résultat, sans être dupe de l'enthousiasme qu'il soulève, dans le cercle étroit de ses relations ; qu'il demeure sage et pondéré, non, toutefois, sans amertume et sans ironie ! Enfin, qu'il s'en aille, comme le vieillard du fabuliste, le visage calme et la conscience sereine, n'ayant rien renié des grandes et belles croyances de sa jeunesse ! Cet homme aura réalisé un idéal de philosophie pratique capable de plaire aux humbles et aux médiocres comme aux superbes de l'intelligence et de la volonté. Tel a été Victor Gelu, poète de race, écrivain de tempérament, qui vivait à Marseille pendant les trois premiers quarts de ce siècle.

« Ce sont les faits qui louent et non la manière de les raconter. » Passons aux faits sans autre préambule.

Gelu est de vieille souche provençale (1). Au xve siècle, on cite un archevêque d'Embrun qui porta ce nom ; ce fut l'un des conseillers du roi Louis XI.

Le père du poète marseillais, Victor Gelu, dont le prénom, suivant une pieuse coutume du Midi, invariablement porté par l'aîné de la famille, continue d'être héréditaire parmi ses descendants, fut ouvrier, puis patron boulanger. Il travailla d'abord en Espagne, à la paneterie royale de Madrid et dans plusieurs villes de la péninsule, à Cadix, à Séville, à Barcelone.

(1) *Gelu*, nom d'origine alpine, paraît être une forme de *Géli* (en français *Gilles*).
(*Trésor du Félibrige*, dictionnaire de la langue d'Oc, par Mistral.)

Au dire de son fils, jamais homme, dans une condition des plus obscures ne réunit tant de hautes qualités. C'était un esprit droit, un caractère loyal, une intelligence d'élite. Bon et doux, d'une charité ingénieuse qui, dans la sphère restreinte de son action, rappelle l'admirable bienfaisance d'un Fénelon ou d'un Vincent de Paul, il exerça autour de lui une influence plus considérable qu'on ne saurait croire. Dix fois, il refusa d'assurer sa fortune par des spéculations infaillibles et, à tout prendre, honnêtes, mais dont auraient souffert, disait-il, d'autres industriels et d'autres ouvriers.

On le vit, à différentes époques, dépouiller sa femme, ses enfants et, bien entendu, se dépouiller lui-même, pour porter à des débiteurs insolvables du pain, de la viande et des vêtements.

En 1814 il recueillit et soigna à ses frais trois malheureux soldats échappés des affreuses prisons de Cabrera et, pour que son aumône ne demeurât point stérile, il enseigna à ses hôtes — trois *Franciots* du Pas-de-Calais — son propre métier qui devait les mettre désormais à l'abri du besoin.

Il traita de même, un an plus tard, deux garnisaires siciliens qu'on lui avait imposés et, de ces soudards, il réussit à faire deux excellents travailleurs.

Un peu auparavant, il avait — au péril de sa vie et avec la sainte complicité d'un prêtre — sauvé les jours d'un pauvre nègre convaincu par les bandits soi-disant royalistes d'avoir servi de domestique à l'un des chefs du parti bonapartiste. D'autres exemples de dévouement de ce genre prouvent qu'il n'est pas nécessaire d'être un grand personnage pour répandre le bien autour de soi.

Victor Gelu père, né à Marseille, rue de Noailles, était revenu se fixer dans sa ville natale au terme de ses pérégrinations d'outre-monts. Il y épousa — par amour — une ouvrière de sa sœur Marie Gelu. (Celle-ci était une tailleuse en renom dont les clientes les plus connues furent un moment Mme Bonaparte et ses filles.)

La jeune Madame Gelu — ou, comme on disait alors moins prétentieusement, *Misé* Gelu, de son nom de jeune fille, Rosalie Margalet — ne manquait pas de mérite. Elle devait faire, cependant, le malheur et le désespoir de son fils, parce que, devenant avec l'âge dévote à l'excès et très autoritaire, elle méconnut la sensibilité pour ainsi dire féminine de son enfant et fut presque toujours pour lui plutôt une marâtre qu'une véritable mère.

Les époux Gelu, établis boulangers sur la place extérieure de la Porte d'Aix, à l'endroit où commence aujourd'hui la rue du Bon-Pasteur, eurent d'abord cinq filles qui, une exceptée, moururent en bas âge.

La naissance d'un fils, Victor, le 12 septembre 1806, leur causa une joie bien vive et surtout au grand-père paternel, un autre Victor, qui allait répétant à tous les clients de la maison, de sa voix cassée, mais en redressant sa haute taille et les yeux brillants : « Enfin, nous en avons un, *de mâle !*

Le nouveau-né était très gros et très vigoureux : un *mâle* dans l'acception orgueilleuse du mot.

Il se développa vite. Mais son naturel était sauvage ; son abord peu agréable. « Il ne sut jamais être gentil de sa vie. » Et ce défaut de sociabilité devait, par la suite, lui causer les plus graves ennuis.

Il apprit ses *lettres* à une école de *tata* tenue par Marie Bellon, une amie de la famille, qui recueillait les bambins du quartier, fillettes et garçons, et, moyennant un sou par jour, les soignait, les mouchait et leur donnait l'instruction par-dessus le marché.

Coup sur coup, quatre autres enfants naquirent encore dans le ménage Gelu : un seul survécut, Noël, que l'on mit en nourrice dans les environs, à la campagne du Rove, où l'on se rendait le dimanche en partie de plaisir.

Dieu bénit, dit-on, les familles nombreuses. Il faut croire que les affaires de la boulangerie prospéraient puisque le père Gelu, après la mort de l'aïeul, quitta la place d'Aix et vint s'installer, plus à l'aise, dans une confortable maison de la rue Sainte-Barbe. Cette maison était un ancien hôtel garni : admirable prétexte pour Mme Gelu d'afficher ses sentiments de pruderie et de bigoterie ! Elle ne consentit à entrer dans sa nouvelle habitation qu'après l'avoir fait purifier et asperger d'eau bénite par un vieux curé de ses confesseurs. Cette scène d'exorcisme pendant laquelle le jeune Victor, le goupillon à la main, tint l'office d'enfant de chœur, est la première qui ait frappé sa précoce imagination. Il avait alors environ quatre ans.

La *tata* Bellon étant morte, le petit Victor fut placé dans diverses écoles primaires du vieux Marseille : il en changea souvent. A cette époque, comme de nos jours, le métier d'instituteur n'était pas précisément lucratif et les entreprises de cet ordre nourrissaient mal leur homme.

La clientèle de ces pensions particulières à bon marché était très mêlée. Victor, élève studieux et calme, eut pour condisciples, tant chez M. Ferréol, que chez M. Jouve ou chez le bossu Chabaud, des gamins du

peuple qui aimaient par-dessus tout l'école buissonnière. Il se laissa entraîner et il ne pouvait guère résister au mauvais exemple. Avec ces *marrias*, ces drôles et drôlesses dont quelques-uns étaient déjà fort vicieux, l'écolier modèle, le favori de la *tata*, polissonna de droite et de gauche, trompant la surveillance paternelle, se baignant dans les endroits défendus et maraudant dans les nombreux jardins mal gardés du quartier des Carmes.

Dans cette promiscuité, en classe même, il ne parlait guère que le provençal, et c'est ainsi que le vieux dialecte marseillais lui devint complètement familier.

Cependant une délicatesse instinctive le préservait de tout fâcheux écart malgré les sollicitations ou les railleries de ses camarades. Il était sérieux, un peu triste et se tenait volontiers assez loin de la bande, tout en suivant de l'œil les prouesses périlleuses de ses hardis compagnons. C'était déjà un observateur perspicace et infatigable.

A partir de 1814, c'est-à-dire dès qu'il eut atteint l'âge de huit ans, aucun fait ne passa inaperçu de son esprit toujours en éveil, et sa mémoire prodigieuse en a conservé toute la vie le fidèle souvenir.

Il vit s'élever sur la place Jaguin les arcs de triomphe où les dames de la Halle, les riches *Cacano*, marièrent harmonieusement le lierre et les œufs, pour fêter le retour de la paix.

Il vit débarquer le duc d'Orléans, le futur roi des Français, et toute sa famille. Il assista à l'entrée théâtrale du comte d'Artois qui, au nom de Louis XVIII, apportait aux Marseillais, en guise de don de joyeux avènement, la *franchise* de leur port ruiné par l'application du blocus continental.

S'étant faufilé au premier rang de la foule, grâce à sa petite taille et à son audace, il se trouva tout à coup devant le duc d'Angoulême et son brillant état-major de maréchaux parmi lesquels paradait Masséna, duc de Rivoli. Un mouvement se produisit ; des gens s'avançèrent le poing fermé et une voix se fit entendre, une voix que nulle autre ne couvrit : « Prenez garde, Prince, vous avez un traître à votre droite ! » A la pâleur qui parut aussitôt sur le visage de Masséna, Victor Gelu comprit ce que doivent souffrir les renégats.

Vinrent les Cent-Jours. Marseille fut la dernière des villes de France à se soumettre de nouveau à l'Empereur. Elle put craindre quelque vengeance de la part du *Castanié* (c'est ainsi que l'on désignait Napoléon Ier chez les Provençaux, à cause des châtaignes que la Corse produit en abondance) ; *le Castanié* n'y songea point ou, instruit par l'expérience, il fit mine d'oublier. Il n'exerça aucunes représailles et sa seule victime fut le père Chabaud, le bossu, le maître d'école de Victor Gelu. Ce

malheureux, royaliste exalté, alla s'imaginant que le gouvernement impérial le redoutait et mettait sa tête à prix : il en devint fou furieux et on fut obligé de l'enfermer. Une fois encore Victor passa dans une nouvelle institution.

Ses livres sous le bras, il s'y rendait un beau matin, le 24 juin 1815, lorsqu'il fut arrêté à la porte monumentale d'Aix par un attroupement considérable. La populace commentait en hurlant le texte d'une dépêche officielle qu'elle venait de lacérer et où il était question à mots couverts du désastre de Waterloo.

Au même moment vinrent à passer des soldats qui rentraient à la caserne. En un clin d'œil ils furent enveloppés. Victor vit une mégère qu'il connaissait bien pour l'avoir rencontrée maintes fois sur sa route, s'armer d'un marteau de maçon et frapper par derrière un capitaine du 14e de ligne, régiment dévoué à Napoléon. L'officier tomba comme une masse ; son corps piétiné resta étendu tout le jour, au coin de la grande arcade, en plein soleil.

L'enfant s'était enfui en jetant un grand cri. Il allait être le témoin de bien d'autres spectacles terrifiants.

Le lendemain, des cavaliers chargèrent le peuple dans la rue Sainte-Barbe, sous ses fenêtres même. On massacra les *Mamelucks* sur le cours Lieutaud. Bessières fut assassiné à la Grande Plaine.

Victor, qui vagabondait, assista à toutes les scènes de sauvagerie auxquelles se livre une population déchaînée. Des bandes de chouans, à l'accent arlésien ou avignonnais, pillèrent les maisons des riches, sans distinction de parti. Des gens qui, la veille, criaient « Vive l'Empereur ! » traînèrent dans les immondices et finalement brûlèrent en un véritable feu de joie le buste de Napoléon, comme l'on fait en Provence de l'effigie de sire Carnaval, à chaque Mardi-Gras.

Le petit Victor ne comprenait pas tout ce qu'il voyait, et pourtant son cœur battait bien fort. Il battait de pitié et d'amour pour les vaincus ; il battait de colère et de haine pour les meurtriers et les lâches insulteurs. Et c'est ainsi que ce noble cœur a toujours battu. C'est ainsi que s'est formé ce vaillant caractère de redresseur de torts, de Don Quichotte populaire, dont on peut se moquer, mais que l'on envie pour peu qu'on ait de sang pur dans les veines.

1815 ! Les troupes anglaises, autrichiennes et napolitaines entrent dans Marseille comme dans une ville conquise. A l'imitation des belles dames de Paris que cite la chronique, les Marseillaises se montrèrent douces aux vainqueurs, aux soldats anglais surtout. Les Autrichiens, seuls, étaient

sevrés de ces bonnes fortunes. On les détestait à cause de leur morgue, de leur insolence, et puis, on les avait si souvent mis en déroute, si longtemps méprisés ! Les duels, les guets-apens les décimèrent.

Il faut avouer que les Alliés abusaient étrangement de leur facile victoire. Marseille, après la joie d'être délivrée du régime césarien, connut les hontes de l'asservissement à l'étranger. La ville entière frémit : une révolte faillit éclater le jour où fut passée la grande revue des troupes d'occupation. Victor, suivant sa coutume, était au premier rang des spectateurs. Un nom — celui d'un chef britannique — frappa son oreille. Il ne l'oublia jamais ce nom qui allait devenir bientôt tristement célèbre, le nom de sir Hudson Lowe !

Cependant, avec la paix, Marseille, comme toutes les cités françaises, reprit sa physionomie ordinaire.

De tous côtés, l'on se remettait au travail, les hommes et les enfants. Victor retourne à ses études. Elles sont arrêtées un moment encore par un bizarre accident. Son nouveau maître, un certain M. Louis, impotent et obèse, et qui ressemblait étonnamment, disait-on, à Louis XVIII, se mit dans la tête qu'il était le proche parent du nouveau souverain. La folie des grandeurs le conduisit au même « cabanon » que son collègue, le père Chabaud.

Après de bonnes vacances à la campagne Granier que le père Gelu, de plus en plus heureux dans ses affaires, venait d'acquérir, l'enfant fut placé par sa mère chez un prêtre, l'abbé Chabert, et il y apprit les rudiments du latin. C'est alors qu'il souffrit cruellement d'une première injustice : elle devait laisser des impressions ineffaçables dans son esprit.

Pour une peccadille dont il n'était point l'auteur il fut, jusqu'au sang, fustigé devant tous ses lâches camarades et avec le concours des plus vigoureux d'entre eux, parmi lesquels se trouvait le coupable. Il rentra chez lui grelottant de fièvre, en proie à un délire qui lui faisait voir des bourreaux partout et criant dans sa détresse, sans interruption : « Laissez-moi, méchants ! laissez-moi, tigres !... Papa, papa, au secours ! » Il fut longtemps à l'agonie.

Sa mère, convaincue qu'il exagérait, réussit à calmer la légitime indignation de son mari contre un prêtre qui entendait ses devoirs d'éducateur de si étrange façon, et elle manœuvra si bien que l'enfant, à peine guéri, fut envoyé à l'institution de Saint-Joachim, d'Aix, tenue par les Frères Gris.

Là, pour 400 francs par an, les fils des familles bien pensantes recevaient, à en croire les prospectus, l'éducation classique intégrale. D'y être admis

était un honneur, pensait la dévote Mme Gelu, et elle augurait des merveilles de l'avenir de son enfant ; mais, écoutons celui-ci nous raconter cet épisode de sa vie :

C'est d'abord le voyage de Marseille à Aix, dans une méchante carriole traînée par un âne. On mit deux jours à franchir la courte distance qui sépare ces deux villes. Uue vieille femme remplissait l'office de charretier et tirait la bête par la bride. Le petit bagage de l'écolier vacillait à chaque cahot du fantastique équipage et, comme il n'y avait qu'une place sur le siège, tantôt Victor, tantôt sa mère, suivait à pied dans la poussière.

La caravane arriva tant bien que mal dans une ruelle infecte de l'ancienne capitale de la Provence et s'arrêta devant la fameuse maison des Frères Gris. Qu'on se représente des bâtiments sales, noirs, délabrés, croulants de vétusté ! Pour un enfant qui n'a jamais tâté de l'internat, la transition était brusque de la maison familiale à cette geôle. Dans ce séjour nauséabond, tout choquait les sens et inspirait le dégoût. Les élèves étaient entassés dans des salles froides et humides ; ils n'avaient pour se promener et pour jouer rien qu'une terrasse longue, étroite, dépourvue de parapet d'un côté, où le vertige vous saisissait et d'où le regard n'embrassait que des cheminées et des toitures.

Une cinquantaine de frères, ecclésiastiques ou lais, remarquablement malpropres, hypocrites et méchants, au dire de Gelu, composaient le personnel administratif, enseignant et servant de la maison. La nourriture y était insuffisante, fade et écœurante ; les soins d'hygiène à peu près nuls. Quant aux élèves, descendus de la haute Provence pour la plupart, ils se distinguaient par leur lourdeur d'esprit et la brutalité de leurs manières. Seul, un bâtard d'aristocrate, le jeune de la Ferté, tranchait sur la foule de ces rustres et passait, beau comme Alcibiade, dédaigneux, mais séduisant d'élégance impertinente. Il venait de Paris et portait du linge de batiste, puisait du tabac dans une boîte en écaille montée sur or et garnie de diamants, luxe inouï dont les autres pensionnaires ne supportaient l'éclat qu'avec jalousie.

Le petit Victor aurait bien volontiers lié connaissance avec le marquis, véritable héros de roman à ses yeux : sa timidité l'en empêcha.

Il avait peu de rapports, en dehors de la classe, avec les élèves de sa division, sinon aux jeux d'adresse et de force où il excellait. Il était aussi le meilleur sujet de l'institution grâce à une mémoire étonnante, à une intelligence vive et primesautière, à une application constante et tant soit peu têtue. Il se familiarisa vite avec la grammaire latine et la grammaire grecque et il fit, en dix-huit mois, des progrès assez rapides pour atteindre à la hauteur d'un bon élève de troisième.

Avec de la douceur et de la bonté, on obtenait de lui tout ce que l'on voulait; mais à la moindre tentative d'oppression il se rebiffait, se dressait sur ses ergots et se défendait opiniâtrement. Un jour, son professeur de latinité, frère Jérôme, qui n'était pas cependant le plus maladroit de ses maîtres, lui infligea une dure et imméritée punition, quelque chose comme une réédition du traitement barbare de l'abbé Chabert. L'enfant était devenu un jeune homme et avait pris conscience de ses droits. Il jeta, avec une violence incroyable, un encrier de plomb sur la tête de son persécuteur, et frère Jérôme s'abattit dans sa chaire, le crâne fracassé! On le crut quelque temps très dangereusement blessé! Personne n'osa riposter au terrible écolier qui, se jugeant en cas de légitime défense, ne manifestait ni repentir ni regret.

Du reste, frère Jérôme se remit plus tôt qu'on n'aurait pensé de son *accident* et il eut le bon goût de ne point garder rancune — au moins d'une façon apparente — à son rude adversaire.

Les autres frères, l'économe et le directeur, essayèrent de réduire ce redoutable caractère en accablant Gelu de surveillance et d'épreuves de dévotion. Retraites, sermons, confessions, prières matinales dans une chapelle glacée, sommeil mesuré et coupé à un âge où l'on dort si volontiers, représentations macabres dans des salles tendues de tapisseries de deuil illustrées de têtes de mort, aucun de ces moyens, combinés et gradués, ne réussit à dompter son énergie, encore moins à lui inspirer le goût de la vie religieuse; on aurait donné beaucoup pour convertir et gagner à l'Ordre un sujet si richement doué et Mme Gelu avait laissé dans ce sens d'explicites recommandations. Rien n'y fit. Cette religion, qu'on prétendait lui imposer au lieu de l'amener doucement à elle, parut dès lors à l'enfant ce qu'elle n'a cessé d'être pour l'homme : un épouvantail, un véritable cauchemar.

Les rares jours de bonheur pour les pensionnaires des Frères Gris étaient les jours de grande promenade, car, pour des *sorties*, il ne fallait pas y compter. Un nouveau directeur de l'établissement, plus libéral que ses prédécesseurs, avait imaginé des excursions au grand air, peu coûteuses et attrayantes. Deux fois par mois, élèves et professeurs partaient ensemble de bon matin avec des paniers de provisions et se rendaient à un endroit désigné d'avance. C'était tantôt sur les bords de l'étang de Berre, tantôt au château du Tholonet, propriété du marquis de Gallifet, tantôt dans la merveilleuse vallée où s'élève aujourd'hui l'aqueduc de Roquefavour. On y était libre toute la journée et l'on n'en revenait qu'à la nuit tombante, fourbus, exténués, mais ivres de gaîté et de santé. Ce

régime dura peu. Bientôt le directeur fut déplacé et son successeur supprima les sorties-promenades sous le prétexte qu'elles nuisaient à la discipline. Gelu retomba dans sa mélancolie.

Il trouva le moyen d'avertir son père et son père accourut pour le délivrer. Alors eut lieu une scène que l'on croirait tirée de la *Religieuse* de Diderot. Les Frères Gris, ne voulant pas relâcher leur proie, circonvinrent le père de Gelu, lui mentirent effrontément, soutinrent que l'enfant n'avait été pris que d'un accès d'indépendance, — une dernière manœuvre du Démon — dont il était sorti vainqueur ; qu'il s'était repenti, amendé et rallié à la règle, et que, loin de se plaindre, il était de bonne humeur et complètement heureux. Mais ils refusèrent d'autoriser un entretien qui eût tourné à leur confusion et ne montrèrent le fils à son père que dans le feu d'une récréation, par une lucarne étroite. Gelu, le père, était trop franc pour ne pas tomber dans un piège dressé avec artifice. Il s'en retourna à Marseille, le cœur gros, mais sans défiance.

Sa femme, à qui il rendit compte de son entretien, acheva d'endormir ses soupçons. *Misé* Gelu était bien trop vaine de savoir son fils chez les Frères Gris. Elle l'aurait, sans hésiter, sacrifié à son propre salut, persuadée qu'elle faisait œuvre pie en donnant à Dieu une âme que, de bonne foi, elle croyait être sa propriété.

Et pourtant, cette âme se débattait. Victor avait décidé en lui-même qu'il ne resterait pas davantage dans sa prison maudite. Profitant, pendant une promenade aux portes de la ville, de ce que l'attention générale était toute à certain jeu de barres fort passionnant, il se laissa tomber d'un mur sur lequel il s'était couché à plat ventre et, malgré de douloureuses contusions, il prit sa course à travers champs, comme un voleur. Quatre heures durant, il galopa dans la poussière, sous un ciel ardent, entre des murs de pierres sèches dont la réverbération l'aveuglait, ruisselant de sueur, les pieds ensanglantés. C'est ainsi qu'il arriva à Marseille, devant la porte de la boulangerie où sa sœur Louise jouait tranquillement.

Misé Gelu n'était pas à son comptoir. Victor tomba aux pieds de son père qui, d'un regard, comprit tout, l'attira brusquement sur sa poitrine, l'enleva comme une plume et le porta dans son lit où il lui prodigua les soins minutieux que réclamait l'état de son corps blessé et de son âme meurtrie.

Comment *Misé* Gelu prendrait-elle cette escapade qui anéantissait ou du moins compromettait gravement ses beaux projets de chrétienne fanatique ? Elle ne souffla mot tant que la fièvre terrassa Victor ; mais,

la convalescence commencée, elle courut à Aix présenter ses excuses aux chers Frères et leur demander conseil.

Elle en revint toute bouleversée. « O Jésus-Marie ! bon Victor, dit-elle à son mari en sanglotant, si tu savais ce que le père Modeste (c'était le supérieur de Saint-Joachim) a fini par me dire de notre mauvais enfant ! — Eh bien ! que t'a-t-il dit ? — Oh ! *pauvre de moi*. Ce sont des choses trop noires qui ne peuvent pas se répéter. — Mais que t'a-t-il dit ? — Jésus-Marie, mon Dieu ! des choses de l'autre monde, des choses de l'Enfer ! — Mais enfin, n'y a-t-il pas moyen de les savoir, ces choses terribles ? — Jésus-Marie, le père Modeste m'a dit..... Mon Dieu ! .... que... quelque jour notre petit serait..... un Voltaire ! »

A cet aveu que la dévote jugeait effrayant, le père Gelu partit d'un formidable éclat de rire. Puis il reprit en se tenant les côtes : -- « Ce sont là tes choses si noires ! Ma pauvre Rosalie, plût à Dieu que cela fût. Mais ne t'alarme pas sur ce point, ma fille. Vois ! nous ne serons jamais dans cette peine. Les *Voltaire* sont plus rares que ton Père Gris ne le croit. Console-toi, ma bonne, et dors tranquille. Il n'y a pas de raison de s'écrier : Jésus ! »

Le futur Voltaire ne retourna point à Aix.

Il entra, en qualité d'externe cette fois, au Petit Séminaire de Marseille et fut admis après examen sommaire dans la classe de troisième, quoiqu'il n'eût pas treize ans.

C'est alors qu'il donna la mesure de ses grandes capacités et qu'il fit ses plus sérieuses, ses plus profitables études. Un accident faillit encore les compromettre. Par mégarde, l'un de ses camarades lui porta dans l'œil un coup de grattoir. Il fallut soumettre le blessé à un régime spécial pendant plus d'un mois, dans une chambre obscure, et, lorsqu'il en sortit, très affaibli par la diète et la privation d'exercice, il resta affligé d'un strabisme assez accusé qui ne disparut que bien plus tard, à la suite d'une opération chirurgicale. Cette légère infirmité contribua à lui donner un air dur et mal accueillant qui le fit prendre par beaucoup de personnes pour un homme difficile à vivre. La malechance commençait de bonne heure et s'attaquait à un être doux et aimant, extrêmement sensible, pour ne plus le quitter désormais.

Il travaillait ferme en dépit ou à cause de ces contretemps. Il remportait tous les prix, excepté celui de vers latins, et ses notes trimestrielles étaient toutes des *très bien* sauf pour la *politesse*, la *tenue* et la *religion* qui étaient cotées *très médiocre*. Ceux qui ont fréquenté les établissements d'instruction tenus par des ecclésiastiques savent ce que cela signifie.

Victor brillait principalement dans les exercices d'invention et de mémoire. Il récitait sans broncher l'*Art poétique*, de Boileau ; plusieurs Satires et Epîtres du même auteur et de longues pages de Virgile et d'Horace. Son accent provençal fort marqué ne déplaisait pas, car l'écolier scandait admirablement ses phrases, prononçait les mots de valeur avec une grande netteté et là où ses camarades bredouillaient, il mettait de l'expression et faisait sentir les plus imperceptibles nuances. Aussi conserva-t-il toujours cette bonne diction dont ses maîtres lui avaient fait mille fois compliment.

Gelu termina sa rhétorique en 1820. Il avait pour voisin et pour confident de classe le jeune Esménard, neveu du poète de l'Empire, du chantre aujourd'hui passablement oublié de la *Navigation* et de *Fernand Cortez*. Le neveu mourut comme l'oncle, victime d'un accident de voiture. Cette fin tragique inspira à Gelu des réflexions qui assombrirent encore son humeur.

Cette année-là, Gelu n'obtint pas au séminaire toutes les récompenses qu'il méritait. Il récita si parfaitement au concours de Mémoire que ses professeurs crurent qu'il avait triché et ils l'exclurent sans autre forme de procès. Il dut se contenter du prix de *vers français* que lui remit en personne Monseigneur du Beausset, l'archevêque d'Aix, Arles et Embrun.

Singulier contraste ! C'est donc avec un prix de vers français décerné par un prêtre que le futur poète provençal, ennemi du clergé en tant que puissance officielle, va entrer dans la vie ! Ses études au Petit Séminaire étaient terminées. Que faire après la rhétorique ? Plusieurs personnes conseillèrent au père de le préparer à l'École Polytechnique ou, plus modestement, à l'Ecole des Arts et Métiers de Châlons (celle d'Aix n'existant pas encore). La dépense aurait été trop forte et d'argent et de temps ; du reste, les goûts de l'élève étaient peu portés vers les sciences.

Gelu père prit alors une résolution qui prouve combien il était sage et exempt de tout sot préjugé. Comme il sentait sa santé décliner très vite, il voulut que son fils aîné fût en mesure de tenir sa place à la tête d'une industrie qui donnait de très raisonnables bénéfices. Il conseilla à Victor d'apprendre, sous sa direction, le prosaïque mais utile métier de boulanger. D'abord le rhétoricien, fier de ses lauriers, rechigna ; il prétendit essayer de l'imprimerie ou de la pharmacie ; mais il se rendit bientôt aux bonnes raisons de son père et il endossa résolument la blouse des mitrons. Non seulement il mettait la *main à la pâte* ; non seulement il s'initiait aux secrets de la fabrication de la semoule, une spécialité de la maison Gelu, mais encore, sa corbeille sur la tête, il allait livrer le pain aux pratiques du voisinage et à quelques

revendeurs de la banlieue. Bien lui en prit de pousser jusqu'au bout ce rude apprentissage. Son père allait soudain lui manquer, son père qui était son ami, son modèle, son dieu.

Une nuit qu'ils travaillaient côte à côte au four, le jeune homme regardant son père avec attention à la lumière du foyer, le trouva amaigri, pâle et défaillant. Il ne put cacher les sentiments que cette découverte lui inspirait et, l'œil fixe, la bouche béante, il fondit en larmes, se jeta au cou du malade en criant : « Papa, papa ! Oh va ! *je serai bien sage.* »

Le père rendit à son fils caresse pour caresse et, se délivrant d'une étreinte passionnée, sortit de la salle sans répondre un seul mot.

Cette scène précéda de fort peu sa mort qui survint dans cette même année 1820. — Il n'avait que cinquante et un ans.

« Il était né, dit Gelu, en 1769, en même temps que Napoléon, Chateaubriand, Cuvier, Walter Scott, Wellington, Méhémet-Ali, tous génies supérieurs, diversement célèbres par le monde, mais qui, aux yeux du Tout-Puissant Rémunérateur, n'auront bien certainement pas eu le mérite de l'humble ouvrier qui avait nom : Etienne-Victor Gelu. »

Et la sincérité de ses accents est telle que l'on ne trouve plus emphatique le rapprochement de cet obscur honnête homme avec les gloires de son siècle. — Est-il d'ailleurs une pensée plus purement chrétienne et d'une philosophie plus large et plus consolante !

La disparition du chef de la famille entraîna la ruine de la boulangerie. Victor était trop jeune et trop léger ; sa mère trop maladroite et trop ignorante. — La clientèle qu'elle rebutait par ses façons revêches se fondit comme un *aïoli mal réussi.* — Elle gaspilla la fortune rondelette que son mari avait gagnée si honorablement. A la fois prodigue et avare, elle refusait à son fils le nécessaire pour enrichir son église paroissiale de présents de grande valeur. Enfin elle acheva de se perdre en entreprenant sur les valeurs immobilières des spéculations auxquelles elle n'entendait rien.

Quant à Victor, malgré les dures besognes, malgré les injustices de sa mère, malgre les privations, il s'estimait heureux puisqu'il était libre.

Rêveur étourdi et farouche, il devait commettre plus d'une sottise et acheter chèrement cette expérience des hommes et des choses qui est la caractéristique de son robuste talent ; mais il assura toujours son indépendance, le premier de tous les biens d'ici-bas, le seul qui puisse nous tenir lieu de tous les autres, quitte à lui sacrifier ses intérêts matériels les plus évidents.

Avec les quelques sous que lui laissait la parcimonie de sa mère, il se

procura pour la première fois un plaisir dont il avait longtemps rêvé : il alla au théâtre !

Ce lui fut une révélation.

Peu touché de l'opéra, quoique Rossini fût alors dans tout son éclat; dégoûté par les turpitudes du ballet ; écœuré par les farces grossières où l'on insulte et où l'on souille tout ce qu'il y a de plus respectable, il fut enthousiasmé au contraire par la noblesse et la grandeur morale de la tragédie classique. Il est vrai qu'il eut la bonne fortune d'entendre, au théâtre de Marseille où elle était de passage, l'incomparable tragédienne Mlle Mars, âgée alors de 44 ans, mais qui sur la scène n'en paraissait guère plus de 18, tant sa voix était pure, tant ses yeux étaient limpides : « d'une limpidité à y voir à plus d'une lieue au fond, là-bas, là-bas ! »

— « Et moi aussi, je serai comédien ! » pensait le jeune spectateur en applaudissant dans son coin.

Dès ce moment il s'essaya à la lecture à haute voix et même à la déclamation, sans maîtres, sans méthode, d'instinct. Devant ses amis, des ouvriers comme lui, il ouvrait un Voltaire, un Jean-Jacques Rousseau, un Piron, un Béranger et, des heures durant, il captivait leur attention, transportait leur âme.

Après la diction, le chant. C'est ainsi que fut fondée cette joyeuse confrérie de *La Tasse* qui se réunit dans l'arrière-boutique d'un ancien barbier de Rousseau. De là, on se rendait dans une guinguette, les jours de fête, et la bande se grossissait en chemin, électrisée par Gelu.

Avec le succès grandit l'ambition. On n'avait d'abord joué que quelques scènes de pièces dramatiques, on joua plus tard des comédies et des tragédies complètes : du Molière et du Racine.

La salle de spectacle était une cave ; le public se composait de familles d'artisans ; les acteurs, en costumes d'atelier, se groupaient autour de leur directeur, ce grand garçon instruit, à la voix bien timbrée, au regard enflammé, que grisaient les bravos. Molière n'avait-il pas jadis débuté ainsi ?

Trouvera-t-on ridicule cette manière de se divertir à un âge où, d'ordinaire, des passions moins saines sollicitent les enfants d'une grande ville, et la société marseillaise de 1821, la société marseillaise populaire, manquait-elle d'originalité ?

Les loisirs qu'il ne consacrait pas à sa troupe d'amateurs, Victor Gelu les employait à chanter avec d'autres compagnons bien différents des premiers. C'étaient des vieillards, des vétérans de la Grande Armée qui s'assemblaient secrètement, à l'abri de la police, pour parler de leur Empereur, de leur idole, du moribond de Sainte-Hélène.

La société des *Endormis* a été l'un des innombrables berceaux d'où est sortie la légende napoléonienne, tout armée et capable de résister au temps et à la critique de l'histoire.

Sans se départir de ses principes absolus de liberté et de patriotisme, Gelu prenait plaisir à écouter les *grognards* provençaux et à célébrer avec eux la gloire de l'astre éteint.

Si la vie intellectuelle souriait à Victor Gelu, les conditions de la vie matérielle devenaient de plus en plus pénibles pour lui. Sa mère avait vendu le fonds paternel. Il entra comme simple tâcheron dans la maison de son beau-frère Maffre, patron boulanger ; puis, ayant reçu à sa majorité une petite somme d'argent qui représentait à peu près sa part d'héritage, il s'établit pour son propre compte à Marseille même.

Il échoua dans cette entreprise. Les divertissements du théâtre Cubisol et du théâtre St-Laurent ; ses amours avec une jeune veuve, la bonne et tendre Amélie S..... furent bien pour quelque chose, il faut l'avouer, dans cet insuccès. Bientôt il dut demander au Maire de Marseille la permission de fermer son magasin et il quitta sa ville natale pour courir les hasards en compagnie de sa maîtresse.

Il ne devait trouver dans cette période de sa vie qu'agitation, déboires et désillusions, mais aussi quels trésors d'observations il allait recueillir dans une odyssée digne du Roman comique de Scarron !

Le voilà parcourant en diligence la longue route de Marseille à Bordeaux par Toulouse. Sur la foi d'une lettre de recommandation, il comptait trouver dans la grande ville de la Guyenne un emploi de commis de librairie. On lui rit au nez lorsqu'il la présenta. Il avait dépensé les quelques écus sauvés de sa débâcle commerciale : la misère venait rapidement. Amélie S..., plus raisonnable que lui, ne voulut pas rester à sa charge et retourna à Marseille. Gelu s'achemina sur Paris.

La ville énorme, réceptacle de toutes les ambitions et de toutes les misères, l'effraya ; il s'y sentait dépaysé, timide, gauche, attristé par un ciel pluvieux et par l'indifférence des jeunes gens, ses compatriotes, qu'il essayait d'intéresser à son sort. Il perdit son temps à courir à des rendez-vous d'affaires ou, découragé, il s'enferma dans sa chambre d'hôtel.

A part quelques théâtres, il ne vit rien de Paris et, quatre mois ayant été dépensés en pure perte avec ses dernières ressources, il se résigna à rentrer à Marseille et à implorer de sa mère un secours en argent. Sa mère le gronda et le mit à la porte avec quelques billets de cent francs qui lui revenaient encore sur ses droits d'héritier.

Mieux traité, il se fût certainement amendé ; au contraire, rebuté, il tomba dans de nouvelles fautes plus graves que les précédentes. Amélie S..., à qui son équipée avait fait perdre sa clientèle de couturière, s'était laissé enrôler dans une troupe de comédiens qui parcourait la région du Var. Gelu courut la rejoindre à Antibes. Pour rendre service au directeur embarrassé par une fugue du « premier rôle », il consentit à paraître en public, mais sans appointements, en grand seigneur. Il remporta un triomphe ; les officiers de la garnison s'engouèrent de lui et lui firent fête ; le maire, un M. d'Andréossy, l'embrassa devant tous et lui assura qu'il n'avait jamais rencontré un artiste qui lui parût supérieur, même à Paris. Cette gloriole, cette fumée, ces aventures quotidiennes d'une vie errante, cette flânerie dans les cafés de petites villes par les interminables après-midi, et aussi, et surtout, sa liaison avec Amélie S... devenue comédienne, risquaient fort de l'entraîner dans une déchéance morale dont il avait horreur.

Il fut courageux : laissant là maîtresse et camarades, il partit pour Toulon avec le désir de s'engager en qualité de commis aux vivres sur la flotte de l'amiral Duperré. C'était en 1830 : on préparait l'expédition d'Alger.

La ville regorgeait d'étrangers : tout y coûtait cher, le logement et la nourriture. Gelu commença ses démarches, ayant en poche environ 250 francs. Les jours, les semaines passaient sans résultat ; alors il hasarda une dernière chance de salut. Lui qui n'avait jamais touché une carte, il joua ; il gagna ; puis il perdit son gain, puis il perdit sa mise, et, les tempes brûlantes, le visage couvert de sueur, il se réveilla de son affreux rêve au souffle du matin, sur le quai du Vieux-Port. Sa première idée fut de se laisser tomber dans la mer. Heureusement un Marseillais passa qu'il connaissait un peu. Notre désespéré le supplia d'aller voir Mme Gelu, de l'attendrir et d'obtenir d'elle une légère aumône. L'autre, compatissant, partit sur le champ et réussit. Mais, deux jours et deux nuits, le pauvre Victor attendit la réponse, sans manger, sans dormir, buvant, pour se soutenir, l'eau des fontaines et se traînant du côté de la place Saint-Roch par où devait revenir le courrier.

Vagabond, il trompait son impatience et son désespoir par la réflexion et l'observation.

Ainsi que toute la population toulonnaise, il s'enivra quelque temps de spectacles guerriers. L'armée d'Afrique s'exerçait journellement par des revues et des manœuvres. Il vit à sa tête le général Bourmont, le duc d'Angoulême et, traitant d'égal avec ces puissants personnages, le fameux Bavastro.

Bavastro, né à Gênes, cousin et ami d'enfance de Masséna avec qui il avait fait jadis la contrebande, était un terrible corsaire retiré des périls. Garibaldi au petit pied, il ne manquait ni d'audace, ni de talent, ni de bonheur. Monté sur son brick l'*Intrépide*, il avait défié la police de toutes les nations et écumé la Méditerranée. Fait prisonnier par le dey d'Alger, il avait capté la confiance de son vainqueur, l'avait trahie, et était venu en France offrir le concours de son expérience et sa parfaite connaissance du pays que l'on se proposait d'envahir. Et, de fait, il a été véritablement la cheville ouvrière de l'expédition. C'est lui qui a dirigé l'escadre et opéré le débarquement de Sidi-Ferruch.

Victor Gelu l'approcha dans la foule plus d'une fois et l'entendit s'exprimer en un français très correct pour répondre au Prince Royal qui avait pour ce forban toutes sortes d'attentions flatteuses.

Il n'a pas manqué de noter cette étrange physionomie comme celles de beaucoup d'hommes de cette trempe et s'en est souvenu dans ses *Chansons* (1).

Gelu aurait bien voulu suivre ces aventuriers, et qui sait quelle place il se serait taillée dans un pays neuf où l'énergie peut s'exercer à l'aise. Malheureusement, les cadres étaient au complet. L'excellent peintre toulonnais Cordouan qui a été en même temps un excellent cœur, s'employa inutilement en sa faveur.

Fort penaud, Victor Gelu dut retourner auprès de sa terrible *maman*. Après les scènes d'usage, celle-ci accorda son pardon à l'enfant prodigue, mais du bout des lèvres seulement. Elle lui signifia qu'il aurait à se rendre à Lyon pour y accompagner son jeune frère Noël et y travailler avec lui dans une fabrique de pâtes alimentaires.

Lorsque les deux jeunes gens entrèrent à Lyon, les affaires étaient dans le désarroi. On ne parlait que de la Révolution parisienne de Juillet ; tous les partis s'agitaient et se mesuraient des yeux. Le moment était mal choisi pour trouver une place dans l'industrie. Les frères Gelu, tout en dépensant leurs faibles avances, se promenèrent et chantèrent des refrains

(1) *Bavastro* fait pendant à *Dufour*, ce général français ancien aide de camp de Murat, blessé à Waterloo, condamné à mort par une cour prévôtale, puis gracié et retiré à Marseille où le gouvernement lui servait une pension dont ne se contenterait pas de nos jours un simple sous-officier. Avec cela, Dufour avait des goûts de dépense et beaucoup de vices. Il était à court d'argent dès la première huitaine du mois et recourait à ses amis les *marrias* du port qui lui faisaient l'aumône d'une pincée de tabac ou d'un verre d'eau-de-vie. L'ex-général se releva pourtant de cette fange. Il se trouvait à Paris lorsque éclata la Révolution de juillet, et l'on dit qu'avec une poignée d'émeutiers il prit possession de l'Hôtel de Ville. Il avait revêtu pour la circonstance sa défroque d'officier de l'Empire. Il mourut peu après sans avoir pu tirer profit de ce retour inespéré de son étoile.

patriotiques. La misère ne guérit pas de l'enthousiasme, Dieu merci ! et Victor, nourri des souvenirs de l'épopée républicaine et impériale, pleura de joie en voyant flotter sur les monuments publics le drapeau tricolore.

Noël, moins bien trempé, eut peur des privations et retourna brusquement auprès de sa mère dont il était le favori.

Donc, Victor bat le pavé une nouvelle fois. Il cherche partout un emploi et n'en trouve aucun. Sur ces entrefaites, Amélie S... vient le rejoindre ; elle lui apporte un peu de joie, mais aussi des charges nouvelles. Comment s'en tirer ?

Déambulant dans les rues, en quête d'ouvrage, Gelu voit passer de nombreux soldats et s'enfuir des passants épouvantés ; il entend le crépitement de la fusillade... C'était l'insurrection de 1831 qui commençait. Il en fut une des premières victimes. Un éclat de bois provenant d'une porte que l'on forçait à coups de canon l'atteignit au genou. Il tomba et fut longtemps malade. Il ne se remit jamais tout à fait de sa blessure et souffrit chroniquement d'un rhumatisme articulaire qui le gêna beaucoup par la suite.

Cela manquait à sa pauvreté et maintenant la mesure était comble ! Mais l'insurrection avait triomphé : une populace, rien qu'avec des pierres, avait fait reculer une armée. On n'en demande pas davantage quand on *est peuple* soi-même, que le Droit combat contre la Force, et que l'on a vingt-cinq ans !

Quelque temps après, il arriva à Gélu une aventure dont il était fier et qu'il aimait à rappeler à ses amis.

Le préfet du Rhône, M. Bouvier-Dumollard, avait lancé une proclamation pour calmer les vainqueurs, leur recommander la modération, le respect de l'ordre et la bonne tenue : « Respect à la propriété, disait-il aux ouvriers. Vous m'avez surnommé votre père ; songez que je veux l'être de bons enfants. »

Gelu, encore boîtant de sa blessure, passait dans une rue où l'on affichait ce manifeste. Déjà plusieurs citoyens, mécontents de l'admonestation patriarcale du préfet, grondaient et s'amassaient. La foule devint si compacte que Gelu, placé au premier rang, ne pouvait plus se dégager. Il était là, bien malgré lui, masquant le texte incriminé, lorsque quelqu'un le somma de lire à haute voix. Il obéit, mais son accent fut si juste, si véhément, qu'il fit passer chez ses auditeurs un frisson de dignité et de noblesse : « Bravo ! il a raison, cria l'assistance. Vive M. Dumolard... et vive le lecteur. Bravo, bravo, jeune homme ! » — On le félicitait ; on lui serrait les mains ; on lui ouvrait passage : il éprouva pendant quelques minutes les jouissances, que l'on dit infinies, de la popularité.

Quand il raconta à sa maîtresse ce qui venait de lui arriver, celle-ci, très touchée sans savoir au juste pourquoi, l'embrassa follement et lui dit avec sa belle naïveté, sa belle ignorance : « Parbleu ! je le savais bien, moi, que tu as la voix *séditieuse* ! » (?)

C'est par l'intermédiaire de cette maîtresse aimante et dévouée que Victor Gelu se lia avec un ménage irrégulier, semblable au sien. L'homme, M. Bon, ancien officier devenu entrepreneur, le prit pour secrétaire. A eux deux, ils imaginèrent un système nouveau et ingénieux pour loger les soldats de passage que les habitants de la ville ne voudraient pas héberger sous leurs toits. Il aurait suffi, pour couvrir les frais, d'une légère augmentation des contributions directes avec affectation spéciale. Ce beau projet n'avait qu'un défaut : il nécessitait le vote d'une loi par les Chambres.

M. Bon renonça à bâtir le caravansérail qu'il avait rêvé et il remercia son collaborateur d'un jour ; mais, comme il connaissait sa gêne et prisait fort son intelligence et son honnêteté, il s'arrangea pour lui procurer une place équivalente chez un avoué de ses amis.

Cet avoué, appelé Richard, riche et ambitieux, visait à la députation et même plus haut : il avait, croyait-on autour de lui, l'étoffe d'un ministre.

Son nouvel employé lui ayant plu, il en fit le confident de ses pensées secrètes et jura de l'associer à sa fortune politique.

Pour le malheur de Gelu, son patron se maria. La jeune madame Richard, personne timide et très modeste, eut peur de l'inconnu où allait entrer son mari et le décida à y renoncer. Par contre-coup, notre Gelu, qui s'était bercé de l'espoir de devenir secrétaire particulier d'un homme influent et de vivre à Paris, retomba du haut de ses illusions.

Il s'en consola par les joies de l'amitié. Même au temps de ses plus cruels revers, quand il était en peine du pain du lendemain, il était sûr de retrouver à certains jours, à certaines heures, à certains endroits, des jeunes gens comme lui et de même condition : employés, ouvriers d'art, petits fonctionnaires qui l'accueillaient comme un frère. Si cuisants que fussent leurs soucis, ils y faisaient trêve par un miracle de la volonté et, le verre en main, ils jasaient, ils riaient, ils chantaient.

Gelu, qui était peut-être le plus malheureux de tous, était le plus aimé et le plus fêté. Peu communicatif, point bavard, même dans l'intimité, il se déridait et s'ouvrait dès que la compagnie devenait nombreuse et c'était lui qui avait les idées les plus amusantes, qui faisait les trouvailles les plus drôles. Et dire que la légende a, jusqu'à ce jour, changé un aussi gai compagnon, un pareil boute-en-train, en l'on ne sait quel bourru fantasque, quel misanthrope grognon !

Les beaux temps de l'insouciante jeunesse sont toujours courts. En avril 1834, le canon gronda dans la ville de Lyon pour la seconde fois, sous le règne du pacifique Louis-Philippe Ier. Quelques fous avaient commencé la lutte : le gouvernement, avec cruauté, punit la population entière. Pendant plusieurs jours, toutes les passions furent déchaînées, toutes les colères, et notre philosophe vit, entre autres tableaux édifiants, une troupe de quatre-vingts *Messieurs* gantés écharper courageusement deux ivrognes qui, en titubant, chantaient *la Carmagnole. Les honnêtes gens* se vengeaient ainsi d'avoir eu peur. L'humanité est laide, ordinairement ; elle est ignoble, vue sous ce jour.

Pour nombre de motifs d'ordre intime, Gelu se résolut à sortir de Lyon et à rentrer dans sa patrie. Auparavant, il entreprit un court voyage en Suisse. Sa sœur Louise et Meffre, son beau-frère, à la suite de mauvaises affaires, s'étaient refugiés à Carouge, dans le canton genèvois. Victor tenait beaucoup à les revoir, car il les aimait bien. Une autre considération l'engageait à faire cette excursion, quoique sa bourse fût bien légère.

Elle nous éclairera sur les goûts littéraires et les principes du poète.

Indépendamment de toute curiosité et de tout intérêt privé, Gelu voulait faire un pèlerinage au pays d'origine de son maître spirituel : Jean-Jacques Rousseau. A cette date, les lettres qu'il écrit portent toutes la trace d'une impatience juvénile : « Je vais voir la Suisse, dit-il, voir Genève qui a donné Jean-Jacques à la France ! » et, dès son arrivée, il se rend à l'îlot des Bergues pour y contempler la statue de Rousseau par Pradier, la statue de « ce rêveur, ce fou, ce vagabond, ce mendiant de génie dont la plume toute seule a bouleversé le monde ! »

Le souvenir de Rousseau, l'imitation de Rousseau le hante et le sollicite jusque dans les replis mystérieux de son cœur. C'est dans ces lieux décrits et célébrés par l'auteur de la *Nouvelle Héloïse* qu'il tomba éperdument amoureux d'une jeune fille du voisinage de sa sœur. Il la compara à *Julie*, tandis qu'il se découvrait certaines analogies avec *Saint-Preux*.

Cet amour fut malheureux et l'amant faillit être ridicule. Gelu, avec sa laideur, sa maussaderie et surtout sa timidité, avec sa franchise qui l'empêchait même de tourner un compliment lorsque ce compliment n'était pas mérité. fut bafoué et berné par une coquette qui était déjà fiancée secrètement. Il partit tout déconfit ; elle l'oublia dès le premier jour, ainsi, du reste, que son *promis*, et elle se maria avec le médecin de son village. Notre amoureux transi, rentrant à Marseille après des adieux émus à ses amis de Lyon et notamment à M. Rougier, le plus affectueux de tous, éprouva que le bonheur de l'homme, lorsqu'il n'est pas dans le rêve, ne consiste qu'en souvenirs.

De retour à Marseille, en 1835, il retrouva la misère, l'inaction, le découragement. Décidément, sa vie était manquée. Il aurait pu être un homme au-dessus de la moyenne ; il n'était qu'une sorte de déclassé. A qui la faute ? Aux circonstances, sans doute, à la mauvaise chance qui le poursuivait, mais aussi, il faut le reconnaître, à son manque d'esprit de suite, à son humeur changeante, à son imagination plus forte que sa raison et surtout que sa volonté.

Nous retrouverons les mêmes traits dans la suite de sa vie. Son frère Noël exploitait une minoterie à Aubagne. Victor devint son employé, son ouvrier plutôt, maigrement payé, car les affaires allaient mal et il fut continuellement en butte aux mauvais traitements de sa belle-sœur qui, on ne sait pourquoi, le détesta toujours.

Réduit à la famine, obligé de coucher par terre sur une paillasse, sans couverture, dans une chambre froide et mal close ; abreuvé d'humiliations et de mépris, il est excusable d'avoir songé, une fois encore, à en finir avec la vie. Un soir, il alluma un réchaud de charbon et s'endormit pour le sommeil suprême. Son frère, survenant par hasard, enfonça la porte et le trouva déjà sans connaissance ; il eut toutes les peines du monde à le sauver de l'asphyxie.

Victor ne pouvait plus demeurer à Aubagne et d'autant moins que Noël, ayant échoué dans ses combinaisons commerciales, se voyait acculé à une liquidation. Il le débarrassa de sa présence et loua dans le quartier de la plaine Saint-Michel, à Marseille, une mansarde au prix de 70 francs par an. Il y vécut des petits profits que lui procurait son nouveau métier de courtier pour vente d'immeubles ou du produit aussi aléatoire des leçons d'italien qu'il donnait çà et là.

Quelque chose le soutenait dans ses épreuves, le consolait dans ses afflictions, dorait son avenir : c'était la Poésie.

A Aubagne, dans les courtes trêves que lui laissait la gérance d'un moulin à farine, il fréquentait un cercle dit Société des *Purs*, où se rencontraient les versificateurs provençaux et français du terroir. Il y chantait avec succès les œuvres nouvelles de Béranger et, lorsqu'il écoutait les rimeurs de l'endroit débiter leurs pâles compositions, il se disait qu'il serait bien capable d'en faire au moins autant.

Béranger lui paraissant avoir atteint la perfection même, il commença par imiter — de loin — le chantre à la mode. C'est ainsi que, dans sa chambrette ou plutôt son grenier qu'aucune Lisette ne fréquentait, il écrivit en français : *Rire et boire*, et la *Civilisation*.

« Vivent la table et la chanson ! pensait-il. Seules, elles peuvent rendre l'homme bon et heureux. » Il se lia plus tard, quand il fut rendu à son

indépendance, avec quelques personnes amies de la table et des vers, en particulier avec le père Voan, horloger genèvois, homme serviable qui avait un bon conseil pour chacun et était toujours prêt à rendre quelque utile service. Voan fut son guide et sa Providence. Il le releva, il l'aida, il le produisit, il lui donna confiance en lui-même, il le fit connaître.

Victor Gelu rentra dans un de ces théâtres d'amateurs pour lesquels il avait eu de bonne heure une affection spéciale, avec l'espoir que Méry, le grand poète de Marseille, qui aimait beaucoup aussi ces sortes de réunions, viendrait le voir jouer et le tirerait de l'obscurité.

Grâce à Voan, il ne négligea plus de se mettre en évidence et courut après les occasions au lieu d'attendre vainement qu'elles vinssent le chercher. Pour la première fois, son nom parut dans un journal : il avait prononcé un discours sur la tombe de l'un des habitués du cercle des *Endormis*, l'ancien tambour-major Puget, arrière petit-neveu de l'incomparable sculpteur marseillais (1836).

Le premier résultat de cette conduite plus adroite fut qu'on lui procura un emploi de clerc d'avoué aux appointements de 30, puis de 60, puis de 90 francs par mois. C'était le salut ; c'était presque l'aisance. Gelu aurait dit : *la fortune*.

Les bonheurs cheminent toujours par troupe. Les membres du cercle des *Endormis*, à l'inspiration de Voan, firent circuler des listes de souscription pour permettre à leur poète de publier les premières *Chansons* dont il les avait régalés. Ils croyaient leur *frère Anacréon*, comme ils le surnommaient entre eux, appelé à une grande renommée.

Ce surnom d'Anacréon, en tout cas, était peu juste. En vain Gelu s'en défendait-il, en vain leur répondait-il :

« Anacréon, le favori des Grâces,
« Pour son filleul m'aurait-il avoué ?
« Puis-je prétendre à marcher sur ses traces,
« Moi, gros rustaud, des Grâces bafoué ?
« Quand je veux plaire, Amour, hélas ! me crie :
« Vous grimacez, mon pauvre Céladon !

Ils n'en persistaient que plus fort dans leur sincère admiration et n'avaient pas besoin de la raisonner.

Le nombre de ces fanatiques de Gelu augmentait à chaque banquet où le chansonnier acceptait de se rendre et de chanter. On ne se lassait pas de l'applaudir dans *Fainéant et Gourmand*, dans *Vingt-un cents francs*, dans *le Gaz*, *les Arbres du Cours*, *la Loterie*, et *A la risque !* qui, avec des pièces françaises aujourd'hui oubliées, parurent imprimées chez le libraire Senès, du cours Saint-Ferréol, en une petite plaquette de 140 pages.

La célébrité, une célébrité locale, la seule à laquelle Gelu ait jamais prétendu, naissait. Méry, alors dans toute sa gloire, voulut entendre le poète des *nèrvi* et des *lazzaroni* de Rive-Neuve. Il lui fit répéter ses dernières créations : *Vieille Guerre* et *Philippe*, et il en parut transporté. « Mais voyez donc l'injustice ! dit-il tout haut ; comment est-il possible qu'aucun journal de Marseille n'ait pas même dit un mot de compositions aussi foudroyantes ! » Et il promit un article que, d'ailleurs, il n'écrivit jamais.

Pauvre Gelu ! Combien de fois il a cru toucher ainsi à la couronne de lierre qui lui était due et que la postérité elle-même est si lente à lui tresser !

C'est que sa poésie toute populaire et fille sans façons, scandalisait les gens du monde qui font et défont les réputations. Ils riaient aux éclats ou ils frissonnaient quand l'auteur disait ses vers, mais sitôt rentrés chez eux, le livre sous les yeux, mille scrupules mensongers les empêchaient d'en entreprendre l'éloge. Ils craignaient de se compromettre en la compagnie des *Guïen*, des *Nicou*, des *Blémé*, de toutes ces « bêtes sauvages », enfants perdus de la société que Gelu mettait en scène avec un relief saisissant. Ils redoutaient principalement ou ils affectaient de redouter les hardiesses cyniques, les jurons, les imprécations, les locutions graveleuses de ces étranges héros. Etait-ce pour donner le change sur leurs propres mœurs? Nous ne le croyons pas.

D'autres, allant plus loin, par jalousie ou par volontaire ignorance, laissaient croire que le chansonnier était lui-même un monstre de débauche. L'auteur déteint toujours plus ou moins sur son œuvre, n'est-il pas vrai ? et dès lors.....

Calomnie d'autant plus dangereuse qu'elle était plus absurde. Gelu était précisément tout le contraire d'un débauché : il était décent et chaste. Sa seule présence imposait la retenue et il a, sans discours, sans sermon, par l'unique force de l'exemple, par ce prestige qui enveloppe l'honnête homme comme d'un manteau, réformé les manières, les attitudes, les gestes et jusqu'au langage et aux sentiments de nombre de ses camarades. C'est qu'au lieu des plaisirs vulgaires des sens, il venait leur proposer un plaisir plus intense et plus durable, plus délicat et plus délicieux. La table et le vin n'étaient en réalité que le prétexte : c'est au dessert que commençait véritablement le festin. Telles étaient les maximes de la Société des *Espompis* fondée par Gelu, ordre bachique dont une éponge était l'emblème.

Non seulement Gelu était sobre et chaste, mais encore il était doué d'une distinction morale qui est fort rare dans les classes plus élevées

que la sienne. Y a-t-il beaucoup d'hommes capables de refuser une femme qui s'offre, quand cette femme est jeune, qu'elle est jolie et que, pour venir à vous, elle a abandonné une heure auparavant ses amis, ses parents, les gens de la noce et le marié qui se morfond dans la chambre nuptiale ? Cette aventure est arrivée à Gelu et il a été l'un de ces benêts que les libertins raillent... parce qu'ils les envient.

Voilà celui qu'on a voulu nous présenter comme immoral et d'un commerce scandaleux.

Suivons ce corrupteur ; voyons comment il vit, comment il se comporte.

Il quitte encore une fois Marseille. En 1844, Noël Gelu, dont l'activité était infatigable et qui ne désespérait jamais, acheta une importante minoterie à Roquevaire. Il confia à Victor la direction de l'un de ses moulins. Victor se consacra à la fortune de son frère avec son abnégation coutumière. Il travailla sans se ménager, le jour, la nuit, et grâce à son dévouement, à ses qualités professionnelles, l'entreprise prospéra au delà de toute prévision.

En quelques années, Noël gagna près de quatre cent mille francs. Victor ne demanda pas même une augmentation de salaire : sa belle-sœur la lui aurait refusée.

C'est dans cette situation précaire qu'il se maria. Il choisit une honnête fille de Roquevaire, Mlle Clarisse Tremellat, qui, elle non plus, n'avait pas de fortune, et, sans demander rien à personne, les vaillants époux vinrent s'installer petitement à Marseille, en février 1848.

La troisième Révolution bouleversait alors la France, faisant entrevoir une ère de réformes et d'améliorations sociales. Tous les nobles cœurs tressaillaient. Gelu entra dans le club de *la Fraternité* dont le titre l'avait séduit. Il comptait qu'on y discuterait courtoisement et loyalement les moyens d'asseoir une République sage et progressive sur notre sol si souvent ébranlé. Il s'aperçut bientôt qu'il était tombé dans une assemblée de braillards. On le trouva trop tiède, trop timoré ; on le menaça même d'expulsion parce qu'il ne voulait pas faire chorus aux folies qui se débitaient. C'est que, comme il le remarque dans ses Mémoires, ses « chansons avaient donné le change à beaucoup de monde sur ses opinions intimes et politiques. » On l'avait cru révolutionnaire, destructeur, socialiste enragé, anarchiste, quoi encore !... et on était tout étonné, tout désappointé de le trouver si calme, si sensé, si mesuré.

La raison de tant de sagesse ? — Il était devenu père. En décembre 1848 lui naquit un fils qu'il baptisa du nom de Victor, en souvenir de son père.

« Un homme sans enfant n'est que la moitié d'un homme. » Il fallait, maintenant que l'enfant était là, travailler pour lui, pour l'avenir. Désormais, Gelu voyait clairement le but de sa vie ; il n'allait point épargner sa peine afin de se créer une position stable, honorable et, s'il se pouvait, suffisamment lucrative.

En 1849, la destinée sembla lui sourire : il obtint le poste de chef de minoterie à Saint-Pierre-d'Arena, faubourg de Gênes. Après un voyage d'études à Cette, où fonctionnait un établissement modèle, il consentit à s'expatrier et à se séparer de sa femme et de son nouveau-né.

La minoterie italienne n'existait pas encore. On s'occupait de la construire sur les plans d'un ingénieur écossais qui ne connaissait rien du pays ni des habitudes des ouvriers. Gelu crut devoir l'aider de ses conseils et de son expérience : il en fut pour ses avances. La fabrique s'éleva avec une lenteur désespérante et dans des conditions défavorables.

Gelu mit à profit ses loisirs forcés pour visiter Gênes et le territoire environnant. Il a laissé une description très pittoresque de *la Riviera* qui peut rivaliser avec les meilleures pages de nos bons écrivains. Nul n'a parlé plus éloquemment des splendeurs et des misères de la ville aux palais de marbre, de l'éternelle rivale de Marseille.

La direction de la future exploitation avait été confiée par la Société anonyme de Saint-Pierre-d'Arena à un coquin, de cette race fourbe des *Bachins*, qui prenait le manque de scrupules pour de l'habileté. Celui-ci sut mettre à contribution les connaissances spéciales de Gelu, son zèle et son activité, sans qu'il lui en coûtât autre chose que des protestations d'amitié et de reconnaissance. D'abord il le flatta, le combla de prévenances et l'emmena à Turin, capitale de l'Etat sarde, où il s'agissait d'obtenir le monopole des fournitures de l'armée piémontaise. Gelu fut chargé des négociations avec les ministres de Victor-Emmanuel, le général La Marmora et le comte de Cavour. Il n'en tira que de vagues promesses et dut revenir à Gênes attendre l'ouverture de la minoterie.

Son directeur avait subitement changé d'attitude à son égard et le chicanait sur le paiement des indemnités de présence qui lui étaient assurées en vertu du contrat d'engagement. Gelu avait peine à se débattre contre tant de mauvaise foi. Heureusement qu'il rencontra parmi ces Italiens menteurs et parjures un honnête homme dont la vie accidentée mérite d'être connue puisqu'elle appartient un peu à l'histoire.

Il s'appelait Deferrari. C'était un patriote et un républicain qui, deux fois, se dévoua pour des princes étrangers, et qui, deux fois, fut payé d'ingratitude.

Deferrari, propriétaire et commandant du navire le *Carlo-Alberto*, avait débarqué dans le golfe de Marseille la mère du comte de Chambord, la duchesse de Berry, au début de cette puérile et douloureuse équipée dont est morte chez nous la royauté des Bourbons. On sait comment l'aventureuse princesse put échapper aux autorités marseillaises et gagner le Languedoc, puis la Vendée, mais le bateau qui l'avait amenée avait dû faire relâche à la Ciotat. Deferrari, déclaré prisonnier, passa en cour d'assises à Montbrison. Il fut acquitté, mais ruiné par les frais du procès et la confiscation de son navire. Jamais la Maison de France ne parla de réparer ces lourds dommages.

Un peu plus tard, à Livourne et à Gênes, Deferrari dépensa l'argent qui lui restait et joua plus que sa liberté en fournissant aux deux fils de Lucien Bonaparte, Pierre et Antoine, les moyens d'échapper aux policiers du pape Grégoire XVI. Les princes embrassèrent leur sauveur, mais leur reconnaissance n'alla pas plus loin et Deferrari avait trop de fierté pour songer jamais à leur rappeler ce qu'ils lui devaient. Tel était, en deux mots, l'homme qui recueillit Victor Gelu à Saint-Pierre-d'Arena, qui le logea, lui fit partager sa table et réussit à lui faire rendre justice.

Il n'était que temps. L'ingénieur et le directeur de la minoterie, par leur incapacité, leur morgue et leur imprudence, n'aboutirent qu'à des mécomptes et ruinèrent la compagnie dont ils n'étaient que les agents irresponsables. Les bâtiments étaient à peine sortis de terre qu'on dut en changer la destination, et la société commerciale génoise, renonçant à ses moulins, licencia tout son personnel.

Gelu fut remercié avant d'avoir eu l'occasion de donner la mesure de ses capacités et, après un exil inutile de six mois, il rentra à Roquevaire où sa femme vivait avec ses parents.

Une affreuse nouvelle l'y attendait. Son frère Noël, dont l'humeur changeante et bizarre l'avait tant de fois fait souffrir, était la victime de ses abus de travail et de plaisir : sa raison sombrait peu à peu. On le soignait à domicile et ces soins, l'administration d'une grosse fortune, la gérance de plusieurs fabriques constituaient une charge écrasante pour Mme Noël Gelu. Surmontant son antipathie et tout entière à ses intérêts, elle pria son beau-frère de diriger désormais leurs deux familles réunies.

Nous n'insisterons pas sur cette période de l'existence de Victor Gelu : elle fut attristée par les chagrins, les deuils et par les définitives déceptions. Noël mourut ; sa veuve, injuste et hargneuse, déclara à Victor une guerre de tous les instants. Le malheureux, dont les ressources étaient nulles et qui avait sacrifié son temps, tenta un coup hasar-

deux (1) pour se remettre d'aplomb : la haine de sa belle-sœur le fit échouer.

Par un caprice ironique du sort, ce fut précisément à cette époque qu'il remporta son plus beau succès littéraire. Le *Cercle du commerce* de Marseille lui offrit un banquet et le nomma, par acclamation, membre d'honneur « pour tenir compagnie » à deux autres illustrations de la ville, les poètes français Méry et Autran.

Gelu, dont les charges venaient de s'accroître par la naissance d'une fille qu'il avait surnommée gracieusement *Fossette*, aurait à tant d'honneurs, comme le coq de la fable, préféré un grain de mil. Il passa l'année 1853 à faire des démarches, à solliciter les uns et les autres pour obtenir un emploi quelconque. Ceux qui admiraient le plus franchement ses talents d'écrivain se montrèrent les plus réservés auprès de lui ; ils le comblaient de louanges mais ils lui fermaient leur porte. Gelu connut l'égoïsme humain dans ce qu'il a de plus âpre. Il connut en même temps la tendresse et le dévouement dans ce qu'ils ont de plus divin : sa femme ouvrit à Roquevaire un atelier de tailleuse et les bénéfices de sa petite industrie parvinrent à équilibrer le modeste budget de la famille.

L'année suivante mourut Mme Gelu mère. Le poète avait mille motifs de ne point trop la regretter. Il n'en éprouva pas moins un déchirement profond, car on ne se sépare pas sans une violente douleur « de la femme qui vous a donné la vie, qui vous a nourri de son lait, qui vous a toujours aimé, bien que de travers ; de la mère qui, en mourant, vous laisse à votre tour au premier rang devant la mort. »

Après la grand'maman, la petite-fille ; après l'aïeule, l'enfant. Une attaque de croup emporta *Fossette* à l'âge de deux ans et demi. Elle resta douce, mignonne, câline, jusque dans ses affreuses convulsions et « sa grâce ne mourut qu'avec elle. »

C'est après ces événements que le choléra éclata en Provence. Gelu aurait souhaité d'être emporté par le fléau et, de fait, il lui offrait une proie facile dans son corps ravagé par les misères morales. Le choléra l'épargna. Gelu devait survivre pour sa femme, pour son fils et pour la poésie.

Toujours en vain, il s'ingénia à gagner quelque argent.

Comme on était à la veille de l'ouverture de l'Exposition de 1855, il conçut le projet de venir à Paris réciter des vers provençaux et français dans les salons littéraires ou même sur quelque théâtre. Il ne doutait pas que ces séances ne dussent être fructueuses, lorsque l'échec de quelques amateurs marseillais qui l'avaient devancé au Palais-Royal rendit impossible sa tentative.

(1) Il s'agissait d'une spéculation sur les blés étrangers.

Il pensa alors à faire réimprimer ses œuvres, notablement augmentées. La magistrature impériale lui suscita mille embarras à cause de ses opinions indépendantes, de sa profession de foi philosophique dans le *Credo de Cassian* et de son éloquente protestation contre la guerre de Crimée dans *Veuve Mègé*.

Tous ces contretemps, tous ces retards, tous ces insuccès auraient usé des énergies plus fortes que la sienne.

Il essaya de renouer avec sa belle-sœur, à Saint-Barnabé, une association qui fut tout aussi éphémère et tout aussi malheureuse que les précédentes. En attendant la vente de ses chansons, il proposa à des bibliophiles qu'il rencontrait chez son éditeur de leur vendre pour deux mille francs le manuscrit du poème satirique qu'il méditait : *Noël Granet*. On le berça encore de belles paroles, de trompeuses espérances et il attendit sous l'orme.

Enfin, lassé et désabusé, il prit un suprême parti : renonçant à cette ingrate patrie qui le méconnaissait et refusait de l'employer à quoi que ce fût, il se réfugia dans le pays de sa femme qu'il avait déjà habité, dans la petite ville de Roquevaire où allait s'écouler presque toute sa vieillesse.

Les dernières années de Gelu sont peu remplies et surtout peu connues. Etabli minotier pour son propre compte, le poète fut souvent aux prises avec la pauvreté, la gêne et même la misère. Il se sentait oublié, incompris, calomnié et se voyait persécuté.

Circonvenu par de bonnes âmes, le parquet de Marseille, en 1855, interdit formellement la mise en vente de la deuxième édition de ses chansons. Comme il est arrivé à Gustave Flaubert, à M. Richepin et à tant d'autres écrivains, la magistrature adressait à ses productions le reproche si vague et si dangereux d'immoralité. Il dut batailler pendant un an pour gagner sa cause.

Il avait, dans un Mémoire au procureur impérial, demandé à lire ses poésies devant un auditoire compétent, formé d'une demi-douzaine de notables marseillais connaissant le provençal et les mœurs du peuple marseillais. Il offrait même de supprimer sa pièce du *Tremblement* puisqu'on paraissait craindre qu'elle ne servît de *Marseillaise* à la populace. On ne fit pas droit à sa requête. Il n'était qu'un pauvre diable avec qui l'on n'avait pas à se gêner, et puis il était soupçonné d'aimer bien peu le régime napoléonien. Ah ! s'il avait été plus fervent ou s'il avait été riche ! « Si j'avais eu 40.000 livres de rente, dit-il, mes chansons n'auraient pas été arrêtées par le parquet, et mon nom aurait été porté aux nues par les mille voix de la presse. »

Cependant, plusieurs personnes de bon sens, et notamment M. Arnaud, juge au tribunal civil, amateur éclairé de la poésie provençale, prenaient sa défense. On le « promenait de banquet en banquet » pour lui fournir l'occasion de chanter ses vers et de prouver ainsi qu'ils étaient parfaitement innocents.

Il n'y avait que des envieux et des hypocrites pour pouvoir, de sang-froid, lui reprocher les hardiesses de son *Merlusso* et de son *Demoni*. Ces gens-là furent un moment les plus forts. Ils réussirent à persuader à l'éditeur de Gelu qu'il se compromettait en la compagnie d'un prédicateur d'anarchie et de luxure, et l'éditeur, homme faible plutôt que méchant, vint le dénoncer lui-même au tribunal.

Des amis de *l'ordre et de la religion*, escomptant une condamnation inévitable, s'avisèrent de la ruse suivante : ils achetèrent sous main tous les exemplaires de la deuxième édition qui se trouvaient déjà en magasin et les mirent au pilon. Victor Gelu retrouva quelques-unes des pages de son nouveau livre chez des marchands de tabac qui en confectionnaient des cornets pour débiter leur marchandise.

Malgré toutes ces manœuvres, la victoire resta à celui qui n'avait que le droit sans la force. Le procureur impérial, homme de goût et esprit équitable, profita de ce qu'un avancement auquel tout le monde applaudit à Marseille, l'appelait dans une grande ville du Nord, pour délivrer à Victor Gelu un permis d'imprimer.

Il était malheureusement un peu tard et l'auteur, qui avait attendu les bénéfices de la vente de ses livres pour remonter son industrie de farinier, se trouva encore à peu près ruiné.

Si, du moins, quelque célébrité l'avait dédommagé de ses pertes pécuniaires ! Les satisfactions de l'amour-propre sont souvent les seules, après la joie d'avoir créé une belle œuvre, auxquelles prétende l'artiste. Elles lui furent toujours refusées ou elles lui furent parcimonieusement mesurées. Et pourtant, il y était si sensible !

Vers 1865, déposant devant le tribunal civil de Marseille, à propos d'un accident de chemin de fer dans lequel il avait failli périr, il le fit d'une façon si nette et si expressive que le président, M. Autran, ne put s'empêcher de l'en féliciter. Même, l'avocat de la compagnie, fort courtoisement remarqua qu'on ne devait pas s'étonner d'une narration si fidèle et si vivante et il rendit hommage au talent du poète. A quoi le président répondit : « En effet, on s'aperçoit bien que le témoin est peintre, et peintre vigoureux. » Tous les avocats présents vinrent serrer la main à Gelu et lui faire compliment sur ses ouvrages : « Je me trouvai

un peu confus, déclare-t-il, mais j'avouerai volontiers que je ne me sentis point du tout malheureux. »

A la suite de cet incident, l'Académie de Marseille voulut admettre dans son sein un homme qui l'aurait grandement honorée. Il refusa et il eut peut-être tort de refuser : sa modestie pouvait en paraître exagérée et orgueilleuse.

Reconnaissons toutefois qu'il n'était que conséquent avec ses principes. Il n'oubliait pas ce qu'il avait écrit à Roumanille en 1852 : « Jusqu'ici je n'ai jamais fait partie d'aucune société littéraire. Les ficelles de la camaraderie sont pour moi arcanes du Grand Œuvre. Je n'ai jamais fait partie d'aucune pléiade. Je n'ai laissé, volontairement du moins, mon nom figurer dans aucune espèce de confrérie, d'affiliation ni de congrégation, et quoique je ne sois pas encore bien vieux, ce n'est pourtant pas à mon âge que l'on change d'allure. Singulier j'ai vécu, singulier je prétends vivre et mourir. »

Il vécut donc solitairement, à Roquevaire, puis à Saint-Barnabé, dans la banlieue marseillaise.

C'est dans cette dernière résidence, qu'en 1870, il eut l'irrémédiable douleur de perdre sa femme, âgée de 49 ans.

Ne voulant pas être à charge à son fils, jeune architecte de beaucoup d'avenir, il concourut, à quelque temps de là, pour une place de professeur de diction au Conservatoire de Marseille. Il échoua. On lui préféra des jeunes gens qui avaient sur lui l'avantage d'une prononciation formée au Conservatoire de Paris. Le pauvre vieux chansonnier était venu là poussé par le besoin ; il dut se retirer le cœur navré. Jusqu'au bout le *guignon* le poursuivait.

On ne peut guère considérer comme une riche aubaine le petit travail qui lui fut commandé par le Bibliothécaire de Marseille en 1872. Il s'agissait de traduire en provençal un fragment du Don Quichotte de Cervantès : *Les conseils à Sancho Pança qui va prendre le gouvernement de son île.*

Une société d'éditeurs espagnols avait décidé de faire faire cette traduction en cent langues ou dialectes, et elle s'était adressée en chaque pays à l'homme qui maniait le mieux sa langue maternelle. Gelu fut très flatté de cette distinction et il se tira à merveille de cette tâche conforme à ses goûts.

Il avait moins de succès dans les autres manifestations de son activité inlassable. En 1877, par exemple, s'étant avisé de présenter au Sénat certaine pétition, il ne récolta que moqueries et que sarcasmes. Ne

s'était-il point avisé de proposer l'interdiction de toute fonction publique, gratuite, salariée ou honorifique, à quiconque ne serait pas ou n'aurait pas été marié ou père de famille ! Cette idée n'était cependant pas plus saugrenue que beaucoup d'autres. Elle renfermait un moyen essentiellement moralisateur propre à remédier, faisait-il remarquer, à la décroissance de la population. On en rit beaucoup dans la presse, à l'exception du journal le *Figaro*, qui lui consacra un article intitulé : *La République des pères de famille.*

Victor Gelu n'était plus qu'un vieillard qu'on néglige. Ses derniers jours ne furent illuminés que par les succès de son fils, dont l'ardente et pieuse affection ne se démentit jamais. Et c'est chez ce fils adoré, son ouvrage et son orgueil, qu'il rendit le dernier soupir, le 2 avril 1885, dans la maison qui porte le numéro 44 de la rue du Jardin des Plantes à Marseille. Il avait donc plus de 79 ans. Son convoi fut suivi par deux cents personnes environ, parmi lesquelles peu de notabilités littéraires. Ceux qui assistèrent aux obsèques étaient des amis de M. Victor Gelu fils, alors conseiller municipal et adjoint au maire de la ville.

Paul RISSON.

(*A suivre*)



LI TROUBAIRIS

MEDAIOUN FELIBREN (1)

Lou Felibrige estènt qu'uno grando famiho,
Dève au-mens un salut à nòsti troubairis :
Se saup que de tout tèms lou Miejour n'abaris,
De Na Clemènço Isauro à dono Roumaniho.

Ounte li Court d'amour tenien gènti sesiho,
Antounieto e Bremoundo an canta soun païs ;
La flour dóu Gai-Sabé, que courouno Anaïs,
Fai que di felibresso enca la voues bresiho.

Filadelfo de Gerdo, emé si *Cant d'azur*,
Despinto sa Bigorro e pinto soun bonur,
E siéu di bèu proumié que ié cridèron : Osco !

Manco pas d'àutris astre en noste cèu tant pur :
Leountino en Alès, Lazarino à Manosco,
E la mouié dóu Mèstre e... n'óublide, segur !

LUCIEN DUC.

(1) Ce sonnet sur les Félibresses est tiré d'un recueil de *Medaioun felibren*, que prépare le poète de *Marineto*.

BAGATOUNI

ROMAN DE MŒURS MARSEILLAISES

I

— « Oublidaren jamai!... jamai ! ço qu'avès fa ! » li repetavo la véuso rangourejanto emé de chouquet d'emoucien. A sei pèd dous enfantet plourouniavon, escoundu souto soun faudiéu. E lou mouart espeloufi sus sa paiasso crebado, badavo, la facho roueigado de mousco.

Niflo, en brandouiant sei bras, tèms en tèms d'un revès de man si secavo leis uei.

— Ah Jacoumin ! Jacoumin ! moun paure ome !

Un atupimen leis agantavo, èron tanca, frenissènt, em'un gounflùgi, coumo fada davans lou mistèri de la mouart.

L'escalié brudissié d'un chamatan de fremo, de voues pus auto, de voues aigro de basaruto :

— Tè ve ! vòu que li móunti ! mounto-li, tu qu'as pas pòu.

— Paure ome ! d'ùnei disien, va vouelon pas dire, mai parèis qu'es la veirolo, vias pas ? dins tres jour es esta mouart !

— Es pas 'stounant ! aquélei bàbi es uno brutìci !

— Vivien coumo de sauvàgi, e malerous ! ma bello, l'avié que Niflo, aquéu màtou, que lei frecantavo, dien que lei nourrissié.

— Es que, fau si n'en morfisa ! pourrié pourta lou mau !

— Mieto ! lèvo leis enfant ! lou corbillard es arriba !

Alor sieguè un roumadan, un charavarin de gènt patusclant de fouero, de crid, de batèsto d'enfant.

Entre-tèms, lou pesaroun s'emplissié de gènt estràngi, de pichoun parènt dóu mouart. De ginouvés, de napoulitan mountavon en fènt craniha l'escalié. Sus lou lintau, sènso parla, s'aplantavon en si secant leis uei emé de gros moucadou raia, e troubavon rèn à dire, rèn que « Dìo ! dìo ! pòvero ! »

Niflo si sentènt raluca, mau à sa plaço au mitan d'aquélei bachin, sachènt pas coumo si teni, s'esbignè de galapachoun, e davalè dóu moumen que leis entarromouart mountavon.

Lei basaruto s'èron sauvado dóu courradou, touto la carriero dóu Radèu èro en revoulucien. Es mouart de la pèsto ! creidavon ; de fremo esglariado couchavon leis enfant ; d'èstro si barravon ; lei gènt si tenien contro leis oustau ; lou bar-

BAGATOUNI

TRADUCTION

I

— Nous n'oublierons jamais !... jamais ! ce que vous avez fait ! lui répétait la veuve, dans un râle, avec des hoquets d'émotion. A ses pieds deux petits enfants pleurnichaient, cachés sous son tablier. Et le mort sale, mal peigné, sur sa paillasse crevée, béait, la face rongée par les mouches.

Bras ballants, Nifle, de temps en temps, d'un revers de main se séchait les yeux.

— Ah ! Jacoumin ! Jacoumin ! mon pauvre homme !

Une stupeur les étreignait ; ils étaient figés, frémissants, le cœur gonflé, comme pétrifiés devant le mystère de la mort.

L'escalier bruissait d'un brouhaha de femmes, des voix plus hautes, des voix aigres de bavardes :

— *Tè vé!* (1) elle veut que j'y monte ! monte donc, toi qui n'as pas peur !

— Pauvre homme ! disaient les unes, ils ne veulent pas le dire, mais c'était la vérole, ne voyez-vous pas ? dans trois jours il est mort !

— Pas étonnant ! ces *bàbi* (2), c'est une ordure !

— Ils vivaient comme des sauvages, et misérables ! ma chère, il n'y avait que Nifle, cet idiot, qui les fréquentât ; il les nourrissait, paraît-il.

— C'est qu'il faut s'en méfier ! il pourrait porter le mal !

— Miette ! lève les enfants de devant ! le corbillard est arrivé !

Alors ce fut un sabbat, un charivari de gens prenant la fuite, des cris, des batteries d'enfants.

Pendant ce temps, la mansarde s'emplissait d'êtres étranges, de petits parents du mort. Des Génois, des Napolitains montaient en faisant grincer l'escalier. Sur le seuil, sans parler, ils s'arrêtaient en s'essuyant les yeux avec de gros mouchoirs rayés, et ne trouvaient rien à dire que *Dio ! Dio ! Pòvero !*

Devenu le point de mire, mal en place au milieu de ces *Bachins* (3), ne sachant comment se tenir, Nifle s'enfuit à la dérobée, et descendit tandis que les croque-morts montaient.

(1) *Tè vé* ! — Interjection populaire dont le sens équivaut à tiens ! vois donc ! eh bien !

(2) *Bàbi.* — Crapaud, niais, terme de mépris appliqué généralement aux Italiens.

(3) *Bachin.* — Sobriquet qu'on donne aux Génois. « Les Génois ont presque tous le prénom de Jean-Baptiste : dans le dialecte de Gênes, Baptiste se dit *Bachichin* et par abréviation *Bachin.* » V. Gelu.

quiéu de la plaço de Linche èro cóumou de mounde ; e quatre pàureis espiha de bachin esperavon pròchi lou corbillard que lou queisselau davalèsse. Niflo si venguè freta à-n-éli en saludant d'un signe de tèsto.

— Que ! Niflo ! li creidèron de la gargoto Catanzano d'en fàci, de qu'es mouart, lou paure ?

— Lou mègi a di qu'èro la coulerino, faguè 'quéstou en reniflant, la fruchaio s'atrobo bouen marcat : n'avié soupa en chimant d'aigo.

— Que ! Niflo ! d'àutrei li fasien, fagues pas lou coueioun, que risques ansin d'aganta lou mau de la mouart !

— Basto ! respouendié 'quéstou, en reniflant de-longo, aurias pieta d'un chin, perqué pas d'un ome ?

Lou queisselau enfourna, lou corbillard barrulè balin-balan aquelo carriero dóu Radèu tant estrecho qu'à soun passàgi lèi gènt en si signant s'abougnavon contro leis oustau.

E n'èro un crebo-couar : aquélei cinq ome silencious darnié lou capelan qu'en ramóumiant ralucavo bestialamen eis èstro, que s'enbrouncavo ei mouloun de brutìci dins sa dalmatico tròu longo ; e lei gènt si sauvant dins lei courradou, la marmaio cargado de grié, lou crestian nus, bruto à faire pòu, seguissié, bachassant dins lou lagas.

Au cantoun de la carriero Sant-Laurèns, l'entarramen si tanquè pèr leissa passa un ai tirassant d'ourtoulaio, e lei puto dóu bordèu amoulounado à-n-aquel endré fasien sei reflecien :

— Tiens ! Naples qui débarque !

— Trois tondus et un pelé, ont-ils l'air gavot !

— Adiéu paure ! adiéu paure ! plourouniavo uno autro, adiéu paure... babias !

Lou soulèu, toumbant coumo de ploumb foundu, enredissié lou linge estendu long deis èstro, resquihavo long deis oustau, proufiéulant de fineis oumbro drecho souto lei controvènt mita barra, fènt uno zigo-zago de clarta esbarluganto coupant en dous la carriero estrechouno. Lei valat lusissien coumo d'estan en fusien, la bourdiho semblavo tuba ; entre aquéleis oustau tant raproucha fasié 'no calour de glourieto. E l'entarramen mountavo plan-plan, trintraiant e malancòni. Lei gènt de Sant-Laurèns, mens apetuga qu'aquélei dóu Radèu si tenien sus sei pouarto e si signavon au passàgi. Lei quècou de la coué parlavon plus, dre qu'uno brigueto d'oumbro leis atapavo, levavon sei capèu e si secavon la susour en espinchant amount, au bout de la mountado, dóuminant lei téulisso à ginouveso, e si destacant en jaune d'or sus d'un cièle d'un blu de terraio, lou clouchié de Sant-Laurèns.

Coumo abesti, sènso pensado, ensuca de la calour, arribèron davans la vièio gleyo de Sant-Laurèns, tóutis à la babala darnié lou queisselau. Lou capelan espagnòu, coumo pressa, èro adeja en plaço, tanca au mitan dóu chœur à marmoutia sei *de profundis*, que leis entarro-mouart s'estènt embrounca eis escalié avien pa'nca pausa lou cors sus lei pèd-de-banc. E, tóuti, urous de la fresqueta de

Les commères s'étaient sauvées du corridor, toute la rue du Radeau était en mouvement. Il est mort de la peste ! criait-on ; des femmes effarées chassaient les enfants ; des fenêtres claquaient ; les gens se tenaient contre les maisons ; le lavoir de la *place de Lenche* débordait de monde ; et quatre pauvres loqueteux attendaient près du corbillard que la caisse descendît. Nifle vint se frotter à eux en saluant d'un signe de tête.

— Hé ! Nifle ! lui cria-t-on de la gargote Catanzano d'en face, de quoi est-il mort, le malheureux ?

— Le médecin a dit que c'était la cholérine, fit celui-ci en reniflant, les fruits se trouvent être bon marché : il en avait soupé en buvant de l'eau.

— Hé ! Nifle ! disaient d'autres, ne fais pas le couillon : tu risques d'attraper ainsi le mal de la mort !

— Baste ! répondait celui-ci en reniflant continûment, vous auriez pitié d'un chien, pourquoi pas d'un homme ?

La caisse enfournée, le corbillard roula clopin-clopant le long de cette rue du Radeau si étroite qu'à son passage les gens, en se signant, s'écrasaient contre les maisons.

Et c'était un crève-cœur, ces cinq hommes silencieux derrière le prêtre qui, grommelant, regardait bestialement aux fenêtres, se heurtait aux tas d'ordures en sa dalmatique trop longue. Les gens se sauvaient dans les corridors ; la marmaille couverte de gale, nue, crasseuse à faire peur, suivait, pataugeant dans le bourbier.

Au coin de la rue Saint-Laurent, l'enterrement s'arrêta pour laisser passer un âne traînant des légumes, et les femmes des maisons publiques groupées à cet endroit faisaient leurs réflexions :

— Tiens ! Naples qui débarque !

— Trois tondus et un pelé ; ont-ils l'air gavot !

— Adieu pauvre ! adieu pauvre ! pleurnichait une autre, adieu pauvre... *babias* !

Le soleil tombant comme du plomb fondu raidissait le linge étendu contre les fenêtres, glissait au long des maisons, profilant de fines ombres droites sous les contrevents à moitié fermés, faisant un zig-zag de clarté éblouissante qui coupait en deux la rue étroite Les ruisseaux luisaient comme de l'étain en fusion, les balayures semblaient fumer ; entre ces maisons si rapprochées il faisait une chaleur d'étuve. Et lentement l'enterrement montait, cahotant et mélancolique. Les gens du quartier Saint-Laurent, moins affolés que ceux du Radeau, se tenaient sur leurs portes et se signaient au passage. Les lazaroni de la queue ne parlaient plus : dès qu'un brin d'ombre les couvrait, ils ôtaient leurs chapeaux et se séchaient la sueur en lorgnant là-haut, au bout de la montée, dominant les toitures à la génoise (1) et se détachant en jaune d'or sur un ciel d'un bleu de faïence, le clocher de Saint-Laurent.

Comme hébétés, sans pensées, écrasés par la chaleur, ils arrivèrent devant la vieille église, tous à la débandade, derrière le cercueil. Le prêtre espagnol, l'air pressé, était déjà en place, figé au milieu du chœur à marmonner ses *de-profundis*, que les croque-

(1) Toiture à la génoise. — Double rangée de tuiles qui supportent l'avant-toit d'une maison, battelement, terme de maçon.

l'agleyo intravon em'un souspir de satisfacien. Lei fremo dei bàbi qu'esperavon de-ginouious sus lei bard, em'uno grando capo sus la tèsto, si clinavon finqu'au sòu. Uno chuermo d'enfantoun si tirassavo e tirassavo lei cadiero. Lou bedot 'mé 'n èr de bòmi touessavo aquelo babiassaio. E lou capelan fenissié d'encensa en espinchant lou relògi e poudènt pas teni de badai qne coupavon en dous sa facho alumado.

Niflo n'èro maucoura. Si virant vers un brave vièi qu'èro à soun caire, faguè 'n reniflant :

— Quet coumedié ! se si languisse d'avé feni, que va fague pas vèire au mens !

— Eh basta ! li repiquè lou vièi en soun jargoun de piàfou, si n'entarravias tóuti i giorno ansin, vi farié pas mai que niente oun morte !

— Es verai, mai s'es qu'un bregantian, que juegue bèn soun role !

Un boulegùgi de gènt li coupè la paraulo : la ceremounié èro fenido. Lei nistoun en creidant s'èron ensauva. La caisso em'un sourd cranihamen avié roudela dins lou corbillard ; e nouéstci cinq bàbi, l'un après l'autre, sourtèron en se signant dous o tres còup e si beisant la man.

Niflo, à coustat dóu vièi, countùniavo, en seguissènt, de renouria contro lou capelan espagnòu.

— E bravo ! li fasié lou vièi, e oun bravo uomo, lo conosco di fra tempo qouello capelan, pòvero capelan que e carga degli entarramen della poveriha, e crebe de la fam ! tóuti le autre prebere franchese si troufan d'éu, e como lou boufoun d'aqouela gènte !

— O, li faguè Niflo en niflant mai e si secant lou nas emé sa mancho, o, e redevenguè pensatiéu.

Puei, au bout d'uno passado, coumo si rememouriavo lou mouart :

— Pàurei gènt ! e tant brave ! travaiavo eilato au quèi dóu carboun. Tout ço que gagnavian va metian en coumun pèr de dire que la vido siegue pas tant marrido. Aro, que van deveni, la véuso e seis enfant ?

— Siete bèn lo sambucco qu'apèlon Niflo ? Lo pòvero vi amava molto ! mi ne parlava sèmpre de voi ! dicheva qu'eria sa prouvidènci ! ara la viouda carregara de viàgi, ed i bambini andaran fare lo cira-boto.

— Pàurei gènt ! e dire que sarié tant facile d'èstre tóutis urous ! es-ti pas verai que s'aquélei que n'an de tròu va dounavon, tout lou mounde n'aurié proun ? Dins uno famiho, tóuti si pouarton secous, tóuti an à couar lou bèn-èstre e l'ounour leis un deis autre ! Perqué acò rèn que dins la famiho e pas dins la soucieta ? Alor si veirié plus gié de paure !

— Eh ! sambucco ! noun e poussìbile ! saria troppo bello ! Poi qouello que vòu travalia, viéu sèmpre. Lo travai es la famigia del pòvero !

— O, lou travai sauvo de la misèri... s'es paga ! Mai leis enfant ? lei feble ? leis estroupia ? la véuso e leis orfanèu, es-ti pas noueste sang, nouesto car ? qu 's qu'aurié lou front de lei vèire mouri de fam sènso rèn li douna. E pamens,

morts s'étant heurtés aux marches n'avaient pas encore posé le corps sur les tréteaux Et tous, heureux de la fraîcheur de l'église, entraient avec un soupir de satisfaction.

Les femmes des *bàbi* qui attendaient agenouillées sur les dalles, avec un grand foulard sur la tête, s'inclinaient jusqu'au sol. Une troupe de petits enfants se traînaillait et traînait les chaises. Le sacristain avec un air de dégoût toisait ce ramassis d'Italiens. Et le prêtre finissait d'encenser en regardant à la dérobée l'horloge et ne pouvant retenir des bâillements qui coupaient en deux sa face allumée.

Nifle en était écœuré. Se tournant vers un bon vieux qui était à son côté, il fit en reniflant :

— Quelle comédie ! S'il se languit d'avoir fini qu'il ne le fasse pas voir, au moins !

— *Eh basta !* lui répondit le vieux en son jargon de rustre (1), si vous n'enterriez *touti i giorno* ainsi, cela ne *vi* ferait pas *plous* que rien, *oun morte !*

— C'est vrai, mais s'il n'est qu'un charlatan, qu'il joue bien sa partie !

Une bousculade lui coupa la parole : la cérémonie était finie. Les bambins en criant s'étaient sauvés. La caisse avec un sourd grincement avait roulé dans le corbillard ; et nos cinq *bàbi*, l'un après l'autre, sortirent en se signant deux ou trois fois et se baisant la main.

Nifle, à côté du vieux, continuait, en suivant, à grommeler contre le prêtre espagnol.

— *E bravo* ! lui faisait le vieux, *é* un *bravo uomo*, *lo conosco di fra tempo* ce prêtre, *povero* prêtre qui est chargé *degli* enterrements de la *poveriba*, et il crève la faim ! Tous les autres *prebere* français se moquent de lui, *é como lé* bouffon de ces gens-là.

— Oui, lui fit Nifle en reniflant de nouveau et se séchant le nez avec sa manche, oui, et il redevint pensif.

Puis, au bout d'un instant, comme il se remémorait le mort :

— Pauvres gens ! et si bons ! Il travaillait là-bas sur le quai au charbon. Tout ce que nous gagnions nous le mettions en commun afin que la vie ne nous fût pas si mauvaise. Maintenant, que vont-ils devenir, la veuve et les enfants ?

— *Vi* êtes bien le Saint-Niais qu'on appelle Nifle ? Le *povero vi* aimait *molto ! mi* parlait *sèmpre* de voi ! Il disait qué vi étiez sa prouvidence ! Maintenant, la veuve fera des courses et les *bambini* les cire-bottes.

— Pauvres gens ! et dire qu'il serait si facile d'être tous heureux ! N'est-ce pas vrai que si ceux qui ont de trop le donnaient, tout le monde aurait assez ? Dans une famille, tous se portent secours, tous ont à cœur le bien-être et l'honneur les uns des autres. Pourquoi cela dans la famille seulement et non dans la société ? C'est alors qu'on ne verrait plus de pauvres !

— Eh ! Saint-Niais ! non est possible ! ce serait *troppo bello ! Poi* celui qui veut *travalia* vit toujours, le travail est la famille *del povero !*

— Oui, le travail sauve de la misère... s'il est payé ! mais les enfants ? les faibles ? les estropiés ? la veuve et les orphelins, n'est-ce pas notre sang, notre chair ? qui donc aurait le front de les voir mourir de faim sans rien leur donner. Et cepen-

(1) Ce personnage parle un langage mi-provençal, mi-italien. En conservant certaines tournures, je me suis essayé à rendre aussi fidèlement que possible le pittoresque du texte.

lou proupríetàri lei metra à la pouarto ; la fremo, s'es tròu feblo pèr travaia, anara mandica ; e lei nistoun bessai anaran voula !

— Que fare ! e sèmpre esta ansin ! noun si pode chanja la roda della terra !

— Es pas uno resoun s'es esta toujour ansin pèr que siegue de-longo ansin ! La soucieta es coume uno famiho : quand n'a v'un que toumbo dins lou malan, la famiho n'en pouarto vergougno ; quand l'a de malerous e de crèbo-fam, la soucieta n'en dèu pourta la ounto ! E pau à cha pau que de maladicien s'acampon !

En parlant, Niflo s'escaufavo, sei pichouns uei poutinous trelusissien ; e leis àutrei bàbi s'aprouchavon, estouna, pèr miés ausi.

— E vero ! e vero que e ouna grand'pieta ! la qouantita de pòvero que si vede.

— Ah ! se va voulian tóuti ! se va voulian bèn ! lou malan de la terro s'esvalirié coumo un fum !

— Segouramente ! l'auria qoualque cosa da fare !

Arriba sus lou quèi, touto uno piéunaio s'èro messo à segui. E cadun redevengu silencious leissavo ana sei pensado à l'asard deis uei. Eron avugla de la reflamour dóu quèi taca de negre de vòuto en vòuto pèr lei tis que de pescadou asseta 'u sòu petassavon. Ero l'ouro deserto dóu cagnard. Si visié just de ràrei quècon entaula souto la tèndo dei guingueto, e de porteiris agrouado à l'oumbro estrecho dei carretoun. Pueí, acoumencè la farandoulo dei velo emé l'archipoué dei mat e dei gros batèu mascara de carboun espandissènt soun negre de sujo sus tout un cantoun dóu quèi, fènt parèisse pus esbarlugant lou founs pòussous e lumenous, mounte, au mitan dóu chapelet deis oustau, si destrìo la Coumuno ; e, alin, alin, leis Augustin barrant la visto emé sa grando facho blancasso.

Niflo, reniflant seloun un ti que lou quitavo jamai, fissavo lou sòu e brandouiavo sei bras em'un èr pensatiéu. Lou vièi, despuei uno passado, lou desfiguravo em'interès, semblant ramòumia quaucarèn, e li faguè :

— Que mestié fès ? Courdounié, crési.

E coumo Niflo respoundié pas, repetè sa questien, lou toucant dóu bras.

— O, courdounié, respoundè Niflo si derevihant, courdounié, petàssi lou vièi ; lei gènt dóu Radèu mi fan travaia ; puei, un pau de nòu que fau pèr lei magasin, l'a just pèr pas mouri de fam. Mai, perqué si plagne ? la vido es tant pau de cavo !

— Vi demàndi acò, perqué pènsi à-n-ouna cosa que si potrebbe fare : Io sono pittore, e, si voulias, vi preposarò ouna cosa.

— Qu'es ? diga-vo.

— Eh bé ! auriéu bisogno, pèr mi magasino, d'alcouna persona pèr gouardare, pèr rispóndere alla pratica qouando viene, e, jioustamente, si vi piacheva, metrias voueste vihadou à-n-oun cantoune del mi magasino, e traballerias aqui.

— Bèn voulountié ! mai, pèr ma pratico à iéu, depènde de mounte sias ; puei, l'a tambèn autro cavo : que li gagnariéu ? faudrié pas toujour que gardèssi moun chambroun dóu Radèu ? Viéu pas leis avantàgi que l'aurié.

dant, le propriétaire les mettra à la porte ; la femme, si elle est trop faible pour travailler, ira mendier ; et les petits, peut-être, iront voler !

— *Che fare!* il en a *sempre* été ainsi, *non*, l'on ne peut changer la roue *della terra* !

— Ce n'est pas une raison s'il en a toujours été ainsi pour qu'il en soit toujours ainsi ! La société est comme une famille : lorsque l'un tombe dans le mal, la famille en porte vergogne ; quand il y a des malheureux et des morts de faim, la société doit en porter la honte, et petit à petit, que de malédictions s'amassent !

En parlant, Nifle s'échauffait, ses petits yeux chassieux luisaient. Les autres Italiens s'approchaient, étonnés, pour mieux entendre.

— *E vero ! e vero* que c'est *ouna* grand *pieta* la *qouantita* de *pôvero qué si* voit !

— Ah ! si nous le voulions tous ! si nous le voulions bien ! le malheur de la terre s'évanouirait comme une fumée !

— *Assourément*, il y aurait quelque *cosa da fare!*

Arrivés sur le quai, toute une marmaille s'était mise à les suivre. Et chacun laissait aller ses pensées au hasard des yeux. Le resplendissement du quai les aveuglait. De loin en loin, les filets que des pêcheurs rapetassaient, faisaient de grandes taches noires. C'était l'heure déserte du cagnard. L'on voyait de rares lazaroni attablés sous la tente des guinguettes, et des *porteiris* (1) accroupies à l'ombre étroite des charretons. Puis, commença la farandole des voiles avec l'enchevêtrement des mâts. De gros bateaux machurés de charbon épandaient leur noir de suie sur tout un coin du quai, faisant paraître plus éblouissant le fond de poussière lumineuse sur lequel se détache la Commune parmi le chapelet des maisons, et là-bas, là-bas, les Augustins bornant la vue avec leur grande façade blanchâtre.

Nifle, en reniflant suivant un tic qui ne le quittait jamais, tenait les yeux fixés au sol et balançait ses bras d'un air pensif. Le vieux, depuis un instant, le dévisageait avec intérêt, semblant ruminer quelque chose. Il lui dit :

— Quel métier faites-vous ? cordonnier, je crois ?

Et comme Nifle ne répondait pas, il répéta sa question en lui touchant le bras.

— Oui, cordonnier, répondit Nifle semblant se reveiller, cordonnier ; je raccommode le vieux. Les gens du Radeau me font travailler ; puis, un peu de neuf que je fasse pour les magasins, il y a juste pour ne pas mourir de faim. Mais, pourquoi se plaindre ? la vie est si peu de chose !

— Je vous demande cela, parce que je pense à *ouna cosa che si potrebbe fare* : *Io, sono pittore*, et, si vous vouliez, je *vi preposarò ouna cosa*.

— Qu'est-ce, dites ?

— Eh bé ! j'aurais *bisogno*, pour *mi magasino*, *d'alcouna persona per gardare*, *per rispondere alla pratica quando viene*, et, *gioustamente*, si *vi piaceva*, vous mettriez votre établi à-*n-oun cantoune del mi magasino*, et vous *traballeriez* là.

— Bien volontiers ! mais pour ma pratique à moi, cela dépend d'où vous êtes ; puis, il y a également une autre chose : qu'y gagnerais-je ? ne me faudrait-il pas toujours garder ma chambre du Radeau ? Je ne vois pas les avantages qu'il y aurait.

(1) *Porteiris.* — Femmes faisant métier de porteuses. Italiennes la plupart, on les voit par groupes sur le port ou au coin de certaines rues, chacune portant une corbeille.

— Momènto ! Sambucco ! que vi digui ! E noun soulamente voueste vihadou, ma voueste lié tambèn, perqué sopra il magasino l'a ouna souspenta que poudrias colgare. Io ho ouna camereta sota la téulissa Poi, mi magasino noun é molto lougno del Radèu, sono àlla vìa della Moura.

E coumo èron arriba au nivèu de la plaço Gelu, apoundè :

— Eh té ! Chi sone, venete, qu'abiamo proun segui lo morte.

— Pàurei gènt ! souspirè encaro un còup Niflo, e s'aluenchèron de l'entarramen.

Coumo metien lou pèd sus la plaço, lou vièi pintre seguè arresta dins un mouloun de marin pèr un gros boufi eis uei bourda d'anchoio, e qu'avié de pichouns anèu eis auriho coumo lei piemountés. Lei man au boussoun, avié l'èr de fa l'empèri.

Entandóumens, ùnei cinq o sièis malapia asseta sus lou rebord dóu valat si levèron. Sènso camié, mouestravon seis ouesse cafi de bèrbi ; sei braio ouliado, traucado coumo de grasiho, fasien lume de crasso, e, verinous, s'espesouliant, em'aquelo fausso grimaço umblo dei mandigot, s'aflatèron de Niflo, l'entourèron lou prenènt pèr la vèsto, pèr lei braio, li toucant lei man. Tóuti parlavon en meme tèms.

— Meis ami, li disié Niflo, esperas encaro un pau : siéu à sec, vous pouédi rèn douna... Quant à tu, Tirasso, que siés pu fouart, ai parla au gros Roubaud, e se voués li faire soun Sant-Miquèu poudras gagna quàuquei sòu... Tè ! Panisso, coumo va ? l'a long-tèms que ti vien plus ei fregi, e tu, Bedoulo, siés countènt ? Va lou coumèrci dei bout ?... Que voulès ! sieguen gaujous, e basto ! leis aucèu trovon bèn sa pitado !

— Mounsu Niflo ! venite ?...

Lou vièi pintre desbarassa de soun gros boufi, poujavo dins la foulo de Napoulitan abougna sus la placeto. Niflo, leissant sei pàurei rascous, fasié la serp darnié lou pintre. Coumo rasavon la fouont de Gelu, d'uno chuermo de Serbo agroua sus lou bord dóu bassin, un grand bougre, la facho brounsado, coueifa dóu fez, em' uno espèci de tartan autour dóu couele, si dreissè coumo sus d'un ressort e, d'uno voues sournarudo, li creidè :

— Ah, Nif ! Nif ! toi bon ! bon pour pauvre ! toi sauvé moi !

— Sambucco ! l'ami ! s'esclafè lou pintre, siete lou padre della poveriha dounque, e vi... En brandant la tèsto fenissè la fraso en éu-meme, tout en si toucant lou front e virant la man em' un èr de si dire : — Es màtou !

Coumo anavon rintra dins la carriero de l'Amouro, uno estroupiaduro de mouloun d'ouesse en dous double, tenènt tout lou mitan de la Coutelarié, racavo uno cansoun e guinchavo d'un uei soulamen, estènt que l'autre èro tapa d'un tassèu negre. Uno plago mau abreguido li coupavo la fàci, d'un tau gàubi qu'èro vertadieramen impoussible de lou desvisaja. E Niflo, en brassejant, li venguè parla coumo à-n-uno vièio counoueissènci. Lou pintre, fènt la grimaço, passè sus lou trepadou e countuniè de camina en si revirant de tèms en tèms. Niflo, emé lou mandigot, seguissien plan-plan au mitan de la carriero.

— *Momento* ! Saint-Niais ! que je vous dise ! C'est non *soulamente* votre établi, mais votre lit également, parce que *sopra il magasino*, il y a *ouna souspenta* où vous pourriez *colgare*. *Io*, j'ai *ouna camereta* sous la toiture. *Poi*, *mi magasino non e molto* loin du Radeau : *Sono alla via della mura*.

Et, comme ils étaient arrivés au niveau de la place Gelu, il ajouta :

— Eh té ! *Chi sono ! venite*, *c'habiamo* assez suivi *lo morte*.

— Pauvres gens ! soupira encore une fois Nifle, et ils s'éloignèrent de l'enterrement.

Comme ils mettaient le pied sur la place, le vieux peintre fut arrêté dans un groupe de marins par un être ventru, aux yeux bordés d'anchois. Celui-ci portait de petits anneaux aux oreilles comme en ont les Piémontais. Les mains au gilet, il se donnait un air d'importance.

Pendant ce temps, quelque cinq ou six misérables assis sur le rebord du ruisseau se levèrent. Sans chemises, ils montraient leurs os pleins de dartres ; leurs braies graisseuses, trouées comme des passoires, reluisaient de crasse ; et, venimeux, s'épouillant, avec cette fausse grimace humble des mendiants, ils s'approchèrent de Nifle, ils l'entourèrent, le prenant par la veste, par les pantalons, lui touchant les mains. Tous parlaient en même temps.

— Mes amis, leur disait Nifle, attendez encore un peu : je suis à sec, je ne puis rien vous donner..... Quant à toi, Tirasse, qui es le plus fort, j'ai parlé au gros Roubaud, et si tu veux lui faire son déménagement, tu pourras gagner quelques sous... Tiens ! Panisse, comment vas-tu ? il y a longtemps que l'on ne te voit plus aux *Frégi* (1). Et toi, Bédoule, es-tu content ? Ça va-t-il, le commerce des bouts de cigare ?... Que voulez-vous ! soyons joyeux, et baste ! les oiseaux trouvent bien leur becquée.

— *Moussiou Niflo*, *venite* ?

Le vieux peintre, débarrassé de son gros poussif, naviguait dans la foule de Napolitains entassés sur la placette. Nifle, laissant ses pauvres galeux, faisait la couleuvre derrière le peintre. Comme ils rasaient la fontaine Gelu, d'une troupe de Serbes accroupis sur le bord du bassin, un grand bougre, la face bronzée, coiffé du fez, avec une sorte de tartan autour du cou, se dressa comme mû par un ressort, et d'une voix caverneuse :

— Ah Nif ! Nif ! toi bon, bon pour pauvres ! toi sauvé moi !

— Saint-Niais ! l'ami ! s'esclafa le peintre, vous êtes *lo padre* de la *poveriba*, *dounque*, et *vi*... Et, balançant la tête, il finit la phrase en lui-même, tout en se touchant le front et tournant la main avec un air de se dire : — Il est fou !

Comme ils allaient entrer dans la rue de la Mûre, un monstre, une sorte de cul-de-jatte plié sur lui-même et occupant tout le milieu de la rue Coutellerie, vomissait une chanson. Il guignait d'un œil seulement, l'autre étant couvert d'un emplâtre noir. Une plaie mal fermée lui coupait la face, de telle sorte qu'il était vraiment impossible de le dévisager. Et Nifle, en gesticulant, lui vint parler comme à une vieille connaissance. Le peintre, faisant la grimace, passa sur le trottoir et continua de cheminer en se retournant de temps en temps. Nifle et le mandigot suivaient lentement au milieu de la rue.

(1) *Frégi*. — Lieu où se tiennent les chiffonniers, le marché aux hardes.

Èron arriba. Lou pintre, duerbènt la pouarto vitrado :

— Ecco ! faguè à Niflo, que venié d'intra en leissant soun estroupia sus lou bord dóu valat, — ecco! non sarete male nel cantoune ! La baia de cerouso la metremmo qui ; qouella potassa qu'embarrassa, nel fondo del magasino ; poi, oun còup d'escouba... e viva ! vi piache ?

— Segur ! pèr travaia, sariéu miés que dins moun chambroun tristas mounte vèn de jour que d'uno gorjo de loup... mai... pèr coucha ?

— Qoui sopra, da sou !

E lou vièi mountè à-n-uno escalo asclado dounant sus d'uno espèci de souto-pento que l'avié just pèr si teni escagassa ; un uei de buou prenènt jour dins uno cour li dounavo uno brigo d'èr. Aquelo souto-pento èro cafido d'avarié, de vièi barriéu, de pot de coulour, d'estrasso, de ravan, de tuièu de poualo, d'engien de touto merço ; à cade pas falié escarta quaucarèn e si teni contro la muraio.

— Touta aquela bordiha va chabirai, fasié lou vièi, non sarete male, que vi dico ! ecco lo lié contra la finestra, con doue cadiera sembrara la camera del re !.. Eh ! que diche ? vi piache ?

Niflo respoundié pas, reflechissènt 'mé 'n èr de sourrire à-n-uno idèio, e tout d'un còup, parlant bruscamen :

— Va ! pòu ana ! va bèn ! mai ai emé iéu uno orfanello, uno fiheto qu'ai adóuta : pourrié coucha eicito ; iéu, en bas, m'arranjarai toujour, qu'ai l'abitudo de douarmi sus d'un vièi sofa ; un sofa vous embarrassara pas tròu. Acò, mi sèmblo, pòu ana !

— Sambucco ! s'escridè lou pintre, estouna : ouna fiheta ! ouna fiheta !.. oun sofa nel magasino ! non si pode ! non si pode !

— Alor, tant pis ! es coumo s'avian rèn di, e m'entouàrni au Radèu.

— Momento !... ma !

E lou pintre restavo entantouaro marmoutiant à voues basso : — E molto difficile trovare alcouno pèr gouardare, e n'ho bisogno !

Puei, plus aut :

— Ma ! ouna fiheta... é jiovineta ?

— Trege an. Es à la pichouno obro ; es bravo e de segur geinarié pas... tant pis ! m'en vau !

E Niflo empegnè la pouarto.

— Momento ! Ascoltate !.. Si... Ouna idea ! si colgavias dins ouna camereta soto i tetti ? la fiheta colgarié soulla souta-penta, non aouria paour ?

— Sai ! veiren ! respouendè Niflo redevengu sourrisènt à-n-aquel arrenjamen.

— Dounque, domani ?.. E viva ! andara bene ! En travaliant vedrete passare lo mounde... e viva ! Què cosa è la vida ?

— Uno longo esprovo. A deman.

E Niflo remountè la carriero de l'Amouro tout en charrant emé soun estroupia.

Ils étaient arrivés. Le peintre, ouvrant la porte vitrée :

— *Ecco* ! fit-il à Nifle qui venait d'entrer en laissant son estropié sur le bord du ruisseau, *ecco ! non sarete male nel cantoune !* la baille *da cerousa* nous la *metremmo là, qouella potassa qu'embarassa, nel* fond *del magasino ; poi, oun* coup de balai, *e viva ! vi piace ?*

— Sûr ! pour travailler, je serais mieux que dans mon bouge triste, où il ne vient de jour que par une gorge-de-loup... mais, pour coucher ?

— *Qui sopra ! da sou !*

Et le vieux monta à une échelle cassée donnant sur une sorte de soupente où il y avait à peine la place pour se tenir à croppetons ; un œil-de-bœuf prenant jour dans une cour y donnait un peu d'air. Cette soupente était bondée de choses avariées, de vieux tonneaux, de pots de couleur, de chiffons, de rebuts, de tuyaux de poêle, d'ustensiles de toute sorte ; à chaque pas il fallait écarter quelque chose et se tenir contre la muraille.

— Toute cette *balayoure*, je m'en débarrasserai, faisait le vieux, *non sarete male* que *vi dico ! ecco !* le *letto* contre la fenêtre, *con doué* chaises *sembrara la camera del re !* Eh ! *che dice ? vi piace ?*

Nifle ne répondait pas, réfléchissant avec un air de sourire à une idée, et tout à coup, parlant brusquement :

— Va ! Ça peut aller ! Ça va bien ! mais j'ai avec moi une orpheline, une fillette que j'ai adoptée : elle pourrait coucher ici ; moi, en bas, je m'arrangerai toujours, car j'ai l'habitude de dormir sur un vieux sopha. Un sopha ne vous embarrassera pas trop. Ça peut aller, il me semble...

— Saint-Niais ! s'écria le peintre étonné, *ouna fiheta ! ouna fiheta ! oun sofa nel fondo del magasino !* non si peut ! non si peut !

— Alors, tant pis ! c'est comme si nous n'avions rien dit et je m'entourne au Radeau.

— *Momento !... ma !*

Et le peintre restait perplexe, marmonnant à voix basse :

— *E molto difficile trovare quelqu'oun pèr gardare, e n'ho bisogno !*

Puis, plus haut :

— *Ma ! ouna fiheta !... e giovinetta ?*

— Treize ans. Elle est à la petite œuvre. Elle est bien brave et, pour sûr, elle ne gênerait pas. . Tant pis ! je m'en vais !

Et Nifle prit la porte.

Momento ! Ascoltate !... Si... *ouna idea !* si vous couchiez dans ma *camereta sotto i tetti* ? la *fiheta* coucherait *sour* la *souta penta,* non aurait pas *paour* ?

— Je ne sais pas ! nous verrons ! répondit Nifle redevenu souriant à cet arrangement.

— *Dounque domani ?... e viva ! andara bene !* En travaillant, *vi* verrez passer *lo* monde. *E viva ! che cosa è la vita ?*

— Une longue épreuve ! A demain.

Et Nifle remonta la rue de la Mûre tout en causant avec son cul-de-jatte.

II

D'uno fusto ourdinàri, plega en dous double pèr lou travai, palot, maigre, lei chivu long, semblavo un ce-homo ; l'aurias di au quicha de la clau, aquéu paure Niflo ! Semblavo uno oumbro, e soun andare laugié lou rendié enca mai fantaumejant. Pamens, uno vigour estràngi si sentié dins éu ; nervihous finqu'à la vióulènci, èro ço qu'apèlon un embala. Seis uei brida, pichounet, de longo poutinous, beluguejavon febrousamen, boulegoun e souspichous dins sa fàci palo, estraourdinaramen espressivo : fàci d'ilumina, au front aut e loungaru.

Estràngi mescladisso d'ideau e de trivialita, sei labro boufido li fasien uno bouco de negre ei cantoun bavous pèr l'abitudo de la chico ; sa barbo raro e redo rendié sa pèu coumo s'avié 'gu de bèrbi ; e reniflant de-longo, soun nas vióulastre coumplissié un ensèmble maucourous mentissènt emé lou daut de la tèsto pantaiaire ei ligno regulàri. Entre leis usso, un ple drech, energique, endicavo la tensien de pensado, la voulounta dóuminant la sensualita dei bouco e la tristesso desavianto estampado sus touto sa facho.

Destounavo au mitan de la pauriho mau-grat soun gàubi rascous. Avié rèn dei vìci de la misèri : buvié que d'aigo e si tenié propre. Sei vièsti poudien èstre en pedriho, sei groulo abenado finqu'à la couardo, sei camié tóuteis estrassado, li vesias pas manco uno bougneto ; sei man, dóumaci lei berugo dóu mestié, èron de-longo netejado. Avié lei det de fremo, loungaru, marcant uno óurigino destingado.

Mistique e superticious, d'uno estraourdinàri bounta s'espandissènt en tout e pèr tout, èro marca pèr èstre malurous sa longo vidasso. Uno espèci de fatalita semblavo lou segui, e va cresié, e va disié.

De malur de touto sorto l'avien aclapa : encaro enfant, just sourti de l'escolo, s'èro atrouba soulet à la gràci de Diéu, emé sa maire enfiermo. Sa pauro maire, que poudié pas branda dóu lié, aguènt quasimen plus de vivènt que la tèsto ! D'annado e d'annado s'èron escoulado ansin à-n-un cinquième estànci, souto lei téule : uno longo agounié !

E pamens, quouro li pensavo, èro em'un souveni pougnènt de douçour e de malancounié.

Quàuquei jour avans de mouri, soun paire, qu'èro sabounié, emé la prouteicien de soun patroun, l'avié fa intra dins un burèu pèr faire lei cousso. Soun brave paire ! mouart tant tristamen d'un còup de coutèu qu'un piemountés li avié douna !

Sei souvenènço èron bèn un pau neblado, si remembravo pas tròu coumo fasien pèr viéure : li semblavo vaigamen que duvien si sousteni emé de secous que li mandavon. Alouro, estènt qu'au burèu li voulien quàsi plus rèn douna, èro intra encò d'un courdounié, un brave goi cantant de l'aubo à la nué — risié rèn que de li pensa. Aquito, siegue lèu au courènt dóu travai e capable de gagna quàuquei sòu.

II

D'une taille ordinaire, plié en deux par le travail, pâlot, maigre, les cheveux longs, il semblait un Ecce-homo ; on l'aurait dit à l'agonie, ce pauvre Nifle ! Sa démarche légère, telle une ombre, le rendait encore plus fantomatique. Cependant une vigueur étrange se sentait en lui : nerveux jusqu'à la violence, il était ce qu'on appelle un emballé. Ses yeux bridés, petits, continuellement chassieux, remueurs et inquiets, étincelaient de fièvre dans sa face pâle extraordinairement expressive, face d'illuminé au front allongé en ogive.

Mélange curieux d'idéal et de trivialité : ses lèvres tuméfiées lui faisaient une bouche de nègre aux coins baveux par l'habitude de la chique, sa barbe clairsemée et raide rendait sa peau lépreuse, et, reniflant continuellement, son nez violacé achevait un ensemble répugnant, tout en contraste avec le haut de la tête rêveur, aux lignes régulières. Entre les sourcils, un pli droit, énergique, indiquait la tension des pensées, la volonté dominant la sensualité des lèvres et la tristesse décevante épandue sur toute sa face.

Malgré ses allures, sans aucun des vices de la misère, il détonait au milieu de la pauvraille. Il ne buvait que de l'eau et se tenait propre. Ses vêtements pouvaient être en lambeaux, ses savates éculées jusqu'à la corde, ses chemises toutes déchirées, on ne lui voyait la moindre tache de graisse. Ses mains pleines de durillons étaient toujours lavées. Il avait des doigts de femme, allongés en fuseau, indice de nature patricienne.

Mystique et superstitieux, bon d'une extraordinaire bonté s'épandant en tout et pour tout, il était destiné à être malheureux sa vie durant. Une sorte de fatalité semblait le suivre, il le croyait et le disait.

Des malheurs de toute sorte l'avaient accablé. Encore enfant, à peine sorti de l'école, il s'était trouvé seul, à la grâce de Dieu, avec une mère infirme. Sa pauvre mère alitée, qui ne pouvait remuer, n'ayant presque plus de vivant que la tête ! Des années et des années s'étaient écoulées ainsi, à un cinquième étage, sous les toits : une longue agonie !

Et cependant, il n'y pensait qu'avec un souvenir poignant de douceur et de mélancolie.

Quelques jours avant de mourir, son père — ouvrier des savonneries, — l'avait fait entrer en un bureau pour faire les courses. Son brave père ! mort si tristement sous le couteau d'un Piémontais !

Ses souvenances étaient bien un peu voilées ; il ne se rappelait pas trop comment ils faisaient pour vivre. Il lui semblait vaguement qu'ils devaient se soutenir avec des secours qu'on leur envoyait. Alors, comme au bureau on ne voulait presque plus rien lui donner, il était entré chez un cordonnier, un brave boiteux chantant de l'aube jusqu'à la nuit. — Il riait à son seul souvenir ! — Là, il fut vite au courant du travail et capable de gagner quelques sous.

Tout acò bèn luench e bèn nebla dins sa tèsto. Mai, ço que si rememouriavo lou miés, ço qu'avié fa marco dins soun esperit de pantaiaire, èron sei lituro, lei proumiéreis empressien meravihouso druvido sus lou mounde de l'ideau. Lou sero, après la journado, dins soun chambroun dóu cinquième estànci, souto la marrido clarta d'un calen, legissié à sa maire de libre que si fasié presta, legissié emé passien ; e, sa maire endourmido, legissié encaro quasimen touto la nué : èron lei Milo e uno Nué; èro Pau e Virginìo, lei libre doucinas de la biblioutèco roso. E vivié sei leituro, cresènt eis encantamen, ei fado, esperant trouba de talisman vo si faire envesible ; leis esperit, souto soun coumandamen, fasien sourgi de palais de diamant, devenié un nouvèl Aladin, de jardin de delìci li dansavon davans ; puci, en ligènt Pau e Virginìo, li arribavo de ploura sènso poudé fini la pajo ; lei libre d'enfant à sentimen tèndre, lei vièi libre de pris, touto la tiero li passè.

Sa naturo de pantaiaire creissié de mai en mai. Cade jour, s'enfounsavo dins sei ravarié ; e dóu tèms qu'au travai sei man machinalamen anavon, soun esperit bèn luen viajavo en de païs fantasti.

Sènso coulègo, sournaru, eima pamens de tóuti pèr sa douçour e soun èr malautiéu, passè ansin lou pus bèu tèms de soun eisistènci que si poudié rememouria. Tèms d'inchaiènci enfantoulido davans la misèri e lei brefounié de l'aveni.

La brefounié anfin venguè. Lou paure ! Sa maire mouarto, si revisié caminant vers lou çamentèri, éu, soun patroun e dous vesin, si plauchant dins lou fangas, en un long jour de plueio. E balalin ! e balalan ! Coumo tristo ! tristo e sènso fin èro estado la routo visto à travès sei lagremo ! Oh ! lou destacamen darnié ! lou balandran dóu cors roudelant dins lou trau ! lou cranihamen de la terro jitado à còup de palo ! — Aquélei quatre pàuri gènt, las, embruti de plueio, tèsto nuso, plourant de lou vèire ploura, l'avien derraba à sa doulour delièuranto. E poudié pas coumprendre coumo va que n'èro pas mouart! Coumo avié pouscu retourna en vilo tirassa pèr aquélei malurous ! Es tant pau de cavo la vido ! Coumo alor si sarié ana cabussa, de-segur, s'èro esta soulet !

Tout s'escroulavo, tout s'aprefoundissié... E, pougnènto, s'ensouvenié coumo s'èro esta d'aièr aquelo longo nué passado dins l'ataié mounte soun patroun, pèr picta, li avié mounta 'n lié, voulènt pas que dourmèsse dins lou chambroun de la mouarto. Qunto nué ! qunto nué d'angoueisso ! Poudènt pas plega l'uei, avié entre-dubert ùneis esvangile d'asard si tirassant sus d'uno estagiero ; e n'avié legi d'abord d'uno maniero destracho, leis uei nebla de lagremo, puei pus atentiéuvamen, puei emé passien, estrangié à touto idèio religiouso, s'estènt jamai demanda de mounte venié ni mounte anavo.

Lou misticisme de sa naturo soumihant dins éu se revihè subran : sieguè un esbléugissamen, uno revelacien, un baume ! Ansin, sei pensado sentimentalo creissudo dins la soulitudo, gardant en germe un mounde d'idèio, esperavon qu'aquelo souleiado pèr giscla tout d'un còup. E, supersticious coumo tóuti lei countemplaire, establissènt subran uno relacien entre la mouart de sa maire em'aquelo lituro embaumanto, cresié à-n-uno surnaturalo entervencien de la pauro armo.

Tout cela bien loin et bien brumeux dans sa tête. Mais, ce qu'il se remémorait le mieux, ce qui avait fait marque dans son esprit de rêveur, c'étaient ses lectures, les premières impressions merveilleuses ouvertes sur un monde idéal. Le soir, après la journée, dans son bouge du cinquième étage, sous la mauvaise clarté d'un *calen* (1), il lisait à sa mère des livres prêtés. Il lisait avec passion, et, sa mère endormie, il lisait encore presque toute la nuit. C'étaient les *Mille et une Nuits*, c'était *Paul et Virginie*, les livres fades de la « Bibliothèque rose ». Et il vivait ses lectures, croyant aux enchantements, aux fées, espérant trouver des talismans ou se rendre invisible. Les esprits, sous son commandement, faisaient surgir des palais de diamant ; il devenait un nouvel Aladin ; des jardins de délice passaient devant lui ; puis, en lisant *Paul et Virginie*, il lui arrivait de pleurer sans pouvoir finir la page. Les livres d'enfants à sentiments tendres, les vieux livres de prix, toute la collection y passa...

Sa nature de rêveur s'exaltait de plus en plus. Chaque jour s'écoulait en rêveries ; et tandis qu'au travail ses mains, machinalement, allaient, son esprit bien loin voyageait en de fantastiques pays.

Sombre, sans amis, aimé cependant de tous pour sa douceur et son air maladif, il passa ainsi le plus beau temps de son existence dont il pouvait se souvenir. Temps d'insouciance enfantine devant la misère et les tempêtes de l'avenir.

Elle vint enfin la tempête. Le malheureux ! Sa mère morte, il se revoyait cheminant vers le cimetière, lui, son patron et deux voisins, se crottant dans la boue en un long jour de pluie. *Et balalin ! et balalan !* comme triste, triste et sans fin, était la route, vue à travers ses larmes ! Oh ! le détachement dernier ! le cahotement du corps roulant dans le trou ! le crépitement de la terre jetée à pelletées ! Ces quatre pauvres gens, las, salis de pluie, tête nue, pleurant de le voir pleurer, l'avaient arraché à sa douleur délirante. Et il ne pouvait comprendre comment il n'en était pas mort ! comment il avait pu retourner en ville, traîné par ces miséreux ! C'est si peu de chose la vie ! Comme alors il serait allé se jeter à l'eau, pour sûr, s'il avait été seul !

Tout s'écroulait, tout s'anéantissait... Et, poignante, il se souvenait, comme si c'était d'hier, de cette longue nuit passée à l'atelier où son patron, par pitié, lui avait monté un lit, ne voulant pas qu'il dormît dans le bouge de la morte. Quelle nuit ! quelle nuit d'angoisse ! Ne pouvant plier l'œil, il avait entr'ouvert les évangiles qui traînaient par hasard sur une étagère, et il les avait lus, d'abord distraitement, les yeux voilés de larmes, puis plus attentivement, puis avec passion, étranger jusqu'alors à toute idée religieuse, ne s'étant jamais demandé d'où il venait ni où il allait.

Le mysticisme sommeillant de sa nature s'éveilla soudain. Ce fut un éblouissement, une révélation, un baume ! Ses pensées sentimentales accrues dans la solitude, gardant en germe un monde d'idées, n'attendaient que ce rayon pour jaillir tout d'un coup. Et, superstitieux comme tous les contemplatifs, établissant soudain une relation entre la mort de sa mère et cette lecture rassérénante, il croyait à une surnaturelle intervention de la pauvre âme.

(1) *Calen*. — Lampe à queue, lampe de forme antique dans la Provence du littoral.

Sa vido, chanjado subran, li foueitè lou sang e lou cervèu. Uno transfourmacien si fasié : la touero devenié parpaiolo.

S'èro estaca à soun patroun coumo à-n-un paire. Countuniavo de coucha dins lou magasin au mitan dei cuer, dins leis óudour de pego e de pasto rancido.

Entandóumens acabavo soun estrucien de bòumian à l'asard dei libre presta. De seis impressien, de seis óusservacien, de sei refleicien si fasié uno idèio de la vido touto particulàri, uno idèio simplo : es que falié viéure pèr leis autre, coucha l'egouïsme nous tremudant cadun en bèsti fero dre que leis interès soun en jué, finquo la persounalita li semblavo uno deco, uno restanco à l'espandimen de la verita. Duvié èstre unenco la persounalita umano. Visié coumo un inmense courènt de vido s'aprefoundissènt dins la matèri, e, si chapoutant, si tremudant en milié d'ourganisme ; puei, dins lou miràgi enganiéu dei formo, dins l'escuresino e l'espessour materialo, aquelo flamo sutilo de vido bouscant la verita à travès la sentido si leisso tant facilamen engana ! L'ome, luego de voulé rebasti dins lou chapoutàgi deis interès l'unita primitiéuvo de vido, valènt-à-dire lou bouenur de cadun fourma dóu bouenur deis autre, l'ome cercavo, à seis uei, que soun interès propre, sauvajamen luchant pèr acampa, acampa de mai en mai.

Aquélei pensado si tuertavon dins éu, souloumbrouso, pa'ncaro esclargido, mai prefoundamen sentido.

E si fasié eima de tóuti, si fasié meme trata de fada pèr sa voulounta au travai e soun desinteressamen. Respoundié de-longo ei galejado : — Diguen pas eis autre ço que voudrian pas que nous diguèsson.

D'aquéu tèms de fermentacien mouralo, que que sieguèsse prenié uno estràngi idealita. E revisié, coumo en estàsi, la fiho de soun patroun lou paure goi, — Fineto, que li disien — tant poulidouno ! sa voues tant dindanto ! soun andare tant lóugié que semblavo pas touca lou sòu ! Leis àngi, de-segur, duvien èstre coumo elo !

L'avié calignado tout lou tèms sènso auja rèn dire, crentous, tremouelant davans d'elo, finqu'au jour mounte uno peremounié l'avié raubado à la vido !

De-longo la mascarié sus d'éu ! De pertout mounte intravo l'avié de mouart vo de malaut ! just tres mes à peno après avé entarra sa pauro maire, vaqui Fineto que mouere, pecaire !

Lou paire qu'èro véuse, lou mesquin ! en viant parti sa fiho, viguè parti sa resoun que n'en restè fada. Niflo prenguè dounc la direicien de l'ataié, soustenènt lou vièi, l'assoulant, lou bressant coumo uno maire soun nistoun, li parlant de countùnio plan-planet, en sourrisènt, pèr carma sei foulié.

Menavo la barco emé sa bounta naturalo, tant bouon, que l'oustau n'èro au pihàgi e qu'aujavo pas faire de repròchi à seis oubrié. Mouralamen si tremudavo, devenènt de mai en mai pantaiaire tout en cercant de lituro seriouso. D'aquéu tèms coumençavo à si parla de soucialisme ; n'èro fouesso curious sènso pousqué si va faire esplica. Lei counversacien que n'avié emé sei vesin e seis oubrié li fasien que mai batre la barloco. Li semblavo qu'acò s'endevenié emé seis idèio simplasso de travài : — Lou travai dei man, coumprenié qu'acò — lou travai utile

Sa vie, changée d'un coup, lui fouetta le sang et le cerveau. Une transformation se faisait : la chenille devenait papillon.

Il s'était attaché à son patron comme à un père. Il continuait de coucher dans le magasin, au milieu des cuirs, dans les odeurs de poix et de colle rancie.

Ce pendant, il achevait son instruction de bohême au hasard des livres prêtés. De ses impressions, de ses observations, de ses réflexions, il se faisait une idée de la vie toute particulière, une idée simple : c'est qu'il fallait vivre pour les autres, chasser l'égoïsme nous transformant chacun en bête féroce dès que les intérêts sont en jeu ; la personnalité même lui semblait une tare, une digue à l'expansion de la vérité. Elle devait être Une, la personnalité humaine. Il voyait comme un immense courant de vie s'engloutir dans la matière, se morceler, se transformer en milliers d'organismes. Mais, dans le mirage trompeur des formes, à travers l'obscurité, l'épaisseur matérielle, cette flamme subtile de vie cherchant la vérité par les sens se laisse si facilement tromper ! L'homme, au lieu de vouloir rebâtir dans le morcellement des intérêts l'unité primitive de vie, c'est-à-dire le bonheur de chacun formé du bonheur des autres, l'homme ne cherchait, à ses yeux, que son intérêt propre, luttant sauvagement pour amasser, amasser de plus en plus...

Ces pensées se heurtaient en lui, obscures, sans logique, mais profondément senties.

Et il se faisait aimer de tous, il se faisait même traiter d'imbécile par sa volonté au travail et son désintéressement. Et toujours il répondait aux plaisanteries : — Ne disons pas aux autres ce que nous ne voudrions pas qu'ils nous disent.

En cette période de fermentation morale, quoi que ce fût prenait en lui une étrange idéalité : Il revoyait, comme en extase, la fille de son patron, le pauvre boiteux — Finette, comme on l'appelait — si gentillette ! sa voix si vibrante ! sa démarche si légère qu'elle ne semblait pas toucher le sol ! Les anges, assurément, devaient être comme elle !

Il l'avait courtisée tout le temps sans oser rien dire, craintif, tremblant, jusqu'au jour où une pneumonie l'avait arrachée à la vie !

Toujours le mauvais sort sur lui ! Partout où il entrait il y avait la mort ou la maladie ! Trois mois à peine après avoir enterré sa pauvre mère, voilà que Finette meurt, hélas !

Le père, pauvre veuf ! en voyant partir sa fille, vit partir sa raison : il devint idiot. Nifle prit donc la direction de l'atelier, soutenant le vieux, le consolant, le berçant comme une mère son enfant, lui parlant continuellement avec douceur, en souriant pour calmer ses folies.

Il menait la barque avec sa bonté naturelle, si bon que la maison en était au pillage et qu'il n'osait faire le moindre reproche à ses ouvriers. Moralement, il se transformait, devenait de plus en plus rêveur tout en cherchant des lectures sérieuses. On commençait alors à parler de socialisme. Il en était curieux sans pouvoir se faire expliquer ce que c'était. Les conversations qu'il en avait avec ses voisins et ses ouvriers ne le faisaient que mieux divaguer. Il lui semblait que cela s'accordait avec ses idées naïves sur le travail : le travail manuel, il ne comprenait que cela, le travail utile de tous pour tous. D'abord celui

de tóuti pèr tóuti. D'abord aquéu de la terro que douno lou pan, puei aquéu que viestisse e qu'aparo l'ome contro lei marrideta de la naturo. En fouero d'aquélei travai, lou restant es-ti pas que fantasié ? E la fourtuno, valènt-à-dire lou dre de rèn faire, li pareissié uno abouminacien, lou pan leva de la susour dóu paure, la voularié dei voularié.

Quand n'èro sus d'aquéu chapitre s'escaufavo. Aguènt fa de l'esvangile soun libre de predileicien, èro estràngi de l'ausi mescla à sei ravarié de reformo soucialo. Ansin, pèr la pago dóu travai, s'alassavo pas de repeta la parabolo deis óubrié de la vigno, e fasié teni tout soun ideau dins aquélei paraulo : — que degun duvié èstre pus grand que leis autre, que degun duvié dóumina sei fraire, que la naturo avié fa ni mèstre ni servitour.

Em' aquéleis idèio, cresènt leis autre coumo éu, metié tout en coumun à l'ataié e s'atroubavo voula coume dins un boues, entre de gènt si trufant d'éu sènso lou coumprendre, e lou paure goi richounant e plourouniant, de mai en mai fada.

Puei, uno nué — nuech ourriblo ! — soun péu si dreissavo rèn que de li pensa ! — tout flambè. Un fué qu'es pas de dire devourissè l'oustau, lou leissant éu, paure Niflo, nus e crus à la bello estello. Lou fué, prenènt tout d'un còup em' uno vióulènci feroujo, èro parti d'uno fabrico d'òli. D'un vira d'uei tout flambavo, leis oustau d'en fàci si carcinavon. Lei gènt, afoula, si sauvavon mita nus ; lei matalas, lei lié, tout passavo deis èstro. Se li visié coumo en plen jour. E lei poumpié avien bello à jita d'aigo : l'òli flamejant rajavo dins lei valat. Qunte escaufèstre ! lei fremo, lei fiho, leis enfant bramant à la desesperado ; lou gingoulamen dei flamo, lou petejamen dei belugo esparpaiado pèr lou vènt, la trounadisso dei téulisso s'aprefoundissènt. Sus d'un found de braso esbarlugant, qunte grouün de gènt negre brassejant ! E lou vièi, lou paure fouele richounejant dóu tèms que éu, Niflo, lou tirassavo luen dóu brasié que li rimavo la pèu. Puei, la ràbi de si batre contro lou fué, e l'ourrour de pensa ei pàurei mesquin s'estoufant vo si coueinant dins seis oustau.

Pèr lou cinquième còup venié de si sauva pèr miracle, aguènt assaja de rejougne uno pauro véuso que, d'un proumier estànci, li pouargissié uno enfant mita mouarto de pòu. Basto, lou fué aguènt cala uno passado, avié russi, en escalant la gourguiero, à rintra pèr l'èstro. La maire èro mouarto, ensucado souto d'un quer, e l'enfant semblavo fouelo. Niflo l'arrapè subran, que tout anavo s'escroula, e pataflòu d'encamba l'èstro e de sauta que n'èro tèms : la téulisso, em'un brut d'infèr, s'aclapavo.

Enterin, lou vièi goi, toujour richounant, s'entramblavo en de traveto carbounisado, e si desmountavo l'espalo.

A l'aubo, Niflo s'atroubavo encaro davans lou fué, emé soun ourfanello sus lei bras, à la gràci de Diéu, arroueina, sènso un pié pèr si croumpa de pan. Soun patroun, lou paure fada, venié d'èstre carreja à l'espitau. E que deveni ? La pichouno si crampounavo à-n-éu em'un èr tant desespera ! Que faire ? Urousamen, un de seis oubrié, arriba dre que l'encèndi si sachè en vilo, li óufriguè pèr recàti sa taulo e soun oustau.

de la terre qui donne le pain, puis celui qui revêt et protège l'homme contre les duretés de la nature. Hors de ces travaux, le reste n'est-il pas que fantaisie ? Et la fortune, ou le droit de ne rien faire, lui paraissait une abomination, le pain enlevé à la sueur du pauvre, la volerie des voleries !

Une fois sur ce chapitre, il s'échauffait. Ayant fait de l'Evangile son livre de prédilection, c'était étrange de l'entendre mêlé à ses rêveries de réforme sociale. Ainsi, pour la paie du travail, il ne se lassait pas de répéter la parabole des Ouvriers de la vigne ; et il faisait tenir tout son idéal dans ces paroles : — Que personne ne doit être plus grand que les autres, que personne ne doit dominer ses frères, que la nature n'a fait ni maîtres ni serviteurs.

Avec ses idées, croyant les autres semblables à lui, il mettait tout en commun à l'atelier ; et il se trouvait volé comme dans un bois, entre des gens se moquant de lui sans le comprendre, et le pauvre boiteux ricanant et pleurnichant, de plus en plus idiot.

Une nuit, enfin — nuit horrible ! — ses cheveux se dressaient rien que d'y penser ! tout flamba. Un feu terrible dévora la maison, le laissant, lui, pauvre Nifle, nu et seul à la belle étoile. Le feu prenant tout à coup avec une violence farouche, était parti d'une fabrique d'huile. En un clin d'œil tout flambait, les maisons d'en face se calcinaient. Les gens affolés se sauvaient à moitié nus. Les matelas, les lits, tout passait par les fenêtres. On y voyait comme en plein jour. Et les pompiers avaient beau jeter de l'eau, l'huile flamboyante coulait dans les ruisseaux. Quelle épouvante ! Les femmes, les filles, les enfants bramant à la désespérée ; le hurlement des flammes, le pétillement des étincelles éparpillées par le vent, le grondement des toitures s'écroulant. Sur un fond de braise éblouissant, quel grouillement de gens noirs gesticulants ! Et le vieux, le pauvre fou ricanant, tandis que lui, Nifle, le traînait loin du brasier qui lui brûlait la peau. Puis, la rage de se battre contre les flammes, et l'horreur de penser aux pauvres mesquins, étouffant ou cuisant dans leurs maisons...

Pour la cinquième fois il venait de se sauver par miracle, ayant essayé d'atteindre une pauvre veuve qui, d'un premier étage, lui tendait une enfant moitié morte de frayeur. Bast ! le feu s'étant calmé un instant, il avait réussi en échelant contre la gouttière à entrer par la fenêtre : La mère était morte, assommée sous une poutre, et l'enfant semblait folle. Nifle la prit soudain, car tout allait s'écrouler, et patatras ! d'enjamber la fenêtre et de sauter. Il était temps ! la toiture, avec un bruit d'enfer, s'écroulait.

Pendant ce temps, le vieux boiteux, toujours ricanant, se heurtait à des solives carbonisées, et se déboitait l'épaule.

A l'aube, Nifle se trouvait encore devant le feu, avec son orpheline sur les bras, à la grâce de Dieu, ruiné, sans un sou pour s'acheter du pain. Son patron, le pauvre idiot, venait d'être porté à l'hôpital. Et que devenir ? La petite enfant se cramponnait à lui d'un air si désespéré ! Que faire ? Heureusement, un de ses ouvriers arrivé dès que l'incendie fut connu en ville, lui offrit sa table et sa maison.

Despuei, vivié à la babala, travaiant coumo un foussat pèr eileva l'ourfanello que li disié papa. Avié louga au Radèu un pesaroun ; deis ecounoumìo acampado peniblamen, avié croumpa un ridèu d'endiano à grand papàrri pèr faire uno separacien entre soun lié e aquéu de la pichouno ; uno vièio malo li servissié de taulo e de gardaraubo tout à la fes ; de saco en pòutiho estendudo au sòu fasien descento de lié ; e, souto l'uei de buou, davans soun vihadou, travaiavo, travaiavo, lou couar plen de l'ourfanello bloundino e calignanto que li disié tant bèn papa.

Leis annado fugissien, aduant caduno emé lou meme trin de vido, la memo misèri desavianto. L'enfant s'èro facho grandeto ; lei sur, à la pichouno obro mounte aprenié un mestié, n'èron fouelo, tant èro braveto. Lei gènt de l'oustau leis eimavon. Pèr que que sieguèsse, Niflo si metié en dès-e-vué.

En travaiant coumo travaiavo, aurié bèn pouscu si soubra quàuquci sòu, mai, tròu bouon e d'uno carita anant à la foulié, tirassavo après éu uno bando d'espiha, uno chuermo bòrni de feniant la mau toujour lèsto à recubre. Dins la gusaio acò si disié. Cade jour, lou dissate subre-tout, leis escalié s'emplissien de paure mounde.

Uno legèndo coumençavo de si faire à soun entour, e, dins lou quartié de la plaço de Linche, quouro passavo, si lou moustravon dóu det en diant : — Ve ! Niflo, lou paire de la pauriho !

De jour en jour sa reputacien s'estendié, bèn tant que poudié plus faire un pas sènso èstre segui de quauque espóuti. Tóuti lei malerous de Bagatóuni lou couneissien e lei couneissié.

Acò fenissè meme pèr deveni tant fouart, que lei gènt de l'oustau si n'en plagnèron, bord qu'èro de-longo un mounto-davalo d'espiha que si poudié pas leissa uno pouarto duberto. Niflo, en sourrisènt, s'acountentavo d'aussa leis espalo en diant : — Sian pas mihou qu'éli, à sa plaço, bessai, qu saup ço que farian ! — Eimen-si, secouren-si, li a qu'acò pèr èstre urous !

Justamen, pèr acò, dins l'oustau virè mau pèr éu dóu moumen que secourissè aquéu paure bàbi qu'avié la coulerino : sieguè lou cóumou de l'abouminacien pèr lei lougatàri, si disié que soueinavo un veiroulous ; lou fugissien coumo la pèsto.

Se li poudié plus teni. Quand rintravo, quand sourtié, lei gènt si levavon davans d'éu. La marmaio, à forço de n'ausi parla dins seis oustau, avié feni pèr l'agarri en creidant tout de long dóu Radèu, quouro passavo : — Estremas-vous ! vaqui Niflo ! E, lou seguissènt de luen, bramavo : — A lou mau ! a lou mau ! garas-vous !

La prouprietàri, qu'avié un coumèrci de pasto à la Queissarié, esfraiado de ço qu'ausissié dire e de la revoulucien qu'acò li fasié dins l'oustau, li dounè coungié en li diant qu'avié besoun dóu pesaroun.

Lou jour meme, lou paure Jacoumin badaiavo sei darnié badau.

Tambèn, coumo lou couar li avié sauta à la prepousicien dóu vièi pintre ! Coume li sourrisié de si vèire estala dins aquéu magasin chimarra de coulour en brutìci ! e subre-tout leis ecounoumìo que si poudra faire !

A-n-aquélei pensado si sènte plus lóugié, camino em' un bouen sourrire vers

Depuis, il vivait au hasard, travaillant comme un forçat pour élever l'orpheline qui l'appelait papa. Il avait loué au Radeau une mansarde ; des économies amassées péniblement il avait acheté un rideau d'indienne à grands ramages pour faire une séparation entre son lit et celui de l'enfant ; une vieille malle lui servait de table et de garde-robe tout à la fois ; des sacs en guenille étendus sur le sol lui faisaient un tapis ; et, sous l'œil-de-bœuf, devant son établi, il travaillait, il travaillait, le cœur plein de l'orpheline blondine et caressante qui lui disait si bien papa.

Les années fuyaient, apportant chacune avec le même train de vie la même misère décevante. L'enfant était devenue grandette ; les sœurs, à la petite œuvre où elle apprenait un métier, en raffolaient tant elle était gentille. Les gens de la maison les aimaient. Pour qui que ce fût, Nifle se mettait en quatre.

En travaillant comme il travaillait, il aurait bien pu s'économiser quelques sous, mais, trop bon, et d'une charité allant à la folie, il traînait une bande de dépenaillés, une troupe louche de fainéants, la main toujours prête à recevoir. Dans la gueusaille cela se disait. Chaque jour, le samedi surtout, son escalier s'emplissait de pauvre monde.

Une légende commençait à se faire autour de lui, et dans le quartier de Lenche, lorsqu'il passait, on se le montrait du doigt en disant : — Voyez, Nifle, le père de la *pauvraille !*

De jour en jour sa réputation s'étendait, tellement qu'il ne pouvait faire un pas sans être suivi de quelque déguenillé. Tous les malheureux de *Bagatouni* le connaissaient et il les connaissait.

Cela finit même par devenir si fort que les gens de la maison s'en plaignirent : c'était continuellement une procession dans l'escalier, telle qu'on ne pouvait laisser une porte ouverte. Nifle, en souriant, se contentait de hausser les épaules et disait : — Nous ne sommes pas meilleurs qu'eux ; à leur place, qui sait ce que nous ferions ! Aimons-nous, secourons-nous, il n'est que cela pour être heureux !

Et cela tourna mal dans la maison dès l'instant qu'il secourût ce pauvre *bàbi* qui avait la cholérine. Ce fut le comble de l'abomination pour les locataires ; on disait qu'il soignait un véroleux, on le fuyait comme la peste.

C'était à n'y plus tenir ! Quand il rentrait, quand il sortait, les gens s'écartaient de lui. Les marmots, à force d'en entendre parler dans leurs maisons, finissaient par le poursuivre en criant tout le long du Radeau, lorsqu'il passait : — Cachez-vous ! voici Nifle ! — et, le suivant de loin bramaient : — Il a le mal ! il a le mal ! garez-vous !..

La propriétaire, qui avait un commerce de pâtes alimentaires à la Caisserie, effrayée de ce qu'elle entendait dire et de la révolution que cela faisait dans sa maison, lui donna congé, prétextant qu'elle avait besoin de la mansarde.

Le jour même, le pauvre Jacoumin râlait ses derniers râles.

Aussi, comme le cœur lui avait battu à la proposition du vieux peintre ! Comme il lui souriait de se voir installé dans ce magasin chamarré de couleurs en ordures ! et surtout les économies qu'il pourrait se faire !

A ces pensées il se sent plus léger, il s'achemine avec un bon sourire vers son Radeau

soun Radèu que li parèisse tant triste e mounte a passa tant de languitòri. E Fifi, si pènso, es Fifi que va èstre galoio, elo qu'eimavo tant si teni sus la pouarto dóu courradou ! li fau de distracien à-n-aquelo enfant ! Aquito, au mens, l'aurai de-longo souto leis uei e poudrai la surviha dins sei jué ! — Aurié embrassa tout lou mounde, si sentié desbarrassa d'un pes inorme.

La nué vèn, semblant mounta dei carriero en mascarant leis oustau, la bando loungarudo de ciele que si vist entre lei téulisso gardo encaro uno darniero clarta paloto. Es uno miech oumbro que si destingo plus rèn. Lei maire creidon seis enfant, lei journalié de retour dóu travai charron sus lou lintau, de matalot passon e repasson ; dins la cafourno dei magasinet, de pichoun calen s'atubon coumo de luèrni. Au cièle tambèn lou calen deis estello s'atubo, la nuech a tout souloumbra. E Niflo, dins leis escalié : — Fifi ! creido, fai-mi lume !

Febrous, intro en riant, l'embrasso e li fa :

— Devino ? — Qu'es, pa ? elo li respouende. — Devino ? li dis encaro, e apounde em'un nouvèu poutoun : — Sas ? deman s'enanan d'eici !

VALÈRI BERNARD.

(à suivre)



si triste et où il a passé tant d'ennuis. — Et Fifi, pense-t-il, c'est Fifi qui va être joyeuse ! elle qui aime tant se tenir sur la porte du corridor ! Il lui faut de la distraction à cette enfant ! Là, au moins, je l'aurai sous les yeux toujours et je pourrai la surveiller davantage dans ses jeux ! Il aurait embrassé tout le monde, il se sentait débarrassé d'un poids énorme.

La nuit vient, semblant monter des rues, en machurant les maisons ; la bande allongée du ciel qui paraît entre les toitures garde encore une dernière clarté falote. C'est un clair-obscur où l'on ne distingue plus rien. Les mères appellent leurs enfants, les journaliers de retour du travail causent sur le seuil, des matelots passent et repassent ; dans le fond des boutiques des petites lampes s'allument, tels des vers luisants. Au ciel également s'allume la lampe des étoiles. La nuit a tout assombri. Et Nifle dans l'escalier : — Fifi, crie-t-il, fais-moi lumière !

Fiévreux il entre en riant, il l'embrasse et lui dit : « Devine ? — Qu'est-ce, papa ? lui répond-elle. — Devine ? lui dit-il encore, et il ajoute avec un nouveau baiser : — Tu sais, demain nous nous en allons d'ici.

Valère BERNARD.

(à suivre)



Brinde à nòsti rèire

A moun counfraire en Felibrige, M. Aufrèd Chailan.

Iéu, m'agrado d'aussa moun vèire
A la glòri de nòsti rèire.

Quand chivalié courtés e troubaire en renoum,
Dins tout caire dóu mounde an enlusi toun noum,
O Prouvènço ! e qu'eici la divo pouësìo,
Coume en aquéu bèu tèms vèn mai teni sesiho,
Vers nòsti segne-grand resplendènt e beni,
Enauro-te, moun brinde, emé mi souveni !

A la glòri de nòsti rèire,
Iéu, m'agrado d'aussa moun vèire !

L'esprit d'uno nacioun gisclo de soun parla ;
Soulet trachis l'enfant que teto de bon la ;
Vèire li fiéu d'acord fai gau e recounforto,
Mai lou respèt di vièi tèn li famiho forto !
E felibre devot, sian, nautre, li gardian
De la lengo dóu brès, dóu culte dis ancian.

A la glòri de nòsti rèire,
Iéu, m'agrado d'aussa moun vèire !

La preiero à-n-un sant arribo enjusqu'à Diéu,
E s'encour à la mar l'aigo dóu pichot riéu ;
Tout s'ajoun, s'encadeno e lou sage destrìo
Dins l'amour dóu fougau l'amour de la patrìo ;
Tambèn vers lou trelus l'estrambord nous gandis,
Car nosto causo es santo e la Franço aplaudis !

Brinde à nos aïeux

A mon confrère en Félibrige, M. Alfred Chailan.

Il m'agrée élever mon verre
A la gloire de nos ancêtres !

Quand chevaliers courtois, troubadours en renom,
Au loin portaient ta langue et ton nom illustré,
O Provence ! et qu'ici la sainte poésie,
Comme en ce temps heureux vient tenir ses assises,
Vers nos aïeux bénis, nobles, resplendissants,
Elève-toi, mon toast, avec mes souvenirs.

A la gloire de nos ancêtres
Il m'agrée élever mon verre !

L'esprit d'une nation de son verbe jaillit ;
Seul sait grandir l'enfant qui tette de bon lait ;
Savoir d'accord les fils ranime l'espérance,
Mais le respect des chefs tient les familles fortes !
Et, félibres pieux, nous sommes les gardiens
Des chants de nos berceaux, du culte paternel.

A la gloire de nos ancêtres
Il m'agrée élever mon verre !

La prière qu'on fait aux Saints parvient à Dieu ;
A la mer vaste court l'eau du petit ruisseau ;
Tout se tient, tout s'enchaîne et le sage discerne
Dans l'amour du foyer l'amour de la patrie ;
Aussi vers la splendeur nous montons d'un élan,
Car sainte est notre cause et la France applaudit.

A la glòri de nòsti rèire,
Iéu, m'agrado d'aussa moun vèire !

L'art es lou Bèu mounta dins un celèste plan ;
L'artisto es l'amourous à si pèd barbelant ;
Lou pouèto es mié-diéu ; mai l'obro subre-bello
Es la vierge, es l'espouso, es la maire fidèlo ;
Es l'amour que pren rèn e que se douno tout,
Es lou tèmo sèns fin di paire troubadou !

Tóutis ensèn, aussen lou vèire
A la glòri de nòsti rèire !

Bèu e fièr chivalié, venès nous empura ;
Troubadou melicous, venès nous ispira,
Que, coume i tèms pagan, li pople, m'es vejaire,
D'aquesto ouro an besoun de nouvèu batejaire,
E que nautre fuguen li prèire vertudous
Qu'aduson à l'oustau lis enfant óublidous !

A la glòri de nòsti rèire
Tóutis ensèn, aussen lou vèire !

Anfos TAVAN.



A la gloire de nos ancêtres
Il m'agrée élever mon verre !

L'art est le Beau dans un plan céleste exalté ;
L'artiste est l'amoureux à ses pieds délirant ;
Le poète est un dieu, mais l'œuvre la plus belle
C'est la vierge, l'épouse et la mère sublime,
L'amour qui ne prend rien et se donne à jamais,
C'est le thème sans fin des aïeux troubadours !

Tous ensemble élevons le verre
A la gloire de nos ancêtres !

Beaux et fiers chevaliers, venez nous exalter ;
Venez nous inspirer, suaves troubadours,
Car, à cette heure, ainsi qu'aux temps païens, les peuples,
De baptiseurs nouveaux réclament la parole,
Et nous autres, soyons les prêtres empressés
Ramenant au bercail les enfants oublieux.

A la gloire de nos ancêtres,
Tous ensemble choquons le verre !

Alphonse TAVAN.



Les poètes, Mistral et le vers libre

(SUITE) (1)

Dans la grande mêlée pacificatrice où poètes et fantaisistes se livrèrent, il y a bien dix ans, de furieux assauts, une minuscule phalange de francs-tireurs — dont les *buccinades* faisaient illusion sur leur nombre — réussit à forcer l'attention : *école romane*, s'intitulait-elle architecturesquement, et l'on put croire un moment que, grâce à la vaillance de son chef Jean Moréas, parisien par élection, et grâce à l'impétuosité de Raymond de la Tailhède, agreste poète des rudes Pyrénées, la forme de Ronsard allait rajeunir de quelques siècles le vers français. Nous avons publié par ailleurs (*Figaro* de septembre 1896), l'opinion de M. Moréas ; la *Revue félibréenne* publiera aujourd'hui celle de son fougueux disciple, le toujours et très jeune

M. RAYMOND DE LA TAILHÈDE.

Monsieur et cher confrère,

Dans sa réponse à vos questions, M. Jean Moréas vous a expliqué bien nettement ses idées et je n'aurai rien à ajouter là-dessus, car, comme tous les disciples de M. Moréas, je me trouve, par la conséquence même de ma nature et de mes goûts en littérature, parfaitement d'accord avec lui. Mais, puisque vous me faites l'honneur de me consulter, je vous parlerai, si vous voulez, de l'Ecole romane plus spécialement ; et ce sera une sorte d'application des principes énoncés par M. Jean Moréas, mon maître. Parler de l'Ecole romane n'est certes point s'écarter du but de votre enquête, qui regarde l'avenir de la poésie en France. Vous vous souvenez de l'émoi causé par la publication du *Pèlerin passionné*. Tout le monde avait vu dans le succès retentissant de cet ouvrage une victoire du Symbolisme, et l'auteur lui-même partagea un instant cette illusion. Mais M. Moréas n'a pas tardé de s'apercevoir que l'initiative de son génie l'avait porté plus loin qu'il ne le pensait, et que si les plus anciens poèmes du *Pèlerin passionné* pouvaient être encore considérés comme émanant du Symbolisme, les plus récents étaient véritablement la condamnation irrévocable de cette esthétique. C'est alors que M. Moréas, se

(1) Voir la *Revue*, t. XIII, pages 1-16.

séparant ouvertement de ses anciens amis, institua l'Ecole romane. Je sais combien on a abusé de ce mot d'Ecole, je sais aussi qu'il fournira toujours aisément de quoi rire à quelques censeurs trop prompts à se déclarer. Nous pouvons pourtant affirmer que depuis que l'esprit des hommes s'exerce aux arts et aux lettres, ils se sont naturellement groupés en Ecoles. Sans chercher trop loin, nous avons dans notre poésie, depuis la Renaissance : l'Ecole de Marot, l'Ecole de Ronsard, celle de Malherbe, et plus tard le Romantisme avec le Parnassisme et le Symbolisme qui ne sont que des succédanés de cette Ecole. J'ai fait exprès de garder à part la plus véritable Ecole de bonne poésie, celle qui avait pour disciples La Fontaine, Boileau, Molière et Racine. Il faudrait être aveugle et incapable de concevoir une idée d'ensemble, pour ne pas reconnaître que ces grands écrivains ont professé les mêmes principes généraux et qu'ils ont combattu systématiquement les tendances de leurs prédécesseurs immédiats qu'ils jugeaient erronées. Ainsi donc, en art, comme, d'ailleurs, en philosophie et en tout le reste, il n'y a qu'Ecoles ; et quant à ceux qui se donnent le titre d'*individualistes*, ils ne prouvent rien, sinon peut-être la crainte qu'ils ont de ne pas être le *premier* de la leur.

Mais revenons à l'Ecole romane. Elle dit :

1° Que depuis la Renaissance la poésie française n'a donné d'ouvrages parfaits qu'autant qu'elle a respecté ses qualités de race et ses traditions gréco-latines ; et qu'à certains moments, comme sous Louis XIII, par exemple, et pendant le Romantisme et sa suite, ces traditions ayant été ou corrompues ou même abandonnées, plusieurs talents fort remarquables avortèrent. — 2° Que la langue française, ayant perdu progressivement de ses qualités, menace de se détruire ; qu'il est nécessaire d'y remédier et que seule l'étude constante, mais faite avec discernement, des belles œuvres du XVIe siècle, jointe à celle des chefs-d'œuvre du XVIIe et appuyée sur les modèles de l'antiquité, est capable de nous sauver de la barbarie.

Tels sont, en résumé, les principes de l'Ecole romane, et les écrivains qui la composent les ont déjà affirmés par l'exemple. Voyez la deuxième édition remaniée du *Pèlerin passionné* et l'*Eriphyle*, de M. Jean Moréas, le *Premier livre pastoral*, de M. Maurice du Plessys, *le Bocage*, de M. Ernest Raynaud, le *Chemin de Paradis*, de M. Charles Maurras, et ajoutez-y quelques récentes dissertations de M. Hugues Rebell. Je puis vous dire, monsieur, que tous ces auteurs savent qu'ils sont encore bien loin de la perfection. Mais qu'on les lise sérieusement et de bonne foi, et l'on reconnaîtra quels avantages la langue et la poésie françaises peuvent

attendre d'eux. Certes, nombreuses et diverses sont les objections qu'on leur adresse, et j'eusse pu les mettre plus en jour en les réfutant, mais l'étendue de cette lettre ne me le permet pas. D'ailleurs, l'art classique eut à essuyer de tout temps les mêmes reproches, dans lesquels il n'est pas sans agrément de voir l'ignorance et le pédantisme se rencontrer sans cesse. Parmi ces reproches, il y en a qui regardent les louanges dont nous flattons nos amis ; je n'y répondrai qu'en détachant, puisque vous me demandez si gracieusement quelques vers inédits, un passage de ma nouvelle *Ode à Maurice du Plessys* :

Certes, ta main hardie a formé ta couronne,
Et Pinde, par ton œuvre, est sans ombre à moitié,
Mais sur tous les lauriers on aime ceux que donne,
Compagne de la joie, une douce amitié.

Du Plessys, aussi loin que la gloire te porte,
Si loin que du vulgaire aille aussi mon chemin,
Menteuses ne joueront les cordes d'autre sorte
Que je fais aujourd'hui selon le bruit thébain.

Telle aux nocturnes cieux la fortune est égale
Des enfants de Léda, race de Jupiter,
Dont fut l'affection, après l'heure fatale,
Tracée en double signe au-dessus de la mer.

Je m'aperçois, monsieur, que cette ode, tronquée de la sorte, perd tout intérêt, et je crains que, pour avoir voulu vous plaire, je ne fournisse de nouvelles armes à nos nombreux détracteurs. Ce sont d'abord les poètes symbolistes et autres soi-disant novateurs ; puis ceux du Parnasse et de la queue de cette école. Les uns et les autres louent bien Racine et La Fontaine, mais c'est beaucoup plus de la bouche que du cœur. Pour les critiques d'origine universitaire, je soupçonne, j'ai même lieu de croire que si nous leur causons tant de déplaisir, c'est qu'ils n'entendent plus le *classique*. Et puis, songez donc qu'ayant versé dans la littérature journalière, leur plus grande peur, c'est de passer pour des pédants un peu lourds. Aussi renouvellent-ils une certaine fable, bien connue, de La Fontaine ; et sans égaler en rien la désinvolture canine, ils perdent toutes les solides qualités de l'autre honnête animal, à qui vous me permettrez de les comparer, puisque le plus grand poète de l'antiquité n'a pas hésité de se servir d'une pareille comparaison à propos d'un de ses plus illustres héros.

Veuillez agréer, monsieur et cher confrère, l'expression de mes meilleurs sentiments.

Raymond de la TAILHÈDE.

Docteur MAX NORDAÜ

Triomphe des tables d'hôte, le commis-voyageur excelle à parler pour faire ingénument semblant de dire quelque chose ; si galopantes sont ses phrases, si infatigable sa voix, si catégorique son geste, qu'il est subi, écouté et, parfois, cru, alors même que ce qu'il dise se trouve être, par hasard, un fragment de vérité. Tel le cosmopolite polyglotte et polygraphe, amateur d'art et polymorphe, dont Paris, Vienne et Londres se disputent les plus curieux échantillons.

Loin de nous, certes, la banale pensée d'assimiler le très érudit et très aimable docteur Max Nordaü à un quelconque commis-voyageur, car c'est tout au plus si l'on pourrait dire, et en bonne part encore, qu'il voyage pour lui-même.

Cosmopolite et polyglotte, nul ne l'est davantage que l'auteur discuté de *Dégénérescence* ; comme tel, les salons et beaucoup d'ateliers ont accueilli le docteur Max Nordaü avec faveur ; malheureusement, sa polygraphie d'amateurisme, sa polymathie — quelque peu superficielle et trop spirituelle — lui aliénèrent nombre d'artistes et d'écrivains dont il parle avec une mordante légèreté et avec une connaissance un peu falotte, pour ce que trop souvent acquise simplement en des conversations parisiennes.

Cependant, l'excellent docteur — ès-arts, surtout — revient très volontiers, (et nous devons l'en féliciter) à des jugements plus équitables lorsque, par bonne fortune, il peut lui arriver la bonne fortune d'examiner *par lui-même* quelqu'une de ses victimes.

Or, voici ce que notre érudit confrère nous déclara, voici bientôt quatre ans :



— Je proclame Mistral non pas seulement un merveilleux poète, mais « le poète » par excellence. De ce qu'il prend une forme nouvelle, peu importe, puisqu'en lui est l'Idée et que l'Idée est tout... Il ne suffit pas, voyez-vous, que la poésie d'un peuple soit *poétique*, il la faut, avant tout, *lyrique*. Or, Mistral est nettement un lyrique et par là il est splendide ; à cause de cela même il est populaire, et n'est-ce pas là son meilleur titre de gloire ? D'autant plus qu'on retrouve en lui le traditionnel et scrupuleux aède qui, par sa parole ésotérique, distrait le peuple tout en enseignant les hypercivilisés. Enfin, il est *endogène* et national en ce qu'il a le génie de sa race ; car, de même que chaque peuple a son langage et ses coutumes, chaque peuple a ses vérités, ses émotions, sa musique et ses couleurs, et c'est pour cela que vous ne pouvez, en France, vous assimiler ou comprendre Bjornstjerne-Bjornson, Ibsen et l'art scandinave.

Quant au vers libre, Schiller, Gœthe en ont écrit... Pour moi, le vers libre est la dernière expression de la Beauté en littérature puisqu'il crée un *rythme personnel* et que, le poète se trouvant amené au « monisme », la forme ne se pourra séparer de l'idée, l'œuvre de l'artisan, et que l'âme et le corps du poème ne seront qu'un... Oui, je sais, la bataille est vive pour ou contre le vers libre, mais dans toute période d'activité intellectuelle il y a ce phénomène médical des deux *aphis* et des deux *thésis*, le haut et le bas en somme.

— Et quel est le haut ?

— Le vers libre de Molière.

— Que dites-vous, docteur, de ces jeunes écrivains d'avant-garde et de petites revues, de ceux que les gens polis appellent « bizarres » ?

— Ah ! évidemment, toute manifestation, à quelque ordre d'idées qu'elle appartienne, repose sur des bases solides — mais peut-être inconnues de l'expérimentateur ; — elles sont une psychologie indéniable, — mais peut-être indépendante du sujet et parfois maladive. — Et, de là, j'en infère que les décadents et symbolistes sont : 1° fumistes, 2° mauvais ; ils font de la régression et du procédé, — rien autre. Après Gabriel-Dante Rossetti, et surtout bien après Novalis, pour donner, par exemple, la sensation d'une tristesse, la forme d'une idée triste, ils enfilent à la queue leu-leu et sans lien des mots tristes ! Ne rappellent-ils point les fous qui associent mécaniquement leurs idées à des mots ? Et puis encore, c'est la folie de la peinture littéraire, de la musique architecturale, de la littérature musicale. Oh ! cette insanité de vouloir représenter les couleurs par des sons ! Mais cherchez alors une plus vraie musique, celle du temps, des saisons ; seulement il nous faudrait, spécialement, un sixième sens.

*
* *

Le docteur Max Nordaü est un fervent mélomane ; dès lors, il continue :

— La Musique, en vérité, est un art *à côté* donnant l'*affect* des états qu'il exprime, tandis que la parole n'en donne que le *concept*. Et le procédé de Wagner est tout entier dans le procédé poétique de l'assonance espagnole, trois cents fois répétée ; et c'est un tourbillon qui nous emporte, c'est cet alexandrin, au fond (et, fébrile, le docteur crayonne) :

— ◡ — ◡ — ◡ || — ◡ — ◡ — ◡

Eh ! bien non ! j'aime mieux Molière avec ceci (de nouveau, le crayon s'agite) :

— ◡◡ — ◡◡ — ◡◡ — ◡◡

* * *

La face très rouge parmi la barbe et les cheveux blancs, très fins et qui s'ébouriffent, le docteur reprend, comme pour se calmer :

— Un poète instrumentiste, Ludwig Tieck — que M. Anatole Baju pourrait bien ignorer — écrivait en 1810 : « L'amour doux pense en son, car les pensées sont par trop lointaines ; ce n'est que dans les sons, dans des sons, que l'amour aime à embellir tout ce qu'il désire. » N'est-ce pas en vérité, toute la formule de Verlaine ?... Enfin, si vous aimez *l'illusion*, vos modèles poétiques doivent être alors Chateaubriand, Baudelaire et Flaubert qui donnent en prose l'illusion, toute l'illusion, de la poésie..

* * *

Et le docteur exégète et cosmopolite termine cordialement cette conversation polymorphe par une exhortation :

— Gardez la rime ; la rime est une conquête ! Les Turcs et les Madgyars ne l'ont pas encore, ils ne possèdent que l'assonance, ceci, tenez (et toujours rapide, M. Max Nordaü écrit sur un bout de carton ces vers de *la mort de Buda*, du poète hongrois Jean Arany) :

Egy nap elég, Kettö-de bizonynyal három,
Hogy kint legyen a kard a messre határon ;
Körül a sromszédság valamennyi reszket :
Vajh, Kive a szörnyük mostan fegyverkeztek !

Oui, monsieur (conclut le docteur Max Nordaü), les Madgyars et les Turcs cherchent la rime, et vous, vous voulez l'abandonner l'ayant à peine trouvée !

En cette sorte de consultation — et non de plébiscite — nous ne nous sommes pas adressé aux seuls Parisiens ; aussi, avons-nous accueilli avec reconnaissance les lettres que tels poètes de province nous adressèrent, la plupart du temps, il le faut reconnaître, moins pour exalter le généreux et utile fédéralisme, que pour témoigner d'un respect bien sage, un peu timide et têtu envers nos grandes vedettes de la poésie parisienne. Telles quelles, ces lettres ont leur saveur, leur petit grain de bon sens et consoleront ainsi les farouches *arriéristes* des quelques concessions que la province est prête à faire envers quiconque *arriviste* qui saura s'imposer.

M. GEORGES GOURDON,

Rédacteur en chef des *Tablettes des deux Charentes* est, nous dit l'*Anthologie des poètes*, de Lemerre, un poète convaincu. Le titre de ses œuvres, *Les Villa-*

geoises et *Lè Sang de France*, explique suffisamment ses tendances et aussi ses admirations qui vont de Loti à de Bornier, en passant par Coppée, Hérédia, Sully-Prudhomme, Bourget et Theuriet.

Monsieur et cher confrère,

Voulez-vous me permettre d'apporter mon modeste suffrage à la grande consultation que vous avez ouverte sur le *vers libre et les poètes* ?

Pourquoi le vers libre ? Pour rajeunir la poésie ? Mais elle n'est pas, que je sache, plus vieillie qu'au temps d'Homère ; c'est l'éternelle Hébé ! Est-ce pour renouveler notre poétique ? Mais quand on a des idées, la forme actuelle suffit encore pour faire des chefs-d'œuvre. Après Victor Hugo on disait : « Le drame est mort ! » Et pourtant, la France entière a acclamé *La fille de Roland* et *Pour la Couronne*. Notre poétique est donc un instrument merveilleux pour tout vrai poète qui en connaît les ressources et sait en tirer parti. Est-ce que les *Trophées*, de M. de Hérédia, ne sont pas une rénovation, j'allais dire une révélation ?

Je ne m'oppose point au Symbolisme, à condition qu'il soit intelligible. Or, la plupart des rimeurs de la jeune école sont incompréhensibles ; et quand, par hasard, on perce les ténèbres des moins obscurs poèmes, qu'y trouve-t-on ? Rien. Le nègre me paraît beaucoup plus *clair* que telle pièce de M. Mallarmé, devant laquelle on persiste à se pâmer dans certains milieux. Quant aux disciples, la puérilité de leurs élucubrations dispense d'en tenir compte.

Les écrivains cosmopolites sont en train de disloquer notre belle langue française, si ferme et si lumineuse, et les décadents travaillent à corrompre notre poésie, en en faisant des rébus et du galimatias. Eh ! morbleu ! non, la poésie n'est pas une maladie, mais bien un don naturel (*nascuntur poetæ*) et je plains les pauvres diables qui se mettent l'esprit à la torture pour aligner des mots, avec ou sans rimes. Si la rime ne suffit point, elle est du moins constitutive du vers français, et comme André Theuriet me le disait un jour, c'en est, en quelque sorte, *la floraison*. Y renoncer, c'est se délivrer d'une entrave où suait Boileau, dont se jouait allègrement Banville ; mais c'est se priver aussi d'une ressource indispensable. Que Mistral se passe la fantaisie d'écrire un poème en vers libres, soit. Le génie a des privautés. Mais ici, on oublie trop que le provençal est une langue par elle-même très musicale, qui a le nombre et l'harmonie, et qu'enfin l'inspiration emporte tout.

Et c'est par là que je termine. Il y a plus de poésie dans une strophe de *Mireille*, même traduite en prose, que dans tout le langage de tel ou

tel symboliste (M. de Régnier lui-même, qui a un grand talent, n'est vraiment beau que quand il écrit des vers classiques), et quelle qu'en soit la forme, la future épopée du divin chantre de Maillane sera certainement un chef-d'œuvre.

A MADAME FRÉDÉRIC MISTRAL
(en lui offrant mes *Villageoises*)

Depuis le jour si cher où, pauvres voyageurs,
Nous allâmes vers vous, pleins d'une amour pareille,
O doux *mas* de Maillane, ô pays de Mireille !
A jamais votre charme est gravé dans nos cœurs.
Et vous, vous que Mistral choisit, soyez bénie :
Par nous l'ancien proverbe est cette fois menteur,
Puisque Dieu mit la grâce à côté du génie
Et qu'auprès de la gloire il plaça le bonheur !

GEORGES GOURDON.

ARMAND SILVESTRE

Les poètes sont tellement les prélats de la littérature que si l'on veut faire un choix parmi les plus gourmands des laïques, c'est encore chez les poètes qu'il faut chercher et tels, comme Armand Silvestre, sont, à ce titre, des plus raffinés prélats, surtout lorsque, ainsi que lui, ils savent bénir si onctueusement et toujours.

Ceci pour dire que ce fut à table, et à sa table, que Armand Silvestre, prestigieux fourbisseur de rimes et amène fonctionnaire, me fit savoir qu'il considérait Mistral comme un grand et vrai poète bien qu'il ne connût pas son œuvre comme il l'aurait désiré.

— Et après tout, s'écria l'anthologique païen du rire et de l'amour, ne dois-je pas considérer Mistral comme un poète étranger... puisqu'il écrit en provençal ?

— Est-ce une excuse... gasconne, maître ?

— Mettons « toulousaine »; au reste, l'évolution de Mistral marque bien le génie latin : l'amour du rythme, de la cadence, de la musique, du vers. Donc, il reste parnassien, d'autant plus que, loin de s'affranchir de toutes difficultés, il s'en crée de nouvelles. Les anarchistes poétiques auraient donc bien tort de se réclamer de Mistral — si tant est qu'ils le fassent — car l'influence de Mistral, énorme en Provence, énorme et

méritée, puisqu'il a noblement, par son œuvre, reconstitué sa province, l'influence de Mistral est nulle ailleurs ; on l'admire, mais on ne le prend pas pour maître. Et peut-il être, lui, rayonnement et clarté, le guide des décadents et symbolistes qui nous apportent toutes les brumes du Nord ?

— Ainsi, cher maître, vous êtes pour la clarté absolue ?

— Là, permettez, pas du tout... presque. Il ne me répugne pas, au contraire, il ne me répugne pas de voir la pensée voilée dans quelque brume, transparaître à mon attention surexcitée. J'aime Baudelaire, par exemple, pour tout ce charme du mystère qui point à chacun de ses vers.

— Défendrez-vous les « verslibristes » ?

— Ah ! non, je ne les défends point !... Après tout, voilà plus de dix ans que durent leurs recherches et toujours ils en sont aux recherches, toujours à la période d'incubation. Où donc est l'*œuvre*, le chef-d'œuvre nouveau qu'ils ont donné ?... des balbutiements, des trouvailles curieuses parfois, intéressantes souvent, mais après ?

D'ailleurs, il me semble absurde de vouloir enlever aux vers leur unique et splendide parure : la rime. C'est le génie de toute notre langue que ce rappel sonore, tintinabulant ou murmurant de syllabes, frappant notre oreille et déterminant ainsi notre attention. Banale l'image appelée par la rime ? que non pas ! poète banal, poésie mauvaise, oui, versification, encore ! mais, allez donc reprocher au marbre d'être devenu cible foraine, tête de pipe, butte à massacre sous les doigts malhabiles d'un inepte sculpteur !

Donc, et quant à nous affranchir de la rime : *non* et non. La poésie est une pure convention : restons dans la convention, — pas de demi-mesures. Ou alors, je préfère ceux qui se libèrent totalement ; ce n'est plus de la poésie, ce n'est pas de la prose, c'est quelque chose *à eux* de très particulier.

— Ainsi René Ghil, Robert de Souza, Gustave Kahn ?

— Pas souvent compréhensibles, pas souvent logiques, pas toujours harmonieux, mais enfin ils ne sont pas les « opportunistes » de la poésie. D'ailleurs, voyez, les monuments merveilleux furent érigés en pierres solides, en bronze puissant, ils perdurèrent. Supprimez le bronze et le marbre de la rime, vous arriverez au flou, à l'indécis, à la morbide déliquescence. Quant au vers libre que l'on prône tant pour s'affranchir au moins de quelque chose, eh ! bien, je ne vois qu'un chef-d'œuvre en ce genre, non, deux : *Amphitryon*, l'admirable Amphitryon et *Psyché*, l'adorable Psyché.

— Ami, vous parlez de Molière et vous oubliez Lafontaine, réclama doucement Laurent Tailhade qui, ce matin-là, essayait une convalescence en venant dîner chez celui dont l'éternelle douceur et l'exquise et continue urbanité trouvent un exquis et cordial plaisir au contraste de la fière, indépendante, irréductible brutalité du merveilleux poète d'*au Pays du Mufle*.

— Lafontaine, reprit Silvestre, oui, certainement... mais... hum ! moins tout de même. Puis, après ces deux-là ?

— L'auteur de *Grisélidis* ? sourit Tailhade.

— Oui, je m'y suis essayé, mais c'est bigrement difficile ! Ah ! le vers libre comme en joua Molière... c'est le doigté du violoniste, avec des allongements félins, des reculs apeurés et doux, des ampleurs divines.

— Certes, fit très impartialement Tailhade, je ne vois que Moréas qui ait donné cette sensation, mais en tzigane brutal et câlin, sauvage et attirant, sans règle et sans mesure.

— La poésie populaire ? demandai-je.

— La poésie populaire ? s'exclama Silvestre. Eh bien, et Pierre Dupont et Mistral... Ah ! certes, bravo ! pour la Provence et le Lyonnais, et pour nos Flandres et pour le Berri.

— Le Berri que réveillent le tailleur de pierre Baffier et le tailleur de rimes Silvestre, fîmes-nous, avec Tailhade.

— Maintenant, déplora le Maître en guise de péroraison, maintenant nous subissons l'invasion du café-concert, de l'art allemand, anglais et scandinave, bah ! ça finira, on s'en lassera, allez ! On aura beau faire, rien ne prévaudra contre ces modèles dont nous sommes nourris : Chénier, Hugo, Musset, Lamartine. Ceux-là nous ont donné la suprême puissance poétique, ils ont fait rendre au vers tout ce qu'il pouvait donner. Une telle forme est impérissable et Verlaine les a merveilleusement continués avec son vers à lui, sa rime à lui, car la *personnalité*, non la forme adoptée, tout est là !

*
* *

Et silencieusement, le coude sur la table, cigarette ou pipe aux dents, les yeux en l'air, nous humâmes l'odorant café dont on venait d'emplir nos tasses.

Les « petites revues », dont le docteur Max Nordaü se moquait agréablement, ont eu cependant l'orgueil de donner à la lutte poétique nombre de bons combattants chez lesquels la pratique n'excluait pas la théorie. Tels, parmi ceux-ci, MM. Marc Legrand, qui apporte aux solennels banquets parisiens la grâce riante de ses vers, Yvanhoé Rambosson, poète du *Verger doré*, critique d'art consciencieux, Albert Lantoine qui, depuis ses poèmes des *Pierres d'Iris*, va toujours vers le Beau et le Bon.

M. MARC LEGRAND

Monsieur et cher confrère,

J'ai depuis trop longtemps oublié ce que j'ai su de provençal pour me permettre d'apprécier l'œuvre de Mistral dans le texte ; et peut-être, dans son idiome, ce poète fera-t-il un chef-d'œuvre en *vers blancs*. Mais dans notre langue, je tiens que la rime est indispensable à quiconque veut ne pas écrire en prose. Que l'ombre de M. Jourdain me pardonne ! Il faut bien rappeler ceci : *la rime est le fondement même du vers français.*

Tantôt, le plus souvent, la rime marque un arrêt dans le rythme ; tantôt, au contraire, elle ne concorde pas avec un *temps* dans la diction, mais est entraînée par le flot rythmique qui déborde le vers, il y a alors *rejet*. Telle l'agrafe d'or d'une souple ceinture toujours fermée, mais qu'un harmonieux mouvement du corps déplacerait.

On peut même dire que plus le vers est coupé et la cadence irrégulière, plus la rime doit être riche ou rare pour mieux mettre en valeur la hardiesse du poète et donner un point de repère à l'oreille désorientée. Ainsi ces vers sont-ils excusables :

... Car elle m'est fidèle et m'entend. Quel malheur !
Moi, Pierrot, amoureux d'une telle pâleur !
Moi, tendre, tous les soirs, jours de fête et dimanches
Y compris, vers cet être intangible, les manches
De ma veste ! Et veiller, en habit si voyant
Que le mien, et chanter toujours, en envoyant,
Après chaque couplet improvisé, des salves
De baisers, vers son front nacré comme les valves
D'un coquillage ! Ah ! Lune ! Ah ! si vous m'en aimiez
Un peu plus, reine aux froids baisers anémiés...

Tel est le rôle de la rime. Cependant, quelques poètes de notre génération, et non des moindres, renonçant, soit paresse, soit dédain, à lutter de virtuosité avec les maîtres rimeurs, leurs devanciers, sont revenus au système de l'assonance.

M. F. Hérold, par exemple, a débuté en poésie sous les auspices de Leconte de Lisle, et depuis... (Je ne tiens pas compte de ceux qui écrivent des vers sans rime, ni rythme, pas toujours sans raison. Ce sont peut-être des prosateurs. Mais prose et vers sont deux choses distinctes, bien qu'ayant des points communs et empiétant souvent l'une sur l'autre. On ne confond pas la terre et l'eau, c'est le rivage qui se déplace). Or, l'assonance peut avoir son charme dans de vieilles chansons populaires,

telles qu'en exhument les étudiants du Folk-Lore. Les poètes modernes y ont justement recours pour donner l'illusion d'une naïveté archaïque, — relisez l'admirable cantilène *la Glu* — comme les artistes patinent artificiellement le bronze neuf. Mais enfin, l'assonance n'est qu'une rime impuissante, enfantine, manquée, presque une demi-rime.

J'entends les partisans de l'assonance : « — Tout principe, appliqué absolument se détruit lui-même ; nierez-vous que Hugo et les parnassiens aient exagéré l'importance de la rime ? Résultat ? ils nous ont blasés sur elle. Car les rimes ont ce tort de se loger dans la mémoire d'autant plus aisément qu'elles sont plus riches. Celles que nos aînés regardaient comme « superflues » sont banales pour notre oreille exercée. Les plus rares aujourd'hui sont peut-être les moins imprévues.

Pas une rime que j'ignore !

s'écriait, non sans mélancolie, avant Mistral, le poète des *Humbles*. Toutes les rimes furent donc exploitées et l'on vient trop tard depuis plus de sept cents ans qu'il y a des poètes et qui riment, — depuis bien plus encore, si l'on remonte à la chanson de Clotaire II, rimée, avant l'an 628... »

Eh bien, non ! il est temps de le dire, toutes les rimes n'ont pas « servi ». Il en est de vierges et qui sont prêtes à éclore, et nous attendent dans l'encrier pour peu que nous nous décidions à sacrifier l'*homographie* à l'*homophonie*, c'est-à-dire que nous voulions bien *rimer pour l'oreille seulement, non plus pour l'œil !*

Par lequel de nos sens, s'il vous plaît, la poésie nous va-t-elle au cœur ? Par l'oreille ! Rappelons ce truïsme : « Le vers est un chant » (*Carmen*). Tout, dans l'expression, doit donc y flatter le sens auditif ! Maintenant, si nos rimeurs se sont astreints à certaines règles d'identité orthographique, c'est que l'habitude est aussi répandue de *lire* les poètes que de les *écouter*. Les poètes, en écrivant, ont donc été amenés à invoquer le suffrage de l'œil en même temps que celui de l'oreille ; dans la suite, ils ont d'autant plus tenu à satisfaire le premier qu'ils manquaient plus à la seconde. Mais, en définitive, *l'œil n'est ici que le sens supplémentaire de l'oreille*. C'est l'oreille la souveraine, et c'est de l'oreille que la rime est l'esclave soumise.

Et savez-vous quelles règles on abolira en rimant pour l'oreille ? — Les suivantes :

— Il est interdit de faire rimer un pluriel et un singulier, ou les mots terminés en *s*, *x* et *z* ne peuvent rimer qu'entre eux (faute de Lamartine : *aime* et *mêmes*).

— Les mots terminés en *t* ou *d* ne peuvent rimer qu'entre eux (faute de Laprade : *élan* et *lent*).

— Un mot terminé par une consonne ne peut rimer avec un mot terminé par une voyelle (faute de Hugo : *cœtra* et *drap*).

— Les rimes entre *é* et *ai* sont interdites (faute de Coppée : *j'ai* et *voyagé*).

Ne voit-on pas ce qu'une telle orthopédie a d'inutile et de douloureux pour le vers ? Les habitudes ou les incertitudes mêmes de la prononciation ont pu justifier les lois caduques de la rime visuelle, mais aujourd'hui n'est-il pas temps de les sacrifier à nos exigences auditives ?

Evidemment, l'heure est opportune et le succès de votre intéressante enquête, monsieur, témoigne de l'importance de la transformation qui s'opère dans la prosodie française et du danger que court la rime dans cette transformation. Pour nous, nous conserverons ce vieil et précieux instrument poétique, et pour cela nous en perfectionnerons l'emploi. Loin de renverser le principe de la rime, nous voulons le sanctionner, l'élargir en en tirant toutes ses conséquences. Loin d'en nier la raison d'être, nous la fortifierons dans ses moyens et ses effets.

Quel choix de mots à apparier nous ouvre l'application libérale de la règle ? Quelle diversité de combinaisons amène le simple détrônement d'une sifflante ou d'une dentale à l'extrémité d'un vers ! Dès lors, un fécond élément de variété est introduit dans notre versification : les rimes ne s'appellent plus avec une monotone régularité et n'accourent plus l'une sur l'autre comme les pieds rapides du coureur antique, *hæret pede pes*. Le « gentil rimeur » s'efface devant l'écrivain poétique plus libre d'allures ; le virtuose, sûr de ses procédés, fait place au musicien plus riche de notes. Les poètes voient s'élargir le champ de leur pensée (s'il est vrai que le mot contienne l'idée) et une fois le premier hémistiche écrit, c'est jeune et fraîche, nouvelle et non moins logique, sonore sans être cocasse, que

La rime au bout du vers se précipite et chante !

Cette petite révolution, évolution plutôt, de la rime a bien plus de chance de se produire que le retour aux « laisses » grises de nos chansons de geste. Elle se fera lentement et ce n'est pas d'un coup que disparaîtront les fausses rimes. Car « l'habitude de l'oreille et de *l'œil* arrive à prêter aux mots une physionomie vivante », et tout changement apporté à la rime « fera horreur au poète, comme un attentat, comme une blessure ou une grimace infligée au cher visage d'une compagne sacrée. » Mais avec modération et discernement, non point par jeu et par gageure, on substituera la rime purement orthographique.

Des poètes dont la postérité gardera les noms, Albert Aurier, Adolphe Retté, Ernest Raynaud, Henri de Régnier, ont pris cette liberté légitime. Mendès l'approuve sans l'oser parce que sa main est faite à l'excellent outil qui lui suffit. Blémont convient « qu'on ne doit pas se soucier d'une consonne finale qui ne se prononce pas. » Coppée déclare que « s'il n'était pas retenu par le respect de la tradition il ferait rimer volontiers caché et rocher. »

Sully Prudhomme, très justement, ne voit à redouter que la résistance têtue des défenseurs des choses établies, depuis les poètes jusqu'aux bas-bleus ; Verlaine, un de nos plus experts rimeurs qui vivent et dont

Les nonchalances sont les plus grands artifices,

applaudit à la tentative, lui à qui, sans doute, la conscience des sottes entraves de la rime selon Banville dicta ce quatrain :

Ah ! qui dira les torts de la rime ?
Quel enfant sourd ou quel nègre fou
Nous a valu ce joujou d'un sou
Qui sonne creux et faux sous la lime ?

Enfin je serais injuste en ne mentionnant pas l'opinion très érudite et très « avancée » du poète lyonnais Clair Tisseur (*aliàs* Puitspelu) dont il faut lire les *Observations sur l'art de versifier*.

Veuillez m'excuser, mon cher confrère, de cette trop longue déclaration du droit des rimeurs — non du poète, hélas ! — Que Mistral renonce au bienfait de la rime, parce que « deux rimes pareilles évoquent forcément, après plusieurs rencontres, les mêmes idées », je signale aux rimeurs français un moyen de rendre ces rencontres plus rares en augmentant considérablement le choix des rimes. Rimons pour l'oreille, mais rimons !

Et rappelons-nous la sage règle de Port-Royal : « La Rime étant une gêne quoique *agréable et très nécessaire pour la beauté des vers*, il vaut mieux y être *un peu libre*, pour favoriser un beau sens, que trop scrupuleux... »

Votre bien dévoué,

MARC LEGRAND.

M. YVANHOÉ RAMBOSSON

Toute écriture esthétique inscrit un rythme.

Le rythme est l'âme de l'art comme le mouvement constitue la vie des choses. Musique, dessin, architecture, danse, il n'est point d'art qui puisse prétendre à la traduction de la Beauté hors le rythme. Où ce mouvement proportionné, ingénieux et subtil est plus que jamais une base, c'est en poésie.

Nous demanderons donc tout d'abord au poète de connaître les multiples combinaisons des cadences, la mélodie de la phrase. Cependant, puisque prose et poésie sont toutes deux astreintes aux lois de la mesure, d'où viendra la distinction pour l'oreille ? Il me semble que dans une langue où l'art poétique ne peut être basé sur la quantité, ce qui différencie le vers de la prose, c'est que les principaux arrêts du rythme poétique sont marqués par des retours de sons qu'on nomme rimes, assonances, allitérations et qui affirment, davantage que dans la prose, la cadence. Que ces répétitions reviennent à intervalles déterminés à l'avance par des règles (vers régulier), ou se placent au gré du poète à tels endroits affectionnés par son oreille et marqués pour le repos de sa pensée (vers libre), je juge que la chose n'a qu'une importance relative qui ressort du métier et du goût de chacun. Je dirai même que tel sujet gagnera à être traité en vers réguliers et tel autre à l'être en vers libres. Il est simplement nécessaire de se rappeler que pour qu'il y ait *vers*, il faut :

1° Rythme ;

2° Spécialisation de ce rythme par des retours de sons (consonances ou assonances), à intervalles assez rapprochés pour que l'oreille discerne l'écho.

S'il appartient au poète de varier ses moyens et de parfois tonner avec le gong des rimes fastueuses et de parfois glisser parmi les flûtes et les hautbois des rimes légères et des assonances timides, il ne pourra jamais, s'il veut rester dans le domaine du Vers, se libérer d'un de ses éléments essentiels et faire par exemple que ce qu'on nomme le vers blanc soit un vers. Jamais un artifice typographique n'aura l'effet de transformer en strophe une page de prose. Tandis que si l'on comprend la valeur des points de repère musicaux dont j'ai parlé, on verra qu'ils forment le plus sûr fondement, la plus subtile architecture d'un poème, pour cela même que leur ordonnance ne peut s'expliquer dans la logique humaine. Les associations d'idées engendrées par la similitude des sonorités ont quelque chose d'inanalysable dans leur spontanéité : elles apportent en elles toute la force des choses inexplicables, toute la vertu des arcanes.

Le vers blanc, dont les poètes récents ont fait — dans le délire qui accompagne toutes les manifestations violentes d'indépendance, — un si grand abus, ressort simplement du poème en prose, cette forme hybride, essentiellement moderne, que caractérise le mélange *ad libitum* des rythmes et des divers moyens de poésie et de la prose. Il est utile — sans préjudice aux plus absolus, aux plus légitimes désirs de liberté — de rappeler des différences essentielles et indestructibles, devant l'abus que les poètes tendent à faire du vers blanc et du rythme prosaïque, et pour

certains téméraires qui veulent à toute force violer le Parnasse et y bâtir des cités avec la lourde pierre de taille de leur prose.

Que jaillisse libre l'essor blanc des pensées chantantes, mais que sous prétexte de délire magique ne soient jamais galvaudées et brisées les formes sacrées et les lyres !

DÉCOR INTÉRIEUR

Si tes yeux tout remplis de l'émoi des fontaines
Ont peur des yeux menteurs et des regards hautains,
Ferme-les sur les lieux et les jours importuns
Pour évoquer en toi des époques lointaines.

Dans l'irréel décor du monde intérieur,
Jaillisse la beauté des jeux préhistoriques
Où, brûlant de leur fièvre et de l'ardeur lyrique,
Se complurent la nymphe et le faune rieur !

Regarde les vaisseaux armés pour la conquête
Appareiller vers l'or de jardins enchantés ;
Contemple en ton esprit s'élever des cités
Où des hérauts casqués sonnent des airs de fête ;

Et que surgisse, aux loins, sous le ciel outremer,
La forêt de palais d'une claire Venise
Dont la gloire de marbre à jamais s'éternise
Sur les escaliers blancs qui plongent dans la mer...

Et te laissant ravir par ces divins mensonges,
Acceptant du Passé les merveilleux présents,
Tu briseras l'entrave ingrate du Présent
Pour ne vivre qu'en toi, dans le charme du songe.

Yvanhoé RAMBOSSON.

M. ALBERT LANTOINE

Baudelaire a émis une opinion ignorée probablement de ses thuriféraires et qui leur plaira peu. La voici : « Il est évident que les rhétoriques et les prosodies ne sont pas des tyrannies inventées arbitrairement, mais une collection de règles réclamées par l'organisation même de l'Art spirituel. Et jamais les mélodies et les rhétoriques n'ont empêché l'originalité de se produire distinctement. Le contraire, à savoir qu'elles ont aidé l'éclosion de l'originalité, serait infiniment plus vrai. »

Et ici nous sommes amenés à parler du vers libre qui gâta et gâte encore de beaux talents comme celui de M. Henri de Régnier, en permettant au poète de rester flou et de ne point chercher un perfectionnement possible...

Il était d'autant plus inutile de créer le vers libre que le poème en prose existait, permettant les plus excentriques gambades de plume.

L'alexandrin est le vers le plus parfait de rythme qui ait été inventé et qu'on inventera jamais ; à quoi bon mettre des mots sur une même ligne, d'une abominable longueur, puisque nous avons le rejet qui nous permet de faire des vers de quinze, seize, dix-sept syllabes et plus ? Préférer le procédé nouveau est une innovation plutôt puérile. Nous savions bien que ses règles sont parfois extrêmement gênantes, mais elles forcent souvent l'auteur à faire une suite de beaux vers, tandis que dans n'importe quelle pièce libre vous les trouverez perdus dans la broussailleuse multiplicité des lignes.

Car nous sommes à ce point retardataires que nous admirons ce qu'on est convenu d'appeler « le beau vers » qui frappe l'esprit de tous, des gens du peuple comme des intellectuels, ces vers sonores, immenses, et en même temps suggestifs, comme on en trouve tant dans la *Légende des Siècles*, de Hugo, et dans des poètes antérieurs aux romantiques, chez Rotrou, par exemple :

Moi-même les ai vus d'un visage serein
Pousser des chants aux cieux dans des taureaux d'airain !

Ils foisonnent dans l'œuvre de Leconte de Lisle et de M. de Hérédia. Ils sont presque toujours purement descriptifs, il est vrai, mais des idées exprimées dans une telle forme... ne serait-ce pas l'idéal de l'art poétique se faisant accessible à tous par sa supérieure beauté ? Il y a un inconvénient, peut-être, c'est que les cabotins y trouvent des « effets » et accrochent leurs coups de gueule aux passages les plus remarquables...

(*Extrait d'un volume sous presse* : La littérature sociale).

ALBERT LANTOINE.

Dans toute enquête, il y a toujours ceux qui ne veulent rien dire ou ne dire que presque rien. Ceux-là, par leur laconisme, désolent l'interviewer et donnent une grosse déception aux lecteurs quand ils sont aussi considérables que

LÉON DIERX, RICHEPIN, PONCHON, ROLLINAT.

Léon Dierx, le sublime poète des forêts et des automnes, est d'une modestie farouche ; aussi, âprement timide, s'est-il récusé : il écrit comme il pense, sans préoccupation de technique, et, en conséquence, ne la cherchant point chez les autres. Emu, il veut qu'on lui donne de l'émotion. Si c'est à lui que

pensait M. Rostand lors de sa prédiction d'un âge d'or chez la « gent irritable » des poètes, M. Rostand a raison, car Léon Dierx ne dit que ses enthousiasmes ou... se tait, lui, paternel, filialement comme Japhet devant la nudité de son père (1).

*
* *

Plus laconique encore est Jean Richepin ; l'immortel auteur de *la Chanson des gueux*, des *Caresses* et de *la Mer*, la mer adorée, furieusement ne veut rien dire. « A quoi bon *engueuler* et se faire *attraper* ? œuvrer vaut mieux ! Il ne voit pas d'ailleurs, l'utilité de débiner le truc de l'art des vers : mauvais poètes il y a, mauvais poètes il y aura... » Lui se contente d'être des bons.

*
* *

Son camarad' fait la mêm' chos' que lui !

Et comme Jean Richepin n'a pas voulu parler, son bon camarade Ponchon va s'abstenir. Raoul Ponchon, le chroniqueur-poète dont j'eusse voulu citer le splendide rire, au fond... s'en fiche ! Pour lui, comme pour Rabelais, son maître, le véritable os médullaire est encore, soit la jolie et féline Egérie de l'heure qui passe, soit la dive et poussiéreuse bouteille des Beaujolais et des capiteux Bourgognes, voire des chaleureux Bordeaux. Il y sait trouver toute philosophie et tout art : d'art vrai, de philosophie juste, sont imprégnés ses vers, aussi se moque-t-il des théories... Que lui répondre ?...

*
* *

Maurice Rollinat, le sombre, troublant et fort poète du Réel fantastique et fantasque, l'auteur des livres merveilleux *Névroses*, *la Nature*, tristement m'écrit d'un coin perdu de son Poitou. Il clame un *non possumus* désespérant : la maladie l'a courbé ! Depuis longtemps il a dû abandonner les routes fleuries des réalisations poétiques pour le lit et la chaise longue où, mélancoliquement, on rêve au passé, dans l'effroi de l'avenir...

Le 20 août 95.

Mon cher confrère,

Je vis en solitaire dans une campagne perdue, absolument mort à toute espèce de mouvement, questions et controverses littéraires. Je suis d'ailleurs si souffrant que depuis longtemps déjà j'ai dû même renoncer à mes travaux pour me reposer et me soigner exclusivement.

Veuillez donc agréer mes regrets de ne pouvoir accéder à votre demande et recevez, avec ma cordiale poignée de main, l'expression de mes meilleurs sentiments.

Maurice ROLLINAT.

(1) Dernier élu, comme successeur de Mallarmé, au Principat des poètes, M. Léon Dierx a été fêté par ses électeurs en octobre dernier. Il les a remerciés en s'inclinant galamment, comme jadis Verlaine, devant le génie de Mistral, incontestable prince de la poésie en France.

Depuis, Rollinat, revenu à la santé, a fait deux ou trois apparitions à Paris ; mais, mélancolique et fièrement modeste, il se refusa toujours à parler pour des théories qu'il peut bien estimer vaines puisqu'il nous a donné en ses vers les plus rares joyaux poétiques.

M. GEORGES DOCQUOIS

On a prétendu que le poète ne pouvait œuvrer autrement qu'en vers et ailleurs que dans le calme des champs ; notre confrère Georges Docquois, reporter infatigable, a voulu nous prouver le contraire. D'ailleurs, on le pourrait soupçonner d'avoir embrassé le journalisme afin d'y défendre selon son cœur les poètes, ses frères ; et ne fut-il pas l'instigateur de cette nouvelle royauté, le principat des poètes ? Mais voici son opinion épistolaire :

Mon cher ami,

Je ne vois rien de spécialement admirable dans la résolution que prend aujourd'hui Mistral de mettre à l'étroit son inspiration dans le sec corset du décasyllabe, où ne se peuvent guère mouvoir à l'aise que la légèreté d'un Marot et la malice d'un La Fontaine. Je n'ai jamais pu lire qu'à moitié (et je m'en vante !) la *Franciade*, par quoi — ce me semble — Ronsard fut puni d'avoir, un temps, délaissé le souple, le lyrique, le merveilleux alexandrin.

D'ailleurs, j'y entends peu, et vous présumez trop de moi. Lors du Congrès dont il vous plut vous rappeler que je pris l'initiative en août 1894, personnellement, je m'abstins. Et voilà que vous me priez de parler !

Tout de même, et bien que je sois pour la liberté, je ne suis point pour le vers libre. Il n'est pas vrai, à mon sens, qu'il épouse mieux la pensée du poète. Dans ce cas, les plus merveilleux vers libres seraient la prose d'un Flaubert.

Quels sont les éléments du vers français ? une cadence sensible et connue, la rime et le balancement harmonieux des mots. Le vers libre serait le vers affranchi de sa rime et de la cadence connue.

Qu'on supprime les coupes habituelles pour d'autres coupes nouvelles et changeantes, on supprime la cadence ; car la cadence — en poésie comme en musique — est avant tout le retour d'une pause attendue par l'oreille.

Qu'on supprime ensuite la rime, rien ne marque plus de finale, et le rythme, déjà détruit, achève de disparaître.

Il reste donc aux vers libres, comme à la prose, le balancement des sons et des phrases. Comme ils ont perdu ce qui faisait leur différence d'avec elle, je ne vois plus et ne comprends plus en quoi ils s'en distinguent : le vers libre est de la prose harmonieuse.

Adolphe Retté a fait une exquise trouvaille quand il a défini le vers « un enfant fou ». A ce fou délicieux, qu'on n'impose point la camisole de force de la règle, après tout, j'y consens ; mais cet enfant fou a besoin d'être un peu surveillé.

Voilà mon humble avis.

Et puis, je ne suis, moi, qu'un tout petit pinceur de mandoline.

Puisque vous me faites l'amitié de me demander quelques vers, vous allez pouvoir en juger :

RONDEL DU BUVEUR DE LUNE

Le lait bleu d'un rayon de lune
Tombe entre les arbres du bois.
J'entends d'invisibles hautbois,
Qui — d'en haut, comme d'une hune —

Versent leur douceur opportune
En mon triste cœur aux abois.
Le lait bleu d'un rayon de lune
Tombe entre les arbres du bois.

Georges DOCQUOIS.

Et l'ami Docquois qui, ce jour-là, n'avait pas le temps d'écrire tout le rondel, nous promit la fin pour un jour proche... Il nous faut l'attendre.

Pour copie conforme :

Austin de CROZE.

(*à suivre*)

CIMETIÈRE FLEURI

Au souvenir de mon père.

Vous, qui dormez là-bas dans ma ville natale,
Parmi la paix des champs, sous la clarté des cieux,
Êtres trois fois chéris dont j'ai fermé les yeux
Dans une heure d'angoisse à mon amour fatale ;

La fleur du souvenir, pétale par pétale,
A pénétré mon cœur de son calme pieux,
Et je vis avec vous les jours délicieux
Que la mort a fauchés de son arme brutale.

Que la tombe vous soit légère et que soit doux
L'ombrage des cyprès qui s'allonge sur vous
Dans l'ensoleillement des heures de Provence !

Moi, qui dois quelque jour dormir à vos côtés,
Je laisse près de vous vaguer ma souvenance
Dans les tièdes parfums des alentours montés.

A LA PROVENCE

O terre de Provence, ô terre de beauté,
Dont Mireille incarna la splendeur éternelle,
Ma jeunesse a connu ta douceur maternelle
Et les rayonnements de ton ciel enchanté.

O terre de Provence, où l'immortel été
Berce les prés fleuris de sa chanson nouvelle,
Le charme de l'Attique en tes flancs se révèle
Et des hymnes d'amour montent dans ta clarté.

O terre de Provence, ô pays des beaux rêves,
J'aime le flot qui vient baiser l'or de tes grèves,
J'aime tes bois profonds aux agrestes parfums ;

Je te voue à jamais ma tendresse infinie,
O toi qui dans ton sein gardes mes chers défunts,
O terre de Provence, ô terre d'harmonie !

FERNAND DE ROCHER.

LES AMANTS D'ARLES

PIÈCE EN TROIS ACTES

PERSONNAGES

MAJORIEN FERRÉOL, préfet des Gaules ;
TONNANCE FERRÉOL, son père ;
HONORAT, évêque d'Arles ;
FÉLICIE, arrière-petite-fille de Majorien ;
CÉSAIRE, fiancé de Félicie ;
GONDOVALD, légat du roi des Barbares ;
BLANDINE et PERPÉTUE, sœurs de Félicie ;
VALÉRIEN et CECILIUS, leurs fiancés ;

SÉNATEURS, PRÊTRES, JEUNES FILLES, PEUPLE ETC., ETC.

La scène se passe à Arles, à la fin de l'Empire romain, aux Alyscans, dans le palais des Ferréols, ou sur le bord de la mer.

ACTE PREMIER

—

SCÈNE I

Les Alyscans, un jour d'automne.

FÉLICIE.

Quel soleil pâle !

CÉSAIRE.

C'est l'hiver qui s'approche ; mais, depuis plusieurs ans, nos jours d'été eux-mêmes sont plus gris que des soirs d'automne.

FÉLICIE.

A peine un faible rayon d'or vient-il mourir sur la prairie. Comme les nuages vont vite ! Et il en vient toujours, toujours. Vois, Césaire, les fleurs elles-mêmes ont l'air malade ; leurs pétales se décolorent, et l'on dirait qu'elles font au vent des signes tristes.

CÉSAIRE.

C'est le miasme des lagunes qui les fait languir. La mer se retire, les digues se ruinent, les étangs s'étalent. Arles n'est déjà plus qu'une cité de marécages.

FÉLICIE.

Pourtant cette tristesse est douce. J'aime ce soleil pâle, et ce ciel brouillé, et ces fleurs languides, et jusqu'à ces senteurs délétères qui rendent le chant des oiseaux si plaintif. Mon aïeul m'a souvent dit ce qu'était la Provence au temps de sa jeunesse, les immenses moissons blondes dont l'or s'incendiait à un soleil robuste, les grands arbres vivaces se baignant dans la pleine lumière, le grand air du large fouettant les poitrines, le fleuve écumant comme un coursier libre... Eh bien, je préfère encore mon pays tel qu'il m'a vu naître, avec ses touffes de joncs et de salicornes, ses vols de macreuses, et ses grands pins où le vent pleure...

CÉSAIRE.

Tu frissonnes, Félicie.

FÉLICIE.

Ce n'est rien. Marchons un peu avant que ne tombe le crépuscule. Laisse-moi m'appuyer, Césaire, sur ton bras, il est plus fort qu'aucun autre ici. Peut-être es-tu le seul, dans Arles, qui ne frissonne pas quand vient le soir.

CÉSAIRE.

Je veux tant vivre !

FÉLICIE.

La vie est-elle donc si bonne ?

CÉSAIRE.

Je veux vivre ! Voilà assez longtemps qu'Arles agonise ; je veux ramener la vigueur dans la cité comme la gloire dans l'empire. L'inaction nous tue et le désespoir. Suis-je, moi aussi, miné par la fièvre ? Du moins je dompte mon mal et nul ne le devine !

FÉLICIE.

Pauvre ami, tu ne le cacheras pas à celle qui t'aime. Tu ne frissonnes pas, mais ton teint est pâle comme l'ivoire, et tes yeux qui se dilatent brillent d'un éclat mauvais.

CÉSAIRE.

Je veux vivre et je veux qu'on vive ! La vie est-elle bonne, je ne sais ; mais elle est un impôt de Dieu auquel nul ne se doit soustraire. La mort, c'est la haine, comme la vie c'est l'amour, et n'est-ce pas le mien, ô ma bien-aimée, qui te ressuscite ?

FÉLICIE.

Oh ! si.

CÉSAIRE.

Si tu t'étais vue, il y a quelques mois, avec tes sœurs, toutes languissantes comme des lys malades, vos longs cheveux blonds et plats, vos robes blanches flottant sur vos petits corps grêles, et les grands yeux fébriles que vous leviez !

FÉLICIE.

Mais tu es venu, Césaire, et pour la première fois une lueur s'est allumée dans ma brume ; ainsi l'outrier dans le brouillard rame vers le phare d'Arles qui s'éclaire... Ah ! oui, tu es ma vie ; sans toi que me serait ce monde ?... Je n'aurais pas pu ne pas t'aimer, tu étais si beau, tes lèvres souriaient sous des paroles si douces, et quand tu parlais de l'avenir, tes yeux s'illuminaient de flammes si hautaines !

CÉSAIRE.

Tu vois bien, Félicie, que toi aussi tu veux vivre !

FÉLICIE

Pour toi ! Je t'aime tant !

CÉSAIRE.

Je t'aime aussi !

FÉLICIE.

Pas comme moi.

CÉSAIRE.

Pourtant on ne peut pas t'aimer plus que je fais. Je t'aime, moi, comme le taureau aime sa taure. Si tu les voyais, de l'autre côté du fleuve, ils lèvent si haut le front et meuglent avec tant d'orgueil qu'on envie leur liberté farouche. Ils sont les maîtres de tout le delta, maintenant qu'on a abandonné les métairies. Comme ils doivent être heureux à lécher le sel de l'air marin sur leur mufle, et à poursuivre jusque dans les vagues les noires génisses ! Voilà, Félicie, comme je t'aime !

FÉLICIE.

Moi, je t'aime comme la rivière aime l'océan. Elle ne souhaite pas, elle, qu'il se recule et bondisse et meugle, elle sait qu'il l'attend, qu'il est sûr de son amour, et que, quoi qu'elle fasse, elle ira se jeter dans son sein immense. Ainsi, Césaire, mon âme coule vers toi ; elle

ne pourrait pas plus se détourner de sa pente que ce fleuve remonter vers sa source.

(Des chants funèbres s'élèvent dans le lointain)

CÉSAIRE.

Qui donc vient de mourir encore ?

FÉLICIE.

Il meurt ici tant de monde !

CÉSAIRE.

Ecoute, c'est un glas de jeune fille.

FÉLICIE.

Hélas ! il ne peut plus mourir que des enfants ou des vieillards.

CÉSAIRE.

Le cortège passe là-bas derrière les arbres.

FÉLICIE.

Si nous allions la voir ?

CÉSAIRE.

Non !...

FÉLICIE.

Elle doit être si blanche sur sa litière chargée de fleurs.

CÉSAIRE.

Comme l'image de la mort t'attire, ma bien-aimée. Toujours tu me mènes en ces Alyscans funèbres. Ne préférerais-tu pas le bord du Rhône ? Si nous allions un jour là-bas, là-bas, où nous ne sommes jamais allés ? Nous monterions sur les collines que le soleil couchant dore.

FÉLICIE.

C'est bien loin.

CÉSAIRE.

Un vent pur y souffle et les fleurs y sont toujours jeunes.

FÉLICIE.

Qui sait ce qu'on voit de là-haut ?

CÉSAIRE.

Un pays immense, des plaines vigoureuses, qui sait, tout au fond, peut-être, bien loin, Rome ; c'est de ce côté qu'on nous désigne la Ville. Il nous faudra y monter quelque jour.

FÉLICIE.

Il fait si doux ici.

CÉSAIRE.

Douceur perfide. Les marais respirent plus fort au crépuscule et sous ces grands arbres la fraîcheur devient humide. Ne veux-tu pas marcher, Félicie ? je sens ton pauvre petit corps secoué par la fièvre.

FÉLICIE.

Oui, marchons, à pas bien lents.

(Ils marchent)

CÉSAIRE.

N'allons pas de ce côté. J'aperçois des fossoyeurs qui creusent la terre.

FÉLICIE.

Le cimetière sera bientôt plus grand que la ville.

CÉSAIRE.

Qui sait pour qui ces fossoyeurs travaillent ?

FÉLICIE.

Approchons-nous des tombes. J'aime à lire les noms de ceux qui ne sont plus. Peut-être eux aussi vinrent-ils, la main dans la main, se promener sous ces peupliers. A quoi bon vivre, puisqu'il faut mourir ?

CÉSAIRE.

Malheureuse ville où les vierges ne brûlent pas du désir d'être mères.

FÉLICIE.

Quel est ce tombeau qui semble se cacher sous les grandes herbes ? Les fleurs dont il est couvert prouvent une piété attentive, et toutefois c'est avec

peine que je lis sur la stèle : Ici repose Paulus Gratianus, centurion, vétéran de la troisième Auguste, père de chevalier.

CÉSAIRE.

C'est mon père.

FÉLICIE.

Ton père, ami ? Tu ne m'avais jamais montré sa tombe. Pourtant tu dois venir prier sur elle, mais seul, sans doute, car ton âme est aussi modeste que ton cœur vaillant. Vois, le destin de Dieu a voulu rapprocher jusqu'ici nos existences. Le fastueux tombeau d'à côté est celui où dorment mes ancêtres. Regarde, leurs noms sont gravés en lettres profondes que nul branchage n'offusque. Lucius Ferreolus, sénateur, préfet des Gaules. C'est mon père ; je ne l'ai pas connu, il mourut jeune encore, massacré par les Barbares. Marcus Ferreolus l'ancien, mon grand-père, qui m'a élevée et de qui mon aïeul me parle souvent encore. Il fut blessé dans une expédition contre les Perses et revint mourir ici. Avec eux dorment d'autres dépouilles bien chères, ma mère, la douce Venusta, qui s'éteignit en donnant le jour à Perpétue ; ses sœurs, dont deux furent consacrées au Seigneur, mes aïeules, d'autres encore. Hélas ! de cette illustre famille dont s'enorgueillissaient les Gaules, il ne reste que deux vieillards et trois vierges chétives.

CÉSAIRE.

Le nom des Ferréols ne disparaîtra pas puisque ton aïeul doit m'adopter en me donnant ta main.

FÉLICIE.

Notre amour est né sur des sarcophages.

CÉSAIRE.

Mais rien n'est perdu quand on s'aime ! Oui, il ne reste en Arles que des vieillards et des enfants, mais pourquoi s'attrister si les enfants croissent ? Le brouillard et la désolation ne sont que dans nos âmes. Si elles voulaient, elles rendraient aux prairies leur santé, au soleil son flamboi. Sont forts ceux qui aiment, et nous nous aimons !

FÉLICIE.

Je t'aime, Césaire, mais je suis si faible que je ne sais si je pourrais pour toi autre chose que mourir.

CÉSAIRE.

Mourir, toujours ce mot ! Sommes-nous donc empoisonnés par quelque sortilège ? Mais vois, le soleil encore illumine toute la nature, le mistral a-t-il perdu de son souffle et le Rhône de sa fougue ? Les fleurs sont aussi odorantes qu'autrefois, les cyprès aussi altiers, les chênes aussi athlétiques, pensent-ils à mourir, eux ? Regarde, là-bas, ces couples qui vont, comme nous, appuyés l'un sur l'autre, sous les grands peupliers blancs, ne pensent-ils pas à l'amour ? Vois, Félicie, ce sont tes sœurs, Perpétue et son fiancé Valérien, Blandine et son fiancé Cecilius.

FÉLICIE.

Mes sœurs sont encore plus pâles que moi, et leurs fiancés sont loin d'avoir ta force.

CÉSAIRE.

Mais ils s'aiment, et aimer c'est vivre ! L'espoir n'est-il pas une vertu comme sa sœur la foi et son frère l'amour ? Mourir ! Est-ce qu'on meurt à notre âge ?

FÉLICIE.

Hélas ! Césaire, voici qui le prouve.

(Un cortège funèbre entre)

CÉSAIRE.

Qui enterrez-vous, porteurs ?

UN PRÊTRE.

Clarissime, c'est l'unique petit-fils du maître de la milice.

CÉSAIRE.

Quoi ! hier encore...

LE PRÊTRE.

Hier encore il était plein de santé, quand il se mit à frissonner. La fièvre des marais rôdait au crépuscule. Ce matin l'ange de la mort l'a touché de son aile.

CÉSAIRE.

C'était un cœur vaillant.

LE PRÊTRE.

L'air d'Arles devient terrible, seigneur ! Croyez-moi, le soir est dangereux et je vois une pâleur effrayante sur les traits de votre compagne. Dieu vous garde !

CÉSAIRE.

Dieu vous garde vous-même, bon prêtre qui semblez atteint du même mal.

LE PRÊTRE.

Oh ! moi, mes jours sont comptés, et c'est pour m'habituer à la mort que je me suis voué à l'œuvre des funérailles.

(Il sort)

FÉLICIE.

Ah ! combien resteront encore à Arles dans quelques années ?

CÉSAIRE.

Rentrons, Félicie, nous ne trouvons ici que des spectacles funèbres. L'air des marécages va passer sur la ville. Rentrons.

FÉLICIE.

Ecoute, Césaire, on dirait un galop sur la route.

CÉSAIRE.

Un galop, oui, et d'un rythme si hautain que mon cœur bondit à l'entendre. Ce cavalier ne doit pas être d'Arles.

FÉLICIE.

Arrêtons-nous. Nous le verrons passer.

CÉSAIRE.

T'arrêter déjà ? Comme la moindre marche te fatigue !

FÉLICIE.

Le voici !

CÉSAIRE.

C'est un barbare. Je vois dans le lointain son escorte.

FÉLICIE.

Quelque chef, sans doute. Ses longs cheveux roux flottent sur ses épaules, et le soleil fait étinceler les plaques d'or de sa cuirasse.

CÉSAIRE.

Il porte le costume des auxiliaires francs. Ce sont des fédérés fidèles à l'Empire, mais l'inconstance des barbares est toujours à craindre.

LE CAVALIER.

Dieu vous garde, maître.

CÉSAIRE.

Salut, barbare.

LE CAVALIER.

La ville où j'entre est sans doute la très noble et très puissante cité d'Arles, Rome des Gaules, et vous-mêmes, si j'en juge par la richesse de vos costumes, devez être parmi les premiers de ses habitants.

CÉSAIRE.

Je suis de l'ordre équestre, et la dame que j'accompagne est la fille même de l'illustre Maximien Ferréol, comte du palais impérial et préfet des Gaules.

LE CAVALIER.

Que cette princesse veuille bien tout d'abord accepter mon hommage.

(Il met pied à terre et s'incline profondément devant Félicie)

C'est vers le préfet des Gaules que je vais, et je regarde comme une faveur

des Saints d'avoir posé mes lèvres sur la bordure d'or du manteau de sa fille. Je suis Gondovald, de race burgonde, et leude de l'homme illustre qui règne sur les Francs.

CÉSAIRE.

Gondovald, sois le bienvenu dans Arles. Tu vois d'ici les murailles de la ville, derrière les peupliers. Les passants t'indiqueront le palais des Ferréols. Tu peux poursuivre ta route.

GONDOVALD.

Pas avant, maître, que la noble princesse qui t'accompagne n'ait satisfait à ma prière.

CÉSAIRE.

Que veux-tu d'elle ?

GONDOVALD.

Qu'elle accepte de ma main un présent.

CÉSAIRE.

Une vierge romaine ne doit rien recevoir loin de son père.

GONDOVALD.

Princesse, à vous seule je parle : Votre front est plus pâle qu'un tronc de bouleau, votre sourire plus flexible qu'un méandre de rivière, vos yeux plus mélancoliques et plus fascinants que la grande mer batave. Vous êtes si rêveuse qu'on voudrait vous voir vivre dans un pays de brume délicate, si blanche qu'on vous songe reine d'un pays de neiges. Pourtant, quoique votre faiblesse attire, votre fierté déconcerte ; on devine vite, au frémissement de vos lèvres, qu'en vos veines fragiles coule le sang des Césars. Je suis, divine princesse, votre esclave. Mon roi a rempli la terre du bruit de sa puissance, et l'Empereur l'honore de la même amitié que votre père. Souffrez donc que je déploie à vos pieds les présents que j'apporte au Préfet des Gaules ; je veux que vous préleviez pour vous les plus riches, indignes pourtant de votre charme angélique.

FÉLICIE.

Ton âme est bonne, barbare, mais ton ignorance de nos coutumes te dessert. Obéis à celui qui m'accompagne et dont je dois être la femme.

CÉSAIRE.

Je suis Césaire, chevalier romain et général des légions narbonnaises. Maintenant que tu me connais, barbare, toute désobéissance serait un outrage. Va !

(Gondovald s'éloigne avec son escorte)

FÉLICIE.

Comme ils sont grands !

CÉSAIRE.

Leur orgueil est plus haut encore. Que veut dire ceci ? les barbares sont habituellement plus humbles.

FÉLICIE.

Voici que le soleil est couché. Jusqu'au bout de l'horizon les coassements s'élèvent. Rentrons, ami. Les Francs sont assez robustes pour braver le malair du crépuscule. Hélas ! nos forces sont moindres.

CÉSAIRE.

Ils ont la force du corps, mais nous avons celle de l'âme.

SCÈNE II

L'intérieur du palais du Préfet des Gaules.

MAJORIEN, *à un esclave.*

Qu'il attende !

(L'esclave sort)

Notre mal est d'avoir trop vieilli, évêque. Vous êtes bien plus jeune que moi,

puisque mon fils Marcus, si Dieu ne l'avait rappelé à lui, aurait votre âge ; vous ne pouvez donc vous souvenir de la gloire de Rome au temps de ma jeunesse. L'Empereur était respecté comme le lieutenant de Dieu ; même, les païens l'adoraient. Notre enfance s'illuminait au soleil des grands triomphes.

HONORAT.

Celle d'aujourd'hui s'enténèbre à la nuit des désastres.

MAJORIEN.

Arles se dépeuple. Je me souviens d'autrefois quand vint l'empereur Honorius, fils du grand Théodose. C'était encore une métropole immense qui couvrait les deux rives du fleuve ; le théâtre et l'amphithéâtre regorgeaient de spectateurs sans que la population de la ville parût moindre dans les rues. Arles aurait pu former trois et quatre légions de ses seuls citoyens, tous dans la fleur de l'âge.

HONORAT.

Il ne reste plus que des vieillards et des enfants.

MAJORIEN.

Et quels enfants, évêque ! Leur vue m'attriste. De mon immense famille, je n'ai plus que trois petites vierges, les filles de mon petit-fils Lucius Ferreolus qui fut massacré par les barbares, et à la mort de qui je repris cette pourpre consulaire que seul dans Arles j'étais digne de porter. Pauvres enfants ! parfois je les regarde pendant des heures entières, et quand je rentre chez moi, je m'enferme pour que nul ne voie couler mes larmes.

HONORAT.

Elles sont bien belles cependant, et d'une grâce angélique inconnue aux anciennes idoles.

MAJORIEN.

Mais cette fièvre qui les secoue, soir et matin !

HONORAT.

Hélas ! qui de nous n'est pas malade ?

MAJORIEN.

J'ai vu d'année en année le mauvais air empoisonner Arles. La Rome des Gaules subit le sort de sa métropole, celui aussi des grands ports d'autrefois, Ostie, Ravenne et Narbonne. J'étais bien jeune, mais je me rappelle quand les lagunes étaient vivifiées par la grande mer et balayées par le vent du large. A la place des déserts de sel où s'étiolent les tamaris, se bariolaient des jardins, des prés et des bois, et les jeunes gens qui se promenaient le soir sur les berges avaient le teint rose et l'œil vif, et non comme aujourd'hui le regard luisant et la peau blême.

HONORAT.

Je revenais hier de bénir une sépulture, et j'ai vu de loin, dans les Alyscans, vos petites-filles assises sur les tombes.

MAJORIEN.

Oui, elles aiment la mélancolie des nécropoles. Leur plaisir est d'écarter les grandes herbes pour lire les noms gravés sur les stèles. Quand on est soi-même sur le seuil du tombeau, on ne peut blâmer ce soin pieux. Félicie surtout m'attriste, évêque. C'est ma fille préférée, c'est mon espoir ; j'ai choisi pour elle celui qui, par mon adoption, perpétuera la gloire des Ferréols, Césaire, fils de Gratien, que j'aime comme mon propre fils pour son corps robuste et son âme intrépide.

HONORAT.

Nul ici ne lui est comparable.

MAJORIEN.

Oui, c'est un noble cœur. Le génie

des grands Césars revit en lui, et si des mains peuvent sauver l'empire, ce seront les siennes. Mon âme se réchauffe à sa jeunesse. Ah ! que ne peut-on espérer de lui, puisqu'il montre tant de prudence et de courage à vingt ans à peine !

HONORAT.

Que Dieu donc nous le conserve ! Mais la mort ne semble avoir pitié que des faiblesses, toute force l'irrite. Les enfants vivent et grandissent, c'est plus tard, c'est alors qu'ils se mettent à languir. Quant aux vieillards, la mort les dédaigne. Les octogénaires sont nombreux dans cette ville, et vous le savez, seigneur, il y en a de plus âgés encore.

MAJORIEN.

Oui, évêque, je sais de qui vous voulez parler.

HONORAT.

Voilà plus de trois mois que je ne l'ai vu.

MAJORIEN.

Moi-même je reste des semaines entières sans l'apercevoir. Il vit seul avec quelques serviteurs presque aussi vieux que lui ; nous le sentons près de nous et cela nous rassure ; mais il ne veut pas paraître dans son atrium, et il gémit chaque fois qu'il voit un homme de notre temps.

HONORAT.

Il doit avoir près de cent ans.

MAJORIEN.

Il en a davantage puisque j'en ai quatre-vingts.

HONORAT.

Que fait-il ?

MAJORIEN.

Il passe ses jours au milieu des images ancestrales, dans le souvenir de sa propre gloire et des triomphes de l'Empire ; il est maintenant presque aveugle. Pourtant il m'interroge avec une insistance parfois étrange ; il me faut lui raconter des victoires sur les barbares, que les aigles romaines se promènent encore du Rhin au Danube, que l'Empereur est monté en triomphe au Capitole. Il ne sait pas comment mourut son arrière petit-fils Lucius ; quant aux filles de Lucius, il ne veut pas les voir.

HONORAT.

Un de mes clercs passait, il y a quatre jours, devant la porte qui mène à son appartement. Une odeur d'encens flottait dans l'air.

MAJORIEN.

Il y a quatre jours ? Oui, c'était l'anniversaire de la fondation de Rome.

HONORAT.

Ah ! seigneur, comment vous, chrétien fidèle, qui avez souffert persécution pour la vérité, et dont deux filles furent consacrées au Seigneur, permettez-vous que le chef de votre famille glorieuse rende encore un culte aux idoles ? Ne savez-vous pas...

MAJORIEN.

Je sais, Honorat, mais la volonté d'un père est sacrée. Je suis d'un temps où le chef de famille était maître absolu à son foyer. Le premier des miens, je me suis converti à la religion du Christ ; mon fils et mon petit-fils sont morts dans cette foi, et mes arrière petites-filles y vivent. Mais, si je suis maître de mes enfants, le respect me défend d'agir contre mon père.

HONORAT.

Pourtant, seigneur, songez à la joie du ciel...

MAJORIEN.

J'espère que Jésus, en raison des générations que je lui apporte, accordera son âme à mes prières. Nulle n'est plus près de la divinité. Vous le savez,

évêque, Tonnantius Ferreolus était le compagnon d'armes de Julien, et il ne peut séparer de la gloire impériale le souvenir de l'Olympe. Théodose lui-même lui permit de rester fidèle à ses dieux ; ne soyons pas plus sévères que César. Depuis longtemps je me suis interdit de rien dire à mon père qui pût chagriner sa vieillesse, et je veux que les anges puissent chanter sur son lit de mort, comme sur le berceau de Jésus : gloire à Dieu et paix aux hommes de bonne volonté !

(Un esclave entre)

LE SERVITEUR.

Seigneur, vos plus jeunes filles, au moment de sortir, demandent votre bénédiction.

MAJORIEN.

Qu'elles entrent, certes ! — Voyez-les, évêque, comme elles sont maigres et blêmes ! Ah ! quel soleil rosira ces joues et dorera ces cheveux ? Elles sont toujours habillées de blanc, sinon leur pâleur paraîtrait effrayante.

(Entrent Blandine et Cecilius, Perpétue et Valérien)

BLANDINE.

Mon père, que le Seigneur vous protège !

MAJORIEN.

Pauvre petite Perpétue, moins pâle que ta sœur Blandine et pourtant plus faible. Elle, du moins, a désir de vivre, mais toi, Perpétue, tu ne sembles pas plus poser sur la terre qu'une âme errante. Aie bien soin d'elle, Valérien.

VALÉRIEN.

Seigneur, nous ne nous quittons jamais.

MAJORIEN.

Oui, je sais, vous vous aimez ; vous voulez vous aimer. Vous voici bientôt d'âge, et l'évêque Honorat n'attend, pour bénir vos noces, que le moment où vous serez sûrs de votre foi, car si l'amour est licite, le mariage sans amour est un péché.

PERPÉTUE.

Nous vous obéirons, mon père.

MAJORIEN.

Et toi, Blandine, aimes-tu toujours à te promener dans les Alyscans ?

BLANDINE.

Mon père, tant de pauvres âmes y ont besoin de nos prières.

MAJORIEN.

Oui, à commencer par celles de nos proches. Que Dieu les sauve, et nous sauve ! Tu es la sainte de la famille, Blandine, et j'ai bien fait de te fiancer à Cecilius, le plus pieux de nos jeunes curiales. Si Félicie représente l'amour et Perpétue la douceur, toi, ma fille, tu personnifies la piété. Mais songe, Blandine, que la dévotion se plaît aussi dans le mariage. Tes aïeules furent de saintes femmes.

BLANDINE.

Oui, mon père.

MAJORIEN.

Ah ! mon bonheur serait absolu, s'il m'était donné, avant de mourir, de tenir entre mes bras la cinquième génération de mes descendants. Cette joie, mes enfants, vous ne me la refuserez pas. Ah ! que je puisse voir vos fils, à vous toutes, ceux de Félicie, ceux de Blandine, et ceux de Perpétue ! que la glorieuse race des Ferréols ne s'éteigne pas en vous, petites vierges !...

BLANDINE ET PERPÉTUE.

Mon père, nous vous obéirons.

MAJORIEN.

Oui, je le sais, et que puis-je vous demander de plus que l'obéissance ? Ah ! de mon temps, le sang bouillon-

nait dans les veines et les jeunes regards n'attendaient pas le désir paternel pour s'enflammer. Aujourd'hui, on peut vous envoyer sans vieil esclave vous promener le long du fleuve...

HONORAT.

Seigneur !

MAJORIEN.

Evêque, Dieu nous voit et nous juge. N'interprétez pas mal mes paroles. Ces enfants sont fiancés. Vienne le temps où les fiançailles fleuriront en épousailles ! Ils sont jeunes et chétifs, je le sais, et ne les presse pas. D'ailleurs, Césaire et Félicie, les aînés, ne sont pas mariés encore ; il vaut mieux attendre, les héritiers de mon nom en seront plus robustes, il vaut mieux attendre... Allez, petites vierges, allez faire votre habituelle moisson de fleurs d'automne. Mais ne cueillez pas celles qui flottent sur les étangs, elles sont trop tristes, et l'air des lagunes est trop pesant. Jadis, nous montions sur les collines, le vent est si pur sur le mont major. Evitez aussi les Alyscans, la terre y est trop grasse et les âmes dolentes y rôdent au crépuscule...

(Blandine, Perpétue et leurs fiancés sortent)

HONORAT.

Ne pensez-vous pas, seigneur, que le moment serait venu de recevoir le Barbare ?

MAJORIEN.

Si ; son attente a été suffisante. (*A un esclave*) Que Césaire vienne avec les curiales qui se trouvent dans mon palais (*L'esclave sort*). Que nous veut-il ? Jamais le roi des Francs ne nous avait envoyé d'ambassade, et celle-ci est bien peu solennelle.

HONORAT.

Aussi, la recevez-vous sans pompe.

MAJORIEN.

Oui, il convient de ménager la majesté de l'Empire.

(Césaire entre avec quelques vieillards)

Entrez, seigneurs, et prenez place à mes côtés. Césaire, mon fils, ton bras pour monter sur ma chaise curule. Que tu es beau ! Tu ressembles à Théodose enfant.

CÉSAIRE.

Puissé-je, mon père, comme lui, restaurer la gloire de Rome !

MAJORIEN.

Esclaves, qu'on introduise le Barbare.

(Gondovald entre)

GONDOVALD.

Moi, Gondovald, de la race royale de Gundioc, comte du palais franc, envoyé du roi Haribert, à toi Majorien Ferréol, préfet d'Arles, salut !

MAJORIEN.

Silence, barbare, et que pas un mot de plus ne sorte de ta bouche ! Ignores-tu qui je suis ? Ferréol n'est pas préfet d'Arles mais préfet des Gaules, le maître de ton maître et le tien ! Misérable serf, qui te crois-tu, pour parler en égal au représentant de l'Empereur !

GONDOVALD.

Je suis de race royale.

MAJORIEN.

Qu'est le premier des rois barbares à côté du dernier des patrices, et plusieurs de ceux qui m'entourent sont patrices ! N'y a-t-il plus d'empereur, et ton maître n'est-il pas l'hôte et le précariste de César ? Qu'est-ce que son royaume, sinon une province, et son pouvoir, sinon un bénéfice ? Si tu n'es venu à Arles que pour attenter à la majesté de Rome, va-t'en !

GONDOVALD.

Mais j'ai à te dire...

MAJORIEN.

Va-t'en sans parler, ou parle comme tu dois, à genoux, toi, barbare, devant moi, préfet de l'Empire. Crois-tu que César tremble devant un de ses chefs auxiliaires ? A genoux !

GONDOVALD.

Jamais !

HONORAT.

A genoux !

GONDOVALD.

Pas toi, évêque, pas toi !

HONORAT.

A genoux, ou tu insultes l'ordre des choses voulu par Dieu, tu tombes sous le coup de l'anathème, tu roules sur le pavé, le col tordu par le diable !...

GONDOVALD.

Seigneur, me voici à genoux...

MAJORIEN.

Maintenant parle, et prends garde qu'une seule de tes paroles n'offense la majesté impériale.

HONORAT.

Qu'attends-tu ?

GONDOVALD.

Seigneur, je ne devais ouvrir la bouche que pour nier cette majesté.

CÉSAIRE.

Que dis-tu, rebelle ?

MAJORIEN.

Ecoutons ce barbare. Que devais-tu nous dire, Gondovald ?

GONDOVALD.

Que mon maître te renvoie par ma main les insignes de patrice en vertu desquels il gouvernait jusqu'ici la population de ses provinces. Il ne veut plus être appelé consul ni clarissime, mais roi ; il ordonne que tout ce qui était Romanie devienne Francie et c'est de son propre droit qu'il veut régir les pays immenses qu'il tient, non de César, mais de ses pères, et que ceux-ci tenaient de leurs armes.

MAJORIEN.

Voici un message bien superbe et récité dans une posture bien humble.

GONDOVALD.

J'ai rompu le lien de sujétion à l'Empire, je me relève.

MAJORIEN.

Gondovald, tu n'es qu'un légat, et le vrai coupable est celui qui t'envoie. Sait-il qu'il s'expose à la colère de César ?

GONDOVALD.

Le tonnerre gronde souvent, mais foudroie peu.

HONORAT.

En violant son serment, ton maitre se voue aux flammes infernales.

GONDOVALD.

Ceci le regarde ; il doit y avoir réfléchi.

CÉSAIRE.

En nous portant son message, tu t'associes à sa révolte.

GONDOVALD.

Qui insulte mon maître, m'insulte !

MAJORIEN.

Ton maître, serf rebelle, ignore-t-il la puissance de l'Empire ?

GONDOVALD.

Il la connaît, et il la juge.

MAJORIEN.

Alors, sors d'ici, misérable, puisque vous n'êtes, tous deux, que des traîtres à l'Empire !

GONDOVALD.

Mon maître a commandé ; je suis son leude, j'obéis.

MAJORIEN.

Comme tu seras enveloppé dans sa peine, sois-le dans notre haine.

GONDOVALD.

Majorien, pourquoi me haïr et me chasser comme un misérable ? Je suis un barbare, c'est vrai, mais de sang noble ; chez nous, Francs et Romains sont égaux et la race royale burgonde n'est pas indigne d'une famille de sénateurs. Il n'est point sage de fouetter mon sang par des injures. Pourquoi n'aurais-tu pas en moi un ami fidèle qui prendrait ta défense auprès de mon maître ?

MAJORIEN.

Ah ! ah ! je savais bien que nous en viendrions là ! Tu veux de l'or, barbare, je vois une flamme luire au fond de tes yeux verts. Sois dévoué à César, César est assez riche pour payer le zèle des siens. Dis la somme à laquelle tu chiffres ton amitié.

GONDOVALD.

Je ne veux pas d'or, seigneur.

MAJORIEN.

Etrange ! un Germain refuser de l'or ? Que veux-tu donc ?

GONDOVALD.

Ce dont tu es plus le maître que de ton or.

MAJORIEN.

Les barbares sont subtils. Explique-toi.

GONDOVALD.

Hier, sous les grands arbres qui avoisinent les murs d'Arles, j'ai vu, assise sur les tombeaux, une jeune vierge vêtue de blanc, aussi pâle que la neige, et dont les yeux luisaient doucement comme des perles. On m'a dit qu'elle était ta fille. Voilà le trésor que je désire, Ferréol. Donne-moi sa main, et je te jure...

CÉSAIRE.

Tais-toi, misérable !

MAJORIEN.

Calme-toi, Césairé. Gondovald, sache que ta demande est d'un accueil impossible. Ma fille est déjà fiancée à celui que j'appelle mon fils et qui se tient à ma droite. D'ailleurs, tu n'ignores pas qu'une loi de Valentinien punit de mort toute union entre une Romaine et un barbare.

GONDOVALD.

Le roi des Goths n'a-t-il pas épousé Placidie ?

MAJORIEN.

Barbare, ce n'est pas à nous à juger ce qu'il a plu à l'Empereur de faire. Je suis son serviteur fidèle, tu es son esclave rebelle, tous deux nous lui devons respect. Donc, sors de ce palais, Gondovald, et retourne dire à celui qui t'envoie : « Le Préfet des Gaules, vicaire de l'Empereur toujours Auguste, a appris l'impie et horrible rébellion qui te pousse à rejeter les insignes de patrice. Hâte-toi de t'humilier et de reconnaître ta faute, sinon tu ne seras aux yeux de César qu'un serf fugitif, ton bénéfice te sera enlevé, ton diadème brisé comme verre et les aigles impériales viendront te châtier jusque dans tes forêts les plus affreuses. Ce que Jules César a fait contre les Celtes, ce que Julien a fait contre les Alamans, nous le ferons contre toi si tu ne te soumets et si tu n'avoues la majesté de l'empire romain. »

GONDOVALD.

Prends garde toi-même, vieillard ! César n'est qu'un fantôme dont nos haches n'ont pas peur. Les menaces ont pu effrayer nos pères, elles ne font plus trembler personne. Jules et Julien sont morts. Mon roi s'attendait à ta réponse et réunissait son armée. Au

printemps prochain vous la verrez inonder la campagne d'Arles et l'on saura qui de Haribert ou de Ferréol sera le serf fugitif ! Oui, je vais sortir de ton palais, et, dans quelques jours, de ta ville, et je remonterai le fleuve, à petites journées ; il suffit que j'arrive au palais de mon maître à temps pour guider son arrivée vers cette cité d'orgueil et de démence.

MAJORIEN.

Rends grâce au ciel, Gondovald, que ton caractère de légat te soustraie au châtiment que mériteraient tes blasphèmes. Sors !

(Gondovald se retire. Silence lugubre)

Nobles sénateurs d'Arles, vous avez tout entendu. Il faut que la curie se réunisse pour délibérer sur ce que nul ne pouvait prévoir.

HONORAT.

Hélas ! tout ceci présage de grands malheurs.

CÉSAIRE.

Ou de grands triomphes !

MAJORIEN.

Plaise au ciel que ta confiance ait raison ! *(Aux sénateurs et à l'évêque)* Que Dieu soit avec vous, seigneurs. *(A Césaire)* Reste, Césaire, je veux te parler.

(Les sénateurs sortent)

CÉSAIRE.

Que voulez-vous de moi, seigneur ?

MAJORIEN.

Mon fils, l'heure est sombre. Dieu veuille écarter de nos têtes le tourbillon de désastres que je pressens ! Peut-être assistons-nous aux derniers jours d'Arles.

CÉSAIRE.

Quoi, mon père, l'Empereur laisserait détruire la plus illustre cité des Gaules ?

MAJORIEN.

Hélas, ce que disait le barbare est juste. L'Empereur n'est qu'un fantôme. A force de foi, nous faisons vivre notre rêve, nous croyons le voir tel qu'un Trajan ou un Aurélien entouré de rois esclaves dans son Capitole. Mais le César véritable, quel est-il ? peut-être un obscur Romain, peut-être un enfant dans quelque palais de Milan ou de Ravenne ; hélas ! celui qui règne en ce moment, nous ignorons même son nom !

CÉSAIRE.

Jamais je n'avais entendu de telles paroles.

MAJORIEN.

Notre puissance était de prestige. Elle devait s'écrouler avec lui. Et voici que les Barbares ont dissipé le mirage ; ils n'ont plus devant les yeux que quelques cités éparses dont celle-ci est la plus glorieuse. Cités, pas même, mais butin sûr, où tout attire, où rien n'arrête, car tu sais notre détresse, mon pauvre enfant, et que si les hordes inondaient la plaine, Arles ne pourrait aligner sur ses remparts que quelques enfants dont tu es le plus robuste et quelques vieillards dont je suis le plus vaillant !

CÉSAIRE.

Mais les autres villes viendraient à notre secours ! Tant de légions, tant de sénateurs, tant d'évêques ne laisseraient pas ruiner Arles ! Les rois des Goths sont dévoués à l'Empire. Nous nous armerions, nous lutterions, nous tirerions des auxiliaires de tous les pays !

MAJORIEN.

Arles ne pourrait compter que sur ses propres forces.

Oui, moi aussi j'ai rêvé à des résistances victorieuses, à des secours inconnus ; je me suis dit qu'il n'était pas possible que tant de siècles de triomphe

aboutissent à cette agonie ; j'ai évoqué les labarums, les aigles et les louves, les grands Césars qui, trois et quatre fois, ont restauré l'Empire et les grands dictateurs qui ont maçonné en blocs de victoires la grandeur de Rome, j'ai prêté l'oreille pour surprendre au delà des Alpes quelques piétinements de cohortes, quelques fanfares de clairons et de tibicines. Qui sait, peut-être tout va-t-il renaître, peut-être le Sénat est-il redevenu le cénacle de rois qui frappa Pyrrhus de stupeur, peut-être César a-t-il réuni une armée immense ! En appelant les esclaves à la liberté, en armant les colons, en rappelant les légions de Perse et d'Afrique, on pourrait rétablir la fortune de Rome dans les Gaules...

CÉSAIRE.

Il faudrait aller trouver l'Empereur, lui montrer le péril !...

MAJORIEN.

Je suis trop vieux.

CÉSAIRE.

Hélas !

MAJORIEN.

Mais toi, Césaire !

CÉSAIRE.

Moi ?

MAJORIEN.

Oui, toi, pourquoi n'irais-tu pas ?

CÉSAIRE.

Parler à l'Empereur !

MAJORIEN.

Nul plus que toi n'est vaillant et robuste. En te voyant, le Sénat peut croire qu'Arles renferme encore des héros. Ah ! si tu consentais à partir ! Sans doute Félicie t'aime, et tu sais si je voudrais vous voir unis, mais le salut de l'Empire doit primer le bonheur domestique et le souci du nom des Ferréols. Et puis, songe à la gloire d'affranchir la Gaule du joug barbare, si tu revenais à la tête d'une armée ! Qu'est-ce que ce ramassis de leudes ? il suffit de parler haut pour les faire tomber à genoux, tu l'as vu. Pour ramener les aigles de Rome jusqu'au Rhin, que faudrait-il ? quelques légions, quelques cohortes...

CÉSAIRE.

C'est vrai ! c'est vrai !

MAJORIEN.

Ah ! si tu voulais, Césaire, les jours d'hiver sont encore loin, et l'on trouverait bien une galère dans les trois ports d'Arles ; une brève traversée t'amène à Rome : là, tu vois les préfets, les sénateurs, les comtes du palais impérial, tu pries, tu adjures. César peut-il laisser détruire sa capitale des Gaules ?

CÉSAIRE.

Oui, oui, j'irai !

MAJORIEN.

Que Dieu te bénisse, mon fils !

CÉSAIRE.

Ah ! mon père, ce voyage, tout me le commande, Félicie autant que Rome. La main d'une Ferreola dont n'aurait point été digne le fils du centurion Gratien, le libérateur d'Arles et des Gaules pourra la recevoir sans honte. Sauver l'Empire ! de tout temps je me suis cru marqué par Dieu pour quelque grande œuvre. Il suffit parfois d'un cœur héroïque pour conjurer le vol des désastres ; puisse mon âme être la digue contre qui viendra se briser le flux barbare !

MAJORIEN.

Je sais ta foi.

CÉSAIRE.

Ah ! si j'avais vécu au temps de Drusus et du Germanique, ou même

sous les Antonins, nos compatriotes ! Si j'erre toujours dans la campagne, c'est que, dans Arles, trop de souvenirs glorieux, trop de colonnes, de temples et d'arcs de triomphe m'arrachent des larmes de honte au rappel des anciens Césars. Heureux, vous dont l'enfance ignora l'amertume des ruines, et plus heureux encore vos pères !... Seigneur, parlez-moi de lui.

MAJORIEN.

Que veux-tu, mon fils, que je t'en dise ?

CÉSAIRE.

C'est à lui que me semble attachée la fortune d'Arles. Tant que vivra ce vieillard séculaire, le malheur épargnera la ville. Mais pourquoi s'obstine-t-il à vivre dans son palais comme au fond d'une tombe ?

MAJORIEN.

Que pourraient voir dans Arles ses vieilles prunelles qui ne leur fût objet de tristesse ? Des palais en ruines, des remparts qui s'écroulent, un port qui s'envase, des temples où l'image du Christ et de sa mère a remplacé les statues des Olympiens qu'il prie encore, une voie domitienne où la mousse ronge les grandes dalles, un forum désert, veuf de ses colonnades, à peine çà et là quelque vieillard cassé ou quelque enfant secoué par la fièvre. Mieux vaut qu'il s'ensevelisse vivant.

CÉSAIRE.

Sa vieillesse est triste ; du moins sa jeunesse fut glorieuse !

MAJORIEN.

Certes ! Qui de nous a vu comme lui fuir devant les aigles la cohue hurlante des rois barbares ? Autrefois, quand il avait mon âge et que j'avais celui qu'aurait mon fils Marcus, je l'interrogeais sans fin ; il me racontait les formidables campagnes du jeune césar Julien, le terrible carnage des Alamans, puis la campagne de Perse où il reçut le dernier soupir de l'Empereur.

CÉSAIRE.

N'a-t-il pas revêtu lui-même la pourpre impériale ?

MAJORIEN.

Si, mon fils. En même temps que Théodose était proclamé César Auguste, les sénateurs des Gaules offrirent la pourpre à Tonnance Ferréol. Il l'accepta et pendant quelques jours présida aux jeux du cirque revêtu du costume impérial. Mais il vit que l'Empire avait besoin de toutes ses forces contre les barbares et, au lieu de combattre son rival, il lui renvoya les insignes suprêmes. Théodose continua à l'appeler son frère et à lui décerner en public le titre d'Auguste.

CÉSAIRE.

Si je pouvais le voir !

MAJORIEN.

Tu ne verrais qu'un géant maigre, aux paupières éteintes, que ses cent ans laissent droit encore, avec une grande barbe tombant jusqu'à sa ceinture. La nuit, on le prendrait pour un spectre.

CÉSAIRE.

Que fait-il ?

MAJORIEN.

Autrefois, il se faisait lire les ouvrages des philosophes. Maintenant il ne s'intéresse plus qu'aux annales de Rome, et pendant de longues heures, il médite sur la façon dont se releva la fortune latine aux jours d'Annibal et de Boïorix.

CÉSAIRE.

Plaise à Dieu de susciter un Scipion ou un Marius !

MAJORIEN.

Si Dieu nous accorde un sauveur, ce sera toi, mon fils.

CÉSAIRE.

Quand mettrai-je à la voile ?

MAJORIEN.

Le plus tôt possible ; plus tard, la navigation serait dangereuse. D'ailleurs, il faut que l'Empereur ait le temps de réunir ses légions pour qu'elles puissent paraître au printemps.

CÉSAIRE.

Partirai-je, mon père, seul ?

MAJORIEN.

Elle est si faible qu'elle ne supporterait pas le voyage.

CÉSAIRE.

J'obéirai.

MAJORIEN.

Que Dieu guide ton navire. Il portera la fortune d'Arles !

SCÈNE III

Au bord du fleuve, la nuit.

CÉSAIRE.

Notre amour est né sur des sarcophages.

FÉLICIE.

Hélas !

CÉSAIRE.

Pourquoi ta phrase plaintive me hante-t-elle ? Tant de choses sont nées dans la douleur, et qu'est-ce qui ne sort pas de la mort, quand la vie même en vient ?

FÉLICIE.

Ah ! que tout y retourne !

CÉSAIRE.

Non ! que tout vive, au contraire ; que les fleurs se pâment, que les insectes se poursuivent, que les bêtes des monts et des bois s'accouplent ! Ah ! plus d'effrois ni de tristesses puisque nous appellent des jours de gloire ! Vois, Félicie, comme la nuit est douce ; l'impétueux mistral a balayé les miasmes et nous apporte le parfum du thym et du cytise des montagnes. Comme on respire avec délices ! Le silence est si grand qu'on pourrait entendre à l'horizon la voix de la mer, et l'air si pur qu'on pourrait cueillir de la main le scintil des étoiles. Vois, ma bien-aimée, celle qui brille comme un phare, Sirius dont la nuit de Noël double l'éclat ; avant qu'elle ne disparaisse, je serai de retour sous les murs d'Arles.

FÉLICIE.

Hélas !

CÉSAIRE.

Tu pleures, Félicie ! Pourquoi ces larmes, je ne vais pas chercher le deuil, mais le salut ! Songe plutôt à l'orgueil du retour, quand je remonterai le fleuve avec un cortège de galères !

FÉLICIE.

Non, tous les présages sont tristes. Cette nuit qui te semble douce est pour moi peuplée d'épouvantes. Ce n'est pas la voix de la bonne mer qui soupire, ce sont de mauvais spectres qui pleurent, et les étoiles ne scintillent que du désir d'aspirer ton navire dans les orages. Jamais l'air des marais n'a été plus méphitique, jamais le hululement des chouettes plus lugubre ; jusqu'à ce fleuve dont le grondement me semble féroce, jusqu'à ces peupliers blêmes dont le feuillage frissonne comme s'il avait, ainsi qu'une femme, la fièvre !...

CÉSAIRE.

C'est toi-même qui frissonnes, ma pauvre amie.

FÉLICIE.

Non, je n'ai pas la fièvre. Regarde mes yeux, ils sont doux comme un reflet de lune dans l'étang et mes joues ont la roseur saine des jeunes fleurs. Le présent est joyeux ; c'est l'avenir que je devine lourd de désastres.

CÉSAIRE.

Oui, l'Empire. Tu es bien la fille des Ferréols !

FÉLICIE.

Non, c'est pour toi, pour toi seul que je tremble, Césaire ! Avec toi la barbarie me serait douce, et la romanité sans toi cruelle ! Rien n'existe pour nous que l'amour, et le salut de la patrie ne vaut pas le salut de qui nous aime. N'avons-nous pas trahi les anciens dieux pour le Christ ? c'est que le Christ nous aimait davantage. Si je pleure, Césaire, c'est pour toi !

CÉSAIRE.

Alors, sèche tes larmes, car jamais mon avenir ne m'est apparu plus ruisselant de splendeurs ! Je ne crains rien, je me sens prêt à tous les héroïsmes. Cette Rome dont j'ai toujours rêvé, ces lieux sacrés par vingt siècles de victoires, je vais les revoir ! Mes pas vont éveiller les échos du Forum et du Capitole, j'irai me baigner dans les flots du Tibre, vénérer les ossements des martyrs dans les cryptes, écouter les discours des sages dans les thermes ! Rome, Rome, nom magique qui fit toujours bondir mon cœur ! Je verrai ses hautes murailles, ce peuple altier qui a conquis toute la terre, je parlerai dans le Sénat et je m'approcherai peut-être, gloire suprême, de l'Empereur qui me confiera ses légions !

FÉLICIE.

Ah ! Césaire, c'est Rome que tu aimes, ce n'est pas Félicie.

CÉSAIRE.

Que dis-tu ?

FÉLICIE.

Oui, cette Rome que tu adores m'est odieuse puisqu'elle me vole ton cœur qui est à moi, que je veux à moi. Ah ! qu'elle s'écroule dans son orgueil, et que les barbares viennent semer du sel sur ses ruines !

CÉSAIRE.

Dieu, tais-toi ! Toi, Félicie, la fille des préfets et des patrices, tu ferais des vœux pour les barbares !

FÉLICIE.

Les voies de Dieu sont obscures. Qui sait si les barbares ne sont pas ses élus pour ouvrir une ère nouvelle ? Les évêques ne vont-ils pas à leur rencontre en brandissant des rameaux d'olivier ? La gloire romaine s'étiole ; Arles, la ville des patrices, n'est plus qu'une cité d'agonisants. Qui sait si son nom ne doit pas disparaître de l'histoire ?

CÉSAIRE.

Disparaître, le nom d'Arles !

FÉLICIE.

Il n'y a de durable ici-bas que l'amour. Tout le reste est vanité. Puissance, gloire, richesse, patrie, tout passe, l'amour seul reste. Si je hais Rome, c'est parce qu'elle est un obstacle au nôtre ! C'est son fantôme qui nous sépare, et quand tu m'aimes, c'est son âme que tu baises sur mes lèvres ! Ah ! oui, je la hais, cette ville de superbe qui te prend à moi !... N'étions-nous pas heureux sans elle ?

CÉSAIRE.

Nous serons bien plus heureux à mon retour.

FÉLICIE.

Non, quand tu reviendrais suivi d'une armée immense et d'une flotte, et ceint même du bandeau impérial ! jamais plus

douces heures ne couleront pour nous que celles passées aux Alyscans à lire en rêvant les noms des tombes. Ah ! méchant, pourquoi t'en aller au loin, on est si bien ici ; qu'importe la tristesse des dunes et la langueur des eaux mortes, il est des poisons si doux qu'on s'en abreuve avec délices.

CÉSAIRE.

Tu oublies ceux, Félicie, qui surgiront au printemps !

FÉLICIE.

D'ici là l'air des marais aura fait son œuvre. Et si le Barbare trouvait nos pauvres corps vivants encore, ne serait-ce pas une joie suprême que de mourir ensemble sous sa hache ? Toi qui ne penses qu'à la ruine de l'Empire, quelle volupté sais-tu plus âcre que de se sentir les derniers d'un monde, les fleurs d'arrière automne d'un arbre géant douze fois séculaire, et de se savoir, héritiers de tant de génie et tant de gloire, égorgés par de brutales mains qu'on méprise moins qu'on ne dédaigne ?

CÉSAIRE.

Pauvre Félicie, tu n'aspires qu'à la mort, moi c'est vers l'existence que je crie. Grâce à Dieu, c'est un sang rouge encore qui gonfle mes veines, et c'est sans peur que je défierai un de ces grands barbares gorgés de bière. Moi vivant, rien de ce qu'on redoute n'arrivera. Quoi, Arles emportée par un assaut de ces hordes, les palais incendiés, les églises détruites, les vieillards mis à mort, les femmes violées, toi-même... Oh ! non ! non ! Contre tant d'horreurs il serait péché que les vaillants ne prissent pas les armes. Je sauverai ma ville. N'essaie pas de me retenir, Félicie, c'est le doigt de Dieu qui me fait signe ; il faut que j'aille chercher ailleurs des légions puisque ce sol épuisé n'en porte pas...

FÉLICIE.

Hélas !

CÉSAIRE.

Il faut que je parte ! Vois, l'aube commence à blanchir. Dans un moment on distinguera le port et le vaisseau sur lequel je dois monter.

FÉLICIE.

Césaire, emmène-moi !

CÉSAIRE.

T'emmener ?

FÉLICIE.

Je serai forte ! Depuis qu'il est question de ton départ, je ne tousse plus ni ne frissonne. Emmène-moi, Césaire.

CÉSAIRE.

Pauvre amie, la traversée est dure et tu sais qu'on a eu peine à réunir dans Arles un équipage assez vivace.

FÉLICIE.

J'aurais été tant heureuse !

CÉSAIRE.

Mon absence sera si brève et ton séjour à Rome aurait été si triste ! Qui sait où j'irai lever mes légions ? D'ailleurs ton aïeul ne veut pas que tu partes.

FÉLICIE.

Je te vois t'en aller ; te verrai-je revenir ?

CÉSAIRE.

Ah ! chasse ces craintes, puisque l'heure approche. C'est vrai, l'orient s'éclaire.

FÉLICIE.

Comme cette nuit a été courte !

CÉSAIRE.

Adieu, Arles, veuve de ta gloire et de ton peuple, puissance qui croule, splendeur qui s'éteint, adieu, pauvre cité malade où, pourtant, nous avons

connu le bonheur ! Ah ! ces lieux témoins de notre amour, nous avons bien fait de les revoir une dernière fois dans les ténèbres.

FÉLICIE.

Triste ville, le jour y est plus morne, mais la nuit plus effrayante. Tout était noir, tout était silence. A peine çà et là quelque fenêtre éclairée parce que, nous le savions, on y veillait un cadavre...

CÉSAIRE.

Il n'y avait du bruit et des lumières que dans la maison du Barbare, près du Rhône ; quelque orgie d'hydromel avec des chants rauques.

FÉLICIE.

J'ai eu si peur que je me suis enfuie...

CÉSAIRE.

Les Alyscans étaient tristes ; le vent d'automne gémissait dans les branches et des flammes voltigeaient sur les tombes. Tu as cueilli des fleurs, elles aussi sont souffreteuses.

FÉLICIE.

Y reviendrons-nous jamais en cueillir d'autres ?

CÉSAIRE.

L'aube naît. Le fleuve commence à luire entre les arbres.

FÉLICIE.

Ecoute : les cloches de matines ! Les bateliers vont paraître.

CÉSAIRE.

Ah ! tu disais vrai, le départ est triste. Au dernier moment toute exaltation vous abandonne, et l'on pleurerait comme un enfant. Arles, Arles, est-il vrai que je ne doive pas te revoir ?

FÉLICIE.

Ah ! pourquoi cette nuit n'a-t-elle pas été plus longue ?

CÉSAIRE.

Le jour ! voici le jour ! La ville paraît avec ses tours, ses clochers et l'orbe immense de ses arènes. Les alouettes chantent dans les sycomores, les flamants des lagunes secouent leurs grandes ailes. Le soleil va jaillir.

FÉLICIE.

Qu'il se lève, il fait si gris et si froid !

CÉSAIRE.

Voici venir les bateliers.

FÉLICIE.

Déjà !

CÉSAIRE.

C'est à l'aurore que je dois mettre à la voile.

FÉLICIE.

J'entends des chants d'église. Une longue procession s'avance vers nous.

CÉSAIRE.

C'est Arles qui vient dire adieu à celui qui part pour la sauver.

(La procession entre en scène)

HONORAT.

Que les anges du Seigneur étendent leurs ailes sur celui qui se dévoue pour le salut de tous ! Saint Trophime, patron d'Arles, protégez celui qui part pour sauver votre ville ! Marie, étoile de la mer, dirigez son vaisseau vers le port de refuge ! Saintes Femmes qui abordâtes sur notre plage, intercédez en faveur de Césaire ! Exaucez nos vœux pour celui qui se sacrifie aux siens, Seigneur Jésus qui vous êtes sacrifié pour le salut du monde !

MAJORIEN.

Mon fils, voici l'heure ! Va trouver l'Empereur, et songe que nos yeux désormais scruteront avec angoisse la haute mer pour y voir poindre tes galères.

CÉSAIRE.

Bénissez-moi, mon père.

FÉLICIE.

Ah ! mon père, faites que je l'accompagne !

MAJORIEN.

Non, petite vierge, la traversée est si rude que tu ne verrais pas la côte d'Italie. Reste avec nous. Césaire reviendra et nous célébrerons à la fois tes noces et son triomphe sur les Barbares.

CÉSAIRE.

Félicie !...

MAJORIEN.

Ne pleure pas toi-même, Césaire. Ta fiancée reste en sûreté dans le palais des Ferréols.

CECILIUS.

Adieu, Césaire, nous sommes trop jeunes, Valérien et moi, pour monter sur ton navire. Du moins nous ne resterons pas oisifs pendant ton absence. J'enrôlerai la jeunesse arlésienne, et tu trouveras à ton retour les murailles en bon état et plusieurs cohortes exercées au maniement des armes.

VALÉRIEN.

Adieu, Césaire. Moi aussi je me consacrerai au salut d'Arles. Mets ta confiance en Dieu et reçois le baiser de ceux qui se diront bientôt tes frères.

MAJORIEN.

Adieu, mon fils, le salut d'Arles est dans tes mains. Sauve-nous !

HONORAT.

Sauve l'Eglise d'Arles, aïeule des Eglises des Gaules !

FÉLICIE.

Césaire !... Ah ! reviens ! reviens !

ACTE SECOND

—

SCÈNE I

Les Alyscans, un jour d'hiver. Groupe de jeunes filles.

1re JEUNE FILLE.

Voici l'hiver. J'ai froid.

2e JEUNE FILLE.

Comme ces grands peupliers gémissent ! On dirait les vieillards d'Arles.

3e JEUNE FILLE.

Ils pleurent leurs dernières feuilles que la rage du mistral flagelle. Voyez comme les pauvres folles tourbillonnent !

4e JEUNE FILLE.

Et comme les vignes sauvages se dépouillent ! Plus de manteau rouge sur les vieux os des rochers.

1re JEUNE FILLE.

Le fleuve aussi prend sa robe d'hiver, grise comme un ciel de neige. Je l'ai écouté gémir toute la nuit dernière, jamais il ne m'avait paru plus plaintif.

2e JEUNE FILLE.

Pourvu que ce ne soient pas de sinistres présages !

3e JEUNE FILLE.

Il fait trop triste ici. Rentrons dans la ville.

FÉLICIE.

Il y fait plus triste encore.

4e JEUNE FILLE.

Pauvre Félicie, pour toi surtout cet hiver sera lugubre.

FÉLICIE.

Je suis frappée au cœur, mais j'ai tant d'amour que je suis sûre de vivre jusqu'à son retour.

1re JEUNE FILLE.

Heureuses celles pour qui l'espoir est possible.

2e JEUNE FILLE.

A-t-on quelques nouvelles de lui ?

FÉLICIE.

Aucune ; il ne doit pas encore être à Rome. Ah ! mes sœurs, que nos adieux furent touchants. Nous passâmes toute la nuit à errer sous les grands arbres. La lune, ce soir-là, était consolante, et le Rhône coulait comme un fleuve de lait. Qu'il faisait doux ! Ah ! quand je devrais vivre cent ans, je me souviendrai toujours de l'ivresse où, ce soir-là, s'endormirent nos âmes. Hélas ! le vaisseau ouvrait déjà ses voiles et ce bonheur devait s'éteindre aux blancheurs de l'aube. Vous rappelez-vous, mes sœurs, quand la cité entière vint dire adieu à celui qui partait pour le salut d'Arles ? Vous-mêmes étiez là, et vous me reçûtes dans vos bras quand je défaillis au premier élan des rames. Ah ! je le vois encore debout sur la poupe dans sa toge blanche bordée d'écarlate. Ainsi s'éloignèrent les exilés de Phocée quand ils vinrent ici fonder Marseille ; ainsi partirent les héros de Rome quand ils allèrent conquérir les royaumes d'Orient et d'Afrique.

3e JEUNE FILLE.

Ah ! puisse Arles lui devoir son salut ! Puisse le prochain printemps nous apporter des triomphes !

4e JEUNE FILLE.

Que pouvons-nous pour la cité, pauvres petites vierges que la fièvre secoue et qui n'avons qu'à peine la force de nous traîner dans des cimetières ?

1re JEUNE FILLE.

Les jeunes gens combattront.

2e JEUNE FILLE.

Ils ne sont pas plus robustes que nous ! Dieu veuille que les barbares ne paraissent jamais sous les murs d'Arles !

3e JEUNE FILLE.

Surtout s'ils sont aussi féroces que ces cavaliers francs qui galopaient naguère dans nos rues !

FÉLICIE.

Ont-ils quitté la ville ?

4e JEUNE FILLE.

Hier ils faisaient, dit-on, leurs préparatifs de départ.

1re JEUNE FILLE.

Ils passent leurs journées à boire et à frotter leurs cheveux avec du beurre. Parfois, ils dansent lourdement en entre-choquant leurs armes et en frappant leur bouclier de leur épée. Puis, quand ils sont ivres, ils se jettent les uns sur les autres et se tailladent le visage et le corps de larges blessures.

FÉLICIE.

Que pourraient les jeunes gens d'Arles contre ces géants sanguinaires ? Que Dieu nous sauve !

2e JEUNE FILLE.

Et que leur chef surtout s'éloigne vite. Ce barbare est d'une insolence farouche, et l'air dont il regarde les femmes les force à se voiler.

3e JEUNE FILLE.

Pourvu qu'ils ne reviennent pas en multitude, plus orgueilleux et plus féroces ! Avez-vous remarqué, mes sœurs, de quel air insatiable ces cavaliers se promenaient dans Arles ? On a eu l'imprudence de les laisser partout entrer, au théâtre, aux arènes, aux thermes, dans les églises ; partout leurs yeux ont étincelé à la vue des richesses découvertes ; un d'eux a demandé si les statues d'or étaient massives, et il a fallu combler les autres de présents qui enflammaient leur convoitise. Songez aux discours qu'ils vont tenir aux autres barbares, une fois rentrés dans leurs

brumes ! Heureux s'ils attendent le printemps pour revenir vers Arles, en longues files, comme des oiseaux de proie...

4e JEUNE FILLE.

Hélas, j'ai vu le sac de Trèves !

1re JEUNE FILLE.

Hélas, j'ai vu Autun au pillage !

FÉLICIE.

Pauvre Arles, le même sort t'est-il réservé ? Verrons-nous tes palais détruits, tes églises incendiées, tes trésors ravis ? Cet horrible spectacle nous serait réservé de voir la chute effroyable de la Rome des Gaules, ses sénateurs massacrés, ses enfants menés en servitude, nous-mêmes, ô mes sœurs !... Ah ! du moins la mort nous sauvera des derniers outrages !

2e JEUNE FILLE.

Pour moi, je suis bien sans crainte. Le printemps ne me verra pas.

3e JEUNE FILLE.

Qui de nous, hélas ! verra-t-il ?

2e JEUNE FILLE.

Oui, je sens bien que je m'en irai avec les dernières feuilles. Pourquoi les Barbares viennent-ils ? Arles disparaîtra bien sans eux. Voyez comme nos rangs s'éclaircissent ; chaque semaine, la ville perd en nous quelque fleur de sa couronne ; de légion, les filles d'Arles ne sont plus que cohorte. On dirait que les vieillards seuls s'obstinent à vivre. Peut-être que, de toute la cité, il ne restera bientôt que ton trisaïeul, Félicie, le centenaire Tonnance Ferréol.

FÉLICIE.

Ah ! ne me parle pas de lui ! Il ne veut pas qu'on parle de lui !

4e JEUNE FILLE.

Ah ! oui, vienne la mort !

1re JEUNE FILLE.

Tu es la seule, Félicie, à vouloir revoir ton fiancé. Nous autres, nous sommes si chétives que nous n'avons même pas de fiancé, et si nous en avions, nous voudrions mieux mourir que de nous donner à eux et d'engendrer de nouveaux misérables sur cette terre de larmes.

FÉLICIE.

Malheureuse ville, disait-il, où les vierges ne brûlent pas du désir d'être mères !

4e JEUNE FILLE.

La vie est-elle donc si bonne ?

FÉLICIE.

Pourtant, mes sœurs, plusieurs d'entre vous ont aimé ; toi, et toi, et toi encore.

4e JEUNE FILLE.

Hélas ! mieux eût valu que je n'aime pas. Mon fiancé Antoninus était le plus beau des éphèbes d'Arles ; à la course, à la lutte, à la nage, il remportait toutes les couronnes. Mais voilà qu'à seize ans à peine un mal étrange l'attaqua ; il devint triste, et quand je lui proposais d'aller ensemble vers les montagnes, il secouait la tête et s'en venait errer dans ce cimetière. Alors, il s'éprit d'amour pour l'eau, pour l'eau stagnante ou fluante, et nous vécûmes sur le fleuve, nous laissant aller à la dérive jusqu'aux marécages de l'embouchure et passant des journées entières à regarder voler les courlis dans les solitudes de sel. On envoya souvent des esclaves à la découverte pour nous ramener à Arles. Un soir, il partit tout seul et l'on ne retrouva dans les lagunes que son cadavre.

2e JEUNE FILLE.

Ah ! tel n'est pas mon fiancé à moi, le fils du sénateur Ambrusius ; il est fort et sain, et si jamais Arles est assiégé par le Barbare, ce n'est pas au second

rang qu'il combattra. Mais c'est moi qui suis faible ! toute la nuit je tousse et tout le jour je frissonne. C'est lui qui voudrait m'entraîner loin de ces tristes eaux croupies ; pour me décider à l'accompagner dans les montagnes, il me conte les merveilles qu'il y découvre, des palais creusés dans le roc, des vallées en entonnoirs sinistres, des éperons monstrueux dominant la plaine, et des prairies de fleurs et d'herbes grises, si odorantes, comme on n'en trouve plus ici. Mais c'est trop loin pour moi, et je passe mes journées à contempler à l'horizon ces collines d'or où je n'irai jamais et à m'étioler comme un lys malade dans l'air que ces marécages exhalent.

1re JEUNE FILLE.

Hélas ! vous êtes plus heureuses que moi, mes sœurs ; l'une survit à son fiancé et l'autre sait que son fiancé lui survivra, mais moi je vois de jour en jour le mien s'éteindre, et son agonie déchirante entraîne la mienne. Ce n'est pas lui qui irait languir dans les lagunes mortes ni contempler sans force les collines lointaines : nul n'a plus que lui soif de vivre ! C'est le meilleur ami de Césaire et quelque chose de son génie le soulève. Il le suivait au Champ de Mars, aux jeux du cirque, il aurait voulu l'accompagner à Rome. Et malgré tout il meurt ; cette vie à laquelle il se cramponne avec angoisse le trahit ; chaque mois, chaque semaine, je sens que la mort étend sur lui ses conquêtes ; il ne vit que par la chaleur de sa main qui cherche toujours la mienne et par ses grands yeux noirs qui se remplissent de larmes... Ah ! plaignez-moi, mes sœurs, vous n'avez que l'appréhension ou le souvenir, moi j'ai la douleur présente.

3e JEUNE FILLE.

Ah ! toutes nous sommes si malheureuses que nous n'osons lever la tête et regarder, de peur d'apercevoir un malheur nouveau !

4e JEUNE FILLE.

Pourquoi dire des paroles de mauvais augure ? Tais-toi !

2e JEUNE FILLE.

Qu'y a-t-il ?

4e JEUNE FILLE.

Ne levons pas la tête, ne regardons pas. J'ai vu...

1re JEUNE FILLE.

Quoi ? Qu'as-tu vu ?

4e JEUNE FILLE.

Le Barbare ! C'est bien lui que j'ai vu derrière les arbres. On dirait qu'il nous épie.

TOUTES.

Dieu ! fuyons !

FÉLICIE.

Quoi, filles d'Arles, un misérable barbare vous ferait peur ! Restez, par le ciel ! Si vous fuyez, il courra sur vous.

1re JEUNE FILLE.

Crois-tu, Félicie ? oui, oui, restons ensemble.

4e JEUNE FILLE.

Mais s'il vient vers nous ? Croyez-moi, rentrons en Arles.

FÉLICIE.

Il ne sera pas dit qu'un barbare aura fait fuir la fille des Ferréols.

1re JEUNE FILLE.

Oui, Félicie est courageuse, restons. D'ailleurs, voyez, il a disparu. Le vent agite les grandes branches et personne ne se cache derrière.

4e JEUNE FILLE.

Le voici !

(Gondovald paraît)

TOUTES.

Ah ! ah !

(Elles se sauvent)

GONDOVALD.

J'ai fait peur à vos compagnes, Ferréola ; je m'en réjouis si, du moins, je ne vous ai pas effrayée vous-même.

FÉLICIE.

Ni mes compagnes ni moi n'avons eu peur. Les maîtres peuvent-ils craindre quelque chose de leur lète ?

GONDOVALD.

Si l'un de nous deux devrait craindre, Ferréola, ce serait moi. Les hommes de ma nation ne tremblent que devant la divinité, et la femme est en communion avec le divin. Les vieux chants de ma patrie parlent de vierges héroïques pour la conquête desquelles il faut combattre des dragons ou traverser des rideaux de flammes. Vous m'apparaissez comme leur sœur, sœur angélique de vierges farouches, qui de bonne heure aurait fui le paradis des épées et qui se consumerait sur terre dans la nostalgie des étoiles.

FÉLICIE.

Tu parles bien, pour un barbare.

GONDOVALD.

Les barbares, du moins, parlent comme ils pensent, et l'ironie, ils la méprisent.

FÉLICIE.

Je ne suis pas ironique, Gondovald. Moi aussi, je dis ce que je pense.

GONDOVALD.

Vous vous rappelez mon nom, princesse. Vous souvient-il encore qu'ici même je vous ai vue pour la première fois ? L'air n'était pas froid comme aujourd'hui, mais d'une douceur mélancolique et le soleil couchant dorait les cimes des grands arbres. Vous étiez assise sur ces sarcophages dans vos grands voiles blancs, et je crus voir, à votre apparition, le génie gardien de ces tombes. Il y avait au loin des chants de funérailles.

FÉLICIE.

Je n'étais pas seule.

GONDOVALD.

Pourquoi me le rappeler ?

FÉLICIE.

De peur que tu ne l'oublies, barbare.

GONDOVALD.

Ne vaudrait-il pas mieux être reine dans le Nord que femme de curiale dans un pays soumis à Rome ?

FÉLICIE.

Quel est donc le pays qui n'est pas soumis à Rome ?

GONDOVALD.

Noble sort que celui de la Romaine, toujours esclave de son père, de son mari, des fils, bétail sur qui on a droit de vie et de mort, l'égale de l'homme, non, mais sa serve, et pis, la serve de tous, de la curie comme de la République ; n'est-ce pas un décret du Sénat qui vous livrait toutes à César ? Ah ! du moins, dans les forêts d'Ardenne, la femme partage tout avec son mari, le butin comme la mort ! Ici, vous vous étiolez dans les miasmes et vous vous enfuyez, folles de terreur, quand paraît un homme ! Ah ! chez nous, les beaux corps blancs, robustes et souples, qu'on voit descendre à la rivière avec une urne sur la hanche, ou surgir sur le seuil des maisons, les grands bras tendus vers le guerrier qui revient, sa cuirasse toute rouge ! Elles le débarrassent vite de son bouclier et de sa pique, — les porteriez-vous, filles d'Arles ? — et s'empresse autour d'eux la joyeuse bande des enfants ; où sont les vôtres, Romaines ?

FÉLICIE.

Nous en aurons.

GONDOVALD.

Oui, si vos maris pouvaient ! Mais ils sont plus languissants que vous. Ah ! ce n'est pas leur sang qu'il faut vous infuser, si vous voulez sauver Arles et Rome ! Et vous voulez, n'est-ce pas, les sauver ? Quand on prononce ces noms, vos joues se colorent et vos prunelles se réveillent ; eh bien, c'est nous qui les sauverons. Le soleil d'ici est trop chaud et la terre trop molle, c'est au Nord que les âmes comme les sols se durcissent. Au Nord, si vous voulez sauver Rome ! Au Nord, si vous voulez qu'Arles ressuscite !

FÉLICIE.

Le Nord ! Il n'en est jamais venu que destruction.

GONDOVALD.

Vous êtes trop attachés aux pierres. Vous croyez qu'on ne peut pas se passer d'aqueducs ni d'arènes. Le Christ en a-t-il eu besoin ? Certes, vos pays de soleil sont merveilleux et d'un charme qui nous ensorcelle, nous, les fils des brouillards ; mais les champs du Nord sont-ils méprisables ? Après les neiges, les fleurs, chez nous, naissent plus nombreuses, les herbes plus vertes, les couchants s'illuminent en splendeurs plus riches, les grands fleuves rôdent avec plus de mystère sous les forêts ou dans les gorges, et l'énorme Océan lance éternellement son grand flux à l'assaut des falaises.

FÉLICIE.

La mer est amie de Rome, et non de la barbarie.

GONDOVALD.

Si pourtant vous vouliez, Ferréola, là-haut, nous avons, au lieu de cités mourantes, des campagnes pleines de jeunesse. Nos métairies sont plus grandes que vos cantons ; la mienne, couvrirait le pays d'ici jusqu'à Nîmes ; je suis le César de douze mille serfs qui travaillent la glèbe. Ne voudriez-vous pas être l'Augusta de ce peuple ?

FÉLICIE.

Que veux-tu dire, barbare ?

GONDOVALD.

Tu le sais bien, orgueilleuse Romaine. Je te veux ; ta faiblesse attire ma force. Je veux ton corps parce que je pourrais le prendre sans que tu le veuilles, tes jambes parce qu'elles ne pourraient pas me devancer, tes bras parce qu'une seule de mes mains les romprait tous deux ; je te veux tout entière et avec tant de violence que ce désir m'affole et que je tremble comme un enfant devant le néant de ta colère.

FÉLICIE.

Misérable !

GONDOVALD.

J'ai juré par le Christ de t'avoir et je t'aurai !

FÉLICIE.

Le Christ me protège. Ma foi est promise ; la violer serait sacrilège.

GONDOVALD.

Non, il n'y a adultère que quand il y a mariage.

FÉLICIE.

Tu es subtil comme un barbare, Gondovald. Mais la parole de Ferréola n'est pas celle de quiconque. Je suis fiancée de Césaire.

GONDOVALD.

Que m'importe cet enfant ? S'il était ici, je l'écraserais comme un fétu de paille. Crois-tu que j'aie peur de lui ?

FÉLICIE.

Oublies-tu à qui tu parles ? Une Ferréola ne peut être la femme d'un barbare, fût-il roi chez les siens. Ce monument que tu vois d'ici à travers les branches est le tombeau de mes an-

cêtres, tous sénateurs, préfets ou proconsuls ; une longue suite d'aïeux illustres me fait remonter d'un côté aux vieux héros Fabii, de l'autre aux anciens rois des Volks. Tant de gloires échoir à un Gondovald, non, n'est-ce pas ?

GONDOVALD.

Tais-toi !

FÉLICIE.

Me violer, peut-être ? ici, sur cette terre engraissée de cadavres, au milieu de toutes ces croix, sur ce tombeau ? Essaie, je suis à toi, et tu l'as dit, tu es le plus fort, essaie !

GONDOVALD.

Non, va-t'en, non !

FÉLICIE.

Et me tuer, tu n'oserais pas ! tu sais trop bien que mon assassinat serait ta mort et celle de tous les tiens !

GONDOVALD.

Et la mort de tous les tiens, à toi, n'y songes-tu pas ? Ton refus, sais-tu que c'est l'arrêt terrible pour Arles ! Et cela quand tant de puissance et de richesses là-haut t'attendent.

FÉLICIE.

Non ! cent fois non ! Quand tu m'étalerais des trésors cent fois plus splendides, quand tu menacerais Arles d'une armée cent fois plus féroce !

GONDOVALD.

Pourtant, Judith s'est sacrifiée pour Béthulie.

FÉLICIE.

Judith a obéi à sa loi ; j'observe mon honneur.

GONDOVALD.

Quoi, pas même pour sauver Arles ? Représente-toi notre multitude inondant les campagnes, l'approche des machines de guerre, l'effroi des tiens...

FÉLICIE.

Césaire sera là.

GONDOVALD.

Oui, il est allé chercher des secours. Mais nous savons mieux que vous la détresse de l'Empire. Personne ne viendra. Arles sera seule au péril et ses vieilles murailles ne tiendront pas trois jours. Ah ! Félicie, songe au sac effroyable de la ville, les palais en flammes, les églises profanées, tous les habitants morts ou pris, tes compagnes violées, l'évêque au supplice, Césaire tué, ton vieil aïeul traîné par sa barbe blanche, et tout cela pour toi, pour toi seule, fille d'orgueil !

FÉLICIE.

Je suis sûre qu'ils m'approuveront.

GONDOVALD.

Le Christ te renierait !

FÉLICIE.

Le Christ ne renie pas ses martyrs.

GONDOVALD.

Eh bien, soit ! Tu n'as pas voulu être ma femme, tu seras ma serve, et je coucherai malgré toi dans ton lit, Ferréola ! Tu seras ma concubine, entends-tu, et cela bien avant que les cavaliers francs ne paraissent sous les murs d'Arles ! Prends garde !

(Il sort)

SCÈNE II

Une salle dans le palais des Ferréols.

HONORAT.

Tout ceci présage de grands désastres.

MAJORIEN.

Si nous désespérions, qui donc en Arles espérerait ? Ce n'est qu'une insolence de barbare. Nous avons eu tort de laisser, avant son départ, sortir seules Félicie et ses compagnes.

HONORAT.

Pauvre cité qui ne peut même pas défendre ses vierges !

MAJORIEN.

Elles ne sortiront plus, ainsi tout sera sûr. Jamais un barbare n'osera pénétrer dans le palais du Préfet des Gaules. Heureusement, puisqu'il ne s'y trouverait que des vieillards.

HONORAT.

On dit qu'il a quitté la ville. Son escorte faisait depuis plusieurs jours des préparatifs de départ ; hier, à l'aurore, on les a vus sortir tous par la porte du nord et remonter la vallée du Rhône.

MAJORIEN.

Sans doute, mais qui sait ? les portes d'Arles restent toujours ouvertes, puisque nous n'avons pas assez d'hommes pour les garnir. Mieux vaut que de quelques jours encore Félicie et ses sœurs n'aillent pas aux Alyscans. Ah ! si Césaire était ici j'aurais moins de crainte !

HONORAT.

Oui, on dirait qu'en partant il a emporté tout le courage de la ville.

MAJORIEN.

Dieu veuille alors qu'il revienne vite et le lui ramène avec quelques solides légions comme celles que je voyais passer avec mon père au temps de mon enfance. Où sont-ils, les vétérans de Julien ?

HONORAT.

Julien a fini par des catastrophes. Ne mettons notre confiance qu'en Celui qu'il a trahi et qui, parce que nous lui restons fidèles, nous sauvera !

MAJORIEN.

Dieu vous entende, évêque. Hélas ! je n'ose même lui demander de vivre, je préfère mourir avant de voir tomber l'Empire.

HONORAT.

Vous, seigneur, mourir ! Que le ciel préserve la cité d'une telle perte !

MAJORIEN.

Je sens bien que mon heure approche. De semaine en semaine, ma vigueur tombe. Je ne deviendrai pas centenaire comme le glorieux Tonnantius Ferreolus, mon père.

HONORAT.

Arles croit que son salut lui est attaché... Tant qu'il vivra, les cœurs conserveront quelque force.

MAJORIEN.

Espérons ! Malgré tout, je ne puis croire à la mort de Rome ! Non, tant de trophées, tant de victoires, tant d'immenses conquêtes ne peuvent pas s'abîmer ainsi dans le néant. Quelqu'un naîtra, un Théodose, un Julien, qui sait, Césaire, peut-être ? Pourquoi ne serait-ce pas Césaire ?

HONORAT.

Les voies de Dieu sont obscures, mais sa volonté est toute-puissante.

MAJORIEN.

Césaire est mon fils adoptif ; or, une vieille prophétie dit que, des Ferréols, naîtront des rois qui gouverneront les Gaules pendant plus de dix siècles. Dieu, évêque, ne défend pas de croire aux prophéties puisqu'il s'en est servi pour annoncer le Christ. Peut-être un Ferréol vit-il encore à Constantinople ; et puis, si j'ai perdu mon fils et mon petit-fils, il me reste trois arrière petites-filles, et j'espère en la fécondité de leur sein. Ah ! je n'adresse pas au Seigneur Jésus de prière plus ardente : faites, Fils de Dieu, que la race des Ferréols ne s'éteigne pas ; puisque je vous l'ai consacrée, ne permettez pas qu'elle meure en moi !

HONORAT,

Seigneur, ayez confiance.

MAJORIEN.

Voilà pourquoi, évêque, je vous ai prié de célébrer le mariage de Valérien et Perpétue ; ces pauvres enfants ne voulaient pas encore, mais ils m'ont vu pleurer et ils ont obéi. Félicie, dès le retour de Césaire, l'épousera ; ah ! d'elle je n'ai point de crainte, le souci de ma gloire et le désir d'une postérité la dévorent.

HONORAT.

Je vous laisse, seigneur, l'heure des saints offices m'appelle.

MAJORIEN.

Je viendrai tout à l'heure recevoir votre bénédiction, évêque. Je peux en plein jour quitter cette maison, la nuit je n'oserais pas. Mais voici justement venir mes petits-enfants. Ah ! priez pour eux, saint prêtre, ils sont si faibles et si malades...

HONORAT.

Je prierai pour eux, seigneur.

(L'évêque sort).

MAJORIEN.

Approchez, approchez, petits-enfants. Venez, dernier espoir de ma race, que mes vieilles mains se rajeunissent en caressant vos boucles blondes. Ah ! puissent les jours que vous vivrez être plus doux que les miens. Puissiez-vous vieillir de longues années au milieu d'une postérité nombreuse et robuste, sans le souci de voir votre cité s'éteindre, vos citoyens décroître, et sans craindre de voir, autour des murailles confiées à votre garde, les barbares danser en choquant leurs boucliers.

PERPÉTUE ET VALÉRIEN

Dieu vous entende, seigneur !

MAJORIEN.

Perpétue, ton nom est un gage de gloire familiale ; c'est par toi que durera la gens Ferreola. Tu es l'aînée de Blandine, et si le malheur voulait (que Dieu nous en préserve !) que Félicie ou Césaire meure avant d'avoir consommé leur mariage, c'est à toi que serait réservé l'honneur de perpétuer mon nom, comme à Valérien reviendrait la gloire d'être mon fils adoptif. C'est pour cela que j'ai voulu, petits-enfants, faire bénir vos noces.

VALÉRIEN.

Hélas ! seigneur.

MAJORIEN.

Cet avenir t'émeut, mon fils ? je le comprends. Tant de vieilles familles sont éteintes. Du temps de mon père, déjà, le Sénat se plaignait de recevoir dans son sein des provinciaux ou des barbares à peine romanisés. Les Ferréols sont une dernière de ces familles illustres ; ce grand nom est lourd à porter, mais, avec l'aide de Dieu, il ne tient qu'à toi, Valérien, à toi, Perpétue, de le continuer.

PERPÉTUE.

Père, père...

MAJORIEN.

Pourquoi ces soupirs et ces rougeurs ? Qu'y a-t-il dans mes paroles qui vous épouvante ? Suis-je un père sévère ? La sévérité était bonne pour nous qui pouvions la supporter, mais vous autres, pauvres petits êtres de souffrance, c'est la bonté, rien que la bonté, qu'il vous faut. Qu'avez-vous donc qui vous fasse voiler la face ? Ne vous êtes-vous pas donné votre foi, et l'évêque Honorat n'a-t-il pas béni votre mariage ? Vous avez le droit de vous aimer à la face des hommes. Pourquoi vous écartez-vous l'un de l'autre ? Qui vous retient ? Dites-le donc à votre bisaïeul.

VALÉRIEN ET PERPÉTUE

(*en larmes*)

Non, non, non...

(Silence. Majorien baisse la tête)

MAJORIEN.

Hélas !... Hélas, ceci n'est pas de votre faute et c'est mon orgueil patricien seul que votre silence humilie. Dieu m'est témoin que cela m'était inconcevable, tout à l'heure ; que son nom n'en soit pas moins béni. J'ai peut-être trop pensé à ma race et voici que mon orgueil reçoit le plus terrible coup qui le puisse frapper. Inclinons-nous devant la main qui nous châtie !

VALÉRIEN ET PERPÉTUE.

Pardonnez-nous, seigneur, pardonnez-nous.

MAJORIEN.

Qu'ai-je à vous pardonner, pauvres enfants ? Ce n'est pas vous qui êtes coupables, ce sont vos ancêtres, et je supporte ma part dans votre confusion. Nous ne vous avons transmis qu'un pauvre sang rare, et voilà que vous n'avez même pas la force d'engendrer de misérables petits êtres comme vous, pas même comme vous !

VALÉRIEN ET PERPÉTUE.

Ah ! mon père, mon père !

MAJORIEN.

Allez et que Dieu vous garde ! Ne vous désolez pas, qui sait, vous êtes jeunes encore, les beaux jours vont ramener la santé... Allez, pauvres petits...

(Valérien et Perpétue sortent)

Ah ! le coup est rude et je ne m'attendais pas à un tel aveu. (*A voix haute*) Blandine ! Qu'on fasse venir Blandine et Félicie. (*Un esclave se montre et sort*) Elles, du moins, me restent, et même si l'ange de la mort m'enlevait la pauvre Félicie, Blandine, la plus robuste, suffirait avec Cecilius. Comme elle est belle ! Ce ne sont pas les prunelles brillantes de fièvre de Félicie, ni les regards languissants, presque morts, de Perpétue, mais de beaux yeux forts et doux. Cecilius la suit. Tous deux sont chastes et beaux. Que Dieu soit béni qui réserve cette joie dernière à ma vieillesse. (*Blandine et Cecilius entrent*) Venez, venez, beaux enfants, les derniers mais non les moins chers. Blandine et Cecilius, mon espoir, vous qui, fiancés, serez bientôt époux et qui perpétuerez le nom des Ferréols.

CECILIUS ET BLANDINE.

Seigneur, bénissez-nous.

MAJORIEN.

Relevez-vous, enfants, pourquoi vous agenouiller comme devant un evêque ? la bénédiction d'un père se peut recevoir le front haut. Venez-vous demander que le saint prêtre Honorat vous unisse par les liens du sacrement ?

BLANDINE.

Seigneur, nous venons vous demander de nous délier de tous liens et de nous permettre de nous consacrer tous les deux au Seigneur.

MAJORIEN.

Dieu ! Dieu ! Que dis-tu, Blandine ?

BLANDINE.

Mon père, ayez pitié de nous et pardonnez-nous si notre demande vous offense. Nous savons bien que votre intention était d'avoir par nous des continuateurs de la gloire ferréolienne. Mais la volonté du Seigneur est plus forte et nous ne pouvons pas lui résister.

MAJORIEN.

Hélas !

CECILIUS.

Nous avons profité de vos licences, seigneur ; nous nous sommes promenés seuls sous les grands arbres, le long du fleuve, nos jeunes promesses ont eu l'assentiment des hommes et des choses, nous avons tenté, dans la sérénité des soirs ou dans la douceur des clairs de lune, d'enflammer nos cœurs, mais tou-

jours l'amour de Dieu surpassait le nôtre. C'était en lui que nous nous aimions, nos cœurs battaient de la descente de sa grâce, nos larmes venaient de la contemplation de la misère humaine, et c'était le bien de tous et non notre bonheur égoïste que prenaient pour but nos prières. Alors nous nous sommes interrogés et nous avons reconnu que nous n'étions nés, ni elle, ni moi, pour le mariage. Le monde nous fait horreur ou pitié. Permettez-nous, mon père, de nous retirer, Blandine dans le cloître de Saint-Trophime, moi-même dans le monastère de Lérins.

MAJORIEN.

Le Seigneur m'avait donné votre espoir, le Seigneur me l'a retiré, que son saint nom soit béni. Tout autre, certes, était l'avenir que j'avais rêvé pour vous. Mais, si la race des Ferréols doit s'éteindre, je vous offre, mon Dieu, la douleur que j'en ressentirai.

BLANDINE.

Mais, mon père, mes sœurs Félicie et Perpétue ne doivent-elles pas perpétuer la famille ? Si je me consacre au Seigneur, c'est que je suis la dernière.

MAJORIEN.

Oui, tu as raison, tes sœurs me donneront une postérité, Perpétue est jeune et Félicie est fière. Je ne veux, d'ailleurs, pas te faire de peine : entre au cloître, Blandine. Si Cecilius avait été de mon sang, je lui aurais demandé, une fois prêtre, de rester dans le siècle au lieu de s'ensevelir dans un monastère.

CECILIUS.

Mon père, c'est l'épouvante du monde qui me pousse vers Dieu, et les évêques voient de trop près les douleurs humaines.

MAJORIEN.

Ceci te regarde. Cecilius. Puisque vous le voulez, entrez au cloître, et que vos prières n'oublient ni vos vieux parents, ni votre cité. Entrez au cloître, les voûtes y sont sourdes, et peut-être n'entendrez-vous pas les cris déchirants des vôtres, quand Arles se tordra sous la main des barbares. Entrez au cloître...

CECILIUS.

Si la ville doit-être sauvée, ce sera par nos prières plus que par nos armes.

MAJORIEN.

Peut-être. Mais moi je ne peux pas partir. Je resterai ici avec Félicie, et tous les jours nous irons voir au bord du fleuve si la flotte de Césaire ne paraît pas.

BLANDINE ET CECILIUS.

Bénissez-nous, mon père.

MAJORIEN.

Je vous bénis, mes enfants. Allez, et puissiez-vous trouver dans les cloîtres la paix que le siècle nous refuse ! (*Blandine et Cecilius sortent*) Ah ! tout est noir, tout est sinistre ! Que la mort vienne vite, puisque rien ne me rattache à ce sol de dolence ! (*Félicie entre*) Félicie ! viens, Félicie, ma fille bien-aimée ! Vois ton vieil aïeul qui pleure, lui que tu n'avais jamais vu pleurer ! Ah ! je n'ai plus que toi, les Ferréols t'ont pour dernier espoir puisque tes deux sœurs se récusent !

FÉLICIE.

Mon père, la gloire des Ferréols ne peut être en mains meilleures.

MAJORIEN.

Ah ! fière Romaine, vraie fille de ma race, en qui revivent bien les grands conquérants et les grands préfets des Gaules ! Oui, je te crois, j'ai confiance en toi, Félicie ! Ah ! soigne-toi, que ton fiancé te retrouve forte. Surtout, de quelque temps encore, ne sors pas du palais ; depuis plusieurs semaines les marécages empoisonnent l'air comme

si la ville se putréfiait ! (*Des cloches sonnent*) Voici la bénédiction. Reste ici, ma fille, tu es en sûreté au milieu de mes serviteurs et de ceux de mon vieux père Tonnantius. Je vais aller à l'église et je rentrerai bien avant le crépuscule... Ah ! malheureuse Arles, malheureuse Rome ! (*Il sort appuyé sur un esclave*).

FÉLICIE *seule*.

Où est-il, à cette heure ? A Rome, sans doute, montant au Capitole à travers une foule enthousiaste. Comme tout le monde l'admire, les belles patriciennes, surtout. Mais lui pense à sa petite Rome des Gaules. Il parle dans le Sénat, il adjure, il presse, il invoque, et tous les vieux patrices le regardent. Oui, ce jeune homme est le salut de l'Empire. N'est-ce pas qu'il est beau, mon Césaire ? il est à moi ! C'est pour moi qu'il remontera le fleuve à la tête d'une flotte innombrable, debout sur la proue de la galère impériale, dans son rouge manteau de proconsul ! .. Hélas ! à qui vais-je rêver, et qui sait si, alors, je vivrai encore ?...

Oh ! oui, je veux vivre et je vivrai ! Je veux qu'il retrouve sa Félicie vivante, debout sur le rivage, agitant des palmes au devant de sa galère ! Ensuite, que Dieu, s'il le veut, me rappelle !

(Deux serviteurs entrent)

UN DES SERVITEURS.

Maîtresse, les cloches viennent de sonner. Permettez-nous d'aller à l'église recevoir la bénédiction de l'évêque. Notre maître Tonnantius dort ; nous pouvons le quitter pour quelques instants.

FÉLICIE.

Mon aïeul n'a-t-il pas défendu qu'on s'éloigne de son père ? Songez qu'il est si vieux !

LE SERVITEUR.

Maîtresse, Dieu est plus vieux que lui, et c'est à Dieu que nous devons d'abord obéir. L'église est si près et nous reviendrons si vite !

FÉLICIE.

Allez.

LES SERVITEURS.

Merci, maîtresse. (*Ils sortent*)

FÉLICIE.

Peut-être ai-je eu tort. Je tremble à cette idée d'être seule ici avec ce vieillard que je n'ai jamais vu... Pourquoi mon père ne m'a-t-il pas conduite à l'église ? N'aurais-je pas été plus en sûreté au milieu de l'assemblée du peuple ? Pauvre peuple, hélas ! et qui ne comprend que des enfants et des vieillards !... Dieu ! quelqu'un vient !... On a ouvert la porte, on marche... Qui donc... Ciel !

GONDOVALD, *paraissant*.

Oui, Félicie, moi. Je savais qu'à cette heure tout le peuple d'Arles serait réuni dans l'église et que je vous trouverais seule ici.

FÉLICIE.

Que me veux-tu ?

GONDOVALD.

Vous parler.

FÉLICIE.

Que peux-tu me dire que je ne sache ?

GONDOVALD.

Il est des choses qu'il faut redire pour convaincre.

FÉLICIE.

Espères-tu me convaincre, esclave ?

GONDOVALD.

Pas d'injure, Ferréola. Je suis homme libre, et, chez les miens, noble. Que vous teniez en mépris les Barbares, rien ne dit qu'un jour les Barbares ne vous tiendront pas en dédain. Mes an-

cêtres sont dignes des vôtres ; si les Ferréols remontent aux héros de Rome, les Gundiocs sont descendants des fondateurs d'empire que nous adorions avant de connaître le Christ. Et, d'ailleurs, le Christ n'a-t-il pas déclaré les races égales et les hommes semblables ?

FÉLICIE.

Où veux-tu en venir ?

GONDOVALD.

A ma vengeance.

FÉLICIE.

Eh bien, tue-moi.

GONDOVALD.

Tu ne me braves pas ici comme au milieu des tombes, tu te sens moins forte et livrée à moi sans défense. Ce n'est pas ta mort que je veux, tu le sais, c'est ton corps.

FÉLICIE.

Misérable !

GONDOVALD.

Une dernière fois, veux-tu être ma femme ?

FÉLICIE.

Je suis fiancée à Césaire.

GONDOVALD.

Ne prononce pas ce nom !

FÉLICIE.

Pourquoi veux-tu de moi, Gondovald ? je suis malade et pauvre. C'est le nom des Ferréols qui flatte ta vanité de barbare. Tu espères par moi la protection de César et le titre de patrice.

GONDOVALD.

J'espère par toi ta possession d'abord, ton amour après.

FÉLICIE.

Infâme !

GONDOVALD.

Le temps passe, Félicie. Les Arlésiens vont bientôt sortir de l'église.

FÉLICIE.

Oui, grâce à Dieu !

GONDOVALD.

Oh ! n'espère rien. Toutes mes précautions sont prises. Personne ne soupçonne mon retour quand on m'a vu quitter la ville hier. Un de mes leudes m'attend en bas avec trois chevaux. Je te jetterai sur l'un d'eux et nous serons loin des murailles avant que le premier des tiens soit rentré. Veux-tu me suivre ?

FÉLICIE.

Non !

GONDOVALD.

Songe : un palais burgonde peuplé de trésors, une armée d'esclaves plus nombreuse que la population d'Arles. Veux-tu ?

FÉLICIE.

Non !

GONDOVALD.

Alors, prends garde à toi, fille d'orgueil ! Ces bras sont assez forts pour te contraindre et nul ne peut t'arracher à eux !

FÉLICIE.

Pas même Dieu ?

GONDOVALD.

Qu'il se montre, et nous verrons !

FÉLICIE.

Alors, tremble devant Rome ! Tu outrages en moi la majesté de César !

GONDOVALD.

Silence ! Rome n'est quelque chose que par nous. C'est mon roi qui est le vrai César, et non le fantôme qui règne à Rome ou à Constantinople ! Qui protège l'Eglise ? Qui maintient l'ordre dans l'Occident ? Qui contient la barbarie germanique ? Qui commande aux Thuringiens, aux Souabes, aux Alamans, aux Bavarois ? Est-ce ton César ou le mien ? Folle qui n'a pas voulu être ma femme et va être ma concubine !

FÉLICIE.

Misérable, tu oserais !

GONDOVALD.

Qui m'en empêchera ?

FÉLICIE.

Lâche !

GONDOVALD.

Tu es à moi, te dis-je, à moi ! et rien ne peut te sauver, quand la foudre tomberait sur cette maison, quand Satan sortirait sous nos pieds d'un gouffre, quand César Auguste apparaîtrait lui-même, là, vois-tu, là... Dieu ! Dieu !

(Il recule épouvanté)

TONNANTIUS FERREOLUS

César Auguste est ici et paraît quand on l'appelle !

GONDOVALD.

Ah ! ah ! sorcière !

FÉLICIE.

Grand Dieu !

GONDOVALD.

Quel est ce fantôme effroyable ?

TONNANTIUS.

Il y a un barbare ici ! je le reconnais à sa voix rauque et à l'huile rance de ses cheveux.

FÉLICIE.

Aïeul ! aïeul ! sauvez-moi ! Je suis votre descendante, Félicie, l'arrière petite-fille de votre fils.

TONNANTIUS.

Un barbare s'attaquer à la fille des Ferréols ! Ah ! tout est donc bouleversé içi-bas ?

GONDOVALD.

Parle ! Es-tu vivant ou spectre ?

TONNANTIUS.

Je fus l'empereur Tonnantius et je suis encore Ferréol l'ancien. J'ai cent ans, et mes yeux se voilent et mes genoux me portent à peine, mais mon cœur reste indomptable. Me voici, je porte dans mes mains les statues de Rome et de la Victoire parce qu'à l'éclat des voix pénétrant jusqu'en mon lointain silence, j'ai deviné qu'un péril hantait ma demeure. Grâce aux dieux, ce n'était qu'un barbare seul ; j'en ai vu bien d'autres multitudes au temps de Julien !

GONDOVALD.

Julien ! celui par qui mon père fut livré aux bêtes de l'amphithéâtre !

TONNANTIUS.

Et tu oserais, vil esclave, te ruer sur la fille de tes maîtres ! J'ai vu ceux de ta nation fuir devant moi comme une horde de chevreuils. Les enseignes d'or étincelaient au soleil levant et les légionnaires frappaient en cadence les boucliers de leurs piques. Les cadavres descendaient le Rhin en longues files. En un jour nous en tuâmes vingt mille, des vôtres !

GONDOVALD.

Sortilège !... je saurais bien... Arrière, vieillard !

TONNANTIUS.

Arrière toi-même, barbare ! je représente Rome. En moi s'incarnent les consuls et les patrices, les conquérants du monde et les glorieux Césars-Augustes ; tous revivent en moi, le dernier de leur race par qui les lauriers de la Ville éternelle furent rajeunis. Toute la terre a vu flamboyer mon épée ; j'ai passé le Rhin comme Drusus et le Danube comme Trajan ; j'ai guerroyé dans l'île bretonne comme César et combattu sur les bords de l'Euphrate comme Alexandre. Je suis l'Eponyme de la cité romaine.

Arrière, esclave ! Je suis le dernier prêtre des Dieux. Mes enfants les ont abandonnés pour le jeune dieu d'Orient, mais moi je reste fidèle, comme Julien, aux divinités souriantes de l'Olympe. Tous les dieux vivent en moi, depuis

les lares de mon foyer jusqu'aux héros de la patrie, depuis les Dioscures qui combattirent au lac Rhégille, jusqu'à la Victoire qui, du Sénat de Symmaque, s'est réfugiée dans mon atrium. Je suis le génie des dieux vainqueurs !

Et pourquoi ce barbare ici ? Les ennemis ont-ils pris Arles ? Non, certes, les vicaires de César commandent dans les deux Germanies comme dans les quatre Lugdunaises, et, je le sais par mon fils, les légions se promènent en maîtresses de la plaine sarmate à la forêt hercynienne. Alors, celui-ci, d'où vient-il ? quel est-il ? quelque captif sans doute ? les esclaves parfois ont de ces orgueils inouïs !

GONDOVALD.

Je suis libre et de race royale.

TONNANTIUS.

Tais-toi ! Tout homme est serf de l'Empire, et s'il porte la main sur César, son crime est irrémissible. Or celle-ci est la descendante de César, et c'est elle qui va prononcer sur ton sort. Ceux de ta nation bravent courageusement les supplices.

FÉLICIE.

Aïeul, la religion que tes descendants observent depuis quatre générations ordonne le pardon des injures. Il est vrai, ce barbare est entré ici l'insulte à la bouche ; il a violé l'hospitalité d'Arles, la sainteté du foyer ; hélas ! il s'en est fallu de bien peu qu'il ne portât plus haut encore ses outrages. Pour tant de crimes, tous les supplices seraient faibles ; eh bien, qu'il ne lui soit fait aucun mal...

TONNANTIUS.

A lui ?

FÉLICIE.

Qu'il s'en aille avec son remords et qu'il emporte en son âme le souvenir de la générosité chrétienne et de la magnanimité romaine.

TONNANTIUS.

Barbare, rends grâce à cette religion que j'ignore. De mon temps, on t'aurait mis en croix ou livré aux bêtes pour avoir insulté Rome et outragé la fille des Césars. Va-t'en, misérable esclave, va-t'en !

GONDOVALD.

Oui, je pars... mais n'approche pas... ne fais pas de geste !... (*à voix basse*) Arles paiera pour vous !

(Gondovald sort)

FÉLICIE.

Aïeul, que je me prosterne à vos genoux. Votre gloire a sauvé l'honneur de la plus malheureuse de vos descendantes.

TONNANTIUS.

Ce n'est pas ma gloire, c'est celle de Rome. Adieu, que le ciel te protège !

FÉLICIE.

Aïeul...

TONNANTIUS.

N'essaie pas de me retenir, petite Ferréola, tu me fais trop de mal. Je retrouve sur ton visage les traits de tes aïeules, mais combien plus pâles et plus maigres ! Puissent les éphèbes d'Arles être plus robustes que les vierges !... Laisse-moi retourner dans ma nuit.

FÉLICIE.

Aïeul...

TONNANTIUS.

Adieu, Ferréola, j'entends les serviteurs qui rentrent. (*il sort*)

VOIX DE MAJORIEN.

Félicie ! Félicie !

FÉLICIE.

Mon père !

MAJORIEN.

Ah ! ma fille, Dieu soit loué ! Un pressentiment affreux me hantait, et j'ai été saisi d'angoisse en voyant de loin deux cavaliers franks galoper vers les portes. Grâce à Dieu, aucun malheur n'est arrivé, ma fille...

FÉLICIE.

Non, mon père, aucun, vous le voyez.

SCÈNE III

L'atrium du palais des Ferréols.

MAJORIEN
(assis dans sa chaise curule)

Il est mort en héros de l'ancienne Rome, sans un regret, sans une plainte. Que Dieu nous accorde la grâce de mourir avec autant de sérénité !

HONORAT.

Et avec plus de joie et de confiance.

MAJORIEN.

Vous avez raison, évêque, avec plus de joie. Qu'est l'endroit que nous quittons en regard de celui où nous nous retrouverons tous ? Le temps pressera bientôt. Allez, Honorat, allez accomplir ce que je vous ai demandé.

HONORAT.

J'y vais, seigneur. (*il sort*)

FÉLICIE.

Mon père, pourquoi toujours penser à la mort ?

MAJORIEN.

C'est que je la sens venir. Ah ! cet hiver est interminable ! J'aurais pourtant voulu vivre jusqu'au printemps, voir la flotte que nous ramènera Césaire.

FÉLICIE.

Arles vivra, mon père.

MAJORIEN.

Dieu t'entende ! Elle était sûre de vivre tant que vivait mon père le glorieux Tonnantius. Mais, tu le sais, la mort a fini par endormir ce centenaire.

FÉLICIE.

Pourquoi ne lui fit-on pas de splendides funérailles ?

MAJORIEN.

Telle était sa volonté. D'ailleurs les jeunes ignoraient ce débris des gloires pristines. Quant aux vieillards qui voyaient en lui le palladium d'Arles, sa mort les aurait effrayés.

FÉLICIE.

Que Dieu ait son âme !

MAJORIEN.

Depuis quelque temps il s'affaiblissait, et plus le terme fatal approchait, plus augmentait sa clairvoyance. Il ne se contentait plus de vagues récits de triomphes entre le Rhin et le Danube, il voulait des détails précis, des noms, des chiffres, il demandait les lettres de César, et je l'entendais souvent murmurer : Comment un barbare pénétrerait-il dans le palais des Ferréols ?

FÉLICIE.

Avoir connu tant de gloires et pressentir tant de désastres !

MAJORIEN.

Vers les derniers jours, son esprit se rasséréna ; il reprit les livres des philosophes et il en lisait de longues pages. Deux vieux serviteurs, presque aussi vieux que lui, le gardaient, qui écoutaient pieusement ses paroles. Une nuit où j'étais allé le voir, je le trouvai sur son lit, comme on représente Socrate, et il leur parlait de la justice divine et de l'immortalité de l'âme.

FÉLICIE.

Ne priait-il pas, mon père ?

MAJORIEN.

Les hommes de son temps, tu le sais, n'adoraient pas encore le Christ. Il évitait, d'ailleurs, de se servir des noms des faux dieux ; les Olympiens n'étaient pour lui que les divers aspects du principe divin que nous adorons dans la Trinité. Je lui parlais peu de ceci, mais je suis sûr que Dieu a reçu dans son sein sa grande âme comme celles des autres justes, Thraséas, Helvidius, Marc-Aurèle, dans la compagnie desquelles il vivait toujours.

FÉLICIE.

Nous prierons tant pour lui !

MAJORIEN.

Un moment, la veille de sa mort, l'idée de l'Empire revint fondre sur son vieux corps et le secouer d'angoisse; il commandait à des légions sans nombre et il galopait à côté de l'Empereur. Il criait d'une voix forte : « A toi Julien, à toi ! » Puis le calme est venu.

Sa dernière nuit fut toute de sérénité. Il voulut que je lui relise une fois encore le *Phédon*. Puis, rassuré, il me recommanda de bénir toute sa famille, et je lui jurai de le faire. L'aube blanchissait déjà le ciel ; il la regarda et dit : « Je suis le dernier débris d'un monde qui croule ; je représente l'Empire et je sais qu'il n'y a plus d'Empire ; je vénère encore les Dieux et je sais que ces deux vieux serviteurs qui s'unissent à mon culte sont en secret chrétiens. » En effet, les vieux esclaves se regardaient avec épouvante. Il leur dit : « Que le ciel vous récompense de votre dévoûment ! » Puis, voyant grandir la lumière, il ajouta : « Je vais délivrer la terre d'un souvenir gênant ; il n'y aura plus que des Syriens ; puisse ce jour nouveau voir le salut de l'Empire ! » Alors il se coucha, et un coq ayant chanté dans le lointain, il rendit l'esprit.

FÉLICIE.

Que Dieu ne nous refuse pas le salut de son âme !

MAJORIEN.

Silencieusement nous l'avons enseveli dans le tombeau des Ferréols qui borde la voie domitienne ; il y repose avec ses ancêtres païens. Moi, j'irai dormir aux Alyscans, avec les dépouilles chrétiennes de mes descendants.

FÉLICIE.

Et de vos descendantes.

MAJORIEN.

Vous êtes jeunes toutes trois, et l'avenir est vaste. Si vous parvenez à mon âge, vous verrez de grands changements dans le monde. Dieu veuille que ce soit pour le bien de la civilisation et de l'Eglise !

FÉLICIE.

Ah ! mon père, ces changements, nous ne les verrons pas.

MAJORIEN.

Pourquoi parler ainsi ? Mourir est bon pour les vieillards. Souffres-tu ?

FÉLICIE.

Non.

MAJORIEN.

Sens-tu tes forces croître ?

FÉLICIE.

Non plus ; je suis languissante, mais je suis sûre de pouvoir vivre jusqu'au retour de Césaire.

MAJORIEN.

Et tu vivras longtemps après encore, ma fille. Oui, tu as raison d'espérer en lui, il est si grand, si magnanime ! Ici, quand il parlait dans la curie, tout le monde faisait silence ; il étonnera de même le Sénat de Rome. La Gaule n'est-elle pas la perle de l'Empire ? On ne peut pas nous abandonner à la fureur des barbares ; Arles vaut bien une armée romaine ! Oui, j'ai espoir, l'Empereur et le Sénat viendront à notre aide, Césaire reviendra, il reviendra ! Ah ! si j'avais pu vivre jusque-là !...

FÉLICIE.

Que dites-vous, mon père ?

MAJORIEN.

Je n'ai ni ta jeunesse, ni tes raisons de vivre. Césaire n'est pas seulement Rome pour toi, c'est l'amour, c'est la vie ! Songe que j'ai plus de quatre-vingts ans.

FÉLICIE.

Hélas ! à chaque génération le terme décroît de quatre lustres. Nos vingt ans à nous ne nous rapprochent pas moins de la mort que les cent ans de Tonnantius.

MAJORIEN.

Non, te dis-je, tu vivras, toi et tes sœurs ; il le faut ; vous êtes le dernier espoir de la Cité. Mais moi, vieillard inutile, je dois disparaître, et mon heure, en ce moment, sonne...

FÉLICIE.

Ah ! ne parlez pas ainsi !

MAJORIEN.

Je te fais illusion, ma pauvre Félicie, parce que ma voix est encore forte et ma parole facile. Ainsi parlait mon père pendant les nuits qui précédèrent sa fin. Je ferai comme lui ; je m'éteindrai tout d'un coup et en pleine connaissance. Vois, si je parle, je ne remue pas, mes genoux fléchiraient si je voulais me lever, ce signe ne trompe guère. Oui, la mort est proche ; du moins je voudrais l'accueillir avec courage, et me prouver à moi-même que l'adoration du Christ vaut bien le culte des faux dieux.

FÉLICIE.

Mon père...

MAJORIEN.

J'ai voulu revoir une dernière fois tous les miens. C'est pourquoi je me suis fait porter dans l'atrium de mon palais. C'est ici qu'encore enfant j'ai vu le grand Théodose ; il s'est assis dans cette chaise curule, ses fils Honorius et Arcadius étaient à ses côtés, et la foule des sénateurs et des ducs remplissait la salle. C'est ici aussi que le grand Tonnantius reçut les insignes de l'Empire. Rien n'a changé depuis lors, sinon que l'autel des lares a fait place à un tabernacle et que l'image de la mère de Dieu remplace la statue de la divinité impériale. Ici vont se réunir les lites, les précaristes, les serfs, toute la multitude, des hommes qui reconnaissent Ferréol pour patron. J'ai mandé aussi l'évêque Honorat, parce qu'avant de mourir je voudrais adopter solennellement Césaire. Va, ma fille, va voir s'ils sont là. Je voudrais qu'ils ne tardent guère, car je sens mes forces faiblir. (*Félicie se lève*) Hélas ! toi aussi tu te traînes et tes yeux s'enfoncent dans tes orbites comme des lampes au fond d'un caveau funèbre. Viens, ma fille, viens recevoir le dernier baiser de ton père ; heureux s'il pouvait, en expirant tout de suite, te léguer ce débris de force qui l'abandonne !

FÉLICIE.

Bénissez-moi, mon père.

MAJORIEN.

Oui, je te bénis. Va, ma fille.

(Félicie sort)

C'est bien ma dernière heure qui sonne. Pourtant le soleil est doux et fait étinceler le givre comme l'argent, le ciel est bleu et la mer doit, sans doute, être bleue aussi, là-bas. J'aurais voulu la revoir, elle, une dernière fois. C'est la grande amie, le suprême refuge contre la barbarie, elle est le sang de l'empire romain ; j'aurais peut-être repris quelque force en me baignant dans son sel.

FÉLICIE, *rentrant.*

Mon père, tous vos clients sont réunis devant la porte ; l'évêque Honorat va les introduire. Mais, auparavant, mes sœurs ont voulu entrer seules pour recevoir votre bénédiction.

MAJORIEN.

Recevez-la, pauvres enfants que ma mort va laisser bien isolées.

Blandine, tu es fiancée au Seigneur, peut-être n'as-tu pas choisi la moins bonne part. Je t'en ai blâmée tout d'abord, l'orgueil patricien est aveugle ; pardonne, petite vierge, pardonne à ton bisaïeul qui s'éteint. Ce sacrifice, je l'offre à Dieu ; tu seras la sainte de la famille et la protectrice d'Arles. Sois pour nous ce que, pour Lyon, est Blandine, ta patronne, la glorieuse esclave qui souffrit tant pour l'amour de Jésus. Elle était faible et malingre comme toi, et les lions ne voulurent pas de son pauvre petit corps et vinrent se coucher à ses pieds ; que de même se couchent aux tiens les dangers et les dolences. Quoi que tu souffres, songe que la sainte a plus souffert encore et que sa chair douloureuse a grésillé sur la chaise de fer rouge...

Perpétue, pauvre enfant et plus malheureuse encore, j'avais aussi compté sur toi pour perpétuer ma race et voilà que la langueur t'empêche comme la piété retient Blandine. Je ne t'en blâme pas, je ne t'en ai jamais blâmée. Tu as fait ton possible pour concevoir de Valérien, mais les sources de vie se tarissent. Pense aussi à ta patronne, la sainte d'Afrique ; elle était comme toi timide devant les hommes, et ce qui lui causa le plus d'émoi au cours de ses affreux supplices fut d'être plongée dans un cachot ténébreux, mais elle était forte devant le Seigneur. Ce n'était point une vierge, mais une épouse, comme toi-même, hélas ! une mère, et quand on lui rendit son petit enfant, ce fut pour elle une joie immense qui lui permit d'affronter de nouvelles tortures. Si cette joie t'est refusée, pauvre Ferréola, d'autres te consoleront, et si le malheur des temps veut que tu sois exposée à la fureur des barbares, songe, Perpétue, à la sainte carthaginoise qui bénissait le Seigneur dans le filet où ses pauvres petits membres étaient livrés aux cornes des taureaux sauvages...

Félicie est votre aînée ; aimez-la, obéissez lui. C'est en elle que le vieux sang de ma race fleurira en un royal arbre de Jessé. Aimez aussi Césaire que je vais nommer mon fils. Regardez-le comme votre vrai frère, non d'alliance, mais de sang...

HONORAT, *entrant.*

Que la paix du Seigneur soit avec vous !

Très illustre Ferréol, suivant vos ordres, je vous amène tous ceux qui vous doivent respect. Voici autour de moi les chorévêques des villas arlésiennes, les sénateurs d'Arles, les députés des curies nimoise, ugernoise et marseillaise. La foule qui remplit l'atrium est celle de vos clients et de vos serfs. Au delà des portes se presse toute la population de la ville.

MAJORIEN.

Merci, bon évêque qui avez si fidèlement exécuté mes ordres.

Je vous ai tous fait réunir, sénateurs, citoyens et serfs, pour vous recommander une dernière fois, avant que le Seigneur me rappelle à lui, la paix et la concorde. En vérité, en vérité, vous ne me verrez pas longtemps parmi vous. Faites donc provision de courage afin que vous ne vous laissiez pas abattre...

TOUS.

Seigneur !...

MAJORIEN.

Les revers n'ont qu'un temps. Ecoutez Honorat, c'est à lui, défenseur de la cité, que je remets la ville. Son courage soutiendra vos cœurs jusqu'au printemps ; alors s'enfuiront, avec les frimas, les alarmes, car Césaire remontera le Rhône à la tête d'une flotte immense. Ah ! préparez les palmes et les guirlandes pour ce retour triomphal que je ne verrai pas, hélas ! Chantez la gloire de Césaire, c'est lui, le sauveur d'Arles,

que j'adopte devant vous tous et que je fiance à ma fille Félicie. Je veux qu'il porte désormais le nom glorieux de Ferréol et que vous lui obéissiez comme à moi-même.

TOUS.

Longue vie à Césaire Ferréol !

MAJORIEN.

Evêque, je n'ai plus qu'à me remettre en vos saintes mains. J'ai toujours agi pour le salut de l'Empire et pour la gloire du Christ. Que Dieu daigne m'accueillir dans son sein avec le cortège d'âmes que j'ai détournées du culte des idoles et que je lui apporte...

HONORAT.

Seigneur, votre dernière heure n'est pas venue.

MAJORIEN.

Si. Je suis le pur froment du Seigneur et, mieux que par les bêtes féroces, j'ai été mordu par la dent des années néfastes.

Je me sens faible, ma vie vacille comme une lampe sans huile.

Que mes dernières paroles vous exhortent au courage. Hélas ! il ne m'est pas permis, à moi, de mourir en lisant les livres des philosophes. Réparez les murailles ; la grosse tour du sud-ouest menace ruine, pensez-y, sénateurs. Préparez des munitions, des poutres, des fers à chausse-trapes contre la cavalerie barbare. Enrôlez les serfs de la campagne, il faut que vous puissiez joindre un grand nombre d'auxiliaires à l'armée de Césaire. Exercez les milices au métier des armes. Que les jeunes filles se marient et qu'il y ait des récompenses pour les familles nombreuses. Surtout ayez confiance en Dieu et aimez-vous les uns les autres ; trop de villes ont été réduites en cendres parce qu'un haineux a ouvert les portes aux barbares.

TOUS.

Nous vous obéirons, seigneur...

MAJORIEN.

A tous, hommes d'Arles, je confie mes filles. Protégez-les ; prenez soin de Félicie, qu'elle puisse revoir Césaire... Confiance ! confiance !

Mes amis, retirez-vous, voici ma dernière heure. Que mes filles prient autour de moi pendant que je m'entretiendrai avec l'évêque. Je veux paraître devant Dieu pur de la moindre souillure...

(La foule s'écoule. Les prêtres s'approchent)

Hélas, hélas ! prenez-moi, Seigneur, et sauvez Arles !



ACTE TROISIÈME

—

SCÈNE I

Les Alyscans, fin d'hiver.

1re JEUNE FILLE.

Une hirondelle, voyez !

2e JEUNE FILLE.

Quelque égarée, sans doute. Le printemps est loin encore.

3e JEUNE FILLE.

Il est proche, mais nous ne le verrons pas.

4e JEUNE FILLE.

Qu'importe ? Arles est trop triste pour que le printemps lui ramène la joie. L'air est si chargé de vapeurs et les herbes sont si pâles ! On dit que, là-bas, là-bas, c'est tout autre chose et que la terre gorgée de sève enfante au feu du soleil des arbres robustes et des fleurs éclatantes.

FÉLICIE, *à demi-voix.*

Le printemps !

1re JEUNE FILLE.

Oui, Félicie, le printemps ! Vois, le ciel est moins gris, le fleuve est plus beau, le soleil est déjà chaud, dans quelques jours le mistral balaiera les miasmes de Camargue. Ce matin, j'ai vu un amandier à l'abri du vent dont les bourgeons pointaient sous l'écorce. Dans quelques jours, tous seront en fleurs.

FÉLICIE.

Hélas !

4e JEUNE FILLE.

Tu souffres, Félicie ?

FÉLICIE.

Non.

4e JEUNE FILLE.

Peut-être vaudrait-il mieux que tu souffres. La langueur est funeste.

FÉLICIE.

Je suis sûre de vivre jusqu'à son retour — qu'importe après ? — Jusqu'à son retour, s'il revient !

2e JEUNE FILLE.

Pourquoi ce doute ?

FÉLICIE.

Ah ! mes sœurs, que d'heures j'ai passées à attendre, à l'horizon, quelque voile blanche ! Que de fois, la nuit, je me suis réveillée en sursaut en croyant entendre le choc des rames de toute une flotte ! Les tours à l'embouchure du fleuve ne sont pas gardées, si grande est la disette d'hommes à Arles, et nous pouvons, d'un moment à l'autre, voir arriver la flotte à l'improviste.

4e JEUNE FILLE.

Les guetteurs des églises la verraient, on sonnerait les cloches.

FÉLICIE.

Tout le jour, sans relâche, j'interroge le fleuve. Je ne puis en arracher mes yeux. Voyez, je vous parle et ce n'est pas vous que je regarde. Tout à l'heure j'ai failli jeter un cri, à un miroitement subit de l'eau entre les arbres. Ah ! si nous voyions tout à coup une voile luire derrière les saules, si montait un bruit d'avirons, un chant de matelots, ah ! mes sœurs, quelle ivresse, quel délire !... Comme toutes, toutes... ah !...

(Elle fond en larmes)

2e JEUNE FILLE.

Calme-toi, Félicie ! Tant d'exaltation est dangereuse.

FÉLICIE.

Non, vous dis-je, je ne mourrai pas encore. Vous-mêmes, ne vous préoccupez pas de moi, laissez-moi à ma vigie, et chassez vos craintes. Quand nous étions plus jeunes, nous dansions.

3e JEUNE FILLE.

Hélas ! c'est à peine si nous nous traînons.

FÉLICIE.

Pauvres vierges d'Arles qui semblons nous retirer dans les cimetières pour pleurer la prochaine ruine de la Cité. Ainsi la fille de Jephté monta sur la colline pour gémir sur la vanité de sa jeunesse.

4e JEUNE FILLE.

Qui te sauvera, Arles, veuve de tes fils ? Les jeunes sont partis déjà, et voilà que les vieillards aussi s'éteignent.

3e JEUNE FILLE.

Accoutumons-nous à l'idée du désastre. Nous aurons besoin de toute notre énergie pour en supporter la réalité.

2e JEUNE FILLE.

J'ai vu dans ma jeunesse le sac d'Autun. Ce fut horrible. Comme ici, il ne restait que des vieillards et des

femmes. L'évêque faisait le tour des murailles en promenant les reliques des confesseurs, mais la rage des barbares ne faisait que grandir. Jour et nuit leurs béliers ébranlaient les portes ; à la fin elles s'écroulèrent, et l'horrible horde s'engouffra par la blessure. Horreur ! Que le ciel préserve Arles d'abominations semblables ! Je vis massacrer tous les miens et je dus à mon enfance de ne connaître que l'esclavage... Hélas ! voilà trois années que je suis libre, et déjà la captivité me guette !

3e JEUNE FILLE.

J'étais toute jeune aussi quand la glorieuse cité de Trèves fut saccagée par les barbares. Les basiliques se tordaient dans les flammes et la Porte noire était devenue porte de l'enfer. Je vois encore l'effroyable tumulte, les lourds chariots aux roues massives où l'on entassait les vases d'or et les chapes de brocart, et sur le forum, les amas de cadavres que sautaient, avec d'affreux éclats de rire, des géants aux moustaches rousses et aux grands casques ailés de fer.

4e JEUNE FILLE.

Ah ! ces horreurs, puissent-elles être épargnées à Arles ! Quoi, cette cité de merveilles s'envolerait en fumée, ces monuments gigantesques seraient détruits, ces statues divines mutilées, ces Alyscans profanés ! Ah ! que le ciel nous épargne tant de désastres !

1re JEUNE FILLE.

Tout dépend de Césaire ; lui seul peut nous sauver. Ah ! qu'il vienne, que son armée couvre le fleuve et inonde les campagnes ! Qu'Arles soit sauvée !

TOUTES.

Oui, qu'il vienne !

FÉLICIE.

Une voile !

TOUTES.

Où ? où ?

FÉLICIE.

Dieu !... Là, entre les arbres !... On ne la voit plus... Mais je l'ai bien vue.

2e JEUNE FILLE.

N'est-ce pas un mirage ?

FÉLICIE.

Non, vous dis-je, je l'ai vue, elle va reparaitre... Là ! là !... Tenez !

TOUTES.

Oui ! oui ! Une voile ! C'est une galère impériale !

1re JEUNE FILLE.

La flotte doit poindre à l'horizon.

2e JEUNE FILLE.

Pas encore, mais nous allons la voir !

4e JEUNE FILLE.

Comme elle fait force de rames ! La voici toute proche.

FÉLICIE.

Portez, portez-moi !... Que je regarde !... Ah ! ah !... sur la proue, voyez ! Lui ! lui !... Ah ! Dieu puissant, vous m'avez exaucée.

1re JEUNE FILLE.

Césaire ! Césaire ! Courons à la ville annoncer son retour.

FÉLICIE.

On l'a vu ! Entendez, les cloches sonnent !... C'est Césaire ! Césaire avec toute son armée ! Mes sœurs, montez sur la berge, agitez des branches et des voiles ! Que Césaire n'aille pas jusqu'au port et qu'il débarque ici ! Nous saurons bien lui faire un digne cortège. Vite ! vite ! tressez des guirlandes : voici le sauveur de la cité qui s'approche, le bien-aimé de mon cœur, l'héritier du glorieux nom des Ferréols.

TOUTES.

Césaire ! Césaire !

1re JEUNE FILLE.

On nous a entendues ! Les rameurs ralentissent ! On vient !

FÉLICIE.

Ah ! mon Dieu, prenez-moi ! prenez-moi !

4e JEUNE FILLE.

Je ne le vois pas. Dieu, si sa galère revenait sans lui !

TOUTES.

Césaire ! Césaire !

(Une galère paraît. Césaire est à la proue)

CÉSAIRE.

Dieu vous garde, filles d'Arles. Félicie, ma fiancée, est-elle parmi vous ?

TOUTES.

Elle est ici, Césaire.

CÉSAIRE, *débarquant.*

Félicie ! Félicie !... Que tu es pâle !

FÉLICIE.

Vous-même, mon bien-aimé, que vous êtes faible !

CÉSAIRE.

J'ai tant souffert ! L'air du pays va me guérir... Mais vous, Félicie, vous !

FÉLICIE.

Ce sera votre vue, Césaire, qui me guérira.

1re JEUNE FILLE.

Et la flotte, seigneur ?

TOUTES.

Oui, la flotte ?

CÉSAIRE.

Allons au Sénat. C'est devant les curiales que je parlerai pour tous.

SCÈNE II

Dans le Sénat d'Arles.

CÉSAIRE.

Ah ! triste, seigneurs, fut notre premier coup d'œil sur cette terre sacrée ! Du haut de mon navire, j'évoquais ces ports splendides d'où tant de flottes s'envolèrent, je ne voyais qu'une côte basse et grise ; la brume nous cachait les cimes lointaines. Nous jetâmes l'ancre dans un port à demi comblé où l'éperon de la galère fouillait la vase ; de grands blocs en pleine lande marquaient la place des antiques bassins, et des socles subsistaient çà et là des grandes colonnes rostrales où s'attachèrent jadis les quinquérèmes. Au delà, s'étendaient à perte de vue des ruines. C'était Ostie.

UN SÉNATEUR.

J'avais vu Ostie, moi, au temps de ma jeunesse.

CÉSAIRE.

Moi, j'en avais tant entendu parler ! J'aurais dessiné sur le sable la ville avec ses portiques, ses palais et ses thermes. C'était par elle que j'avais toujours rêvé d'aborder le Latium, et quelle splendeur j'évoquais de cette remonte du Tibre entre les colonnades et les arcs de triomphe ! Hélas ! Ostie est déserte, échouée au milieu des vases, et notre ville est moins qu'elle dépeuplée par l'exhalaison des maremmes !

LES SÉNATEURS.

Et Rome ? Rome ?

CÉSAIRE.

Ah ! mes pères, haussez vos cœurs, ce qui vous reste à savoir est le plus lugubre ! La mort d'Ostie est l'œuvre des éléments ; la mort de Rome est l'œuvre des barbares.

UN SÉNATEUR.

Rome ne serait plus ?

CÉSAIRE.

Ah ! plût au ciel qu'elle eût disparu tout entière, qu'un tremblement de terre l'eût soudain engloutie, qu'un vésuve réveillé l'ait ensevelie sous ses laves ! du moins il resterait d'elle un

fantôme de gloire colossale, tandis que ce que nous voyons, c'est un cadavre qui se pourrit et dont chaque jour active la pestilence. Rome ! Rome ! je t'ai vue, toi dont le nom seul emplit le monde ; j'ai fait le pèlerinage de toutes tes reliques, et je me demande s'il n'aurait pas mieux valu que je meure avant de te voir et de pleurer sur les ruines de ce qui fut la Ville Eternelle.

LES SÉNATEURS.

Hélas ! hélas !

CÉSAIRE.

Ah ! mes pères, par l'état d'Arles, jugez celui de Rome ! Tout est mort, tout est désert. Des immenses multitudes qui se pressaient sur ses sept collines, à peine subsistent quelques débris, colonies de misérables qui se répandent dans la banlieue pour cueillir des herbes entre les ruines. Les immenses aqueducs, d'où s'écroulaient jadis des nappes fécondantes, se traînent dans la solitude comme une armée en déroute, qui se relève pour s'abattre, en tronçons. Tout s'effrite, tout tombe ; la foule s'écarte du Colisée comme d'un lieu maudit, les vomitoires s'obstruent, et l'on ne peut plus monter aux précinctions supérieures. Le Mausolée de Hadrien est veuf de ses trésors et des créneaux hérissent le stylobate. Le Forum, ce nombril du monde, le Forum, où se dressaient des forêts de colonnes, n'est plus qu'un champ vague où paissent des vaches...

UN SÉNATEUR.

Eheu ! quomodo facta est vidua regina nationum ?

CÉSAIRE.

Oui, à de tels désastres les paroles des prophètes conviennent seules. Le ciel venge sur nous le sang des martyrs égorgés par myriades. Les Barbares, eux-mêmes, le proclament : « L'étoile tombe, la terre tremble, nous voici, nous, les fléaux du monde ! » Une force irrésistible les pousse et des fantômes lumineux les guident. Qu'Alaric ait pillé Rome pendant six jours, que Genséric l'ait mise à sac pendant quinze, cela n'a pu se faire que par la permission de Dieu. Hélas ! Arles nous montre comment est tombée Rome ; les courages se sont engourdis, les seins des femmes sont devenus stériles, puis se sont formés des marécages. Je me suis promené dans cette campagne déserte où Rome eut à lutter contre des fourmilières latines ; j'ai vu les lieux où s'élevèrent Lavinium, Véïes, Albe et Préneste ; je n'ai trouvé que des éboulis, des pans de mur et des colonnes gisantes dans les flaques d'eau morte où piétinent de grands buffles.

UN SÉNATEUR.

Et le Sénat ?

CÉSAIRE.

Il n'y a plus de Sénat. Ceux qui se réunissent sous ce grand nom sont des barbares dont la toge laisse passer les braies et dont l'accent guttural rend la langue incompréhensible. Ce Sénat misérable, j'ai pourtant voulu le voir, et j'ai frémi de douleur en voyant une vaste salle nue où quelques vieillards frileux se serraient dans un coin sans dire mot.

UN SÉNATEUR.

N'as-tu pas parlé, Césaire ?

CÉSAIRE.

Si, et j'ai mis dans ma parole toute mon âme. J'ai peint en traits de sang la situation de la Gaule, les moissons en flamme, les villes en cendres, les barbares entrant en déditices, au nom de l'empereur, et, bientôt tyrannisant leurs maîtres, j'ai dit leur lâcheté devant la force, le facile d'un effort pour réduire en poudre ces invasions gothiques,

burgondes et franques, de loin effrayantes, j'ai dit aussi l'angoisse d'Arles, la grandeur de son passé, la gloire de Tonnantius Ferreolus. On eût dit que ces noms leur étaient inconnus. Longtemps j'ai parlé, et je ne me suis arrêté que parce que les sanglots étouffaient ma voix. Tous gardaient le silence. Alors, du fond de la salle, un vieillard que je n'avais pas vu, un spectre, se leva et d'une voix centenaire : « Moi aussi j'ai vu Rome triomphante. Alors, ce n'était pas Arles qui nous préoccupait, mais les villes les plus lointaines, Lyon des Bataves, Vindebona du Danube, Nisibe de Mésopotamie. Aujourd'hui, si nous avions à sauver une place, ce ne serait pas même Arles, mais Rome. Césaire, je connais les Ferréols, va leur dire que tu as vu sur les ruines du Capitole le vieux fils du comte Boniface. »

UN SÉNATEUR.

Nous faudra-t-il renoncer à tout espoir ?

CÉSAIRE.

Hélas ! ce vieillard disait vrai ; si l'Empire pouvait sauver Arles, il sauverait d'abord Rome. Ni galères dans les ports, ni légions dans les camps, ni machines de guerre sur les remparts ; à peine quelques bandes d'auxiliaires qui sont les vrais maîtres de la ville et qui oppriment les descendants des vieux quirites.

UN SÉNATEUR.

Et l'empereur ?

CÉSAIRE.

J'ai voulu le voir, et j'ai parcouru toute l'Italie à sa recherche. On m'avait dit d'abord qu'il était à Milan ; puis il me fallut détourner de ma route et aller à Ravenne. Triste ville, couchée, elle aussi, au milieu des étangs. Toujours cette odeur de marécages qui empoisonne nos dernières capitales ! Je n'ai seulement pas parlé à l'empereur ; j'ignore même son nom. Quand j'arrivai à Ravenne, on venait de le renverser et de le remplacer par un autre César qui, ai-je su depuis, avait fait lui-même place à un troisième. Misérables jouets des chefs barbares qui donnent ou retirent la pourpre au gré de leur caprice.

UN SÉNATEUR.

Hélas ! ne trouverions-nous de secours nulle part ?

CÉSAIRE.

Nulle part.

LE SÉNATEUR.

Pas même à Constantinople ?

CÉSAIRE.

L'empire d'Orient s'écroule dans les mêmes désastres. J'ai parlé à Rome avec les légats de l'empereur de Constantinople. Les incursions des Perses deviennent plus terribles, l'Arménie est perdue, la Syrie insultée, l'Euphrate coule depuis longtemps en terre barbare. Parfois, du haut des murs de sa ville, l'empereur voit pendant des semaines défiler d'innombrables multitudes d'envahisseurs. Rien ne les arrête, ni les rocs de Delphes, ni les gorges des Thermopyles. Chaque printemps, Gépides, Chrobates et Bulgares franchissent le Danube. Au sud, des bruits plus terribles encore s'élèvent ; il ne se passe pas de semaine qu'un prophète nouveau ne trouble les déserts d'Arabie. On dit que le trois-centième de ces agitateurs fondera une religion immense qui anéantira celle du Christ.

UN SÉNATEUR.

Puisse le Christ ne pas abandonner les siens !

CÉSAIRE.

Il ne les abandonnera pas ! Nous avons sa promesse formelle.

HONORAT.

Et le pape ? Que fait-il ?

CÉSAIRE.

Le pape est un vieillard qui se meurt dans les prières et les larmes. J'ai voulu relever son courage, je n'ai pu tirer de lui que des gémissements. Il y a tant de pauvres à Rome, et c'est par lui que les misérables ne meurent pas de faim ! Ah ! tout tombe, la romanité meurt et l'Eglise s'étiole. Où sont les Jérôme, les Augustin, les Ambroise, les Paulin, les Hilaire ? Un concile qui se réunirait dans quelque capitale serait ignoré des provinces les plus proches.

UN SÉNATEUR.

Enfin, que faire ?

CÉSAIRE.

Se préparer à la lutte. Demain, je convoquerai tous les habitants en état de porter les armes ; en promettant la liberté aux serfs, en envoyant des messages aux municipes voisins, on peut réunir des troupes. Les murs sont encore solides et les armes ne manquent pas. D'ailleurs, rien ne dit que les barbares reviendront ; ils s'entre-tuent si facilement et il suffirait d'une guerre entre eux pour sauver Arles. Que des messagers pris parmi les plus vaillants et les plus robustes sortent de la ville et remontent le fleuve au devant des ennemis ; peut-être à Vienne ou à Lyon recueilleront-ils des nouvelles. Pour nous, ayons bon espoir, et, quoi qu'il arrive, ne nous laissons pas abattre !

HONORAT.

Dieu sauve Arles de tant de périls !

TOUS LES SÉNATEURS.

Hélas ! hélas !

SCÈNE III

Dans les Alyscans.

CÉSAIRE.

Nous voici donc revenus, ma pauvre fiancée, aux lieux témoins de notre enfance. C'est ici que s'éveillèrent nos âmes. Te souviens-tu, Félicie, que tu disais : Notre amour est né sur des sarcophages ? Oui, je les reconnais, ces Alyscans mélancoliques, leurs peupliers, leurs stèles, tout, jusqu'à ce soleil de printemps si pâle qu'il semble un soleil d'automne et qui n'est que plus cher à nos âmes dolentes.

FÉLICIE.

Oui, le printemps va venir. Vois, mon bien-aimé, comme les arbres verdissent ; les pâles bourgeons pointent à chaque ramille ; comme leur éclat est tendre !

CÉSAIRE.

Tu es plus pâle qu'eux, Félicie : ta chair semble faite de la moelle des sureaux et le ciel d'Arles a reflété dans tes yeux ses langueurs et ses grisailles. Pauvre amie, comme tu es changée !

FÉLICIE.

J'ai tant souffert et j'ai tant attendu !

CÉSAIRE.

N'étais-tu pas sûre de me revoir ?

FÉLICIE.

De quoi peut-on être sûre, aujourd'hui ? Ah ! tout ce que tu as vu, Césaire, je l'avais pressenti. Cette Rome, dont le spectre t'éblouissait, je la devinais bien caduque et moribonde. J'avais fini par la haïr, cette rivale de pierre qui me volait ton cœur. Hélas ! voici que j'en suis bien punie, puisque je suis plus caduque et plus moribonde qu'elle.

CÉSAIRE.

Que dis-tu ?

FÉLICIE.

A quoi bon te tromper, Césaire, et puisque la ruine de l'Empire ne t'ôte pas le courage, pourquoi le perdrais-tu à voir mourir une pauvre enfant ?

CÉSAIRE.

Félicie !

FÉLICIE.

Tu pleures ?

CÉSAIRE.

Méchante, ne sais-tu pas que je t'aime et que je donnerais ma vie pour la tienne ?

FÉLICIE.

Si, je te crois, Césaire, pardonne-moi tes larmes, mais j'ai tant souffert! Si tu savais, mon bien-aimé, comme je t'ai attendu ! Chaque jour, avec les vierges d'Arles, je venais ici guetter l'éveil d'une voile blanche sur le fleuve. Ah ! que d'heures nous avons passées à nous anéantir dans la contemplation de cette eau fougueuse ! Comment avons-nous pu résister à la tentation de nous fondre en elle et de nous en aller en flottant à ta rencontre ?...

Mais chassons toutes ces tristesses. Qu'importe, tout est oublié, tout est heureux, puisque te voilà. Mon beau Césaire, que tu es grand ! Que ton regard est doux et fort à la fois ! Ah ! je préfère te voir revenir seul plutôt qu'au milieu de la pompe impériale. Dans les légions et les trirèmes, tu m'aurais moins appartenu qu'ainsi, seul avec moi, et ma tête dans tes beaux bras.

CÉSAIRE.

Ah ! jalouse, jalouse qui ne penses qu'à l'aimé ! Ne vois-tu pas qu'en voulant sauver Arles, je cherchais aussi ton salut ?

FÉLICIE.

J'aime mieux mourir avec toi et par toi qu'être sauvée avec les autres. Que dis-je, pourquoi mourir ? Non, n'est-ce pas, nous vivrons ! Tu es si fort, Césaire ! Regarde-moi bien ; oui, ce sont toujours tes beaux yeux et tes lèvres frémissantes et tes nobles cheveux bouclés... pourtant, je te trouve plus pâle et plus triste. Cet éclat brillant, maladif, que tu pleurais de voir dans mes yeux, il me semble que tu l'as aussi dans les tiens. Césaire ! réponds-moi, Césaire, connaîtrais-tu le frisson du crépuscule ?

CÉSAIRE.

Qu'importe ?

FÉLICIE.

Ah ! je voudrais tant que tu vives ! Pour ta vie, je donnerais la mienne entière, hélas ! à peine quelques heures, peut-être...

CÉSAIRE.

Tais-toi ! Ne parle pas ainsi !

FÉLICIE.

Je me sens trop, Césaire ; je savais que je vivrais jusqu'à ton retour, mais je n'ai jamais dit que je lui survivrais longtemps... Tous les miens sont morts.

CÉSAIRE.

N'as-tu pas à remplir une volonté suprême ?

FÉLICIE.

Hélas ! hélas ! je suis trop faible. Oui, jadis, j'ai brigué cette gloire ; j'aurais voulu que de mon sein germât une branche nouvelle des Ferréols, car j'ai l'orgueil de ma famille comme toi l'orgueil de la patrie. Je me voyais déjà matrone en cheveux blancs entourée d'une postérité de héros... Hélas ! Césaire, regarde ces pauvres petites hanches droites et cette poitrine maigre, voilà l'espoir de tant de générations... Non ! que la race des Ferréols s'éteigne en moi ! Blandine a bien fait de se consacrer au Seigneur et Perpétue d'éviter l'épreuve fécondante ; épargnons aux êtres à venir les souffrances qui nous dévorent !... Je le voudrais, d'ailleurs, que je ne le pourrais pas ; qui sait si le soleil de demain me verra ?

CÉSAIRE.

Viens, marchons, Félicie. C'est en restant toujours assis sur des tombes que les morts nous attirent. Secoue cette dolence qui t'enlinceule. Vois ce beau soleil, c'est bien le printemps qui revient. Comme tout se réveille, comme tout se rajeunit ! Le ciel n'est plus plombé, les flamants roses reviennent d'Afrique ; le fleuve n'est plus gris, ses flots roulent des paillettes de lumière ; la terre n'est plus chauve, l'herbe pousse dru et les fleurs se hâtent ; les lilas sont proches et les beaux jours vont venir !

FÉLICIE.

Avec les beaux jours viendront aussi les barbares.

CÉSAIRE.

Ah ! pourquoi le rappeler ?

FÉLICIE.

Laisse-moi mourir. Peut-être auras-tu plus de courage pour sauver Arles !

CÉSAIRE.

Arles ne peut être sauvée que par Dieu. J'ai essayé de relever les espoirs, je n'ai obtenu que des larmes. Les sénateurs n'ont répondu à mes exhortations que par des plaintes. J'ai fait le dénombrement de la jeunesse ; les mas qui, jadis, fournissaient une cohorte peuvent à peine donner un soldat, et quelle armée que cette milice de vieillards et de jeunes fiévreux ! J'ai fait le tour des murailles, tout est en ruines ; personne aux portes, personne aux créneaux, les meurtrières sont aveugles, les douves comblées, les créneaux disjoints. Seul, le vieil Honorat a montré du courage ; il a choisi, parmi ses hommes, des émissaires vigoureux et il les a envoyés vers le nord, là-haut, pour savoir si l'armée barbare était en marche. De leur réponse dépend le salut d'Arles. Si les barbares arrivent...

FÉLICIE.

Que feras-tu ?

CÉSAIRE.

Je réunirai sur le Forum l'assemblée du peuple entier et je leur proposerai de combattre jusqu'à la mort, ou, si le cœur leur faut, de monter sur nos derniers navires et d'aller fonder sur quelque côte une patrie nouvelle.

FÉLICIE.

Sur quelle côte ne rencontreront-ils pas des barbares ?

CÉSAIRE.

Oui, le temps n'est plus où de jeunes essaims venaient fonder sur le littoral de Gaule d'altières républiques.

FÉLICIE.

Ah ! mieux vaut mourir aux lieux où l'on naquit. Si je ne devais pas, d'ici là, être morte, je préfèrerais attendre les barbares à Arles plutôt que m'enfuir. Notre pays est si doux ! Oui, l'air y est délétère et les plantes y sont maladives comme les hommes, et le lointain s'emplit d'un fracas de francisques, mais c'est ici que dorment nos ancêtres et que s'éveilla notre amour !

CÉSAIRE.

Tu as raison, Félicie.

FÉLICIE.

Te souviens-tu de nos promenades d'autrefois ? Notre amour n'a fait que croître. Pourtant, ce n'est pas seulement de joie ou de crainte que nos cœurs halètent.

CÉSAIRE.

Qu'as-tu ? tu pâlis, tu trembles...

FÉLICIE.

Ce n'est rien ; j'aurai marché un peu trop longtemps. Depuis quelques jours, tout m'est effort, tout me fatigue. Quand tu n'étais pas là, nous venions ici, mes compagnes et moi, et nous passions des journées entières sans parler ni marcher.

CÉSAIRE.

Hélas !

FÉLICIE.

Comme je suis triste, n'est-ce pas ? Va, mon bien-aimé, je te délivrerai bientôt.

CÉSAIRE.

Ah ! Félicie, veux-tu donc m'ôter tout courage ?

FÉLICIE.

Je t'ôte le tien et tu me donnes le mien. L'amour est tout, pour nous autres.

CÉSAIRE.

Crois-tu que je ne t'aime pas aussi ?

FÉLICIE.

Si ! et c'est ce qui m'enivre. Ah ! qu'importent les barbares et les désastres, aimons-nous, tout le reste est folie. Vois, je suis forte, le printemps me soulève... Oui, tu disais vrai, tout reverdit, tout se réveille. Un sang jeune circule en moi. Il me semble que si je me levais, j'irais à pied sans fatigue jusqu'à mon palais, jusqu'à la mer...

CÉSAIRE.

Calme-toi ! Ton exaltation me fait peur !

FÉLICIE.

Non, te dis-je. Tout à l'heure j'avais un moment de faiblesse, mais à présent toutes mes forces reviennent. Je suis la Félicie d'autrefois, celle qui ne connaissait ni la langueur ni la fièvre. Vois comme mon teint s'échauffe, comme mes yeux s'enflamment. Je sens que je renais ! Oui, je t'aime, je t'aime, Césaire, jamais je n'avais senti pour toi tant d'amour...

CÉSAIRE.

Dieu ! si tu disais vrai ! Si c'était la guérison !...

FÉLICIE.

Oui, c'est ma guérison, et ce sera la tienne, car je te guérirai à ton tour, toi qui es plus malade et veux cacher ton mal par orgueil. Je t'aimerai tant que je te sauverai, et nous sauverons Arles, l'Empire, tout ce que tu voudras puisque nous aurons la force. Toi, tu combattras, et moi, j'enfanterai ; qu'importent mes hanches droites et ma poitrine maigre, je veux avoir des enfants, j'en veux ! Je veux que tu perpétues en moi la race des Ferréols !

CÉSAIRE.

Félicie !

FÉLICIE.

Oui, Césaire, aimons-nous ! Tu disais vrai, tout est joie, verdeur et lumière ! Nous sommes seuls et la nature est complice. Aimons-nous sous l'œil de Dieu, et que ces tombeaux voient germer en nous une race nouvelle. Ta bouche, Césaire, ta bouche !

CÉSAIRE.

Je t'aime, Félicie !

FÉLICIE (*allant à lui*).

Ah !... Ah !... je souffre !

(Elle s'évanouit)

SCÈNE IV

Sur les murailles d'Arles.

CÉSAIRE.

Venez, nous sommes seuls et vous pouvez parler sans crainte ; le peuple est rassemblé dans l'église pour recevoir la bénédiction de l'évêque. Pauvre Arles ! sa population est si réduite qu'elle peut tenir sans peine dans une petite chapelle, et qu'aux heures de cérémonies religieuses la ville semble vide.

VALÉRIEN.

Arles n'est qu'un cadavre.

CÉSAIRE.

Et pourtant, voyez, en dépit des désastres, c'est encore une capitale immense. Ce fleuve qui la traverse et qui la féconde, ces gigantesques arènes, ces ponts colossaux, cet amas de palais, de théâtres, d'églises, tant de trésors, tant de richesses, les abandonnerions-nous à la torche des barbares ? Nous avons encore des armes, et ces murs énormes ne sont pas près de s'écrouler ; il suffirait de quelques pierres pour les réparer, de quelques cohortes pour les garder.

VALÉRIEN.

Nous avons fait le compte, Ferréol, Arles ne peut fournir que le tiers des soldats qui lui seraient nécessaires.

CÉSAIRE.

Même en enrôlant les serfs ?

VALÉRIEN.

Mieux vaudrait une légion de vétérans qu'une multitude de serfs.

CÉSAIRE.

Que faire, alors ?

VALÉRIEN.

Attendre.

CECILIUS.

Prier.

CÉSAIRE.

L'un et l'autre se valent. Dieu n'exauce que les vaillances. Ah ! malheureuse ville, ne trouverai-je en ton sein personne pour mourir avec moi l'épée au poing ?

VALÉRIEN.

Mais voyez vous-même, Césaire, qu'espérez-vous d'une poignée de vieillards et d'enfants, tous malades ? Regardez comme nous sommes jaunes et hâves, et regardez-vous vous-même ; ce poison qui nous mine, vous en avez aussi le germe ; vos yeux ont un luisant qui ne trompe pas. Vous êtes encore dans la période d'exaltation par laquelle nous passâmes quand le mal nous saisit, bientôt vous connaîtrez la torpeur dolente dans laquelle nous gisons. Alors, si quelqu'un vient vous demander, à l'approche des barbares, ce qu'il faut faire, vous répondrez comme nous : Attendre ! ou Prier !

CÉSAIRE.

Ah ! plutôt que de voir ce jour de deuil, je remonterai sur ma galère et je m'enfuirai sur les mers...

CECILIUS.

La mer n'est plus amie de l'Empire. Si nous devons être sauvés, ce ne sera que par Dieu. Prions.

VALÉRIEN.

Ou par les Barbares. Attendons. Est-ce la première fois que l'orage crève ailleurs ? Peut-être en ce moment la barbarie est-elle en feu et ses peuplades s'entr'égorgent-elles, comme jadis Huns et Goths ?

CÉSAIRE.

Ah ! Dieu vous entende !

VALÉRIEN.

N'a-t-on pas encore de nouvelles des émissaires qu'Honorat avait envoyés vers le nord ?

CÉSAIRE.

Pas encore, mais ils ne peuvent tarder à revenir.

Quelles sont ces cloches ? on dirait un glas.

VALÉRIEN.

Ce ne peut être que la bénédiction de l'évêque.

CÉSAIRE.

Cœur vaillant et grande âme qu'Honorat. Dieu veuille qu'il nous reste longtemps ! C'est le vrai défenseur de la cité. Hélas ! la Gaule ne vit que par

ses évêques. La classe sénatoriale disparaît, mais tant que nous aurons pour évêques des Honorat, dignes successeurs des Trophime et des Césaire, nous ne devrons pas désespérer du salut.

UN SERVITEUR

paraissant sur la plate-forme des murs.

Nobles seigneurs, je vous cherchais. Des hommes sont là qui demandaient à parler à l'évêque.

CÉSAIRE.

Eh bien, pourquoi ne les lui avez-vous pas amenés ?

LE SERVITEUR.

Mais, seigneur, se peut-il que vous ignoriez...

CECILIUS.

Quoi donc ? Quel malheur nouveau ?

LE SERVITEUR.

N'avez-vous pas entendu le glas ?

CÉSAIRE.

L'évêque est mort ?

LE SERVITEUR.

Oui.

TOUS.

Hélas !

LE SERVITEUR.

Depuis plusieurs jours il se sentait faiblir et nous l'entendions répéter : « Faites, mon Dieu, si ma ville doit être détruite, que mes yeux se ferment à temps pour ne pas voir sa chute ! » Il avait voulu bénir le peuple, et, vous le savez, tout Arles s'était réuni dans l'église ; je croyais, seigneurs, que vous y étiez et aviez tout vu. Il est monté en chaire, et pendant longtemps il a parlé, disant la gloire des constances héroïques, évoquant saint Grégoire et saint Léon, et saint Aignan d'Orléans et saint Loup de Troyes ; il a prophétisé la naissance d'une Rome nouvelle dont les évêques seraient les patrices et le pape l'empereur, et il a convié les barbares à entrer dans le sein toujours jeune de l'Eglise. Puis, il a chanté le *Te Deum* et a voulu qu'on l'agenouille devant l'autel ; sa voix était forte et nous chantions tous avec lui en voyant de loin sa tête blanche dans des flots d'encens. Quand le *Te Deum* fut fini, il se leva tout seul, bénit le peuple, et au moment où il reposait l'ostensoir sur l'autel, il poussa un grand soupir et tomba mort dans les bras de ses diacres.

CÉSAIRE.

Heureux qui meurt debout à son poste de combat ! Que cette mort, amis, soit la nôtre !

CECILIUS.

Ah ! Seigneur, faites aussi que, si Arles doit être détruite, mes yeux se ferment avant sa ruine !

CÉSAIRE.

Ces hommes qui voulaient voir l'évêque sont sans doute les émissaires qui reviennent. Où sont-ils ?

LE SERVITEUR.

Les voici.

CÉSAIRE.

Approchez, amis. Un deuil affreux frappe l'église d'Arles ; ce n'est pas à celui qui vous avait envoyés que vous rendrez compte de votre mission. Devons-nous voir là un décret de Dieu épargnant à l'évêque la connaissance d'atroces nouvelles ? Vous vous taisez. Ce sont donc des paroles de malheur que vous allez dire. Parlez, toutefois. Quelque maigres et pâles que nous soyons, nos âmes sont assez fortes pour tout apprendre ; elles ont l'habitude des désastres. Parlez.

UN DES ENVOYÉS.

Ah ! seigneur, mieux vaudrait en effet que nous n'ayons rien à dire.

Nous sommes sortis d'Arles par la porte du nord et nous avons remonté le fleuve. Pendant longtemps nous cheminâmes dans un pays misérable et parsemé de pauvres bourgades qui durent jadis être des villes puissantes, à en juger par leurs ruines.

A partir du dixième jour, les forêts commencèrent. La population devint plus rare et plus sauvage ; on se sauvait à notre vue, et le nom d'Arles n'était connu que des vieillards. Les débris étaient récents et des villages avaient été incendiés au printemps dernier. Les routes avaient cessé depuis longtemps, et nous suivions des sentiers pénibles, où il fallait nous défendre contre des bandes de loups. Un de nous mourut, d'autres tombèrent malades.

Nous continuâmes à marcher vers le nord, mais l'épouvante tordait nos âmes. A chaque instant, nous nous attendions à voir surgir à l'horizon une cavalerie effroyable. Le jour, la solitude était affreuse ; la nuit, des clameurs sinistres emplissaient l'air, et, le dernier soir, nous entendîmes distinctement, tous, l'écho d'une horrible galopade. Les forêts alors frissonnèrent comme si la main de Dieu avait passé sur leur chevelure. Fous de terreur, éperdus, nous nous sommes enfuis sans regarder en arrière, et, sur notre passage, toute la population se sauvait avec des cris d'effroi : les Barbares ! les Barbares !

S'ils nous suivent, ils ne doivent pas être loin...

CECILIUS.

Le dernier jour d'Arles est venu.

VALÉRIEN.

Ces clameurs, ces galopades, ces fuites de peuples, tout cela est effrayant.

CÉSAIRE.

Quoi, nous perdrions courage quand personne n'a vu les Barbares, pas même ces envoyés !

L'ENVOYÉ.

Ah ! seigneur, si nous les avions vus, nous n'aurions pas pu venir vous le dire ! Ils viennent, soyez-en sûr. Tout le monde nous l'a dit sur la route. Pendant tout l'hiver ils ont rassemblé des chevaux et des armes. La Germanie entière passe le Rhin. Les évêques de Lyon et de Vienne ont reçu l'ordre d'amasser d'immenses quantités de blé.

CÉSAIRE.

Arles leur semble donc bien puissante !

L'ENVOYÉ.

Arles n'est que la première étape. On ne sait pas encore si le flot barbare se dirigera sur l'Italie ou sur l'Espagne. Mais jamais, depuis Attila, plus colossal torrent d'invasion n'aura roulé sur la Gaule.

CÉSAIRE.

Une ville bien défendue est solide, et les multitudes ne prévalent pas contre quelques cœurs indomptables.

VALÉRIEN.

Quoi, Césaire, penseriez-vous encore à la résistance ?

CÉSAIRE.

Oui ! Majorien aurait-il humilié la majesté de l'Empire devant les Barbares ? Je suis son fils adoptif et, depuis la mort d'Honorat, le chef unique de la cité. Jamais, moi vivant, Rome ne tombera aux genoux des Barbares. Malgré tout j'espère, et, même sans espoir, je lutterais. Si dans quelques semaines le fracas d'une chute colossale apprend à l'univers qu'Arles a vécu, que l'univers chante sur nous, non les prières des agonisants, mais les hymnes de victoire, car c'est vaincre encore que de mourir

en combattant ! Pour moi, je resterai sur ces remparts jusqu'à mon dernier souffle.

—

SCÈNE V

Les Alyscans.

FÉLICIE.

Laisse-moi les contempler un moment encore, ces mélancoliques Alyscans que j'ai voulu revoir une dernière fois, et ce beau ciel d'Arles que j'ai si souvent regardé, et ce fleuve fougueux que je haïssais parce qu'il t'avait emporté et que j'aime parce qu'il t'a laissé revenir.

CÉSAIRE.

Mieux aurait valu ne pas sortir, Félicie ; vois comme tu es faible, tes pas sont si légers qu'ils ne laissent pas de trace sur le sable.

FÉLICIE.

Le soleil est chaud, et les arbres ont reverdi. Respire, ami, les lilas sont en fleurs !

CÉSAIRE.

Ah ! quels souvenirs ce parfum réveille !

FÉLICIE.

Oui, nous étions heureux ! Nos aïeux vivaient encore et le Barbare n'avait pas paru sur cette route. Nous allions de tombe en tombe lire les inscriptions funéraires, et nous jouions à nous faire des couronnes de pervenches et de branches de saule. Aujourd'hui, ce seraient des couronnes de cyprès.

CÉSAIRE.

Félicie, pourquoi me tordre le cœur ?

FÉLICIE.

Il est doux d'être assise, je n'ai même pas la force de me lever... On marche. Quels sont ces bruits ?

CÉSAIRE.

Ce sont les Arlésiens qui quittent la ville. Si tu pouvais te hausser, tu verrais par dessus les buissons le bout des bâtons et les croix des bannières. Une haleine d'épouvante a passé sur eux.

FÉLICIE.

Où vont-ils ?

CÉSAIRE.

Je ne sais pas. Là-bas.

FÉLICIE.

Pauvres gens !

CÉSAIRE.

Voilà plusieurs jours qu'ils s'en vont, par petits groupes. La première fois, j'ai pleuré ; maintenant je les regarde sans rien dire, au bord de la route. Ils se traînent en longues files misérables, vieillards, femmes, petits enfants, et en passant devant moi ils me saluent tout en larmes ou ils viennent embrasser mes genoux en me criant : « Viens avec nous, Ferréol, viens, nous fonderons une cité plus belle, sur quelque promontoire, loin des Barbares, au bord de la mer... »

FÉLICIE.

Arles est donc abandonnée ?

CÉSAIRE.

J'ai espéré jusqu'au soir où j'ai vu les prêtres, eux aussi, quitter la ville. La mort d'Honorat a abattu les courages ; et puis, là aussi, il ne reste que de jeunes diacres ou des vieillards. Hier, ils se sont mis en rang devant l'église Saint-Trophime, et ils ont traversé le fleuve. Je les ai regardés longtemps. Leur procession serpentait dans la Camargue et les croix brillaient comme des lumières au soleil couchant ; le vent nous apportait des échos d'hymnes. Puis le jour a baissé et on ne les a plus vus.

FÉLICIE.

Qui sait où ils sont ?

CÉSAIRE.

Qui sait ? Les pauvres de la ville les suivaient, qui sont habitués à être nourris par l'évêque. Auront-ils emporté assez de vivres pour les nourrir pendant la traversée des solitudes ?

FÉLICIE.

S'il m'avait fallu les suivre, je serais tombée morte à la première borne.

CÉSAIRE.

Ma pauvre fiancée !

FÉLICIE.

Fiancée, oui. Sur ma tombe, ce sont les ornements de vierge qu'on mettra.

CÉSAIRE.

Chasse ces idées de funérailles !

FÉLICIE.

J'ai longtemps essayé, mais elles ont fini par me vaincre ; nous avons trop vécu dans le voisinage des morts.

CÉSAIRE.

Hélas ! je sens bien qu'elles me vaincront aussi.

FÉLICIE.

J'aurais bien voulu, avant de mourir, revoir Arles. Pourquoi secoues-tu la tête, Césaire, ne te souviens-tu pas des rues où nous avons été si heureux, quand les citoyens, sur le pas des portes, nous saluaient, toi, le protégé du Préfet des Gaules, moi, la fille des Ferréols ; les esclaves venaient baiser nos sandales, les prêtres ne passaient pas sans nous bénir, et les vieux patrices nous prenaient dans leurs bras pour nous baiser au front en nous appelant Espoirs de la ville.

CÉSAIRE.

Il n'y a plus ni patrices, ni prêtres, ni citoyens, ni esclaves. Arles est déserte et je viens d'errer dans ses rues en sanglotant comme dans une ville de peste. Personne aux arènes, personne au théâtre, personne dans les rues. Je suis entré dans l'église ; j'ai cru voir au fond quelques vieillards en larmes et je me suis enfui.

FÉLICIE.

Nous en sommes donc les derniers habitants ?

CÉSAIRE.

Je crois que les sénateurs n'ont pas quitté la ville. Avant-hier j'ai parlé avec tant d'âme dans la Curie que j'ai obtenu d'eux le serment de ne pas partir. Mais je l'avais obtenu aussi des prêtres. Qui sait si les sénateurs ne partiront pas comme eux ? Et puis, quelques vieillards pour peupler une ville qui fut aussi grande que Rome !

FÉLICIE.

J'aurais aimé être la dernière fille d'Arles, pour goûter plus d'âcre volupté à mourir.

CÉSAIRE.

Mourir, non, cette idée est affreuse ! Oh ! Félicie, ne meurs pas ! Vois, tout s'écroule, tout s'enfuit, toi seule me restes... Ah ! si je savais qu'en t'emportant je te sauverais, crois-tu que je ne quitterais pas ce sol ? Si ce sont les marais qui t'empoisonnent, fuyons, il est encore des côtes d'or et d'azur...

FÉLICIE.

A mourir, ne vaut-il pas mieux mourir ici ?

CÉSAIRE.

Toujours cette idée !

FÉLICIE.

Vois ! vois ! cette procession de vieillards en robe blanche...

(Elle tombe sans mouvements)

CÉSAIRE.

Ah ! tout est donc perdu puisque les sénateurs s'en vont !

LES SÉNATEURS.

Ferréol ! Ferréol ! Voici que nous quittons Arles ! Nous emportons tout ce que la cité avait de plus précieux, les images des empereurs, les enseignes des légions et les reliques des martyrs. Viens avec nous. Nous allons fonder une Arles nouvelle.

CÉSAIRE.

Quelle vaudra jamais l'ancienne ?

LES SÉNATEURS.

Qui sait ? une reine des mers peut naître de quelques cabanes sur pilotis ? La Camargue est grande. Nous trouverons bien entre les marais et la mer une plage inconnue aux barbares.

CÉSAIRE.

Vous aviez juré de ne point abandonner la ville.

LES SÉNATEURS.

Hélas ! nous sommes vieux, et nous serions morts de faim. Viens avec nous, Ferréol, tu seras le chef de la cité.

CÉSAIRE.

Non, ce qui m'attache au sol, c'est la poussière des ancêtres. Allez-vous-en, vieillards d'Arles, laissez-moi, car je ne suis pas seul, ici.

LES SÉNATEURS.

Qui donc est avec toi ?

CÉSAIRE.

Celle qui incarne en elle la gloire de Rome, la fille de vos Préfets qui gît inanimée sur le sol.

LES SÉNATEURS.

Que Dieu la sauve ! mais nous sommes bien vieux...

CÉSAIRE.

Allez-vous-en, vieillards d'Arles, nous serons les derniers à mourir ici.

(Les Sénateurs sortent)

FÉLICIE,

sortant de son évanouissement.

Ah !... ah !... Qui donc était là, Césaire ?

CÉSAIRE.

Les sénateurs qui s'en vont.

FÉLICIE.

Oui, je les vois, là-bas. Comme ils marchent avec peine, et pourtant comme ils sont loin !

VOIX DES SÉNATEURS.

Viens avec nous, Ferréol, viens avec nous !

FÉLICIE.

Il ne reste donc plus personne à Arles ?

CÉSAIRE.

Personne.

FÉLICIE.

Dieu soit béni, je puis mourir. Soutiens-moi, Césaire, que j'emplisse mes yeux une dernière fois de ce paysage adoré. Comme on est bien, seuls ! Les voit-on encore à l'horizon ?

CÉSAIRE.

On ne voit plus rien.

FÉLICIE.

O mon ami, quand je serai morte, tu m'enseveliras dans les Alyscans : c'est là que je veux dormir avec tous les miens, c'est là que tu viendras me rejoindre, bien tard, bien tard...

CÉSAIRE.

Félicie... Félicie... M'entends-tu ?

FÉLICIE.

Je t'aime...

(elle meurt)

SCÈNE VI

Au bord de la mer. — Crépuscule.

CÉSAIRE.

Nous voici donc, derniers débris d'Arles, acculés à la mer, perdus sur cette plage sablonneuse. Ici, plus de bruit, plus de paroles humaines, plus même de chants d'oiseaux ; rien que la plainte éternelle des vagues. On pourrait oublier jusqu'aux désastres, sans cette éternelle odeur de marécages.

1er ARLÉSIEN.

Qui sait si Arles ne brûle pas à cette heure ?

CÉSAIRE.

Les villes sont comme les hommes : il finit par ne rester d'elles qu'une poignée de cendres.

2e ARLÉSIEN.

Quand vous avez quitté la ville, le dernier de tous, les barbares n'étaient-ils pas en vue ?

CÉSAIRE.

Je n'ai pas regardé l'horizon. Quand j'eus enseveli auprès des siens ma pauvre fiancée, répandu sur sa tombe les fleurs qu'elle aimait et planté sur elle une croix de bois noir, je me suis couvert la tête de ma toge, et, sans regarder en arrière, je me suis enfui en pleurant.

3e ARLÉSIEN.

Si vous aviez été avec nous, Ferréol, vous nous auriez guidés à travers ces solitudes que vous seul connaissiez.

CÉSAIRE.

Le sol patrial n'a pas été plus clément que les barbares !

1er ARLÉSIEN.

A chaque pas notre troupeau s'amoindrissait. Des femmes, des enfants tombaient en nous tendant les bras. Plusieurs ont voulu prendre des routes transversales, qu'on n'a plus revus. D'autres se sont enlisés dans les vases. D'autres se sont noyés en voulant traverser des graus perfides. Beaucoup de vieillards ont été frappés par le soleil dans ces vastes salines blanches. Combien d'autres sont morts de soif et de faim !

CÉSAIRE.

Misérable agonie d'une cité misérable !

3e ARLÉSIEN.

C'est ici que la barque des Saintes Femmes aborda jadis en Gaule. La romanité vient mourir à l'endroit même où naquit le christianisme.

CÉSAIRE.

Aussi, pauvres amis, c'est sur ce littoral sacré que j'ai voulu me faire porter. Hélas ! vous le voyez, je suis sans force et mon heure dernière est proche. Si je meurs, que ce soit au bord de cette très chère mer bleue.

2e ARLÉSIEN.

La mer romaine !

CÉSAIRE.

Oui, c'est sur ses bords que se concentrent la chaleur et la vie ! L'Empire est un grand corps qui se glace. Le flux et le reflux sont les battements de son cœur.

1er ARLÉSIEN.

Ce cœur bat toujours et Rome n'est déjà plus.

CÉSAIRE.

Rome revivra ! Qu'importe notre mort à nous ?

1er ARLÉSIEN.

Quoi, Ferréol, espéreriez-vous encore ?

CÉSAIRE.

Toujours ! Jusque dans le tombeau j'espérerai ! Rome est éternelle. Si l'Occident est aux Barbares, l'Orient nous reste !

3e ARLÉSIEN.

Mais, seigneur, avez-vous oublié ce que vous disiez vous-même ? L'Orient lui aussi croule !

CÉSAIRE.

Hélas ! hélas ! si l'Orient croule, tout est fini ! Et pourtant, que sont ces vagues bruits d'un faux prophète qui sortirait des déserts ? Qui sait si les prophéties ne sont pas aussi fausses que le prophète ?

2e ARLÉSIEN.

Partout des deuils, partout des désastres.

CÉSAIRE.

Non, partout des gages de salut ! Qu'est-ce qu'un miracle pour Dieu ? Espérez, amis, que vos âmes soient sereines comme cette mer immense. Peut-être que de ses flots vont s'élever des légions d'archanges !

3e ARLÉSIEN.

Ah ! seigneur, c'est la fièvre qui vous exalte.

CÉSAIRE.

La fièvre ?... la fièvre ?... Hélas ! c'est vrai, les frissons me secouent au crépuscule. Le jour baisse et ma vie avec lui ; elle s'éteindra, de même qu'Arles, dans les ténèbres. Voyez comme la mer est douce ; tout à l'heure elle écumait de colère, maintenant elle s'étale sous le dernier baiser du soleil. Ainsi bientôt je m'endormirai sous le baiser de la mort.

2e ARLÉSIEN.

Une voile ! Une voile !

CÉSAIRE.

Je demandais justement à Dieu qu'une voile parût... Cette mer était trop déserte. Autrefois, elle était peuplée de navires. Maintenant, c'est à peine si de loin en loin un s'y aventure.

1er ARLÉSIEN.

Quelque navire qui va d'Italie en Espagne.

3e ARLÉSIEN.

Non, il vient bien en Gaule, mais il n'abordera pas sur cette plage inhospitalière, il ira à Marseille ou à Narbonne.

CÉSAIRE.

Si, pourtant, c'était le salut ! L'avant-coureur d'une flotte immense avec laquelle nous chasserions les Barbares !

2e ARLÉSIEN.

Je reconnais la forme des voiles ; c'est une barque syrienne. Sur une telle barque vinrent jadis aborder les saintes Maries...

CÉSAIRE.

Le salut ! Si c'était le salut !

1er ARLÉSIEN.

C'est bien en droite ligne qu'elle vogue. Si elle vient de Syrie, peut-être ignore-t-elle que cette côte est sans ports.

3e ARLÉSIEN.

La nuit tombe ; nous allons la perdre de vue, elle abordera dans les ténèbres.

CÉSAIRE.

Oui, la nuit tombe, et les marais respirent. Ah ! fuyez ce littoral méphitique ; si vous restez ici, vous mourrez tous.

2e ARLÉSIEN.

Vous pâlissez...

CÉSAIRE.

J'ai froid. Tout près, venez tout près. Réchauffez-moi, ô vous les derniers fils d'Arles !

LES ARLÉSIENS.

Nous voici, tout près.

CÉSAIRE.

Quand ils se seront éloignés du monceau de cendres qu'ils auront fait d'Arles, prenez mon cadavre et allez l'ensevelir à côté du sien...

LES ARLÉSIENS.

Ferréol, Ferréol, ne nous abandonnez pas !

CÉSAIRE.

Mon heure est venue. Hier, je semblais encore plein de force ; je suis de ceux qui domptent le mal jusqu'à ce que soudain le mal les terrasse....

LES ARLÉSIENS.

Hélas !...

CÉSAIRE.

La voile est-elle là ?

3e ARLÉSIEN.

La nuit empêche de la voir, mais si elle a cinglé vers le rivage, elle doit être toute proche.

CÉSAIRE.

Ah ! qu'elle vienne ! qu'elle vienne !... c'est le salut ! c'est l'annonce de la flotte que je devais conduire ! Victoire ! Victoire !

LES ARLÉSIENS.

Calmez-vous, seigneur.

CÉSAIRE.

Je suis Césaire Ferréol, Préfet des Gaules, c'est moi qui rétablirai l'Empire dans le monde ! En garde ! en garde ! Sénateurs, où sont les légions ? Aux remparts ! Voyez, voyez cette foule !

LES ARLÉSIENS.

Il n'y a pas de remparts, seigneur, et c'est à peine si nous sommes quelques misérables autour de vous.

CÉSAIRE.

Ce n'est pas de vous que je parle, mais de la flotte ! Voyez, la galère aborde, je veux aller à sa rencontre...

LES ARLÉSIENS.

Calmez-vous !

CÉSAIRE.

Non ! lâchez-moi ! c'est l'Empereur d'Orient qui revient ! Il est vainqueur des Perses et des Arabes, il a tué le Faux Prophète, il vient pour chasser les Barbares et sauver Arles... Ah !... Ah !... (*Il meurt*)

TOUS.

Hélas ! Hélas !...

UNE VOIX, *dans les ténèbres.*

Paroles du Croyant qui aborde dans l'ombre sur cette terre inconnue :

L'envoyé de Dieu vient de mourir sous une tente de poils de chèvre, au fond du désert, et des barques ont été abandonnées sur la mer pour annoncer au monde la sainte Nouvelle.

Si cette terre est habitée, qu'elle abjure le culte des idoles. Paix aux croyants. Mort aux incirconcis. Dieu est Dieu, et il n'y a d'autre Dieu que Dieu !

FIN

HENRI MAZEL.



LE GUI

« Le gui, plante parasite... » Ainsi t'insulte la science brutale.

Parasite, parce que tu pousses où tu peux, non pas en terre, ni dans l'eau, ni de ta sève, ni de ta racine : parasite, parce que tu n'as ni père, ni mère, ni de chez toi ; parasite parmi les arbres, comme le coucou parmi les oiseaux. Tu te sèmes à ton gré sur les arbres, et tu fais produire à leurs rameaux des fleurs et des fruits « dont ils s'étonnent. »

La poésie, plus juste que la science, au moins plus bénigne, ne t'a point dédaigné. Les druides relevaient leurs amples robes blanches, pour te monter cueillir avec la serpe d'or sur l'arbre qui leur donna son nom (*drus :* chêne). Virgile te compare la mystérieuse branche d'or qui « crépitait au vent » lorsque Enée l'arracha avant de descendre aux Enfers.

Encore aujourd'hui, les sorciers de nos campagnes te font honneur de maintes vertus étranges. Le panaris en sait quelque chose, qui ne guérit bien, dit-on, que par toi, ainsi que la fièvre.

Les nombreux noms qui te nomment chez nous donnent à penser. Tu es tantôt le *vesc* (ve), c'est-à-dire le *viscus* du poète ; tantôt le *vere* (vère, verè) ou *veren,* autrement le venin, le venin des arbres, comme le champignon est le venin de la terre ; tantôt le *mir*, substantif ancien comme le Celte, comme l'homme.

Pauvre enfant trouvé de la nature, tu fais le régal des oiseaux. La grive n'est friande que de gui et de raisin ; l'alouette t'aime à la folie. Et qui sait si elle ne te doit pas d'être le symbole national des armées gauloises ?

Le chêne, le pommier, le poirier, l'acacia, sont tes arbres favoris. Tu les complètes, tu les pares, tu les décores comme on décore le courage, le génie ou l'amour avec un rameau de palmier, de laurier ou de myrte.

Que tes branches, ô gui, sont fines et élégantes ; tes feuilles délicatement découpées, tes fruits gracieux ! Ta tige jaillit de l'écorce des arbres et y semble collée, comme le pied de certaines plantes marines au galet des plages ; tes feuilles ont des airs de famille avec celles du cresson ; d'abord vertes d'un vert cru, elles affectent peu à peu des tons foncés,

presque chauds, presque lumineux. Le cresson qui trempe dans la bourbe des sources minérales a surtout des reflets de safran, voire de soufre. Et tes fruits ! qu'ils sont mignons ! ils sont jolis à croquer. On dirait des bonbons glacés. C'est blanc, c'est diaphane, c'est succulent. La groseille blanche est moins blanche. Admirez-les, disposés sur un pédoncule, en triangle, un sur deux, comme les trèfles d'un jeu de cartes. Ils n'eurent pas toujours cette couleur ni cette transparence. Ils furent longtemps verts, vert livide, et durs au toucher, mais l'hiver ayant passé dessus, les petites baies ont pris cette forme suave, cette peau lactée, cette chair gélatineuse.

Le rameau, si fier ce matin encore à la cime, gît maintenant au pied de l'arbre. Ce n'est pas une *pouda* (1) d'or qui l'a coupé, cette fois ; nul sacrifice ne l'attend ; la volonté des dieux ne se cache plus entre ses feuilles. Néanmoins, ô branche de gui, je te recueillerai, moi, prêtre de Celui qui a supplanté pour l'honneur et la consolation du genre humain les victimes égorgées à ton ombre, jadis ; je te recueillerai et t'emporterai. Précieuse pour moi à l'envi d'une belle fleur, tu me feras souvenir, tu m'aideras à adorer, à bénir. Ton fruit trilobé parut aux adorateurs de Thot, d'Hésus et de Taran, un emblème de la trinité divine : ma foi chrétienne, accoutumée à même enseignement, te devra plus d'une pensée pieuse, plus d'un sentiment généreux; et, grâce à toi, la divinité me sera toujours présente, comme je suis toujours présent à la divinité.

Joseph ROUX.

(1) Faucille, serpe.

LE RUCHER

Le rucher est vendu. Il s'agit maintenant de le transporter de la montagne dans la vallée.

Huit hommes se mettent deux à deux; chaque couple assujettit sur un brancard la *banette* qui cache dans ses flancs de paille et de jonc chacune des quatre peuplades ailées.

Porteurs, prenez garde ! Mesurez votre marche, rythmez votre pas. Point de secousses, de cahots, ni de heurts ! La descente est roide ; le chemin a des trous et des bosses; ne sautez, ne gambadez pas ! Que celui qui porte par devant s'abaisse ou se hausse au gré de celui qui porte par derrière. Les abeilles, filles de l'harmonie, ont horreur de toute saccade, de toute brusquerie. Et gardez de parler entre vous. La voix humaine, surtout entendue de si près, effraye ces amantes de la solitude.

Malheur, si vous fumez ! Avez-vous l'haleine forte, ne vous tournez pas du côté de ces délicates, accoutumées à l'arome des fleurs, des plantes et des fruits.

Bien plus encore, malheur s'il vous arrivait de jurer ; ces filles du ciel haïssent de haine les imprécations, les blasphèmes, les paroles amères, injurieuses, impies...

L'abeille, si douce, sait au besoin être terrible. Ne l'obligez pas à user du droit de légitime défense. Elle vous épargnera, à coup sûr, tant que vous ne lui ferez aucun mal. Or, c'est lui faire du mal que la transir, l'empester, la scandaliser, par des mouvements, des gestes, des propos désordonnés.

Susurrez des mots de caresse ; chantez des choses pacifiques et tâchez que vos voix et vos pieds aillent d'accord. Un profond silence vous répondra ; le calme règnera dans les ruches et alentour...

Et la mystérieuse procession débouche dans la plaine, la traverse lentement, découvre un abri à souhait, et s'arrête.

Le *brial* est bien choisi. Une haie d'aubépine, de chèvrefeuille et d'églantiers, l'enclôt ; trois lignes d'arbres le parent contre les vents du nord et du nord-est. A l'orient et au midi se déploie une vaste prairie.

A droite et à gauche de cette prairie, des champs de blé, blé de froment, de sarrazin ou de maïs, selon l'année ou la saison ; pas loin de là, un verger où cassis, groseillier, pommier, pêcher voisinent avec la vigne.

Entre l'allée et le château, un réservoir d'eau vive abreuve la prairie toute sillonnée de *levadas*, de *valadas*, d'*abialous* d'amont et d'aval.

Nul bruit que le gazouillis des oiseaux se répandant parmi les branches touffues ou le meuglement des vaches qui meuglent de plaisir dans l'herbe plantureuse, ou la sourdine du métayer qui, le sarcloir ou la serpe à la main, chantonne entre sa femme et sa fille qui travaillent, l'oreille ouverte à la naïve cantilène.

On affermit les baneaux ; on les coiffe de leur capuce de paille, et l'on se retire sans bruit.

Bonsoir, bonne nuit aux hôtesses nouvelles ! Bonne venue et bon séjour !

Demain, aux premiers rayons du soleil, la communauté se réveillera, dépliera ses ailes engourdies de sommeil, frémira d'impatience et de curiosité, sortira par bandes joyeuses. Tout ce gracieux monde ira reconnaître les lieux. Il tournera en rond, se dispersera, se rassemblera. La prudence est la mère de la sûreté. Il y aura des exploratrices, des éclaireuses, des fourrières.

Après avoir tout visité, tout vu, tout jugé, l'on tiendra conseil, on fera les rapports, on échangera les avis, on soumettra les observations ; on conclura que l'on n'a point perdu au troc, que l'on était bien et que l'on sera mieux.

Alors un tressaillement agitera tous ces petits êtres, et l'allégresse qu'ils exprimeront se répandra par ce coin de terre et de ciel.

Cette vie, ce vol, ce murmure, ce labeur incessant, ingénieux et varié animeront le paysage, le complèteront aussi, en ajoutant à cette nature déjà si belle, une beauté qui lui manquait.

JOSEPH ROUX.

(*Les Rustiques*).



LA VIE et L'ŒUVRE de GELU

POÈTE MARSEILLAIS

D'après ses mémoires inédits

(Suite) (1)

II. — L'HOMME

Représentons-nous Gelu dans la force de l'âge, par exemple au moment de son mariage. Il avait alors quarante ans. Il était d'une haute taille ; il avait les épaules larges, le cou fort et court qui faisait paraître sa tête comme enfoncée. Très brun, la barbe épaisse, le front haut et bombé, les lèvres charnues, les yeux noirs, perçants et fouilleurs, tout dans sa physionomie portait un cachet de rudesse et de puissance.

Sa voix était sonore, une voix de basse admirablement timbrée, capable de parcourir toute la gamme, tantôt farouche et impétueuse, d'autres fois charmeresse et persuasive.

Homme robuste, tempérament ardent, il n'est point sensuel. Hormis quelques aventures de jeunesse où il se montra sincère et loyal, il n'a point abusé des plaisirs. Il a été un mari fidèle autant par délicatesse native que par respect de la parole donnée ; il a été un père de famille accompli. Les joies domestiques sont, d'après lui, les plus pures, les plus complètes qu'il soit donné de goûter ici-bas. Il ne se lasse point de parler de sa « *sainte Famille* » et l'on sait qu'il se consacra à l'éducation de son fils.

(1) Voir le présent fascicule de *la Revue*, page 33.

Le caractère de ce fier plébéien a de grandes ressemblances avec celui de Jean-Jacques Rousseau. Même goût de la solitude, de l'indépendance ; même amour de la vérité qui pousse la franchise jusqu'aux limites de l'inconvenance ; même sauvagerie parfois outrée. « Je ne suis, confesse-t-il, qu'un rêveur étrange et fier, c'est possible, mais timide et inoffensif après tout, même dans son orgueil ; un homme sincère jusqu'à l'imprudence. »

Il aimait la louange : qui ne l'aime pas ? Sans fausse modestie, il se doutait bien de ce qu'il valait et rien ne le touchait tant que les applaudissements, et surtout l'approbation des connaisseurs. Il rêvait la publicité, la célébrité, la gloire même. Sa gratitude était extrême vis-à-vis de ceux qui le comprenaient et qui avaient le courage de le louer. Il a écrit des lettres émues aux auteurs d'un article de journal, d'un simple compte-rendu où son nom était mis en relief. C'est qu'en véritable poète qu'il était, la sensibilité primait tout chez lui. C'est par elle qu'il souffrit ; c'est par elle qu'il éprouva les délices et l'extase de l'amitié et de l'amour. Qui donc en a voulu faire un maître railleur, un ironiste ? Certes, il aurait chanté les belles choses de ce monde, il aurait été, lui aussi, un lyrique, si le genre de littérature qu'il avait adopté et si les malheurs de sa vie ne l'avaient poussé vers la satire. Mais nous savons déjà qu'il eut toujours le dégoût de la méchanceté, même spirituelle, et de la caricature.

Tout est bonté en Victor Gelu, comme chez son père dont il suivait pieusement les traces. Il se fait adorer de ses ouvriers parce qu'il les soigne comme ses propres enfants, parce qu'il vient au secours, lui, malheureux, de plus misérables que lui.

Quels sont donc ses défauts ? Car nous ne voudrions pas, en biographe trop zélé, soutenir qu'il fût parfait. N'était-il pas le premier, d'ailleurs, à s'accuser des défectuosités de son esprit et de son cœur ?

Il était *singulier*, original, bizarre, peu liant. Taciturne même avec ses intimes amis, il ne se permettait les épanchements prolixes qu'à de très rares et très éloignés intervalles.

Elles sont de lui, ces lignes écrites avec une profondeur et une précision dignes de La Rochefoucauld : « L'amour et l'amitié (quand ils sont vulgaires) sont constamment loquaces parce qu'ils ont toujours quelque mensonge à soutenir. »

Cette réserve un peu guindée explique comment il lui arriva de décourager, sans le vouloir, des dévouements qui ne demandaient qu'à se manifester.

On peut lui reprocher encore d'avoir été trop absolu dans ses jugements, trop entier dans ses opinions ; d'avoir manqué d'amabilité et de ne pas avoir su s'attacher les gens les mieux disposés à lui être utiles.

Quoique sans fiel, il ne surveillait pas suffisamment ses colères et ses colères étaient terribles, bien que passagères.

Enfin, sa timidité n'était pas exempte d'un grand orgueil. Victor Gelu s'isole souvent parce qu'il ne se sent pas compris et qu'il lui déplaît de se dépenser en pure perte. Alors il s'écarte de la ville ; il fuit la société des hommes ; il se délecte d'aller, par les bourrasques les plus violentes, se coucher sur le gravier de *la Tourette*, au bord de la mer irritée, et d'y entendre mugir le *mistral*. Il est l'amant sauvage de l'ouragan, de la *brefounié*.

Sa nature physique, comme sa nature morale, donne la même impression de force, de fougue, de puissance. Gelu était doué d'une constitution des plus solides : elle résista aux pires assauts. Tout enfant, il fut victime d'une série d'accidents : chutes, blessures, dont la moindre aurait eu raison d'un garçon chétif comme le sont d'ordinaire les enfants de la ville. Il se plaisait aux exercices violents et supportait les grands froids et les lourdes chaleurs, la privation de nourriture comme les excès de table. Frugal en temps ordinaire, il tenait tête dans les banquets aux plus solides convives, et vider son verre ne l'effrayait pas, si intrépides que fussent les buveurs.

Avant d'étudier sa merveilleuse organisation de penseur et d'artiste, nous voudrions dire quelques mots du talent de Gelu en tant que diction et déclamation, qualités secondaires et périssables sans doute, mais qu'il prisait au plus haut point.

Tous les contemporains sont unanimes à vanter l'éclat de son débit. Il était né pour le théâtre ou pour la tribune. En outre de ses avantages extérieurs et purement matériels d'orateur, il avait acquis, par une étude patiente, l'art de bien lire et de bien dire. Son action était la même sur tous ceux qui l'entendaient : esprits cultivés ou frustes et grossières intelligences.

Il enthousiasmait ses auditeurs et chacun de s'écrier : « Encore, monsieur Gelu, encore ! » et l'on ne pouvait lui faire de plus sensible plaisir.

Avant de détailler ses propres chansons, il avait fait un long apprentissage dès son passage à l'école. Par la manière expressive dont il articulait, dont il marquait les intentions de l'auteur, les finesses du style, il pouvait soutenir la comparaison avec les maîtres du genre : « Je lisais mieux que Mlle Rachel, presque aussi bien que Mlle Mars et que Talma. »

On peut l'en croire, car il n'était pas homme à exagérer ses mérites. Son accent marseillais disparaissait lorsqu'il était en présence d'une page de nos classiques comme il s'efface dans la bouche des chanteurs méridionaux sur la scène de l'Opéra. Il le retrouvait ferme et sonore, et non pas zézayant (il n'y a que le Marseillais ignorant qui zézaie, et encore seulement lorsqu'il veut parler français !) pour entonner quelqu'un de ses refrains. Tous les diseurs réputés pâlissaient, mis en comparaison avec lui. Pierre Bellot, le poète-chasseur de la Provence, lui rendit les armes. Jasmin reconnut qu'il lisait le gascon mieux que lui. Les hommes du peuple, à Marseille, ne se possédaient plus quand ils entendaient leur chantre favori, témoin ce jour où, devant une centaine d'ouvriers du port, il rugit son chant de *Vieille Guerre*. Transportés de fureur et de haine, les assistants brandirent leurs couteaux en hurlant : « Où sont-ils, les Anglais, brigand de Dieu ! » et cette frénésie fit peur même au poète qui l'avait déchaînée.

Son habitude, fâcheuse, du reste, de sacrer et de jurer quand il se trouvait avec des Marseillais de la vieille roche comme lui, l'entretenait dans ces dispositions toutes spéciales de poète populaire et de terrible inspirateur. De là l'effrayante réputation que lui firent ses ennemis. Les spectateurs tremblaient devant lui ou riaient à gorge déployée lorsque, suivant son caprice, il voulait essayer sur eux le pouvoir de sa Muse dépenaillée, tantôt tragique, plus rarement comique. Car c'est une remarque qui vient à l'esprit du lecteur le plus superficiel : l'œuvre de Gelu a toujours un fond de mélancolie et de tristesse.

Victor Gelu n'a pas été un *homme de lettres* : c'est un poète naturel, instinctif. Rien qui sente le métier dans ses compositions. Il n'écrit pas pour écrire, mais seulement quand il a quelque chose à dire qui en vaut la peine.

Il méprisait les littérateurs de profession, mercenaires de l'Art. « Pour moi, dit-il, un poète est moins utile et partant moins méritoire que le dernier des artisans. » Telles sont les premières lignes de son testament littéraire et ce serait fort mal l'apprécier que de vouloir l'enrôler dans l'armée innombrable des écrivains de carrière. C'est à la fin de sa vie seulement qu'il prit le titre officiel, en quelque sorte, de *chansonnier marseillais* et qu'il fit graver sur ses cartes de visite une Folie, une plume et un fouet. Alors, la nécessité, presque la misère, l'avait amené à tirer parti de son talent, à monnayer ses dons naturels. Ses livres se vendaient mal. Il se vit obligé, pour les écouler, de rechercher des combinaisons dans le genre de celle-ci : réunir dans une salle une vingtaine de personnes ayant souscrit chacune une pièce de dix francs et leur offrir à

dîner, chanter au dessert et remettre à tous les convives un exemplaire signé de ses chansons. « Que voulez-vous, écrivait-il à l'un de ses amis de Toulon, Victor Pietra, il n'y a pas de honte à se faire rapsode comme le vieil Homère. »

Avant d'en venir là, son amour-propre avait dû lui livrer de rudes combats. Mais quoi ! la détresse était grande à la maison. Vers 1865, il confie à l'un de ses correspondants qu'il ne peut recevoir chez lui M. Piétra, parce que l'équilibre de son budget en serait rompu, si minime qu'on suppose la dépense occasionnée par un hôte discret. Il y a beaucoup de ces pauvretés-là que le monde ignore ou feint d'ignorer !

Tant qu'il avait été jeune et célibataire, comme il était sobre et qu'il savait se passer de tout luxe, il avait nié que :

> Un noble esprit peut, sans honte et sans crime,
> Tirer de son travail un tribut légitime.
>
> Boileau, *Art poétique* (chant IV).

Mais il semble que « le mariage, dit La Bruyère, met tout le monde dans son ordre. » Les Caractères (chapitre du *Mérite personnel*).

Marié et père de famille, il dut en revenir à la sage maxime de Boileau, et ses vers, qu'il s'était borné jusque là à chanter dans des repas d'amis, il les livra à la publicité, au grand étonnement de ses familiers dont plusieurs ignoraient même qu'il les eût écrits.

D'où lui venaient ces goûts littéraires si surprenants chez un homme de sa classe et de son métier ? D'où lui venait son habileté ? Nous avons vu qu'il avait fait de bonnes études. En dehors des auteurs classiques grecs, latins et français, il avait beaucoup lu et lu avec fruit. Tout petit, il achetait aux colporteurs des livres qui l'enchantaient : *le Tombeau*, d'Anne Radcliffe, une traduction de *la Jérusalem délivrée*, du Tasse, par un certain Mirabaud, de l'Académie française (!)

Plus tard, à la dérobée, il se procura *Paul et Virginie*, *Robinson Crusoë* et la traduction d'*Homère*, par Mme Dacier.

Il s'attardait devant les boutiques des libraires, sur le quai, et c'est là qu'il lui arriva un jour une méchante aventure. Comme il feuilletait une *Histoire des Naufrages célèbres*, il se laissa choir lourdement sur la devanture du magasin de M. Masvert et brisa une vitre. Le marchand sortit furieux, le prit au collet, le secoua d'importance et ne voulut pas le relâcher qu'il n'eût payé le prix du désastre, soit *trente sous*. Trente sous !... Victor ne les avait pas : une pareille somme ne se trouve pas communément dans la bourse d'un gamin. Malgré les larmes et le repentir du délinquant, l'intraitable M. Masvert retint sa casquette en gage.

L'enfant allait regagner le domicile paternel, tête nue et tout déconfit, lorsqu'un portefaix qui avait assisté à la scène intervint. Il paya les trente sous, fit restituer la casquette et dit au petit savant tout ému : « Va, continue d'aimer bien l'étude ; tu t'en trouveras bien toute la vie... Ah ! si j'avais fait comme toi !... »

Victor ne retrouva jamais son bienfaiteur anonyme, mais il suivit son conseil. Il se composa une bibliothèque de choix où il y avait, avec tous les chefs-d'œuvre de la littérature française, une Bible, un Cervantès, un Byron, un Walter Scott, un Shakspeare qu'il n'entendait guère et un Dante qu'il ne goûtait pas davantage, quoiqu'il pût le lire dans le texte.

Parmi les écrivains français qu'il préférait, Corneille, Molière, La Fontaine, Mme de Sévigné, Lesage, Florian et Sedaine étaient au premier plan, mais le génie qui eut le plus d'influence sur lui est Jean-Jacques Rousseau.

Gelu ne lui connaît pas de supérieur ni même d'égal et il le relit sans cesse, sans cesse s'inspire de lui. Il ne souffre pas qu'on lui compare Voltaire, parce que « Voltaire n'a pas d'âme ; il est impudique, vaniteux et méchant. »

« Rousseau haïssait les hommes, écrit-il ; il finit par les mépriser, par les abhorrer même. Eh ! pouvait-il s'en dispenser, alors qu'il voyait cette race moutonnière d'hommes de plume et de lecteurs inintelligents le mettre en parallèle avec le soi-disant philosophe de Ferney ! »

Avec un tel maître dont il a la sauvage franchise et parfois l'éloquence un peu déclamatoire, comment se fait-il que Gelu n'ait pas écrit en français ?

Il l'a regretté. « Je suis arrivé cinquante ans ou cent ans trop tard. Ah ! si j'étais venu au monde en 1750 ! Si ma langue maternelle eût été le français au lieu du provençal ! »

Et voilà l'explication de ce fait surprenant : un poète d'envergure, nourri de l'antiquité et disciple des grands auteurs de la France, faisant refleurir un patois dédaigné et, bien avant les Félibres, par d'autres voies qu'eux, l'anoblissant, l'élevant à la dignité de langue littéraire.

C'est que le provençal, ou mieux le *bas-provençal*, le *marseillais* était sa langue maternelle. Il l'avait parlé tout enfant en compagnie des gamins du quartier des Carmes, lorsqu'il courait de côté et d'autre à Endoume, au Prado, aux Catalans, au Pharo, à l'Attaque, à la Joliette. Il l'avait parlé exclusivement plus tard avec ses garçons boulangers et ses garçons meuniers. Il s'était imprégné de son génie ; il avait continuellement pensé en provençal et sur des sujets provençaux ; et, quand il eut à faire

parler des gens du peuple de Marseille qu'il connaissait pour les avoir fréquentés, pour avoir vécu de leur vie, le souci de la vérité, le souci de la couleur locale lui imposèrent le choix de cette langue si vive, si colorée, si poétique.

Mais il maniait le français presque aussi habilement, surtout en prose, et c'est par des pièces de vers français qu'il avait débuté. Son premier essai date de 1820 : c'était une ode, perdue croyons-nous, où il flétrissait l'assassinat du duc de Berry par Louvel, exercice de rhétorique auquel des milliers d'élèves, dans les collèges, durent évidemment se livrer, cette année-là.

Vingt-trois ans après, à l'occasion du passage à Marseille du prince de Joinville, du duc et de la duchesse d'Aumale nouvellement mariés à Naples, il écrivit un compliment de bienvenue d'autant plus volontiers qu'il avait beaucoup d'estime pour la famille honnête et si unie du roi *bourgeois* Louis-Philippe, mais sa timidité lui fit garder ces vers en portefeuille. « A ma place, remarque-t-il, (car, ainsi que tous les gens timides, il se rend compte de sa maladresse), à ma place, Jasmin, d'Agen, eût obtenu la rosette d'officier de la Légion d'Honneur. »

L'œuvre capitale de Gelu, en français, ce n'est pas l'ensemble des chansons qui accompagnent les premières *Chansons provençales* dans l'édition de 1840 ; ce n'est pas la *Civilisation*, ni le *Sommeil de l'Ilote*, ni la *Loi somptuaire*, ni même *Delphine*, élégie touchante que lui inspira une liaison fraternelle avec une jeune paysanne dont il eut à déplorer la mort prématurée. En général, ces chansons ne sont que de maladroites imitations de celles de Béranger ou des réminiscences ou des déclamations à froid. L'âme de Gelu n'est point là et rien ne prouve mieux la sûreté de son goût et de son jugement que de n'avoir pas persisté dans cette voie. Il n'aurait fait que grossir la liste de nos écrivains de troisième ordre, et les éditeurs de 1886, respectant la volonté expresse de Gelu, ont bien agi en faisant disparaître ces essais qui n'ajouteraient rien à la renommée du grand Marseillais.

Nous placerons bien au-dessus la prose française de Gelu, la prose des *Notes biographiques*. C'est un régal pour les connaisseurs que ces narrations enjouées, ces observations piquantes, ces descriptions peut-être un peu touffues (1), ces confessions peut-être un peu complaisantes et tout le déploiement d'un esprit sincère.

(1) En français, mais en français seulement, le grand défaut de Gelu, c'est la prolixité. Il le reconnaissait le beau premier :

— Je suis verbeux, j'aime le long « parlage ».

On en trouvera la preuve dans l'extrait que nous publions.

Donnons-en un extrait :

(Année 1821)

Comme j'aimais beaucoup le séjour à la campagne, mon père se fit un plaisir de m'envoyer, cette année encore, passer toute la cinquantaine de mes vacances à notre *bastide des Moutonés*, située au terroir des Pennes, sur la route des Martigues. Nous avions pour métayer de cette propriété rurale maître Jean-Baptiste Teisseire, autrement dit *Meste Tito*, mari de ma tante Magdeleine, *tanto Neno*, la sœur aînée de ma mère. Je devins une quatrième fois son pensionnaire bi-mensuel.

C'était un bien étrange sire que l'oncle Tito... Et comme ses excentricités sauvages n'ont pas été sans avoir une influence bien marquée sur mon naturel à moi, lequel était déjà passablement singulier, je ne puis moins faire que d'esquisser le portrait de cet homme vraiment incomparable. J'ai vécu dans son intimité, je me suis trouvé sous sa direction et à sa discrétion, pour ainsi dire, pendant toute la durée des vacances de 1818, 1819, 1820 et 1821. A un enfant de ma trempe, à un petit-fils de *Meste Vitou lou moudourrou*, à la progéniture et au nourrisson de *misé Gelu*, au familier des *quécou* de la Joliette, si mal dressé d'abord et si peu dégrossi par les *Frères Gris*, il ne manquait, pour compléter l'ours, que huit mois, en quatre années, de l'éducation domestique de *meste Tito*...

Mon oncle pouvait avoir alors environ soixante ans, du moins cela ressortait-il de son acte de mariage religieux, car, à sept ou huit ans près, il ne connaissait nullement, lui, la date de sa naissance. Dans sa jeunesse, il avait dû être fort beau garçon. Il était grand, bien découplé, droit comme un cierge, ni gros, ni mince. Il avait des yeux bleus de mer dont une duchesse coquette eût envié le regard limpide. Il avait le nez grec, le front haut et large, une chevelure frisonnante et soyeuse. Il avait aussi une mâchoire admirablement garnie et d'une force incroyable, quoique sa bouche fût mignonne ; il saisissait avec les dents le rebord supérieur d'un baril plein de vin, du poids de quarante kilogrammes environ, et sans s'aider aucunement des bras, il relevait la futaille horizontalement jusqu'à la hauteur des épaules d'un homme, qu'il chargeait ainsi. Ce prodigieux tour de force auquel peut-être jamais hercule jongleur n'avait songé, je l'ai vu exécuter au moins cinquante fois par le mari de ma tante, sans que son terrible râtelier de lion en souffrît. Quand j'ai connu maître Tite, il était encore vert comme un robuste garçon de trente ans, et il n'avait pas encore eu dans sa vie une heure d'indisposition.

Mais si la nature lui avait prodigué fastueusement tous les avantages corporels, elle s'était montrée plus qu'avare à son égard des dons de l'esprit et du cœur ; l'oncle Tito était un véritable mulet, sa parole ressemblait plutôt à l'aboiement d'un gros dogue qu'au langage d'une créature humaine. Il fallait une très longue habitude pour arriver à comprendre quelque chose à ces articulations sourdes et pâteuses qui s'échappaient avec effort de ses lèvres par mouvements saccadés, comme le jet de vapeur s'échappe en toussant du tuyau de fuite à chaque coup de piston !... Et Dieu sait quels sentiments décelaient ces quintes de grognements presque incompréhensibles ! L'appétit bestial, la haine implacable, l'envie féroce, tous les méchants instincts de la bête carnassière, de la brute indomptable ! Jamais rien qui appartînt à l'humanité ! Dans l'espace

de dix ans, je n'ai jamais surpris ni un sourire sur ses lèvres, ni une émotion sur sa physionomie, sourire bienveillant et émotion tendre, bien entendu, car le rire sardonique était comme permanent sur sa face, et les émotions violentes y éclataient à chaque instant.

La maison de campagne des Moutonés était située à vingt pas du chemin des Martigues. Toutes les fois que mon oncle, de l'intérieur de la bastide ou du milieu du champ, voyait passer sur la route un homme en voiture, en boghey, en charrette, et même à pied, pourvu que ce passant fût couvert de façon à peu près décente, il accourait à moi, l'envieux maître Tito, il me prenait le bras avec force et, me désignant avec son doigt crispé par la fureur l'homme du chemin, il me crachait en trois ou quatre gloussements bilieux, cette imprécation toujours invariable : « *Lou vies ben aqueou ? a de souenaio ; es un voulur, es un couquin ! Que le trcun de Dieou lou cure !...* » C'était sa manière constante de dire : « Bon voyage !... » Néanmoins, chose surprenante, cet homme si intraitable avait de la considération, de la crainte, de la déférence, et même une sorte de respect pour mon père. Il n'en disait, il n'en pensait même aucun mal !... Et cela était d'autant plus étonnant que mon père l'ayant comblé de bienfaits, une nature aussi barbare aurait bien pu joindre l'ingratitude à tous ses autres vices.

Mon oncle Tito était paresseux plus qu'un chanoine. Il aurait passé sa vie entière à la chasse et au cabaret. Il buvait comme une éponge sèche ; et il eût été de force à dévorer à lui seul le repas de dix mangeurs de robuste appétit. Je n'ai pas rencontré de joueur plus effréné que lui... Tant de ruineux penchants avaient fini par lui faire la vie dure ; aussi, malgré la bonté inépuisable de mon père, la famille de son métayer traînait-elle l'existence la plus misérable. Et tant que duraient mes vacances, je partageais stoïquement toutes ces misères inouïes, moi, le fils aîné du maître, sans que personne en sût rien à la maison... Depuis la vente de notre grande terre Granier, mes deux cousins François et Tonin s'étant séparés, pour chercher fortune ailleurs, de leur père et de leur mère, ils ne songeaient guère à leur venir en aide. Ils avaient, du reste, bien de la peine à se suffire eux-mêmes. Tel père, tels fils. Ces grands garçons aussi aimaient la chasse, la besogne toute faite, le cabaret, la noce, le brelan et la vendôme !...

Il n'y avait plus aux Moutonés, dans l'habitation, que les choses dont il était absolument impossible de faire de l'argent ; que dis-je, de l'argent ? quelques misérables sous pour aller jouer !... Du pain noir, dur comme du fer et tout marbré de moisissures, quelques chaînes d'oignons, quelques chapelets d'aulx, avec un tas de pommes de terre dans un coin, le tout avarié et germé au point d'être tout à fait invendable ; de plus, une poële à frire, un gril, un *tian*, trois petits plats creux à soupe, six assiettes en terre brune, et trois cuillers en bois de noyer. Nous n'avions pas même de fourchettes, encore moins aurions-nous eu du linge de table ! Ni huile, ni beurre, ni vin, ni piquette. Deux morues, un sachet de riz et un flacon de vinaigre, cadeaux périodiques de ma mère à sa sœur *Neno*, formaient la réserve inattaquable de nos provisions de luxe.

Tels étaient les singuliers éléments de notre ordinaire ainsi que de notre extraordi-

dinaire. Ils laissaient cruellement à désirer. Cependant, ils auraient dû être moins déplorables, si la somme que mon père, chaque quinzaine, comptait à maître Tito pour le défrayer de ma nourriture n'était pas allée s'engloutir régulièrement au cabaret de Toussaint « au Pas du Lancier », dens ce temple-caverne du féroce dieu Hasard, où se taillait une vendôme infernale, les dimanches et les fêtes ! C'était là notre église paroissiale. Et nous la hantions avec une ferveur sans égale !...

Mon oncle fumait beaucoup. Il avait constamment à la gueule un spécimen du *galifou de meste Magaloun l'escoubiié*, légendaire à Marseille dans mon enfance. Il le gardait même en dormant. Durant ses longs jours de détresse, il lui arrivait souvent de ne plus avoir ni pipe ni tabac à son service. Alors il se forgeait une noix de pipe avec le premier nœud de canne-roseau qui lui tombait sous la main. Il adaptait à ce fourneau une allumette de chanvre en guise de tuyau, et il y brûlait des feuilles de vigne sèches au lieu de tabac. L'enfant est toujours un peu singe. Voilà quels ont été mes premiers narguilhés. Voilà comment je me suis habitué à fumer par un procédé souverainement économique et digne d'un Caraïbe...

Maître Tito recueillait soigneusement tous les escargots, tous les *tapé*, tous les *terrossan* qu'il trouvait sur son passage. Il en avait toujours une ample provision cachée dans quelque recoin bien secret. Il les faisait cuire à moitié sous la cendre, à *la matrasso*, et il en mangeait, pour son déjeuner, jusqu'à cinquante douzaines que, faute de vin, hélas ! il arrosait ensuite de deux ou trois litres d'eau fraîche, sans en être aucunement incommodé... Mais, l'oncle Gargantua dédaignait les limaces, bouchées trop exiguës pour un avaloir de sa force. En fait de victuailles, il préférait toujours la quantité à la qualité...

Quant à moi, je déjeunais habituellement avec une grappe de raisin. Comme ce fruit était presque toujours cueilli encore humide de la rosée, il m'arrivait assez souvent d'avoir la colique après déjeuner. Alors, mon oncle mêlait quelques fortes bouffees de fumée de tabac à un verre d'eau fortement acidulée. Il agitait vivement le verre qu'il bouchait avec la paume de sa main sale, et cela pendant une minute, afin de combiner parfaitement le liquide avec la vapeur. Il me faisait avaler d'un trait cette abominable potion ; un instant après j'allais..., et j'étais guéri.

Maître Tito n'avait pas besoin de se servir du couteau lorsqu'il voulait se couper du pain ; il en laissait tomber un entier, sur les carreaux, de la hauteur d'un homme, et le pain se brisait comme verre en cent morceaux, tant il était dur ! D'autres fois, mon oncle entre-bâillait une porte, ordinairement celle de la rue, qui offrait plus de resistance ; il plaçait le pain entre le mur et le bois, du côté des gonds, ensuite il appuyait pour refermer. Le pain ainsi rompu en deux ou trois morceaux sous la pression de cet étau était, dans ce cas, non seulement dur et moisi comme à l'ordinaire, mais encore tout enduit de peinture, tout imprégné de chaux, de mortier et de plâtre. Heureusement, je ne suis ni gourmand ni délicat, quoique je sois venu au monde le douze septembre, jour où l'Eglise fête sainte Bonne, et quoique ce nom de *bonne*, en patois provençal, s'applique à toute espèce de friandise, animale et végétale, j'ai toujours été sobre autant que mon père. Sans cette heureuse qualité, je serais mort de faim auprès de maître Tito. Voici quelle était notre nourriture quotidienne et quelle était sa préparation :

Pour notre dîner, après avoir rempli d'eau la poêle à frire, l'oncle Vatel, et mieux, l'oncle Carême, y jetait deux gros oignons, deux têtes d'ail et deux « poivrons » verts, le tout haché *grosso modo*, puis beaucoup de pommes de terre coupées en quatre, puis du sel, du poivre et du vinaigre en abondance, enfin, un tout petit fragment de lard ou une demi-cuillerée de graisse blanche ; à défaut, du suif de chandelle. Il faisait gargoter tout cela pendant une demi-heure à un feu flambant de broussailles ou de feuillage de chêne kermès ; et puis il versait tout ce fricotage dans le vaste *tian* qu'il avait eu soin de remplir au préalable d'une énorme quantité de *cailloux-éclats* de notre pain de pierre. Ensuite il recouvrait le « tian ». Altéré comme l'était ce pain minéral, il faisait éponge et il absorbait tout le liquide en peu d'instants. On eût dit alors une auge pleine de mortier cailloutis gâché dur. Avant que ce bloc artificiel eût acquis la consistance du granit, nous l'attaquions bravement avec nos cuillers de bois ; nous n'en laissions pas la moindre bribe au fond ni aux parois du « tian » ; et nos estomacs d'autruche supportaient sans murmure aucun l'irruption de ce bain de mortier. A souper, nous mangions de la morue bouillie ou cuite à la *matrasso*, et proprement dite à la vinaigrette, car l'huile nous était défendue.

Et le lendemain, et le surlendemain, et tous les autres surlendemains que le bon Dieu nous donnait, nous repiquions du même tonneau. Notre ordinaire n'offrait du changement que les jours où mon père venait me voir. Comme il craignait, et pour cause, de prendre entièrement au dépourvu son beau-frère Jean-Baptiste Teisseire qu'il savait tant besogneux et tant bohémien, sa visite nous était annoncée par un copieux envoi de provisions de bouche. La veille, au soir, nous recevions toujours un grand panier bourré de viande, de pâtés, de riz, de vermicelles, de légumes secs, et quelquefois de poisson. Le beau merlan valait alors, en moyenne, à Marseille, de huit à dix sous le kilogramme. Pour ces jours bienheureux, tante Nène empruntait de ses voisins tout ce qui lui manquait dans son ménage délabré, pour le service d'une table très modeste, mais propre ; et elle parvenait à traiter mon père de façon à peu près décente. Ces jours-là, nous avions du pain frais, un pichet de vin au large ventre, de l'huile passable, six couverts en étain, quelque peu de vaisselle en terre jaune, et même, ô comble de luxe sardanapalesque ! nous avions une nappe et des serviettes d'une blancheur irréprochable ! Aussi faisions-nous bombance rabelaisienne en bénissant mon père et ses visites.

Comme je me portais à merveille, et comme il me voyait dévorer ses comestibles avec un appétit plus que satisfaisant, mon père ne s'inquiétait nullement sur mon compte. Aussi était-il à cent lieues de soupçonner quelle vie de bateleurs dénués nous menions en son absence. Et moi, je me serais bien gardé de lui en parler. D'un côté mon oncle me recommandait instamment de ne rien dire ; ma tante m'adressait aussi les plus vives supplications pour m'engager au silence. Quand même je n'aurais pas été pris ainsi par les sentiments, c'est-à-dire par mon faible, je n'étais pas d'un caractère à trahir le secret de mes hôtes. D'autre part, je craignais, en découvrant le pot-aux-roses, d'être immédiatement retiré de la campagne. Et, nonobstant les terribles privations que me coûtait le séjour aux Moutonés, je le préférais encore de beaucoup à celui de la ville.

Au milieu de l'automne, quand les jours avaient décru rapidement, et quand la fraîcheur des longues veillées commençait à nous être fort incommode, il fallait songer à économiser nos chandelles et nos fagots de brindilles, car nous étions aussi peu pourvus de ceux-ci que de celles-là. Nous allions donc, pour faire feu qui dure, passer la soirée chez un cultivateur nommé Lazare *Saouto-en-l'er*, métayer d'une propriété rurale située dans la vallée, à un kilomètre plus bas, tout près de la grande ferme *Fouen-d'Oino*. Nous y faisions la partie de quadrette jusqu'à dix heures. Nos veillées s'écoulaient assez gaiement. *Saouto-en-l'er* était presque dans l'aisance ; sa femme et ses filles, quoique laiderons comme peu, étaient d'excellentes personnes toujours prêtes à obliger leurs voisins. Le vin et les provisions de bouche abondaient chez ces braves fermiers, relativement cossus. Ils n'étaient chiches de rien, et nous mettions à profit leur généreuse hospitalité, sans jamais en abuser toutefois, ce qui est à noter chez un sauvage comme l'oncle Tito.

A dix heures, nous revenions nous coucher. Je n'avais point d'autre chambre que le grenier à paille, et mon lit y était bientôt prêt. Je nouais le coin d'un drap dont le tissu n'avait pas précisément la finesse de la batiste, j'y passais la tête comme dans un bonnet, je m'en enveloppais tout le corps, et puis je m'enfonçais tout entier dans la paille jusqu'au cou. De cette manière j'etais à l'abri du froid. Mais, comme j'ai l'épiderme d'une susceptibilité excessive, comme la délicatesse du toucher est développée chez moi jusqu'à un point inouï, le picotement des brins de paille hachée, dont le drap, malgré tous mes soins, ne me garantissait pas toujours absolument, produisait souvent sur moi un effet plus désagréable que celui des plis de roses dans le lit du Sybarite antique. J'avais parfois des insomnies très pénibles. A quatorze ans !

Pendant ces mauvaises heures de la nuit qui ne finissait plus, je trouvais la campagne des Moutonés souverainement inhospitalière, et malgré moi, j'en venais toujours à la comparer avec notre ci-devant propriété de Granier, la grande, celle où nous trouvions toutes nos aises. Quelle différence et quels regrets !... Ici, plus rien du confortable ; sauf le toit qui abritait nos têtes, plus rien même du strict nécessaire ! Une terre vaste et nue, d'une seule pièce, toute en plaine, ne produisant que du vin, du blé, des légumes, et des *juncacées* dans sa partie marécageuse ! Une terre n'ayant pas un seul pied d'arbre pour varier sa triste monotonie ! Une terre tour à tour désolée par les rafales irrésistibles du mistral, noyée par les pluies diluviennes de l'équinoxe printanier et automnal, ou calcinée par les feux de la canicule ! Une bastide de dix mètres de largeur sur cinq au plus de profondeur, une construction divisée en quatre compartiments égaux : au rez-dé-chaussée, une cuisine à gauche, une écurie à droite ; au premier étage, un chambre à coucher et un grenier à paille. C'était bien court !

En dehors, contiguë au mur de gauche de la bastide, une double loge à cochons en maçonnerie non crépie. Devant la maison, à égale distance d'icelle et du grand chemin, la tour grossièrement ébauchée d'un puits profond, où l'eau, de qualité à peine médiocre, manquait quatre mois de l'année. Enfin, deux perches de bois mort, symétriquement fichées en terre devant chacune des deux ouvertures de la bastide, lesquelles perches ayant été plants de platane primitivement, lorsqu'elles furent apportées aux Moutonés par maître Sadon, prédécesseur de l'oncle Tito, s'y étaient desséchées sur place, sans avoir produit un seul bourgeon !... Voilà tout !... C'était bien triste !

La nuit surtout, quand la maison semblait vaciller sous les violences de la tempête, ou qu'elle résonnait des éclats de tonnerre les plus effroyables ! Et mon damné d'oncle qui aimait à la fureur le spectacle de l'orage, choisissait toujours le moment le plus terrible de la tourmente pour ouvrir toutes les croisées, et venait en chemise se poster alternativement à chacune d'elles, se délectant à la vue des éclairs, et blasphémant Dieu à chaque tonnerre bien épouvantable !... ou bien encore lorsque quelque passant de piètre mine, toujours suspect à mon imagination alarmée, osait venir frapper rudement à notre porte, à des heures plus qu'indues, pour nous demander l'aumône ou le gîte !... Quelles dures épreuves pour un adolescent qui, sans être poltron, n'avait certes pas encore acquis un cœur de lion ! Et, brochant sur le tout, la chère et la conversation de *meste* Tito !... Mais j'étais indépendant et libre, libre comme l'air, et, après la santé, la liberté n'est-elle pas le plus grand des biens ?... Quels désagréments, quelles causes de tristesse la liberté n'effacerait-elle pas, à quatorze ans ?

Je dois dire encore que le dimanche, pour peu que mon oncle se trouvât en fonds, il aimait à se montrer généreux envers moi. Par exemple, lorsque mon père était venu me voir dans la semaine, et qu'au paiement de ma quinzaine de nourriture, il avait ajouté le gracieux cadeau d'un bon paquet de tabac et de douze pipes neuves, maître Tito se croyait plus riche que le roi. Il lui semblait que l'or de ses galions ne devait plus finir ! Le saint jour du Seigneur venu, nous nous dirigions, de grand matin, mon oncle et moi, vers le hameau du Pas-des-Lanciers, où nous étions sûrs de ne trouver ni chapelle, ni prêtre, ni messse. Nous allions nous y installer au cabaret de Toussaint la *Boueno-Voio*, et là nous faisions la noce à ventre déboutonné. Nous buvions du vin passable, vin franc du cru qui valait pour nous tous les Bordeaux et tous les Bourgogne de la vieille Gaule. Nous mangions du pain frais, rien que du pain blanc à têtes, du saucisson, des côtelettes, des poulets, des grillades de saucisses, des brochettes de petits oiseaux. Le repas durait longtemps, fort longtemps ; tous ces paysans mangent avec une lenteur désespérante dont les citadins n'ont pas idée.

La compagnie était toujours nombreuse et réjouie chez Toussaint le franc-viveur. Aussi, le dessert entamé, nous y chantions jusqu'au soir à gorge déployée des chansons bachiques de village, d'un entrain prodigieux. (Quinze ans plus tard, j'ai exhumé quelques-uns de ces flons-flons rustiques, dans des réunions de connaisseurs qui les ont accueillis avec enthousiasme). C'est au cabaret de Toussaint que j'ai pris le goût du chant joyeux après boire ; goût bien innocent qui m'a valu, depuis lors, tant et tant d'heures de plaisir pur ; goût qui m'a consolé de bien des misères et qui contribue à me dérider encore quelquefois aujourd'hui !...

Aussitôt la nuit venue, il n'était plus question de chanter ni de rire ; nous pénétrions dans les profondeurs les plus sombres de l'antre aux blasphèmes, et nous n'en sortions plus jusqu'à ce que mon enragé d'oncle fût à sec. Je ne me souviens pas de l'avoir vu se retirer du jeu une seule fois avec gain. Et le lendemain, la vie reprenait plus âpre que jamais. Heureusement que ma tante était une bonne pâte de femme. Non seulement elle supportait la pénurie sans trop rechigner, mais elle faisait tout son possible pour m'en alléger le poids et pour me dédommager de mes dures privations, car elle m'aimait sincèrement. Grâce à ses soins, j'avais toujours du beau fruit en abondance. Et avec du fruit de choix, à quatorze ans, j'aurais fait la figue à Lucullus !...

* * *

Ces *Notes*, que nous avons lues, grâce à la bienveillance de M. Victor Gelu fils, forment un document de près de mille pages d'une écriture serrée. Elles mériteraient d'être imprimées car elles n'intéressent pas uniquement la biographie d'un particulier, mais elles se rattachent en plus d'un endroit à l'histoire d'une société et d'un siècle, et elles constituent de véritables et attrayants Mémoires. Il pouvait y avoir quelque danger à tenter cette publication du vivant de l'auteur, à cause des boutades qu'il s'y rencontre contre les premiers Félibres intransigeants et contre le gouvernement de Napoléon III ; mais, grâce à Dieu, nous sommes devenus plus tolérants que les gens de 1852, et ces mots d'un éditeur marseillais qui avait pris connaisssance du manuscrit ne seraient plus littéralement exacts : « Si ces mémoires étaient divulgués, l'auteur serait infailliblement poignardé dans la semaine, l'imprimeur serait déporté à Nouka-Hiva dans le mois, et l'éditeur deviendrait millionnaire dans l'année. »

Gelu refusa de laisser paraître ses *Souvenirs* : on pense bien que ce n'était point par peur. « Après moi, disait-il, mon Victor en fera ce qu'il voudra. De mon vivant, nul n'y touchera. » Il en communiquait seulement des extraits à quelques-uns de ses amis. Il faisait lui-même bon marché de ses autres productions françaises, et ne les donnait à côté de ses chansons provençales que pour permettre de faire la comparaison entre ses deux manières. « Le mieux, concluait-il, est de n'en point parler. »

Ces paroles ne s'appliquent point à des travaux d'érudition comme son Glossaire et son projet de Dictionnaire.

On sait que Gelu, pour éviter des interprétations fautives et des à-peu près dangereux, traduisit avec soin ses chansons provençales, exemple qui a été suivi depuis par presque tous les Félibres et notamment par M. Mistral.

C'est qu'il était probablement le seul Marseillais qui connût la signification précise, la valeur, l'acception de tous les termes du langage populaire. Il n'en éprouva pas moins une grande difficulté parfois à faire comprendre certaines tournures et certains mots à ses lecteurs français. C'est qu'il y a dans tout parler un esprit subtil qui ne peut passer dans une langue étrangère et qui, pareil à une flamme légère, s'évanouit aussitôt qu'on y touche. Il reste toujours dans l'original un je ne sais quoi que le traducteur le plus habile et le plus consciencieux ne parvient pas à rendre. Cela est vrai surtout pour les idiotismes ; or le marseillais, ainsi

que toutes les langues très anciennes et très mêlées, en renferme un grand nombre. On ne peut donc prétendre, même avec l'explication littérale et les commentaires lumineux de l'auteur, à la compréhension absolue de *Fainéant et Gourmand*, du *Credo de Cassian* et de tant d'autres chefs-d'œuvre. Nous y parviendrions peut-être si, au lieu du Glossaire forcément incomplet, du Lexique particulier qui accompagne chacune des chansons de Gelu, nous possédions un *Dictionnaire provençal-français* par le même écrivain. Il en a eu l'idée et il n'a pas dépendu de lui qu'elle ne fût mise à exécution. Mais l'argent lui manquait et il chercha en vain un généreux Mécène. Il demandait six mille francs pendant trois ans ; la fourniture de tous les livres qui lui seraient nécessaires ; l'impression gratuite de son manuscrit ; le tiers du bénéfice que rapporterait la vente pendant dix ans et, passé ce délai, la restitution à lui ou à ses ayants droit de la propriété exclusive de cette publication. Personne ne voulut souscrire à des prétentions qui, à tout prendre, n'ont rien d'exagéré, étant données l'immensité du travail, d'une part, et, de l'autre, la situation précaire du savant. (1)

Venons-en à l'œuvre principale de Gelu.

Il était convaincu qu'elle n'aurait qu'une durée éphémère. Selon lui, le provençal est une langue qui se meurt et qui est destinée à disparaître totalement, à brève échéance. Seuls, pensait-il, les philologues et les archéologues étudieront un jour les *Chansons marseillaises*. Non pour y découvrir des beautés littéraires, mais parce que, pris d'une sorte de curiosité scientifique, ils espèreront y retrouver sous les cendres, des us et des coutumes de l'ancien temps, des types disparus, toute une civilisation capable de figurer à côté des civilisations abolies de Tyr ou de Carthage.

Ce jour-là, heureusement, est encore éloigné et la gloire de Gelu est bien vivante comme la langue mâle et sonore qu'il a, de préférence, employée. On parle toujours le provençal à Marseille même dans la « bonne société » et les chants de Gelu y sont populaires. Il n'est pas un *bastidon* dans la *pinède*, au bord de la *calanque* où, le dimanche, de hardis compagnons ne fredonnent ces couplets dont l'auteur leur est mal connu mais qu'ils sentent des leurs et qu'ils aiment instinctivement.

(1) Plus heureux que notre pauvre Gelu, M. F. Mistral a pu réaliser ce rêve et doter notre pays d'un riche répertoire de la langue provençale. Son *Trésor du Félibrige* renferme un assez grand nombre de citations empruntées à Gelu : elles se rapportent, le plus souvent, à des détails techniques, termes de meunerie et de boulangerie, de pêche et de marine, etc... Cet hommage était bien dû à un précurseur, à un *devancier*.

D'ailleurs, qu'importe la langue : provençal, français ou italien ! Qu'importe l'outil, pourvu que l'œuvre soit bonne et belle !

Or, l'œuvre de Gelu est belle et bonne : elle le défendra de l'oubli. Non, Gelu ne s'en ira pas ignoré comme ces auteurs de Noëls naïfs avec lesquels il craignait d'être confondu. On lui rendra justice : on la lui a déjà partiellement rendue. Ce que l'on vantera toujours en lui, outre la valeur absolue de ses compositions aussi bien ordonnées que celles des auteurs de Paris ou de Rome, ce sera son style à la fois si personnel et si synthétique, ce sera le parler brutal et impétueux des fils de la plèbe (1), héros peu raffinés, mais comme lui d'une vigueur èt d'une originalité incomparables. Certes, leurs sentiments et leur langage ne sont pas ceux du beau monde délicat et gourmé qui surveille et comprime son naturel. Il ne l'a pas voulu et il a eu raison. Humble, pauvre, malheureux comme eux, il a prétendu chanter leurs rarès joies et leurs nombreuses, leurs durables, leurs éternelles misères, et s'ils savaient lire, ses héros, ils se reconnaîtraient sans peine dans ses peintures.

L'élocution du poète marseillais n'a rien d'académique. Elle viole ouvertement les lois de la prosodie et même de la syntaxe : elle ne s'écarte jamais de la tradition et de l'usage. Gelu parle le provençal de sa jeunesse, le provençal de 1820, et il le défend avec un soin jaloux contre toute altération de la mode. Il en préfère l'âpre verdeur aux grâces minaudières, à l'affectation doucereuse des *Parisiens de Marseille* qui, mariant le français au provençal, auraient fait dégénérer ce dernier et, d'une langue, auraient tiré un patois plus ou moins prétentieux.

Ne nous étonnons donc point si Gelu a écarté avec colère les premiers Félibres, en qui il voyait, à tort du reste, des « esclaves de la grammaire française, des fabricants de gallicismes absurdes, des fourbisseurs maladroits d'archaïsmes à jamais incompréhensibles. »

Nul n'ignore aujourd'hui ce qu'a fait et ce que continue de faire le Félibrige. La Renaissance littéraire des langues d'oc et la Résurrection de l'esprit provincial, de ce « régionalisme qui permettrait aux énergies locales de s'épanouir librement », suivant le mot heureux de M. Mariéton, sont des résultats assez beaux, assez grands pour justifier l'audace des

(1) « La supériorité de Gelu, chansonnier, dit *M. Louis Brès*, est tout entière dans la connaissance qu'il avait de l'idiome marseillais. Il doit aux locutions populaires de la langue qu'il possède à fond et qu'il emploie, il est vrai, avec un art remarquable, toute la vie, toute la saveur, tout le montant de ses chansons. Aussi est-il intraduisible. Essayez de rendre en français : « *Qu'es pa jenian, qu'es pa grouman, qu'un troun de Diou lou cure !* » Votre traduction ne dira absolument rien, tandis que le couplet provençal claque comme un tonnerre et produit à chaque reprise un irrésistible effet. »

ouvriers de la première heure aux yeux des contemporains. Ils n'apparaissaient pas encore clairement dans la période de création

Au moment où Gelu avait écrit presque toutes ses poésies, l'Ecole était nouvelle. Elle n'avait pas encore établi sa charte, ce qui ne devait avoir lieu qu'en 1854, à la vesprée du 21 mai, au petit château de Font-ségugne, à Châteauneuf-de-Gadagne (Vaucluse) ; cependant elle s'était affirmée par le premier Congrès d'Arles, en 1852.

La tenue de ce Congrès initial a été maintes fois racontée. Nous donnons ici la version inédite de Gelu qui en fut le témoin oculaire et même l'un des membres les plus remarqués.

Ce récit très circonstancié est tiré des *Notes biographiques* : nous n'en avons retranché que quelques longueurs ou des appréciations par trop personnelles et passablement agressives :

Au mois d'août 1852, tandis que, cherchant à utiliser mes connaissances en meunerie, je me remuais avec courage pour creuser mon trou, je reçus de Roumanille, poète patois d'Avignon, une lettre visant un peu trop au bel esprit, mais toute gracieuse, du reste. Roumanille m'invitait à assister à un congrès de poètes provençaux que lui et ses amis, les troubadours riverains du Rhône, avaient organisé, et qui devait avoir lieu à Arles le dimanche 29 août, à l'occasion de la fête du comice agricole local ou peut-être bien du concours régional du département.

Ne connaissant personne sur les lieux ni parmi les membres occitaniens du futur congrès, je ne crus pas d'abord devoir accepter l'invitation. Mais je vins à me rappeler Joseph Désanat, l'ancien *troubaire*, ex-maréchal-ferrant, ex-rédacteur du journal *lou Bouiabaisso*, ex-courtier marron en blés, puis en immeubles, ensuite ex-entrepositaire de pommes de terre; devenu pour lors marchand très achalandé de saucissons d'Arles, et demeuré toujours amant chaleureux de la Muse patoise. Le souvenir de ce bon garçon me fit changer d'avis. . . . .

. . . . . Je m'informai de mon Désanat à Marseille. J'appris qu'il était pour le moment à Tarascon, son pays natal, où il passait d'ordinaire tout le temps de la chasse. Je résolus d'aller le trouver la veille du congrès et de l'emmener avec moi à cette réunion poétique. Je lui écrivis en conséquence pour lui dire de venir m'attendre à la gare du chemin de fer. Ma lettre était un vrai bonheur pour lui. Aussi fut-il exact au rendez-vous !

Je descendis chez Constantin, à l'hôtel d'Europe, sur le boulevard qui conduit au pont en fils de fer sur le Rhône. Nous soupâmes là tous les deux, et très bien, et à peu de frais, à trois francs par tête. Le repas en eût valu au moins dix ! Désanat était un ami intime de l'hôtelier. Après souper, mon camarade m'entraîna chez un de ses confrères troubadours nommé Bonnet, cafetier à Beaucaire, dans la rue Basse, derrière la grande digue du fleuve.

Heureusement j'avais insisté de façon très sérieuse auprès de mon loquace compagnon pour qu'il ne trahit point mon incognito. Je tenais à être fabricant de farines et non poète. Sans une recommandation si expresse, ce furieux de Désanat m'aurait étouffé de son encens devant tous les amateurs de sa connaissance, surtout devant ce Bonnet qui paraissait aussi engoué que lui de la Muse provençale. La langue lui démangeait de manière alarmante et il m'adressait à la dérobée des regards suppliants pour me faire lever l'interdit. . . . .

Le lendemain, nous arrivâmes à Arles par le convoi de neuf heures. La ville était encombrée de visiteurs accourus de tous les points de la Provence et du Bas-Languedoc. . . . .

Nous ne tardâmes pas à nous rencontrer avec la foule des poètes, nos confrères. Ils étaient rassemblés sur la place du Forum, et ils y formèrent bientôt plusieurs groupes bruyants. Celui des Venaissins et des Bas-Languedociens dont Roumanille se posait comme le chef de file, affichait des airs de suprématie. Dans cette coterie des importants figuraient : Théodore Aubanel, le compatriote de Roumanille ; ensuite Crousillat, de Salon, et Frédéric Mistral, de Maillane ; puis Camille Reybaud, de Saint-Remy ; Jean-Baptiste Gaut, le vieux M. d'Astros et Aubert, d'Aix ; et bien d'autres encore dont j'ai oublié les noms. De Marseille, il n'y avait, en fait de rimeurs patois, que Casimir Bousquet, le feuilletonniste, prôneur systématique de tous les mauvais poètes. L'avocat Bory, le savant bibliophile de notre moderne Phocée, et son ami Roy, le libraire bouquiniste du bric-à-brac littéraire provençal de notre boulevard Dugommier, avaient aussi voulu assister au congrès en amateurs. Pierre Bellot et Gustave Bénédit brillaient par leur absence.

Un personnage de valeur réelle, le soi-disant Fredol de Maguelonne (en réalité M. Moquin-Tandon, professeur éminent à la Faculté des sciences de Toulouse, membre de l'Institut), Désanat et moi nous faisions bande à part.

. . . .

L'hôtel de ville, où devait avoir lieu la séance, ne fut point mis à la disposition des troubadours. Il avait été retenu et il était occupé par les membres du Comice. Roumanille et Gaut se remuèrent auprès du clergé supérieur qui leur permit de se réunir dans une des salles du palais archiépiscopal.

En sa qualité de doyen d'âge, le vieux docteur d'Astros présida la réunion. Le commun des martyrs de la rime prit place autour d'une vaste table recouverte d'un tapis de drap bleu, au centre de la salle. Le public, composé surtout de jeunes filles, venait ensuite, à droite, à gauche, devant, derrière. La salle était comble de curieuses espiègles formant grappes et dont plusieurs étaient bien jolies. Quant aux représentants de la municipalité arlésienne, ni maire, ni adjoint, ni conseiller délégué ne parurent. Le comice agricole avait tout accaparé. . . . .

On commença. Un certain scribe de mairie, pâteux et rustaud, nommé Payan,

mâcha et remâcha, au nom de la ville d'Arles, sa patrie, un discours en vers comprenant au moins deux cent cinquante alexandrins patois. Après lui, le président d'Astros ouvrit le feu qui continua vif et soutenu sur toute la ligne, sans que le public eût l'air de s'y intéresser beaucoup. A son tour, le grêle, chétif et rauque Aubanel lut en bégayant un morceau d'une énergie effrayante : *Lou Chaple deis Innoucènt*, espèce de Noël dont le refrain disait :

Mounte soun leis enfant de la,
Que lei voulen escoutela ?

N'ayant pas voulu m'asseoir autour du tapis bleu de roi, je me tenais à l'écart dans un coin et nul ne pensait à moi. Mais à l'entraînement passionné avec lequel je me mis à applaudir, presque seul d'abord, puis suivi bientôt de tous, la très remarquable pièce d'Aubanel, moi qui étais demeuré insensible aux beautés de Roumanille et autres assistants, on jugea que je cachais mon jeu et que je pouvais fort bien être un homme à ménager une surprise à l'auditoire. Désanat ne put plus s'empêcher de jaser ; mon *incognito* fut dévoilé et les membres du congrès insistèrent en masse pour que je me fisse entendre séance tenante. Ainsi pris au collet et voulant absolument me dérober quand même à d'importunes instances que je n'étais point d'humeur à satisfaire, je prétextai un malaise subit, et je sortis de la salle bien avant la fin de la séance.

Quand tout ce monde vint ensuite me rejoindre à l'issue de la réunion, les questions, les plaintes, les reproches ne me furent point épargnés. J'y coupai court en promettant de réparer largement tous mes torts et de payer grassement mon écot de chansons, le soir, au banquet général. M. Moquin-Tandon me remit sous son bras. Nous reprîmes ensemble notre promenade interrompue et nous recommençâmes à causer de tout un peu. . . . .

. . . .

Vers les trois heures de l'après-midi, nous allâmes voir ensemble la distribution solennelle des prix d'agriculture dans les arènes antiques. Ce fut un bien beau spectacle que le coup d'œil de ces vingt-cinq ou trente mille curieux entassés en grappes serrées sur les gradins mutilés de l'immense amphithéâtre ! Spectacle d'autant plus imposant que la « vasteté » de l'enceinte absorbant toute la rhétorique officielle des Falcon et autres présidents de la solennité, n'en laissait pas même arriver le bruit jusqu'à nous. Nous jouissions du grandiose sans souffrir du mesquin. . . . .

Enfin l'heure du souper arriva. On avait dressé notre table au rez-de-chaussée de l'hôtel du Forum, dans une salle assez étroite, humide, mal éclairée, donnant au nord sur la place, à l'est sur une ruelle transversale. Le vieux d'Astros présidait. Roumanille posait gravement à son côté. M. Moquin-Tandon était assis à ma droite ; M. Bory à ma gauche. Nous étions au centre. La foule des troubadours s'étendait sur les ailes. Excepté notre *trio* que je viens de nommer et encore Boy, le libraire, chaque convive, en s'asseyant, avait placé sur la table, à côté de son couvert, un dossier plus ou

moins volumineux renfermant de nombreux échantillons de tous les genres possibles de la poésie provençale : odes, satires, épîtres, contes, ballades, chansons, élégies, noëls, sonnets, épopées même ! Grand Dieu ! Des fables surtout, beaucoup de fables ! Sur dix de nos rimailleurs patois, huit au moins ont la rage sacrilège d'imiter ou de traduire La Fontaine !...

On se hâta d'expédier la mangeaille. Tous les convives grillaient de vider leur cartable. Au dessert, M. d'Astros donna le signal en débitant un conte : *Lou maou marida*, plein d'esprit et de *concetti*, mais d'un esprit et d'un *concetti* qui n'avaient rien de provençal. Après M. d'Astros, l'avalanche de poésies fit explosion. Dix troubadours se firent entendre successivement et longuement, presque sans répit. . . . .

Mon tour vint aussi. J'avais une promesse à remplir. Je m'exécutai rondement. Je me sentais en veine.

Je me lève sans manuscrit et je chante *Fenian e Grouman*. Ce fut un effroyable coup de massue qui écrasa tous ces arrangeurs de diminutifs ! Ils se hâtèrent de rengaîner la plupart de leurs manuscrits. Ce qui ne les empêcha point de rire comme des fous et d'applaudir comme des frénétiques. (1)

M. Bory, qui ne m'avait point encore entendu, ne cessait de s'écrier dans son ravissement : « A la bonne heure ! parlez-moi de ces brûlots. Voilà qui secoue ! Voilà qui dure ! »

En ce moment, la place du Forum ainsi que la ruelle transversale étaient combles de personnes que le fracas de mon refrain tonitruant avait attirées. Cette multitude innombrable d'auditeurs fortuits fit assaut de bravos avec nos convives électrisés !... « Une autre ! une autre ! nous vous en supplions, monsieur Gelu ! » crièrent ceux-ci tout d'une voix, dès que j'eus fini mon premier boute-en-train... Aussitôt je leur débitai *S'èri Tur !* qui les fit extravaguer et délirer de plus en plus fort. . . . .

Il avait été expressément convenu au *Benedicite* que nul de nous ne lirait aucune pièce française. Néanmoins, en dépit de la prohibition formelle qui pesait sur le français, j'eus l'audace de demander à lire une simple anecdote écrite en vile prose de la langue excommuniée. La permission m'en fut accordée par acclamation unanime. Et je lus aussitôt, avec une émotion sympathique, la scène intéressante dont mon père, dans son enfance, avait été le héros chez

(1) Nous avons là-dessus le témoignage de M. Mistral :

« Il se dit force vers, l'on chanta nombre de chansonnettes. — Voici que tout à coup, d'un coin de la table, se dressa devant nous un homme pouvant avoir cinquante ans, un brun solide et aux larges épaules. Sans plus de façon, il quitta son paletot, déboutonna son poitrail, retroussa jusqu'au coude les manches de sa chemise, et, levant ses bras nus, ses deux bras athlétiques pour imposer silence, il commença de chanter. C'était Victor Gelu, le célèbre Gelu que je voyais et entendais pour la première fois.

« Il nous chanta *Fenian e grouman*, mais avec une vigueur, une fougue, une furie impossibles à retracer. Avec sa voix d'airain, éclatante parfois comme le tonnerre, avec sa mine fière, avec son geste rude, avec son naturel parfait d'homme du peuple, il fut beau, il fut superbe, et nous battîmes des mains à nous disloquer les poings. »

les frères de l'Ecole chrétienne. Je dus avoir, en débitant ces simples pages, bien des larmes dans la voix, car j'en vis briller dans les yeux de presque tous mes auditeurs.

Après cela, nul de ces messieurs ne voulut plus rien lire ni rien chanter. On m'embrassa de toutes parts. Quelques-uns m'étreignirent à m'étouffer, et la séance fut levée.

En sortant, sur la place du Forum, Joseph Roumanille, entouré de tous ses fidèles, vint me féliciter de nouveau, tant en son nom qu'au nom de ses camarades d'Avignon, d'Aix et d'Arles. Il me serra la main avec force et il me dit : « Ah ! monsieur Gelu, combien nous devons vous paraître tous petits !... — Eh ! mon Dieu ! lui répondis-je, chacun fait ce qu'il peut !... » Et puis chacun fila de son côté. Le repas avait été mesquin, grossier, mal apprêté, insuffisant, mal servi, relativement fort cher, et cependant aucun des convives ne songea à s'en plaindre. Ils étaient tous comme abasourdis !

L'attitude de Gelu dans le premier Congrès félibréen était celle d'un opposant ou, tout au moins, d'un mécontent. Il repoussa les avances des jeunes poètes, ses confrères, et il les repoussa avec humeur. Le fait est indéniable.

Comment l'expliquer ? De quoi avait-il à se plaindre, de quel manque d'égards ? Les rédacteurs du *Bouï-Abaisso*, du *Tambourinaire*, de la *Commune* et des *Prouvençalo* lui avaient adressé les mêmes politesses empressées qu'à Jasmin, qu'à Reboul et à des littérateurs *franciots*, tels que Saint-René Taillandier et son illustre ami Brizeux, alors malade et en traitement à Montpellier. Ils pensaient que : « sous leur ciel si bleu et si grand il y avait de la place pour toutes les étoiles. »

Donc, Victor Gelu n'avait, à l'origine, aucune raison personnelle de bouder des confrères qui saluaient en lui un précurseur et qui étaient tout disposés à l'agréer comme un maître et à le suivre comme un guide.

S'il évita tout contact avec eux, s'il resta boudeur dans son coin, c'est que leurs principes étaient diamétralement opposés aux siens. Et d'abord il ne croyait pas à la possibilité d'une Renaissance provençale. Avec Jasmin, il soutenait que les dialectes méridionaux avaient fait leur temps et il lui suffisait pour sa part d'avoir honoré la langue des aïeux sans chercher à la restaurer. (1)

Dans l'*Avertissement* de la première édition de ses Chansons il constatait, non sans tristesse, que les générations issues depuis 1815 avaient le mépris et l'horreur de l'idiome de leurs pères et, quinze ans plus tard,

(1) C'est ce que reconnaît expressément M. Mistral dans sa préface des *Œuvres complètes de Gelu*, publiées en 1886 : « *Lou vièi troubaire que, tout en gaubejant maistralamen sa lengo, aviè desespera de soun reviscoulamen.* » (Le vieux poète qui, tout en maniant magistralement sa langue, avait désespéré de sa résurrection.)

il racontait avec amertume comment un jeune *beau* de Marseille, après avoir jeté un coup d'œil sur son livre, s'était écrié : « Mais, mon Dieu ! c'est de l'arabe, cela ! »

En second lieu, ses opinions politiques et religieuses, dont nous parlerons tout à l'heure, juraient avec les sentiments *conservateurs et catholiques* de la majorité des membres de la première félibrée. Enfin Gelu, d'une part, et les disciples de Roumanille, de l'autre, n'avaient pas la même conception de la poésie populaire des provinces ; ils différaient d'avis et sur le choix des sujets, et sur la nature des genres à traiter, et sur l'expression des idées, et sur la forme des mots ou leur orthographe.

Il entra encore dans cette animosité d'un homme, à tant d'égards supérieur, contre des écrivains de bonne volonté, enthousiastes, sincères et partant respectables, un peu de dépit, beaucoup même.

Ce n'était point la jalousie d'un poète malheureux ; c'était le grondement d'un penseur farouche qu'une bande « d'enfants étourdis et bruyants » vient troubler dans ses méditations. (1)

A de nouvelles instances de Roumanille et de ses collaborateurs de l'*Almanach provençal* il ne répondit que par le silence ou, dans l'intimité, par des épigrammes, des railleries, des diatribes dont la violence étonne parfois.

Certes, il méritait bien qu'on le laissât à sa solitude, puisque décidément il refusait de se laisser « enfélibrer »; mais si Victor Gelu a eu les premiers torts, il semble que les Félibres de l'époque se soient trop facilement consolés de son abstention et qu'ils aient gardé quelque rancune des rebuffades de leur frère aîné.

Après l'avoir prié, conjuré, « obsédé », va-t-il jusqu'à prétendre, ils l'abandonnèrent volontiers à son isolement, se contentant de reconnaître à l'occasion qu'il était un « rimeur » original. Gelu prit en haine le Félibrige. Et, des boutades passant aux injures, de la colère au mépris, il finit par écrire dans son *Testament littéraire* cette formelle déclaration :

« Je ne suis point félibre. Ce nom barbare serait une grave injure pour moi. Quiconque s'occupe des Félibres avec intérêt ne peut ni comprendre ni apprécier mes productions. Je ne suis ni charlatan ni *papegin*, ni sacristain, ni tortueux, ni souple échine, ni rimeur de fadaises. Je ne suis point félibre ; qui voudra parler de moi doit laisser complètement de côté toute cette clique de sots présomptueux. »

(1) « *Éu faguè bando soulet, e despichous e mut, leissè courre la farandoulo.* » (Lui, fit seul bande à part, et dédaigneux, muet, laissa courir la farandole.) MISTRAL.

Voilà qui est dur, voilà qui est injuste, voilà qui est inutile. Même en faisant la part des circonstances et en tenant compte du naturel de Gelu, on ne saurait englober, *poètes* et *poètereaux*, tous les rénovateurs de la langue d'oc, dans cette brutale condamnation.

Où peut entraîner, hélas ! l'esprit de parti et le dénigrement érigé en système ! Gelu n'a pas épargné les meilleurs de ses rivaux, pas même le plus grand et le plus noble, celui dont le génie aujourd'hui incontesté rayonne bien au delà des frontières de la Provence et des limites du Midi.

Gelu n'aimait pas M. Mistral. Il ne pouvait pas l'aimer. L'homme de cinquante ans que l'on oubliait, que l'on dédaignait, pauvre hère aigri par la défaite, ne put se défendre d'une secrète aversion pour ce jeune homme de vingt-deux ans, riche, beau, adoré, à qui tout souriait.

Dès que parut *Mirèio*, Gelu s'empressa de lire le divin poème, mais il ne le goûta point. A l'entendre, il n'y aurait qu'une cinquantaine de vers bien venus dans cette longue, trop longue épopée. Ce sont, dit Gelu, deux ou trois fragments des premiers chants, et l'acerbe critique leur fait grâce parce qu'ils sont *vrais*, qu'ils *plaisent* et qu'ils *touchent*.

La chanson de *Magali* lui paraît surfaite et il en trouve les nombreux couplets uniformes, sans franche inspiration, sans un de ces cris qui sortent des *entrailles* , « un de ces cris comme il en échappe tant à Jasmin dans *l'Aveugle* ou *Marthe la folle* ou *Françouneto.* » *Calendau* est par lui placé plus bas, bien plus bas que *Mirèio*, et ainsi de suite pour les autres œuvres du même auteur, au fur et à mesure de leur publication.

Gelu n'a jamais voulu revenir sur ces premiers jugements, ou il n'a fait qu'en accentuer la violence.

En 1882, M. Mistral et ses nombreux partisans tinrent une séance solennelle du Félibrige vainqueur, au Cercle artistique de Marseille, sous la présidence du préfet des Bouches-du-Rhône, M. Poubelle, de l'évêque, Mgr Robert et de toutes les « sacristies » de la région. Gelu sentit son ardeur de républicain et de libre-penseur se réveiller et, en dépit de ses soixante-seize ans, il écrivit contre ces insolents Félibres une diatribe virulente qu'il signa PLACIDE SAUVAGEON, pseudonyme des plus transparents pour ceux qui connaissaient son humeur et son genre de vie. Mais si grande était l'autorité de M. Mistral, si éclatant est son prestige, qu'aucun journal important de Marseille ne consentit à insérer cette satire, d'ailleurs très courtoise de forme.

Le vieux lion était vaincu.

Reconnaissons que M. Mistral n'abusa pas de ses avantages. Reconnaissons — et c'est tout à sa gloire — qu'il salua son prédécesseur aigri

par l'insuccès et qu'il fut toujours impartial, c'est-à-dire toujours favorable à Gelu. « Dites bien, écrivait-il à Tamisier, professeur au lycée de Marseille et l'un des familiers du chansonnier, dites bien à notre éminent doyen que les Félibres sont unanimes à admirer son œuvre si vivante, si originale, si vigoureuse et si concise. Dites-lui que nous le revendiquons comme un des champions les plus distingués de notre langue provençale, et que nous apprécions plus et mieux que personne les accents énergiques qu'il a su lui faire rendre. Je regrette que depuis le Congrès d'Arles, (1852) il se soit tenu à l'écart de nos réunions fraternelles. Si nous avions eu le plaisir et l'honneur de l'avoir quelquefois parmi nous, il aurait pu juger de quelle vénération les patriotes provençaux entourent le poète qui créa le Réalisme trente ans avant les Parisiens. »

Douze ans plus tôt, l'auteur de *Mirèio* avait rendu pareillement hommage à la mémoire d'un autre poète de la langue d'oc qui avait vu avec défiance son avènement à la royauté intellectuelle du Midi : nous voulons parler de Jasmin, d'Agen, le *poète perruquier*.

Jasmin et Gelu ! ces deux noms se rapprochent d'eux-mêmes. Destinées semblables en plus d'un point — à leur début — mais par la suite si différentes ! L'une se passe en combats stériles et semble finir dans l'ombre, dans la nuit. L'autre, au contraire, encore plus pénible et dure dans les commencements, conduit à l'apothéose. (1)

Quelle histoire que celle de ce Jacques Boé, dit Jasmin, fils de mendiants morts à l'hôpital ! Garçon coiffeur, puis établi perruquier, il parvint tout d'un coup à la renommée en publiant un poème burlesque, et conquit, presque sans faux pas, la fortune et la gloire. Appuyé par Charles Nodier, par Sainte-Beuve, par Villemain, le poète des *Papillotes* s'improvisa l'apôtre de la Charité et parcourut la France, donnant plus de 12 000 *séances* de récitation, qui rapportèrent aux pauvres une somme de un million et demi de francs.

Jasmin fut décoré de la Légion d'honneur, renté par le gouvernement, couronné par l'Académie française. Il vit ses œuvres traduites en plusieurs langues, notamment son poème de *l'Aveugle*, que le poète américain Longfellow réussit à faire revivre en un anglais d'une correction et d'un charme dignes de l'original.

Jasmin n'avait pas plus de talent que Gelu, mais il savait mieux le faire valoir.

Ces deux hommes se connurent et se fréquentèrent. Le 10 février 1848, un groupe d'admirateurs marseillais reçut Jasmin dans un banquet. Gelu,

(1) Les *Cadets de Gascogne* ont récemment commencé leur fameuse « chevauchée » par les fêtes d'Agen dédiées à la mémoire de Jasmin (août 1898).

pour faire honneur à son hôte, déclama le chef-d'œuvre de l'agenais, *les Jumeaux*, avec tant d'art et tant d'âme, que Jasmin se levant vint l'embrasser et dit avec ce ton de modestie qui lui était habituel : « Oh ! Monsieur, je n'avais jamais bien senti que j'étais un grand poète ; je viens de le comprendre en vous entendant ! »

Il se montra plus réservé lorsque Gelu chanta ses propres chansons : *A la risque! le Parisien*, et une épître en vers qu'il avait spécialement composée pour la circonstance et où il se représente : « voyou de Marseille, dépenaillé, brutal, sans chemise, » tout petit auprès de lui. L'autre se garda bien de le contredire.

Ils se revirent quelquefois. « Nous avons causé longuement ensemble, écrit Gelu à l'un de ses amis, c'est-à-dire qu'il a jacassé très longuement avec moi. » Et tout Jasmin est dans ce trait.

Avec son observation si précise, avec son bon sens si ferme, Gelu eut vite fait de percer à jour la vanité de son confrère, le *cabotinisme* de ses manières. Il ne put aimer l'homme : « perruquier bavard, égoïste enragé, diseur faux et grimacier dont la sensiblerie minaudière vous fait mal entre les deux épaules. » Mais il rendit pleine justice à l'écrivain : « Il faut lire et relire Jasmin, conseillait-il ; il ne faut ni le voir ni l'entendre, pas plus dans un salon que sur une estrade. »

Comme penseur et comme artiste, il le met au-dessus, bien au-dessus des Félibres.....

A la mort de Jasmin et à l'occasion des royales funérailles que lui fit la ville d'Agen, Gelu envoya une étude raisonnée où il vante les *Papillotes*, les *Frères jumeaux*, et où il cite ce beau vers de la *Liberté* : « Moi, je vais trouver les rois qui ne viennent pas me chercher. »

Est-ce là le langage d'un jaloux ?

Etait-il jaloux des autres poètes marseillais de son temps, de Pierre Bellot, de Bénédit lui-même ? Et cependant n'avait-il pas des motifs de détester ce dernier, par exemple ? N'était-ce pas Bénédit, alors attaché au journal le *Sémaphore* en qualité de chroniqueur, qui, si l'on s'en rapporte à Gelu, détourna de sa destination le volume des *Chansons* que Méry avait demandé et dont il avait offert de donner l'analyse ? N'était-ce pas Bénédit encore qui s'inspirait de *Nicou*, la dissipateur Nicou, l'un des personnages de ses chansons, pour créer le type de *Chichois*, populaire bientôt dans toute la Provence ? Et Gelu éleva-t-il jamais la plus petite, la plus timide réclamation !

Misanthrope, il l'était certainement ; envieux, non. Sa misanthropie venait des choses et des événements ; elle n'était point la résultante de

son caractère ou de ses passions. Ce qui lui a manqué pour être plus sociable, plus indulgent, plus enjoué, plus souriant, c'est un peu de bonheur, un peu de succès.

Pourquoi cette popularité qu'il prisait plus que la richesse et les honneurs lui a-t-elle fait défaut alors qu'elle allait volontiers à des hommes qui ne le valaient pas ?

C'est qu'il n'a jamais consenti à flatter ni les individus ni les collectivités ; c'est qu'il n'a pas voulu faire de concessions au goût de l'époque, j'entends au faux goût ; c'est que ses Chansons répondent peu à l'idée que l'on se fait ordinairement de ce genre ailé, un peu frivole : elles sont longues, forment de vrais poèmes difficiles à retenir par cœur, plus difficiles à comprendre, et les idées philosophiques qui en constituent la substance sont une nourriture trop forte pour des intelligences moyennes. A la bonne heure ! s'il avait voulu s'en tenir à des flons-flons ! Mais il n'est pas jusqu'aux airs de musique dont il aide sa poésie qui ne sortent de la banalité. Ils n'ont pas été serinés sur l'orgue de Barbarie : le moyen de les noter dans sa mémoire !

Ces Chansons risqueraient donc de rester l'apanage d'une élite — mettons d'une minorité ; le gros du public serait déconcerté par ce qu'il y a là-dedans de sagesse, de bon sens, de..... *judici* (que le provençal y arrive si le français n'y peut atteindre !) sans une explication sommaire des réflexions qui s'y trouvent condensées.

Nous examinerons successivement les opinions de Victor Gelu en religion, en philosophie, en politique, en littérature, etc., avant d'entrer dans l'intimité de son Œuvre. Elles l'éclaireront et la feront mieux goûter.

A plusieurs reprises Victor Gelu a exposé ses convictions religieuses et philosophiques, tant dans ses Lettres, que dans ses Mémoires et ses Chansons. « Mes opinions religieuses, ne cesse-t-il d'affirmer, sont de tous points celles de Victor Hugo et de Garibaldi : Dieu, l'Evangile du Christ, le vrai, pas celui des *capelans*. » (des prêtres).

Et c'est pourquoi des prêtres — fanatiques ou mal instruits — ne lui ont point pardonné ; c'est pourquoi ils s'acharnent encore sur sa mémoire, essayant de faire croire que le poète provençal était un impie, un athée, un profanateur et un contempteur des saintes vérités.

Gelu ne fréquentait point l'église, c'est vrai. Il n'y entrait que pour accompagner le cercueil d'un parent ou d'un ami. Gelu était chrétien à la façon du *Vicaire savoyard* de Rousseau, à la façon de Renan dont il applaudit les retentissants débuts.

Il avait au plus haut degré la haine des faux dévots, des *bigots* puisqu'il faut les appeler par leur nom, mais nul n'était plus respectueux des croyances sincères de ses adversaires. Comme tous les hommes vraiment loyaux et vraiment droits, il ne méprisait que les Tartufes de toutes les religions, ceux qui s'imposent quelques grimaces pour se dispenser de pratiquer les vertus méritoires et qui couvrent leur marchandise frelatée d'un pavillon respectable. Avec force il s'élevait contre les impuissants ou les paresseux qui croient aveuglément pour ne pas se donner la peine de raisonner leur foi, et qui croient à la lettre et non d'après l'esprit, sottement et lâchement. « Je trouve bien plus digne, bien plus noble, dit-il, de mortifier ses passions que sa raison. » Et il cultive cette raison, précieux apanage de l'homme, et il la fait servir à la victoire du vrai, du juste et du bien sur les erreurs, les injustices et le mal. Pour lui, l'unique religion, c'est la charité, et la charité, c'est la morale.

Tout jeune, il avait souffert du fanatisme religieux. A la maison, sa mère ; au collège, ses maîtres, l'avaient dégoûté du culte positif ; ils l'en avaient dégoûté, sans le vouloir, bien entendu, par les exagérations mêmes dont ils en faisaient la victime. Enclin, comme presque toutes les personnes de race latine, à la superstition, cet enfant, qui croyait non seulement au purgatoire et à l'enfer, mais aussi aux sorcières, aux tarasques, aux *masques*, ne tarda pas à se délivrer de ces vaines terreurs. Son esprit grandit plus vite que son corps. Il ne conserva de ses premières impressions qu'une mélancolie ironique des spectres que l'on avait agités devant lui, une tristesse amère de cette compression intellectuelle si nuisible au développement de l'âme.

L'âme ! Il croit à l'âme ; il croit que l'âme survit, qu'elle est immortelle ? — L'analyse du *Credo de Cassian*, la chanson maîtresse de V. Gelu, celle qui domine et gouverne en quelque sorte toutes ses poésies, ses œuvres entières et sa vie elle-même, répondra tout à l'heure à cette question.

Oui, Victor Gelu, spiritualiste, croit à la perfectibilité de l'homme considéré comme entité immatérielle, à la transmigration de l'âme dans des corps et dans des orbes de mieux en mieux organisés. Pour lui, le bonheur, dans cette lente évolution, consiste uniquement dans le souvenir. A mesure que l'âme s'éloigne de son premier séjour, elle se débarrasse, comme d'autant de souillures, de la jalousie, de la colère, de l'ambition et, « au centre des soleils » elle ne se souvient plus que de ce qui a été bon, de ce qui a été beau. Le souvenir — celui du mal excepté — voilà la clef de voûte de son système. Le souvenir ! le seul vrai bonheur de l'homme, *tant que l'homme ne sera pas devenu éternel !*

Et en 1815, pendant une courte maladie, V. Gelu écrit à Piétra : « Devons-nous ne plus nous rencontrer que dans les pays embaumés du vieux Cassian ? » Son *Credo* n'est donc pas un accident dans sa vie d'auteur : c'est l'expression réfléchie, voulue et affinée à loisir de ses plus intimes et plus chères convictions. Le sentiment religieux dans ce qu'il a de plus pur ne s'est jamais manifesté plus clairement et V. Gelu pouvait être fier à bon droit lorsque, lisant le livre de Jean Reynaud, *Terre et ciel*, ou la conclusion de l'*Histoire de ma vie*, de George Sand, il retrouvait développées, magnifiquement amplifiées, les rêveries chères à sa jeunesse, qui consolèrent ses douleurs dans l'âge mûr et préservèrent sa caducité du doute et du désespoir.

Manquant d'orthodoxie, ces opinions philosophiques devaient, vers le milieu du siècle, alors qu'elles étaient nouvelles, paraître dangereuses et subversives à plus d'un. Que dire de ses opinions sociales et politiques, autrement hardies, autrement paradoxales ?

Là est sans conteste la principale cause de l'obscurité où on l'a relégué, des persécutions plus ou moins avouées auxquelles il a été en butte et du mauvais renom qui a rejailli sur son œuvre dans certains milieux bourgeois.

Parce qu'il s'est permis de trouver que tout n'est pas admirable dans notre société moderne, on n'a pas eu assez d'injures à lui jeter, assez de malédictions à appeler sur sa tête. Mais qui sait ? Peut-être l'avenir lui garde-t-il une réparation qui aura le caractère d'une justification entière : « Qui sait, se demande-t-il lui-même, si, à l'époque où mon historien écrira, la pensée qui prédomine dans tous mes couplets, l'idée socialiste n'aura pas déjà changé la face de la terre ? »

Ni l'historien, ni l'époque prophétisés ne sont encore venus, et cependant nous ne nous alarmons plus des hardiesses de Gelu ; nous sommes habitués à d'autres imprécations et à d'autres cris de révolte plus haineux et peut-être moins poignants.

Gelu a été un vaincu, une victime de l'*Argent*. Il lui en a gardé rancune ; il n'a jamais voulu adorer sa force, s'incliner devant sa féroce majesté. Mais il y a plus que des raisons personnelles dans cette noble conduite. Un observateur sagace et clairvoyant comme lui ne pouvait pas s'empêcher de voir et de dénoncer les dangers que fait courir à l'ordre social établi la tyrannie de la richesse : « N'écris jamais, recommande-t-il ironiquement à son fils ; hurle avec les loups. Et vive l'argent ! — Jusqu'à ce qu'il amène fatalement la fin de notre vieux monde. » Ce cataclysme, il le juge inévitable : « Alors la société humaine se dissoudra dans des convulsions effroyables, pour renaître de ses débris après le

bouleversement universel, et pour se reconstituer meilleure et plus vivace, *sans le terrible mobile de l'Argent.* »

Chimères, dira-t-on : voilà longtemps qu'on nous menace d'un foudre ridicule. Et les riches hausseront les épaules, ces riches qui, l'entendant à Marseille dans les banquets ou dans les soirées de Cercle, se retiraient désappointés parce que, étant venus pour rire et s'amuser, pour entendre des *chansons*, il les avait troublés dans leur conscience et les avait forcés à réfléchir.

Et ceux qui n'ont jamais souffert du manque d'argent — cette vulgarité ! — l'appelleront démagogue. Ils auront tout résumé en ce mot : leur mépris et leur insouciance, leur satisfaction d'être repus et aussi leur secrète terreur d'un avenir prochain.

Ils l'appelleront démagogue ou socialiste ou anarchiste (ces mots sont anciens), parce qu'il plaint les pauvres diables, parce qu'il veut les guérir des deux plus funestes maladies : l'ignorance et l'envie ; parce qu'il a *du cœur et des entrailles* et parce que le spectacle qu'il a sous les yeux n'est ni gai, ni rassurant.

De là à en faire le Tyrtée des fameux Babouvistes, il n'y a qu'un pas. On en donne pour preuve le succès de son *Tremblement* parmi les ouvriers provençaux vers 1848. Lui, à qui les membres du club de la Fraternité reprochaient trop de modération, serait le chef de chœur d'une bande de forcenés qui, descendus de la montagne dans les villes, ne respiraient que haine, vengeance et destruction.

Socialiste, Victor Gelu ! Il faudrait s'entendre sur la signification de ce terme si vague et si diversement interprété. Lequel d'entre nous n'est pas socialiste ? c'est-à-dire lequel d'entre nous ne désire ardemment plus de justice pour les déshérités, plus de pitié pour les coupables, plus d'amour pour les malheureux, lequel d'entre nous n'appelle point de tous ses vœux la réforme morale — et partant sociale — de notre pauvre monde usé ? Qui ne demande à ce demain mystérieux vers lequel nous courons affolés, les biens que nous avons perdus : la foi, le désintéressement, l'esprit de sacrifice, et les biens que nous n'avons jamais possédés qu'imparfaitement : la pureté de cœur pour nous, la charité pour les autres ! A ce compte, Gelu est un socialiste !

Mais est-il ce qu'on appelle un démolisseur, l'homme qui dans, ses *Conseils à mon fils*, pose comme axiome de conduite qu'il faut rester humble de condition, afin de rester toujours libre et bon, et néanmoins se placer au niveau des plus élevés par l'instruction. Son idéal est celui de l'ouvrier laborieux, honnête, doublé d'un esprit cultivé et, s'il se peut, supérieur. C'est le portrait de son père qu'il avait vu constamment heu-

reux sans être riche, mais heureux à faire envie aux millionnaires de Marseille, à ce richissime M. Bethfort qui était vers 1816 le négociant le plus opulent de l'opulente cité.

Non, Gelu ne déchaîne point les malsaines passions. Il ne menace point la *propriété* chère à tant d'hommes plus que leur vie et que leur honneur. Il a été lui-même, dans ses dernières années, un propriétaire, — oh bien mince! — dans le village où sont morts ses beaux-parents. Qu'on n'aille pas le confondre avec un niveleur et un *partageux*, avec ceux qui, n'ayant rien à perdre, s'écrient par la bouche de *More*, du *Tremblement* : « Qui en a en mette, voilà la loi ! »

Mais ce rêveur s'est assis sur la borne, aux carrefours ; il est descendu sur les quais et s'est mêlé à la foule des travailleurs ; il a fréquenté les parias ; il a touché leurs plaies et c'est pourquoi il s'indigne de leurs misères quand elles sont imméritées, il s'apitoie sur leurs misères quand elles sont causées par les erreurs et par les vices de l'organisation sociale.

Quel est l'honnête homme qui ne s'associerait à Gelu dans cette campagne en faveur des petits, et tous nos satiriques, tous nos moralistes, ont-ils fait autre chose que signaler, comme l'humble chansonnier marseillais à son tour, les dangers de certaines situations ; l'imprudence des maîtres qui se bouchent les oreilles pour ne pas entendre cette plainte lamentable qui monte du troupeau des meurt-de-faim ; l'égoïsme mal entendu des uns, les appétits féroces des autres ; l'aveugle sécurité de ceux qui gouvernent, la sourde et menaçante résistance de ceux qui sont menés ! Il n'y a que les gens qui ne veulent pas penser au péril prochain ou dont la vanité souffre de se trouver prise en défaut, qui s'effaroucheront des prédictions sinistres du chantre de la *peissaïo*, de cette « vile multitude, dont parlait à la même époque un autre Marseillais d'un caractère bien différent, celui que la postérité s'obstine, avec raison, à appeler *monsieur* Thiers et à qui sa ville natale refuse jusqu'à ce jour les honneurs vulgaires d'une statue.

Parce qu'il a aimé les pauvres, les rustres, les *marrias*, Victor Gelu méritera-t-il l'anathème de ceux que la fortune a traités en enfants gâtés ? Parce qu'il nous dit que ces vagabonds, ces truands ont, après tout, des qualités et des vertus humaines ; parce qu'il découvre sous leur enveloppe grossière des trésors insoupçonnés de bonté, de générosité et de tendresse, reprochera-t-on au *Gavarni* provençal, comme quelqu'un l'a surnommé, de les exalter aux dépens des notables bourgeois, ces *parangons* de l'humanité ?

Qui ne voit toute la fausseté d'une pareille méthode de jugement !

Au reste, V. Gelu est bien convaincu que toutes les réformes sociales ou politiques dont se plaisent à charger leur programme les candidats assoiffés de popularité, seront insuffisantes à proscrire la misère et même à la changer de place, pas plus que les révolutions à modifier, soit en bien, soit en mal, la tranquille existence de l'homme raisonnable.

C'est une transformation morale qui, seule, peut régénérer les civilisations décrépites.

Elle est bien simple et bien facile à réaliser sans qu'il soit besoin d'attendre un messie qui ne vient pas. Ecoutez le sage de Roquevaire :

« Que chacun, dans la sphère d'action où le sort l'a placé, vive honnêtement en essayant de se rendre utile à tous ; qu'il se garde de tous les excès, de la débauche, du libertinage et de l'orgie ; qu'il se marie de bonne heure et en suivant les impulsions de son cœur plutôt que les calculs de son intérêt ; qu'il soit fidèle à sa femme, fier des nourrissons qui dorment dans leur berceau ; qu'il soit sincère avec ses amis et qu'il partage avec eux ses modestes plaisirs, petits repas et joyeux entretiens ; qu'il se garde le plus qu'il pourra des médecins, des avocats et des procureurs, de tous les exploiteurs de la lâcheté physique ou morale ; qu'il conserve dans leur pureté première les fraîches illusions de son jeune âge ; qu'il s'éloigne comme du choléra du positivisme desséchant et, quel que soit le chiffre de ses revenus ou de son salaire, il sera toujours assez riche pour être heureux ! »

Ah ! ce bonheur que nous poursuivons avec des mains avides, nous bousculant, nous injuriant, nous écrasant, comme il est près de nous, à notre portée. Il est dans notre famille, dans notre maison.

Entendez *Noël Granet* rentrant dans son village après une descente dans l'enfer parisien :

« Chérir son vieux père et sa vieille mère et leur servir de bâton de vieillesse jusqu'au bout ; chérir sa femme et ses enfants et les tirer d'affaire jusqu'à ce qu'ils n'aient plus besoin de vous ; les tenir toujours sous le bras, tous ensemble, et les tenir bien serrés pour leur faire sauter les ruisseaux du chemin sans qu'ils se foulent la cheville, et pour leur faire traverser, sans qu'ils s'y déchirent, les haies épineuses des traverses trop étroites. »

Sous la plume de Gelu, ces vérités sont loin d'être un exercice de rhétorique, le développement facile de lieux communs. S'il en parle avec une poésie qui nous caresse, avec une éloquence qui nous remue, c'est que, à l'encontre de beaucoup d'apôtres, il prêche lui-même d'exemple.

Ainsi, aimer la droiture et la vérité ; savoir sacrifier son bien-être à sa dignité et à son indépendance ; vivre pour les siens tout en étant utile à

ses semblables, et attendre la mort avec calme et avec sérénité parce que Dieu ne peut pas ne point récompenser une pareille vie, il nous semble que cette morale en vaut bien une autre et le *petit Voltaire* dont le père Modeste menaçait la pauvre maman Gelu n'est pas un homme abominable.

Cet épouvantail est renversé !

Sans doute ! répondent les adversaires de Gelu, mais vous ne nierez point que si l'auteur est irréprochable et bien intentionné, son œuvre est dangereuse et franchement immorale. Les *Chansons* de Gelu sont *réalistes* : cela suffit à les condamner.

Réalisme ! Un autre gros mot autour duquel on a longuement et furieusement bataillé depuis. Et il était nouveau vers 1840 autant que le mot de *Socialisme*. Beaucoup de gens qui n'aiment pas qu'on nomme les choses par leur nom lançaient à la tête de l'écrivain qu'il était un *Courbet* comme ils l'avaient déjà accusé d'être un *Cabet* de la poésie.

Cabet et Courbet ! Victor Gelu répondait par un sourire malicieux. Il y avait, en effet, de quoi sourire, l'anachronisme était par trop flagrant. Courbet ni Cabet, ni leurs systèmes n'étaient connus lorsque le chansonnier donna ses œuvres incriminées, ses chansons de la première manière.

La calomnie n'en faisait pas moins son chemin et elle était assez puissante en 1851 pour suspendre, arrêter et compromettre la réédition des poésies provençales.

Cynisme, obscénités, ou tout au moins gravelures : ce livre est un musée d'horreurs !

Bonnes âmes, veuillez garder votre sang-froid.

Est-ce que les poètes grecs et latins n'ont pas pris auprès de vous des licences aussi étendues ? Et vous les excusez ; que dis-je, vous les approuvez, allant chercher dans leurs peintures les jouissances artistiques les plus délicates et les plus distinguées. D'où vient que vous réservez vos rigueurs pour la muse un peu court-vêtue d'un Provençal de nos jours ? Pouvait-elle se présenter attifée, musquée, pomponnée à vos yeux, elle qui incarne la populace punico-phocéenne qui se presse autour du vieux port de Lacydon ? Est-ce que les hommes du peuple à Marseille et dans toute cette endiablée Provence n'ont pas la langue un peu vive, le geste un peu risqué ? C'est encore vrai de nos jours, malgré la couche de vernis déposée sur la race primitive par la civilisation des puritains de toutes sectes. Sous peine de mentir, le poète ne pouvait donc se dispenser de faire parler ses héros comme parlent les originaux.

qui leur ont servi de modèles, avec plus de choix cependant, une cueillette habile des expressions les plus pittoresques et les plus savoureuses. Et on n'aurait le droit de lui adresser des reproches que si, au contraire, il avait fait tenir à ses personnages des discours académiques bien invraisemblables, d'où l'image, vivement colorée, la mimique expressive eussent été absentes. Au nom de la vérité souveraine en littérature comme dans la vie, il s'en est bien gardé et nous devons lui en rendre grâces (1).

De ce qu'il dépeint avec netteté et énergie le sensualisme parfois outré des *nèrvi* de Marseille, assez semblables aux *lazaroni* de Naples, il ne s'ensuit aucunement qu'il ait été le « chantre de la ribote ».

Si j'étais Turc ! a bien l'allure de l'érotisme poussé jusqu'au délire, mais cela est trop exagéré, trop extravagant pour qu'on le prenne au sérieux, et de pareilles nudités ne portent guère aux idées lascives. Diderot avait bien raison de dire que c'est le *déshabillé* et non le *nu* qui est indécent. Rien de plus éloigné de Boucher ou de Fragonard — un Provençal du XVIIIe siècle — que Victor Gelu. Il y a entre eux la différence qui existe entre un tableau luxurieux destiné à l'alcôve ou à la galerie secrète, et un beau groupe en marbre représentant des athlètes, digne d'être érigé à l'entrée d'un jardin public.

Le Marseillais Gelu rappelle plutôt le Marseillais Pierre Puget. Voyez son charpentier de marine, Antoine Bœuf, le bien nommé. « J'ai des cuisses comme des billots ; j'ai des bras qui ressemblent à deux barres de portes ; j'ai l'échine robuste ; je suis trapu ; je soulève onze cents kilos. »

Toutes proportions gardées et sans vouloir forcer une comparaison redoutable, ne dirait-on pas une des cariatides qui soutiennent le balcon de l'hôtel de ville de Toulon ? Nos sens sont-ils enflammés par cette description ?

L'imagination de Gelu est austère et chaste. Chaste comme sa personne, comme son existence. Les libertins de son temps n'avaient aucune envie de feuilleter son livre ; ils ne tenaient pas davantage à entendre chanter l'auteur. Tant de santé, tant de lumière offusque ces gens-là ; ce qu'il leur faut, c'est l'ombre, c'est la morbidesse des sujets, c'est la grâce efféminée, et non étalée en pleine lumière, la musculature d'acier des Hercules de Victor Gelu.

(*à suivre*) PAUL RISSON.

(1) Comprend-on après cela la fureur de ses envieux qui, dans certains journaux de la ville, le désignaient au mépris public, sans avoir cependant le courage de le nommer, par ces mots : « Un misérable coureur d'aventures qui se rue sur la langue de notre Provence pour la déshonorer. »

Romée de Villeneuve

ÉTUDE HISTORIQUE

M. le Marquis de Villeneuve *va publier sous le titre :* Les origines de la maison de Villeneuve : (778-1350), *une introduction à la grande histoire de sa famille, qu'il prépare depuis longues années. Nous en détachons le commencement du chapitre XIV, qui nous paraît de nature à intéresser nos lecteurs.*

La vie politique de Romée de Villeneuve

Les historiens et les poètes se sont évertués à défigurer le grand et rude ministre qui fonda l'unité provençale, sauva dans des circonstances difficiles l'indépendance de son pays et le laissa assez fort pour entreprendre contre l'Empire la conquête de l'Italie. Pour quelques-uns, le fils de Géraud *le vieux* (1) est un pèlerin venu on ne sait d'où, reparti on ne sait pour où, dont le mystère enveloppe l'origine et la fin. Cette fable, uniquement basée sur la signification du nom de Romée (2), ne peut être prise au sérieux en présence des documents que nous possédons. Elle témoigne seulement de l'admiration qu'inspira aux contemporains, une vie autour de laquelle poussèrent aussitôt les fleurs de la légende. Mais un travestissement opéré au XVIIme siècle a fini par prendre un air de vérité. Certains historiens comme Bouche et Papon, ne se rendant aucun compte des sentiments qui animaient les Provençaux du XIIIme siècle, crurent faire un grand honneur à Romée, en lui attribuant le mariage de Béatrix de Provence avec Charles d'Anjou. Cette alliance, qui souleva tant de colère chez les Méridionaux et qu'ils n'acceptèrent que contraints et forcés, pour éviter la réunion immédiate à la France, paraissait à ces Provençaux, bons patriotes à leur manière, mais dépourvus du sens de leur race, un acte de haute et habile politique. De notre temps, les hommes

(1) Géraud I de Villeneuve, dit *le vieux*, né en Catalogne vers 1160, suivit en Provence le roi Idelfons I, fut bailli d'Antibes, gouverneur de Sisteron, et reçut en 1201, du comte Idelfons II, la baronnie des Arcs.

(2) Romée, en provençal *Roumieu*, veut dire *pèlerin*.

qui ont eu l'occasion de parler de Romée, l'ont habillé à leur façon. Le marquis de Villeneuve-Trans, (1) imbu des formules de la renaissance romantique, en fait une sorte de troubadour paraphrasant le *mon Dieu! mon roi! ma dame!*; le comte de Villeneuve-Flayosc, qui cherchait son modèle dans l'auteur des *Moines d'Occident*, a la vision d'un chevalier catholique, rêvant croisades et royaume du Christ. (2)

Tout cela est à remettre au point, et j'espère pouvoir présenter plus tard au public un Romée de Villeneuve auquel sa véritable physionomie aura été restituée. Ce travail n'entre point dans le cadre restreint de la présente étude, où je ne veux traiter que les questions purement généalogiques. Il est indispensable, cependant, pour la compréhension de la vie privée du premier baron de Vence, de tracer un court résumé de sa vie politique.

Le comte Idelfons II était mort à Palerme en février 1209, et son héritier Raymond-Bérenger V, qui était en bas âge, fut mis sous la tutelle de son oncle, Pierre II, roi d'Aragon. Celui-ci fit venir son pupille en Catalogne et confia le gouvernement de la Provence au prince Sanche, frère du roi Idelfons I. Quatre ans après, le roi d'Aragon périssait à la bataille de Muret: sa couronne était dévolue à un enfant de cinq ans — qui devint Jacques-le-Conquérant — et la faible autorité du régent de Provence s'évanouissait. Les villes et les seigneurs profitaient de la situation pour conquérir une indépendance à peu près absolue: Arles, Marseille, Avignon, Nice, Grasse et d'autres cités moins importantes s'érigeaient en républiques; les Baux, les Castellane, les Agoult, les Vintimille s'intitulaient barons *par la grâce de Dieu* et ne reconnaissaient aucun maître. L'anarchie était partout, et la France, qui guettait la plus belle province méditerranéenne, espérait que sa proie ne lui échapperait pas. Mais, en 1217, Raymond-Bérenger, qui avait à peine seize ans, s'évadait du château de Monçon, où les régents aragonais le faisaient élever, débarquait en Provence et, aidé par quelques partisans fidèles de sa dynastie, il essayait d'établir son autorité. Les villes et la plupart des barons soutenant le comte de Toulouse contre la croisade, Raymond-Bérenger fut naturellement amené à prendre le parti contraire, et cette politique paraît lui avoir été inspirée par Guillaume de Cotignac, qui fut le premier de ses ministres. En 1226, on vit, au grand scandale du Midi, l'armée du comte de Provence s'allier à celle de Louis VIII, pour faire le siège d'A-

(1) François de Villeneuve-Bargemon, marquis de Trans. *Histoire de Saint Louis et Lyonnel*, passim.

(2) Comte H. de Villeneuve-Flayosc, *Histoire de sainte Roseline de Villeneuve.*

vignon. Quelques mois après, Raymond-Bérenger se dirigeait sur le bassin du Var, où Grasse et Nice lui refusaient obéissance. La première de ces villes se soumit, et un traité fut signé le 24 juillet 1227, en présence de 45 témoins, dont les premiers sont :

Blacas ; Boniface de Castellane ; Guillaume de Signe, seigneur d'Evenos ; Fouques de Pontevés ; Féraud de Thorame ; Anselme Bertrand de Mison ; Audibert d'Esclapon.

On trouve ensuite les Puget, les Moustiers, les Grasse, Mathieu d'Esperel, probablement frère ou oncle d'Alasaxie d'Esperel-Ampus, (1) Mathieu de Callian, etc... Romée signe le dernier. (2) Il n'avait à ce moment aucune fonction, et le bailli était encore Guillaume de Cotignac, qui occupait déjà cette charge en 1223. (3)

C'est très probablement dans les combats et les négociations qui précédèrent la soumission de Grasse, que Romée de Villeneuve attira l'attention du Comte, car, dès l'année suivante, nous le trouvons investi de pouvoirs étendus. Raymond-Bérenger s'était avancé jusqu'à Nice où dominait un parti puissant dirigé par Milon Badat. A la vue de l'armée qui menaçait de faire le siège de la ville, les consuls se soumirent, et Romée de Villeneuve fut nommé gouverneur (novembre 1229). Sur le rocher qui commandait la cité, il fit construire une forteresse imposante et il réduisit à l'obéissance tous les seigneurs de la région.

Le 7 février 1230, le Comte voulant reconnaître les services que Romée lui a rendus : *redigentes et ad memoriam reducentes servicia a te Romeo, fideli nostro grate collata*, lui donne :

Les biens confisqués à Nice sur Jourdan Riquier, rebelle ;

Les biens confisqués à Andon sur Raymond Flotte, rebelle, et tout ce que possèdent, dans le même lieu, la Curie comtale et Guillaume de Grasse ;

Tous les droits de la couronne sur la cité de Vence, et spécialement le *dominium* sur tous les co-seigneurs ;

(1) Alasaxie d'Esperel, dame de Montferrat, fut la seconde femme d'Arnaud I de Villeneuve, dit l'*anonyme*, fils aîné de Géraud le *vieux*. Elle en eut plusieurs filles et un fils, Géraud II, dit *le jeune*, qui hérita, après 1262, de son frère consanguin, Arnaud II, dit *l'Arbitre*, baron des Arcs, et fut le père d'Hélion de Villeneuve, grand-maître de St-Jean de Jérusalem, de Ste Roselyne, etc.

(2) Papon, *Hist. de Provence*, t. 2, p. LIII. Le texte reproduit par Papon porte : *Actum Grasse... presentibus... et Romeus. Hugo* ; *Guillelmus Bertrandi domini Raymundi Berengarii comitis Provincie notarius, hanc cartam rogatus scripsi...* Le mot *Hugo* est certainement une erreur de lecture ou une faute d'impression, et il faut lire : « ... *et Romeus. Ego, Guillelmus Bertrandi... notarius, hanc cartam scripsi.* »

(3) Inventaire des droits de Charles I, f° 58 r°.

La tour de la porte Aqueria, de Grasse.

De plus, le Comte s'engage à acquérir les droits que Guillaume d'Esparron possède à Vence du chef de sa femme, Béatrix de Vence, et il les donnera à Romée. Même stipulation pour les biens possédés à Seillans par les moines de St-Victor. (1)

Peu après, Raymond-Bérenger cède à Romée le *castrum* de Greolières, en échange des biens confisqués sur Jourdan Riquier. (2)

Romée n'était encore à ce moment que gouverneur du comté de Nice; mais, dès 1233, il occupe les fonctions de *bailli*, c'est-à-dire de ministre ou lieutenant-général du prince. Les notes marginales de la Chronique de Vence donnent, en effet, l'analyse suivante d'un document du 14 mars 1233 :

« Romée, *sedens pro tribunali*, donne Rostang de Cadenet pour curateur à Guillaume d'Amirat. Notaire, Bertrand Cenanola. (?)

Le bailli était le chef de la justice en même temps que celui de l'administration, et c'était une des fonctions de sa charge de nommer des curateurs aux mineurs et aux incapables.

A partir de cette époque, Romée dirige la politique provençale dont la ligne se modifie complètement. Raymond-Bérenger affecte la soumission au Pape et poursuit l'hérésie dans ses États; mais on le voit peu à peu se rapprocher de ses anciens ennemis, le comte de Toulouse et l'empereur Frédéric Barberousse. Le 19 mai 1233, ce monarque envoyait un ambassadeur aux Marseillais, pour les engager à se soumettre au comte de Provence. Il est évident que celui-ci avait enfin compris le danger dont il était menacé par l'ambition des Capétiens, et, qu'abandonnant l'attitude imprudente de ses premières années, il essayait de s'appuyer sur le sentiment vivace du patriotisme méridional. Mais il y aurait eu péril à montrer son jeu et à donner des soupçons à la France qui, maîtresse des sénéchaussées de Nîmes et de Beaucaire et établie provisoirement dans le Comtat, pouvait brusquer les choses. On l'endormit par un coup de maître en accordant à Louis IX, la main de Marguerite de Provence, fille aînée et héritière présumée de Raymond-Bérenger, qui n'avait pas de fils. Ce mariage s'accomplissait en mai 1234 et, l'année suivante, Romée en contre-balançait les conséquences, en donnant la princesse Aliénor au roi d'Angleterre Henri III. Le roi de France et le roi d'Angleterre se détestaient, et le second devait être un appui contre le premier.

(1) Archives du château de Bargemon, nº 341.
(2) Arch. des B.-du-Rhône. B. 1065.

Le but poursuivi par Romée de Villeneuve est très clair et nous est révélé par le testament de Raymond-Bérenger, daté de Sisteron, le 20 juin 1238. Usant de la liberté que lui reconnaissait la loi gallo-romaine, il exclut absolument de son héritage ses deux filles aînées, Marguerite et Aliénor, qui ont été dotées et ne doivent plus rien réclamer ; il laisse la couronne à sa dernière fille, Béatrix, à laquelle il substitue sa troisième fille, non encore mariée, Sanche. Enfin, si Béatrix et Sanche mouraient sans postérité, la Provence reviendrait au roi Jacques d'Aragon ou à son fils.

Le fils de Géraud *le vieux*, qui a certainement inspiré cet acte, restait fidèle à sa tradition familiale et se conformait aux aspirations des Provençaux en essayant de perpétuer une dynastie dont le gouvernement était généralement aimé.

Le testament de Raymond-Bérenger V resta secret et, en 1241, Romée continua son œuvre en négociant le mariage de la princesse Sanche avec Raymond VII, comte de Toulouse.

Ce prince était encore un ennemi juré de la France et un futur appui contre les visées de Louis IX. Le contrat fut signé sous la réserve des dispenses ecclésiastiques, car les fiancés étaient parents. Mais la France commençait à s'apercevoir qu'elle était jouée et, à son instigation, le Pape refusait la dispense. Il était impossible de passer outre et Sanche épousait Richard de Cornouailles, frère du roi d'Angleterre et roi élu des Romains. Raymond-Bérenger mourut le 19 août 1245. Son héritière, Béatrix, était mineure, et le gouvernement fut exercé par un conseil de régence dans lequel Romée de Villeneuve avait la première place. Celui-ci cherchait à accomplir le projet poursuivi depuis si longtemps en mariant la jeune princesse soit au comte de Toulouse, soit à l'Infant d'Aragon. Mais la France entrait aussitôt en ligne : d'un côté, elle négociait avec le Pape pour l'empêcher d'accorder les dispenses au comte de Toulouse et à l'Infant d'Aragon qui étaient tous deux cousins de Béatrix ; de l'autre, elle invoquait les droits de la sœur aînée, Marguerite, et réunissait une armée à Lyon. Il était impossible de résister. Le conseil de régence le sentit et, voulant sauver ce qui pouvait encore l'être de l'indépendance provençale, il offrit d'accorder la main de Béatrix à Charles d'Anjou, frère de St Louis. Le roi consentit à cette proposition, malgré la résistance de Marguerite, qui ne voulait point être dépouillée de l'héritage paternel, et Charles épousa la jeune comtesse. On ne l'avait accepté que comme pis aller et sous la pression de la force ; aussi, le conseil de régence prit-il toutes sortes de précautions pour limiter son pouvoir et réserver le

gouvernement à Béatrix. Charles était autoritaire ; il brisa rapidement les liens dans lesquels on avait voulu l'emprisonner, et Romée, qui avait été l'âme de la résistance à l'invasion française, fut disgracié. Dès le 22 juin 1247, il était remplacé dans ses fonctions de bailli par Amalric de Turreyo, qui prenait la qualité de sénéchal. (1) Trois ans après, il mourait au château des Arcs ; le comte l'accusait de malversations et ses exécuteurs testamentaires étaient obligés d'abandonner à la couronne le château de Villeneuve, les terres de Loubet, de Cagnes, de Gaudelet et de St-Paul.

Telle est, dans son ensemble, la politique extérieure suivie par Romée de Villeneuve, et il est inconcevable qu'un homme intelligent comme Papon ait pu admettre la fable inventée par les généalogistes, du grand bailli appelant volontairement Charles d'Anjou en Provence et trompant, pour le servir, le comte de Toulouse et le roi d'Aragon. La disgrâce qui suivit presque immédiatement l'arrivée du nouveau souverain, proteste contre cette opinion, car il est évident que Charles, entouré d'ennemis, n'aurait pas éloigné l'homme auquel il aurait été redevable de la couronne.

La politique intérieure de Romée a été mieux connue. De 1230 à 1245, le ministre de Raymond-Bérenger V poursuivit un double but : celui de remettre l'ordre dans les finances, en recherchant dans tous les fiefs, les droits de la Curie comtale et celui de faire reconnaître par les villes et les barons l'autorité du souverain. Romée y réussit en employant tour à tour la force et la ruse ; lorsqu'il quitta le pouvoir, les vassaux étaient rentrés dans l'ordre, et le comte de Provence était un des princes les plus riches de la chrétienté. Les luttes intestines qui avaient désolé le pays, au commencement du siècle, étaient terminées, et la princesse Béatrix se trouvait maîtresse presque absolue d'un peuple, petit il est vrai, par le nombre, mais fort par son unité et par sa sève débordante. Romée ne vit pas l'expédition de Naples, et il est à présumer qu'il ne l'aurait pas conseillée ; mais ce fut lui qui rendit possible cette lutte glorieuse — et désastreuse — dans laquelle la Provence tint tête à des nations dix fois supérieures.

La jonction avec les barons des Arcs

La jonction de la branche de Vence avec celles des Arcs et de Tourrettes-Esclapon est déterminée de la façon la plus claire par le testament de Romée, qui qualifie de *neveux* Arnaud *l'Arbitre* de Villeneuve-les-Arcs, et Hugues *Raimondi* de Villeneuve-Tourrettes. Ces deux chevaliers étant

(1) Arch. des B.-du-Rhône. B. 1416.

les petits-fils de Géraud *le vieux*, il s'ensuit que Romée était lui-même un des fils du premier baron des Arcs. C'est la filiation qui a toujours été admise, et il n'y a aucun compte à tenir des réticences de quelques écrivains qui, se basant sur la légende populaire, mal interprétée, ont imaginé que Romée était un pèlerin d'origine inconnue.

La naissance de Romée Ier

J'ai examiné, dans le chapitre précédent, l'ordre dans lequel il convenait de placer les trois fils de Géraud *le vieux*, et j'ai dit que Romée semble avoir été le cadet. Arnaud *l'Anonyme* qui a un fils né, au plus tard, en 1214, est certainement né lui-même au XIIe siècle, vers 1190. Raymond *le Callianais*, dont le fils aîné, Hugues, est né avant le 13 juin 1224, est aussi du XIIe siècle, vraisemblablement d'une date voisine de 1195. Romée, au contraire, n'a pas dû venir au monde avant 1200. Nous avons vu qu'il paraît pour la première fois dans la suite de Raymond-Bérenger V, le 24 juillet 1227. Il est certainement jeune et inconnu à ce moment, car il signe le dernier des 45 témoins du traité de Grasse. Il teste le 15 décembre 1250 et il mentionne ses trois enfants : l'aîné, Paul *Roméi*, est marié avec Aicarde de Castellane ; le second, Pierre *Roméi*, est encore mineur, et la fille, Béatrix, doit l'être aussi, car Romée ordonne que la dame Astruga lui choisira le monastère dans lequel elle embrassera la vie religieuse.

D'après la chronique de Vence, Paul se serait marié en 1248 et ne serait mort qu'en 1307. Cette dernière date est inexacte, car ses fils Romée II et Boniface signent, le 8 février 1297, une transaction en qualité de seigneurs de Vence. Nous savons seulement de Béatrix de Villeneuve qu'elle avait épousé Hugues des Baux, avant le 16 mai 1260. Mais nous avons dans la transaction du 25 février 1263 et dans sa comparaison avec celle du 16 mai 1260, un renseignement positif sur l'âge de Pierre *Roméi*. Celui-ci s'est marié entre ces deux dates, et il est encore mineur de vingt-cinq ans le 25 février 1263, car il est autorisé par Bertrand d'Aiguines, son beau-père et son curateur. Il ne peut donc pas être né avant le 26 février 1238, et comme il est vraisemblable que, s'il avait été très près de sa majorité le 25 février 1263, on aurait reculé de quelques jours la signature de la transaction, pour lui permettre de se passer de curateur, on doit fixer sa naissance aux environs de 1240. Il résulte de l'ensemble de ces données que les trois enfants de Romée sont nés entre 1230 et 1240. Ces dates s'accordent parfaitement avec celle de la naissance de Romée, en 1200, et celle-ci, avec l'époque de son entrée dans la vie publique.

Le nom de Romée

Le prénom de Romée était inconnu en Provence au XIIIe siècle et n'a guère été porté depuis que par les Villeneuve-Vence. Je ne l'ai trouvé qu'une seule fois dans le Cartulaire de St-Victor, où un *Geraldus Romeus* signe, en 1193, une convention relative à Turriers. J'ai indiqué les motifs qui pourraient faire identifier ce personnage avec Géraud *le vieux*, dont *Romeu* aurait été le surnom maternel. Quoi qu'il en soit sur ce point douteux, il est certain qu'il y avait en Catalogne une famille qui portait le nom de Romeu, en latin *Romeus*, qui paraît dans plusieurs des actes passés par les Villeneuve-de-St-Baudile, et qui leur était alliée. Un de ses membres, Garcias *Romei*, se trouvait à Peyruis le 6 des calendes d'août 1206, dans l'armée du roi Pierre II, venu au secours de son frère, le comte Idelfons II. (1) Dix ans auparavant, le 14 des calendes de septembre 1196, Pierre Romeu, Raymond de Villeneuve et Raymond de Benages, chevaliers catalans, étaient exécuteurs testamentaires de leur cousin, Bernard de Gelida. (2) Je ne mets pas en doute que c'est à cette famille catalane que le fils cadet de Géraud *le vieux* a emprunté son prénom. Il avait été porté, au commencement du XIIe siècle, par un puissant baron catalan et il était devenu héréditaire chez ses descendants. (3)

L'achat de la Gaude

J'ai déjà parlé (4) d'un passage de la Chronique de Vence, d'après lequel Romée aurait acheté, en 1204 et en 1213, des terres à la Gaude, et j'ai dit que ces dates étaient certainement fautives ou que les actes n'émanaient pas de Romée, mais bien d'un propriétaire antérieur, peut-être de son beau-père. Je rappelle que le comte de Vence s'est corrigé lui-même dans une note marginale de sa chronique, en inscrivant la mention suivante : *6 avril 1242. Notaire Bertrand de Comps. Romée achète la Gaude et Trigans de Guillaume de Moustiers, seigneur d'Entrevennes.*

Cette indication, très précise, doit seule être retenue. La Gaude est, en effet, située dans les environs de Vence, où Romée n'a rien possédé du chef paternel. Tous les biens qu'il avait dans cette région venaient de sa femme, Douce, ou de la donation du 7 février 1230, et il serait absolument invraisemblable qu'il eût fait ces acquisitions en 1204 ou en 1213, tandis qu'elles sont très naturelles en 1242.

(1) Ribera : Govierno del orden de N. S. de la Merced, f° 555 et arch. d'Aragon, Ar. 2, Huesca n° 748.

(2) Ribera, ib., f° 554 et cartulaire du monastère de San Cugat del Vallés, f° 184.

(3) *Romeus* était, à l'origine, un surnom qui désignait les pèlerins allant à Rome. Depuis la signification s'était étendue à tous les pèlerins.

(4) Voir chapitre 2.

Le mariage de Romée

Je renvoie encore le lecteur au chapitre 2, pour ce qui concerne la *dame Astruga*, du testament de Romée, et je me contente de rappeler brièvement les faits. Romée ordonne de restituer à sa femme Douce les 15 000 sous génois qu'elle lui a apportés en dot, et il lui laisse, en outre, 5 000 sous. Il ne lui confie pas la tutelle de ses deux enfants mineurs. Il n'y a à ce sujet que la stipulation suivante : « *Item filiam meam Biatricem in centum libris turonensium mihi heredem instituo et ei eligat domina Astruga vitam monasticam et hiis tota hereditate mea sit contenta.*

On avait longtemps cru qu'Astruga était la mère de Romée. Cette hypothèse ne reposait sur rien et le plus simple examen aurait dû la faire abandonner. Astruga n'est morte qu'après 1260, et il était bien difficile qu'elle fût la femme de Géraud *le vieux*, marié au plus tard en 1190. Une note marginale de la Chronique de Vence rétablit les faits, en analysant un acte du 1er juin 1254, dans lequel Astruga est dite mère de Douce et veuve de Milon Badat.

La famille Badat était originaire de Nice, où elle occupait, dès le XIIe siècle, les fonctions consulaires. Foulques Badat passa, au nom de la ville, des transactions importantes en 1152 et 1157, et il avait épousé la fille d'Isnard de Dauphin. Il eut trois fils, dont le plus connu fut Milon Badat, qui était, en 1228, le chef du parti hostile à Raymond-Bérenger V. A l'approche de l'armée comtale, Milon Badat quitta Nice et se réfugia dans une forteresse voisine. Mais les Génois ne lui ayant pas porté secours, il se rendit. Milon dut mourir peu après, car on trouve un acte du 11 décembre 1229, ainsi conçu :

Nos Rambaldus Baraterius et Bertrandus Rambaldus, cives Nicie, fatemur habuisse a te Simone Vento, filio quondam Simonis Venti, pro arris sponsalitiis, libras 400 Janue, pro matrimonio contrahendo inter unum de filiis tuis, videlicet Albertinum vel Uguetum et Dulcia filia quondam Mili Badati et nepte mei Bertranni ; pro cujus dote, promittimus tibi nos fàcturos ut solvantur tibi libras mille. Actum Janue in domo Simonis Venti et fratris ejus. Testes Manuel comes de Vintimillo, Simon Margonus, Willelmus Ventus. (1)

On voit, par ce document, que Milon Badat avait épousé la sœur de Bertrand Rambald et que sa fille Douce était nubile en 1229. Il est très probable que le mariage projeté avec un des fils de Simon Vento n'eut pas lieu, et que Douce épousa Romée vers 1230, au moment où celui-ci était gouverneur de Nice.

(1) Caïs de Pierlas : Le fief de Châteauneuf, p. 49. Publié d'après l'arch. di Stato di Genova. Liber notariorum.

Les Raimbald descendaient de Laugier, dit *Rector*, qui fut vicomte de Nice en 1002-1032, et qui épousa Odila, veuve de Miron, vicomte de Sisteron. Il en eut plusieurs fils, entre autres Raimbald de Nice, co-seigneur de Vence en 1030-1046, et Rostaing *le Jeune*, seigneur de Greolières, qui vivait encore en 1067. Raimbald eut neuf enfants dont le dernier, Bertrand, épousa Adélaïde, comtesse d'Orange, et fut le grand-père de Tiburge d'Orange, femme de Guillaume de Montpellier. Les autres fils de Raimbald et ceux de Rostaing *le Jeune* formèrent plusieurs branches qui possédaient à la fois des biens à Vence, à Greolières et à Nice. (1) On peut présumer qu'Astruga Raimbald était la petite-fille de Francon Raimbald, qui fut consul de Nice en 1152-1156, ou de son frère Paul Raimbald, qui avait occupé la même charge en 1146. En tout cas, il est certain qu'elle appartenait à la famille de Vence et qu'elle avait la co-seigneurie de ce fief.

Ces faits, inconnus jusqu'à présent, permettent d'expliquer ce qui se passa pendant la vie et après la mort de Romée de Villeneuve. Sa femme lui apporta en dot 15 000 sous qui constituaient son héritage paternel et elle était destinée à recueillir, après la mort de sa mère, dont elle était la fille unique, une portion de la seigneurie de Vence. Le 7 février 1230, c'est-à-dire à une date qui dut suivre de très près celle du mariage, le Comte, voulant reconnaître les services rendus par Romée, lui donna les droits de la couronne sur le fief, c'est-à-dire la haute justice et la suzeraineté — le *majus dominium* — sur tous les co-seigneurs. Mais les évêques de Vence prétendaient, comme les gens d'église de cette époque, être affranchis de toute sujétion envers les laïques et ne pas relever, eux et leurs hommes, des tribunaux séculiers. Ils refusèrent de reconnaître la donation de Raymond-Bérenger, et Romée dut user de rigueur pour les contraindre à l'hommage. L'Eglise prit sa revanche quand le grand bailli fut sur son lit de mort. Il avait pu, tant qu'il avait eu la plénitude de sa force et de son intelligence, résister aux empiètements du clergé ; mais il avait l'esprit de son siècle, la foi naïve et la terreur de l'au delà. L'évêque de Grasse, — que l'on croit, sans preuves, avoir été son neveu — l'évêque de Riez, Pierre de Camaret, chanoine de Fréjus, et frère Raymond, dominicain de Nice, l'entouraient ; ils obtinrent qu'il inscrivît dans son testament une clause par laquelle il abandonnait sa suzeraineté sur les hommes de l'évêché : « *De facto civitatis Vencie, dimitto et absolvo omne dominium quod habeo vel visus sum habere in hominibus quos prepositus et canonici possident vel possidere debent.* » Cette renonciation, dont les héritiers de Romée contestèrent la validité, fut l'origine de la lutte qui commença au XIII[me]

(1) Caïs de Pierlas : « Le XIe siècle dans les Alpes-Maritimes », p. 34 et suivantes.

siècle entre les Villeneuve-Vence et leurs évêques, et qui dura jusqu'en 1789.

Les auteurs qui ignoraient l'origine de Douce Badat et qui supposaient que tous les droits des Villeneuve sur Vence leur venaient de la donation de 1230, ne comprenaient pas comment Paul et Pierre, fils de Romée, avaient, après sa mort, été seigneurs de Vence, malgré la donation aux évêques, donation qui sortit d'abord son effet et ne fut contestée qu'au bout de plusieurs années. Pour résoudre cette difficulté, ils avaient imaginé un rachat fait par Astruga, mais sans en fournir la moindre preuve.

Les choses se passèrent beaucoup plus simplement. A la mort de Romée, Astruga vivait encore, possédait sa part de seigneurie et n'eut rien à démêler avec l'Eglise. La suzeraineté revenait à Paul et à Pierre ; mais c'était un droit presque honorifique dont l'importance pécuniaire était médiocre, et on ne jugea pas à propos de soulever un procès qui aurait été jugé par le sénéchal de Charles I[r]. Ce prince favorisait ouvertement le clergé, dans lequel il trouvait un appui, et ses conseillers, presque tous Français, étaient les ennemis déclarés des seigneurs provençaux. Mais lorsque les circonstances changèrent, par suite de l'avènement de Charles II, Paul et Pierre, qui avaient hérité d'Astruga et qui se trouvaient possesseurs réels de la majeure partie du fief, revendiquèrent le *dominium*, dont ils prétendirent qu'un acte extorqué à un mourant ne pouvait pas les priver. Les évêques opposèrent une résistance vaine et, malgré leurs excommunications, les barons de Vence obtinrent gain de cause.

Nous ne connaissons sur Douce Badat que l'acte de 1229, reproduit plus haut, et la mention faite dans le testament de Romée. Je présume qu'elle mourut avant sa mère Astruga, car elle n'est citée dans aucune des transactions passées par ses fils, ce qui serait singulier, si elle avait possédé de son chef, pendant un certain temps, la seigneurie de Vence.

Il existait, dans les archives des Dominicains de Nice, un testament dont parlent Gioffredo et Durante. (1) Le premier de ces historiens l'analyse de la façon suivante : « *Non debbiamo pero omettere Delphina vedova del celebre Romeo de Villanova passata ad altra vita non molto apresso*, *la quale facendo li 26 maggio di quest' anno* (1285), *nella chiesa di S. Maria di Tieri*, *il suo ultimo testamento*, *dopo aver eletto (caso le occorresse morire fuori di Nizza) sua sepoltura nel cimeterio d'essa chiesa*,

(1) Gioffredo, « Storia delle Alpi Maritime », t. 2, p. 542. Durante « Chrorographie du Comté de Nice », p. 261. La pièce dont il est question n'existe plus dans les archives des Alpes-Maritimes, où l'on a réuni ce qui restait du fonds de l'ancien couvent des Dominicains de Nice.

ovvero in quello de frati predicatori d'essa cita di Nizza, dove l'aveva eletto suo marito, occorrendole passare nella cita medesima ad altra vita, lasciò esecutore de diverse sue disposizioni, Guglielmo Rostagni, signore di Boglio, di cui doveva essere altinente. »

Durante parle aussi de ce testament comme s'il l'avait vu, et il prétend que Delphine était fille d'Andaro Grimaldi et d'Astruga, héritière des seigneurs de Beuil.

Enfin, la Chronique de Vence dit, à l'article de Raymond de Villeneuve, seigneur de Montferrat :

« Raymond épousa 1° Delphine de Rostang, dont il n'eut point d'enfant. Elle institua héritier Guillaume de Rostang, seigneur de Beuil, l'an 1285. (*Archives des Dominicains de Nice*). 2° etc... »

La testatrice serait donc la première femme de Raymond de Montferrat, d'après la Chronique de Vence, et celle de Romée, d'après Durante et Gioffredo.

Je n'hésite pas à adopter la première version. Il est absolument certain que la femme de Romée s'appelait Douce et non Delphine, et l'acte de 1254, dont j'ai parlé plus haut, ne permet pas de douter qu'elle fut la fille de Milon Badat et d'Astruga Raimbald. Il serait en outre bien singulier qu'une copie du testament de la femme de Romée n'eût pas été conservée dans les archives de Vence, qui contenaient une foule d'actes de la fin du XIIIe siècle. Or, le comte de Vence, qui les avait dépouillées, n'y a rien trouvé de pareil. On doit en conclure que Douce, morte avant sa mère, et ne possédant aucun fief en propre, ne fit pas de testament. La dot en argent qu'elle avait reçue avait été livrée à son mari et avait dû servir à des achats de terres. Ce furent les fiefs que Romée laissa à son fils Paul. Il avait bien stipulé dans son testament qu'on restituerait à sa veuve les 15 000 sous de sa dot et qu'on y ajouterait 5 000 sous comme douaire. Mais il est fort probable que, conformément à l'usage, les enfants se bornèrent à en payer les intérêts. C'est ainsi que les choses se passaient presque toujours, car l'argent comptant des dots était généralement employé à l'accroissement du fief ou au payement des dettes, et il eût fallu vendre des terres — ce qui répugnait aux mœurs du temps — pour faire une restitution de capital.

J'ajouterai que si la testatrice de 1285 avait été la femme de Romée, elle eût sans doute parlé de ses fils, Paul et Pierre, et de sa fille Béatrix, et je ne m'expliquerais pas que Gioffredo eût seulement mentionné des legs divers, tandis que ces legs s'expliquent parfaitement, si la testatrice est Delphine de Rostang, morte sans postérité. Quant à l'opinion de Du-

rante, elle ne peut être prise au sérieux, car les Grimaldi n'ont hérité des seigneurs de Beuil qu'au XIVe siècle.

L'erreur de Gioffredo est, d'ailleurs, très compréhensible : il connaissait Romée de Villeneuve, tandis qu'il ignorait l'existence de Raymond de Villeneuve-Montferrat, et si, dans le testament de 1285, le nom du mari était indiqué, comme c'est probable, par la seule initiale R, il a dû lire Romée au lieu de Raymond.

Le Château de Villeneuve

Le testament de Romée prouve que Villeneuve était sa principale résidence. C'est dans le donjon — la belle tour pentagone encore debout — que se trouvaient ses archives : « *Item volo et jubeo quod omnes carte de Villanova ponantur sub duabus serribus in turri de Villanova quarum claves serventur in domo fratrum predicatorum Nicie et nulli tradantur nisi gadiatoribus quibus liceat accipere cum terram vendent, cartas pertinentes ad terram seu castra venditionis.*

On s'est demandé comment il possédait cette terre, et plusieurs auteurs ont supposé qu'elle avait été donnée par le comte de Provence à Raymond *le Baussenc.* (1) Elle portait alors, disait-on, le nom de Gaudelet et Raymond lui aurait imposé son nom de Villeneuve. La Chronique de Vence reconnaît cependant que cette opinion ne repose sur aucun document.

Le marquis de Panisse, qui a publié un travail intéressant sur le château de Villeneuve, (2) dont il est aujourd'hui propriétaire, en recherche l'origine et s'exprime ainsi :

« A quelle époque le *castrum* de Gaudelet a-t-il pris le nom de Villeneuve ?
« Suivant certains auteurs, cette reconstruction du Gaudelet aurait eu
« lieu au XIIe siècle et, au même temps, se serait opéré le changement
« du nom. Suivant d'autres, le Gaudelet devrait sa nouvelle appellation
« à la famille de Villeneuve, par laquelle il aurait été possédé à cette
« époque... Doit-on attribuer aux Villeneuve la construction du château
« auquel ils auraient donné leur nom ?...

(1) Raymond de Villeneuve, dit *le Baussenc*, parut en Provence vers 1145 et fut un des principaux chefs du parti qui soutenait les princes des Baux contre la maison de Barcelone. Les historiens l'ont regardé à tort comme le père de Géraud *le vieux*, baron des Arcs, dont il n'était, en réalité, qu'un cousin éloigné. Raymond *le Baussenc* était fils cadet de Pierre de Villeneuve, seigneur de Montréal, près de Carcassonne, et fut un des chevaliers envoyés par le comte de Toulouse, au secours de ses alliés, les princes des Baux. Il a été l'auteur des Villeneuve de Tarascon.

(2) Marquis de Panisse-Passis : *Villeneuve-Loubet et ses seigneurs*. Paris, 1892.

« Qu'il nous soit permis... de faire remarquer que ce château, ou plutôt « cette forteresse avec ses deux enceintes, n'a pu être édifié qu'à grands « frais. La maison de Villeneuve était-elle en état de les faire dans le cou- « rant du XIIe siècle et y avait-elle intérêt ? Nous ne le pensons pas, étant « donné que la plus ancienne inféodation connue pour cette famille est « celle de 1201, rapportée plus haut ; et comme en ces temps reculés la « fortune consistait uniquement dans les ressources territoriales, il semble « difficile d'admettre que les Villeneuve, étrangers à la Provence et n'ayant « reçu des fiefs qu'à la date ci-dessus, aient pu faire, antérieurement à « 1201, des dépenses aussi considérables. On se demande même quel « motif aurait pu pousser cette famille à élever en ce lieu une forteresse « nécessitant, pour sa garde et sa défense, une garnison nombreuse.

« Il paraît plus vraisemblable d'attribuer aux comtes de Provence la « construction d'un château fort sur ce point essentiellement stratégique. « Sans cela, on ne s'expliquerait pas l'utilité, pour de simples seigneurs, « d'un système de défense aussi étendu. »

Je n'ai pas à réfuter la prétendue donation faite à Raymond *le Baussenc* en 1160, puisque tous les auteurs qui en ont parlé conviennent que c'est une simple supposition, dépourvue de toute base, et je répondrai seulement quelques mots aux observations de M. de Panisse. « Un seigneur particulier — dit-il — n'aurait pas eu intérêt à bâtir une forteresse aussi considérable. » L'auteur me paraît se rendre bien peu compte des idées et des aspirations du moyen âge et oublier que le rêve de tout féodal, grand ou petit, était de se construire un donjon où il fût en sûreté contre les routiers et les malandrins. Des familles d'importance médiocre bâtissaient d'immenses châteaux, dont on voit les ruines sur tous les rochers provençaux, et, dans la plupart des transactions passées du XIIe au XVe siècle, entre les seigneurs et les communes, une clause n'est jamais oubliée, celle qui oblige les vassaux à transporter la pierre, la chaux et les poutres pour la construction ou les réparations du château. Celui-ci est la sauvegarde de la liberté, le signe de la puissance, le luxe auquel tous les autres sont sacrifiés. L'observation relative à la médiocrité de leur fortune, qui n'aurait pas permis aux Villeneuve de bâtir un grand château, n'est pas plus sérieuse. D'abord, Villeneuve ne dépasse pas en importance une foule de constructions de la même époque, dont il reste des traces, et les frais n'étaient pas au-dessus de la fortune d'un particulier. Mais, en outre, celui qui le bâtit fut pendant quinze ans le maître de la Provence et divers actes, tels que son testament et la quittance qui lui fut donnée, le 25 mai 1241, par Raymond-Bérenger, prouvent qu'il disposa de sommes considérables.

Rien ne doit donc être retenu des arguments opposés à l'hypothèse de la construction de Villeneuve par Romée : il avait intérêt à se bâtir un château et le moyen de subvenir à la dépense.

La construction par les Comtes de Provence soulève, au contraire, les objections les plus sérieuses. Il faudrait admettre que le château fut bâti au XIIe ou au XIIIe siècle, par Idelfons I ou par Idelfons II, ou encore par Raymond-Bérenger V, et que le dernier de ces princes le donna à Romée.

Villeneuve n'étant pas compris dans l'acte du 7 février 1230, aurait dû faire l'objet d'une autre donation. Comment tout souvenir s'en serait-il perdu ? Comment n'en aurait-on jamais trouvé de traces, ni dans les archives des barons de Vence, ni dans les archives royales ?

Je demanderai enfin pourquoi les comtes de Provence auraient bâti ce château. Quoi qu'en dise M. de Panisse, il n'a jamais été *une situation stratégique*. Il ne commande aucun défilé, aucune jonction de routes, et son peu d'importance à ce point de vue est prouvé par ce fait qu'il ne fut jamais assiégé pendant les guerres civiles du XIVe et du XVIe siècles. Situé dans la plus belle région qu'on puisse imaginer, il était une incomparable demeure pour un particulier, et il n'avait aucune utilité pour un prince qui ne devait pas y résider. Il n'est pas moins impossible de trouver l'époque à laquelle sa construction par un comte de Provence serait vraisemblable.

Idelfons II ne régna que peu d'années, fut continuellement en lutte avec le comte de Forcalquier et se désintéressa presque entièrement de ce qui se passait dans le bassin du Var. Raymond-Bérenger V ne vint dans cette région qu'en juillet 1227 et, dès novembre 1229, il fit commencer la construction du château de Nice, qui devint une des principales forteresses de la Provence. Peut-on croire que ce prince, dont les finances étaient encore obérées, ait entrepris en même temps la construction d'un autre château sans utilité militaire et où il ne devait jamais séjourner ? Idelfons I vint à Nice en juin 1176 et en 1188, et rien n'autorise à penser qu'il ait bâti quoi que ce soit. S'il avait eu l'idée d'asseoir son autorité au moyen d'une forteresse dans laquelle il aurait placé une garnison, il aurait certainement choisi l'emplacement qu'adopta son petit-fils, le rocher de Nice. De plus, s'il avait bâti Villeneuve, comment le nom de ce château ne se retrouverait-il jamais dans les nombreux actes de 1176 à 1250 ?

Or, il paraît pour la première fois dans le testament de Romée, le 15 décembre 1250. Bien que les actes précis fassent défaut, il n'est pas bien difficile de reconstituer, d'une façon approximative, l'histoire de la fondation de Villeneuve.

Comme je viens de le dire, le *castrum* de Villeneuve est inconnu jusqu'en 1250, et son territoire devait faire partie, avant cette époque, d'un des *castra* voisins. Les plus rapprochés sont ceux de Loubet, de la Garde, de Cagnes et de Gaudelet.

Le territoire de Loubet est nommé dans une donation faite par Guillaume de Grasse, vers 990, à ce que croit l'éditeur du cartulaire de Lérins, mais qui pourrait bien être un peu postérieure. (1)

L'église de St-Martin-de-la-Garde est nommée dans une bulle de 1139 et dans une définition de 1146. (2) Il y avait dans ce *castrum* une tour pentagone semblable, comme appareil, à celle de Villeneuve. (3)

Cagnes faisait partie des domaines de la maison des Raimbald de Vence. En février 1032, Laugerius, sa femme Odila, et leurs fils Raimbald, l'évêque Pierre et Rostang *le Jeune* de Greolières, donnent au monastère de St-Véran des biens situés à Cagnes, dans le comté de Vence, entre les rivières du Loup et de Malvans. Odila déclare que ces biens lui viennent du marquis Guillaume et de la comtesse Adélaïde. Laugerius fait encore à Lérins une donation dans le même lieu et, en 1033, Lambert et sa femme Austrudis, Amicus et sa femme Ermengarde, Raimbaldus et sa femme Gisla, complètent la donation de 1032. L'acte est signé à Vence par tous les membres de la famille Raimbald. (4)

La cession du 6 août 1251 ne mentionne pas la Garde. Elle comprend seulement Villeneuve, Loubet, Cagnes, Cagnette et Gaudelet et tous les droits que Romée possédait dans le territoire de St-Paul.

Je ne connais aucune mention antérieure du *castrum* du Gaudelet. Mais dans l'inventaire des droits de Charles I, on lit : « *Castrum de Sancto-Paulo... item ibidem est castrum de Gandale dirutum, quod fuit Gandalenorum et Marquesie et R[i] Folque et D[ni] Rufi de Sancto-Paulo. Guillelmus de Sancto-Paulo emit quartam partem de Marquesia et credunt quod ejus filia habuit instrumentum.* (5) Il résulte de ce texte que le *castrum* de Gaudelet ou de Gandelet avait appartenu à une famille qui en portait le nom, les *Gandaleni.*

Cagnette était un simple quartier de Cagnes, qui avait dû en être disjoint lors d'un partage du fief. Je n'ai aucun renseignement sur les anciens propriétaires de Loubet. Mais la Garde et Cagnes peuvent avoir appartenu, par héritage, le premier à Romée et le second à Douce Badat.

(1) Cartulaire de Lérins, ch. 73.
(2) Cartulaire de Lérins, ch. 292 bis et 310.
(3) Marquis de Panisse. Villeneuve-Loubet, p. 32.
(4) Cartulaire de Lérins, ch. 149-151-154 bis.
(5) Inventaire des droits de Charles I, f° 19, v°.

Nous savons que Douce était fille d'Astruga Raimbald, descendante directe de Laugerius et d'Odila, seigneurs de Cagnes en 1032. Il serait parfaitement admissible qu'Astruga ait abandonné de son vivant, à son gendre, ses droits sur Cagnes, et cette supposition devient presque une certitude en présence de la mention suivante que je trouve dans les notes marginales de la Chronique de Vence : « 13 mars 1233, Romée, seigneur « de Cagnes, fait un échange avec les co-seigneurs dudit lieu. Archives « de Cagnes. »

Quant à la Garde, je ne saurais affirmer qu'elle fût la part d'héritage maternel échue à Romée, mais la chose est très vraisemblable. Le lecteur se souvient de la remarque que j'ai faite à propos des noms portés par les villages espagnols. Le village primitif est dans les Pyrénées et, à mesure que ses seigneurs avancent vers le Midi, chassant devant eux les Maures, ils imposent à leurs nouveaux fiefs le nom du premier, de telle façon que ces villages homonymes marquent les étapes d'une famille. Le même fait s'est produit en Provence au commencement du XI[e] siècle, et j'ai montré la famille de la Garde tirant son nom de la montagne marseillaise, le donnant d'abord à sa terre, près de Toulon, et ensuite à son fief, près de Miramars. Je suis porté à croire qu'elle le donna au *castrum* situé sur la rive du Loup, et la femme de Géraud *le vieux* aurait laissé ce dernier à Romée, tandis que la Garde-Freinet aurait été le lot des fils aînés. Je rappellerai les relations que Romée conserva avec la famille de sa mère. Il cite dans son testament son chevalier, Bertrand de Garda : « *Item confiteor me debere B. de Garda, militi meo, de equis quos ab eo habui tria millia solidorum Raymonensium.* » Après sa mort, le 1[r] juin 1254, ce même Bertrand de Garda est nommé par Astruga juge de sa curie à Vence.

On peut donc considérer comme certain que l'emplacement aujourd'hui occupé par le château de Villeneuve faisait partie d'un des *castra* de Loubet, de Gaudelet, de Cagnes ou de la Garde, plus probablement d'un de ces deux derniers ; que Romée en apprécia l'admirable situation et qu'il y bâtit un château. Celui-ci devint un nouveau *castrum* distinct des autres.

La construction primitive existe encore, mais elle a été remaniée à diverses époques. Seul, le donjon est intact, et je ne puis accepter l'opinion de M. de Panisse, qui le croit antérieur au XIII[e] siècle :

« Quant à la tour pentagonale, haute de 33 mètres, qui sert de donjon, « il suffit de l'avoir visitée pour se rendre compte qu'elle est fort antérieure « au château. Ouvrage très remarquable du X[e] siècle suivant les uns, du « XII[e] suivant d'autres, attribuée par la légende et même par quelques

« auteurs aux Sarrazins, qui ont si longtemps infesté cette contrée, elle « était, dans le principe, une tour isolée, destinée à prévenir de l'arrivée « des ennemis. »

J'ai examiné avec attention la tour de Villeneuve et je n'ai rien trouvé dans sa construction qui dénotât une époque antérieure au XIII[e] siècle. Sauf sa forme pentagonale, qui est une fantaisie de l'architecte et n'appartient à aucune période, elle ne se distingue en rien, par l'appareil, des autres tours élevées en Provence pendant le XIII[e] et même le XIV[e] siècle. Il ne faut pas oublier que le grand mouvement ogival du nord n'eut qu'une influence tardive sur le midi, où l'on avait conservé la tradition du style roman. Je n'attache, par conséquent, au point de vue de la date de construction du château, aucune importance sérieuse à l'existence de chaînages en bois dans l'intérieur des murs. On les a employés bien après le XIII[e] siècle dans la Provence, où il n'y avait pas, comme en France, de grandes corporations de maçons adoptant, à de certaines époques, des procédés nouveaux et uniformes.

Lorsque j'ai visité Villeneuve, les murs du château étaient recouverts d'enduits et, seul, le donjon, qui n'avait pas été touché, prêtait à l'observation. Depuis, M. de Panisse a fait faire une intelligente et complète restauration et, en mettant à nu la construction ancienne, il a remarqué l'uniformité des matériaux employés. Il en conclut justement que le château a dû être bâti rapidement et sans interruption. Il signale aussi des vestiges de fenêtres à ogive camuse, et cette existence de l'ogive suffirait à elle seule pour faire repousser la date du XII[e] siècle. L'ogive ne s'introduisit d'une manière générale, en Provence, qu'après l'avènement de Charles d'Anjou, et elle y était à peu près inconnue avant le commencement du XIII[e] siècle.

L'hypothèse de la construction du donjon au X[e] ou au XI[e] siècle, qui aurait été suivie de celle du château au XII[e] ou au XIII[e], me paraît inacceptable pour un autre motif. La légende de la tour servant à des signaux n'a aucune base. Si les seigneurs de Cagnes ou de la Garde avaient voulu se prémunir contre une incursion de pirates, ils auraient fortifié leurs propres châteaux, au lieu d'aller construire à grands frais, dans la campagne, un donjon de pierre destiné à abriter un seul guetteur. La *tour de signaux* a bien existé, mais à une époque très postérieure et dans des conditions très différentes. Lorsque, au XIV[e] siècle, Raymond de Turenne ravagea la Provence avec la connivence des fonctionnaires angevins, heureux de voir piller un pays où on leur contestait le droit de recevoir des fiefs et d'occuper des charges, les villes et les seigneurs durent organiser

eux-mêmes la défense. C'est alors, vers 1380, qu'ils imaginèrent un véritable système de poste aérienne. On éleva des tours sur les points culminants et, au moyen de signaux — probablement lumineux — des guetteurs transmirent les nouvelles sur la marche de l'ennemi. Mais ces tours, dont il reste un spécimen à Aix, dans la tour de la Queirié, étaient des constructions légères, faites hâtivement et n'ayant pas le caractère de fortification. Pareil système a-t-il existé au XIe siècle ? Rien ne permet de le dire. Mais la logique suffit pour affirmer que, si les seigneurs du XIe siècle avaient jugé à propos de bâtir des *tours de signaux*, ils auraient agi comme ceux du XIVe, en élevant des constructions peu coûteuses. A faire les frais d'un donjon tel que celui de Villeneuve, ils l'auraient bâti à côté du château, pour pouvoir s'y réfugier en cas d'attaque subite, et non dans la campagne. Enfin, si un donjon pareil avait existé dès le XIe siècle, il serait bien extraordinaire de ne trouver son nom dans aucune charte.

Tout s'accorde donc pour démontrer que Romée fut le fondateur du château de Villeneuve, et on comprend facilement pourquoi il choisit sa situation. A Vence, Romée n'était pas le maître absolu ; il y avait des coseigneurs, dont le principal, l'évêque, refusait de se soumettre à l'hommage. Romée les dominait par sa grande situation politique ; mais il devait prévoir que ses successeurs n'auraient pas la même autorité. A Villeneuve, au contraire, nul ne le gênait.

Les dettes de Romée

La contradiction qui existe entre la légende, d'un côté, le testament de Romée et la cession de 1251, de l'autre, ont embarrassé beaucoup d'historiens. « Romée, — dit la légende — avait mis l'ordre dans les finances « du comte Raymond-Bérenger ; un jour, ce prince, à l'instigation des « envieux, l'accusa de malversation. Le ministre ouvrit le coffre dans le- « quel on prétendait qu'il cachait ses trésors, et il en retira seulement sa « robe de bure, garnie de coquilles, et son bâton de pèlerin. Puis, il re- « partit pour toujours, en disant : Pauvre je suis venu, pauvre je m'en « vais. » Le Dante recueillit cette tradition :

E dentro alla presente margherita	Dans cette perle
Luce la luce di Romeo, di cui	Luit la lumière de Romée dont
Fu l'opra grande e bella mal gradita ;	L'œuvre grande et belle fut mal récompensée.

Mai i Provenzali che fer contra lui
Non hanno riso, e pero mal cammina
Qual si fa danno del ben fare altrui.

Quatro figlie ebbe, e ciascuna reina,
Ramondo-Berlinghieri, e ciò gli fece
Romeo, persona umile e peregrina.

E poi il mosser le parole biece
A dimandar ragione a questo giusto,
Che gli assegnò sette e cinque per diece.

Indi partissi povero e vetusto;
E se il mondo sapesse il cuor ch'egli ebbe
Mendicando sua vita a frusto a frusto,

Assai lo loda, e più lo loderebbe.

Paradiso, *canto VI.*

Mais les Provençaux qui agirent contre lui
N'ont pas ri ; car mal chemine
Celui qui se plaint du bien fait par un autre.

Quatre filles eut et chacune reine,
Raymond-Bérenger et cela fit
Romée, personnage humble et étranger.

Puis le poussèrent des paroles louches
A demander compte à ce juste
Qui lui rendait sept et cinq pour dix.

Aussitôt il partit, pauvre et vieux ;
Et si le monde savait quel cœur il eut,
Mendiant sa vie morceau à morceau,

Il le loue beaucoup, mais plus il le louerait.

Les masses ne voient que les ensembles et le détail leur échappe. De la vie de Romée, elles n'avaient retenu que les grandes lignes : simple chevalier, cadet sans fortune, il était devenu un des premiers personnages de son siècle ; d'un petit prince, bafoué par les villes et les seigneurs, il avait fait le beau-père de trois rois, le plus riche et le plus puissant souverain du Midi ; enfin, il avait été privé de ses charges et il était mort pauvre. A distance, Raymond-Bérenger et Charles d'Anjou s'étaient fondus en un seul homme, et la réprobation qu'inspira une disgrâce, jugée imméritée, profita à Romée.

Mais l'historien ne peut pas se contenter d'impressions générales ; il a le droit et le devoir de fouiller le détail et de rendre aux physionomies légendaires leur figure humaine.

Le testament de Romée nous prouve qu'il aimait le faste et qu'il tenait un grand état de maison. Il a des chevaliers, des écuyers, de nombreux chevaux, des coupes et des ceintures d'argent. Ces indications sont confirmées par une lettre de Bertrand de Comps, grand-maître de St-Jean, (1) de laquelle il résulte qu'en 1239, Romée voulait équiper un vaisseau à ses frais, pour se rendre en Syrie. Mais il paraît avoir géré ses affaires personnelles avec beaucoup moins d'ordre que celles de l'État, car, en 1250, il doit partout et à tout le monde. Cinq paragraphes de son testament ordonnent la restitution de sommes perçues injustement :

Item confiteor me habuisse injuste a Guibornis de Favars et quodam alio, tria millia solidorum raymonensium quos volo restitui eisdem.

(1) Chroniques de Vence et de Bargemon, et Robert de Briançon : Etat de la Provence, tome 3, p. 264.

Item quibusdam hominibus de Rocafort vel de Jugllans qui vocantur li Rochenc, volo restitui cuilibet viginti libras turonensium quas ab eis habui injuste.

Item relinquo quadraginte libras turonensium ecclesie sancti Dalmacii de Blaya, eo quod de predicta ecclesia extracta fuerunt de mandato meo, bona valentia quantum dixi fere, et volo quod illa dividantur per homines predicti loci, secundum quod diviserit prior illius loci, et frater R., prior ordinis predicatorum de Nicia.

Item relinquo ducentas libras turonensium ad reficiendam ecclesiam de Mayrois et restitutionem quarumdam rerum clericorum que fuerant ablate inde, et hoc fiat secundum consilium domini Ebredunensis archiepiscopi.

Item debeo cuidam mercatori de Sancto Egidio, quem cognoscit Jacobus Auzaram de Tarascon, trigenta quatuor libras Januenses, pro rebus que fuerunt capte ab eo apud Antipolim.

Ces cinq restitutions n'ont rien de grave, et les *injustices* dont s'accuse Romée ne peuvent être retenues contre lui. Mais l'acte du 6 des ides d'août 1251, (1) donne prise à une imputation beaucoup plus sérieuse. Charles d'Anjou avait, du vivant de Romée, fait saisir ses troupeaux, car on lit dans le testament : « *Item volo et jubeo quod omnes oves et boves et alia armenta que recuperari poterunt, que fuerunt mihi ablata, secundum quod continetur in carta domini nostri Caroli, comitis Provincie, gadiatores faciant vendi.* Cette saisie ne fut pas jugée suffisante pour le remboursement de la somme dont le Comte se prétendait créancier, et, après la mort de Romée, ses exécuteurs testamentaires, Raymond, évêque de Grasse, Pierre de Camaret, chanoine de Fréjus, Arnaud *l'Arbitre* de Villeneuve, et Hugues *Raimondi* de Villeneuve, chevaliers, se rendirent à Aix dans le palais et, ayant été admis en présence de Charles, ils reconnurent *in quam grandem quantitatem peccunie, pro suis forisfactis et debitis, dictus Romeus erat obligatus dicto domino comiti et predecessori suo.* Ils supplièrent ensuite le Comte d'accepter en payement : *castrum de Villanova et Lubetum, Cagnam et Cagnetam et Gandalenum cum eorum juribus, territoriis et pertinentiis et jus quod (Romeus) habebat, racione pignoris vel ex alia causa, in castro sancti Pauli.* Moyennant cette cession, le Comte devra *aquitiare et absolvere animam dicti Romei et affare suum totum, ubicumque sit, ex parte Dei et sua, ab omnibus omnino causis quibus dictus Romeus, sibi et antecessori suo, fuit aliquando obligatus.* Le Comte accède à cette prière, et *licet sciret dictum Romeum, sibi et*

(1) Arch. des B.-du-Rhône, B. 346.

longe plus valens, ex predictis causis, fuisse obligatum, predicta castra... recipiens... animam dicti Romei et affare suum et filios et filias ejus, et omnem personam pro eo, ex parte Dei et sua, absolvit penitus et aquitiavit.

J'ai indiqué plus haut la situation réciproque de Romée et de Charles d'Anjou. Romée n'avait accepté ce prince que sous l'empire de la nécessité et pour éviter la réunion immédiate de la Provence à la France; il était resté le chef de la résistance à l'invasion angevine, et il avait essayé de limiter le pouvoir du nouveau maître. La haine de Charles, dont on connaît le caractère altier et vindicatif, s'explique donc très naturellement, et la disgrâce du grand-bailli en était la conséquence logique et nécessaire. Cette hostilité ne suffit point cependant à expliquer les réclamations pécuniaires faites par le Comte, surtout quand on voit les exécuteurs testamentaires en reconnaître la légitimité. Nous sommes donc forcés d'admettre que Romée était débiteur du Comte pour une somme considérable. Cette dette ne pouvait pas être antérieure au 25 mai 1241. A cette époque, en effet, Raymond-Bérenger donna à Romée une quittance complète et définitive de sa gestion et reconnut que le ministre avait avancé une somme de 1300 marcs d'argent pour les besoins de l'État. Il lui en assigna le remboursement sur les revenus des baillages de Fréjus, de Grasse, de Nice, de Vence et de Glandevès. Romée devait payer les dépenses obligatoires pour la garde des forteresses et le salaire des officiers comtaux, et conserver l'excédent jusqu'à ce qu'il fût rentré dans sa créance.

Il me paraît bien dificile que Charles d'Anjou ait pu contester cet acte. Ce serait donc entre la fin de 1241 et le commencement de 1246, que Romée aurait perçu indûment des sommes revenant à l'Etat, car il est invraisemblable qu'il ait pu le faire après le mariage de la princesse Béatrix. Y eut-il réellement malversation, ou Romée engagea-t-il, pendant sa régence, des dépenses dont Charles d'Anjou ne voulut pas reconnaître la validité? Il est malaisé de répondre, car je ne connais, sur cette affaire, d'autre document que la cession de 1251, et elle ne dit pas un mot sur l'origine de la dette.

Toutefois, si l'on examine l'ensemble de la vie de Romée, on est porté à penser qu'il profita, dans une certaine mesure, de sa situation; il ne dut avoir de ses parents qu'une fortune insignifiante et sa femme n'avait que l'héritage paternel, puisque sa mère Astruga survécut à Romée. Il est impossible que celui-ci ait bâti Villeneuve, acheté diverses terres, entretenu des chevaliers et des écuyers, pensé à équiper à ses frais un vaisseau, avec les seules ressources provenant de son salaire de bailli. Ce salaire

était très minime et l'usage admettait qu'on l'augmentât par des procédés qui n'étaient pas d'une scrupuleuse honnêteté.

Nous lisons dans l'histoire de St Elzéar de Sabran, qu'il dit un jour à sa femme, en revenant de la Curie : « J'ai perdu tout à l'heure 100 marcs d'argent et une tunique de pourpre. » Il faisait allusion aux cadeaux que lui avait offerts un plaideur et qu'il avait refusés. Mais St Elzéar était un moine de saint François égaré dans le monde.

Il serait puéril de se montrer trop sévère pour des mœurs qui n'appartiennent pas seulement au moyen âge. Ce sont les littérateurs romantiques, dont nul n'a égalé l'incompréhension de l'histoire et de l'homme, qui ont imaginé le troubadour doucereux, le féodal mystique, juste et désintéressé. Les poètes violents, qui lançaient leurs sirventes comme des flèches empoisonnées ; les hommes de proie, avides, brutaux et querelleurs du XII[e] et du XIII[e] siècles, ont été, par eux, transformés en poupées ridicules, habillées de rose et de bleu tendre. La logique et la philosophie, à défaut de documents, protesteraient contre ce maquillage. .

La loi de la lutte, c'est-à-dire de la force triomphante, domine tout mouvement humain. Une race ou une caste ne grandit que lorsqu'elle a la passion ardente du pouvoir et de la richesse, et la passion exclut presque entièrement le sentiment du juste et de l'injuste. Pour le féodal des origines, le grand but était la construction du manoir imprenable commandant une vaste étendue de terres agglomérées, le petit royaume dans lequel il se sentait maître, et, pour l'atteindre, il ne reculait devant rien. Le clergé lui-même, malgré la foi du temps, voyait souvent ses biens usurpés, ses troupeaux enlevés, ses sanctuaires dévastés. L'Eglise ne prenait sa revanche qu'au moment de la mort ; les prêtres et les moines, que l'on trouve au chevet de tous les testateurs, imposaient des restitutions. Mais, semblables aux chevaliers et ne rêvant comme eux qu'accroissement de puissance, ils se faisaient la part du lion dans les libéralités. Cette lutte pour l'empire de la terre, entre le féodal appuyé sur son épée et le prêtre, puisant sa force dans les menaces de l'au-delà, parut s'atténuer vers la fin du XIII[e] siècle. A l'orgueil et à la rudesse de l'ancien moine, le grand réformateur François d'Assise venait d'opposer sa vision mystique de l'amour, de la souffrance et de la pauvreté. La société, lasse des brutalités, l'entendit, et, au milieu des chênes altiers, germèrent des fleurs.

Ce furent Elzéar et Delphine de Sabran, Roselyne de Villeneuve, Louis d'Anjou et cent autres, qui, dans toutes les parties de l'Europe, prêchèrent par l'exemple contre les abus de la force. Il ne faudrait cependant pas attribuer à leurs vies exceptionnelles le changement qui s'opéra, longtemps après, dans les mœurs féodales. Les sociétés obéissent, dans leurs évolu-

tions, à des lois uniformes et absolues ; leur marche n'est pas plus arrêtée par les exemples individuels, que le cours du fleuve par les touffes de nénuphar. J'ai indiqué, dans le chapitre précédent, les raisons qui firent abandonner, vers la fin du XIII[e] siècle, aux races chevaleresques, l'ancienne coutume germaine du partage égal. Le système du droit d'aînesse ou de l'héritier unique choisi par le testateur, eut pour conséquence la formation rapide de familles riches et puissantes. Vivant dans le luxe et dans le calme de la position acquise, elles perdirent bientôt une partie de leur vitalité. A mesure que l'ambition diminuait en elles, leur esprit s'ouvrait davantage aux notions morales, et, au XVII[e] siècle, nous voyons — au moins en province — une aristocratie pénétrée des idées d'honneur, de justice et de désintéressement. C'est le signal de sa fin politique. Elle n'a plus la dureté d'âme et l'absence de scrupule nécessaires à qui veut lutter et triompher. Sa place est prise par la bourgeoisie, avide, convoitant avec passion le pouvoir et l'argent, en tout semblable à la féodalité du XII[e] siècle (1). Mais celle-ci n'a pas le sang aussi vigoureux que son aînée.

(1) Les historiens superficiels qui confondent sous le nom générique de *noblesse*, des castes très différentes et ennemies, s'imaginent que l'ancienne aristocratie française a été détruite sous la Révolution. C'est une erreur grossière. Les familles féodales, issues des conquérants germains, francs, burgondes, normands ou wisigoths, perdirent leur pouvoir politique à la fin du XVI[e] siècle, lorsque l'édit de Nantes ayant mis fin aux luttes civiles, l'autorité royale devint absolue. Ces familles qui, pour la plupart, ne portaient pas de titres, demeurèrent en province. Les guerres religieuses les avaient ruinées et les procès, soigneusement et volontairement entretenus par les parlements, achevèrent l'émiettement de leurs fortunes territoriales. Leur place fut prise par la bourgeoisie de robe, issue des anciens Gallo-Romains qui dépouillés, du V[e] au VIII[e] siècle, de leurs propriétés agricoles par la conquête germaine, s'étaient réfugiés dans les villes et étaient devenus les *légistes*. A partir de Louis XIII, celle-ci occupe presque tous les emplois et a la réalité du pouvoir. Elle se fait anoblir, achète les terres des féodaux, en obtient l'érection en comtés, en marquisats, en duchés et se dresse, à coups de chartes falsifiées, des généalogies fantaisistes. Mais une barrière infranchissable demeure entre elle et les féodaux. Ce sont deux castes différentes d'origine, dont l'une a succédé à l'autre.

On ne saurait opposer à ce fait les titres et les faveurs accordés à quelques individus notoirement issus de familles féodales. Le roi créa bien ducs et pairs des Montmorency, des Durfort, des Larochefoucauld, des Cossé, des Maillé. Mais ces titres ne donnaient aucun pouvoir et ceux qui en étaient revêtus ne devaient servir et ne servaient qu'à la décoration de la cour.

Ce fut donc la haute bourgeoisie (*burgensis* : habitant un *burg* ou lieu fortifié) qui fut dépouillée en 1789, du pouvoir qu'elle occupait depuis cent-cinquante ans. Les biens et l'autorité qu'elle avait ravis à la féodalité lui furent enlevés par une nouvelle couche sociale. Les marchands qui se livraient au commerce de détail dans les villages et qui descendaient comme les paysans, des anciens autochthones gaulois ou celtibères, achetèrent, pour quelques assignats, les champs confisqués sur les parlementaires et les intendants. Les chartes de 1815 et de 1830 leur donnèrent la prépondérance politique par l'institution du suffrage restreint, et ils régnèrent cinquante ans. Ce court laps de temps semble avoir épuisé leur vitalité et la *noblesse républicaine*, dont parlait M. Floquet, est en train de disparaître devant le sémite triomphant.

Elle jouit trop et trop vite de sa conquête ; la Révolution sonne son glas, et nous assistons aujourd'hui au vieux spectacle, toujours renouvelé, de la troisième aristocratie, celle des industriels et des financiers, montant à l'assaut de la domination, avec les mêmes sentiments de mépris pour la justice, avec la même force de passion que leurs devanciers.

Ces considérations historiques permettent d'expliquer la contradiction qui semble exister entre les faits révélés par la cession de 1251 à la charge de Romée de Villeneuve, et l'opinion qu'eurent de lui ses contemporains. Il profita bien, dans une certaine mesure, du pouvoir ; mais il n'employa ces profits qu'à subvenir aux besoins d'une existence fastueuse, et les hommes de son temps, habitués à des pillages autrement importants du trésor public, lui surent gré de sa modération. Le passage de Dante, que j'ai cité plus haut, est bien l'expression du jugement populaire. C'est celui que nous devons garder comme bon. Les hommes ne s'apprécient point d'après les règles, en quelque sorte mathématiques, d'axiomes moraux, dont chaque génération proclame l'éternité et qui, cependant, varient sans cesse ; pour les juger équitablement, il faut s'imprégner des idées qui dominaient à leur époque et rechercher l'opinion qu'eurent d'eux leurs contemporains. Ceux-ci, vivant dans le même milieu et dans les mêmes circonstances, sont le juge dont il ne peut être fait appel.

Marquis de VILLENEUVE.

LOU RÈIRE DI PRINCE DI BAUS

S'es bòumian, lou drole, es pas un
D'aquéli mascaro pan brun
Qu'emé d'iue de braso vous ardon;
Caro blanco, long frisoun d'or,
Sis iue, blu jitaire de sort,
Fan caresso se vous regardon.

Legis lou destin dins la man.
D'eici, d'eila, lou femelan
S'acampo coume un vòu d'auciho :
— Bòumian, digo la verita
Es-ti lèu que vau eirita ?
Ié crido tanto Polonio.

— Femo, sènso te faire esfrai,
Te brèsses pas d'aquéu pantai;
Quau clamo la mort pèr lis autre,
Souvènt la fai veni pèr éu ;
Vai prega, qu'anaras au cèu :
Oh ! dequé sian, pàuri de nautre !...

— E iéu, me diras pas lou noum,
Demando la gènto Finoun,
D'un que sara moun calignaire ?
— Siegue Jan, Vidau o Miquèu,
Mignoto, es poulit, vendra lèu :
Coumando li tambourinaire!

L'ANCÊTRE DES PRINCES DES BAUX

S'il est bohémien, le drôle, ce n'est pas un
de ces noircisseurs de pain bis
dont les yeux pleins de flamme vous brûlent ;
figure blanche, longs frisons dorés,
ses yeux, bleus jetteurs de sort,
quand ils vous regardent, vous caressent.

Il lit la destinée dans la main.
D'ici, de là, la gent femelle
se rassemble comme un vol d'oiseaux :
— Bohémien, dis-moi la vérité,
vais-je hériter bientôt ?
lui crie tante Polonie.

— Femme, sans vouloir te faire de l'effroi,
ne te berce pas de ce rêve ;
qui appelle la mort pour les autres,
souvent la fait venir pour soi.
Va, prie, et tu iras au ciel :
Oh ! pauvres mortels que nous sommes !

— Et moi, tu ne me diras pas le nom,
demande la gentille Joséphine,
de celui qui sera mon amoureux ?
— Qu'il s'appelle Jean, Vidal ou Michel,
mignonne, il est joli et viendra bientôt :
commande les tambourinaires !

— Anen, drole, fai lou sourcié !
Galejo lou gros panetié,
Podes charra, i'ai pas cresènço.
— O durmiaire dóu jour, qu'as tort !
Siés pamens fada pèr lou sort :
As li bano de benurènço !

— Bòumian, o moun brave bòumian,
Lèu, lèu, regardo dins ma man,
Se quauque jour farai fortuno !
— Bello, siés richo : as la bèuta,
As la sagesso, as la santa !...
Mesfiso-te dóu clar de luno !

— Quaucun enmasco moun cavau,
Moustego lou baile Rampau ;
Quand camino, subran s'arrèsto.
— Eh ! douno-ié civado e fen,
Veiras que s'arrestara mens,
A respoundu lou troublo-fèsto.

— Ve, bòumian, ve, lou bèu pichoun !
Regardo, te mando un poutoun,
Digo-ié la bono aventuro.
— Es frisa coume l'agneloun
De sant Jan ! Adus toun nistoun !
A pres l'enfant e l'escounjuro :

— Tèsto, fagues pas de pantai ;
Iue, regardas pas ço qu'es laid ;
Digues pas de messorgo, o bouco !
Cor, bate avans tout pèr ama ;
Bras, pico fort, se siés arma ;
Cors, trachis e fai bono souco !

— Allons, drôle, exerce ton métier de sorcier,
lui dit en plaisantant le gros boulanger,
tu peux tout dire, je n'y crois pas.
— O dormeur du jour, combien tu as tort !
la destinée t'a pourtant favorisé :
tu as les cornes d'abondance !

— Bohémien, ô mon aimable bohémien,
regarde bien vite dans ma main
si je dois quelque jour faire fortune.
— Belle, tu es riche : n'as-tu pas la beauté,
et la santé et la sagesse ?
Méfie-toi des clairs de lune.

— Quelqu'un jette un mauvais sort à mon cheval,
mâchonne le bailli Rampal ;
quand il chemine, voilà qu'il s'arrête tout à coup.
— Eh ! donne-lui de l'avoine et du foin,
tu verras qu'il s'arrêtera moins,
a répondu le trouble-fête.

— Tiens, bohémien, tiens, le beau garçon !
regarde, il t'envoie un baiser,
dis-lui la bonne aventure..
— Il est frisé comme l'agneau
de Saint Jean ! Apporte-moi ton petit chéri !
Il a pris l'enfant et chasse les maléfices :

— Tête, ne fais pas de rêves ;
yeux, ne regardez pas ce qui est laid ;
ne dis pas de mensonge, ô bouche !
Cœur, avant tout, bats pour aimer ;
bras, frappe fort si tu es armé ;
corps, grandis et deviens une bonne souche !

A la fenèstro dóu castèu,
La princesso a di : coume es bèu !
Ressèmblo gaire is àutri mage :
Soun vièi, sournous, éu es jouvènt :
Segur que de marrìdi gènt
L'auran rauba dins soun bas age.

Mai qu'es galoi ! mai qu'es requist !
Me sèmblo que l'ai deja vist
E que i'a de tèms que m'agrado !
Dirias aquéu que l'autre jour
Jouguè de la violo d'amour
E nous venguè douna l'aubado !

— Segne paire, fai-lou manda,
Que tambèn vole demanda
Ma bono o marrido aventuro.
Se siés countènt, ié dounaras
Uno bello capo e veiras
Coume fara bono figuro.

— Que noun ! dis lou rèi, se sabié
Qu sian, tout ço que nous dirié
Vaudrié pas 'no pato d'aragno.
Fau escoundre sa qualita
Pèr saupre un pau de verita,
E quau la cerco, trovo lagno.

— Ansin pourren l'escounjura.
— Malur se te fasié ploura !
Lou vos ? i'anen ; mete d'estrasso !
Es dich, es fa... Tè, mai qu vèn
'M'uno chato que lou soustèn ?
Es un paure avugle que passo.

A la fenêtre du château,
la princesse a dit : comme il est beau !
Il ne ressemble guère aux autres devins :
ils sont vieux, sombres, lui est jeune ;
de mauvaises gens l'auront sûrement
dérobé quand il était en bas âge.

Mais qu'il est joli, qu'il est distingué !
il me semble que je l'ai déjà vu
et qu'il me plaît depuis longtemps.
Serait-ce celui qui, l'autre jour,
joua de la viole d'amour
et vint nous donner une aubade ?

— Seigneur père, envoie-le chercher,
je veux, moi aussi, lui demander
ma bonne ou mauvaise aventure.
Si nous sommes contents, tu lui donneras
un beau manteau et tu verras
comme il fera bonne figure.

— Que non ! dit le roi, s'il savait
qui nous sommes, tout ce qu'il nous dirait
ne vaudrait pas une patte d'araignée.
Il faut cacher ses titres
Pour savoir un peu de vérité,
Et qui la cherche, trouve de l'ennui.

— De cette façon, nous pourrons le chasser.
— Malheur à lui s'il te faisait pleurer !
Tu le veux ? allons-y : mets des haillons.
C'est dit, c'est fait... Mais qui donc vient
avec une jeune fille qui le soutient ?
C'est un pauvre aveugle qui passe.

Lou devin lis a vist veni :
Soun cor arderous a ferni.
Aquelo qu'adoro s'arrèsto,
L'amour s'aganto emé la mort
E, se rèsto pas lou plus fort,
La destrau coupara 'no tèsto.

La chato a di d'un èr crentous :
— Bòumian que siés tant pouderous,
Digo-me la bono aventuro !
Blanco coume flour d'amelié,
Douno sa man à l'estrangié
Que lèu l'a presso... oh ! qu'acò duro !

Dins sis iue s'espelis l'azur ;
Bressarello coume un murmur
D'auro embaussemado que canto,
Sa voues sono tant douçamen
E dis tant bèn soun languimen
Qu'es trefoulido e que l'encanto.

— Siés vengudo que t'atendiéu,
Que fuguen mort, que fuguen viéu,
L'un à l'autre lou sort nous ligo.
Vai, lou mounde pourrié feni
Que restarian encaro uni :
Siéu toun ami, siés moun amigo.

— Arrié ! que parles pas crestian,
Bramo l'avugle ; aquelo enfant
Es pas pèr li gènt de ta meno.
A moun tour, digo-me, gourrin,
Ço que t'ensigno lou destin :
Sian de gus, mai dounan l'estreno.

Le devin les a vus venir :
son cœur ardent a bouillonné.
Celle qu'il adore s'arrête,
l'amour entre en lutte avec la mort
et, s'il n'est pas vainqueur,
la hache coupera une tête.

La jeune fille a dit d'un air craintif :
— Bohémien, toi qui as tant de pouvoir,
dis-moi la bonne aventure.
Blanche comme les fleurs de l'amandier,
elle donne sa main à l'étranger
qui s'est empressé de la prendre. Oh ! qu'il la garde longtemps !

L'azur du ciel s'épanouit dans ses yeux ;
berceuse comme le murmure
de la brise embaumée qui chante,
sa voix résonne si doucement,
elle traduit si bien sa langueur
qu'elle est affolée et qu'il l'enchante.

— Tu es venue puisque je t'attendais ;
que nous soyons morts, que nous soyons vivants,
le même sort nous lie l'un à l'autre.
Va, le monde pourrait finir
que nous resterions encore unis :
je suis ton ami, tu es mon amie.

— Arrière ! tu ne parles pas chrétien,
hurle l'aveugle ; cette enfant
n'est pas pour des gens de ta sorte.
A mon tour, dis-moi, polisson,
ce que t'enseigne le destin :
nous sommes pauvres, mais nous donnons l'étrenne.

— O vièi ! escounde lèu ta man !
Que de rapino ! que de sang !
Aviés d'iue qu'an pas vougu vèire,
D'auriho qu'an pas entendu,
E pèr uno groulo as vendu
Lou patrimòni de ti rèire.

L'avugle a leva soun bastoun :
— Pèr sant Unòfri, moun patroun,
Moun bèl aucèu, siés trop cantaire.
Demando i rego de ta man
Se mouriras vuei o deman,
Veiren se siés bon devinaire.

— Lou destin, respond lou jouvènt,
Me fai saupre que mouriren
La memo luno, à la memo ouro ;
Es iéu que passarai proumié :
Tu, coumpaire, vendras darrié !...
Mai vies pas que ta chato plouro ?...

Lou rèi a jita soun mantèu :
— Mage, ié mete pas de fèu,
Pamens i'a dequé toumba 'n ràbi ;
Mai, siegues finocho o sourcié,
Counouisses trop bèn toun mestié
Pèr que te fague metre en gàbi.

As de gàubi tant que de biais :
Tambèn, te duerbi moun palais,
Gardaras li clau de ma vilo ;
Saras bèn louja, bèn nourri.
— Es pas qu'ague pòu de mouri,
Mai te fagues pas trop de bilo !

Ravous GINÈSTO.

— O vieillard ! cache vite ta main !
Que de rapines ! que de sang !
Tu avais des yeux qui n'ont pas voulu voir,
des oreilles qui n'ont pas entendu,
et pour une traînée tu as vendu
le patrimoine de tes ancêtres.

L'aveugle a levé son bâton :
— Par saint Hunfroi, mon patron,
mon bel oiseau, tu chantes trop.
Demande aux lignes de ta main
si c'est aujourd'hui ou demain que tu mourras,
nous verrons si tu es bon devineur.

— Le destin, répond le jeune homme,
m'apprend que nous mourrons
la même lune, à la même heure ;
c'est moi qui trépasserai le premier ;
toi, compère, tu viendras ensuite.
Mais tu ne vois pas que ta fille pleure ?

Le roi a jeté son manteau :
— Mage, je n'y mets pas de fiel,
et pourtant il y a de quoi vous faire tomber en rage ;
mais que tu sois un malin ou un sorcier,
tu connais trop bien ton métier
pour que je te fasse mettre en cage.

Tu as autant de savoir que d'habileté :
aussi je t'ouvre les portes de mon palais,
tu garderas les clés de ma ville ;
tu seras bien logé, bien nourri.
— Ce n'est pas que j'aie peur de mourir,
mais ne te fais pas trop de bile !

Raoul GINESTE.

CANTOS D'EISIL

I

Ed païs que cànti
Ei u bèt païs,
E you soi, m'en bànti,
D'ed païs que cànti.

Païs en èi bist,
Oh! n'èi bist pla d'autes!
Mes d'autant requist
Yames s'en ei bist.

Mountagnos tant bèros,
Mountagnos nou-n i a
En loc de tant fièros,
Ne mes de tant bèros.

Ne riuéts tant clas,
Ne coumbos tant frescos,
Ne tapis de glas
Tant bèramen clas!

Ed païs que cànti
Ei mes bèt que nat,
E you soi, m'en bànti,
D'ed païs que cànti.

II

O mias Pirenèus,
Mias Pirenèus blancos,
Rèinos de ras nèus,
O mias Pirenèus!

Bleri dise bosto
Mayico splendou,
Mes arré n'acosto
De ra splendou bosto.

CHANTS D'EXIL

I

Le pays que je chante
Est un beau pays,
Et je suis, je m'en fais gloire,
Du pays que je chante.

Des pays, j'en ai vu,
Oh! j'en ai vu bien d'autres!
Mais d'aussi exquis
Jamais on n'en vit.

D'aussi belles montagnes,
De montagnes il n'y en a
Nulle part d'aussi fières;
Ni non plus d'aussi belles.

Ni de ruisseaux si clairs,
Ni de combes si fraîches,
Ni de tapis de glace
Si bellement brillants.

Le pays que je chante
Est le plus beau de tous,
Et je suis, je m'en fais gloire,
Du pays que je chante.

II

O mes Pyrénées,
Mes Pyrénées blanches,
Reines des neiges,
O mes Pyrénées!

Je voudrais dire votre
Magique splendeur,
Mais rien n'est comparable
A votre splendeur.

Mes bèros que tout
E mes que tout douços,
Èt, en u soul mout
Mes bèros que tout.

Blancos à r'autouno,
Berdos at printems,
Bosto gràcio estouno
Hibèr coumo autouno.

O mias Pirenèus,
Mias Pirenèus blancos,
Soùnyi à bostos nèus,
O mias Pirenèus!

III

Oh ! r'audou de mousso,
Ra tant bouno audou,
R'audou fino e douço
De bouch e de mousso !

La pòrti en mié co,
Aquero audou santo,
E qu'ei per acò
Que pòrti aut ed co.

E bèt a ra Bito
Semia sas agrous,
Pòrti en you qu'esbito
De maudi ra Bito.

E pla louegn deds hums
Que de tèrro es lhèbon,
Bìbi de perhums
At dessus deds hums.

Oh ! sentous de nousto...
Embaumon mié dol
Ras sentous de brousto
Qu'èi pourtat de nousto.

Plus belles que tout
Et plus que tout douces,
Vous êtes, en un mot,
Plus belles que tout.

Blanches à l'automne,
Vertes au printemps,
Votre grâce émerveille
En toutes saisons.

O mes Pyrénées,
Mes Pyrénées blanches,
Je rêve à vos neiges,
O mes Pyrénées!

III

Oh! l'odeur de mousse,
La si bonne odeur,
L'odeur douce et fine
De buis et de mousse !

Je la porte dans mon cœur,
Cette odeur sainte,
Et c'est pour cela
Que je porte le cœur haut.

Et la Vie a beau
Semer ses aigreurs,
Je porte en moi ce qui empêche
De maudire la Vie.

Et bien loin des nuages
Qui se lèvent du sol,
Je vis de parfums
Au-dessus des nuages.

Oh ! les senteurs de mon pays...
Elles embaument mes douleurs,
Les senteurs de bruyère
Que j'ai emportées de mon pays.

IV

O païs d'ount soi,
Bèt païs que plouri,
Oh! coumo t'èi goi,
Bèt païs d'ount soi!

E quant auri yoio,
Oh! quanto n'auri!
De tourna na choio
Coumbo de mia yoio!

Mes, en soi, ailas!
Las! en soi louegn hèro...
O miés riuéts clas!
O mia caso, ailas!

Atau net e dìo,
Net e dìo atau,
Pe ra mèmo aidìo,
Plouri net e dìo.

O païs d'ount soi,
Bèt païs que cànti,
Oh! coumo t'èi goi,
Bèt païs d'ount soi!

FILADELFO.

IV

O pays d'où je suis,
Beau pays que je pleure,
Oh! comme je t'aime,
Beau pays d'où je suis.

Et combien j'aurais de joie,
Oh! combien j'en aurais!
De revoir la petite
Vallée de ma joie.

Mais j'en suis, hélas!
Hélas! j'en suis très loin...
O mes ruisseaux limpides!
O ma maison... hélas!

Ainsi nuit et jour,
Nuit et jour ainsi,
Avec le même désir,
Je pleure nuit et jour.

O pays d'où je suis,
Beau pays que je chante,
Oh! comme je t'aime!
Beau pays d'où je suis!

PHILADELPHE.



LA CAMPANA

A Justin BESSON.

Voli dire una umbla istoria pacana.

Dins los camps nolents, Peire, un jorn, nasquet,
Fil de la Pauriera e de la Marrana.
Per lo saludar, tindet la Campana ;
Dins lo paure ostal lo gauch floriguet.
— O ! de se blazir que lo gauch s'afana !

La Campana a de ressons
Qu'an al cor dosses ressons.

Sa maire cantaba ; e s'endormiguet
Bressat, al temps bel qu'al bres se debana,
Maire, à ton cantar, à ta vox, Campana.
Dopla sonsoneta, o ! que t'auziguet !
— Lo bel temps del bres, qu'à passar s'afana !

La Campana a de ressons
Qu'an de bressairols ressons.

LA CLOCHE

A Justin BESSOU.

Je veux dire une humble histoire pacane.

Dans les champs odorants, Pierre, un jour, naquit, fils de la Pauvreté et de la Douleur. Pour le saluer, la Cloche tinta ; dans la pauvre maison, la joie vint fleurir. — Oh ! que la fleur de joie se hâte de se faner !

La Cloche a des chansons qui ont au cœur de doux échos.

Sa mère chantait ; et il s'endormit bercé, pendant l'heureux temps qui se dévide au berceau, mère, par tes chants, Cloche, par ta voix. Double berceuse, oh ! qu'il t'entendit ! — L'heureuse enfance, qu'elle se hâte de passer !

La Cloche a des chansons qui ont de doux échos berceurs.

Aquel temps passet; e l'enfant cresquet
Dins lo siaud campestre, ont tinda e batana,
Mejorns, sers, matins, la clara Campana ;
E de pastorel lauraire venguet.
— O ! que de fugir joventut s'afana !

La Campana a de cansons
Qu'an al cor de clars ressons.

Coma sos aujols, Peire atal visquet,
Trobant qualqua joia e mantuna engana ;
Mai d'un cop per el sonet la Campana :
Quora tindinet e quora cloquet.
— Gauches o dolors, la vida s'afana !

La Campana a de cansons
Qu'an gais o dolents ressons.

Am femna valenta, el abariguet
De fils bels e forts. Coma dins la plana
Un casse potent, — tindina, Campana ! —
Sa vida gaisset e s'espandiguet.
— Aici lo vielhum que ven e s'afana !

La Campana a de cansons
Qu'an al cor prigonds ressons.

Ce temps passa ; et l'enfant grandit dans les champs calmes, où tinte et résonne, midis, soirs, matins, la Cloche à voix claire ; et, de petit pâtre, il devint laboureur. — Oh ! que la jeunesse se hâte de s'envoler !

La Cloche a des chansons qui ont au cœur de clairs échos.

Comme ses aïeux, Pierre ainsi vécut, rencontrant quelques joies et maintes désillusions. Maintes fois pour lui la Cloche sonna, tantôt allègrement, tantôt tristement. — Indifférente à nos joies et à nos douleurs, la vie se hâte !

La Cloche a des chansons aux échos tantôt gais, tantôt dolents.

Avec femme vaillante, il éleva des fils beaux et forts. Comme dans la plaine un chêne puissant, — tinte gaiement, Cloche ! — sa vie se multiplia et s'épandit. — Voici la vieillesse qui vient et se hâte !

La Cloche a des chansons qui ont au cœur de profonds échos,

A quatre-vints ans, Peire, un ser, cluquet ;
La Mort venguet siaud com lairon que pana.
Pietadosament cloqueras, Campana
Que plus, jamai plus, ai-las ! n'auziguet !
— O ! de nos segar que la Mort s'afana !

La Campana a de cansons
Qu'an al cor mortals ressons.

Quatre-vints ans, Peire aici-bas foguet
Cor brabe, ama d'aur. Paura vida umana,
Aqui donc so qu'es !... Tinda clar, Campana,
Pel grand Reviscol que l' pacan sosquet !
— O ! ves quala vida aquesta s'afana ?...

La Campana a de cansons
Qu'an de trebolants ressons.

A. PERBOSC.

A quatre-vingts ans, Pierre, un soir, ferma les yeux. La Mort vint doucement comme un larron. Avec compassion tu sonnas le glas funèbre, Cloche qu'il n'entendit plus, hélas! jamais plus ! — Oh ! que la Mort se hâte de nous moissonner !

La cloche a des chansons qui ont au cœur des échos funèbres.

Quatre-vingts ans, Pierre fut ici-bas un cœur vaillant et bon, une âme d'or. Pauvre vie humaine, voilà donc ce que tu es ! Sonne clair, ô cloche, pour la grande Renaissance que le Pacan rêva ! — Oh ! vers quelle vie la vie d'ici-bas se hâte-t-elle ?

La Cloche a des chansons aux échos troublants.

A. P.

CANSON OCCITANA



A l'Ort Occitan,
I'abia Rosas belas,
Antan.
Las Rosas son mortas,
L'Ort es com un cel desondrat d'estelas.
Mas Rosas novelas,
Per camps e per ortas
Blosas, floriran :
O gauch ! Rosas mortas
En elas viuran.

Sul Sol Occitan,
I'abia d'Ardors belas,
Antan.
Ardors avalidas !
Sens foc patrial son cors e prunelas.
Mas Ardors novelas,
Del sol espelidas,
S'i ralucaran :
Ardors avalidas
Lor regrelh auran.

CHANSON OCCITANE

A l'*Hort* Occitan, il y avait jadis belles Roses. Les Roses sont mortes, l'*Hort* est comme un ciel déshonoré après le rapt de ses étoiles. Mais Roses nouvelles, emmi les jardins et les champs, pures, fleuriront : ô joie ! les Roses mortes en elles vivront.

Sur le Sol Occitan, il y avait jadis belles Ardeurs. Ardeurs évanouies ! Sans feu patrial sont les cœurs et les prunelles. Mais Ardeurs nouvelles, surgies du terroir, s'y rallumeront : les Ardeurs éteintes auront leur réveil.

Trobaire Occitan,
Canta Glorias belas
D'antan,
— Las Glorias reiralas,
De la Terra d'Oc raiantas estelas !
Fai d'amas novelas,
D'amas patrialas,
Am de cants d'aram !
Las Glorias reiralas
Per tu reviuran.

Beleu no veiras
La Sega, o Trobaire !..
Seras
Am las Rosas mortas...
Fiza, saquela, com lo bon lauraire,
Ton gran al terraire !
Las Rosas son mortas,
E tu moriras (1) :
Am las Rosas mortas,
Reviscolaras !

A. PERBOSC.

Poète Occitan, chante belles Gloires de jadis, — les Gloires ancestrales, étoiles rayonnantes de la Terre d'Oc ! Fais des âmes nouvelles, des âmes patriales, avec des chansons d'airain ! Les Gloires des aïeux par toi revivront.

Peut-être, ô Poète ! ne verras-tu pas la Moisson... Tu seras où sont les Roses mortes. Confie, quand même, comme le bon laboureur, ton grain à la terre ! Les Roses sont mortes, et tu mourras : avec les Roses mortes, tu ressusciteras !

A. P.

(1) Aques dos bordons son manlevats à-n-August Fores.

LA CANSON DEL CAMPESTRE



Voli dire una canson
De mon ama florison.
Per mon mestre
Dusqu'à mon darrier moment,
Voli prendre solament
Lo campestre.

Voli dire una canson
Que s'arreste à l'orizon
Del terraire,
Dont l'aire retiple aquel
Que canta reire l' parel
Lo lauraire.

Voli dire ma canson
Dins la lenga al plasent son
Qu'aprengueri
Al bres, la lenga des cants
Que s'ausisson dins los camps
Ont nasqueri.

LA CHANSON DU CAMPESTRE

Je veux dire une chanson qui fleurira de mon âme. Pour mon maître, jusqu'à mon dernier jour, je veux prendre seulement le Campestre.

Je veux dire une chanson qui s'arrête à l'horizon du terroir, et dont l'air rappelle celui que chante, derrière ses bœufs, le laboureur.

Je veux dire ma chanson dans la langue au son plaisant que j'appris au berceau, la langue des chants qu'on entend dans le campestre où je naquis.

Revivetz dins ma canson,
Pensaments de 's qu'ara son
Jos la terra,
Que visqueron à bel tal
Am l'esteba del dental
A l'esquerra !

O ! passa dins ma canson,
Ama del bel païs ont,
Dins las combas
O su 's trucs, mos dabansiers,
Lauraires o boscassiers,
An lors tombas !

Trebatz tabe ma canson,
Vos-aus qu'abetz fach meisson
Gloriosa
Dins los camps del Soscament
O de la Lucha asprament
Ardorosa :

Trobadors, dont la canson
— Sirventesc, planh o tenson, —
Trionfala,
Monta, arborant aut l'Amor,
La Franqueza e la Valor,
Sus son ala ;

Revivez dans ma chanson, pensers de ceux qui maintenant sont sous la terre et qui vécurent, sans exception, avec le mancheron de l'araire à la senestre !

Oh ! passe dans ma chanson, âme du beau pays où, dans les combes ou sur les monts, mes ancêtres, laboureurs et boscassiers, ont leurs tombes !

Venez aussi dans ma chanson, vous qui avez fait moisson glorieuse dans les champs de l'Idéal ou de la Lutte âprement ardente :

Trobadors dont la chanson, — sirventesc, tenson ou élégie, — triomphalement monte, élevant très haut l'Amour, la Loyauté et la Valeur sur son aile ;

Cabalhers de la Canson
Occitana, espelison
Subrebela
De la rassa d'ont sortem,
Valents cantats per Guilhem
De Tudela !

Regrelhatz dins ma canson,
— D'antan patrial resson, —
Remembransas
Del passat, azirs, amors,
Dols, allegraments, auzors,
Esperansas !

Voli dire una canson
De mon ama florison.
Per mon mestre,
Dusqu'à mon darrier moment,
Voli prendre solament
Lo Campestre.

Antonin PERBOSC.

Chevaliers de la Chanson Occitane, belle fleur de la race dont nous sommes, vaillants chantés par Guilhem de Tudèle !

Ressuscitez dans ma chanson, — écho patrial d'autrefois, — remembrances du passé, haines, amours, deuils, allégresses, enthousiasmes, espérances !

Je veux dire une chanson qui fleurira de mon âme. Pour mon maître, jusqu'à mon dernier jour, je veux prendre seulement le Campestre.

A. P.



VARIÉTÉS

VAN DYCK A ANVERS

Van Dyck! évocation de grâce, de charme, de distinction, de jeunesse! oui, de jeunesse, car Van Dyck, arraché à la vie en plein succès à l'âge de 42 ans, peignait avec la fougue de la jeunesse que l'expérience n'avait pas encore tempérée, ni lassée. Cette jeunesse victorieuse éclate dans ses fulgurants satins, dans ses chatoyants velours, dans les formes parfaites de ses modèles, dans l'expression triomphante de leurs figures, dans l'exubérance de vie qui en déborde.

Van Dyck était un gentilhomme parfait dans toute l'acception du mot ; il avait de l'humanité une conception très haute, un idéal sublime, qui inspirait toutes ses compositions. Il n'était pas, comme Franz Hals, l'interprète fidèle et brutal des impressions de la vie, ni comme Velazquez, le peintre impartial de la vérité ! Il caressait un idéal, il choyait une convention délicieuse, dans laquelle il enveloppait tous ses sujets, mais cette convention était basée sur une élégance si exquise que, loin de nuire à son œuvre, elle la complétait merveilleusement. Son pinceau magique donnait à son modèle l'attitude d'un grand seigneur. Il lui communiquait la distinction d'un gentilhomme, l'élégance d'un roi. Cette interprétation le rendait aussitôt irrésistible, ses mouvements devenaient amples, son expression se faisait noble. Van Dyck communiquait son charme à tout ce qui l'entourait ; il était d'ailleurs lui-même fort beau, il savait séduire et subjuguer et comprenait à merveille la véritable formule de l'art qui interprète et idéalise et sans copier servilement la nature. Son pinceau est délicat, mais sûr ; il peint en caressant l'idéal : il en met à profusion dans chacun de ses portraits. Parcourir l'exposition des Van Dyck, c'est traverser la cour d'un monarque du temps jadis. Chacun de ses sujets a emprunté la grâce, le charme que son métier de courtisan doit lui prêter.

Certes, les portraits du Maître n'ont rien d'intime, mais ils ne sont ni froids, ni solennels. Les manières exquises et l'élégance des sentiments sous des habits ravissants : voilà l'interprétation par lui recherchée.

Les compositions de ses tableaux de sainteté, superbement peints, sont pourtant moins attachantes. La justesse de l'élégance empêche Van Dyck de se laisser aller tout entier à l'inspiration religieuse. Van Dyck est un mondain. Peintre attitré du roi Charles Ier son protecteur, il se familiarise de bonne heure avec les manières de cour; il en absorbe l'atmosphère raffinée. Ce peintre exquis est une fleur délicate de serre : il s'épanouit dans une température surchauffée et se spécialise dans une seule voie. Vélazquez, né la même année que lui, est comme lui peintre de roi, mais il peut obéir à sa fantaisie puissante et peindre avec un égal succès et un sentiment incomparable des portraits d'Infants et des Christ en croix. Le peintre flamand apporte dans ses compositions religieuses beaucoup de talent, mais moins d'inspiration. Il est le spécialiste de l'élégance, comme Rembrandt était le confesseur de l'âme de ses modèles. Celui-ci ne craignait pas de reproduire la laideur ou la vétusté; la nature tout entière l'impressionnait ; il était plus humain et par conséquent beaucoup plus grand que Van Dyck.

Le chef-d'œuvre de cette exposition ?...

On serait bien embarrassé de le proclamer. Où est le portrait que Van Dyck n'aurait pas achevé avec autant de soin, avec autant de goût, avec autant d'amour que les autres ? Van Dyck était l'amant de son Art autant qu'il était l'amant du Beau. Il était consciencieux malgré la frivolité de ses modèles et il interprétait bien plus les sensations de sa jolie âme, que l'expression de l'âme de ces seigneurs qu'il ignorait peut-être. Il n'y a point de doute qu'il n'ait admiré et aimé tout ce que devait réprimer et haïr le puritanisme de Cromwell. Van Dyck n'a rien soupçonné; il a vécu heureux et triomphant dans son rêve lumineux ; il est mort avant que sa patrie d'adoption fût ensanglantée par un régicide.

Les portraits en pied de Lord John et de Lord Bernard Stuart (qui appartiennent au comte Darnley) sont merveilleux de fraîcheur et d'élégance; on ne se demande point, en les regardant, si l'intellectualité de leurs âmes est très développée, si cette âme est généreuse. On est subjugué par leur grâce, par leur charme, par la noblesse de leurs attitudes et par la magnificence de leurs costumes. Ils résument en eux tout l'affinement d'une race prête à fléchir.

Les trois portraits de Charles Ier appartenant à la Reine d'Angleterre, réunis sur la même toile, dont l'un est de face, l'autre de profil, le troisième de trois quarts, sont émouvants. Un ignorant de l'histoire serait frappé par l'expression de suprême mélancolie qui flotte dans ces traits émaciés ; le roi semble conscient de l'horrible fin qui l'attend ; il apparaît

sublime de résignation. Qu'il l'ait voulu ou non, ici Van Dyck a pénétré l'avenir et a voulu attacher à cette œuvre un symbole prophétique. Il a fait de son royal modèle un prédestiné, presque un martyr.

Le portrait de Lord Philippe II Worthon (prêté par le Musée de l'Ermitage) contraste avec l'expression du roi d'Angleterre. Ce jeune homme de 19 ans est assurément le modèle idéal que pouvait souhaiter Van Dyck, riche, noble, beau, fier de sa race. Il croit encore que la vie est une partie de plaisir. Ses illusions sont aussi brillantes que les velours et les satins de son costume. Pas plus dans le visage que dans les étoffes, on n'aperçoit un de ces plis d'usure que la fatigue ou la déception imposent.

Les femmes que Van Dyck peint à l'ordinaire sont les comparses naturelles des menuets des fêtes royales où triomphe l'élégance d'un jeune Worthon. Cette habitude du peintre donne un prix particulier au goût qu'il eut de s'approcher plus près de l'âme de Lady Ritchie (collection Ferdinand Bischoffsheim). Cette dame a la majesté et l'élégance de toutes ses sœurs en Van Dyck ; elle doit faire la révérence comme elles ; elle a les façons brillantes et anonymes de son rang et de son état de cour. Mais ce masque ne lui couvre pas si exactement le visage, qu'on n'aperçoive sa pensée derrière. Celle-ci est mieux qu'un type de lady : une vraie femme.

Le portrait en buste du marquis Spinola (appartenant à M. Rodolphe Kann) est un document. Van Dyck se trouve cette fois en présence d'un guerrier célèbre, non d'un mondain : il peint une personnalité, un cerveau ; on retrouve dans ce portrait avec moins de puissance que ne l'a reproduit Velazquez dans son célèbre tableau des *Lances* du Prado, les traits à la fois énergiques et félins du vainqueur du duc de Nassau, celui auquel Philippe IV, sûr d'être exaucé, écrivait simplement ces mots : « Marquis, prenez Bréda. »

Les enfants de Charles I[er] sont une des perles les plus rares de ce merveilleux écrin. Ils regardent celui qui les contemple avec la mélancolie de leur race trop fine, où l'on croit deviner le pressentiment des destinées. La clarté qui les baigne n'est pas un éclairage réel tombant d'une fenêtre déterminée : c'est la lumière même de l'histoire.

Le portrait du Maître par lui-même semble être le résumé de toute son œuvre. Il apparaît jeune, beau, élégant, efféminé, cérébral, de trois quarts, regardant le public avec des yeux inoubliables qui retiennent le regard et prolongent l'admiration ; il joue avec un gigantesque tournesol

qu'il semble manier comme un miroir. Sa main gauche tourmente la chaîne qu'il porte en sautoir. Ce portrait n'a rien de définitif comme impression. Il est essentiellement charmant.

On sent que le peintre n'a pas eu la directe impression de soi-même : ce n'est, comme dans une glace, que le fantôme d'une image déjà réfléchie.

Je m'arrête : j'aurais voulu parler de chaque tableau, jaurais aimé à détailler l'expression de chacun de ses modèles, raconter leurs impressions, reconstituer leur histoire, car tout être peint par Van Dyck devient attachant. On l'admire, on le comprend, on l'aime. Van Dyck résume la plus haute expression de l'élégance et du charme. Il a aimé la jeunesse, il l'a idéalisée, il l'a fêtée. Elle l'a récompensé en le faisant sortir de la vie sans une ride, avant que son génie ne fût diminué par l'âge. Van Dyck est mort jeune ; il est mort en triomphateur dans la plénitude de ses facultés physiques et mentales. Comme Raphaël, comme Giorgione, il n'a laissé que des œuvres conçues dans toute l'expansion de sa force, des œuvres complètes, des œuvres puissantes. Sa mort prématurée n'a été qu'un malheur pour ses contemporains. Elle apparaît dans les annales de l'art comme une récompense.

Maria STAR.

Paris, 9 octobre 1899.



POÉSIES

POUR DES YEUX BLEUS

A miss Eleanor Berger Moran.

Il existe un bleu dont je meurs,
Parce qu'il est dans les prunelles ..
SULLY-PRUDHOMME.

Dieu prit le bleu léger des ciels pâles d'automne,
Le bleu vierge des lacs que gardent les glaciers,
L'insaisissable bleu tremblant au clair acier,
Pour fondre un bleu si doux en vos yeux qui s'étonnent ;

Dieu ravit la fleur bleue aux lins frêles qui ploient
Courbés sous la rosée éparse du matin,
Aux liserons de mai leur cœur d'azur éteint,
Pour fleurir de bleu si tendre vos yeux de joie ;

Dieu pétrit l'eau bleue écumeuse sur les grèves
Qui baigne d'ombre fluide le sable d'or,
Ce qui de bleu défaille aux lointains et s'endort,
Pour emplir d'un bleu si profond vos yeux de rêve.

IDOLE

L'idole cruelle aux saignantes
Lèvres, et les blancheurs étranges,
Et les regards durs sous les franges
Des cils voilant des eaux stagnantes ;

La face où luisent les yeux pâles
Comme des escarboucles,
La face sous les boucles
Fauves, les yeux, claires opales ;

Les cheveux où coulent des cuivres
Avec des ors invraisemblables,
Tels ceux des vierges des rétables,
Scintillant de précieux givres ;

Les doigts où s'allument les bagues
Lourdes de gemmes rares,
Les doigts fins et barbares
Faits pour les poignards et les dagues ;

Le corps souple aux grâces félines
Sous l'étoffe aux roides cassures,
Le corps aux latentes brûlures
Comme un philtre aux odeurs câlines ;

Et, roc aux parois hermétiques,
Scellant des sources vives
Sans parcours et sans rives,
Le cœur fermé, sourd aux suppliques...

VELAZQUEZ

De son hautain pinceau, Vélazquez a tracé
Les visages royaux de princes et d'infantes,
En pourpoint de brocart, en jupes triomphantes,
Mais le front soucieux et le regard lassé.

Ils sont tout l'avenir, ils sont tout le passé,
Ces êtres prisonniers des grandeurs étouffantes.
Pour eux n'ont jamais lui de flammes réchauffantes,
Et l'exil de leur cœur dans leurs yeux a passé.

Cet enfant de dix ans sait à fond la machine
D'Etat, et qu'aux plus grands il fait courber l'échine ;
Il est très blond, très pâle, il ignore les jeux.

Sa sœur, la moins âgée, apprend l'éclat des règnes,
Souriant gravement à l'hommage ennuyeux
Des courtisans gourmés et des rêches duègnes.

RONDEL

La bouche qui ment,
La bouche traîtresse
Qui sous la caresse
Scelle un faux serment !

L'amante ou l'amant
Dans un baiser presse
La bouche qui ment,
La bouche traîtresse.

Une heure, un moment
Dissipe l'ivresse ;
Une peine oppresse...
Quel cruel aimant,
La bouche qui ment !

L'AME EN EXIL

A Madame Edmond Cottinet.

Après quel orient et quels cieux de clarté
Soupires-tu, pauvre Ame, ivre encor de lumière ?
Pauvre, qui te souviens de l'essence première
Et sans cesse revis ton désir avorté !

Nul horizon de flamme et nul songe d'été
Ne pointent au travers de la nuit coutumière.
L'étoile ne luit pas, l'étoile familière
Dont tu fus détachée un jour !... Quelle Bonté

Fera naître les fleurs pour parfumer tes limbes
Et, brisant les barreaux de ta morne prison,
Te rendra les rayons, les gloires et les nimbes ?

Mais viendront dans un temps l'éternelle saison,
Le doux et frais matin des souffrances taries,
Et te prendront les vents des lointaines patries.



A LA DAME D'ESPOIR

—

Laisserez-vous l'espoir, le doux espoir, entrer
Dans mon cœur qui défaille et tremble et craint et doute ?
Verrai-je à l'horizon une lueur errer ?
Laissez l'espoir comme un flambeau clair sur ma route.

La route est longue, avec de l'ombre et de la nuit ;
La route est inconnue aux détours de mystère.
Laissez l'espoir comme une étoile qui conduit,
Comme une source fraîche où je me désaltère.

La route âpre est sans halte et sans borne où s'asseoir ;
Le bâton devient lourd au pèlerin qui marche ;
Sur la plaine ou le mont, du soir succède au soir...
Laissez voler vers moi la colombe de l'Arche.

Quel messager fera resplendir vos couleurs
A travers la tempête et le vent et l'averse,
Pour mes yeux las d'exils, découragés des pleurs
Et d'avoir vainement scruté la nue adverse ?

Et qui m'apportera le pennon smaragdin
Où les doigts patients aux frissons de la moire
Avec des fils légers de soie et d'argent fin
Ont brodé les blasons d'orgueilleuse mémoire ?

Laissez l'espoir, je trouverai sur le chemin
La source, le flambeau, la colombe et l'étoile,
Le pennon d'émeraude en la fidèle main
Qui fera flotter votre écharpe et votre voile.

Et, sûr du but, j'irai vers la ville, au matin,
Vainqueur de l'ombre insidieuse et de la route,
A l'heure où, parmi l'herbe odorante et le thym,
Le pâtre nonchalant suit le troupeau qui broute.

Joyeusement, j'irai sous le soleil d'été
Comme l'oiseau des mers que les brises emportent...
Laissez l'espoir, et j'entrerai dans la cité,
Possédant les clefs d'or et le secret des portes.

J'irai vers les jardins d'eaux vives et de fleurs
Où les paons font la roue aux marbres des terrasses,
Où, dans les bosquets d'ifs et de buis recéleurs,
S'abritent des Amours que les lierres enlacent ;

Vers le palais surgi des massifs frissonnants
Qu'enveloppe la paix chantante des ramures
Et que berce une haleine aux effluves grisants
D'où tombe le parfum musqué des grappes mûres.

Je gravirai le seuil où vous apparaîtrez,
Mes mains jointes autour d'une offrande de roses
Et, le regard levé sur vos yeux, je dirai,
Dédaignant le subtil artifice des proses :

« Vous êtes Celle dont mon cœur attend l'espoir,
Vous êtes Celle dont je quête la parole
D'espoir, je suis venu de si loin pour avoir
L'espoir, laissez l'espoir comme au pauvre l'obole... »
Laisserez-vous l'espoir ?

A MA MÈRE

Un reflet d'Orient sommeille en vos grands yeux,
En vos yeux si beaux, Mère, et si pleins de tendresse,
Et, lorsque je me sens triste, c'est leur caresse
Qui me fait espérer des temps encor joyeux.

A peine a-t-il neigé sur vos cheveux soyeux
Et noirs que le bandeau de veuve enserre et presse,
Votre voix a gardé sa douceur charmeresse,
Et vous avez vaincu les longs jours ennuyeux.

Les malheurs sont venus sans pouvoir vous abattre.
Demain comme aujourd'hui poindront les deuils d'hier
Au foyer désert où vous entretenez l'âtre ;

Mais votre cœur toujours bat indomptable et fier,
Et s'affermit votre âme en la hauteur ancienne,
Votre âme de Romaine et de patricienne.

PRINCE FABIEN COLONNA.



BACCHANTE

Sur le mur incrusté de merveilleux métaux,
La flamme resplendit qui dévora Gomorrhe ;
Et de longs pleurs gelés la voûte se décore,
Et des ruisseaux de sang y pendent en cristaux.

Du trône aux sept degrés des péchés capitaux
Dressant son corps lascif et nimbé de phosphore,
La Bacchante d'enfer, que tout le Styx adore,
Tord en criant ses bras, et son ventre, et son dos.

Son rire convulsif sanglote. Couronnée
De feuillages aigus, luisants et vénéneux
Où des couleuvres d'or entortillent leurs nœuds,

Vole en noir tourbillon sa crinière effrénée :
Tandis que dans la nuit immense de ses yeux,
Scintille tristement une étoile damnée.

George DONCIEUX.



ÉPITAPHE A LA JEUNE FILLE

—

A Paul Mariéton.

Je t'avais vue un soir venant de la fontaine,
Attentive à porter la lourde cruche pleine
Vers la maison heureuse où ta mère attendait.
Des lilas embaumaient la terre, ô mois de mai!...
J'avais toujours vécu contemplatif et sage ;
J'étudiais le rythme obscur, et le passage
Des oiseaux et des vents ne m'était point secret.
Je comprenais les grandes voix de la forêt,
Et l'harmonie immense avec la loi des sphères;
Mais quand je vis tes yeux, j'y lus de tels mystères
Que je restai tremblant sous le soir qui tombait.

J'aurais bâti notre maison, elle serait
Maintenant au penchant des coteaux pacifiques,
Nous aurions échangé sous des arbres antiques
Les bagues d'or et les promesses des anneaux.
Mais devant toi s'ouvrit la porte des tombeaux :
Les noirs destins n'ont point permis nos épousailles.
Un soir que Dieu lançait les pesantes semailles
Des astres effrayants aux glèbes de la nuit,
Fermant tes yeux profonds, tu t'en allas sans bruit.

Et tu reposes maintenant sous la ramée
Des grands chênes obscurs, ô blanche bien-aimée,
Et voici que tu t'es endormie à jamais,
Enfant pensive aux cheveux lourds et que j'aimais.

Je n'ai pas vu tes seins sous la neige des voiles;
Mais pendant que montaient des chants mystérieux,
D'un bois noir de lauriers, j'ai vu tes larges yeux
Frémir comme le ciel au lever des étoiles.

. . . .

Ah ! l'ombre peut descendre et l'espace frémir !
Puisque tu ne vas pas t'éveiller et venir,
Puisque tes sœurs ont pris ta robe nuptiale,
Et que tu dors dans l'infini, lointaine et pâle...
La treille est vendangée et le rosier est mort,
Le vent du soir émeut le feuillage des saules,
Le vent qui caressait sur tes blanches épaules
Tes beaux cheveux tout parfumés d'une huile d'or.

Léo LARGUIER.



A LA MORT

Les peuples de la terre en marche vers tes portes
Ont troublé ton silence éternel de leurs pleurs,
Mais seuls les hommes purs dont les âmes sont fortes
Passent ton seuil auguste, et couronnés de fleurs.

Ils montent d'un degré dans l'échelle des êtres
Comme ces astres d'or qu'en une nuit d'été
Un pasteur voit monter aux rampes des vieux cèdres
Pour briller au zénith dans leur stabilité.

J'ai pris soin de ma vigne et du champ de mon père ;
Dans la Justice, j'ai mangé le pain du jour ;
J'ai conformé ma vie à l'ordre de la terre,
Et j'ai chanté souvent des cantiques d'amour.

Après bien des moissons j'ai fait de longs voyages,
Mais je suis demeuré le pâtre harmonieux
Qui suivait sur les monts l'ombre des grands nuages
Et qui tremblait devant l'immensité des cieux.

Heureux l'homme qui fit en silence sa tâche,
Qui bêcha sa laitue et qui foula son vin,
Mais qui garda ses mains pures de toute tache
Et dont tous les désirs se bornèrent au pain.

Je naquis un matin sous de froides étoiles ;
Viens me chercher un soir des printemps à venir
Pour que je voie, Amante vierge aux sombres voiles,
L'Harmonie et le cours des saisons s'accomplir.

Lorsqu'en mes greniers lourds abonderont les gerbes
Et que tous mes boisseaux seront pleins de blé mûr,
Moissonneur prévoyant, sur une couche d'herbes
Je pourrai m'endormir dans un grand sommeil pur.

Viens à ton heure, ô Mort, et viens avec ta palme,
Quand j'aurai terminé mon œuvre et ma moisson :
Tu me reconnaîtras à mon visage calme,
Et je serai debout au seuil de ma maison.

LÉO LARGUIER.



APRÈS LA TRENTIÈME PIPE

Voici l'heure où le cœur s'apaise,
Le cœur douloureux qui n'a plus
Regret des bonheurs révolus
Ni souci de l'heure mauvaise,
Des lendemains où vont fleurir
Encore ennuis, doute et malaise : —
Le présent est doux à mourir,
Voici l'heure où le cœur s'apaise.

Après tant d'horribles secousses
Le cœur pacifié sait bien
D'où lui vient ce calme et d'où vient
Comme un battement d'ailes douces
Invisibles autour de lui...
Opium, c'est toi qui repousses
Très loin, doute, malaise, ennui,
Après tant d'horribles secousses.

Au battement de douces ailes
C'est toi qui doucement l'endors
Parmi d'émerveillants décors
Peuplés des formes les plus belles.
Le cœur ne s'éveillera plus
Oublieux des heures cruelles,
Oublieux des jours révolus
Au battement des douces ailes.

C'est comme l'aile du Vampire
Qui nous assoupit aux forêts
Dans un souffle léger d'air frais
Tandis que son bec vous déchire.
Mais vous ne sentez rien et vous
Mourez sans plainte ni martyre...
Et l'opium si doux, si doux,
Est comme l'aile du Vampire.

Dans le battement d'ailes lentes
Invisibles autour du cœur,
Il vous endort, le doux vainqueur,
En visions ensorcelantes ;
Puis ils s'en vont les rêves fous,
Tramés de vapeurs ondulantes
Et rien ne reste autour de nous
Que ce battement d'ailes lentes.

Cœur blessé par l'heure mauvaise,
Cœur qui saigne et que l'aile endort,
Voici l'exquise et lente mort,
Sans trouble, doute, ni malaise.
Faites silence autour de lui :
Voici l'heure où le cœur s'apaise ;
Silence autour du vieil ennui...
Voici l'heure où le cœur s'apaise.

Jules BOISSIÈRE.

Bac-Ninh, 12 juillet 1892.

PAUL VERLAINE

PAYSAGES

—

Vierges glaciers, regard candide du héros,
Quand la *Bonne Chanson* au nuptial cortège
Sonnait l'aurore, et que pleuvait du ciel d'Eros
Un chaste effeuillement de flûtes et de neige.

Saules pleurant l'effroi sur la *Fête galante*
Au clair de lune nostalgique des vingt ans ;
Rais bleus tissés d'ennui, dont notre âme dolente
But le mirage aux moires pâles des étangs.

Sagesse ! — sous le plomb accablant des midis,
Voix vers Jésus des bons remords, et des maudits
Purifiés par le torrent des larmes pures.

Puis le crucifiment au grabat des damnés,
Parmi le rire des bourreaux et les injures :
— Pourpre au couchant, sang des soleils assassinés !

Jules BOISSIÈRE.

Avignon, 11 février 1896.

LOU FELIBRE RACONTO

ÇO QU'A VIST IS ENFÈR DINS LA FOURÈST ENMASCARELLO

—

Un païs pale, uno fourèst au calabrun...
L'èr vesperau es linde e siau sus li jitello.
Lou cèu blanc es bagna d'un estrange clarun
Que vèn pas dóu soulèu e vèn pas dis estello.

Négri pège... Noun i'a brusc d'abiho nimai
Vounvoun de mousco bluio o canta d'auceliho ; —
D'èstre mut, lou bouscas vous esfraio ; e jamai
L'auro libro de Diéu boufè dins si ramiho.

Lou cèu es pale sus la sourniero di liéu ;
La fueio drecho i vènt dóu cèu jamai se clino ;
D'estràngi riéu, pu clar que l'aigo dóu bon Diéu,
Dindon, coume d'argènt e d'or, dins li roubino. —

Païs pale mounte rèn chanjo o se passis,
Terro que noun counèis ni la Mort ni la Vido ;
E rèn ié grano e rèn se desfueio ; — un païs
En languisoun que sènt la roso amalautido.

I'a d'estatuo à iue lusènt, que fan pensa,
'M'aquélis iue mié-viéu, mié-mort, i sànti-bèlli ;
— Païs que vers lou cèu n'a ges d'amo à dreissa
Dins la coupo, coulour de luno, di grands iéli.

Apereila de fum se torson e barrulon :
Acò's d'ancian desir, de vièi pecat que brulon.

E d'aqui vènon, noun bramadisso o rumour
D'iro, mountant dins la magico reflamour, —

Mai paraulo plourant li dóuci remembranço
E lou làngui di long souspir sènso esperanço :

Li souspir dóu remors — qu saup ? — o de l'amour,
Bessai de tóuti dous que plouron en coumbour.

LE FÉLIBRE RACONTE

CE QU'IL A VU AUX ENFERS DANS LA FORÊT ENSORCELEUSE

—

Un pays pâle, une forêt au crépuscule...
L'air vespéral est clair et tranquille sur les rameaux,
Le ciel blanc est baigné d'une étrange clarté
Qui ne vient pas du soleil et ne vient pas des étoiles.

Les troncs sont noirs, il n'y a ni ruches d'abeilles ni
Murmures de mouches bleues, ni chants d'oisillons ;
Par son silence, le bois sombre vous effraye ; — et jamais
Le libre vent de Dieu ne souffle en sa ramée.

Le ciel est pâle sur l'obscurité des ifs ;
La feuille droite jamais au vent du soir ne s'incline ;
D'étranges ruisseaux, plus clairs que l'eau du bon Dieu,
Tintent comme de l'argent et de l'or dans les ravines.

Pays pâle où rien ne change, où rien ne se flétrit,
Terre qui ne connaît ni la Mort ni la Vie ;
Et rien ne germe et rien ne se défeuille ; — un pays
En langueur et qui sent la rose malade.

Il y a des statues aux yeux luisants qui font penser,
Avec leurs yeux mi-vivants mi-morts, aux saints de plâtre ;
Pays qui vers le ciel n'a point d'âmes à offrir
Dans la coupe couleur de lune des grands lys.

Par là-bas errantes, des fumées se tordent :
Ce sont d'anciens désirs, de vieux péchés qui brûlent.

Et de là viennent, non point des cris ni des rumeurs
De colère montant dans le reflet magique,

Mais des paroles pleurant les doux ressouvenirs
Et la rancœur des longs soupirs sans espérance :

Les soupirs du remords — qui sait ? — ou de l'amour,
De tous les deux peut-être en pleurs se consumant.

Gracious jouvenome malancòni
Efèbe gracious, de dous demòni

Que dins si pàlis iue n'an plus d'espèr,
Culisson uno roso de l'infèr.

La cambo de la roso s'es roumpudo
Coume un cristau, souto si man menudo.

Es uno roso magico, uno flour
Que canto e lusis, mai n'a ges d'óudour.

Veici qu'emé soun gàubi malancòni,
Li jouvènt dis iue pale, li demòni,

Porjon i morto, — em'un dous parauli, —
Li flour de si desir anequeli.

Li vaqui li rèino calino,
Courounado de gau-galin ;
An la tristour à si prunello cristalino,
An li man fino e lou front clin... —
I'a Cleoupatro e Messalino,
E Salumè moureto, — i'a
Isabèu, Margarido, — Eleno
Que li vièi Grè n'en desdegnèron li Sereno ; —
I'a la tant douço Borgia.

Rèino morto ! — Coume soun palo ! —
La palo roso arteficialo,
La regardon en sourrisènt,
La tristo roso arteficialo
Di jouvenome bèn disènt.
L'an pourgido, li pur demòni
Emé soun gàubi malancòni,
Emé soun tèndre parauli,
I rèino que l'an aculido...
I rèino morto l'an pourgido,
Adounc, la tristo flour culido,
La palo roso alangourido
De si desir anequeli.

Juli BOISSIÈRE.

Avignoun, 28 de febrié 1896.

Gracieux jeunes hommes mélancoliques,
Ephèbes gracieux, de doux démons

Qui dans leurs pâles yeux n'ont plus d'espoir,
Cueillent une rose de l'enfer.

La tige de la rose s'est rompue
Comme un cristal, sous leurs mains grêles.

C'est une rose magique, une fleur
Qui chante et luit, qui n'a point d'odeur.

Voici qu'avec leur grâce mélancolique
Les enfants aux yeux pâles, les démons

Offrent aux mortes avec de douces paroles
La fleur de leurs désirs exténués.

Les voilà les reines câlines,
Couronnées de coquelicots :
Elles ont la tristesse en leurs prunelles cristallines,
Elles ont les mains douces et le front penché...
Il y a Cléopâtre et Messaline,
Et Salomé la brune, — il y a
Isabeau, Marguerite, Hélène —
Pour qui les vieux Grecs dédaignèrent les sirènes ;
Il y a la tant douce Borgia.

Reines mortes, comme elles sont pâles !
La pâle rose artificielle,
Elles la regardent en souriant,
La triste rose artificielle
Des jeunes hommes bien disants.
Ils l'ont offerte, les purs démons,
Avec leur grâce mélancolique,
Avec leurs tendres paroles,
Aux reines qui l'ont accueillie...
Aux reines mortes ils l'ont offerte,
Donc, la triste fleur cueillie,
La pâle rose alanguie
De leurs désirs exténués.

Traduit par Mme J. BOISSIÈRE.

(Tiré du recueil *Li Gabian*).

ACELLA

—

Pèr moun ami Nourat Dauphin.

... Is Aliscamp la rescountrère
A miejo-niue.
J. B.

Dins lou brès de pèiro, ounte dron toun amo,
Divino Acella, recebe moun cor,
Moun cor qu'enebrìo, inmourtalo flamo,
Lou rèire-soulèu que fai lume i mort.

Siéu vengu de ser, l'amo tremoulanto,
Gueira d'escoundoun toun nis vierginèu ;
Pièi ai courregu, sorre d'Atalanto,
Pèr toun det poulit jitant moun anèu !

Dins l'escuresino e sout lis estello,
Clavèu d'or que Diéu plantè dins l'azur,
M'as ausi clama e mi farfantello
E, davans toun cros, moun amour tant pur !

Quand l'aubo parèis, que fugis la luno,
Que lou roussignòu perlo si cansoun,
Pèr tu, Acella, iéu n'en dise uno
Que te dounarié, Vierge, lou frissoun.

Dron, moun Acella, que l'abiho bloundo,
En vounvounejant, t'adugue soun mèu !
Pauso-te, lou jour ; dins la niue prefoundo,
Sabes que li mort sorton dóu toumbèu.

ACELLA

Pour mon ami Honoré Dauphin.

... Aux Aliscamps je l'ai rencontrée
à minuit. (1)
J. B.

Dans le berceau de pierre, où ton âme repose,
Divine Acella, donne asile à mon cœur,
A mon cœur enivré par la flamme immortelle,
Du soleil d'outre-tombe qui éclaire les disparus.

Je suis venu au milieu de la nuit, l'âme angoissée,
Contempler, en me dérobant aux regards profanes, ton lit virginal,
Et puis je me suis enfui, ô sœur d'Atalante,
Jetant pour ton doigt si fin mon anneau de fiançailles.

Dans les ténèbres, à la lueur des étoiles,
Clous d'or que Dieu a plantés dans l'azur,
Tu m'as entendu clamer, et mes hantises,
Et, devant ta tombe, mon amour si élevé pour toi !

Quand l'aube commence à poindre, que la lune disparaît
Que le rossignol égrène ses vocalises harmonieuses,
Pour toi, ô Acella, mon cœur chante,
Et ce chant, ô vierge, te ferait frissonner !

Dors, mon Acella, que l'abeille blonde
Vienne dans son vol sonore t'apporter son miel.
Repose-toi pendant le jour. Dans la nuit peuplée par les ténèbres,
Tu sais que les morts peuvent sortir du tombeau !

(1) A propos de ce poème, M. le docteur Bayol qui, comme on sait, vit au pays d'Arles, en passionné du Félibrige, depuis qu'il a renoncé à la vie coloniale, nous écrit en nous l'adressant : « *Acella* était une jeune fille appartenant à l'aristocratie romaine, et qui vivait à Arles sous Constantin. Elle est morte à l'âge de dix-sept ans, au moment de se marier. Son sarcophage existe encore, ou plutôt existait. Il reste une inscription latine. — Nous avons évoqué Acella par le moyen des tables, et j'aurais bien des choses étranges à vous raconter... »

Dins lis Aliscamp, emé nòsti rèire,
Dron piousamen, lou soulèu es clar ;
Quouro sara niue, t'espère à Sant-Pèire,
En me languissènt de tu, long di clar !

Dron ! que dins lis èr la briso mourènto
Vague plan-planet sus toun cros pourta
La ginèsto d'or e la roso ardènto,
Garbo que moun cor porge à ta bèuta !

Jan BAYOL.



Dans les Aliscamps (1), au milieu de nos ancêtres,
Dors pieusement, le soleil jette sa claire lumière ;
Lorsque la nuit sera venue, je t'attends dans les ruines de St-Pierre (2)
En promenant ma rêverie pleine de toi, aux bords des étangs silencieux.

Dors ! qu'à travers l'espace, la brise qui se meut,
Vienne doucement, plus doucement encore, apporter sur ta tombe
Le genêt d'or et la rose pourprée,
Gerbe que mon cœur offre à ta beauté radieuse !

Jean BAYOL.



(1) Les Aliscamps d'Arles.
(2) Ruines de Saint-Pierre à Eyguières, dans une plaine où passe l'antique voie aurélienne.

LA LUNE !

A Armand Dayot.

Par les chemins du ciel que cherche donc la lune
Penchant sur nous sa face ou tournant son profil
Qui fuit à l'horizon, délicat comme un fil ?
— Car sa mélancolie indique une infortune ! —

La lune qui sourit ne sourit pas gaîment.
J'ai pensé sa pensée et je la crois jalouse
D'être veuve toujours sans jamais être épouse :
Je sais ce qu'elle cherche aux coins du firmament.

Des voix disent qu'au spleen de vivre il est des trêves
Et les soirs, par ses clairs qui sèment les langueurs
Elle voudrait sentir ce que sentent les cœurs...
Mais pas de cœur, hélas ! pour frissonner ses rêves !

Lasse de deviner, lasse parfois de voir,
Elle voudrait connaître aussi le grand mystère
Qui, sous son regard bleu, furète sur la terre,
Et sa virginité meurt du mal de savoir.

Lasse de s'exciter à sa propre magie
Et d'aider aux baisers sans fin dont elle a faim,
Elle cherche son corps pour le livrer enfin
A l'amour dont elle a la pâle nostalgie.

GEORGES LORIN.

REPOS

Ayant lassé ton corps en la luxure folle,
Deviens sage, sachant les lointains du bonheur.
Reforge un idéal à ton passé frivole
Et brode une aile neuve à l'âge de ton cœur.

Imagine un oubli des choses explorées,
Que la robe te trouble avec un frisson blanc.
Aspire tendrement aux choses adorées
Mais résigne tes bras et fige ton élan.

Affirme-toi qu'il n'est de sexe qu'en les âmes
Et que les mains n'ont droit qu'à l'offrande des fleurs.
Cherche comme un pardon d'avoir connu les femmes;
Que tes yeux ne voient plus que l'ange au fond des leurs.

Très romantiquement sous d'honnêtes charmilles
Marche contemplatif par les beaux soirs d'été,
Et dis des mots d'amour timide aux jeunes filles
Dont tu supposeras l'exacte chasteté.

GEORGES LORIN.

PRISE DE VOILE

Quand tu franchis le seuil de la fatale enceinte,
Ton cœur n'a point faibli, ton pas n'a point tremblé ;
De tes beaux yeux baissés pas un pleur n'a roulé
Le long des voiles blancs dont ta tête était ceinte.

Puis tu t'agenouillas ; et l'on eût dit la Sainte
Qui, jadis, à Jésus chez Simon attablé,
Offrit dans un coffret d'albâtre ciselé
Le cinname, l'encens, la myrrhe et la jacinthe.

Mais toi qui dis au monde un éternel adieu,
Songes-tu quel trésor tu donnes à ton Dieu ?
Ce n'est pas un parfum de myrrhe ou de cinname,

Ni la froide blancheur d'un marbre inanimé :
— Ce que tu mets aux pieds du Maître bien-aimé,
C'est ton corps, cet albâtre, et ce parfum, ton âme.

Paul MUSURUS.

HYMNE AU PRINTEMPS

Bonne nature, as-tu des baisers pour les lèvres ?
Des épaules pour les fronts lourds ?
Des fleurs pour la beauté ? des fraîcheurs pour les fièvres ?
Et, pour les membres restés gourds
De sortir de l'hiver aux froides fantaisies,
Ton printemps répand-il d'étirantes tiédeurs ?
As-tu des coins cachés pour les chagrins en pleurs ?
La narine béante avide d'ambroisies
Fleurera-t-elle en toi sa satisfaction ?
As-tu pour le rire et la joie
Des pourpres dont l'ampleur magnifique s'éploie
Et des deuils pour l'affliction ?

Ces baisers, ces fraîcheurs, ces tiédeurs, ces corolles,
Ces recoins secrets pleins d'accueil,
Ces parfums aussi doux que de bonnes paroles,
Et cette pourpre et ce grand deuil,
Si vraiment tu les as, Nature, ô maternelle !
Si ce n'est pas un songe, à moi donc tous ces biens !
Le printemps tout entier gonfle mon cœur ; je viens
A ta coupe qu'emplit la jeunesse éternelle
Et j'y veux étancher la soif que je ressens,
Et j'y veux, oubliant mes peines,
Sentir le renouveau m'envahir jusqu'aux veines
De grands espoirs adolescents.

Enveloppe ma joie avec les belles robes
Que sur moi développeront
Le rouge des couchants ou le clair bleu des aubes ;
Voile ma douleur, si mon front
Persiste à conserver ses tristesses inertes,
Dans les grands crêpes noirs de tes nuits sans clartés ;
Ah ! je m'enivrerai des pétales jetés,
Et je me baignerai parmi les ombres vertes
Des grands arbres qui font ainsi que des doigts gais
Choir leur floraison sur les faces,
Et, comme des amis, je presserai leurs masses,
Entre mes deux bras fatigués.

Laisse-moi me coucher ainsi que joue à joue,
Calme comme à l'heure où l'on dort,
Dans l'herbe où des blancheurs d'ombelles font la roue,
Lourdes du poids d'un bourdon d'or;
Laisse-moi respirer ton haleine champêtre,
Où passe la douceur de quelque souffle humain ;
Laisse-moi me pencher, un bouquet à la main,
Sur tes étangs profonds où je ris d'apparaître,
Pour boire à plein gosier leur liquide cristal
Tendre à tes sources mes deux paumes,
Ecouter tous tes chants, goûter tous tes aromes,
O sève ! ô Printemps triomphal !

Je viens, je viens à toi, grande consolatrice,
A toi qui sembles nous chérir,
Baume où toute blessure obtient sa cicatrice,
Elixir qui sais nous guérir,
O Simple, ô Pure, ô Douce ! à toi, bonne Nature,
Refuge des chagrins, oyante des secrets,
Compréhensive en qui l'âme a tous ses reflets,
Féconde où toute faim découvre sa pâture,
Pour me jeter en toi, pour te faire ma cour,
Et te donnant, femme et prêtresse,
Tout : inspiration, beauté, fraîcheur, ivresse,
Jurer que je t'aime d'amour !

Lucie DELARUE.



STANCES

I

Belle source, je veux me rappeler sans cesse
Qu'un jour, guidé par l'amitié,
Ravi, j'ai contemplé ton visage, ô déesse,
Perdu sous la mousse à moitié.

Que n'est-il demeuré, cet ami que je pleure,
O nymphe, à ton culte attaché,
Pour se mêler encore au souffle qui t'effleure
Et répondre à ton flot caché !

II

Solitaire et pensif, j'irai sur les chemins,
Sous le ciel sans chaleur que la joie abandonne,
Et, le cœur plein d'amour, je prendrai dans mes mains,
Au pied des peupliers, les feuilles de l'automne.

J'écouterai la brise et le cri des oiseaux,
Qui volent par les champs où déjà la nuit tombe ;
Dans la morne prairie, auprès des tristes eaux,
Longtemps je veux songer à la vie, à la tombe.

L'air glacé fixera les nuages transis,
Et le couchant mourra doucement dans la brume.
Alors, las de marcher, sur quelque borne assis,
Tranquille, je romprai le pain de l'amertume.

JEAN MORÉAS.

OFFRANDE

Kypris, qu'un chevrier modela dans l'argile,
Je t'offre, — afin qu'aux bras du chanteur d'Héraklé
Je goûte le plaisir en demeurant stérile, —
Une brebis qui n'a pas encore agnelé.

— Vois, je t'apporte aussi ces herbes odorantes ;
La sauge humide où boit l'abeille dans l'été,
Et le cerfeuil plus frais aux mains que l'eau courante
Mêleront leurs parfums d'onde et de crudité.

Mon sein est puéril mais mon cœur est farouche ;
Damétas le sait bien à l'heure de l'accord,
Car la flûte est moins vive et chaude sur sa bouche
Que ne l'est mon baiser qui s'appuie et qui mord.

Le soleil de midi couché dans la luzerne
S'abat moins lourdement sur la plaine et les champs,
Que ne pèse l'amour sur les corps qu'il gouverne
De son désir jaloux et de ses jeux méchants.

Mon cœur las est plus rude à porter que la cruche
Pleine de lait fumant, que le vase d'étain
Où je verse la cire et le miel de la ruche,
Que les rameaux du hêtre et les pommes de pin.

La paix des jours légers et doux s'en est allée...
O Vénus Cypria, qui naquis de la mer,
Je t'offre, à toi qui prends plaisir aux eaux salées,
Les larmes de ma joue et de mon cœur amer.

Anna de NOAILLES.

AU COUMANDANT MARCHAND

Contro la Bèsti di sèt tèsto,
Dins lou desert vaste e feroun,
Soul afrountaves la batèsto.
— Que vivo? Franço! A ta cridèsto,
Souto la dènt lou mors se roump...
Mai pèr l'ounour as fa proutèsto,
E pèr ta glòri aqui n'i'a proun!

F. MISTRAL.

AU COMMANDANT MARCHAND

Contre l'Hydre aux sept têtes,
dans le désert vaste et farouche,
seul tu affrontais le combat.
— Qui vive? — France! A ton haut cri,
le mors se brise sous la dent...
Mais pour l'honneur tu protestas,
et pour ta gloire, c'est assez!

Maillane, 7 avril 1899.

A Mlle CORA LAPARCERIE

Souvenir de Béziers.

Les Dieux vous ont marquée au front d'un signe auguste,
Et rien n'arrêtera,
Chercheuse d'idéal, le vol de la chimère
Qui vous emportera.

Vous connaîtrez la gloire et l'or de ses fumées :
Elle vous donnera
L'enivrement suprême et la grande auréole
Qui vous éblouira.

Et quand vous aurez tout : gloire, bonheur, fortune,
Quand tout vous sourira,
Donnez un souvenir au char de Déjanire,
Triomphante Cora !

1899. Camille SAINT-SAËNS.



LAMBRUSCS

ESTIU

Saluden lou bel Estiù nut !
Lou ceriè, lou may, lou sahut,
Emblancadis, semblon piùcelos ;
Les pibouls, qu'un vent fa fremi
Soun rengats al loung del cami
Coumo, à la noço, las douncelos.

Sul grand pesquiè tout lugregènt,
La luno met sas nàuŝ d'argènt
Que nadon sans velos ni remos ;
Pel brancatge àudourous e mol,
Sous rais, lou cant del roussignol
Goutejon coumo de legremos.

S'en ven, l'Estiù, pes camps de blat !
De soulelh s'es enmantenlat ;
Ritz ambe sous uelhs d'aigo claro.
Pèr las balotchos de Sen Jan,
Aquelo qu'a pas de galan
Es a temps per en trouba 'ncaro.

Lambrusques

ÉTÉ

Saluons le bel Eté nu ! — Le cerisier, l'aubépine, le sureau, — vêtus de blanc, semblent des vierges ; — les peupliers que le vent fait frissonner — sont rangés au long du chemin – comme, aux noces, les jeunes filles.

Sur le grand vivier tout étoilé, — la lune met ses nefs d'argent — qui nagent sans voiles ni rames. — Par le feuillage odorant et souple — ses rayons, avec le chant du rossignol, — s'égouttent pareils à des larmes.

L'Eté vient par les champs de blé ! — Il s'est drapé de soleil ; Il rit avec ses yeux d'eau claire. — Pour les fêtes de la Saint-Jean, — celle qui n'a pas de galant — a le temps d'en trouver encore.

L'Estiù s'en ven durbi lou bal :
Lou temps es court, dincos Nadal,
Lou poulit temps que passo viste.
L'Estiù ven ; lèu s'entournara.....
Es p'r'aco qu'on àusis ploura
Le roussignol del sàuze triste.

L'Eté s'en vient ouvrir le bal : — le temps est court jusqu'à Noël, — le temps joli qui passe vite. — L'Eté vient, bientôt s'en ira... — C'est pour cela qu'on entend pleurer — le rossignol du saule triste.

LOU TOUMBEL DEL COUMTE RAMOUN

Crosto la gleyzo es lou toumbel de la vitimo ;
Les de Mounfort l'an pas voulgudo benazi ;
L'an acassat de terro santo ; mes la cimo
Des plataniès l'asoumbro, y parlo e ven l'àusi.

Memo en estiù, la grando gleyzo es pleno d'oumbro.
Lou sepulcre del desahit, ple de soulelh,
Lusis coumo un blouquiè, souto l'arcado soumbro ;
Lou vieilh coumte n'es rejouit, dins soun toumbel.

L'avion jitat darnié la porto, coumo un pàure,
Lou Mestre qu'a pecat soulomen d'esse bou ;
Mes aro, dins lour gleyzo, y vouldro pas may clàure
Quand bendron, à ginouls, y demanda perdou.

LE TOMBEAU DU COMTE RAYMOND

Contre l'église est le tombeau de la victime. — Ceux de Montfort ont refusé de le bénir ; — ils l'ont chassé de la terre bénite, mais la cime — des platanes l'ombrage, lui parle et l'écoute.

Même en été, la grande église est pleine d'ombre. — Le sépulcre du proscrit, en plein soleil, — luit comme un bouclier parmi l'arcade sombre ; — le vieux comte en est réjoui, dans son tombeau.

Ils l'avaient jeté hors la porte, comme un pauvre, — le Maître dont le seul péché fut d'être bon ; — maintenant, dans leur église, il ne voudrait pas entrer, — quand ils viendraient, à genoux, lui demander pardon.

Y vouldro pas drinta, dins la gleyzo ennegrado :
Soun espaso e soun cor aïmabon lou grand jour !
Nous àus, jouvens, le tiraren de bat l'arcado,
Le jour que cantaren nostro messo d'amour.

Quand, jouts le libre cel, las gleyzos seran mortos,
Quand se pregarà plus que l'antico Bèutat,
Al temple qu'y farèn, y àura pas cap de portos:
Per las festos del Dret, cadun es couvidat.

Brisaren lou toumbel, prendren aquelo cendre,
En plen soulelh la semenaren amb' el blat,
E lou blat levarà ! A le vese descendre,
La terro bul, coumo la pasto dins la mayt.

Quand segaren lou blat, ne faren uno coco;
Cadun ne manjara per se trouva pu fort.
Lou maïnache que jogo e l'àujoulo qüe hoco
S'en vendra coumenia en cantan : « Es pas mort ! »

E cado an, dins lou camp sacrat, la memo festo
Veyra les del Mieyt-joun coumo frayres bessous :
Mountfort, sous capelans e la grando batesto,
Auren tout debrembat, tant lou cel sera dous.

Il n'y voudrait pas entrer, dans l'église noire : — son épée et son cœur aimèrent le grand jour ! — Nous autres, jeunes, les tireront de sous l'arcade, — le jour où l'on dira notre messe d'amour.

Quand, sous le libre ciel, les églises seront mortes, — quand on ne priera plus que l'antique Beauté, — au temple que nous lui ferons, il n'y aura point de porte : pour les fêtes du Droit, chacun est invité.

Nous briserons le tombeau, nous y prendrons cette cendre ; — en plein soleil, nous la sèmerons avec du blé — et le blé germera ! rien qu'à le voir descendre, — la terre bout comme la pâte dans le pétrin.

Quand nous faucherons le blé, nous en ferons un gâteau ; chacun en mangera pour devenir plus fort. — L'enfant qui joue, l'aïeule qui tricote, — viendront communier, chantant : « Il n'est pas mort ! »

Chaque année, en ce champ sacré, la même fête — verra ceux du Midi, comme des frères jumeaux : — Montfort, ses prêtres et la terrible bataille, — nous aurons tout oublié, tant le ciel sera doux.

LA RATO-PLENO

O tu, pàuro bestio espàurido,
Rato-pleno que, dins la vido,
Passos sans mena cap de brut,
Cadun se sinno e, lèu, acasso
Toun alo tristo, toutjoun lasso,
Toun mour ennegrat e pelut.

Pàureto ! fas pòu e tridolos.
Lou vielh grapàu, jouts las mijolos,
Soul, te regardo ambe plasé.
La neyt amago sa figuro,
Gàuzo entouna sa cansou puro
Coumo 'l cant dóu petit bouié.

Yéu tabes, aymi la neyt douço,
La neyt mayralo, nou repousso
Lę que sap pas la gayetat,
Que, triste, agatcho sans countesto
Lou grand soulelh coumo uno festo
Ount l'an pas jamai couvidat.

LA CHAUVE-SOURIS

O toi, pauvre bête épeurée, — chauve-souris qui, dans la vie, — passes sans faire aucun bruit, — chacun fait le signe de croix et chasse — ton aile triste, toujours lasse, — ton visage noir et velu.

Pauvrette ! tu fais peur et tu trembles, — le vieux crapaud, sous les oronges, — seul te regarde avec plaisir ; — La nuit cache sa figure, — il ose entonner sa chanson pure — comme la chanson du petit bouvier.

Moi aussi, j'aime la nuit douce, — la nuit maternelle qui ne repousse — celui qui n'a pas de gaîté, — qui, triste regarde, sans révolte, — le grand soleil comme une fête — où on ne l'a pas invité.

LAS TRES COUPOS

I

Les de Prouvenço an counservat de lours nàus grecos,
Uno coupo d'ibori ount beven, cado jour,
Quand la mar s'espandis sus las arenos secos,
Lou vi de Castelnàu, fait de lum e d'amour.

Coupo, lou temps passat t'a faïto touto bloundo ;
Lou vi qu'as countengut es lou sang del soulelh ;
T'a tintado de pourpo e semblos, tan redoundo,
Un sé d'Arleso, blanc, qu'à l'ayre ven roussel.

Coumo uno fount d'estiù, la paràulo pagano
Gisclo en toun large ventre ount toutis an bebut.
Lou filtre qu'as versat, treboulats, les engano ;
Semblo qu'àujen droumit à l'oumbro d'un sahut.

La Bèutat e l'Amour toutjoun les asouleilhon ;
Jamai touquebon pas l'espaso ni l' blouquiè.
Las cansons, al mayti, per elis s'arreveilhon,
Coumo fan d'àucelous nitats dins un clouquiè.

LES TROIS COUPES

I

Ceux de Provence ont conservé de leurs nefs grecques — une coupe d'ivoire où ils boivent, chaque jour, — quand la mer s'étale sur les plages sèches, — le vin de Châteauneuf, fait de lumière et d'amour.

Coupe, le temps passé t'a faite toute blonde ; — le vin que tu as contenu est le sang du soleil ; — il t'a teinte de pourpre et tu sembles, si ronde, — un sein d'Arlésienne, blanc, qui blondit à l'air.

Comme une source d'été, le verbe païen — jaillit en tes larges flancs où le monde a bu. — Le philtre que tu as versé, affolés, les charme ; — il semble qu'ils aient dormi à l'ombre d'un sureau.

La Beauté et l'Amour toujours les ensoleillent ; — ils ne touchèrent jamais l'épée ni le bouclier. — Les chansons au matin s'éveillent pour eux — comme font des oiseaux nichés dans un clocher.

E canto la mar blouso, e canton las cigalos,
Del Rose e del mistràu canto la grando vouts ;
Pu dous que, des crabiès, las flahutos egalos,
Canto, à lour pot fleurit, lou parla melicous.

II

Les de Bigorro, al pu nàut pic de la mountagno,
Beven l'aïgo de nèu ount digus s'y lavat.
Aqui, poden manja càulados ou castagno,
An lou cap crosto l'cel e lou mounde es debat.

Lour goubelet de boues, linde, sentis la brano ;
Fayt d'un souquet de brougo, y ciselat al tour ;
Avion lese, l'iver, quand la nèu, de la plano,
Barrabo lou cami, de fa rouda lou tour ;

A puntos de coutel, d'y desina d'estelos,
Las que vesen, que gayre-be tocon, la neyt.
Per pousa l'aïgo cando a las sourgos piùcelos,
Dins lours dits afumats, per fa giscla la leyt,

Et chante la mer pure, et chantent les cigales ; — du Rhône et du mistral chante la grande voix ; — plus doux que des chevriers les flûtes égales, — chante à leur lèvre en fleur la parole de nuit.

II

Ceux de Bigorre, au plus haut pic de la montagne — boivent l'eau de neige où personne ne s'est lavé. — Là, ils peuvent manger le lait caillé ou les châtaignes, — ils ont la tête près du ciel et le monde est en bas.

Leur gobelet de bois, lisse, sent la fougère ; — fait d'un tronc de bruyère, il est ciselé au tour. — Ils avaient loisir, l'hiver, quand la neige de la plaine — fermait le chemin, de faire tourner le tour ;

A la pointe du couteau, d'y dessiner des étoiles, — celles qu'ils voient, qu'ils touchent presque, la nuit. — Pour puiser l'eau candide aux sources vierges — dans leurs doigts noircis pour faire jaillir le lait,

Cal la coupo de boues que digus n'a toucado.
Ço que beven y blanc, damoron toutis souls,
Sietadis en plen cel sus la nèu pourpourado
Quand lou luscre a sannat dins les canvalhs coumouls.

Al aro es descendudo, ô grando Neyt, e mesclos
Les camis. Van canta d'amour per endroumi
Las àueilhos e per se garda de langui.
Saven d'àutros cansons qu'espàurissen las èclos.

III

Les de Toulouso, al souer, quand lusis lou calelh,
Regreton pas la nèu rousento ou las mars bluos :
An lour Garono d'or ount rajo lou soulelh,
Lou terro-fort, ja tout empregnat d'estatuos.

Des pibouls del Ramiè as sàuzes de Blagnac,
La Garono, coumo uno serp, es esplandido ;
A milo plecs d'azur, amb' un murmul magnac,
Lizo entre-mieyt les quès, couloubro amourousido.

Il faut la coupe de bois que personne n'a touchée. — Ce qu'ils boivent est blanc ; ils demeurent tout seuls, — assis en plein ciel sur la neige empourprée — quand le crépuscule a saigné dans les précipices comblés.

Maintenant descendue, ô grande Nuit, tu mêles — les chemins. Ils vont chanter d'amour pour endormir — les ouailles et pour se garder de l'ennui. — Ils savent aussi des chansons qui épouvantent les aigles.

III

Ceux de Toulouse, au soir, quand luit la lampe, — ne regrettent pas la neige ardente ni les mers bleues ; — ils ont leur Garonne d'or où ruisselle le soleil — et la glaise déjà grosse des statues.

Des peupliers du Ramier aux saules de Blagnac, —la Garonne, comme un serpent est étalée ; — à mille plis d'azur, avec un murmure gracieux, — elle glisse entre les quais, la couleuvre amoureuse !

Toulouso enten canta sous barris, sous clouquiès,
San-Sarni, la Dalhado ount s'azagon les sàuzes,
Sa paischelo que meno un grand brut de blouquiès ;
Al Capitol, dono Clemenço enten sous làuzes.

Mes ço qu'aïmo l' pu may Toulouso, es terro-fort
Ount sous maïnatches, bouns sculptiès, paston la coupo
Que budaran, al desahici de Mounfort
Les flèus que, cado souer, canton à grando troupo.

Lou vi qu'aven bregnat es làuger e roussel ;
Mes l'ajulhan al flot de la Garono bluo
Que, d'un velo de luscre, apàuo lou soulelh ;
E nostro coupo es faïte ambe car d'estatuo.

Toulouse entend chanter ses faubourgs, ses clochers : — Saint-Sernin, la Dallade où se baignent les saules ; — sa chaussée qui mène un vacarme de boucliers ; — au Capitole, dame Clémence entend ses louanges.

Mais ce qu'aime le plus Toulouse, c'est la glaise — où ses enfants, les bons sculpteurs, pétrissent la coupe — que videront, à la haine de Montfort — les *flèus* qui, chaque soir, chantent par grandes troupes.

Le vin que nous avons vendangé est blond et léger ; mais il s'ajoute au flot de la Garonne bleue — qui, d'un voile de crépuscule prend au piège le soleil ; — et notre coupe est prise à la chair des statues.



MALO-NEYT

Sus la mar que brusis, tant fero,
La luno, acatado, lusis
E canto, del temps que brusis :
« Que t'emmaynos, d'esse en coulero ! »

Mes la mar rounco e meno un tapatge d'infer,
Jito al cel cent brasses d'escrumo.
Lou cel, tout treboulat, s'entrumo
E las estelos, dins la brumo,
S'avalissen en tremoulant, amb' un bruch fer.

La luno rits toutjoun, entr' amb las brumos claros,
E l'autro, ràujouso, hurlis,
Boundo pu nàut e s'avalis :
Aquel visatge blanc e lis,
Le vouldro peçuga de sas urpos barbaros.

« O, tu que rises, te prendrei,
« Tous liris, les desfeilharei
« E saras mibo ;
« Proun temps y a qu'a tous pes d'argènt
« Trigossi moun flot lugregènt :
« Moun tour arribo.

NUIT MAUVAISE

Sur la mer qui bruit, féroce, — la lune, inclinée, luit — et chante, du temps qu'elle bruit : — « Que te prend-il, d'être en colère ? »

Mais la mer gronde et mène un vacarme d'enfer, — jette au ciel cent bras d'écume. — Le ciel, tout troublé, se voile, — et les étoiles dans la brume — tombent en tremblant avec un bruit féroce.

La lune rit toujours entre les brumes claires, — et l'autre, furieuse, hurle, — bondit plus haut et s'effondre ; — ce visage blanc et poli, — elle veut le griffer de ses ongles barbares.

« O toi qui ris, je te prendrai ; — tes lys, je les effeuillerai : — tu seras mienne. — Trop longtemps à tes pieds d'argent — je traînai mon flot étoilé : — mon tour arrive.

« Gayto ta franjo d'azur clar,
« Engranara pas may la mar,
« L'ey embricado ;
« Vey toun vental de mirailhets.
« N'ey derancadis les jayets,
« En micos, nado.

« Lou vent m'adujo ; à grand cimboul,
« Del negre abisme, ras coumoul
« D'oumbro e de ràujo,
« Fa giscla, caps à ta bèutat,
« L'escrumo coumo un pung tampat ;
« En meštres ! Aùjo ! »

— « Quirdes pas tant. Sabes pas re que mena bruch,
« Souy pla trop nàuto.
« Te vas apasima dès qu'àu àujeï voulgut,
« Sans cap de fauto.

« Lou vent que fa hurli tas ràucôs prigoundous
« Es rise de ma bouco ;
« En mieyt mous liris blancs e mous lugras en flous,
« Digus, jamaï, me touco.

« Calo-te, soumbro mar, te vas apasima,
« Te disi que n'àu voli !
« Faras ço que vouldrey, àuey coumo dema ! »
E la mar dis : « Tridoli !

« Vois ta frange d'azur clair : — elle ne balaiera plus la mer, — je l'ai déchiquetée ; — vois ton éventail de miroirs, — j'en ai arraché les jayets, — en miettes, il nage.

« Le vent m'aide ; avec un grand bruit, — de l'abime noir, ras comblé — d'ombre et de rage, — il fait jaillir vers ta Beauté — l'écume, comme un poing fermé. — Nous sommes maîtres, vois ! »

« — Ne crie pas tant, tu ne sais rien que faire du bruit, — je suis trop haute. — Tu vas te calmer dès que je l'aurai voulu — sans point de faute.

« Le vent qui fait hurler tes rauques profondeurs — est rire de ma bouche. — Entre mes lys blancs et mes étoiles en fleur, — nul jamais ne me touche.

« Tais-toi, sombre mer, tu vas t'apaiser ; — je te dis : Je veux. — Tu feras mon vouloir, aujourd'hui comme demain. » — Et la mer dit : « Je tremble !

« M'espàuris, aquel blanc visatge toutjoun dous,
« May cande que lou veyre,
« Que s'en rits, quand m'àusis brama touto ma vouts,
« Pu forto que l' trouneïre ! »

Lou velo de la luno engràno les flots verts,
Que s'espamissen d'aïse;
Soun ventalh mirgailhat, as dits entre douberts,
Frezis, tal coumo un sàuze ;

Al aro, la mar pigrò es pas may qu'un poutou
Jouts les pes de la bello,
Raïs e legremos van toumba, perlos en flou,
Sul roucas que s'estelo.

Atal moun cor ambe moun cos se soun batuts :
— Moun cos y la mar, moun cor y la luno. —
Bufes pas lou mistrau que levo talis bruts,
Reïno de moun cor, ma divesso bruno.

Aten que sió passat l'àuratge ambe la neyt,
Questo malo-neyt ount bulis l'escrumo.
Ta nàu blanco m'assemblo un dous nizal, lou lieyt,
Que l'àucel de mar tejo ambe sa plumo.

« Il m'effraye, ce blanc visage toujours doux, — plus clair que le verre, — qui rit lorsqu'il m'entend donner toute ma voix — plus forte que le tonnerre. »

Le voile de la lune balaye les flots verts — qui se pâment d'aise ; — l'éventail miroitant, aux doigts entr'ouverts, — frémit comme un saule ;

Maintenant, la mer paresseuse est un long baiser. — Aux pieds de la belle, — rayons et larmes vont tomber, perles en fleur — sur le roc qni s'étoile.

Ainsi mon cœur avec mon corps se sont battus, — mon corps est la mer, mon cœur est la lune. — Ne souffle pas le vent qui mène tels grands bruits, — reine de mon cœur, ma déesse brune.

Attends que soit passé l'orage avec la nuit, — cette nuit mauvaise où jaillit l'écume ; — ta nef blanche est pareille au doux nid, à ce lit — que l'oiseau de mer tisse avec sa plume.

Sarro ta velo bloundo e tous arriùs rengats,
Nou t'y fises pas à la vago blouso.
Digus te dira pas quantis se soun negats
Dins la malo-neyt, jouts la mar jelouso.

Plie ta voile blonde et tes agrès prêts, — ne te fie pas à la vague pure, — nul ne te dira combien sont noyés — dans la nuit mauvaise, sous la mer jalouse.

PLANH

L'ort de primovero es tout emblancat,
Lou fraïsse es mannat, n'a franjos de sedo —
Jouts les graïselous l'aïgo es pas may fredo :
Venets, parpalhols, l'iver es passat ;
Dansats al soulelh, ràubos desplegados.
— Nani, lou Cers ven, piri qu'un laïrou
Lou tor m'a panat la primaïgo flou
Al mes nivoulenc de las marcescados.

Dins moun ort d'Estiù, gardabi un rousiè
May empourpourat qu'un souer de vendemio.
L'auratge a passat, souldat que bestemio,
La roso a saunat sul negre pesquiè...
Tridoli des dits coumo uno menino ;
L'Estiù m'a durat lou temps d'un poutou.
Al rousiè d'amour y a pas qu'uno flou.
Ràubado la flou, damoro l'espino.

PIANTO

Le jardin d'avril est vêtu de blanc, — le frêne est paré de franges de soie — sous les cressons l'eau n'est plus froide : — Venez, papillons, l'hiver est passé ! — Dansez au soleil, robes déployées. — Non, le vent de l'est vient comme un voleur, — le gel m'a volé la première fleur — au mois nuageux des giboulées.

Au jardin d'Eté j'avais un rosier — plus empourpré qu'un soir de vendange. — L'orage est passé, soldat qui blasphème, — la rose a saigné sur le noir vivier. — Mes doigts sont tremblants comme d'une vieille ; — l'Eté m'a duré le temps d'un baiser. — Au rosier d'amour, il n'est qu'une fleur. — Volée la fleur, il reste l'épine.

Tout moun ort d'Iver n'es qu'un casse nut ;
L'àuro a darrigat sas darnieros feilhos.
Un chott pensatiù levo sas aureilhos
E gayto la neyt sul grand albre mut.
Ay ! quand flouriran las sasous nouvelos !
Que me fa ! Que soun joyos e doulou ?
Es trop lèu passat, lou temps de la flou.
Voli ana pu nàut, me flouri d'estelos.

OSMONT.

Mon jardin d'hiver n'est qu'un chêne nu. — Le vent arracha ses dernières feuilles. — Un hibou pensif dresse les oreilles — et guette, la nuit, sur l'arbre muet. — Ah ! quand fleuriront les saisons nouvelles ! — Qu'importe ! que sont joies ou douleurs ? — Trop vite est passé le temps de la fleur : — je veux aller haut, me fleurir d'étoiles.

Toulouse, 1899. OSMONT.



RONDELS

—

DUPERIE

Aimer, comme juillet aime Phébus en feu,
Quelque cœur dédaigneux ; vouloir toujours lui plaire ;
L'aimer comme l'aurore adore la lumière,
Essayer de jeter dans son ciel un coin bleu :

Quelle folie, hélas ! — pardon de cet aveu ! —
Recouvrir tous ses pas d'herbe verte et de lierre ;
Aimer, comme juillet aime Phébus en feu,
Quelque cœur dédaigneux, vouloir toujours lui plaire,

C'est brûler un blanc cierge à l'autel d'un faux dieu !
C'est ce que fit jadis mon âme téméraire,
Qui recommencerait si c'était à refaire,
Dût la mort apparaître et payer mon enjeu.
...Aimer, comme juillet aime Phébus en feu...

IGNORANCE

Voici la Mort avec sa faux dévastatrice ;
Elle abattra sans choix épis et roses-thé,
Les grâces du printemps, les gloires de l'été,
Ne lui demandez donc ni pitié ni justice.

Moissonneuse cruelle, elle agit par caprice,
En sa course, raillant notre fragilité.
Voici la Mort avec sa faux dévastatrice,
Elle abattra sans choix épis et roses-thé.

Renaîtront-ils, du moins, dans un terrain propice,
Sur le sol inconnu nommé l'Eternité ?
Est-ce que je le sais ! qu'en sait l'humanité ?
L'incertitude amère est au fond du calice.
Voici la mort avec sa faux dévastatrice...

Duchesse I. de la ROCHE-GUYON.

CHRONIQUE

1897

— Le 31 janvier, à Aix-en-Provence, l'*Escolo de Lar* a célébré le 20e anniversaire de sa fondation, sous la présidence de M. François Vidal qui a salué en vers les principaux membres, MM. Arbaud, Aude, de Berluc, Borel, Gasquet, Guillibert, d'Ille, Martin, Pourcel, etc., et avant tous, la reine « Mijo ». (V. *Lou Felibrige* de janvier 1897).

— Le 7 février, à Brive, fête littéraire offerte par l'*Ecole limousine*, au foyer du théâtre, à tous les amis de la Cause félibréenne. Causerie de M. Sernin Santy ; vers limousins de MM. Marpillat et Bombal ; accords de « cabreto » et de vielle, etc.

— Les Limousins de Paris, membres du *Bournat courrezian*, ont tenu également leurs premières soirées littéraires le 13 février et le 14 mars. Ils se réunissent, depuis, chaque mois.

— Le 28 mars, à Aix, « l'Association franco-provençale » a fait représenter *Lou Pastre grand segnour*, de Marius d'Auruou. Mlle Tanesy a chanté ensuite l'*Inne gregau*, de F. Mistral, musique de Borel. Cet hymne a obtenu aussi un grand succès au Cercle Artistique de Marseille.

— Le 3 mai, sur le rapport de M. Gaston Jourdanne, l'Académie des Jeux floraux, de Toulouse, décerne un souci d'argent au R. P. Xavier de Fourvières, pour les premiers volumes de ses prédications en provençal.

— Le 30 mai, Jeux floraux et fête annuelle de l'*Escolo moundino*, à Toulouse. (V. *La Terro d'Oc* et *Lou Felibrige* du 2e trimestre 1897).

— Le même jour, réunion du Consistoire félibréen, à Tarascon. On a élu majoraux : MM. Elzéar Jouveau, en remplacement de Jules Cassini, et Baptiste Bonnet à la place de Paul Arène.

— Le 6 juin, à Choisy-le-Roi (Seine), intéressante et verveuse félibrée donnée par M. Lucien Duc, pour fêter la 20e année de *La Province* et les palmes académiques de M. Jean Monné. Parmi les félibres du banquet, signalons MM. Maurice Faure, Baptiste Bonnet, Eugène Garcin, Jules Troubat, Gardet, César Gourdoux. L'amphitryon les a complimentés en vers ainsi que les absents, du Félibrige parisien. (V. *La Province* de juin).

— Le 4 juillet, fête annuelle du Félibrige-de-Paris, à Sceaux, sous la présidence de M. Benjamin-Constant. Outre les Jeux floraux et la Cour d'amour traditionnels, elle comportait l'inauguration d'un buste à Paul Arène, à côté de ceux de Florian et d'Aubanel. — Le *Viro-Soulèu* de juillet-août donne le détail de la felibrée, avec les discours de MM. Deluns-Montaud, Sextius-Michel, Benjamin-Constant, les poésies de MM. Armand Silvestre, Clovis Hugues, etc. Suivant notre coutume, nous reproduisons le discours du président d'honneur. On le lira plus loin, p. 309.

— Le 29 juillet, au café Procope, à Paris, banquet de l'*Escolo parisenco* et intéressante soirée littéraire où l'on a, notamment, applaudi Mlle Irma Perrot, dans ses Chansons provençales.

— Du 31 juillet au 8 août : sixième Voyage méridional des Félibres et des Cigaliers. Fêtes félibréennes honorées, à Valence et à Orange, par la présence du Président de la République. Le prochain fascicule de la *Revue* donnera un compte rendu complet de ces mémorables journées de poésie et d'art — Valence, descente du Rhône, Théâtre antique d'Orange, Avignon, Saint-Rémy et Sisteron — qui se terminèrent par l'inauguration du monument de Paul Arène.

— Le 8 août, à Sisteron, Sainte-Estelle, assemblée générale du Félibrige. On lira plus loin la traduction du discours annuel du Capoulié.

— Les 21, 22 et 23 août, la Fédération des Ecoles félibréennes du Limousin a donné de grandes fêtes à Ussel et à Born, sous la présidence de M. Delpeuch, sous-secrétaire d'Etat, et du « chaptal », l'abbé Joseph Roux. Jeux floraux, cour d'amour, inauguration de monuments ou plaques commémoratives aux troubadours de la région. (V. pour les détails l'organe des félibres limousins, *Lemouzi*).

— Le 3 octobre, à Béziers, félibrée d'inauguration de l'*Ecole du Titan*, fondée en juillet. Au bureau, MM. Jourdanne, Messine, Arnavielle, Marsal, etc. (V. *l'Aiòli* du 7 novembre).

— Le 24 octobre, l'*Athénée* de Forcalquier et l'*Escolo dis Aup* ont tenu leur séance annuelle, présidée par M. Eugène Plauchud. Au banquet, brindes de MM. Fruchier, sénateur, Louis Maurel, d'Ille, Guillibert, etc. (V. *Lou Felibrige* de novembre).

DISCOURS DU CAPOULIÉ (1)

A LA SAINTE-ESTELLE DE SISTERON (8 août 1897)

Messieurs et gais Confrères,

Nous voici sur la montagne ! C'est ici que soufflent les quatre vents de la Liberté ! C'est ici que je veux crier nos revendications patriotiques et nationales !

Qu'ils préparent leurs frondes, ceux qui nous jettent la pierre en se cachant. Nous sommes ici pour le combat.

Nous, les pacifiques, qui ne demandions qu'à vendanger nos raisins quand l'automne se vêtait d'or, et à cueillir l'olive quand les premières neiges argentaient les cimes du mont Ventoux, voilà que, des pays du Nord, on nous a crié la guerre et on nous a accusés d'être des révoltés et d'avoir tourné le couteau contre la Mère Patrie, et on a dit qu'il fallait nous exterminer !

Hier encore, nous lisions, stupéfaits, cette provocation :

Le péril félibrigien !

Et tout cela parce que, l'été passé, de braves gens qui s'occupent de l'instruction du peuple, un moment laissèrent leurs gerbes sur l'aire pour parler entre eux de la renaissance de notre langue provençale.

Il est vrai qu'ils eurent peut-être tort d'appeler leur réunion *un Congrès*. S'ils avaient tout simplement, comme d'habitude, appelé leur réunion une *félibrée*, tout se serait passé la même chose, les mêmes discours auraient été prononcés, les mêmes motions se seraient faites et auraient été adoptées, et personne n'aurait protesté. Mais un *congrès*, des félibres qui tiennent un *congrès* ! cela ne pouvait être admis. Aussitôt, quelques fortes têtes se mirent en travail et tous, congressistes ou non, nous fûmes agonis, lapidés de sottises et d'abominations. Rares furent les hommes sages et d'esprit qui consentirent à discuter loyalement les décisions de notre congrès.

Tout le crime était d'avoir voté cette motion :

« Dans les écoles du Midi, l'étude de la langue française se fera par le moyen et la comparaison de la langue provençale. »

(1) Le texte provençal des discours du Capoulié du Félibrige ayant paru dans la plupart de nos organes d'Oc, *l'Aiòli*, *lou Felibrige*, *l'Armana*, etc., nous préférons en donner la traduction française inédite.

Cela avait suffi, paraît-il, pour bouleverser le monde ; la langue française était, du coup, abolie ; les frontières de la France étaient ouvertes à l'étranger. Nous étions tous perdus !... Et qui était la cause de ce désastre ? — Les Félibres ! *Le péril félibrigien.*

Les insensés qui nous accusent ne savent donc pas que le langage c'est l'âme de la terre qui nous nourrit ! Ils ne savent pas que c'est la terre qui crée la langue, que c'est la lumière de l'azur, la couleur des champs et des arbres et des montagnes qui font les mots harmonieux, clairs et sonores qui exprimeront la poésie de cette terre nourricière ! Ils ne savent donc pas que si nous en arrivions à avoir une langue commune, universelle, nous descendrions au rang de la bête !

Il n'y a que la bête qui mange au ras du sol qui a une langue unique pour tous les pays de la terre ; parce que le bétail ne vit pas pour la pensée, il ne vit que pour son ventre ! Les ânes braient à Paris comme à Londres, les chiens aboient à Marseille comme à Chicago et les chardonnerets chantent sur les chardons auréolés de la Crau comme sur les térébinthes du Parthénon.

L'homme qui ne parlerait plus la langue de la terre sienne, n'aurait plus de volonté, plus de patriotisme, il aurait l'égoïsme de la bête.

Et c'est à l'homme du Midi, à ce peuple, à cette race majeure et supérieure qui a produit *Mireille* que l'on veut enlever son langage d'amour et de poésie ! C'est cette fleur d'humanité que l'on veut arracher ! c'est ce jardin de la France que l'on veut saccager ! c'est au cœur de la nation que l'on veut planter le couteau ! Car, ne l'oublions pas, si le front de la France est à Paris, son cœur est ici ! Et c'est du cœur que monte le sang qui vivifie, et la générosité et l'amour et la poésie, qui élèvent l'homme jusqu'à Dieu !

Il est donc aveugle et volontairement traître à la patrie, traître à la nation, traître à la France, celui qui veut nous faire perdre le droit de parler provençal. Parce qu'il nous ôte ainsi l'épée qui garda toujours pucelles nos frontières méridionales, qui lutta toujours contre les gouvernements despotiques que voulaient nous imposer les barbares envahisseurs du Nord. Les Teutons franchirent les chaînes des Vosges, mais ils ne purent franchir le ruban des Alpilles ! Il y a deux mille ans de cela, et nos araires remuent encore les os du Germain.

C'est par notre langage et par l'attachement à notre terre que nous avons gardé pur le sang latin qui est comme la sève de vie qui rajeunit le monde et fait fleurir les arts et donne à l'homme sa fierté et attise l'amour de la liberté.

C'est par sa langue que notre race a conservé, comme une braise sous la cendre, la ferme volonté de revendiquer tous les droits de l'homme usurpés. Et quand la nuit noire du moyen âge couvrait la terre de France de son aile onglée et velue, la race méridionale éblouissait le monde avec l'œuvre de ses troubadours. C'est alors que les républiques d'Arles, d'Avignon, de Sisteron et de Marseille en remontraient aux empereurs. C'est alors qu'il y avait :

> ... Des consuls et de bons citoyens
> Qui, quand ils savaient le droit chez eux,
> Savaient laisser le roi dehors !

C'est ce peuple, c'est cette race qu'on voudrait abolir devant le barbare qui nous observe !

Eh bien, personne n'y touchera à cette race méridionale, personne ne lui enlèvera son langage qui est son épée éblouissante, car nous savons qu'enfin l'esprit dompte toujours la matière, et nous savons que nos frères, les Cigaliers et les félibres de Paris, seront avec nous au jour du combat, si jamais les hommes à courte vue qui grognent contre nous voulaient nous donner le coup de dent ! Nous serons ensemble, tous les hommes fidèles à la terre natale ; à cette heure, on ne connaîtra plus les partis : bleus, blancs et rouges, unis comme les trois couleurs du drapeau, nous défendrons la Langue d'Oc, française autant que sa sœur latine, la Langue d'Oïl.

Et notre cri sera : vive la Nation !

FÉLIX GRAS.

DISCOURS DE M. BENJAMIN-CONSTANT, DE L'INSTITUT, AUX JEUX FLORAUX DE SCEAUX

Mesdames, Messieurs,

Les Félibres et les Cigaliers m'ont voulu, cette année, comme porte-parole aux fêtes de Sceaux ; je ne devais que leur obéir ; mais c'est un grand honneur dont je sens tout le poids, surtout après des prédécesseurs tels que Renan, Jules Simon, Zola, Jules Claretie, Henry Fouquier... J'en passe, quand même, et des meilleurs ; et pour cela, ne pouvant m'autoriser que de ma présidence toute modeste de la « Cigale » et du devoir pieux, et de plein air, que je viens rendre aujourd'hui à la mémoire de Paul Arène.

L'an dernier, il était là, parmi nous, dans ce verdoyant pays, se promenant à travers la foule, heureux de vivre encore une bonne journée, d'écouter les poètes de la « Cour d'amour » ou de chanter la « Coupe sainte » de Mistral, de noctambuler après, le plus tard possible, allant d'une table à une autre, en dépensant, une dernière fois, sa verve de conteur et son âme d'artiste ! Et c'était en effet la dernière fête de Sceaux qui s'achevait pour lui !... Et l'hiver devait, bientôt, l'obliger à reprendre le chemin du pays des cigales pour y mourir au soleil !

Et, aujourd'hui, nous voilà réunis sans lui... après avoir inauguré son image de bronze, œuvre parfaite de notre ami Hercule. Il fallait le tempérament d'un statuaire de bonne race pour nous rappeler Paul Arène tel qu'il était, avec sa tête aux lignes pures, avec son front de penseur, et ses yeux au regard paresseux dans lesquels on voyait passer des rêves, des souvenirs, toutes choses qu'il ne nous disait pas, mais qui, de temps à autre, se plaçaient dans une chronique ou dans un sonnet.

Comme homme, il était de ceux qui ne courent pas après la fortune, et qui ne l'attendent ni couchés ni levés. Très jaloux de son indépendance, insouciant de tout le reste, les honneurs officiels ne l'excitaient guère. Il n'eut jamais la fièvre rouge, ni la fièvre verte. Et la légion d'honneur lui vint toute seule, et l'Académie aurait pu lui venir aussi, car il était de ceux qui écrivaient ! Mais, depuis longtemps, il avait, par droit de culture grecque, ses entrées sous les portiques et les ombrages d'Académus, et, par droit de culture latine, son droit de séjour dans les jardins de Tibur.

Et nous aimions à l'entendre philosopher, et à le suivre, analysant avec une grande vivacité d'esprit toutes les poussées d'opinion, saines ou maladives. Il voyait les choses de haut, il savait les mettre au point, en évitant de tomber dans la myopie analyste. Il ne croyait pas, non plus, qu'il fallût ne reconnaître le génie que chez les fous; mais qu'un chef-d'œuvre était l'équilibre de deux forces: le savoir et le tempérament. Les agitations littéraires de son temps ne le laissaient pas indifférent, loin de là ; mais il critiquait, chez certains, les préoccupations de facture, la langue tourmentée, la recherche à outrance du mot riche avant la pensée qui le porte. Tout en reconnaissant les chefs-d'œuvre des littératures étrangères, il ajoutait que l'admiration exagérée qu'on leur donnait, chez nous, à tout propos, était bien souvent une des formes de l'envie... la trop fréquente application du proverbe : nul n'est prophète dans son pays ! Car il aimait la France et la croyait toujours la première dans les Lettres et les Arts. Aussi conservait-il la plus patriotique admi-

ration pour notre vieille et bonne langue française... même avec de l'accent !... Il avait ce culte, ce qui ne l'empêchait pas d'admirer la richesse de l'idiome natal ; mais il le laissait, dans ses domaines, au grand soleil et sous le ciel bleu, aux poètes de génie qui le parlèrent... dès le berceau, près des Muses... à Aubanel, à Mistral !

A ses moments perdus, Paul Arène fit aussi de la critique d'art ; il y apporta toujours la plus grande modération ; préférant parler plutôt des bonnes choses que des mauvaises, ne décourageant jamais les débutants, ne décrétant la réputation de personne. Il savait que le temps rend connaisseur et qu'il ne faut jamais se presser de juger avec sévérité, afin de ne pas être obligé de se déjuger, un jour, en adorant ce qu'on avait brûlé. Paul Arène aimait les peintres, et les peintres le lui rendaient et se mettaient volontiers de tous les pèlerinages d'art qu'il organisait, soit d'un côté, soit d'un autre, à commencer par les fêtes d'Orange. Enfin, comme Corrège s'écriant devant l'œuvre d'un de ses amis : « Et moi aussi je suis peintre », Paul Arène l'était vraiment, et c'est le seul côté de son caractère qu'il m'appartenait de célébrer aujourd'hui. En effet, nous le revoyons, notre ami, en amoureux fureteur de la nature, en dénicheur de ces bons endroits où les échappés de Paris, quand le ciel est clair, viennent respirer l'air et la liberté, en peintre toujours ému de la terre natale, en grand paysagiste de sa Provence bien-aimée ! Pour les Parisiens que leur grandeur ou leur travail attache à ses rivages, pour les prisonniers du succès, en hiver, au coin du feu, ouvrir un livre de Paul Arène c'est ouvrir une fenêtre pour faire entrer le soleil, se réchauffer l'âme, s'en aller le long des routes blanches où les grands pins découpent leur ombre, prendre le large par delà les eaux bleues vers des îles d'améthyste pâle, terres du Rêve !... ou, dans les villages de la montagne, écouter, sur leurs portes, chanter les sœurs de Mireille !... ou, la nuit, penser aux étoiles en écoutant le murmure régulier de la mer et le frissonnement des oliviers.

Paul Arène aimait à vivre dehors, à la manière antique, toujours dans la foule, ne pouvant se résigner à rentrer chez lui, même pour dormir, même pour écrire ! Et ses amis devaient le suivre ; sans cela, comme un enfant gâté, il se fâchait. Aussi se chargeait-il, pour nous tenir éveillés, de nous dire des anecdotes exquises : Ah ! Paul Arène ! conteur adorable et conteur de plein air, et bien méridional par ce côté-là ! Les troubadours du roi René, au bas des tribunes où siégeaient les reines de la « Cour d'amour » contaient, en plein air, les hauts faits d'armes des chevaliers amoureux ; dans les reflets roses du soir, sur le seuil des salles

pleines d'ombre de l'Alhambra, le poète arabe contait en plein air les exploits de Tarik, le premier conquérant de l'Espagne; et, plus près de notre cœur, et dans le plein air provençal, Mistral nous a conté *Mireille* et Paul Arène nous a conté *Jean des figues* et la *Chèvre d'or*.

Aussi, pour que soit honorée comme elle doit l'être, la mémoire de notre grand ami, cet Athénien de Provence, ce Parisien du Midi... dans ce paysage à la Watteau, plein de concerts champêtres, de dîners sur l'herbe et de promenades sous bois, ô vous, les jeunes! qui venez de prendre, sur vos plaisirs si vite passés, le temps d'écouter ce dernier hommage, pressez-vous de florianiser, aimez-vous et soyez joyeux!

BENJAMIN-CONSTANT.

1898

— Le 15 janvier, réception solennelle, au café Voltaire, du capoulié Félix Gras, par les Félibres de Paris. Discours de bienvenue de M. Sextius-Michel, réponse du Capoulié, allocutions de MM. Deluns-Montaud, Maurice Faure, etc., et vers provençaux de MM. Lucien Duc et L. Roux-Servine. — Une soirée provençale a suivi, dans laquelle on a applaudi notamment M. Isnardon, de l'Opéra-Comique, et Mme Mary Auber, en costume arlésien. (V. le *Viro-Soulèu* de février).

— Le 3 mars, à Marseille, et le 15, à Aix, conférences de M. Jean Carrère sur Mistral, la Cause félibréenne et l'avenir de la Provence.

— Le 1er mai, en Avignon, réunion de l'Ecole du *Flourege*, présidée par M. Pierre Devoluy. (V. *l'Aïòli* du 7 mai).

— Le 29 mai, assemblée annuelle du Consistoire félibréen en Arles. Nomination de majoraux : M. Clovis Hugues en remplacement de Paul Arène (M. Baptiste Bonnet ayant démissionné), et M. l'abbé Spariat, en remplacement de Joseph Huot (V. *l'Aïòli* du 7 juin).

— Le 26 juin, célébration de la *Santo-Estello* à Aigues-Mortes. Discours du capoulié F. Gras, (on en lira plus loin la traduction), chant de *la Coupo* par Mistral, brindes de MM. Marius Girard, Mouzin, Ch. Rieu, J. Loubet, etc. (V. *Aïòli* du 7 juillet et la *Chronique du Midi* de M. Jean Carrère au *Mercure de France*).

— Le 3 juillet, fête annuelle des Félibres de Paris, à Sceaux, sous la présidence d'honneur de M. André Theuriet, de l'Académie française, dont nous publions le discours plus loin. (V. le *Viro-Soulèu* de juillet-août).

— Le même jour, à Clermont-l'Hérault, fêtes en l'honneur du potier-*troubaïre*-Peyrottes, poète languedocien. Discours de MM. Albert Arnavielle, Deandreis, Messine, Delmas, etc., et de M. Vincent, préfet de l'Hérault. (V. *Lou Felibrige* d'août).

— Le 14 juillet, fête provençale au Grand-Théâtre de Marseille, avec le concours des *Tambourinaires* d'Aix. Chant de *Magali*, représentation d'une scène marseillaise de L. Foucard et de la comédie de Pélabon, *Maniclo*.

— Le 24 juillet, assemblée solennelle du *Flourege* en Avignon et distribution des prix du concours de thèmes et de versions. — Discours du président, le majoral Alphonse Tavan. (V. *Lou Felibrige* d'août).

— Les 6 et 7 août, a été célébré à Agen le centenaire de Jasmin, organisé par l'*Escolo de Jansemin*, avec le concours des *Cadets de Gascogne*.

Le premier jour, séance littéraire à l'Hôtel de Ville : poésies de MM. Georges d'Esparbès et Boyer d'Agen ; félibrée. — Le lendemain, visite au musée où M. Roujon, directeur des Beaux-Arts, remet à la ville l'allégorie du sculpteur Denys Puech : la Muse gasconne glorifiant Jasmin. Puis solennelle commémoration du poète devant sa statue : discours des félibres Charles Ratier et Gaston Jourdanne et de M. Larroumet, de l'Institut ; vers de M. Prosper Estieu ; banquet ; soirée de gala au théâtre.

— A Toulouse, les 9 et 10 août, grandes fêtes organisées par les *Cadets de Gascogne* en l'honneur de Goudelin, Vestrepain et Auguste Fourès, précurseurs du Félibrige.

Des discours furent prononcés devant la statue de Goudelin (œuvre de Falguière) par MM. le maire de Toulouse, Léon Bourgeois, ministre de l'Instruction publique, Georges Leygues, vice-président de la Chambre, et le chancelier Mariéton qui fit l'éloge du grand poète et affirma avec éclat le but du Félibrige.

Devant le monument de Fourès (œuvre du sculpteur Ducuing), parlèrent MM. Antonin Perbosc, Estieu, Ch. Brun, Leygues, et Na Filadelfo ; — devant le monument du chanteur populaire Vestrepain, M. Gaillard, directeur de l'Opéra.

— A Carcassonne, les 13 et 14 août, continuation des fêtes des *Cadets*, couronnées par l'embrasement de la *Cité*.

Nous publierons dans le fascicule prochain un compte rendu détaillé de ce voyage aquitain : fêtes d'Agen, de Montauban, de Toulouse et de Carcassonne.

— Le 14 août, fondation de l'*Union régionaliste bretonne* et fête d'inau-

guration à Morlaix, qu'il faut mentionner ici pour sa conformité avec les manifestations félibréennes. Nous y reviendrons.

— Le 15 septembre, félibrée à Eyguières (B-du-R.) Discours de Mistral, Marius Girard, Jean Bayol, du sénateur Monnier, etc. (V. *l'Aïòli* du 27).

— Le 25 septembre, Jeux floraux de l'*Ecole Gaston Phébus*, à Biarritz. Discours de MM. Planté et de Cardailhac et poème de Na *Filadelfo*. (V. *L'Escolo de Gaston Febus* d'octobre).

— Le même jour, Jeux floraux de l'Eglantine, à Obazine en Limousin, sous la présidence du chaptal Joseph Roux. (V. *Lemouzi* d'octobre).

— Le même jour encore, félibrée à Volx (Basses-Alpes), sous la présidence de M. de Gantelmi d'Ille. Parmi les assistants : les majoraux de Berluc-Pérussis, Lieutaud, abbé Pascal, R. P. Xavier de Fourvières, etc. (V. *l'Aïòli* et *Lou Felibrige* de septembre).

— Le 30 novembre, fête annuelle de l'Athénée de Forcalquier, sous la présidence du majoral Eugène Plauchud et de M. Louis Maurel, pour l'*Escolo dis Aup*. Brindes de MM. Estève, Descosses, Bernard, Paul Roman, etc. (V. *Lou Felibrige* de novembre).

DISCOURS DU CAPOULIÉ

à la Sainte-Estelle d'Aigues-Mortes, le 26 juin 1898

Messieurs et gais Confrères,

Nous voici enfin réunis en famille, à la table du festin *sant-estelen*. Nous allons réconforter notre foi en buvant le vin de la Coupe sainte, qui est le sang de notre terroir, et en chantant l'hymne national qui est le pain des âmes et des cœurs fidèles.

Puisque nous sommes en famille et que nous allons communier ensemble, retournons-nous un instant vers le passé, considérons l'œuvre accomplie, voyons les fruits qu'a portés l'arbre félibréen que plantèrent les sept félibres de Fontségugne, il y a quarante et tant d'ans, en terre fertile, en terre friable, en belle terre de labour de Provence.

Il nous est une joie de voir que cet arbre félibréen a grandi, s'est épanoui si puissamment branchu que ses brouts en touchent les étoiles et son ombre abrite toute la nation méridionale, depuis la mer bleue des Iles d'or jusqu'aux crêtes des Alpes neigeuses, et dans son feuillage ont niché

tous les oiseaux chanteurs dont le ramage a émerveillé le monde ; et si bien fut pratiquée, en bonne saison, la culture que lui donnèrent nos sept félibres, que l'arbre a porté cette belle fruitée qui nourrit, à l'heure d'aujourd'hui, tous les hommes qui sentent bouillonner dans leur sang l'amour de la patrie et la fierté de la race.

Hélas ! de nos sept félibres qui le plantèrent cet arbre félibréen, cinq, déjà, sont allés dans le saint repos des Aliscamps ! Dieu prolonge sans fin la vie des deux maîtres qui nous restent ! le grand baile Frédéric Mistral et son vaillant compagnon Alphonse Tavan ! Ce sont eux, les travailleurs de la première heure, qui nous diront comment doivent se tailler les branches gourmandes et comment se provignent les pousses de race qui peuvent faire souche nouvelle. Ce sont eux qui nous diront d'éloigner les propre-à-rien, si par cas il en venait, qui voudraient l'enter, notre arbre de race franche, avec des greffes bâtardes.

Nous ne voulons pas que sa sève de poésie nous donne d'autres fleurs que nos fleurs azurées et d'autres fruits que nos pommes d'or ! Nous voulons que notre arbre félibréen reste l'arbre de la gaie science, l'arbre de la poésie et de l'idéal, le nourricier de l'âme ! Nous voulons que ses branches forment la voûte du temple où s'abrite notre foi, nous voulons que son tronc soit l'autel où s'agenouille notre illusion, où nos cœurs entonnent l'hymne à la gaie lumière et jettent le cri des hautes jouissances ! Nous voulons que notre arbre sacré soit l'éternel reposoir de notre déesse chanterelle, celle dont les majoraux portent l'idole d'or au chapeau !

Voilà pourquoi nous les taillerons les branches gourmandes qui voudraient buter ! Voilà pourquoi nous les chasserons les greffeurs qui essaieraient de l'enter. Voilà pourquoi nous les boucherons les taupinées. Voilà pourquoi nous dirons aux propre-à-rien qui ne pourraient concevoir notre idéal, aux profanes qui transformeraient nos réunions poétiques en séances de conseils d'arrondissement : « Allez semer ailleurs vos tartaufles des affaires, et piquer vos carottes de la basse politique dans les garrigues du journalisme ravalé. Laissez-nous avec notre poésie qui est seule chose sérieuse, laissez-nous avec nos légendes qui sont seules l'histoire, laissez-nous avec nos illusions qui sont seules le vrai !... »

Et cependant, comme le Félibrige marque l'aspiration d'un peuple et d'une race majeure à la vie active, il ne faut pas croire que nous éloignerons de nos assemblées ceux qui feront œuvre littéraire en dehors de toute haute poésie. Dieu nous garde de cela ! Que les historiens écrivent l'histoire, que les philosophes et les esprits ouverts aux choses de l'organisation sociale nous disent leurs vues dans leurs livres de philosophie et

d'économie politique : ils trouveront chacun leur place dans la section qui leur convient et ils aideront ainsi par leurs œuvres qui s'imposeront à l'étude et à la réflexion des hommes, ils aideront, dis-je, à nous faire rentrer dans notre droit d'enseigner la langue d'Oc dans les écoles de la nation.

Il faut bien se convaincre, Messieurs et gais confrères, que le Félibrige aurait eu beau se créer, les Maintenances auraient eu beau s'établir et les écoles se former, si les œuvres et les chefs-d'œuvre des félibres ne venaient pas éblouir le monde littéraire, nous n'aurions pas le droit de nous adresser aux députés-félibres majoraux et de leur dire : « En avant, l'heure a sonné, montez à la tribune et obtenez que l'on ouvre les écoles de la nation à l'enseignement de la langue de Mireille, de cette langue d'Oc que parlent quinze millions de bons Français ! »

Et soyez bien assurés que nos félibres-députés majoraux ne manqueront pas de la porter, cette motion patriotique, avant la fin de cette législature, car si notre renaissance littéraire leur impose ce devoir, il y a une autre raison souveraine qui le leur commande : il nous vient de là-haut un concert de reproches contre la race latine qu'il est nécessaire de dissiper et de confondre. Et ce sera sur la motion patriotique de nos députés-félibres que se compteront les vaillants et les capons ! Là nous verrons si la France veut renier son sang latin pour s'abâtardir dans la lourdeur de l'esprit anglo-saxon ! Là nous verrons si la France veut s'enmanteler de rayons de soleil ou s'envelopper dans le brouillard ! Là nous verrons si la France se tourne vers Homère ou vers Attila !...

En attendant, louons Dieu qui nous fait vivre dans la splendeur du cycle mistralien !

Félix GRAS.

DISCOURS DE M. ANDRÉ THEURIET, DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE, AUX JEUX FLORAUX DU FÉLIBRIGE-DE-PARIS, A SCEAUX

Mesdames, Messieurs,

Mon premier devoir — un devoir très doux — est de remercier mon cher collègue, M. le maire de Sceaux, de son très aimable souhait de bienvenue. Je veux dire également à votre brave et éminent Président, M.

Sextius-Michel, combien sa chaleureuse sympathie et ses précieux éloges m'ont été au cœur. Je suis très touché, Messieurs, du grand honneur que vous m'avez fait en m'appelant à présider, cette année, les fêtes où vous célébrez la mémoire de Florian. Je n'ai guère qu'un titre à cet honneur, c'est d'être le plus proche voisin de cette ville fleurie où l'auteur *d'Estelle* est venu mourir et où vous venez de couronner les bustes de Théodore Aubanel et de Paul Arène, deux excellents poètes pour lesquels j'ai une fervente admiration. Pourtant, en cherchant dans mes souvenirs, je retrouve deux profondes impressions qui me serviront, non à justifier, mais à excuser, dans cette fête toute méridionale, l'occupation de ce fauteuil par un écrivain appartenant au nord de la France et élevé tout là-bas, en Lorraine.

Permettez-moi d'évoquer ici l'un et l'autre de ces souvenirs et de vous conter tout d'abord comment j'ai fait connaissance avec Florian.

A l'époque lointaine de mon enfance, je passais de longues heures de flânerie dans le grenier de la maison paternelle. C'était un de ces bons greniers de province, qui servent de fruitiers et aussi de débarras pour les meubles hors d'usage. Il était embaumé à la fois par l'odeur des fruits mûrissants et par l'antique parfum des choses du passé.

Romances d'autrefois, copiées à la main sur un gros papier verdâtre, épées rouillées, défroques démodées, boîtes à musique ne disant plus que la moitié de leurs airs, armoires bourrées de volumes dépareillés, il y avait de tout dans ce fouillis. Je m'y aventurais comme Robinson dans son île. Les vieux meubles craquaient parfois, comme si quelque spectateur prisonnier eût voulu en pousser les lourds battants, décorés de figures grimaçantes. Un jour, j'osai faire grincer la serrure d'une de ces mystérieuses armoires. Je n'y trouvai point de spectre, mais j'y découvris les œuvres de Florian, et je lus *Galatée*, *Estelle et Némorin*, les *Arlequinades*, la traduction de *Don Quichotte* — avec quelles délices !... Ceux qui ont goûté la saveur du fruit défendu et des livres dévorés en cachette le comprendront. — *Don Quichotte*, surtout, marqua pour moi la date d'une éclosion de sensations nouvelles. On a reproché à Florian d'avoir plutôt imité que traduit le chef-d'œuvre de Cervantès et d'avoir laissé évaporer une bonne partie de l'originalité du roman. Mais je m'en souciais peu alors ; à dix ans on n'a pas le goût difficile, et la langue simple, doucement sentimentale du traducteur, suffisait à me charmer. Ce fut ainsi que je dus à l'auteur des *Pastorales* mes premières émotions littéraires, et qu'il devint pour moi le plus aimable des initiateurs. J'ai contracté envers

lui une dette de gratitude ; je ne suis donc pas tout à fait un intrus en venant me mêler à ceux qui le fêtent aujourd'hui.

Telle est ma première excuse. Voici la seconde : elle se rattache à une date plus récente et à une émotion plus vive encore.

Je suis resté longtemps sans visiter votre Midi. Je ne le connaissais que par les radieux poèmes de Mistral et par les beaux vers d'Aubanel, ce poète grec né « en Avignon. » Je pus enfin, dans ma pleine maturité, entreprendre ce voyage tant désiré, et je quittai Paris par une brumeuse nuit d'hiver. A mon réveil, la Provence se révéla à moi, brusquement, sous l'adorable lumière d'un ciel d'azur immaculé. Je vis les *mas* aux toits rouges, avec leurs plantations de mûriers et d'amandiers, leurs clôtures de frissonnants roseaux, leurs rangées de sveltes cyprès noirs s'opposant comme un rempart au souffle du nord-ouest. J'admirai, aux premières teintes roses du soleil levant, les nobles profils des Alpilles qui bordent la plaine. J'aperçus au passage la ville des Papes reflétant ses augustes murailles dans les eaux du Rhône, et Arles avec ses belles Arlésiennes qui, pour me servir de l'expression d'Aubanel, « ont des fleurs étranges dans leurs grands yeux » ; et Marseille, la Phocéenne, magnifiquement couchée entre des montagnes et une mer céruléenne, qui rappellent les paysages de la Grèce, son aïeule. Ebloui, fasciné par cet enchantement qui se renouvelait à chaque station, je ne m'arrêtai qu'à Nice, et, là encore, mon âme grisée de soleil s'exalta. — La baie des Anges, entrevue à travers la molle échancrure des collines ; les massifs de chênes verts, de lauriers et de pins ; les bois d'oliviers, la profusion des roses, me donnèrent plus que jamais l'hallucination de la Grèce antique. Quand un vent léger chantait dans les ramures au retroussis d'argent, quand la lumière veloutait les cimes des montagnes couleur de mauve, je m'imaginais volontiers que, là-bas, derrière les oliviers, une cité grecque reposait au soleil, avec ses villas, ses temples de marbre, ses tavernes et ses théâtres, et que cette mer bleuissante, sillonnée de voiles blanches, était la mer de Sicile, chère à Théocrite... Alors je sentais la parfaite beauté de cette invocation de Mistral « à l'âme de la Provence » :

Amo de-longo renadivo,
Amo jouiouso e fièro e vivo,
Qu'endihes dins lou brut dóu Rose e dóu Rousau !
Amo di séuvo armouniouso
E di calanco souleiouso,
De la patrìo amo piouso,
T'apelle ! Encarno-te dins mi vers prouvençau !

« Ame éternellement renaissante, — âme joyeuse et fière et vive — qui hennis dans le bruit du Rhône et de son vent ! — âme des bois pleins d'harmonie — et des calanques ensoleillées, — de la patrie âme pieuse, — je t'appelle !... Incarne-toi dans mes vers provençaux ! »

A la longue, cependant, vous l'avouerai-je ?.. ce ciel toujours bleu, cet infatigable soleil, cette continuelle verdure dont je n'avais pas l'habitude, me pénétraient peu à peu d'une mystérieuse mélancolie. J'étais inquiet, désorienté comme un oiseau qu'on a expatrié. Parmi les lauriers et les myrtes sauvages, au milieu des roses épanouies en plein décembre, j'avais la nostalgie de la neige, des bois dénudés et des ciels ennuagés de ma province lorraine, pour laquelle je me reprenais tout à coup d'une affection plus filiale, d'un plus religieux attachement.

Et ce fut précisément alors, Messieurs, que je compris la pieuse et patriotique croisade entreprise par vous et qui eut pour précurseurs Mistral, Roumanille et Aubanel. Comme de valeureux chevaliers errants, les félibres ont chevauché à travers le Midi, en lui enseignant la grandeur de son histoire et la beauté de sa langue. « Quand nous aurons rendu au peuple, disait Aubanel, sa fierté provençale, alors il s'attachera comme le lierre à la terre maternelle, alors il aimera son petit village et ses oliviers, sa *calanco* et ses rochers ; alors Paris et le Nord ne viendront plus l'éblouir et il trouvera enfin que son soleil est le plus beau. » Vous avez, Messieurs, semé la bonne parole et, insensiblement, dans les autres provinces de France, votre exemple a été suivi et il s'est fait un réveil d'amour pour la terre natale. Tous les esprits généreux et vraiment français sont convaincus maintenant, grâce à vous, que l'amour de la petite patrie ne fait pas oublier la grande et qu'au contraire, l'unité nationale, comme le proclamait ici-même, en 1890, M. Michel Bréal, doit en tirer un surcroît de force, parce que « l'attachement à la province est fait de la même étoffe que l'amour de la patrie. »

Il faut aimer sa province et s'en imprégner. Les hommes dont l'enfance, éparpillée en des milieux sans cesse changeants, n'a pris racine nulle part, peuvent avoir éprouvé de bonne heure des émotions plus aiguës, leur esprit peut s'être plus précocement affiné ; mais ils n'ont pas goûté ce qui fait la douceur et l'intime poésie des années enfantines : la continuité de la vie au milieu des êtres et des choses qui nous ont donné nos premiers étonnements, qui ont été témoins de nos premières joies et de nos premiers chagrins. L'âme se développe plus harmonieusement dans un commerce familier avec les paysages que l'accoutumance rend progressivement sympathiques et suggestifs. Elle se répand à son tour amicalement

en eux, et elle retrouve plus tard avec bonheur les impressions et les émerveillements d'autrefois, semés dans chaque coin de rue, fleurissant à chaque buisson du chemin.

C'est cette fidèle communion avec la terre natale, c'est cette tendresse pieuse pour leur beau pays de Provence, qui a donné aux maîtres du Félibrige une poésie si savoureuse, si originale. Vous avez été, Messieurs, avec ces illustres maîtres, les initiateurs de la salutaire évolution qui ramène les lettrés et les artistes vers le culte des traditions, vers l'observation des mœurs provinciales. Vous leur avez inspiré la pensée de recueillir nos vieilles chansons populaires, d'étudier ces dialectes locaux qui sont autant de petites sources perdues en plein bois et qui ont cependant formé le limpide et large fleuve de la langue française. Vous nous avez appris, à nous autres gens du Nord, de l'Est et de l'Ouest, à cultiver notre jardin, et, pour mon compte, je vous en remercie de tout cœur. Poursuivez donc votre œuvre généreuse; continuez, comme Mistral, à chanter en vers immortels la majesté du Rhône, la chaleur de votre soleil, la splendeur de la Méditerranée et la beauté captivante de vos filles, dont les grands yeux reflètent à la fois le ciel, la mer et le soleil de Provence. Ne cessez jamais vos chansons! La poésie est l'éternelle charmeuse; on revient toujours à elle et laissez-moi vous citer, pour finir, ces vers de Théocrite, qui était un peu des vôtres :

La cigale jaseuse à la cigale est chère,
Et l'épervier rapide à l'épervier son frère;
La fourmi suit sa sœur dans l'herbe des buissons,
Et moi, j'aime la Muse et ses jeunes chansons.
Que toujours de chansons ma demeure soit pleine!
Le sommeil est moins doux, moins suave est l'haleine
Du printemps qui renaît; aux abeilles les fleurs
Sont moins chères, qu'à moi la Muse et ses faveurs.

Oui, Messieurs, répétons-le tous ensemble: Vive la Poésie!.. Et maintenant je me hâte de clore ce discours déjà trop long. Il est temps d'ouvrir la *Cour d'Amour*; il est temps de céder la place aux dames qui en seront les reines, parce qu'ici, comme en terre provençale, comme dans tout le plaisant pays de France, les dames étant la plus exquise incarnation de la Beauté, sont de droit les fées et les inspiratrices de la Poésie.

André THEURIET.

1899

— Le 7 janvier, représentation à Aix, au « Théâtre franco-provençal » (dirigé par M. Paul Pourcel), du cinquième acte de *La Rèino Jano*, de Mistral : elle a obtenu un grand succès. (V. *Lou Felibrige* de janvier).

— Le 15 janvier, en Avignon, assemblée du *Florège*. M. Joseph d'Arbaud prononce une franche déclaration de principes, au nom de la jeunesse du Félibrige. (V. l'*Aiòli* du 27 janvier).

— Le 16 mars, à Toulon, et le 26 mars, à la Seyne, représentation du vieux drame *Lou Groulié bèl esprit*, de Pélabon, sous le patronage de *la Cheminée*, société littéraire toulonnaise.

— Le 5 avril, au Café Voltaire, banquet offert par les Félibres-de-Paris au poète Alphonse Tavan, un des VII fondateurs du Félibrige. (V. le *Viro-Soulèu* d'avril).

— Le 14 mai, aux Arènes d'Arles, triomphale représentation de *Mireille*, l'opéra de Gounod, en présence de 20.000 spectateurs.

— Le 21 mai, dans la même ville, inauguration du *Museon Arlaten* et célébration des quatrièmes Grands Jeux floraux septennaux du Félibrige. (Voir plus loin le compte-rendu spécial).

— Le 10 mai, au Félibrige-de-Paris, fête littéraire en l'honneur de M. Baptiste Bonnet, à l'occasion de la publication de son nouveau volume : *Lou Varlet de mas*. Discours de M. Sextius-Michel et réponse de M. B. Bonnet. Vers de MM. Lucien Duc, Gourdoux et Roux-Servine. (V. le *Viro-Soulèu* de mai).

— Le 18 juin, nouvelle représentation de l'opéra de *Mireille*, aux Arènes de Nimes.

— Du 13 au 17 août, huitième voyage méridional des Cigaliers et des Félibres de Paris. Représentations au Théâtre antique d'Orange. Inauguration des bustes d'Antony Réal, à Sérignan, et du troubadour Raimbaud, à Vacqueyras. Félibrées de Montmirail, d'Arles, de Fontvieille et des Baux. (Voir les détails et les discours dans le *Viro-Soulèu* d'octobre-décembre). — Nous leur consacrerons un compte rendu spécial au fascicule prochain.

— 3 septembre, fête félibréenne à Pourcieux (Var) organisée par la Maintenance de Provence en l'honneur de Marius Bourrelly. Jeux floraux. Discours de MM. Marius Girard, Jean Monné et Gilles Borel, etc. (V. l'*Aiòli* du 27 et *lou Felibrige* de septembre).

— Le 24 septembre, félibrée à Hautefort en Limousin, en l'honneur de Bertrand de Born, sous la présidence du chaptal Joseph Roux. Pose d'une plaque commémorative du grand troubadour (V. *Lemouzi* d'octobre).

— Du 14 au 22 octobre, grandes fêtes à Marseille pour la célébration du XXVe Centenaire de la fondation de la Cité. Si la langue provençale et l'esprit indigène y ont tenu peu de place, remarquons du moins que, grâce à l'initiative de M. Pierre Bertas, premier adjoint, on y a applaudi une cantate de M. Louis Foucard et de nombreuses poésies provençales. (V. *lou Felibrige* d'octobre et l'*Aiòli* des 27 octobre et 7 novembre).

— Le 12 novembre, fête de la Grand'Combe en l'honneur de Mathieu Lacroix, le poète maçon, auteur de *Pauro Martino*. Chaleureux discours de Frédéric Mistral, de MM. Arnavielle et Jean Carrère; félibrée et brindes de nombreux félibres languedociens. (V. *Le Moniteur des Cévennes* et *l'Aiòli*).

DISCOURS DU CAPOULIÉ

AUX GRANDS JEUX FLORAUX SEPTENNAUX

— SAINTE-ESTELLE DE 1899, EN ARLES —

Mesdames, Messieurs et Gais Confrères,

En cité d'Arles, devant les monuments superbes élevés par nos ancêtres, devant les cent portails pleins d'azur des Arènes où les empereurs vinrent s'asseoir, devant les saints de pierre de l'église où les rois d'Arles s'agenouillèrent, devant les sépulcres des Aliscamps où dormirent, pendant des siècles de nuit, les os des premiers chrétiens, devant le lion de la République arlésienne, dont le rugissement s'entendait sur toutes les rives du grand Rhône, depuis la cité lyonnaise jusqu'au golfe du Lion de la mer Méditerranée, gouffre et cité qui portent son nom comme l'empreinte de ses griffes puissantes, devant toutes ces ruines grandioses du passé, à l'heure d'aujourd'hui le Félibrige, âme toujours renaissante de la race latine, t'apporte, ô peuple ! la lumière de la vérité et la parole du réconfort.

Il en est, parmi vous qui m'écoutez, gens de la plaine et de la montagne, qui en êtes encore à vous demander ce qu'est le Félibrige, où il veut en venir, ce que signifient tout ce bruit et toutes ces fêtes ; il en est qui vou-

draient s'abreuver avec nous à la Coupe sainte ; mais il s'en trouve aussi qui sont de mauvais patriotes, envieux, jaloux de tout ce qui est haut et beau, traitres à leur sang et à la mère-patrie ; ceux-là voudraient nous confondre, comme le brouillard, chaque matin, essaie de cacher le soleil; ils voudraient, sous le bourras de leur mensonge, éclipser notre idée patriotique qui est, ils le savent bien, de conserver au peuple méridional sa foi dans sa haute mission d'enseigner aux autres peuples de la terre le chemin lumineux de la vraie civilisation par l'aspiration vers le Beau et l'Idéal, et non par la convoitise et l'adoration du veau d'or.

Ces faux patriotes, ces envieux sont comme l'avoine folle dans nos blés, ils sont le chiendent de nos jardins ; mais nous le sarclerons notre blé, et nous le fouirons notre jardin félibréen !

Depuis un demi-siècle, le Félibrige travaille à cette belle œuvre de renaissance nationale en faisant revivre la langue du terroir. Car s'il est vrai que le germe de la pensée est dans le cerveau de l'homme, le langage est comme le soleil qui le fait lever et s'épanouir et lui donne la forme et tout l'éclat de la splendeur poétique. Sans vous rappeler les œuvres et les chefs-d'œuvre de cette renaissance qui éblouit les deux mondes, je vous parlerai simplement, pour vous montrer notre but, de ce qui se fait aujourd'hui et vous en tirerez l'enseignement :

Vous n'étiez pas sans avoir remarqué, vous, les hommes d'Arles, que, depuis une couple d'ans, notre maître le Maillanais allait et venait sans cesse dans votre cité, passionné comme on ne saurait le dire ; vous le voyiez toujours avec les mêmes amis, le vaillant et savant docteur Marignan, le fin baile Maître Eyssette, le modeste Dauphin et le brave Férigoule, tous empressés comme lui. Et vous les voyiez charrier des choses extraordinaires, de vieux meubles démolis, des toupins ébréchés, des outils hors de service, et tout cela s'enfermait dans la même maison. Tout d'abord, on n'avait pas fait grand cas de ce rémue-ménage ; mais, à la longue, toutes ces allées et venues, tous ces charrois d'engins de toutes sortes, cet acharnement de l'homme de génie qui se hâtait et se multipliait et était toujours pressé comme l'oiseau qui porte la buchette à son nid, avait fini par vous étonner. Aujourd'hui, vous connaissez dans sa splendeur l'œuvre que le Maître accomplissait. Le *Museon Arlaten* est inauguré de ce matin. Toute l'âme, toute la vie active de notre Provence des temps passés est là comme dans un reliquaire : il y a là — peut-on dire tout ce qu'il y a ? — les étendards et les drapeaux des corporations qui sont les témoins de la fraternité qui régnait parmi nos ancêtres ; il y a là les gravures entaillées sur bois ou sur le cuivre par les maîtres graveurs de Provence ; il y a là tout l'ameublement de la maison proven-

çale : pétrin, saunière, farinière, dressoir et panetière d'un style artistique, d'une forme charmante, belles œuvres de nos *fustiers*, menuisiers et serruriers qui en étaient les ouvriers et en même temps les inventeurs ; il y a là la gamme de toutes les sonnailles des troupeaux et des manades : les *redons* et les *tabasous* des grands boucs conducteurs, les *destrières* et les *querades* des béliers, les *platelles* des chevaux et des taureaux de Camargue, les *clarins*, les clapes et les *criques* des brebis, avec leurs colliers de bois et leurs battants d'os de jambes d'ânes, sculptés de mains de pâtres. Ces meubles, ces ustensiles, ces engins vous rappellent que vos devanciers avaient gardé le génie de la race et qu'ils n'attendaient pas, comme nous, qu'on leur apportât leurs images de Paris, leurs garde-robes et leurs commodes de Suisse ou d'Allemagne, leurs charrues et leurs fourches d'Amérique. Nos pères se suffisaient par leur propre initiative et s'approvisionnaient de tout par l'adresse de leurs mains.

Mais nous n'avons pas tout vu dans le labyrinthe de ce Museon Arlaten : voici les costumes de nos grand'mères, tissés par les taffetassières d'Avignon avec la soie des magnans de Mireille ; voici les bijoux martelés et gravés par les batteurs d'or de Marseille ; voici la cuisine du *mas*, où la famille est réunie autour de la table de Noël ; voici la chambre de l'accouchée, avec la garde-robe et la commode aux ferrures brillantes, le chalit en noyer du mont Ventoux, le bénitier de verre de Goult. Mais découvrez-vous, voici le berceau ! Oh ! le joli berceau : il est en bois de mûriers de Maillane ! Il est simple, il est modeste, il est si petit qu'une nichée de mésanges le remplirait. Et cependant c'est dans ce berceau, c'est entre ces quatre fustes que Delaïde Poulinet berça, avec le pied, notre grand poète national Frédéric Mistral !

Mesdames, Messieurs et gais Confrères, ce Museon doit être pour nous tous un enseignement. Si nous l'admirons avec orgueil en disant : « Voilà ce que faisaient nos ancêtres », ne devons-nous pas nous demander, avec le rouge de la honte au front : « Que pourront y apporter nos enfants, pour marquer la trace de notre génération ? » Hélas ! qui osera répondre ? Aujourd'hui, bourgeois et paysans, dames et demoiselles et filles des *mas*, nous avons tort, du premier jusqu'au dernier, même vous autres, les gardiens éleveurs de Camargue qui laissez abâtardir la race de vos taureaux noirs et la race de vos chevaux blancs, et elles tomberont nos courses provençales, et nos jeunes hommes ne sauront plus descendre dans les Arènes. Et alors, qui ira arracher cette cocarde de l'indépendance provinciale qui est nouée, là-haut, entre les cornes de ce taureau redoutable que l'on appelle Paris ? Et les choses allant ainsi, nos petits-neveux ne pourront apporter à ce musée, pour rappeler notre gé-

nération, que des casquettes galonnées d'employés, car le licou du fonctionnarisme nous tiendra bientôt tous attachés au piquet, comme la chèvre dans le champ de sainfoin !

Mais non ! le rouge de cette honte ne marquera pas le front de la race provençale. Notre œuvre félibréenne fera que le paysan ne se désaffectionnera pas de sa terre, l'ouvrier n'aura plus en horreur son atelier ; nous voyons déjà un félibre, grand baile en Camargue, qui, dans les *ferrades*, marque les taureaux de ses manades aux armes du palais du Roure. Non, il n'y aura plus de lâcheté, les volontés seront fortes si vous écoutez les Félibres, si vous suivez l'étoile des Félibres, car eux restent fidèles à la terre, fidèles à la langue et gardent une foi vive dans l'avenir. Et nous revivrons la vie nôtre, et nos arrière-neveux pourront ajouter un nouveau rayon éblouissant à ce Museon Arlaten, ils pourront y ajouter les œuvres de la renaissance de notre langue provençale ; la littérature félibréenne sera l'honneur du peuple provençal au dix-neuvième siècle.

N'allez pas croire les jaloux et les envieux, qui vous diront que cette renaissance n'est qu'un feu de paille qui passera et finira en même temps que la langue, condamnée à disparaître. N'écoutez pas ces amères paroles, mais laissez-vous porter par la foi. Et, tenez, voici ce qui va confondre le mensonge : j'ai aujourd'hui le mandat de rapporter la décision du jury qui a décerné les prix du concours ouvert, il y a trois ans, pour la meilleure histoire de Provence. Un donateur généreux avait offert un premier prix de 700 francs, un second prix de 200 francs, un troisième prix de 100 francs, ce qui faisait un joli sac de 1 000 francs.

Le Jury a retenu deux œuvres remarquables, deux histoires de Provence admirables de science, de langue, de clarté, d'indépendance, et, en son nom, je proclame lauréat du premier prix de 700 francs, le félibre mainteneur Pierre Devoluy, d'Avignon.

L'Histoire de Provence du félibre avignonnais se déroule dans vingt-six chapitres, en commençant par la description géologique de la Provence et se continuant par la pré-histoire ; puis, viennent les Romains en Provence, les Barbares, les Sarrasins, les Chevaliers, les Croisades, les Troubadours et les guerres de l'indépendance méridionale jusqu'à la désastreuse bataille de Muret. Suivent les luttes sous le comte Raymond Bérenger. Et arrivent la papauté en Avignon, la reine Jeanne, le roi René et le grand pacte de l'union avec la France. Ici, l'historien, avec l'ardente foi qui tressaille dans toutes les lignes et flamboie dans tous les mots de son ouvrage, nous fait la description fidèle de la constitution provençale, il nous dit ce qu'étaient alors nos paysans et les ménagers de

la terre, ce qu'étaient les universités, les libertés des individus et les droits des cités. Passant ensuite aux temps modernes, il nous montre les invasions de la terre mère, les réformes, notre langue persécutée, hélas! Viennent ensuite les horribles guerres de religion, les désastres et les pestes. Après tant de malheurs survient le terrible centralisateur Richelieu... Et ainsi l'histoire de notre race majeure, tantôt triste, tantôt heureuse ou glorieuse, franchit les règnes de Louis XIV, Louis XV et Louis XVI, pour se perdre et s'achever dans la grande tourmente de la Révolution.

Tout au long de cet ouvrage, c'est un débordement d'enthousiasme, une avalanche de documents, une haute science qui nous font admirer et aimer davantage, s'il était possible, notre belle et généreuse terre de Provence. Si, par moments, l'opinion de l'auteur heurte la nôtre, surtout quand il parle de la Révolution — car tel croit que la trombe rouge fut un mal, tel autre croit que la terre, alors, était trop envahie par le chiendent et, d'une façon ou de l'autre, avait besoin d'un profond labour que lui donna le soc de la Révolution, — il n'en ressort pas moins de l'œuvre de notre historien un grand amour de la terre nourricière, et tel qui la lira s'en délectera et sentira son cœur bondir dans sa poitrine, et un bel enthousiasme patriotique lui brûlera le sang !

Au nom du Jury, je proclame lauréat du second prix le félibre mainteneur Louis Roux, de Marseille. Et comme il a été décidé de ne pas décerner le troisième prix, le Jury a attribué à ce second prix les 300 francs qui restaient sur les 1 000 francs.

L'œuvre du jeune historien marseillais est divisée en deux parties et sept chapitres. La première partie est consacrée à la Provence politique et administrative ; la seconde partie est consacrée à la Provence artistique et littéraire.

Le félibre Louis Roux est moins tempétueux et a des couleurs moins violentes que notre Pierre Devoluy pour nous dépeindre les gloires et les catastrophes de notre histoire ; son style ne prend pas les reflets flamboyants de la sirvente comme celui de l'ardent avignonnais; il va sagement et sans emportement, le puits de sa science est moins profond et la vérité en sort craintive et toute nue...

Et voilà deux œuvres majorales qui tiendront, dès aujourd'hui, une brillante et haute place dans la littérature provençale.

Voici maintenant, Mesdames, Messieurs et gais Confrères, comment le Consistoire a décerné la joie du Gai-Savoir dans les grands Jeux Floraux septennaux du Félibrige :

Réuni dans cette cité d'Arles, le 23 avril, le Consistoire félibréen a délibéré à l'unanimité et m'a donné mission de proclamer aujourd'hui, dans cette séance solennelle et publique, la haute et gente félibresse de Gerde lauréat des grands Jeux Floraux du Félibrige.

O poétesse enchanteresse ! toi que la poésie de ton âme a fait la sœur des anges, toi dont la grâce a fait la sœur des fleurs, toi qui, dans tes souvenirs des *Posos Perdudos* et dans les plaintes et regrets de tes *Brumos d'Autouno* et dans tes *Cantos d'Azur*, as élevé sur l'autel de notre admiration l'ardente foi patriotique et les chastes amours; toi la félibresse des montagnes fleuries de Bigorre; toi dont les mains de fée peuvent palper l'idéal, ô poétesse enchanteresse ! va nous choisir dans ce paradis de reines la reine qui, sept ans, sera nôtre sur le trône de Sainte Estelle. C'est celle que tu auras élue qui posera sur ton front la couronne argentée d'olivier.

Et moi, le Capoulié de notre douce république félibréenne, en saluant la reine qui s'en va, je fais le serment de fidélité à notre nouvelle reine de beauté et de poésie.

Félix GRAS.

DISCOURS DE M. DELUNS-MONTAUD

AUX JEUX FLORAUX DU FÉLIBRIGE-DE-PARIS A SCEAUX (1899)

Mesdames, Messieurs et gais Confrères,

Vous avez voulu, cette année, faire exception à la règle. Les philosophes, les écrivains, les artistes, les philologues les plus illustres ont présidé à vos fêtes. La consécration du talent, du génie, les fit solennelles. Vous avez, par contraste, voulu celle-ci plus familière. Et vous en avez confié la présidence à l'un des vôtres.

Je ne suis ni un philosophe de profession, ni un artiste. Je vous aime bien, j'ai le vif sentiment de la noblesse de votre œuvre : tels sont mes seuls titres à votre choix. J'en sens et le prix et les difficultés. Mais, en me désignant, ne vous êtes-vous pas, par là même, engagés à m'être indulgents ?

Du reste, je serai bref — bref et modeste comme il convient à un Gascon ; — ceci ne sera point pour vous un sujet d'étonnement. Il y a beau temps, nous le savons bien, nous Méridionaux, que la ruse coutumière de nos émules des autres provinces, devenus « bien Parisiens », est

de nous accuser de leurs mignons péchés. C'est, en politique, la tactique des partis. Dans les Lettres et dans les Arts, on ne la néglige guère. Les bavards et les vantards ne sont pas tous de Tarascon. Tartarin est de tous les pays. Paris, où l'esprit critique passe pour être toujours en éveil, se donne volontiers pour le centre de l'univers. Si Marseille a sa Cannebière, Paris a son boulevard. Londres, New-York, Berlin, d'autres villes encore, se piquent d'être les reines des cités. Et Pékin, savons-nous au juste quelles sont ses prétentions ?

S'il est une Garonne que l'on répute pour l'Hippocrène où s'abreuvent les poètes confus et les écrivains prétentieux, et ces peintres, ces statuaires, enfants perdus de l'art, qui tentent d'imposer aux badauds par d'intempérantes réclames leurs rêves saugrenus : cette Garonne coule partout. Elle n'est qu'une abstraction : le symbole où s'exerce l'ironie, courte à vrai dire, de nos professionnels hommes d'esprit. Nous ne reconnaissons pas à ces traits notre brave Garonne qui, si simplement, fait sa besogne de fleuve. Des glaciers de la Maladetta aux vignobles du Médoc, éternelle et diligente, elle arrose les prairies aux frais vallons des Pyrénées, elle féconde en son long parcours la plaine toujours plus large, jusqu'à l'Océan. Chemin qui marche, bras de mer à son embouchure, elle envoie d'aventureux navires vers ces Iles de mystère, de diamant et d'or, d'aromates et d'épices, dont s'éprit en tout temps l'imagination de ses riverains. Ses affluents l'aident de leur mieux dans ce labeur. Comme elle, ils réfléchissent des tours, des ponts, des cités, nos coteaux aux vins renommés.

Les souvenirs surgissent, les noms glorieux montent aux lèvres, ici comme un peu partout, sur notre terre de France. De ces souvenirs et de ces noms nous vient une fierté, légitime, je pense.

J'en pourrais dire autant du Rhône. Ce n'est pas sa faute, à lui, non plus, s'il est majestueux et fort. Fort comme cette civilisation romaine, dont les villes dont il baigne les murailles conservent les indestructibles monuments. Mais le Rhône n'a pas eu la fortune de fournir des lieux communs à la verve des vaudevillistes.

Ne pensez-vous pas qu'il est temps de protester — à la gasconne, bien entendu ? Si nous ne prenons rien au tragique, l'on ne saurait nous dénier un certain sens du comique. La « perfidie contemporaine » — on l'appelle d'un autre nom dans les cercles élégants — ne parvient pas à nous chagriner. Elle nous fait sourire, plutôt ; surtout si elle laisse percer des intentions bien meurtrières. Il faut entendre ceux qui, à Paris, se sont fait une facile carrière du « pontificat » dans tous les genres : C'est un felibre, disent-ils, avec des mines, un accent, un sifflement dont un professeur

de diction a dû marquer les nuances. Et pour l'infortuné auquel ils accolent l'étiquette, c'est l'irrémissible condamnation. Le malheureux ne saurait plus, désormais, que passer pour un être frivole, enflé, bruyant et stérile.

Nos bons artistes méridionaux se contentent de répondre par leurs œuvres. Reprenez l'annuaire de nos deux associations : Cigale et Félibrige de Paris, et vous m'en direz des nouvelles. Remontez le cours des siècles et vous serez édifiés.

On nous reproche de cultiver un idiome déchu. Comme si nous n'avions pas mille fois exposé les raisons qui nous font aimer la douce langue *dóu terraire* ; comme si, de nos troubadours aux poètes du renouveau provençal, elle n'avait pas, de leurs chefs-d'œuvre, ravi les esprits, inondé des rayons de sa gloire ses obscurs blasphémateurs !

Mais nous ne sommes pas confinés à la petite patrie. Pour ne citer que quelques noms : un Montaigne, un Olivier de Serres forgèrent, eux aussi, le probe outil de la Prose française ; Montesquieu retrouva les titres du genre humain ; Mirabeau donna au Droit ses formules souveraines. Et pour la nationalité, pour cette Unité française que volontiers l'on insinue que nous disloquons, il me semble que ni le Béarnais, ni Montluc ne furent de négligeables artisans. Ce vieux Vadier, dont notre ami Tournier donna un portrait si vivant, n'entendait guère non plus la plaisanterie sur cette question de la Patrie *une et indivisible* !

Nous autres, Méridionaux, nous sommes également fiers de toutes les gloires de la France. Nous admirons la grande patrie dans les multiples manifestations de son génie. Nous sommes reconnaissants à toutes ses provinces de lui avoir donné les meilleurs de ses enfants. Je ne sache pas qu'il y ait une toise où se mesurent les grands hommes. Nous aimons la Touraine pour son Rabelais et son René Descartes ; le Poitou pour son Richelieu ; Rouen pour Corneille et la Lorraine pour Jeanne d'Arc ; l'Auvergne pour Pascal et aussi pour Desaix ; et ce frère puîné, le comté de Nice, pour Masséna. Paris, l'Ile de France aux forêts ombreuses, aux coteaux modérés, la Picardie, la Champagne, provinces où la terre semble avoir pénétré les hommes qu'elle a produits de l'harmonie de ses paysages, nous sont particulièrement chers pour Racine, La Fontaine, pour Molière et pour Voltaire. Nous offrons l'encens de nos admirations à tous les dieux de la patrie. Nous ne revendiquons que le droit de réserver à ceux qui nous sont propres un culte plus intime et familier.

Autant que qui que ce soit, nous entendons élargir le temple et donner à tous la cène vivifiante. Mais nous répudions tout dogme, tout rituel qui nous ferait courber le front devant une idole informe, une abstraction sans vie.

L'amour de la Patrie, une et indivisible, est fait de celui des petites patries, de l'attachement par les fibres de l'être à la terre où l'on est né, à la lumière adorable où s'ouvrirent nos yeux, aux arbres, aux rochers, aux champs, au cimetière des aïeux, aux rues, aux carrefours où rient et jouent les petits enfants ; ou il n'est rien. La France, pour nous, n'est pas une sorte de Tour Eiffel rigide et monstrueuse, un poteau, elle est une gerbe. Chacune de ses provinces lui doit porter ses plus riches brassées de fleurs. Or, nous avons l'orgueil de lui donner les nôtres à mains pleines et avec amour, toujours plus éclatantes et plus embaumées. Et ce nous est une joie grave et profonde de voir que notre terroir ne se lasse pas de fournir.

Un même sentiment de fierté provinciale et de patriotisme ardent réunit ici les meilleurs ouvriers de cette collaboration à la grandeur de la France où s'engagent tous ses enfants. Si nous sommes fiers de tant d'œuvres de nos peintres, nos sculpteurs — ils sont légion — nos poètes du Midi continuent devant le monde la lignée des grands Français ; nous chérissons aussi tous ceux qui, là-bas, aux bords ensoleillés de nos fleuves, chantent dans la langue des aïeux, la douce langue du berceau, de l'amour et de la mort. Ils continuent pour nous des époques de lumière et de joie. Cette fleur d'exquise civilisation, fleur d'amour et de beauté, tomba foulée et laissée pour morte après une guerre impie. Mais la mort c'est la vie, et la haine, c'est encore de l'amour. Nous ne récriminons pas contre les destins. Il fallait, sans doute, les durs marteaux de la Croisade pour rendre indissoluble le lien de notre unité. Et, d'un cœur intrépide, les Méridionaux n'ont refusé ni leurs efforts ni leur génie, à l'œuvre nouvelle qui leur parut plus haute.

Voici que bien des choses renaissent que l'on croyait mortes. Sans rompre l'harmonie de ce concours de bonnes volontés, d'ardentes affections, de désirs de grandeur et de gloire, dont est faite cette haute personne morale qu'est la France, nous la ferons plus belle, croyons-nous, par la diversité et l'éclat des pierreries de son diadème, de sa couronne de provinces et de cités. Si nous nous appliquons à offrrir les nôtres plus brillantes, c'est que, comme le doivent tous ses fils pieux, nous avons la foi qu'elle les agréera d'une plus tendre indulgence.

A elle donc nous reportons nos espérances, nos joies et nos orgueils, nos gloires et nos souvenirs. Nous sommes tous unis, ici, dans cette commune pensée. Et elle n'est pas, je pense, un symbole sans signification et sans beauté, notre Association, ce Félibrige provençal et parisien, où brillent au zénith, dans l'éclat de leur grâce infinie, deux reines, deux

étoiles, deux fleurs. Elles portent, toutes les deux, des noms chers à l'art éternel : Mademoiselle Mireille Hugues vit par son père dans un rayonnement d'ardente poésie, toute faite de pitié et d'amour, de rêves d'universel bonheur. Elle est le présent, elle est l'avenir — elle est celle qui nous dit : « L'amour sauvera le monde. » Mademoiselle de Chevigné, — que son charme exquis, sa jeunesse caressante me pardonnent l'antithèse ! — évoque devant nous plus particulièrement le passé. N'est-elle pas l'authentique héritière de cette Laure de Noves, dont Pétrarque s'éprit d'inextinguible amour, dont il chanta les séductions en des sonnets immortels ? C'était au temps où la Provence était encore reine par l'esprit et par la volupté. Avignon était alors la capitale du monde chrétien. L'antiquité venait d'être retrouvée. Dans cette civilisation méridionale — Provence et Italie mêlées — les érudits communiaient d'une même ferveur en Platon, aussi bien qu'en Jésus. Temps admirable de joie profonde et de foi dans la vie, où le monde latin, fier de ses titres reconquis, se reprenait à espérer. Alors, dans cette première Renaissance, une aurore régna sans partage sur l'âme de nos poètes provençaux, des poètes italiens, cette doctrine des « fidèles d'amour » qui n'est autre que celle de Diotime de Mégare, rapportée par Socrate au Banquet de Platon : l'amour pour la Beauté assurant aux âmes la conquête, la possession de la Vérité et de la Vertu. Cette doctrine, Dante et Pétrarque l'ont apprise sans doute dans les manuscrits grecs récemment déchiffrés ; ils l'ont lue surtout, vivante et chaude, dans les yeux de Béatrix et de Laure de Noves.

Et nous, Mesdames, nous la lirons à notre tour dans vos yeux de lumière et de bonté ; sous votre sceptre, éternellement, j'en atteste Provence et Aquitaine, nous resterons « les fidèles d'amour » !

DELUNS-MONTAUD.



NÉCROLOGIE

1897

— Le 7 janvier, est mort à Nîmes le fabuliste populaire en langue d'oc, ANTOINE BIGOT, l'auteur des *Bourgadieiro* et des *Fueios toumbados*. L'excellent comédien Martin, de Nîmes, avait beaucoup contribué à faire connaître ses fables, imitées de La Fontaine, renommées pour la rare saveur des réflexions morales et le ragoût indigène de l'adaptation.

— Au commencement de mars, l'Ecole Gaston Phébus a perdu un de ses présidents d'honneur, M. VICTOR LESPY, philologue, auteur du classique *Dictionnaire béarnais* et d'ouvrages sur le Béarn.

— Le 20 avril, à Cette, mort du félibre ADRIEN MARQUÉS, un des principaux collaborateurs de l'*Armana cetòri*.

— Le 26 avril, à Siéyès (Basses-Alpes), mort de l'ABBÉ FÉRAUD, auteur de travaux sur l'histoire civile et religieuse de son département.

— Le 29 mai, s'est éteint, à 84 ans, le félibre ANTOINE MAUREL, auteur d'une Pastorale provençale en vogue et d'une histoire en vers de la ville de Marseille.

— Le 14 juin, est mort à Marseille, âgé de 76 ans, le poète provençal LOUIS GRANIER, auteur du livre *Un loupin*.

— Le 12 août, à Hanoï (Tonkin), le félibre JULES BOISSIÈRE, vice-résident de France, écrivain éminent, marié à Na Tereset Roumanille, reine du Félibrige. Il laisse un précieux recueil de vers provençaux : *Li Gabian*. (V. dans la *Revue*, t. XIII, p. 170, sa monographie par M. Paul Mariéton).

— En août également, s'est éteint, à Sarlat, un des plus militants félibres d'Aquitaine, LUDOVIC SARLAT, sonnettiste éminent, à l'âge de 82 ans.

— Le 21 octobre, a Marseille, obsèques du félibre AUGUSTE GAUTIER. M. Jean Monné, vice-chancelier, a parlé sur la tombe, au nom de l'*Escolo de la Mar*. (V. *Lou Felibrige* de novembre).

— Le 19 décembre, mort d'ALPHONSE DAUDET, né à Nîmes, en 1840.

1898

— Le félibre majoral JOSEPH HUOT, ancien syndic de la Maintenance de Provence, né à Aix en 1840, est mort à Marseille le 8 janvier. Au nom de l'*Escolo de la Mar*, M. Louis Astruc a parlé sur sa tombe ; M. Sextius Garcin, au nom de la ville d'Aix. Il était architecte de la ville de Marseille. (V. *l'Aiòli* des 17 et 27 janvier).

— Le 23 avril, mort du philosophe JULES GIÉRA, le « châtelain de Fontségugne », frère du félibre *Glaup* (Paul Giéra, 1816-1861). Discours de M. Alphonse Tavan sur sa tombe. (V. *l'Aiòli* du 7 mai).

— Le 22 juin, à Darboussilles, près d'Arles, mort de Mme J. Gautier, née Alexandrine Brémond, — la félibresse BREMOUNDO, — auteur de ces trois exquis recueils de poésies provençales : *Li Blavet de Mount-majour*, *Velo blanco* et *Brut de Canèu*. Aux obsèques, discours de M. Charles Rieu et vers de M. Eyssette. (V. *l'Aiòli* du 27 juin).

— Le 27 décembre, à Digne, mort du félibre D. GORDE, de l'Ecole des Alpes.

1899

— A Montpellier, à l'âge de 69 ans, est mort le docteur ADOLPHE ESPAGNE, un des fondateurs de la Société des Langues romanes.

— A Gap, en juin, mort de l'imprimeur et félibre CLÉMENT RICHAUD, de l'*Escolo de la Mountagno.*

— A Béziers, le 20 juillet, mort subite du majoral FRÉDÉRIC DONNADIEU, président de la Société archéologique, auteur du beau livre : *les Précurseurs des Félibres* (1887), et de nombreux travaux sur l'histoire littéraire de Béziers.

— A Aix-en-Provence, mort, à l'âge de 72 ans, de M. CHARLES DE RIBBE, auteur de nombreux et excellents ouvrages sur *la Société provençale* à diverses époques de l'histoire. (V. sa monographie par M. P. Mariéton dans la *Revue*, tome XIII, page 185).

— A Salon, le 8 novembre, mort du doyen des félibres, le majoral ANTOINE-BLAISE CROUSILLAT, à l'âge de 85 ans. Il avait publié trois excellents recueils de vers provençaux : *La Bresco*, *Lei Nadau* et l'*Eissame*. — Une étude spéciale lui sera consacrée dans la *Revue*.

— Le 3 novembre, à Marseille, mort de la félibresse LAZARINE DE MANOSQUE. Sa dépouille a été transportée dans sa terre natale. M. Clément Galicier lui a adressé les derniers adieux au nom de *l'Escolo de la Mar*, (V. *Lou Felibrige* de novembre).



Les Fêtes d'Arles [1]

« Mireille » aux Arènes

LES GRANDS JEUX FLORAUX SEPTENNAUX DU FÉLIBRIGE

(Mai 1899)

—

Tout ce dernier mois de mai, Arles a été en rumeur. A l'occasion d'un concours régional, Arles l'illustre et la silencieuse a pensé voir revivre les plus beaux jours de son passé. D'où a soufflé pour elle ce vent de régénération ? Des progrès agricoles, sans doute — ils ont métamorphosé en vingt ans la Camargue et la Crau elle-même, — du Félibrige aussi, qui lui a rendu la conscience de sa dignité autonome, le sentiment de la beauté de son terroir et de sa race, l'orgueil des monuments de son histoire, de son vieil honneur éclipsé.

Car la perpétuation de la vie dans un cadre antique, aimanté de gloire et classique autant que les plus fameux, fait du doux pays d'Arles une oasis privilégiée de la Joie, cette énergie du Rêve, dans le royaume de Gai-Savoir que garde au monde la Provence.

Une théorie de nobles fêtes vient donc de se dérouler *en Arles*, dont le caractère de santé lumineuse et pourtant mystique évoque les fastes légendaires d'Olympie et de Delphes.

Nous ne dirons rien de l'immense foire, de la cavalcade historique, de la ferrade, de la fête des gardians de Camargue, des jeux et concours qui, tout un mois, ont diverti et passionné les Arlésiens.

Les seules manifestations « scéniques » de ces fêtes, nous arrêteront.

Aussi bien furent-elles incomparables pour avoir, dans le décor des plus célèbres monuments, résumé l'évocation de tout le passé d'Arles. Le Théâtre antique, les Arènes et le Cloître de Saint-Trophime, c'est Arles grecque, romaine et chrétienne. J'ai consacré jadis bien des pages d'amour au triple sortilège qui, des ruines d'Arles, émane rayonnant sur sa beauté toujours vivante. Telle apparut aux Arlésiens d'il y a deux cents ans, leur *Vénus*, sans bras comme sa sœur de Milo, mais encore toute puissante sous la nudité radieuse du marbre palpitant.

Et quels monuments que ceux d'Arles, même auprès de Rome et d'Athènes !.. Entrons aux Arènes, d'abord, dont la vaste enceinte ne laisse

(1) Le compte rendu qu'on va lire est tiré de la revue *Le Théâtre* (Paris, Manzi et Joyant, éditeurs), no du 15 juin 1899.

pas de déconcerter. Dans sa plus grande époque, Arles n'eut guère que 100,000 habitants. (Encore ce chiffre semble-t-il excessif.) La science moderne estime que ces amphithéâtres étaient construits pour recevoir la moitié de la population. Celui d'Arles eût admis 50, 000 spectateurs, celui de Nîmes 40, 000, et 12, 000 celui de Fréjus... Mais un argument politique apparaît plus probant encore. Rome sans doute songeait à soustraire ses armées conquérantes à cette oisiveté du lendemain de la victoire, qui engendrait le pillage et la débauche et la révolte. On bâtissait partout et au delà du nécessaire. On façonnait la colonie à l'image de la métropole pour le prestige du nom romain, et l'indigène était contraint à y coopérer avec les légions.

J'imagine que les Gallo-Grecs de la *Provincia* voyaient sans plaisir les Jeux sanglants dans leurs villes lettrées. La Provence moderne, utilisant ces Arènes, désencombrées des masures et fortifications du moyen âge, a remplacé les combats de gladiateurs par les courses de taureaux. Ces jeux font l'âme fière, aventureuse, le corps agile et sain. La course landaise ou provençale, d'usage immémorial dans tout le midi de la France, supprime le péril mais non l'attrait d'inquiétude. Jusqu'à ces dernières années, on les produisait seules chez nous. Les courses espagnoles, si populaires à Nîmes et à Toulouse, s'accordent mal avec le tempérament provençal, plus fin et plus sensible que le languedocien. Il est même remarquable qu'on ait toujours vu plus volontiers éventrer les chevaux, voire seulement tuer le taureau, à Nîmes, cité romaine, qu'à Arles, cité grecque. La mise à mort aux Arènes d'Arles y attire surtout les *aficionados* d'Outre-Rhône. Les jeux des gladiateurs étaient de Rome et non d'Athènes.

Mais c'est pour une fête de pure poésie que le populaire impresario d'Arles, M. Fayot, convoquait toute la Provence aux Arènes, le 14 mai dernier. La fleur des jeunes femmes du vaste territoire arlésien était accourue en son costume national, pour entendre *Mireille*, l'opéra de Gounod.

La poésie éternelle de l'idylle mistralienne a été endimanchée, sans doute, par le grand musicien. Mais ces mélodies *franchimandes* ont gardé sur les ailes un peu de la poussière colorée des papillons de Crau. Et puis le doux nom de Mireille qu'elles ont accompagné aux extrémités de la terre, revient de ce voyage de plus de trente années, si tendrement aimé dans son pays !

Après les évocations sublimes du Théâtre antique d'Orange, la reconstitution grandiose de *Déjanire* à Béziers, cette représentation de *Mireille*

dans l'amphithéâtre d'Arles aura justifié triomphalement la faveur enthousiaste du public méridional pour la rénovation du théâtre en plein air.

La scène, très haut montée à l'extrémité du grand axe de l'amphithéâtre et érigeant ses décors dans le ciel, masque une partie des gradins et empiète d'une quinzaine de mètres sur la piste. A ses pieds, l'orchestre (celui des Concerts classiques de Marseille) et les places de choix. Sur une toile de fond colossale, large de 40 mètres, haute de 30, et qui évoque la Crau pierreuse, jaune, muette, illimitée, avec au loin l'indication de la Méditerranée bleue, vont se dresser les décors spéciaux de chaque acte. C'est, au premier, une plantation de mûriers (des mûriers authentiques); au deuxième, la place de la Major, à Arles ; au troisième, le Val d'Enfer, aux Baux ; au quatrième, les Saintes-Maries de la Mer.

Mais devant que la toile *tombât* (selon l'usage antique) sur le premier de ces décors, le spectacle était dans les Arènes, saisissant. En dépit d'un ciel gris... remplaçant le *velarium* (que peut-être eût fait regretter un soleil de quatre heures), une foule immense, attentive et joyeuse, frémissante et bariolée, tapissait, du podium au plus haut des arcades, l'inégale et sonore vasque de pierre du vieil amphithéâtre. Tout à coup, un silence dans ce bourdonnement, puis la *Marseillaise*. La foule regarde et applaudit : ce sont les ministres, (MM. Peytral et Viger), avec le cortège des officiels. Mais voici que de claires trompettes aux sons d'argent annoncent du haut des tours sarrasines l'arrivée de quelqu'un de plus grand que tous ces personnages chamarrés. Et un homme paraît, la canne à la main, simple et souriant sous son feutre de mousquetaire, dont l'entrée familière soulève des hourrahs indéfinis.

C'est Mistral, le vrai représentant de ce peuple, celui qui, depuis quarante ans, lui enseigne son âme. L'œuvre qu'on va représenter ici traduit, en son langage, la plus populaire des créations d'un poète, et tout ce peuple, qui s'y reconnaît, veut témoigner de sa gratitude au sauveur du génie provençal.

L'acte de la Major, surtout, donna libre carrière aux manifestations de cet enthousiasme.

Une farandole indigène, substituée à l'*arrangement* de Gounod, était dansée par d'authentiques farandoleurs et farandoleuses — le conservatoire de Barbentane — accompagnée, au centre, par la musique de Maillane, et encadrée par deux tambourinaires immobiles à chaque extrémité de la scène. Des houles d'acclamations s'élevèrent, à l'évocation d'eurythmie qu'elle déroulait dans le plus parfait accord de la race et de la beauté. Mais quel délire quand, après le suave et classique *duo de Magali*, (Mlle Marignan et M. Leprestre), l'exquise Mireille, dépouillant

ses atours *franchimands*, redevenant *Mirèio*, s'avança pour entonner de sa voix pure, sans musique, l'air populaire provençal :

O Magali, ma tant amado...

L'immense foule se tournait vers le Poète. Chef moral d'une race communiant avec lui dans le Verbe qu'il lui a sauvé de la mort, à cette heure, Mistral connut la gloire suprême ; ni Lamartine, ni Hugo, n'auront vu saluer leur génie par d'aussi pures acclamations. Ni l'un ni l'autre ne fut au même degré que celui-ci le défenseur patient et passionné de la dignité, des droits, de tous les intérêts de sa patrie natale. — *Onorate l'altissimo poeta !*

Comme à l'Opéra-Comique, l'acte du Rhône fut supprimé de la *Mireille* d'Arles; mais le dénouement réel et logique, la mort de Mireille aux Saintes-Maries, restitua ici toute sa poésie touchante à l'ouvrage. Les cloches de la Major, l'église voisine, sonnaient pour l'Angélus, au moment où l'amoureuse de Vincent se recommandait aux Saintes, — cependant que les hirondelles tournoyaient dans le couchant, au-dessus de cet immense populaire muet qui haletait d'émotion à la mort de Mireille...

Le triomphe de Mistral aux Arènes avait affirmé la popularité du poète dans son milieu naturel. Une nouvelle manifestation, d'un caractère plus pittoresque encore, devait démontrer la sympathie arlésienne acquise à l'œuvre sociale qu'il poursuit depuis quarante ans « avec ses frères les Félibres. »

L'incomparable journée du 21 mai restera consacrée par l'inauguration du *Museon arlaten* et par les Jeux Floraux du quatrième Septennaire félibréen. Du musée d'Ethnographie provençale institué par Mistral et quelques patriotes éclairés, (1) dans la ville illustre et déchue où bat le cœur de la pure Provence, préférablement à tout autre centre plus populeux, disons seulement qu'il s'annonce comme un modèle. On y trouve une reconstitution complète de la vie traditionnelle en Provence, dans une suite de salles où alternent les scènes rurales et citadines, figurées au naturel, à l'aide des types de la race, des costumes, des meubles et de tous les objets familiers. La cuisine provençale, avec tout le clavier des ustensiles de faïence, de cuivre et d'étain ; la chambre arlésienne de *la jacudo* (l'accouchée), aux visiteuses parées, aux vitrines riches d'atours précieux des deux derniers siècles ; la restitution des harnachements des chevaux, des mulets, pour le travail et les fêtes ; la collection des son-

(1) Avec Mistral, le comité du *Museon* est composé de MM. le docteur Marignan directeur, docteur Jean Bayol, conseiller général des Bouches-du-Rhône, Honoré Dauphin, Eyssette, Ferigoule, statuaire, et Paul Mariéton, chancelier du Félibrige.

nailles de troupeaux, des amulettes et objets de dévotion ; la galerie photographique de tous les monuments de la vallée du Rhône, désignés sous leurs vrais noms topiques, et dûment commentés, etc..., autant de tableaux uniques et vivants qui font déjà du *Museon arlaten* le complément de la restauration linguistique et de l'apostolat filial des Félibres.

La Provence commence à reconnaître l'œuvre accomplie mystérieusement par ces patients patriotes. Plus ou moins dédaigneuse jadis, elle s'associe désormais unanimement à leurs fêtes. Toutes les classes y participent, nous l'avons vu dimanche. Quel contraste, — pour les plus anciens des nôtres — entre le timide premier « congrès des troubadours » de 1852, lors d'un semblable concours agricole, et la fête vraiment nationale d'où nous sortons !

Pourtant, et à dessein, tout n'y fut pas populaire. Le banquet de Sainte-Estelle, agapes annuelles des initiés de la Cause, avait été, cette fois, soigneusement défendu contre les étrangers, les indifférents, l'inutile reportage boulevardier. Aussi évoqua-t-il, plutôt qu'un joyeux festin de poètes, la grave célébration d'un mystère. Le Cloître de Saint-Trophime, ce prestigieux, ce nostalgique témoin des fastes de la basilique d'Arles, avait été choisi pour encadrer les rites de la solennité félibréenne. La majesté du lieu se refléta sur l'assemblée. Par un surprenant concours, tous les dignitaires du Félibrige et la plupart de ses notables, *li cepoun emai li priéu*, se trouvaient réunis à l'entour de la Coupe sainte ; mais le mystère singulier de ce *convito* sans pareil était fait d'une extraordinaire présence de femmes.

C'est la fête des Félibresses. Une nouvelle reine doit être proclamée en ce jour pour sept ans. Le poète-lauréat du nouveau septennaire est une femme, jeune muse déjà célèbre, notre sœur prophétique des Pyrénées lointaines, Philadelphe de Gerde, (Mme G. Réquier) ; aussi les trois premières reines des Félibres sont-elles accourues pour l'assister dans le choix de la souveraine de demain. Quel groupe harmonieux à la table d'honneur, toute fleurie, dans la galerie gothique du Cloître ! C'est la reine des sept ans écoulés, la Reine *Mijo* (Mme Joachim Gasquet), qui préside entre les deux Capouliés, brune beauté, grave, accomplie, l'Arlésienne de majesté. En face, la Pyrénéenne étrange, ardente, inspirée, sous le noir capulet des filles de Faidits. Autour d'elles, les Autorités, respectueuses, et nos deux premières souveraines : l'épouse du Maître (Mme Mistral), qui ceignit l'initiale couronne des Félibres, le lendemain de ses noces de gloire, aux Fêtes latines de Montpellier (1878), et la fille du Patriarche, de l'aïeul Roumanille (Mme Boissière), pâle Avignonnaise aux grands yeux sarrasins, si tôt ennuagés sous des voiles de veuve...

Au dessert, selon la liturgie de Sainte-Estelle, Mistral lève la Coupe symbolique et entonne l'Hymne à la gloire de la race et à ses revendications. Toute l'assemblée debout, religieuse, accompagne le chant consacré. Et tour à tour les convives se passent le Graal de la fidélité et de ses espérances.

Nous avons entendu là toutes les voix d'une nation ressuscitée d'un long sommeil : un prêtre véhément, apostolique pour sa langue natale autant que pour sa foi ; un professeur illustre, faisant s'incliner la gloire des grands troubadours d'autrefois qu'il enseigne, devant le génie d'un vivant, leur successeur, leur maître à tous ; un chanteur paysan, savoureux comme un fruit de la glèbe ; et la douce voix des félibresses alternant avec les accents lyriques, superbes, tumultueux des orateurs. Enfin, aux sons de la cloche des vêpres, nous avons écouté, recueillis, scandée par le poète lui-même, l'ineffable légende de la jeune fille de Saint-Trophime ravie en songe par les saints de pierre du Porche, et assistant à leur communion, de la main du Christ, aux Alyscamps...

Mais nous sommes transportés devant un peuple immense, dans les ruines du Théâtre antique, sur une estrade dressée aux pieds des deux colonnes fameuses, pour la tenue des Jeux Floraux.

« — Peuple provençal, harangue le Chancelier, voici revenus, après sept ans, les grands Jeux Floraux de tes Félibres. La Reine des sept ans écoulés va te lire son discours d'adieu. Le Capoulié va t'expliquer le musée national qui t'a été offert en ce jour. Il va proclamer le poète-lauréat de la langue d'Oc qui, à son tour, désignera la nouvelle Reine. — Salut à la courtoise cité d'Arles, Arles la grande, Arles des belles filles ! »

Fièrement, la reine *Mijo* fit ses adieux à la couronne. Grave comme un roi mage, le Capoulié Félix Gras lut son discours au peuple. Philadelphe la Pyrénéenne, par lui proclamée lauréate, ceignit le diadème de poésie, puis, s'avançant vers une belle jeune fille blonde, radieuse et rougissante sous son vêtement clair d'Arlésienne, elle lui remit la cigale d'or avec un baiser sur le front.

Mlle Marie Thérèse de Chevigné devenait pour sept ans Reine du Félibrige. La foule frémissante éclatait en bravos éperdus. Mistral prit le bras de la jeune reine et la présenta au peuple. Celle-ci, d'une voix forte, avec une autorité singulière, lut son discours d'avènement. Puis, les Jeux Floraux ouverts, elle gagna lentement son trône, aux pieds de la lyre sublime que les deux colonnes corinthiennes, dernières survivantes du *proscenium*, semblaient ériger sur le ciel.

PAUL MARIÉTON.

A SA GRACIO

NA MARÌO-TRÈSO DE CHEVIGNÉ

en la hesant Rèino ded Felibritye

En ed casau de ra beutat
Hlou de printems, you b'èi causido
Enta b'auhri ra mes aisìdo
E ra mes hauto reietat.
Tant e tant pla qu'en èste dìo,
At noum deds poples ded Meidìo,
You, ra gagnairo ded Ramèu,
Eb hèi Rèino de Pouèsìo...
Ed mes bèt reiaume qui sìo
Entre-mei ero Terro e-d Cèu !

Mes, se ra reietat que-b doi
Ei ra mes bèro e ra mes grano,
Se-d païs doun-b hèi soubeirano
Ei ed mes bèt e-d mes beroi,
Sabiat que ra nousto courouno
Porto n'estrem, causo qui 'stouno,
Porto n'estrem u floc crespsut,
Car nouste endret tant encantaire,
Nouste païs à tant noble aire,
O Rèino ! ei u païs binçut !

O, binçut... E qu'ei perque you
Touto de negre soi bestido...
Qu'ei perque mòuri acapoutido
At mei de touto èsto gauyou...
Permou qu'este binçut hè 'ntene,
A touts eds qui saben coumprene
Este binçut hè 'ntene acò :
Qu'om ei estat libre quauqu'oro
E qu'om ne poure tourna 'ncoro
S'om ad boulè de prou gran co !

A SA GRACE

Mlle Marie-Thérèse de CHEVIGNÉ

en la faisant Reine du Félibrige

Dans le jardin de la beauté,
Fleur de printemps, je vous ai choisie
Pour vous offrir la plus gracieuse
Et la plus haute des royautés.
Tant et si bien qu'en ce jour,
Au nom des peuples du Midi,
Moi, la conquérante du Laurier,
Je vous fais Reine de Poésie !...
Le plus beau royaume qui soit
Entre la Terre et le Ciel !

Mais, si la royauté que je vous donne
Est la plus belle et la plus grande,
Si le pays dont je vous fais souveraine
Est le plus doux et le plus beau,
Sachez que notre couronne
Porte, chose qui surprend,
Porte un signe de deuil ;
Car notre pays si enchanteur,
Notre pays à si grand air,
O Reine ! est un pays vaincu !

Oui, vaincu... Et c'est pourquoi moi,
Toute de noir je suis vêtue...
C'est pourquoi je reste anéantie
Au milieu de toute cette joie...
Car, être vaincu veut dire,
Pour tous ceux qui savent comprendre,
Etre vaincu veut dire ceci :
Qu'on a été libre un temps
Et qu'on pourrait le redevenir
Si on le voulait d'assez grand cœur !

Mes sèt cents ans d'espèro en bang
Nous an tirat horço e couratye.
Amoudits per tant lounc sclabatye,
Nous soubro mes haino ni plagn.
E-ds qui couneguen nousto istòrio,
Qui-n hèn rebibe ra memòrio
E qui predicon ed desbelh,
Soun acusats de saubatyèmi
E ra loua bouts, tau coumo u yèmi,
Es perd debat ed gran sourelh...

O bèro Rèino ats ouelhs d'azur!
Rèino tant douço e tant poulido!
Bous qu'entre toutos èi elido,
Nous saubarat d'aquet malur!
Emplegarat bosto reienço
A tourna memòrio e creienço
A nouste pople desbroumbous,
Relhebarat eds caps de terro
En yetant este crid de guèrro :
« Hilhs de Faidits! soubengat-bous! »

FILADELFO, de Yerdo.

Arlo, 21 de mai 1899.

Mais sept cents ans de vaine attente
Nous ont enlevé force et courage.
Amollis par un si long esclavage,
Il ne nous reste plus ni haine ni plainte.
Et ceux qui lisent notre histoire,
Qui en font revivre la mémoire
Et qui prêchent le réveil,
Sont accusés de sauvagerie,
Et leur voix, comme un gémissement,
Se perd sous le grand soleil...

O belle Reine aux yeux d'azur!
Reine si douce et si jolie!
Vous qu'entre toutes j'ai élue,
Vous nous sauverez de ce malheur!
Vous consacrerez votre royauté
A rendre le souvenir et la foi
A notre peuple oublieux.
Vous relèverez les fronts courbés
En jetant ce cri de guerre :
« Fils de Faidits, souvenez-vous! »

PHILADELPHE, de Gerde.

Arles, 21 mai 1899.



ALOUCUCIOUN

De la NOUVELLO RÈINO di FELIBRE I JO FLOURAU SETENÀRI

de 1899

Chausido pèr Na Filadelfo de Gerdo, envestido pèr Na Marìo Gasquet, sourreto incouneigudo de mi dos sorre celèbro, acète emé counfusioun l'ur que m'es devoulu ; e gramàcie li galant pouèto de Prouvènço d'aquel óumage esmouvènt, rendu unicamen à la gràci de moun sèisse. Ges de titre, es verai, me designavon, paureto, pèr vosto rèino de vuei. Noun ai reçaupu dóu cèu que lou doun d'amira !

Pamens ause vous lou dire, e noun sènso quauco fierta : ame noste car païs tout autant, bèn segur, qu'aquéli que m'an elegi o precedi en Santo Estello, tout autant qu'aquéli rèino que si noum resclantisson pèr tout lou Felibrige, tout autant que vous-autre, o rimaire famous que vosto presènci me porto crento, mai que vosto glòri, d'aquest vièi caire de la Gaulo, a fa 'no tant grando patrìo !

DISCOURS

Prononcé aux JEUX FLORAUX SEPTENNAUX DU FÉLIBRIGE

Le 21 mai 1899

Choisie par Philadelphe de Gerde, investie par Marie Gasquet, petite sœur inconnue de mes deux sœurs célèbres, j'accepte avec confusion le bonheur qui m'est dévolu, et je remercie les galants poètes de Provence de cet hommage prestigieux uniquement rendu à la grâce de mon sexe.

Aucun titre, en effet, ne désignait à la royauté votre Reine d'aujourd'hui.

Hélas ! je n'ai reçu du ciel que le don d'admirer ! Pourtant, j'ose le dire, et non sans quelque fierté, j'aime notre cher pays tout autant que celles qui m'ont élue ou qui m'ont précédée ; tout autant que les deux femmes que voici et dont la foule répète le nom connu ; tout autant que les rimeurs illustres dont la présence m'intimide, mais dont la gloire a fait de ce vieux coin de la Gaule une si grande patrie !

O, ma Prouvènço ! terro di troubaire sabènt, reiaume d'Arle, t'ame coume uno umblo enfant de ti campèstre.

T'ame pèr toun païsage, pèr toun istòri, pèr ti mounumen venera, pèr tis avé de Crau, pèr tis óulivié palinèu e pèr ti pouèto tant acoulouri ! T'ame pèr toun amo alarganto que boui e que reboui dins lis aigo dóu Rose e dins lou pitre de Mistral, e pèr ta voues encantarello que cascaio dins li branco de ti pin trefouli e sus li bouqueto de Mirèio !

Enfin, te siéu estacado pèr ma maire vivènto, sourtido de toun sòu, e peréu pèr la cadeno mistico de mi rèire, que dormon souto ti pèiro calcinado, e que n'en siéu lou darrier anèu.

E tu cigalo, ma cigalo dis alo d'or, simbèu poulit de moun reinage passagié, de moun poudé inóufensiéu, siegues la bèn-vengudo sus moun jougne : en fasènt de tu la patrouno pagano di pouèto, coume an bèn fa !

Semblablo i felibre que m'envirounon, siés caritouso de ti cant, ames tout ço qu'aman nous-autre, l'eigagno que te refresco, l'aureto que te brèsso, lou soulèu que te caufo ; e tu tambèn, coume l'innoucènt rimaire, cantes sènso saupre perqué.

Dempièi uno sequèlo d'an ta cansouneto moudèsto rènd la routo pu lóugiero au caminaire que passo !

Oui, Provence, terre des troubadours savants, royaume d'Arles, je t'aime comme une humble enfant de tes campagnes. Je t'aime pour tes paysages et pour ton histoire, pour tes ruines, pour tes troupeaux, pour tes arbres si pâles, pour tes poètes si colorés. Je t'aime pour ton âme généreuse qui bouillonne dans les eaux du Rhône et dans la poitrine de Mistral, pour ta voix enchanteresse qui murmure dans les branches de tes oliviers et sur les lèvres de Mireille. Enfin, je te suis attachée par ma mère vivante sortie de ton sol, et aussi par la chaîne mystique de mes aïeux qui dorment sous tes pierres calcinées et dont je suis le dernier anneau.

Et toi, cigale aux ailes d'or, symbole de ma royauté passagère et de ma puissance inoffensive, sois la bienvenue entre mes mains. En faisant de toi la patronne païenne des poètes, comme on a bien agi ! Car, pareille aux rimeurs qui m'entourent, tu es faible, charitable et mélodieuse ; car tu aimes tout ce que nous aimons ; car tu te caches parmi les herbes, tu te rafraîchis dans le vent, tu te réchauffes dans le soleil ; car, toi aussi, tu chantes, sans savoir pourquoi...

Et, depuis des milliers d'années, ta chanson modeste rend la route plus légère et moins longue au voyageur qui passe.

O cigaleto, evoques ni lou travai achini pèr acampa la fourtuno, ni l'austèro resoun : tu siés qu'uno bòumiano que trèvo dins li campas, mai tu persounifiques l'imprudènci e lou pantai, qu'enfanton à la longo lis acioun erouïco ; tu rememòries tóuti li bèlli causo inutilo — que nous assolon de la vido !

Lis Atenenco te metien dins si cabeladuro perfumado ; li femo de la Chino te brodon e retrason subre si raubo de milanto coulour. Iéu, te vole amaga subre un cor de chatouno, sus un cor nouvelàri, esmougu simplamen pèr la recouneissènço e l'amiracioun di pouèto !

Diéu assouste la Prouvènço !

Diéu enaure lou Miejour !

Marìo-Terèso de CHEVIGNÉ.

O petite cigale ! tu n'évoques ni le travail, ni la fortune, ni l'aisance, ni l'austère raison : tu n'es qu'une bohémienne qui traîne dans les champs ; mais tu évoques l'imprudence et la rêverie qui enfantent les actions héroïques, tu remémores toutes les belles choses inutiles qui nous consolent de la vie. Les Athéniennes te plaçaient dans leurs cheveux parfumés, les femmes de la Chine te brodaient sur leurs robes multicolores ; moi, je veux te mettre sur un cœur de jeune fille, sur un cœur simple, ému par la reconnaissance et l'admiration des poètes.

Dieu protège la Provence !

M.-T. de C.



A SA GÈNTO E GRACIOUSO MAJESTA

NA MARÌO-TERESET DE CHEVIGNÉ

Rèino quatrenco dóu Felibrige

Rèino,

A-de-matin en partènt de Sant-Roumié pèr veni vous saluda, estènt que n'aviéu encaro ni l'ur ni lou grand ounour de vous counèisse, me pensave : Dequé me faudra dire à nosto nouvello Rèino ? Ié diras-ti qu'es bello ? Mai tout Arle la counèis ! Qu'es bono ? Mai touto la Camargo lou saup ! Qu'es gènto, graciouso, avenènto... Mai i'a que de la vèire e de l'ausi parla !

Fau pamens dire quaucarèn.

Farai-ti rima « Madamisello de Chevigné » emé « Madamo de Sévigné »?

Aqui i'aurié belèu un sounet à faire, mai m'es avis que d'un coustat, bèn que richo, aquéli rimo retrason trop lou parla de noste ami d'Auvergno, lou cigalié-counferencié qu'à 'scri « Beaumarchais », e que de l'autre siéu un pau trop vièi aro pèr espeli de vers e subre-tout de sounet.

Vau miés leissa 'cò à nòsti cadet de Gascougno que soun jouine, e pas m'espausa, iéu, à faire uno sounaio asclado. E pièi, coume se dis : « Cigalo que canto après lou soulèu coucha adus la malancounié. »

N'en ère aqui de mi refleicioun quand lou fatour — que fort urousamen avié pas fa grèvo — m'aduguè ùni tres o quatre letro em' un grand journau vengu d'amount de Paris. Tout-d'un-tèms estrasse la bendo e vese : « *Le Gaulois* », *mardi 16 mai*; boute mi luneto, mande vitamen un cop d'iue, trove la primo pajo marcado d'uno crous au creioun blu sus un titoulet pourtant : *Les Reines du Félibrige*; regarde lèu ço que dis e finalamen, Majesta, veici ço que legisse à vosto adrèisso :

« ... Depuis quelques années, Mistral et ses amis voyaient avec joie éclore cette fleur charmante du sol arlésien qui, à toutes les grâces de la jeune fille, ajoutait l'éclat d'une haute culture intellectuelle et d'une pénétrante bonté. Paris ne l'avait pas accaparée et elle aimait sa terre camarguaise, ses paysans de Provence, la langue de sa race et le souvenir des fastes de son pays.

« Elle adoucit les dernières années de la pauvre Brémounde, sa voisine, dont elle voulut être l'élève, morte voici un an, et qui fut une des plus poétiques éclosions du Félibrige.

« Avec elle, Mademoiselle de Chevigné apprit le culte des vers harmonieux, et comme elle y ajoutait l'amour des choses nobles et belles qu'elle tenait de sa race, elle ne tarda pas à devenir elle-même une des roses idéales épanouies au jardin de Provence ; rose aujourd'hui dans tout son parfum et sa beauté.

« La voilà maintenant Reine quatrième du Félibrige de par la volonté d'une poétesse supérieure. C'est justice ! »

Se pòu pas miés parla, e i'a rèn à reprene à tant poulido dicho.

Adounc, au noum de santo Estello nosto patrouno, de l'estello à sèt rai di pantaiaire enfelibra, de l'estello d'or trelusènto di pastre camarguen, de l'estello flamejanto d'aquéli qu'an la fe — es elo qu'es vengudo vuei à moun secours.

Rèino :

Vous semounde eici, à defaut de flour de saladello, aquest bouquet de roso parisenco, vengu de-z-Ais e manda pèr ma chato.

Umblamen lou depause à vòsti pèd e baise vosto man d'un bais felibren...

Pamens, avans de m'asseta, ai lou devé de pourta 'n double brinde à Vosto Majesta :

Coume sujèt fidèu e devot auboure en voste ounour la Coupo de la soumissioun à vosto douço e reialo autourita !

Coume sendi de Prouvènço, auboure tourna-mai la Coupo à vosto bounta couneigudo de tóuti ! Es acò la vertu mestresso e soubeirano d'aquéli que soun marca pèr Diéu pèr pourta coume se dèu lou scètre e la courouno.

La bèuta, Rèino, passo coume li flour e s'envai emé lou tèms.

Emé lou tèms, au countràri, la bounta rèsto e grandis.

Au noum de mi cambarado eici presènt e d'aquéli qu'an garda l'oustau, en moun noum persounau — car ère iéu un dis ami de la pauro morto — gramàcie Vosto Majesta de tout lou bèn qu'a fa à la pauro Bremoundo, nosto sorre bèn-amado.

Marius GIRARD.

BRINDE DE NA MARÌO MISTRALENCO

Dins lou cadre ounte sian, souto li clastro de sant Trefume, à dous pas dóu Museon arlaten, sèmblo que tresano d'aise e que trèvon lis amo di felibre e felibresso despareigu. Un rai de santo Estello lis envertouio e nous enmantello nous-àutri meme.

O glàri luminous e bèn-fasènt, qu'avès viscu emai canta pèr l'espandimen de nosto Causo sacrado, prenès part à la joio d'Arle e à-n-aquéli dóu festin setenau.

Amo di Roumaniho, dis Aubanèu e di Matiéu ; amo de Pau Areno, de Bonaparte-Wyse, de Roumiéux ; amo de Bouissiero, de Froument, de Verdot, de Lescuro, de Cassini ; amo de Brunet, de Michèu, de Bourrelly, de Jan-Batisto Gaut, dóu grand Fourès, de noste comte de Toulouso ; esperit d'Antounieto, de Lidìo de Ricard e de la pauro Bremoundo, veici la Coupo dis Energìo e de la Fe — que vous an tengu dre dins la vido ! Emé nous-autre dins la vido vougués bèn coumunia : lou meme bèu pantai nous enébrio !

A LA REINA NOVELA

Quand vesem lo solelh colgar,
Pauc e pauc cazer en la mar,
Trist remamem e tuit marrit.
Mas pieis nos torna l'esperansa
E nos conorta la pensansa
Que, s'es escondutz, non es mortz :
L'alba pareis, l'astre s'enansa
El som del cel joves e fortz.

Autresi n'aven del reinage
D'amor : quan del bel senhorage
Li set an se son esvanit,
La genta reina va pauzar
Sa corona sobre l'altar
Senes despeit e ses enveja ;
E la pren la bela al vis clar
E pèr set anz nos senhoreja.

L. CONSTANS.

LOU MUSEON ARLATEN

Poudèn canta lou *Te Deum :*
Vuei dins l'antico ciéuta d'Arle
Inaguran lou Museon.
Pèr que de-longo se n'en parle
De siècle en siècle, à l'aveni,
La Roumo antico a vist veni
Di quatre caire de Prouvènço
A l'entour de noste Mistrau,
Pèr ié paga sa redevènço,
E mantenèire e majourau.
— Li majourau, li mantenèire
Soun d'en-pertout vengu lou vèire,
Lou bèu Museon Arlaten
Que Santo Estello sus d'éu viho.
De cor e d'amo vuei canten !
Canten l'eterno meraviho
Que nous estaco à noste sòu,
A nòsti crèire, à nòsti glòri,
E qu'en memòri dis aujòu
Qu'an fa la Prouvènço tant flòri
Mistrau i'aubouro fieramen.
Acò sara lou mounumen,
L'archo de nòstis esperanço,
Lou tèmple sant di remembranço !

Leoun SPARIAT.



A FREDERI MISTRAL

Lou 14 de Mai 1899

Rei glorios, verais lums e clardat.
GU. DE BORNEIL.

Rèi glourious, verai lume e clarta,
Escandihado agusto, o Majesta !
Que fas boumbi, pivela vers ta caro,
Un pople inmènse, en espèro preclaro,
Dins lis Areno auroujo di Rouman
La raço d'O que s'enarto e s'encaro,
Dis Aup i Pirenèu, vuei, te pico di man.

Escouto ! un cridadis que mounto i nivo,
Un cridadis en revoulun s'abrivo,
Un cridadis coume jamai, segur,
N'en clantiguè 'n parié dins noste azur...
Acò 's lou terro-tremo e la trounado !
Acò 's l'embriagado e lou bonur
Di pople deliéura, di mar descadenado.

O raço fièro, aclamo toun eros !
Car a 'sclapa li grasiho e lou cros
Ount t'embarrè, doulènto e flourimando,
Emé lou mourraioun, la Franchimando ;
O raço ilustro, embrasso toun amant
E treno-ié 'n amourouso garlando :
De bais à pléni bouco e d'iéli à pléni man.

Jour de vitòri e de santo alegrìo :
A toun alen tout un mounde regreio,
O Mèstre ! à toun alen, l'Umanita
Vai renouva si pantai de bèuta ;
E, de l'auro à l'adré, lis ome libre
Visajon l'Aveni quouro an tasta
La suprèmo liquour qu'espilo de ti libre.

Chourlant lou trassegun di grand record
Au cant d'amour que gisclo de toun cor
E gueirant lou matin di recoubranço
Un pople entié s'enébrio d'esperanço ;
A toun trelus, après tant d'escabour,
Lou blad de Diéu vèn à l'amaduranço,
E li fiéu de la terro an crida sa baudour !

Dis estrambord que fan trementi l'aire
Escouto lou reclam, o triounflaire !
O bello amo courteso, amo de Diéu,
Escouto l'inne en fiò de ti roumiéu...
Soun larga li Faidit !... Arrasso ! Arrasso !
E sounjo que toun front passo li niéu,
E qu'as fada, prince di Fort, lou sang di Raço.

Pèire DEVOLUY.

ACELLA [1]

Au Musée lapidaire d'Arles, encastrée dans le mur, une plaque de marbre offre aux regards du touriste la mélancolique inscription funéraire que voici :

AELIAE . AELIA .

LITTERA . QVINOSTI . LEGE . CASVM . ET . D . . . .
MVLTI . SARCOPHAGVM . DICVNT . QUOD . CON . . . .
ET CONCLVSA . DECENS . APIBVS . DOMVS . ONEFAS.
INDIGNVM IACET . HIC . PRAŒCLA . HOC . PLVS . QVAM
DOLOR . EST . RAPTA EST PERVIXIT . VIRGO . VBI
IAM . MATVRA . PLACEBAT . NVPTIAS . INDIXIT .
GAVDEBANT . VOTA . PARENTES . VIXIT . ENIM . ANNO
XVII ET MENSES VIII DIES O FELICE PATREM .
QVI NON VIDIT TALE DOLOREM HERET ET IN
FIXO PECTORE VOLNVS DIONYSIADI MATRI
ET IVNCTAM SECVM GERON PATER . . . . .

Il s'agit d'une jeune fille, dont la gracieuse image s'estompe dans des brumes de légende, aujourd'hui, d'une jeune fille morte à dix-sept ans et enterrée dans la célèbre nécropole d'Arles. Son crâne et son squelette se peuvent voir encore, à Saint-Honorat, en un cercueil de plomb massif. C'est sur le couvercle de ce cercueil qu'était encastrée la plaque de marbre transportée au Musée lapidaire.

Voici chose plus étrange maintenant :

Acella apparaît (ou plutôt se manifeste) depuis bientôt cinq ans, aux Alyscamps, dans l'ancien couvent des Minimes attenant à Saint-Honorat. Des chercheurs et des curieux assoiffés d'inconnu vont s'y pencher parfois sur le gouffre attirant du Mystère.

Un soir, le 30 juillet 1895, à minuit, quelques jeunes gens, parmi lesquels le signataire de ces lignes, après une communication par coups

(1) Acella, c'est ainsi que l'esprit orthographie son nom lui-même (par coups frappés) le plus souvent. La table donna néanmoins : *Ahela* et *Aella*, *Aelia* enfin à quelques séances. Mais *Aella*, *Ahela*, *Aelia* ou *Acella*, l'identité de l'esprit n'est pas contestable et c'est bien l'âme de la jeune fille dont l'exquise épitaphe est au Musée d'Arles que virent nos yeux et qu'ouïrent nos oreilles, aux Alyscamps. A. U.

frappés, virent descendre au-dessus de leurs têtes, comme une langue de feu bleuâtre, l'âme sereine d'Acella. Cette « apparition » devait impressionner vaguement nos enthousiastes cervelles. Et tel d'entre nous traduisit par cet hymne sa vive impression :

ACELLA

Je L'ai vue. Elle descendait comme une étoile
Harmonieuse dans l'air calme, épouvanté,
Comme un rayon de l'immarcessible Beauté
Qu'à nos regards rampants le ciel parfois dévoile.

Nous avons tressailli, muets, devant ce voile
Entr'ouvert brusquement sur l'horrible clarté,
Frisson divin devant l'Arbre de Vérité
Dont nous rêvons d'extraire un jour l'ardente moëlle.

Et depuis, quand tombent les soirs, je ne vois qu'Elle.
Sœur de Vénus ravie à la voûte éternelle,
Fleur sans tige, bleu lys d'argent, tiède soleil,

C'est la lampe qui veille à l'autel du Mystère ;
Et mon âme pressent tout un monde en éveil
Aux mille bruits confus qui montent de la terre...

H. Dauphin.

Le jeune secrétaire de la *Cigale*, notre ami Louis Roux-Servine, qui lui aussi assistait à la première « apparition », a chanté dans des vers harmonieux la frêle Romaine, la gracieuse et rythmique Romaine « qui mourut en dansant ». Les voici :

ACELLA (1)

Pour Mademoiselle Jane Thomsen.

Acella mourut en dansant.
(*La Table*)

Ceux qui font vibrer les harpes,
Ceux qui font pleurer les lyres,
Provoquent les clameurs des foules en délire,
Et voici qu'Acella danse au rythme des harpes,
Sous le vol chatoyant des écharpes.

(1) Musique de M. Henri Lutz.

Sistres égyptiens et flûtes pastorales,
Sonores tympanons, psaltérions, buccins,
Tambourins, cithares, cymbales,
Accompagnez de vos harmonieux dessins
La cadence des chevilles fines et pâles
Où tintent des anneaux de corail et d'or fin.

Et voici qu'Acella danse au rythme des harpes.

Que sur les hauts trépieds les cassolettes fument,
Et que les vents légers éparpillent dans l'air
Les odeurs de cinname, et d'encens, et de chair —
Et de fleurs qui s'étiolent et se consument
Dans les vases d'onyx et les urnes de fer.

Et voici qu'Acella danse au rythme des harpes.

Le disque rouge du soleil descend
Dans les cieux couleur de sang,
Et l'on voit luire,
Entre les colonnes de porphyre,
Sur les degrés de marbre blanc,
Les casques de bronze et de cuivre
Et les colliers de perles à triples rangs
Des guerriers attentifs et des nobles matrones,
Et des éphèbes au front ceint de couronnes,
Et des patriciens, si graves sur leurs trônes,
Tandis que sur les hauts gradins du théâtre,
C'est la foule des filles, des mariniers et des pâtres...

Et voici qu'Acella danse au rythme des harpes.

Ses cheveux blonds
Si longs
Ondulent sur sa hanche pareille à une urne
Et coulent sur ses talons
Chaussés du cothurne.
Une perle luit sur son front étroit,
Entre ses grands yeux — perles smaragdines —
Des gemmes de feu brûlent à ses doigts
Et des colliers d'or cachent sa poitrine.
Sur le peplum fait d'un léger tissu
Le corps se devine
Nu.

Et voici qu'Acella danse au rythme des harpes.

Souriante et lascive, elle danse.
Haut levés ses bras blancs se balancent
Découvrant le mystère des aisselles,
Et, de sa tête en arrière penchée,
Sa toison lourde et fauve ruisselle
Comme une eau que le soleil a dorée.

Et de ses souples mains scintillantes de bagues,
Elle fait voltiger les soyeuses écharpes,
Ses hanches se mouvant, pareilles à des vagues,
Acella danse au rythme des harpes.

Sur des tapis jonchés de fleurs ses pieds se posent,
Ses pieds qu'effleurent d'un baiser très doux les roses,
Ses pieds qui font tomber en pâmoison les lys,
Ses pieds légers, ses pieds menus, aux ongles roses,
Ses pieds où les regards de la foule se glissent,
Et se fixent — et se reposent.

Acella danse au rythme des harpes.

Mais soudain ses bras nus rament l'air
Où ses mains se crispent dans le vide,
Et des frissons courent sur sa chair,
Et son visage devient livide...

Et, dans le soir venant, cependant que les flûtes
Et les harpes versaient la langueur de leurs chants,
Que montaient des brasiers d'odorantes volutes,
Que s'échappaient des fleurs les parfums du printemps,
Acella, qui dansait pour le peuple en délire,
Mourut dans un accord de cithare et de lyre.

Louis ROUX-SERVINE.

Depuis le 31 juillet 1895, cent témoins ont vu l'âme bleue d'Acella errer dans la grand' salle voûtée du vieux monastère. Frédéric Mistral s'en vint, naguère, lui-même la contempler en notre compagnie, sous la conduite du docteur Jean Bayol qui est en train de lier le plus formidable faisceau de documents qui soit pour un ouvrage d'occultisme. Le docteur Jean Bayol est devenu « directeur d'expériences » aux séances nocturnes des Alyscamps. Et c'est comme un culte qu'il a voué à la jeune Romaine par delà la tombe. On a lu plus haut (p. 278) la belle pièce en vers provençaux où l'ardent poète a célébré l'âme troublante et vivace de l'immortelle Acella.

Alphonse UZÈS.

LA RESPELIDO

Nautre, en plen jour
Voulèn parla toujour
La lengo dóu Miejour,
Vaqui lou Felibrige !
Nautre, en plen jour
Voulèn parla toujour
La lengo dóu Miejour,
Qu'acò 's lou dre majour.

La maire Prouvènço qu'a batu l'aubado,
La maire Prouvènço que tèn lou drapèu,
L'a panca crebado
La pèu
Dóu rampèu !

Fiéu animous
Dóu Lengadò famous,
Fasès giscla lou moust
De vòsti vigno fièro,
Fiéu animous
Dóu Lengadò famous,
Fasès giscla lou moust
Di vigno de Limous.

LA RÉSURRECTION

Nous autres, en plein jour. voulons toujours parler la langue du Midi : voilà le Félibrige ! Nous autres, en plein jour, voulons parler toujours la langue du Midi, car c'est le droit majeur.

La mère Provence qui battit l'aubade, la mère Provence qui tient le drapeau, ne l'a point crevée encore, la peau du rappel.

Les fils vaillants du Languedoc fameux, faites jaillir le moût de vos vignes superbes, les fils vaillants du Languedoc fameux, faites jaillir le moût des vignes de Limoux.

La maire Prouvènço qu'a batu l'aubado,
La maire Prouvènço que tèn lou drapèu,
L'a panca crebado
La pèu
Dóu rampèu !

Li bèu cousin
Dóu noble Limousin,
Vendrés entre vesin
Nous pourgi vosto ajudo ;
Li bèu cousin
Dóu noble Limousin,
Vendrés entre vesin
Coupa nòsti rasin.

La maire Prouvènço qu'a batu l'aubado,
La maire Prouvènço que tèn lou drapèu,
L'a panca crebado
La pèu
Dóu rampèu !

Li bon garçoun
E manjo-pastissoun (1)
Que sabès li cansoun
De la Ciéuta Moundino,
Li bon garçoun
E manjo-pastissoun
Que sabès li cansoun,
Cantas à l'unissoun :

(1) *Escais-noum di Toulousen.*

La mère Provence, etc.

Les beaux cousins du noble Limousin, venez entre voisins nous apporter votre aide ; les beaux cousins du noble Limousin, venez entre voisins couper notre vendange.

La mère Provence, etc.

Les bons garçons, mangeurs de petits pâtés (1), qui savez les chansons de la cité mondine (2), les bons garçons, mangeurs de petits pâtés, qui savez les chansons, à l'unisson chantez :

(1) Sobriquet des Toulousains.
(2) La cité des Raimonds.

La maire Prouvènço qu'a batu l'aubado,
La maire Prouvènço que tèn lou drapèu,
L'a panca crebado
La pèu
Dóu rampèu !

Li Cevenòu,
Rouergas, Carsinòu,
Planen e mountagnòu,
Veici la respelido !
Li Cevenòu,
Rouergas, Carsinòu,
Planen e mountagnòu,
Fau faire sang de nòu !

La maire Prouvènço qu'a batu l'aubado,
La maire Prouvènço que tèn lou drapèu,
L'a panca crebado
La pèu
Dóu rampèu !

Li Cantalés,
Enfant di vièi Galés,
Fau bèn que davalés
Emé la carlamuso ;
Li Cantalés,
Enfant di vièi Galés,
Fau bèn que davalés
E que nous regalés.

La mère Provence, etc.

Les Cévennols, Rouergats, Quercinois, gens des monts et des plaines, c'est la résurrection ! Les Cévennols, Rouergats, Quercinois, gens des monts et des plaines, il faut faire corps neuf.

La mère Provence, etc.

Les Cantalais, enfants des vieux Gaulois, vous allez dévaler avec la cornemuse ; les Cantalais, enfants des vieux Gaulois, vous allez dévaler pour nous faire régal.

La maire Prouvènço qu'a batu l'aubado,
La maire Prouvènço que tèn lou drapèu,
L'a panca crebado
La pèu
Dóu rampèu !

Anen, anen,
Li bràvi Dóufinen,
Au brande miejournen
Adusès vòsti drolo,
Anen, anen,
Li bràvi Dóufinen,
Au brande miejournen
Venès, que li menen !

La maire Prouvènço qu'a batu l'aubado,
La maire Prouvènço que tèn lou drapèu,
L'a panca crebado
La pèu
Dóu rampèu !

Brandin-brandant,
Gascoun e Givaudan,
Biarnés e Bigourdan,
Fasen la farandoulo !
Brandin-brandant,
Gascoun e Givaudan,
Biarnés e Bigourdan,
Tóuti vous counvidan.

La mère Provence, etc.

Allons, allons, les braves Dauphinois, au branle du Midi amenez donc vos filles ; allons, allons, les braves Dauphinois, au branle du Midi nous voulons les conduire.

La mère Provence, etc.

Les bras ballants, Gévaudans et Gascons, Béarnais, Bigordans, faisons la farandole ; les bras ballants, Gévaudans et Gascons, Béarnais, Bigordans, tous nous vous convions !

La maire Prouvènço qu'a batu l'aubado,
La maire Prouvènço que tèn lou drapèu,
L'a panca crebado
La pèu
Dóu rampèu !

Nautre, en plen jour
Voulèn parla toujour
La lengo dóu Miejour,
Vaqui lou Felibrige !
Nautre, en plen jour
Voulèn parla toujour
La lengo dóu Miejour,
Qu'acò 's lou dre majour.

La maire Prouvènço qu'a batu l'aubado,
La maire Prouvènço que tèn lou drapèu,
L'a panca crebado
La pèu
Dóu rampèu !

Frederi MISTRAL.

La mère Provence, etc.

Nous autres, en plein jour, voulons toujours parler la langue du Midi ; voilà le Félibrige ! Nous autres, en plein jour, voulons parler toujours la langue du Midi, car c'est le droit majeur.

La mère Provence qui battit l'aubade, la mère Provence qui tient le drapeau, ne l'a point crevée encore, la peau du rappel !

F. MISTRAL.



Sonnets d'Auvergne [1]



Quand le laboureur a fini sa tâche auguste,
Et, dans le sillon frais ouvert, encor fumant,
Jeté les derniers grains de seigle ou de froment,
Il prend deux rameaux verts à la fibre robuste ;

Et, pour que, de là-haut, le Seigneur bon et juste
Le bénisse et lui soit favorable et clément,
Avec ces deux rameaux, il fait une croix fruste,
Et la plante au milieu du sol profondément.

Or, c'est ainsi qu'ayant fini mon œuvre agreste,
Comme le laboureur dont j'imite le geste,
Je salue humblement le Christ en qui je crois.

Et, pour qu'Il les bénisse et qu'Il les fasse vivre,
En tête de mes vers, sur le seuil de mon livre,
Je plante ce « salut » debout, comme une croix.

(1) Extraits d'un volume sous presse, *En plein vent* (Stock, éditeur), du félibre majoral Arsène Vermenouze, d'Aurillac, l'auteur de *Flour de brousso.*

AUX MIENS QUI DEVANT DIEU SONT

LE PÈRE

I

Mon père, ce preneur de truites sans rival,
Les dimanches d'été, m'emmenait à la pêche :
En ce temps-là, j'étais joufflu comme une pêche
Et blond comme un rayon de soleil estival.

Marchant dans les genêts et la bruyère rèche,
Nous allions commencer tout à fait en aval
D'un ruisseau cascadeur qui coule au fond d'un val ;
Et bientôt l'épervier s'abattait dans l'eau fraîche.

Mon père, son panier d'osier contre le flanc,
Déployait le filet, qui partait en sifflant,
Rapide, ailé, d'un vol foudroyant de rapace.

Et, le soir, des poissons marbrés de pourpre et d'or
Emplissaient notre grand panier jusques au bord ;
Et voilà quarante ans de cela. — Le temps passe !...

II

Mon père est mort, j'atteins mon cinquantième hiver ;
Mais je garde, très frais, dans ma vieille mémoire,
Le souvenir de ce ruisseau, vivante moire,
Qui frissonne et bruit au fond du vallon vert.

Pour vous, qui fûtes bon et qui m'êtes si cher,
O mon père, le Christ vous reçut dans sa Gloire ;
Et, comme, ainsi que vous, j'ai le bonheur de croire
A l'immortalité de l'âme et de la chair,

Mon rêve, c'est d'aller, un jour — bientôt peut-être —
Vous retrouver là-haut, auprès du divin Maître,
Et de recommencer, comme au bon temps jadis,

(Dieu, qui peut tout, peut bien nous permettre ces choses)
Nos pêches aux goujons dorés, aux truites roses,
Dans quelque merveilleux ruisseau du Paradis.



LA LAITIÈRE D'ANTAN

Celle-là n'eût jamais rêvé d'une charrette :
Par la traverse, dans la brousse et le genêt,
Et, coupant au plus court, la pauvre s'en venait
Pédestrement : ainsi, jadis, dame Perrette.

Et, comme celle-ci, vive, accorte et proprette,
Son pot-au-lait posé sur un mol coussinet,
Qui dépassait un peu la ruche du bonnet,
De la ferme à la ville, elle allait d'une traite.

Elles aussi criaient : — Au lait, femmes, au lait !...
Les laitières d'antan, en robe à bavolet,
En costume auvergnat, superbe et grandiose :

Chaîne d'or, coiffe blanche et soyeux tablier.
Et le seau que leur front érigeait sans plier,
Au lieu d'être en fer blanc, était en cuivre rose.

L'AME DU HÊTRE

— Coupez cet arbre ; il est trop vieux, a dit le maître.
Et trois bouviers aux doigts gercés et verruqueux,
En vrais rustres, en vrais barbares, en vrais gueux,
Ont assailli, la hache au poing, l'auguste ancêtre.

Chaque fois que le fer frappe ses flancs rugueux,
On entend tressaillir et gémir le grand hêtre.
Et, soudain, dans le plus intime de son être,
Son âme révoltée a des sursauts fougueux.

Un cri lugubre sort du fond de ses entrailles ;
Et l'on voit, à travers les énormes entailles
Qui balafrent son front caverneux et caduc ;

On voit — fantômatique, en effet, comme une âme, —
Avec un bruit terrible et de grands yeux de flamme,
Farouche et courroucé, s'envoler un grand-duc.

Arsène VERMENOUZE.

J'AURAIS DÛ...



J'aurais dû m'enfuir, autrefois,
Lorsqu'il chantait sous ma fenêtre :
Hélas ! trop douce était sa voix
Et les jasmins venaient de naître.

J'aurais dû déchirer les fleurs
Qu'il m'offrait en tremblant lui-même :
Mais dans ses yeux brillaient des pleurs
Et mon cœur murmurait : Je l'aime !

J'aurais dû... certes j'aurais dû...
Mais ce regret n'est qu'un mensonge,
Car depuis que je l'ai perdu
C'est lui seul que je vois en songe !



JE NE SAIS PAS

Je marchais seul dans le chemin,
Froissant les fleurs éparpillées,
Et je caressais de la main
Les branches aux teintes rouillées.

Le vent murmurait sous les bois
Sa plainte lente et monotone.
Des frissons d'ailes et de voix
Chantaient la chanson de l'automne.

Et tu vins par l'étroit sentier :
Les plis de ta robe irisée
S'accrochèrent au noisetier
En faisant pleuvoir la rosée...

Grave, tu regardas les pleurs,
Perles roulant sur la feuillée,
Et tu ramassas quelques fleurs ;
Cette rose toute mouillée,

Tu me la donnas simplement...
Au loin vibraient des sons de cloches
Qui résonnaient très tristement,
Ainsi que de tendres reproches...

Et tranquille, à tout petits pas,
Tu continuas, si modeste !
Depuis ce jour, je ne sais pas
Si je t'aime... ou je te déteste !

Baronne de BAYE.

LES PETITES COMMUNIANTES

Ne tenant pas dans l'air, fragile et doux, un chant
S'affirme et puis retombe aux pires défaillances
Et se perd dans l'éther, traversé de silences,
S'essayant, frêle encore, en un effort touchant.

Un chant de vierge ? non, c'est plus froid et plus grêle,
C'est l'aspect d'une voix, c'est le duvet d'un bruit,
Et plus grand et plus simple est le trouble qui suit.

Elle laisse dans l'air, cette musique frêle,
Auprès du blanc cantique, un émoi de la chair...

La voilà bien l'enfant, la femme chrysalide !
Aux limbes des accents, je sens l'accord frigide
De l'ange et de l'impure.
Et j'écoutais, plus clair,
Le frisson s'approcher en frôleuse caresse...

Or, le vent se faisant, pour ce jour de liesse
Complice tout à coup, s'empara de la voix
Et, l'accrochant très haut, en guirlandes de fêtes
Il l'oublia sans doute au-dessus de nos têtes
Car, par delà les temps, je revis une fois
Dans une ivresse blanche et rose de matines
Le cantique tomber des branches d'aubépines...

LA FLAMME

Alerte et tout en joie, elle monte, la Flamme,
Humilier le ciel. D'un fringant appétit
Dévorant de la vie, elle exprime de l'âme
Et la rend à l'espace et puis se ralentit.

D'où vient qu'un souffle court, en ces branches, halète ?
Meurt-il donc une angoisse, en chaque craquement ?
Ont-ils donc, ces vieux bois, aux raideurs de squelette
Crié, sentant du feu l'horrible attouchement ?

Justicière ? — Non pas, (la justice des choses
Ne s'arme pas d'un glaive aussi rouge. Elle attend,
Patiente ! Elle agit par les métamorphoses ;
Elle assassine aussi, mais à l'état latent).

Et même, elle s'en va d'une allure si leste,
Sa robe de triomphe a tant de lambeaux bleus,
Elle s'en va si haut que je la vois céleste :
C'est de l'enchantement qu'elle me jette aux yeux.

En son tourbillon clair, il crépite du rire,
Son ardente bannière enténèbre le jour,
S'exaspérant d'ivresse à l'air qui la déchire
Accélérant l'assaut qui s'acharne alentour.

Tandis qu'elle déroute en ses plis de victoire
L'œuvre rampante et tortueuse de la mort,
Et qu'elle précipite en sa brûlante moire
Le retour au néant, du vieux bois qui se tord.

Elle emporte, en le vent, ce que voudrait la terre,
Avide, et qui décharne ; elle est l'envolement
De ce qui ne veut plus, las de sourdre, se taire,
Un éclair de révolte et d'affranchissement.

Et s'ils ont, les vieux bois, crié sous la morsure
Et rougi, c'était bien de l'immense plaisir
D'échapper à la froide et lente vieillissure
Qui désagrège, affreuse, et de se ressaisir,

— Dans le libre défi de cette écharpe altière
Ardant vers les hauteurs, comme un regard de Dieu,
Son éclat, sa chaleur, sa force et sa lumière,
Pour vivre, d'un seul trait, la jeunesse du feu !

DES YEUX

Ils palpitaient, ces yeux, désirant le sommeil
Et blessés par les traits du pénétrant soleil,
Très las et recherchant l'oubli de la lumière.
S'obstinant à lutter de leurs longs cils ténus
Contre l'envahissante et flambante rivière
En ce tumulte clair, ténébreux encor plus,
Leurs regards, amoureux d'ombre, voulaient se taire,
Mais l'aile encor tremblait, de ces oiseaux de nuit
Impuissants à garder cet obsédant mystère
Du néant sans la mort, silence qui bruit,
Et des choses qu'on voit quand les cils se referment.

Hostiles et jaloux, ils s'ouvrirent soudain.
J'y lus avidement, mais ils ne livraient rien ;
Pas d'énigme affolante ou de haines qui germent :
Ils fixaient simplement l'affreux jour offensant,
Fenêtres d'inconnu qui, battant sur le vide,
Attristaient le vitrail de leur regard absent ;
Grands insectes obscurs au mouvement timide,
Frôleur et trébuchant qui fait naître la peur,
Et qui nous pousse à fuir très loin dans la clairière...
Grands insectes velus qui versaient la terreur
Et qui, lugubrement, entachaient la lumière.

AURELL.

LA CANSOUN DI VIÈI

La grando taulo es messo
Souto lis aubre en flour,
E la bello jouinesso
A counvida l'amour. (1)

Li pàuri Vièi
Que soun en purgatòri
Espinchon de sa bòri
Li jouine que soun rèi.

Uno oumbro fino raio
Dintre li clar ramèu,
E de tóuti li draio
S'avanço de parèu.

L'auceloun dins li broundo
Cansounejo à lesi,
E la bruno e la bloundo
Sourrison de plesi.

Li varlet soun en aio ;
Dempièi adematin,
Carrejon sus la touaio
L'eisino dóu festin.

(1) Variacioun

La grando taulo es messo
Dintre li lausié verd ;
L'amour e la jouinesso
An para lou cuvert.

LA CHANSON DES VIEUX

La grande table est mise
sous les arbres en fleur
et la belle jeunesse
a convié l'amour. (1)

Les pauvres Vieux
qui sont en purgatoire,
de leur tanière épient
les jeunes qui sont rois.

Une ombre fine glisse
parmi les rameaux clairs,
et des couples s'amènent
de par tous les sentiers.

L'oiseau, dans la feuillée,
ramage à son loisir,
et la brune et la blonde
sourient de plaisir.

Les serviteurs s'empressent
depuis le grand matin,
étalant sur la nappe
l'attirail du festin.

(1) Variante.

La grande table est mise
entre les lauriers verts :
l'amour et la jeunesse
ont dressé le couvert.

E la taulo se cargo
De viéure prouvençau :
Sardo, pebroun, poutargo,
Oulivo à l'aigo-sau,

Et la table se couvre
de nos mets provençaux :
sardines et poutargue,
poivron, olive au sel,

Boui-abaisso, bourrido,
Avans, l'aiet ! ardit !
Bourroulado de trido,
Lebraut, pavoun rousti.

Bouillabaisse, bourride,
en avant, l'ail ! hardi !
et puis salmis de grives,
levrauts et paons rôtis...

Pèr ispira la Muso,
Pèr abrasa l'amour,
Li chambre de Vau-Cluso,
Rabasso dóu Ventour.

Pour inspirer la Muse,
pour attiser l'amour,
écrevisses de Vaucluse,
et truffes du Ventoux.

Li fru fan de camello,
Coulour de parpaioun :
Arange à canestello
E branco d'agroufioun.

Et les fruits s'amoncellent,
couleur de papillons :
orange à corbeillées,
cerise à pleins rameaux.

S'adus e se destapo
Cènt flasco pèr la set :
Lou Castèu-Nòu-de-Papo
E lou Ferigoulet.

On apporte, on débouche
cent flacons pour la soif :
le Châteauneuf-des-Papes
et le Ferigoulet.

E dins li vèire l'amo
Dóu vin uiausso lèu :
Lou Tavèu, uno flamo,
Lou Sant-Jòrgi, un soulèu !

Et déjà dans les verres
luit l'âme des vieux vins :
le Tavel, une flamme !
le Saint-George, un soleil !

De nòsti vigno morto
Chourlon li vièi grand vin,
E soun fiò lis emporto
En d'estrambord divin.

De nos vignes détruites
on boit les vieux grands crus,
et leur chaleur excite
de divins *estrambords* !

La dono, sèmpre fado,
A sis iue treboulant ;
Di raubo desgrafado
Sorton li pitre blanc.

La femme, toujours fée,
a des regards troublants ;
les robes dégrafées
laissent voir les seins blancs.

E li tèsto flourido
Que caresso lou vènt,
Clinon, alangourido
Dins li bras di jouvènt.

E li cabeladuro
Folo de se mescla !
Poutoun e mourdeduro
Amosson tout parla.

An plus rèn à se dire :
De fes, zóu ! part un crid,
E d'espaime e de rire
Sèmblo que van mouri.

Li pàuri Vièi
Que soun en purgatòri,
Espinchon de sa bòri,
Li jouine que soun rèi.

L'amour li desvarìo,
Barbelant dóu printèms,
Li vièi an plus d'auriho,
Li vièi an plus de dènt...

Th. AUBANEL.

Et les têtes fleuries
que caresse le vent
s'inclinent, alanguies,
au bras des jeunes gens.

Folles, les chevelures
Viennent à se mêler ;
et baisers et morsures
éteignent tout parler.

Qu'ont-ils plus à se dire !...
Parfois, ah ! part un cri !
De pâmoison, de rire,
on croit qu'ils vont mourir.

Les pauvres vieux
qui sont en purgatoire,
de leur tanière épient
les jeunes qui sont rois.

L'amour les met hors d'eux,
le printemps les affole :
les vieux n'ont plus d'oreilles,
les vieux n'ont plus de dents...

Traduit par Paul MARIÉTON.



AU DIVIN

Dédicace de ma table de travail.

Divin, source de l'Être et parfum de sa loi,
Ma table est un autel, je t'en fais dédicace,
Car je sais qu'il n'est pas d'offrande qui soit basse
Quand le consécrateur l'environne de foi.

Maître, voici ton bien : mes rêves sont tes trônes ;
Voici mes mains sans gloire et mon front sans couronne,
Voici la page blanche et le stylet de bois,
Voici l'encrier noir où le futur bouillonne,
Voici le fouet de cuir, la lyre et le carquois.
Ce sont tous mes trésors, Maître : je te les donne ;
Mais puisque au creux du don c'est l'amour que tu bois,
O ma raison, ô toi dont la joie est ma joie,
O fleuve et mer d'amour, coupe et lèvre à la fois,
Fais crouler dans ma chair les vagues de ta grâce,
Afin de t'enivrer toi-même par ma voix.

C'est qu'en effet les biens que j'espère de toi
Ce ne sont point ces biens dont le commun s'enchante,
Des cortèges d'amis à la cape traînante,
Du bruit autour d'un nom, de l'or autour des doigts,
Un seuil tumultueux où les landaus s'arrêtent,
Un salon aux carreaux incendiés de fêtes,
Des vins qui font trembler la maison jusqu'aux toits...
Non, non, Succès, petite faim des cœurs étroits,
Pain sordide, vers qui se tord, grince et ricane
Tout un monde hideux d'impuissants aux abois,
Impudique laurier des tempes courtisanes,

Ephémère clameur sous de branlants pavois,
Succès, ce n'est pas toi qu'attend ma jeune attente ;
Est-ce pour un soin vil que la cigale chante
Où pour louer Celui qui la fit naître aux bois ?

Non, non, le seul désir dont ma piété s'enflamme,
Ce n'est pas de m'asseoir au centre des festins,
Ce n'est pas d'abaisser sur mes frères humains
Une main orgueilleuse où convergent les mains ;
Non, non, c'est d'être une âme où convergent des âmes.
C'est d'être ton miroir toujours plus pur, Divin,
C'est de voir ta clarté me devenir plus claire,
C'est d'être un plus suave éclaireur du mystère
Pour tous ceux dont l'esprit et les pas sont confus,
Et pour tout dire enfin, Maître, toujours te plaire,
T'obéir toujours mieux et t'aimer toujours plus :
Telle est pour mon amour la faveur que j'espère,
Tel est le vœu splendide où je me suis complu.

Ainsi donc, feu sacré qui débordes l'espace,
Condense avec douceur sur mon front ténébreux
Les brillantes vertus dont ruisselle ta face,
Sacre-moi ton porteur devant ceux de ma race,
Verse sur mon chaos ton souffle harmonieux
Et malgré l'indigence aux tragiques embûches,
Malgré tout ce qui veut que le pauvre trébuche,
Je pourrai rester bon dans ces temps odieux.
L'or est pâle, en effet, à l'œil des Radieux ;
A celui que nourrit le miel des grandes ruches
Qu'importe que le pain soit rare dans la huche ?
Le pain de l'homme est fade au commensal des dieux !
Et c'est pourquoi, Prince qui règnes sur les lyres,
O Prince dont l'empire absorbe les empires,
Ame du monde et corps du monde, astre et clarté,
O Divin, je t'invoque en cet hymne exalté,
Car il me suffirait d'un seul de tes sourires,
Pour enrichir des rois avec ma pauvreté.

Fernand PRADEL.

BIBLIOGRAPHIE

UN NÉO-PROVENÇALISTE ALLEMAND

Le Docteur Eduard KOSCHWITZ

En même temps que ces lignes, paraîtra, en Allemagne, la première édition classique de *Mirèio*. Elle est due au docteur Koschwitz, professeur de philologie romane à l'Université de Marburg (Hesse), *sòci* du Félibrige, et auteur de la *Grammaire historique de la langue des Fèlibres*.

Quelques lignes de bibliographie sur l'œuvre de ce savant sont de nature à intéresser notre public.

Le docteur Koschwitz a débuté par *quatre* publications relatives à la *Chanson du Voyage de Charlemagne à Jérusalem*. Ce curieux petit poème de la fin du XIe ou du commencement du XIIe siècle, un des joyaux les plus précieux de notre littérature médiévale, n'avait pas été sérieusement lu avant lui. Sa thèse de docteur (1875), en étudiait les divers manuscrits, la date et l'intérêt général. Il y revenait l'année suivante sous d'autres points de vue, de nouveau, en 1879, et il le publiait définitivement, avec glossaire et commentaires critiques (Heilbronn, 1880 — 3e édition en 1895).

M. Gaston Paris jugea l'auteur en ces termes :

« M. Koschwitz a remanié son œuvre et il nous a donné un texte qui est bien près d'être irréprochable en l'accompagnant de précieux compléments...

« En somme, je ne puis trop recommander cette publication qui permet de lire avec un plaisir rarement troublé par les difficultés encore subsistantes un des textes les plus agréables comme les plus curieux de notre langue. » (*Romania*, 1884, pp. 126-133).

Le suffrage des maîtres de la philologie, qui avaient loué sans réserves les premiers travaux de M. Koschwitz, fut plus élogieux encore pour les suivants :

— *Les plus anciens monuments de la langue française*, (1re édition Heilbronn, 1879, — 4e édition 1886), recueil précieux de textes archaïques qui fut suivi d'un « commentaire » savant, complétant un livre désormais classique pour les philologues :

— *Kommenter zu den ältesten französischen Sprachdenkmalern* (Heilbronn, 1886).

M. Gaston Paris l'apprécia en ces termes (*Romania*, 1886, pp. 443 et s.) :

« Loin de s'en tenir à une compilation même critique, M. Koschwitz émet des opinions qui lui sont propres ; parfois il se borne à prendre le rôle de rapporteur et à conclure par un *non liquet* ; souvent aussi il se fait juge et prononce une sentence qu'il appuie par des considérants sobrement et solidement motivés... Son livre formera la base indispensable de tous les travaux sur la plus ancienne période de la langue française, période presque souterraine que nous ne connaissons que par de rares et fugitives échappées. »

— *Neufranzösische Formenlehre nach ihrem Lautslande* (Oppeln, 1888).

Intéressant et curieux exposé des débris de la flexion dans le français littéraire moderne, notés sous une forme strictement phonétique. — Il a été imité deux fois par MM. Clédat et Rollin.

— *Grammatik des neufranzösischen Schriftsprache* (*XVI-XIX Iahrundert*) *I Theil : Lautslehre* (Oppeln, 1889).

C'est la première partie : *Phonétique*, d'une grammaire scientifique du français moderne (xvie-xixe siècle). L'auteur prend pour point de départ les sons et en étudie les représentations orthographiques, les variations dans l'époque indiquée et les origines. — Grammaire historique, mais rétrogradante.

— *Zur Aussprache des Französischen in Genf und in Frankreich*, Berlin, 1892.

— *Les parlers parisiens d'après les témoignages* de MM. de Bornier, Coppée, Alph. Daudet, Desjardins, Got, d'Hulst, le P. Hyacinthe, Leconte de Lisle, Gaston Paris, Renan, Ed. Rod, Sully-Prudhomme et autres. — *Anthologie phonétique.* Paris, Weller, 1893.

L'auteur a fait parler les personnes citées, leur a fait lire des morceaux plus ou moins étendus et a recueilli leur prononciation respective à l'aide d'un système fort ingénieux de notation phonétique.

— *Grammaire savoyarde par Victor Duret*, publiée et complétée par Ed. Koschwitz. Berlin, 1893.

— *Die französische novellistik und romanlitteratur ueber den krieg von 1870.* — Berlin, 1893.

Analyses de nouvelles et de romans français ayant trait à la guerre franco-allemande « faites sans tendance anti-française ou *chauvinique*, m'écrivait l'auteur, et en m'abstenant de tout jugement personnel, mais avec le désir de contribuer à faire disparaître une littérature stupide, chauvinique et mal avisée... » — Livre d'un pur allemand, et en dehors des préoccupations habituelles du savant. Ainsi de son suivant ouvrage :

— *Französische Volkstimmungen während des krieges 1870-71.* — Heilbronn, 1894.

Etude dans le genre de celle de Fr. Sarcey, *le Siège de Paris*, où l'auteur s'efforce d'exposer ce que fut, selon lui, l'état d'âme des Français dans la guerre franco-allemande.

Nous ne pouvons énumérer les nombreux travaux de l'auteur depuis six ans, dont un curieux et précieux manuel :

— *Anleitung zum studium der französischen Philologie* (1898 ; 2e édition augmentée, Marburg, 1900).

Petit guide scientifique et pratique (donnant jusqu'à des adresses et prix d'hôtels) de l'étudiant philologue, pour apprendre le français de tous les temps, et nous arrivons aux publications du docteur Koschwitz qui nous intéressent spécialement :

— *Ueber die provenzalischen Feliber und ihre Vorgänger* (Berlin, 1894).

Intéressante conférence sur les Félibres et leurs prédécesseurs, travail forcément sommaire et incomplet, mais prélude significatif aux travaux de l'auteur sur le néo-provençalisme, sa sympathie pour la renaissance félibréenne s'étant fortifiée par un séjour en Provence et d'amicales relations avec les chefs du Félibrige, M. Koschwitz ne tarda pas à publier sa

— *Grammaire historique de la langue des Félibres* (Greifswald, 1894).

Ce que l'auteur appelle « langue des Félibres », c'est le moderne provençal rendu classique par des chefs-d'œuvre, la langue de *Mirèio* et de *Calendau*, — ce dialecte rhodanien du pays d'Avignon et d'Arles, dont Mistral, nouveau Dante, aidé de Roumanille, suivi de glorieux disciples comme Aubanel et tant d'autres, a su faire un *vulgaire illustre*. C'est dire que la grammaire de M. Koschwitz ne s'occupe point des dialectes languedociens et gascons — langues de félibres aussi, représentés par d'éminents poètes ; qu'elle se borne à celui-là seul des parlers méridionaux modernes qui soit tout à fait classique et fixé, le génial Jasmin lui-même n'ayant laissé qu'une langue flottante. Et comme pour achever sa démonstration et prouver à ses compatriotes son admiration sincère du renouveau poétique de la terre de Provence, il va publier une édition classique de *Mireille*, modèle du genre, dont nous donnerons l'analyse détaillée au prochain fascicule de la *Revue*, non sans revenir sur la *Grammaire*.

Qu'il nous suffise de l'annoncer aujourd'hui :

— Mirèio, *poème provençal de Frédéric Mistral, édition publiée pour les cours universitaires*, par Eduard Koschwitz, avec un glossaire par Oscar Hennicke, in-12 de 300 pages, N. G. Elwert'sche Verlagsbuchadlung, Marburg (Hesse).

Cette édition comporte, outre le texte provençal et le glossaire, d'innombrables notes d'histoire, d'ethnographie, de philologie, d'histoire naturelle, de littérature, pour lesquelles le Poète lui-même n'a pas dédaigné de fournir maints renseignements à son savant éditeur, et une longue préface d'histoire félibréenne empruntée pour la plus grande part aux travaux de MM. Paul Mariéton et Gaston Paris, — bref, une vraie documentation allemande pour laquelle M. Koschwitz déclare modestement ne revendiquer que le titre de « rédacteur en chef ».

Peu de travaux méritent au même titre que ceux du docteur Koschwitz l'attention du public félibréen et sa reconnaissance.

P. M.

Li Rouge dóu Miejour

Le grand roman provençal de M. Félix Gras, *Li Rouge dóu Miejour*, poursuit avec un succès croissant son tour du monde. Après *Mireille* dont la gloire est universelle, cet ouvrage aura obtenu la plus éclatante vogue qu'ait rencontrée un auteur provençal.

Avant même sa publication en volume, c'est à son *introduction* suivie du *premier chapitre*, donnés avec leur traduction française dans la *Revue félibréenne*, à la fin de 1894, que l'ouvrage dut la bonne fortune d'outre-mer qui fit sa popularité. Pour la lecture de ces simples fragments, l'auteur fut sollicité par une Américaine lettrée, Mme Thomas A. Janvier, d'en laisser publier, concurremment avec l'édition de France, une traduction anglaise en Amérique.

Ce pendant, la traduction française des *Rouge*, « Les Rouges du Midi », paraissait en feuilleton dans le journal *le Temps* (1896). L'ouvrage était bientôt publié, texte et traduction, chez Roumanille, en Avignon, in-18, 1896, et en même temps paraissait à New-York, chez Appleton et Cie, sa version anglaise, in-8° de XVII-300 pp. *The Reds of the Midi* (mars 1896).

Une autre édition de la même traduction de Mme Th. A. Janvier était donnée à Londres en août 1896, grand in-12 de XVI-264 pp. chez Heinemann. Son succès allait être renforcé, pour une seconde édition immédiate, par une lettre de l'illustre Gladstone à l'éditeur, très sympathique à l'ouvrage et qui fit grand bruit — pour les discussions qu'elle souleva. La voici :

« J'ai lu avec intérêt grand et continu *The Red ofs the Midi* que vous avez eu la bonté de me donner.

« Quoiqu'une œuvre de fiction, son but est de présenter des faits historiques, et de telles œuvres, si elles sont écrites avec fidélité, jettent plus de lumière que beaucoup de soi-disant histoires, sur les vraies causes de la Révolution, qui sont si peu connues et si mal comprises.

« Comme roman, il me paraît écrit avec beaucoup d'habileté.

« A vous fidèlement.

Signé : W. E. GLADSTONE.

Depuis lors, les éditions se sont succédé, tant à New-York qu'à Londres, désormais précédées, — en outre de l'intéressante introduction primitive de M. Thomas A. Janvier, le mari de la traductrice, romancier fort connu lui-même des Etats-Unis, — d'une *Publishers note and a correspondance*, témoignant de l'intérêt universel soulevé par le roman historique de M. Félix Gras.

L'émotion légitime provoquée chez les lecteurs du Nouveau Monde par ce livre, était due autant à la nouveauté des faits qu'il révèle sur les causes de la Révolution française et sur la part prépondérante et décisive qu'y ont prise les hommes du Midi, qu'à la forme littéraire de l'œuvre, aux descriptions intenses, charmantes, naïves ou violentes des fêtes, des batailles, des enthousiasmes populaires, des haines terribles, des massacres, des folies sanglantes qui en font palpiter les pages.

Aussi, la grande presse américaine n'a pas cessé, depuis l'apparition des *Rouges du Midi*, de traduire ses impressions et son admiration en des articles qu'il serait trop long d'énumérer ici. D'innombrables journaux ont exprimé leur enthousiasme par des articles élogieux et des études détaillées, la plupart illustrées du portrait du Capoulié des Félibres.

— L'ouvrage était, peu après, traduit en suédois par le professeur Mauritz Boheman (Stockholm, Waldstüm et Wietland, 1897), et un grand succès était encore réservé au roman provençal.

Mais l'auteur ne bornait pas à ce premier volume son épopée méridionale de la Révolution française. Une seconde partie lui faisait suite : *La Terreur*, puis une troisième, *La Terreur blanche*, dont la vogue fut la même en Angleterre et en Amérique, sous les excellentes traductions de Mme Catherine Thomas A. Janvier.

La première édition de *The Terror* a paru simultanément à New-York et à Londres en 1898 ; la première édition de *The white Terror* également à New-York et à Londres en 1899, et aux mêmes époques, des éditions analogues dans toutes les colonies anglaises (Heinemann, éditeur).

A Paris, une édition populaire des trois parties a été donnée à la librairie Jules Rouff & C[ie] en livraisons illustrées par Tofani (*Les Rouges du Midi — La Terreur — La Terreur blanche*, — publiées du 28 octobre 1898 au 1[er] février 1900).

Au total, plus de 50.000 exemplaires de chacun de ces trois romans ont paru jusqu'à ce jour.

Mme Janvier, qui a passé trois années en France pour se consacrer à l'étude du provençal comme au succès des *Rouge dóu Miejour*, a traduit tout l'ouvrage sur le texte même. — N'est-il pas singulier que la pensée de l'auteur ait déjà couru le monde sous son vêtement anglo-saxon, alors que la seule première partie de son œuvre soit encore publiée dans la langue même où il l'a conçue... — C'est là, du moins, une nouvelle et incontestable victoire de l'imagination provençale.

TABLE DES MATIÈRES

PAR NOMS D'AUTEURS

(Tome XIV — 1898-1899)

Le Directeur-Gérant : P. MARIÉTON.

Paris. — Imprimerie Lucien Duc, 35, rue Rousselet.